Rapin

A
C
27

Bute ϕ16426

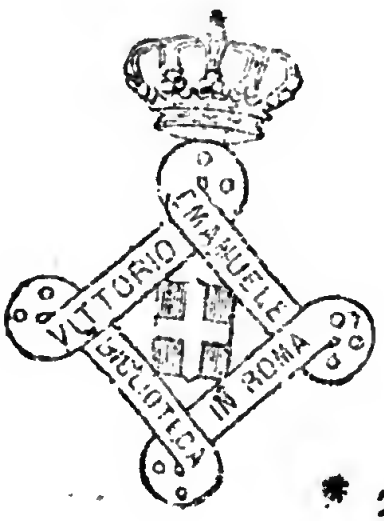
Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

4
e
23

LES
OEUVRES
DIVERSES
DU
P. RAPIN.

L'ESPRIT
DU
CHRISTIANISME.

Par le P. RAPIN.

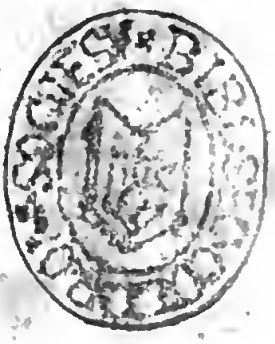


A

MADAME

L'ABBESSE

FONTEVRAULT.



MADAME,

L'esprit du Christianisme, que je vous presente en cét ouvrage, est si peu connu dans le monde, qu'il ne peut être bien receû, que dans une solitude comme la vôtre, & au pied de ces autels, où vous vous étes consacrée à Dieu. La vie, que vous y menez, MADAME, en servant de guide à tant d'Epouses de Jesus-Christ, qui marchent sur vos pas à

la ſuite de l'Agneau, vous aura ſans doute déja ſi fort prévenuë en faveur de ce preſent, que c'eſt avec la plus grande aſſûrance du monde que je vous l'offre: parce qu'on ne peut rien vous offrir plus digne de vous. C'eſt cette perle de l'Evangile, pour l'aquelle vous avez tout quitté, que je vous preſente: & ce n'eſt que pour l'acquerir, & pour la poſſeder que vous avez renoncé aux avantages d'une naiſſance illuſtre, & à tout l'éclat d'une des premiéres maiſons du Royaume.

Je ne m'étonne point, MADAME, qu'ayant l'eſprit auſſi ſolide que vous l'avez, toute cette gloire du monde, qui n'eſt qu'un ſonge, & qu'une illuſion, n'ait point fait d'impreſſion ſur vôtre cœur: & que cette vaine pompe des grandeurs de la terre, qui a coûtume de tromper les autres, vous ait détrompé. Mais je me ſuis étonné de voir que la Cour même, où vous avez été expoſée par les tendreſſes d'une mere qui vous aimoit trop, pour ne pas s'oppoſer d'abord au deſſein que vous aviez pris de vous donner

ner à Dieu : que cette Cour, disje, MADAME, dont l'éclat aveugle tout le monde, n'ait pû vous ébloüir. Vous n'avez veû ce semble tout ce faſte, dont elle eſt environnée, que pour en avoir plus de mépris, & pour embraſſer avec plus de réſolution la pauvreté de l'Evangile, & le glorieux opprobre de la Croix. Cette ſageſſe, MADAME, que vous avez trouvé moyen d'acquerir dans un lieu, où les autres la perdent ; ce mépris du monde, dans un âge qui ne penſe qu'à plaire au monde, & ce généreux renoncement aux vanitez du ſiécle, qui occupent ſi fort les perſonnes de qualité, ſont des graces dont le Ciel vous a favoriſée, leſquelles vous ont déja plus fait d'honneur, que la nobleſſe de vôtre ſang, & toute la gloire de vôtre nom.

Ainſi, MADAME, je ne parle point de ces avantages que la fortune vous donnoit au deſſus des autres, aprés que vous vous en étes dépoüillée : je ne vous dis rien de ce jugement ſi éclairé, de cette prudence ſi ſolide, de cét eſprit ſi penetrant, de cette douceur, de ce ſça-

voir ſi extraordinaire à vôtre ſexe, & de toutes les autres qualitez naturelles, qui vous ont déja acquis tant de reputation dans le monde. Car je n'ai garde de bleſſer cette modeſtie qui vous a fait cacher ſous un voile, tout ce que la vanité des hommes eſtime le plus: pour vous mettre par là en etat de ſuivre avec plus de liberté la ſublime ſageſſe du Chriſtianiſme. Je ne vous parlerai, MADAME, que de l'ouvrage, dont je vous fais preſent: puis qu'il peut vous aider à conſommer avec plus de pureté d'eſprit le ſacrifice, que vous avez déja commencé. Il ſervira même non-ſeulement à l'accompliſſement de vôtre perfection devant Dieu, mais auſſi à l'augmentation de vôtre gloire devant les hommes: quand on verra les traits de cét eſprit éclater par l'étude que vous en ferez dans les fonctions principales de vôtre Charge; & qu'on reconnoîtra encore davantage, dans vôtre conduite, la pratique de cette prudence Chrétienne, qui vous a appris a faire plus d'état d'être l'humble ſervante de Jeſus-Chriſt, que d'être

la

la maîtresse de tant d'épouses, qu'il prépare à ces nôces éternelles, dont la fête fera la joye des bien-heureux.

Mais, MADAME, ce n'est point pour renfermer cet esprit dans vôtre solitude, que je luy cherche un azyle auprés de vous, contre l'air corrompu du monde, qui luy est si contraire. L'esprit du Christianisme est un esprit trop universel, pour souffrir des bornes si étroites. C'est afin que devenant public sous un nom aussi illustre que le vôtre, tout le monde connoisse l'usage qu'on en doit faire, par celuy que vous en avez fait, en préferant une vie humble & retirée à toute l'élevation que vous promettoit la fortune.

Au reste, MADAME, ce monde, pour lequel vous avez eû tant de mépris, ne seroit plus si mépriſable, s'il pouvoit connoître par vôtre moyen, ce que vous avez déja si bien connu, que dans l'incertitude & l'inconstance des choses humaines, il n'y a rien d'estimable, que la qualité de Chretien; que devant Dieu, il n'y a point d'autre rang, n'y d'autre meri-

merite, que celuy de la vertu; & que hors l'eſprit du Chriſtianiſme, tout autre eſprit eſt vain & frivole. Le ſoin, MADAME, que je prens d'en perſuader le public, plûtôt par vôtre exemque, par mon ouvrage, vous perſuadera vous-même de mon zele pour vôtre gloire, & il m'aidera à vous faire connoître avec quel reſpect je ſuis,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur,
RENE' RAPIN de la Comp. de JESUS.

L'ES-

LES

OEUVRES DIVERSES

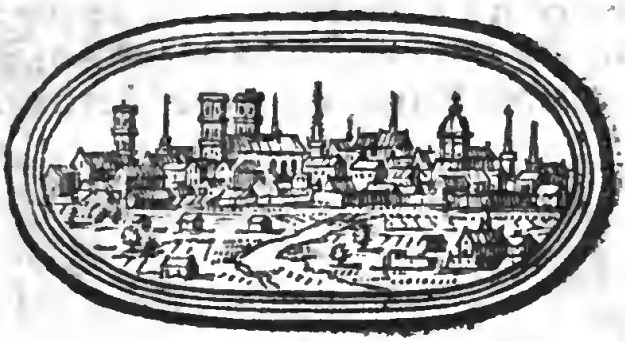
DU

P. RAPIN.

Qui Contiennent.

L'ESPRIT DU CHRISTIANISME.
LA PERFECTION DU CHRISTIANISME.
L'IMPORTANCE DU SALUT.
LA FOY DES DERNIERS SIECLES.

Voyez la Page Suivante.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire
sur le Vygendam.

M.D C XCV.

L'ESPRIT DU CHRISTIANISME.

CHAPITRE PREMIER.

En quoy conſiſte le veritable eſprit du Chriſtianiſme.

LE nom de Chrétien, ce nom ſanctifié par la vie des Apôtres, qui furent les premiers fidelles, & conſacré par le ſang de tant de Martyrs ; ce nom ſi divin, qui rempliſſoit autrefois le monde du bruit de ſa gloire, n'eſt plus aujourd'huy qu'un reſte de lumiére preſque éteinte, & qu'une foible image de ce qu'il étoit en ſa naiſſance. Il eſt vray qu'on n'a peut-être jamais tant parlé de Chriſtianiſme qu'en ces derniers temps : car tout retentit aujourd'hui des obligations

d'une profeſſion ſi ſainte. On ne fait mention que des premiers ſiécles, & de la pureté d'eſprit de l'Egliſe primitive. Mais on peut dire aprés tout, qu'il n'y eut jamais moins de veritables Chrétiens. La molleſſe du ſiécle, le luxe, la corruption des mœurs ont tellement effacé dans nos cœurs les traits de cet auguſte caractere, qu'il n'y en reſte preſque plus aucune trace. Nous voulons jouïr de l'honneur qui eſt attaché à ce nom, ſans en connoître le prix: nous nous attribuons cette qualité ſi glorieuſe, ſans nous mettre en peine de ce qu'il faut faire pour la meriter; & nous nous vantons d'être Chrétiens, ſans ſçavoir même par quel eſprit il faut l'être. Ainſi nous perdons les avantages d'une dignité ſi relevée, par le peu de ſoin que nous prenons d'en apprendre les obligations. Il ſeroit donc à ſouhaiter, pour remedier à ce malheur, d'enſeigner au Chrétien la nobleſſe de ſa condition, & la ſainteté de ſes devoirs, en lui faiſant comprendre quel eſt l'eſprit du Chriſtianiſme. C'eſt un deſſein ſi important, que j'aurois été de moi-même fort éloigné de l'entreprendre, ſi Dieu ne m'avoit inſpiré de le faire, autant pour mon inſtruction particuliére, que pour l'édification de ceux qui ſe donneront la peine de lire cet ouvrage.

Quoy-qu'on ne puiſſe être Chrétien que par la Foy, on ne peut toutefois preſque agir en Chrétien, que par la Charité, puis que l'eſprit du Chriſtianiſme ne conſiſte que dans la Charité. Pour comprendre cette verité, il ne faut que conſiderer le motif de l'Incarnation & de la Paſſion de JESUS-CHRIST, qui

qui ſont les deux Myſteres fondamentaux de la Religion Chrétienne. En effet, comme ce n'eſt que par l'alliance celeſte du Fils de Dieu avec nôtre nature, & par le prix ineſtimable de ſon ſang, que nous ſommes Chrétiens; nous dégenerons de l'eſprit dans lequel nous avons été conceûs, ſi nous ne participons aux ſacrez mouvemens de cette ardente charité, qui a été le principe de ces myſteres. Car le Sauveur du monde ne s'eſt fait homme, que pour ſauver les hommes: il ne s'eſt chargé de nos foibleſſes dans ſon Incarnation, que pour nous en délivrer: il n'a embraſſé la pauvreté dans ſa naiſſance, que pour nous enrichir: il n'a ſouffert la mort dans ſa Paſſion, que pour nous rendre la vie: & ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que l'homme n'etoit digne que de haine, dans le temps que Dieu lui donna des marques ſi éclatantes de ſon amour.

Propter nos homines, & propter noſtram ſalutem .... homo factus. *Symb. Nic.*

Egenus factus eſt, ut ejus inopia divites eſſetis. 2. *Cor.* 8.

In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam cum inimici eſſemus, reconciliati ſumus cum Deo per Chriſtum. *Rom.* 5.

Avant cet ineffable myſtere on avoit quelque idée de la grandeur, de la puiſſance, & de la majeſté de Dieu: mais on n'avoit, dit Saint Paul, aucune connoiſſance de ſa miſericorde & de ſa bonté. L'excés même de cet amour a paru dans la ſuite, ſi fort au deſſus de l'eſprit de l'homme, que toute la raiſon humaine, comme l'aſſure Salvien, n'a pû encore bien juſtifier la diſproportion du prix de la mort d'un Fils innocent, que Dieu donne, pour racheter des ſerviteurs coupables. Il eſt vray que dés cette premiére demarche que fait le Fils de Dieu, dans ſon Incarnation, pour ſauver les hommes, ſa conduite paroît bien oppoſée a la nôtre: il veut naître pauvre & miſerable,

Quantum ad rationem humanam pertinet, rem injuſtam quilibet homo faceret ſi pro peſſimis ſervis bonum filium occideret: *Sal. l. 4. de Provid.*

pouvant naître dans la grandeur & dans l'abondance ; pour nous apprendre que c'eſt nous qu'il cherche, non pas nos treſors & nos richeſſes, & qu'il ne veut de nous que nous-mêmes : le reſte ne le touche point. Bien loin d'éviter nôtre ignominie, il ne ſe fait ſemblable à nous, que pour s'en charger : & il ne ſe dépoüille de ſes grandeurs, que pour ſe revêtir de nos miſeres.

Factus pro nobis maledictum. *Gal.* 3.

Mais pour nous donner encore de plus grandes marques de ſon amour, il ſe transforme dans tous les ſentimens que peut inſpirer la tendreſſe, pour devenir bien-faiſant. Tantôt c'eſt un Paſteur inquiet, qui court aprés la brebis égarée, pour la ramener au tronpeau : tantôt c'eſt un pere attendri, ſur la miſere où la débauche a reduit ſon Fils, qu'il retire du deſordre, en mênageant ſon eſprit par tout ce qu'il y a de tendre dans des entrailles de pere. Un voiageur eſt bleſſé par des voleurs, ſur le chemin de Jerico ; il devient medecin, pour le guerir de ſes bleſſures. Une femme de Samarie eſt touchée de curioſité ſur la venuë du Meſſie ; il s'attache charitablement à l'inſtruire, pour la gagner, & cette ſoif, qu'il lui demande, n'eſt que la figure d'une ſoif plus ardente, & du zele qu'il a de ſon ſalut. Il s'abbaiſſe, juſques à prendre l'apparence d'un Jardinier, avec la Magdelaine ; il ſe familariſe avec elle par le moien d'un ſi ſimple exterieur, pour la conſoler. Enfin il fait le voyageur avec les Diſciples qui vont en Emmaüs, pour les raſſûrer du trouble, où la defiance les avoit jettez.

Luc. 5.

Ioan. 4.

Ioan. 20.

Luc. 24.

L'Evangile eſt plein de mille autres marques

ques de ſa bonté envers nous : il nous pourſuit, quand nous le fuions : il nous appelle, quand nous l'oublions, il nous preſſe, quand nous ne l'écoutons pas ; il ſe plaint amoureuſement de nous, quand nous le mépriſons : & quand nous retournons à lui, aprés l'avoir offenſé, il en paroît ſi touché, qu'il prend plus de plaiſir à faire éclater ſa joie, & celle de toute ſa cour celeſte, ſur le repentir d'un pecheur, que ſur la fidelité & la perſeverance d'un grand nombre de juſtes : parce que ſa gloire paroît davantage à pardonner qu'à ne pardonner pas. Saint Jean ne dit rien que de menaçant & de terrible à ceux qui l'écoutent, parce qu'il parle dans l'eſprit d'Elie ; JESUS-CHRIST ne dit rien que de doux & de tendre, parce qu'il parle ſelon ſes maximes, & dans ſon propre eſprit, qui eſt celui de la loy de grace.

Dico vobis ita gaudium erit ſuper uno peccatore pœnitentiam agente, quàm ſuper nonaginta juſtis. *Luc.* 15. Expectat Dominus, ut miſereatur veſtri, & ideo exaltabitur parcens vobis. *Iſa.* 30. *Matt. cap.* 3.

Mais l'amour que le Fils de Dieu a eu pour les hommes n'a jamais paru davantage, que dans ſa Paſſion. Car en cette même nuit que les hommes conſpiroient contre ſa vie : ce Dieu de bonté ne penſoit qu'à donner aux hommes des marques de ſa tendreſſe : & il leur donna ſon ſacré Corps, pour la nourriture de leurs ames, au même-temps qu'un de ſes Diſciples, par une noire trahiſon, le livroit à ſes ennemis, pour lui donner la mort. Il meurt en effet chargé d'opprobre & d'ignominie, aprés avoir été traîné de tribunal en tribunal, delaiſſé des ſiens, abandonné de tout le monde : il meurt dans l'infamie publique, attaché ſur une Croix, parmy les blaſphemes de ceux qui le font

mourir. Mais il meurt dans un ſilence, dans une douceur, dans une tranquilité, dans une patience & dans une paix, qui donnent de l'étonnement à ſes bourreaux. On lui reproche en mourant, qu'en ſauvant les autres, il ne peut pas ſe ſauver lui-même. Et ce reproche n'eſt pas ſans raiſon, parce qu'il ne penſe plus à lui; il ne penſe qu'aux hommes : & parmi les horreurs d'une mort ſi cruelle & ſi ignominieuſe, tout plongé qu'il eſt dans la douleur & dans l'amertume, il n'ouvre ſes yeux mourans, & ne les tourne vers le Ciel, qu'afin d'implorer la miſericorde de ſon Pere, pour ceux même qui le font mourir : *Pardonnez-leur*, dit-il, *mon Pere, car ils ne ſçavent pas ce qu'ils font.* Il donne ſon ſang, & il meurt pour le ſalut des bourreaux qui le crucifient. Quel excés d'amour ! qu'il eſt incomprehenſible à nôtre eſprit ! Saint Chriſoſtome avoit raiſon de dire, que la plus grande preuve de la divinité de JESUS-CHRIST, eſt d'avoir aimé juſques à ceux qui le faiſoient mourir. Car il faut être Dieu, pour aimer d'une maniére ſi élevée au deſſus de l'homme.

Alios ſalvos fecit, ſeipſum non poteſt ſalvum facere. Mat. 42.

Chriſtus pro iis, qui eum crucifixerunt, intercedit. Enthym. in Mat. 17.

Mais quoy que les expreſſions de cet amour que le Fils de Dieu a porté aux hommes ſoient marquées en divers endroits de l'ancien Teſtament, ſous les figures des Patriarches & des Prophetes, elles ne ſont toutefois par tout ailleurs ni plus fortes, ni plus tendres, que dans le nouveau Teſtament, où JESUS-CHRIST en parle lui-même, comme d'un point des plus eſſentiels de ſa doctrine : de ſorte que toute la morale

morale de l'Evangile roule ſur ce principe, que le veritable eſprit du Chriſtianiſme eſt d'avoir de la charité pour ſon prochain. Tout conſpire à y établir cette importante maxime, qui eſt le point fondamental de nôtre Religion. Car quoique les Evangeliſtes n'aient rien écrit de concert, & qu'il ſemble que l'Evangile ait été mis en lumiére plûtôt par occaſion que par deſſein : toutefois, parce que c'eſt la doctrine de leur Maître qu'ils écrivent, on y trouve une ſi grande conformité de ſentimens, ſur ce principe de la charité Chrétienne, qu'il paroît aſſez de la maniére dont il en parlent, qu'il n'y a rien de plus eſſentiel au Chriſtianiſme, que l'amour du prochain. *Toute la loy*, dit ſaint Matthieu, *eſt renfermée dans ce précepte. Il eſt le plus important de tous*, dit ſaint Marc. JESUS-CHRIST porte encore les choſes à une plus grande perfection dans Saint Luc, où il oblige les fidelles dans la perſonne des Apôtres, *à aimer leurs ennemis, à faire du bien à ceux qui leur font du mal, & à prier pour ceux qui les calomnient.* Enfin Saint Jean, qui avoit eu plus de part au ſecret de ſon Maître, & qui avoit penetré davantage dans ſes ſentimens, établit la marque eſſentielle du Chrétien dans l'amour du prochain. *On connîtra*, dit JESUS-CHRIST, par la bouche de cet Apôtre, *que vous êtes mes veritables Diſciples, ſi vous avez de l'amour les uns pour les autres.* C'eſt le commandement de la loi de grace, où ſe reduit toute la perfection du nouveau Teſtament. Et le Sauveur du monde ne recommande rien tant à ſes Diſciples

In his duobus mandatis universa lex pendet. *Mat.* 22. Majus horum aliud non eſt mandatum. *Marc.* 12. Diligite inimicos veſtros bene facite his qui vos oderunt, benedicite maledicentibus. orate pro calumnianti-bus. *Luc.* 6. In hoc cognoſcent omnes, quia diſcipuli mei eſtis, ſi dilectionem habueritis ad invicem. *Joan.* 13.

dans les derniers momens de ſa vie, que la concorde & l'union : parce que cette union devoit être le fondement de la Religion qu'il établiſſoit.

Non ſeulement les Evangeliſtes parlent tous dans ce principe, mais il paroît que c'eſt le même Eſprit qui les fait parler. Ils traitent les amis & les ennemis de la même façon dans leur Hiſtoire. Un Dieu mis à mort par des hommes, & un innocent opprimé par la calomnie, pouvoient être des ſujets raiſonnables de quelque exagération à leur zele : ils ne ſe permettent toutefois rien qui marque de l'emotion : ils racontent la trahiſon de Judas, la cruauté des bourreaux, l'injuſtice & la violence des magiſtrats, ſans laiſſer échapper aucune parole d'aigreur contre les perſonnes ; ils diſent les choſes d'une maniére capable de faire croire qu'ils n'y prennent point de part. C'eſt un deſintereſſement ſans exemple, dont les hommes ordinaires ne ſont point capables : il n'y a que le Chriſtianiſme, c'eſt à dire, une diſcipline toute celeſte, qui puiſſe inſpirer tant de moderation.

On voit éclater les prémices de cet eſprit dans les Actes des Apôtres, qui eſt l'hiſtoire de l'établiſſement du Chriſtianiſme. Car, comme dit l'Hiſtorien, les Chrétiens vivoient alors dans une union, comme s'ils n'euſſent, tous eu, *qu'un même cœur*, & *qu'une même ame.* La propriété des biens, qui partage d'ordinaire les eſprits, n'étoit pas un obſtacle à cette union : parce que leurs biens étoient en commun. On apportoit aux pieds des Apôtres les revenus, les poſſeſſions, les

Credentium, erat cor unum & anima una. *Act.* 4

les contracts, les pierreries, & toutes les richeſſes qu'on poſſedoit en particulier. Ce détachement de toutes choſes ne ſervoit qu'à affermir davantage leur union : ils n'avoient qu'un même eſprit, parce qu'ils n'avoient qu'un même interêt.

Saint Etienne, qui eut la gloire de donner le premier ſa vie pour JESUS-CHRIST, fit voir en mourant les premiéres ardeurs de cet amour. Les pierres voloient de toutes parts: la campagne retentiſſoit des cris de ceux qui s'animoient à la mort du ſaint Levite : ſon viſage étoit meurtri de coups, ſes côtez briſez, ſon eſtomac enfoncé, il ne reſpiroit plus, & & le peu qui luy reſtoit de force ne luy ſervit qu'à demander pardon à Dieu pour ceux qui le traittoient de la ſorte : *Seigneur*, diſoit-il en mourant, *ne leur imputez point ma mort à peché*. C'étoit marcher ſur les pas de ſon Maître, & prendre tout-à-fait ſon eſprit, que de s'oublier ainſi ſoi-même, & d'emploier ſes derniéres paroles & ſes derniers ſoupirs, pour excuſer auprés de Dieu le crime qu'on commettoit en ſa perſonne : & c'étoit mourir genéreuſement en Chrétien, de n'avoir que des penſées de douceur, dans l'amertume d'une mort ſi violente, & ſi cruelle. Que l'eſprit du Chriſtianiſme, qui inſpire tant de clemence, & tant de moderation, eſt un eſprit pur & ſaint : & que ce premier ſang répandu pour JESUS-CHRIST eſt un ſacrifice d'amour & de charité d'une grande inſtruction pour les Chrétiens !

Domine, ne ſtatuas illis hoc peccatum. *Act. 7.*

On voit dans la ſuite de cette même Hiſtoire les Apôtres courir par le monde, animez de cet eſprit, pour annoncer l'Evangile à

toute la terre. Les ſables brûlans de l'Ethiopie, les deſerts de l'Affrique, les glaces de la Scytie, les lieux les plus reculez de l'Inde, les mers, les orages, les écueïls, les trahiſons, les calomnies, la contradiction des peuples, l'oppoſition des Loix, les Magiſtrats, les Gouverneurs de Provinces, toutes les puiſſances du ſiécle, les chaînes, les priſons, les gibets, les morts les plus cruelles ne ſont pas capables de s'oppoſer à leur zele, ni d'ébranler la fermeté de leur cœur. Les dangers les animent, les fatigues les encouragent, & leurs propres foibleſſes les fortifient: parce que la charité qui les poſſede, leur rend la vie mépriſable, quand il y va du ſalut de leur prochain. Ils faiſoient à la verité des miracles, qui étonnoient les peuples; ils commandoient aux vents & aux tempêtes; les ſaiſons leur obeïſſoient, & toute la nature étoit en quelque façon devenuë leur eſclave. Mais aprés tout, leur charité étoit le plus grand de leurs miracles. C'étoit auſſi cette charité qui leur faiſoit ſacrifier avec plaiſir leur honneur & leur vie, pour porter la lumiére de l'Evangile aux nations les plus éloignées, & les retirer de l'aveuglement profond où elles étoient. Cette doctrine ſacrée voloit par le monde, pendant que ceux qui la prêchoient étoient eux-mêmes enchaînez dans les priſons: & rien ne perſuadoit mieux l'Evangile que la charité de ceux qui le publioient. On crût des choſes d'elles-mêmes incroiables, & annoncées par des perſonnes perſecutées de tout le monde: parce que ceux qui les annonçoient, pratiquoient les premiers, ce qu'ils enſeignoient: il n'étoit pas même neceſſaire, qu'ils

Laboro uſque ad vincula, ſed verbum Dei non eſt alligatum. *Paul. 2. Tim. 2.*

qu'ils prêchaſſent, dit Saint Chryſoſtome, parce que leur vie étoit une prédication continuelle. Il eſt vray que leurs perſecutions, leurs chaînes, leurs priſons, & leurs ſouffrances ſcandaliſoient les Infidelles mais l'union dans laquelle ils vivoient, ſoûmettoit à l'Evangile ceux même qui le combattoient. *Chryſ. in Matth.*

Saint Paul brûlant auſſi du même zele ne pouvoit voir la réprobation du peuple Juif, ce peuple autrefois ſi cheri de Dieu, ſans s'offrir en qualité de victime, & *ſans ſe faire anatheme pour ſes freres* : lui qui avoit proteſté ſi hautement, que ni le Ciel, ni l'Enfer, ni aucune choſe créée ne le ſepareroit de JESUS-CHRIST, demande d'en être ſeparé pour le ſalut de ſon peuple. Saint Jean, ce diſciple bien-aimé de Nôtre Seigneur, n'avoit rien dans le cœur plus profondément gravé que cét amour du prochain. C'étoit la ſeule pratique de vertu qu'il prêchoit à ſes diſciples, comme l'abregé de toute la Loy de grace, ainſi que l'aſſûre ſaint Jerôme : *aimez-vous les uns les autres*, leur diſoit-il, *mes chers enfans* : c'eſt la ſeule choſe que j'ay à vous dire, parce que *c'eſt la ſeule choſe qu'il y a à faire.* Optabam Anathema eſſe à Chriſto pro fratribus meis *Paul. Rom. 9.* Filioli diligite alterutrum, præceptum Domini eſt ſi ſolum fiat ſufficit. *Hieron. Epiſt. ad Gal.*

Il parle de cette doctrine le plus clairement de tous : parce qu'en effet il avoit davantage approfondi les ſentimens de ſon maître, par la confiance dont JESUS CHRIST l'avoit honoré pardeſſus les autres Apôtres.

Il ſe trouve dans toute la ſuite de l'hiſtoire Eccleſiaſtique des traces ſi éclatantes de cet eſprit, qu'il ſemble que les premiers Chrétiens ne penſoient à ſe diſtinguer des Païens que par leur charité. Il paroiſſoit dans leur vie des traits ſi viſibles de ce feu nouveau Ignem veni mittere in terram, quid volo niſi ut accendatur? *Luc. 12.*

que JESUS CHRIST venoit d'apporter au monde, qu'on reconnoiſſoit les Chrétiens par leur union : & ce feu, dont leur cœur étoit plein, brilloit d'une lumiére, qui ne pouvoit s'obſcurcir par la calomnie, ni s'éteindre par la perſecution. Ce fut auſſi cette voix d'amour & de charité, qui dans la publication de l'Evangile fut entenduë des Nations les plus barbares & les plus farouches, & qui dans la ſuite contribua davantage à l'établiſſement de la Foy. Les Païens diſoient, en parlant des Fidelles, ils ſont officieux, ils ſont charitables, ils ſont bien-faiſans : ils ſont donc Chrétiens. Car leur créance, leur morale, leur Evangile, eſt d'aimer le prochain, & de faire du bien à tout le monde. On crût cette nouvelle Religion veritable, parce qu'elle ordonnoit à l'homme d'aimer l'homme, qui eſt la plus juſte & la plus raiſonnable de toutes les ordonnances. On ſe faiſoit Chrétien, en voiant l'union dans laquelle vivoient les Chrétiens : leur douceur, leur bonté, leur affabilité, leur moderation, leur inclination à faire plaiſir, perſuadoit bien mieux, que tous les miracles, la doctrine qui faiſoit profeſſion d'une vertu ſi bien-faiſante. Et la Foy fit ſes plus grands progrés, par l'opinion que conceurent les peuples de la ſainteté de celuy qui étoit auteur d'une loy ſi pure, ſelon la priére qu'il en avoit faite lui-méme à ſon Pere, parlant des Fidelles : *afin*, diſoit-il, *qu'ils ſoient unis en nous, & que le monde touché de cette union, croie, que c'eſt vous mon Pere qui m'avez envoié.* L'union dans laquelle devoient vivre les Chrétiens, eſt la raiſon la plus importante dont JESUS-CHRIST ſe ſert, pour autoriſer ſa miſſion,

Vt & ipſi in nobis unum ſint, ut credat mundus, quia tu me miſiſti. *Joan. c. 7.*

miſſion, & pour exciter la foy des peuples.

En effet, cette union fut ſi grande dans les premiers ſiécles, que Saint Clement diſciple des Apoſtres, dit dans une de ſes Epitres, qu'il avoit connu pluſieurs Chrétiens de ſon temps, qui s'étoient fait eſclaves, pour délivrer leurs freres de la ſervitude; & qu'il en avoit veu d'autres, qui dans une vie penible & laborieuſe nouriſſoient du travail de leurs mains ceux qui étoient dans la neceſſité. Saint Juſtin dans l'Apologie qu'il fit de la Religion en preſence des Empereurs, pour donner une grande idée à ces Princes du Chriſtianiſme, meſle dans ſon diſcours les ſaintes Ordonnances que JESUS-CHRIST avoit faites aux Chrétiens, d'être charitables & bienfaiſans, comme l'étoit leur Pere celeſte, qui répand ſes graces ſur les bons & ſur les mauvais. Tertulien dans la defénſe qu'il fit de nôtre Religion ſous l'Empire de Severe, fait auſſi une admirable peinture de l'union & de l'amour des Chretiens, pour gagner l'eſtime des peuples.

Clement. in Epiſt. ad Corinth. ex Euſeb. & Ruf.

Marc. Aurelo Lucius Verus.

Apolog. c. 39.

Il eſt vray que dés le regne de l'Empereur Veſpaſien, les ſecours temporels, que les Chrétiens donnoient aux Martyrs dans les cachots furent ſi frequens, & dans une telle abondance, que les voleurs publics contrefaiſoient les Chrétiens, & ſe jettoient dans les priſons, pour avoir part à ces ſecours. Le deſordre en fut ſi grand quelque temps aprés dans l'Afrique, qu'un Evêque de Cartage fut contraint, pour y remedier, de défendre aux Chrétiens ces aumônes, parce que les Payens mêmes faiſoient des railleries ſecretes de l'abus

Menſurius apud Bar. ad an. Chr. 75.

Luc. in peregr.

bus qu'on y commettoit. Mais ces ſecours étant devenus dans la ſuite plus neceſſaires par le nombre des Martyrs, qui s'augmenta avec la perſecution, les aumônes furent reglées par Saint Cyprien, de telle maniére, qu'il en retrancha l'abus, ſans en diminuer l'abondance. Le même Saint Cyprien échauffa tellement par ſes diſcours la charité du peuple de Cartage, qu'il amaſſa une ſomme d'argent aſſez conſiderable pour racheter un grand nombre de Chrétiens, qui furent enlevez dans une entrepriſe que firent les Barbares ſur les frontiéres de la Numidie.

La charité des Chrétiens parut encore beaucoup dans l'ardeur de cette guerre civile, qui penſa ruiner la ville d'Alexandrie ſous l'Empereur Gallienus, dont Euſebe Evêque de Ceſarée parle dans ſon Hiſtoire. L'aſſiſtance reciproque que les Chrétiens ſe rendirent les uns aux autres fut d'autant plus remarquable, que la ville ſe trouva partagée par deux factions fort animées l'une contre l'autre.

Euſeb. l. 9. Hiſt. Eccl. c. 7.

Mais cet eſprit d'union éclata bien davantage dans cette terrible peſte, qui ſuivit la guerre, & qui deſola cette Ville auparavant ſi floriſſante. On y voyoit, dit Euſebe, les Chrétiens s'attacher auprés de ceux qui mouroient, & s'expoſer courageuſement à la mort, en les exhortant à faire le ſacrifice de leur vie, dans la ſoûmiſſion de leur cœur: & aprés avoir recueïlli avec plaiſir les derniers ſoûpirs des mourans, on les voioit laver, baiſer, enſevelir leurs corps: pendant que parmy les Païens, le voiſin devenoit ſuſpect à ſon voiſin; l'amy ſe défioit de ſon amy; les proches eſtoient delaiſſez dans l'extrémité par

leurs

leurs proches ; le pere abandonnoit le fils, & les meres les plus tendres faiſoient jetter par les feneſtres les corps de leurs propres enfans. A la verité les Chrétiens, qui moururent dans les devoirs d'une ſi fervente charité, attirerent tellement la venération des peuples, que l'Egliſe d'Alexandrie les mit au nombre des Martyrs, dont elle fait une fête publique le dernier jour de Février : & Euſebe parle de cette fête dans ſon Hiſtoire.

Aprés tout, rien ne marque mieux ce caractére de charité qui floriſſoit alors parmy les Chrétiens, que l'aventure de Saint Pacome. Il eſtoit Payen, & s'étant jetté dans les troupes de l'Empereur Licinius, il arriva à Thébes, aprés quelques journées d'une marche fort longue & fort penible. Dés que l'armée fut arrivée, les Chrétiens de la Ville apporterent aux ſoldats toutes ſortes de rafraichiſſemens avec une joye & un empreſſement qui le ravit. Il demanda qui étoient ces gens ſi charitables : on luy dit que c'eſtoit des Chrétiens, qui faiſoient profeſſion de faire du bien à tout le monde. Metaphraſte témoigne que Pacome fut ſi touché de cét eſprit bien-faiſant, qu'il ſouhaita ardemment d'être du nombre de ces hommes ſi ſaints ; & ſon deſir fut accompli : car il obtint de Dieu la grace d'être Chrétien peu de temps aprés cette avanture. Evagrius fait une admirable deſcription de l'union dans laquelle vivoient alors les Chrétiens à Thébes, où la Foy étoit encore dans la ferveur de ſa nouveauté. *Metaph. Sur. Bar. ad ann. 316.*

Euſebe nous apprend dans la vie de Conſtantin, que l'humilité du Chriſtianiſme avoit tellement aneanti dans l'eſprit de ce Prince l'or-

l'orgueïl qu'inſpire la ſouveraineté, qu'étant devenu maître de l'Empire, il ne regardoit plus ſes ſujets comme ſes eſclaves, ainſi que faiſoient les autres Empereurs : mais il les regardoit comme ſes freres, & comme les ſerviteurs du même Maître & du même Dieu qu'il adoroit ; & il ne ſe ſervit de l'éclat de ſa pourpre impériale, que pour autoriſer davantage l'inclination qu'il avoit à faire du bien à ceux que Dieu avoit ſoûmis à ſa puiſſance, par les ſaintes ordonnances qu'il fit pour le ſoulagement de ſes peuples.

Les troupes de l'Empereur Théodoſe étant arrivées à Antioche, pour punir ceux qui avoient renverſé ſes ſtatuës : on vit les Solitaires des montagnes voiſines, & des deſerts d'alentour ſortir à même temps de leurs cavernes, afin d'implorer la clemence des Officiers de l'Empereur, pour les criminels. *Nôtre Prince*, diſoient ces ſaints Hermites, *eſt Chrétien : il ſera touché de compaſſion, quand il ſçaura nos plaintes : & nous ne devons pas ſouffrir, que vous ſoüilliez vos mains du ſang de nos freres.* Ces ſaints Perſonnages, rebutez des ſoldats, demandent aux chefs, & obtiennent le retardement de la punition : ils ſe mettent auſſi-tôt ſur mer ; & étant arrivez à Conſtantinople, ils ſe jettent aux pieds de l'Empereur, & offrent leurs têtes pour celles des coupables. La Cour admire le zele d'une ſi ardente charité : & Saint Chryſoſtome aſſûre que l'Empereur ayant pardonné ce crime, cette action de clemence luy fit plus d'honneur, que l'éclat de ſon diadéme ne luy en avoit jamais fait. Ce grand Saint ne pouvoit ceſſer de loüer la Loy de JESUS-CHRIST, qui

Chryſoſt. hom. 17. ad pop.

qui avoit eu la force de reprimer la colere d'un Prince ſi puiſſant, & de luy inſpirer une modération, dont la pluſpart des particuliers meſmes ne ſont pas capables.

C'eſt auſſi par la ferveur de cet eſprit que tant d'illuſtres Dames, qui ont été dans les premiers ſiécles les plus grands ornemens du Chriſtianiſme, les Paules, les Marcelles, les Albines, les Mélanies, les Flacciles, les Paulines, ont honoré davantage la Religion, que par la nobleſſe de leur ſang, & par tout l'éclat de leur fortune. La ſuite de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique eſt remplie d'exemples, où l'on voit briller ce caractere, qui ſe trouvoit alors dans les Empereurs & dans les particuliers, dans les grands & dans les petits, dans les hommes & dans les femmes: parce qu'en effet c'eſtoit l'eſprit veritable du Chriſtianiſme, qui s'eſt trouvé dans la ſuite des temps plus ou moins fervent, ſelon que la Religion a été plus ou moins floriſſante. Il eſt vray que cette charité n'a paru dans toute ſa pureté, qu'en ſa naiſſance: & ſon éclat a eſté d'autant plus grand, dans ſes prémices, que la grace qui les animoit a eſté plus forte & plus abondante. Mais quoy qu'il ſemble que le Chriſtianiſme ſoit devenu plus languiſſant en s'éloignant de ſa ſource, par la ſuite des ſiécles, on n'a pas laiſſé toutefois d'y voir éclater de temps en temps des étincelles de ce feu divin de la charité, qui en eſt l'ame.

On a vû des Paulins, dans ces derniers temps, auſſi-bien que dans les premiers, vendre leur liberté pour retirer leurs freres de la ſervitude: on y a trouvé plus d'une fois un Jean Calybite, & un Jean l'Aumônier, qui ſe

ſe ſont dépouïllez de tout, pour donner tout aux pauvres. On lit dans Saint Anſelme qu'un *Elphegus.* Archevêque de Cantorbie, qui vivoit dans le commencement de l'onziéme ſiécle, ayant été pris par les ennemis, aima mieux perdre la vie, que de conſentir qu'elle fût rachetée par une rançon qui eût été à charge à ſon peuple. Je ne dis rien de Saint Bernardin de Sienne, & de Saint Charles, qui expoſerent ſi chrétiennement leur vie au ſervice des peſtiferez, pour aſſiſter les mourans. Je ne parle point de Saint François Xavier, qui quitta ſon païs, ſa maiſon ſes eſpérances, pour courir au bout du monde aprés des Sauvages, & pour leur apprendre à connoître JESUS-CHRIST. Et dans le relâchement déplorable des mœurs de ce ſiécle, combien a-t-on veu de grands interêts, de grands honneurs, de grandes réputations, de grandes eſpérances ſacrifiées dans le genéreux exercice de la charité Chrétienne ? Combien de perſonnes de qualité, combien d'eſprits éminens avec des talens ſublimes, combien de Dames foibles & délicates ſe ſont aſſujetties de leur plein gré aux peines d'une vie laborieuſe & obſcure, pour ſecourir leur prochain ? On a vû dans la vieilleſſe du Chriſtianiſme, & dans la corruption de ce ſiécle, des hommes Apoſtoliques traverſer les mers, pour aller inſtruire des Infidelles, & pour les retirer de leur égarement.

Enfin, cét eſprit des Apoſtres, que Dieu a fait revivre en quelque façon, dans ces derniers temps, & ce zele ſi ardent du ſalut des ames eſt ſi manifeſtement le vray eſprit du Chriſtianiſme, & la diſtinction eſſentielle des enfans

enfans de l'Egliſe d'avec ceux qui ne le ſont pas, que depuis plus d'un ſiécle que les peuples nos voiſins, qui ont quitté malheureuſement la Foy, courent toutes les parties du monde, pour y exercer le commerce, qui fleurit parmy eux : il ne s'eſt encore trouvé aucun Paſteur dans leur Communion, qui ait eu la vertu & le courage de donner ſa vie. pour baptizer un Sauvage, & pour convertir un Payen. Tant il eſt vray que le deſintereſſement de la charité Chrétienne, ne peut pas meſme être contrefait par les Herétiques, qui ſe vantent d'être les héritiers de la Foy des Apoſtres, & qui n'ont en effet aucune marque de leur zele, ny aucun trait de leur eſprit : dés-là qu'ils peuvent voir les peuples avec qui ils ont commerce, dans une ignorance profonde des choſes neceſſaires au ſalut, ſans en être touchez. Car que veut dire l'indifference de ces faux Paſteurs, qui voient le troupeau de JESUS-CHRIST dans la diſſipation & dans l'égarement, ſans y prendre part ? Que veut dire cette tranquillité ſi froide, ſinon ce que Nôtre Seigneur en dit luy-même, que le vray Paſteur, dont il eſt le modele, eſt toûjours prêt de mourir pour ſon troupeau : & que le Paſteur mercenaire ne prend aucun interêt au troupeau de JESUS-CHRIST, parce que c'eſt un mercenaire ? Ce n'eſt donc que dans la charité ſeule que conſiſte l'eſprit du Chriſtianiſme, que nous recherchons. Elle eſt cette pierre précieuſe de l'Evangile, qu'il faut acheter à quelque prix que ce ſoit, pour être les veritables riches de la Loy nouvelle. Renonçons à nos interêts & à nos plaiſirs, ſi nos plaiſirs & nos interêts ſont des obſtacles

Paſtor bonus dat animam ſuam pro ovibus ſuis, mercenarius autem fugit, quia mercenarius eſt. *Io.* 10.

ſtacles pour la poſſeder. Mais pour nous animer encore davantage à l'acquerir, voyons quel eſt ſon prix dans la conſidération de ſa nature & de ſes qualitez. C'eſt ce qu'il faut examiner dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

De la nature, & des qualitez de cette Charité, en laquelle conſiſte l'eſprit du Chriſtianiſme, & l'dée du Chrétien.

IL eſt naturel à l'homme d'aimer l'homme: mais il y a de la vertu à l'aimer, parce qu'il eſt vertueux: car l'amour qui eſt fondé ſur la probité, ſur la ſageſſe, ſur le bon naturel, ſur la fidélité, ou ſur quelqu'autre vray merite, eſt une vertu: & il eſt loüable d'aimer ces qualitez, qui ſont elles-mêmes dignes de loüange. Mais aprés tout, c'eſt n'aimer qu'en Payen, que d'aimer ainſi: car les Payens aiment ceux qui les aiment, & ceux qui ont des qualitez dignes d'être aimées. Qu'eſt ce donc qu'aimer en Chrétien? C'eſt aimer ſans écouter la nature, qui veut qu'on aime ſon ſemblable; c'eſt aimer, même ſans conſulter la raiſon, qui veut qu'on aime ce qui eſt digne d'être aimé. La nature, ni la raiſon n'entendent point ce ſecret: il faut que l'Evangile parle, & c'eſt à JESUS-CHRIST à l'enſeigner. Aimer en Chrétien, c'eſt aimer ce qui n'a rien d'aimable; c'eſt

Diligitis eos, qui vos diligunt, nonne Ethnici hoc faciunt? *Mat.* 5.

c'eſt avoir de la douceur & de la tendreſſe envers ceux qui n'ont pour nous que de l'aigreur & de la dureté : c'eſt enfin vouloir du bien à ceux qui ne nous veulent que du mal.

La Morale de Socrate, ny celle de Moyſe, la Philoſophie, ny l'ancienne Loy, n'ont point connu cette vertu. Le précepte d'aimer ſon ennemi eſt du nouveau Teſtament : & cette maxime ſi ſainte ne peut ſortir que de l'école d'un Dieu, tant elle eſt élevée au-deſſus de l'homme. C'eſt auſſi JESUS-CHRIST qui en eſt l'auteur, & c'eſt luy en perſonne qui nous l'enſeigne. *Et je vous dis moy, aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïſſent ; priez pour ceux qui médiſent de vous, & qui vous perſecutent.* Ce ſont les paroles du Sauveur du monde : voilà nôtre créance, nôtre Evangile, nôtre morale, & le caractére veritable de nôtre Religion. Les autres marques du Chrétien, comme la dévotion, la penitence, l'eſpérance en Dieu, l'humilité, le martyre meſme peuvent eſtre des marques équivoques : le ſeul amour des ennemis ne l'eſt point : le Chrétien ne peut parfaitement ſe diſtinguer, que par là, & embraſſer la Foy, c'eſt embraſſer l'obligation d'aimer le perſecuteur, en aimant la perſecution.

Ego autem dico vobis, diligite inimicos veſtros, benefacite his, qui vos oderunt, orate pro calumniantibus, & perſequentibus vos. *Mat. 5.*

Mais comment l'homme, qui n'a pas ſouvent la force d'aimer ce qui merite d'être aimé peut-il aimer ce qui eſt haïſſable ? Quelle violence ne ſe fait-il point pour en venir là ? Il ne s'en fait aucune ; car dés qu'on eſt ſincerement Chrétien, on aime ſincerement ſon ennemi, comme ſon ami ; & le même motif qui fait aimer Dieu au Chrétien, luy fait aimer ſon prochain,

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

chain, comme un enfant de Dieu; car il voit refléchir ſur luy un rayon de cette même lumiére, qui luy fait connoître Dieu. Quoyque ſon frere ſoit ſon ennemi; dés qu'il le regarde comme un des membres de JESUS-CHRIST, arroſé de ſon ſang, nourri de ſa chair, animé de ſon eſprit, deſtiné à ſa gloire; qu'il fait profeſſion d'une même Loy, & d'une même Religion que luy; qu'ils ont l'un & l'autre les mêmes eſpérances, les mêmes prétentions, les mêmes Sacremens: & dés qu'il conſidere JESUS-CHRIST dans ſon prochain, comme le motif de ſa charité, il l'aime: & la chair, le ſang, la nature, la raiſon, l'interêt, la paſſion ſont des conſiderations trop foibles, pour deſunir des cœurs liez par une union ſi ſainte, c'eſt à dire, par tout ce qu'il y a de ſur-naturel & de divin dans le Chriſtianiſme. Ainſi le motif de l'amour du prochain étant le même que le motif de l'amour de Dieu, comme l'enſeigne Saint Leon: l'un & l'autre ayant le même principe, & allant au même but, le Chrétien ne peut manquer a l'un, ſans manquer à l'autre; puiſque le même rayon de Foy, qui éclaire ſon eſprit pour connoître Dieu, doit échaufer ſon cœur pour aimer ſon prochain. Car avec quelle ſincerité pourroit-il ſe vanter d'aimer Dieu qu'il ne voit pas, & ne pas aimer ſon prochain qu'il voit, & qui luy repreſente ce même Dieu qu'il ſe vante d'aimer, comme le dit l'Apôtre? Voilà quelle eſt la nature de la charité Chrétienne, qui ne peut en effet aimer le prochain, que par le même amour dont elle aime Dieu: ce qui a donné lieu à Saint Iean de dire, *que celuy qui a de la cha-*

Mandatum habemus à Deo, ut qui diligit Deum diligat & fratrem. 1. 10. 4.

Dilectio proximi dilectio Dei eſt. *Leo Serm. 7. de jejun.*

Nec Deus ſine proximo, nec proximus ſine Deo diligi poteſt. *Thom. 9. 2. 3. Sent.*

Qui non diligit fratrem ſuum quem videt, Deum quem non videt, quomodo poteſt diligere? 1. *Ioan. c. 4.*

charité eſt en Dieu, & que Dieu eſt en luy. Examinons les qualitez de cette charité.

Qui manet in charitate in Deo manet. 3. *Ioan. c. 4.*

La premiére qualité de cette vertu eſt, qu'elle eſt univerſelle, & qu'elle ne peut ſouffrir de bornes à l'étenduë deſon amour; car elle aime le petit & le grand, le pauvre & le riche, le miſerable & l'heureux, le fâcheux & l'agréable, l'étranger & le domeſtique, celuy qui merite d'être aimé, & celuy qui ne le merite pas. En quoy elle eſt en quelque façon ſemblable à Dieu, qui partage ſes dons à ceux qui en ſont dignes, & à ceux qui n'en ſont pas dignes, & qui répand ſa lumiére ſur les juſtes & ſur les injuſtes. Enfin cette vertu embraſſe également tout le monde: c'eſt un eſprit univerſel, qui ne connoît point toutes ces diſtinctions charnelles & payennes d'engagement, d'interêt, de party, de cabale, de Paul & de Cephas, leſquelles diviſent aujourd'huy tant de petits eſprits dans le monde. Car, ſelon le ſentiment de Saint Auguſtin, aimer tous les hommes, & prétendre d'en excepter un ſeul, dont on n'eſt pas tout-à-fait content, & que pour de certaines raiſons, on ne peut ſouffrir: ce n'eſt pas aimer en Chrétien. Le Chrétien a un amour univerſel, parce que le motif en eſt général: le changement des temps, des lieux, des circonſtances, ne peut faire de changement dans ſon amour; il aime dans la maladie & dans la ſanté, dans la mauvaiſe fortune & dans la bonne, dans l'affliction & dans la joye, dans l'humiliation & dans la grandeur, dans l'abbaiſſement & dans l'élevation, dans la pauvreté & dans l'abondance; enfin il aime & à la vie & à la mort, parce qu'il eſt ce veritable & *ce ſincere amy* dont parle l'Ecriture,

Nullum hominem excipit qui præcipit ut diligas proximum, omnis homo omni homini proximus eſt: non eſt cogitanda longinquitas generis ubi eſt natura communis. *Aug. 1 de doctr. chriſt.*

Omni tempore dili-

git, qui amicus est. *Prov.* 17.

ture, *qui aime en tout temps.* Il attache son cœur aux personnes, sans s'arrester aux circonstances; si ce n'est pour aimer encore d'une maniére plus desintereſſée, & quand le beſoin est le plus preſſant. Voilà quelle est la premiére qualité de la charité Chrétienne.

Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere & veritate. *Ioan. ep.* 3.

La seconde est la sincerité: *Aimons*, dit Saint Iean, mais *témoignons noſtre amour par des effets, & non pas par des paroles.* Le caractere de l'amour humain ne consiſte qu'en complimens, en civilitez, en offres de services, en proteſtations d'amitié, en complaiſances forcées, en fauſſes confidences, en vaines paroles, en promeſſes trompeuſes, &

Charitas de corde puro & fide non ficta. *Paul.* 1. *Tim. cap.* 1.

en tous ces autres déguiſemens, qui font le commerce le plus ordinaire de la vie du monde. Mais la charité Chrétienne ne ſe contrefait, point: elle ne dit que ce qu'elle penſe, elle ne penſe que ce qu'elle ſent, elle ne ſent que ce qu'elle veut exécuter: ſes paroles

Probatio dilectionis est exhibitio operis. *Gregor. Homil.* 3. *ſup. Evang.*

ne démentent jamais ſes actions, & ſes actions ſont toûjours conformes à ſes ſentimens, parce qu'elle est eſſentiellement ſincere, & qu'elle n'a pas d'autre voie pour s'expliquer que ſes œuvres.

La troiſiéme qualité de cette vertu est la pureté d'eſprit & le parfait deſintereſſement: car la vraie charité ne regarde que Dieu, & elle ne penſe purement qu'à luy plaire. Ainſi elle n'agit jamais par ces veûës baſſes & terreſtres d'interêt & de vanité, qui font agir les hommes. Car les hommes ne font du bien aux hommes, que par des eſpérances intereſſées. C'est par ces maximes, qu'on veut que tout le monde ſçache le ſervice qu'on a rendu à ſon ami; qu'on n'eſt officieux, que pour en avoir

la

la réputation ; & qu'on ne fait plaiſir, que pour le publier : ſi l'on ſe tait, ce n'eſt que par des prétentions ſecretes, qu'on a la diſcretion de ſe taire. La charité Chrétienne a une conduite toute oppoſée à cette charité mondaine : elle n'a aucune veûë ny aucune prétention, parce que ſon motif eſt pur. Toute ſon application en faiſant le bien, eſt de ſe couvrir, pour ne pas paroître : ſi elle fait l'aumône, elle la cache dans le ſein du pauvre, comme dit l'Ecriture ; elle tire le voile ſur ſon bien fait, pour en dérober la connoiſſance ; & elle ſe la déroberoit volontiers à elle-même, s'il luy étoit poſſible, pour ne la confier qu'à ſon ſilence & à ſa modeſtie. Le plaiſir qu'elle a à faire du bien luy tient lieu d'une plus grande récompenſe, que tous les applaudiſſemens des hommes. Comme elle n'agit que pour Dieu, elle ne veut que luy pour témoin : il eſt le ſeul motif des bonnes œuvres qu'elle fait ; & c'eſt aſſez qu'il le ſçache, pour en être la récompenſe.

Conclude eleemoſynam in ſinu pauperis. *Eccl.* 29.

Ecce in cælo teſtis meus, & conſcius meus in excelſis. *Job.* 16.

Saint Paul explique les autres qualitez de la charité, dans l'éloge admirable qu'il fait de cette vertu au peuple de Corinthe. *La charité*, dit cét Apôtre, *eſt patiente, elle eſt douce, elle n'eſt point envieuſe, elle n'eſt point malfaiſante, elle n'eſt point évaporée, elle n'eſt point dédaigneuſe, elle n'eſt point intereſſée, elle ne ſe fâche de rien, elle n'eſt point ſoupçonneuſe, elle ne ſe réjouit point de l'injuſtice : mais elle aime la verité, elle croit tout, elle ſupporte tout.* Ces qualitez deviennent encore plus éclatantes dans la vie du Chrétien, laquelle eſt un exercice continüel de cette vertu. Il eſt bon d'en tracer une idée, pour faire

Charitas patiens eſt, benigna eſt, non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non eſt ambitioſa, non quærit quæ ſua ſunt &c. 1. *Paul. ad Cor.* 13.

re ſeulement connoître ce qu'il eſt à l'égard du prochain : on ne peut retoucher les traits d'une ſi excellente image, que la ſuite des temps a preſque effacée, ſans en retirer de l'utilité.

Le Chrétien eſt un homme tout-à-fait interieur, qui n'a rien de cét homme corruptible, qui eſt en nous, que le dehors. Mais il paroît même tant de moderation & tant de ſageſſe dans ſon exterieur ; & la grace a ſi fort anéanti ſes inclinations naturelles, pour ſanctifier tout ſon interieur, qu'il eſt le modele des autres hommes, parce qu'il eſt le plus raiſonnable & le plus reglé de tous les hommes. L'eſprit d'équité eſt ſon principal caractere : & de toutes les vertus, la juſtice eſt celle qui luy eſt d'un plus grand uſage, parce qu'elle luy ſert à tenir toûjours la balance égale entre luy & ſon prochain. Son application n'eſt point de travailler à ſa fortune, mais à ſa perfection, pour aider les autres à ſe rendre parfaits : & ſon employ ordinaire eſt d'inſtruire, de ſecourir, de défendre, & de ſervir ſes freres. Mais il le fait avec tant d'affection, tant de zele, & tant de deſintereſſement, qu'il n'y a point d'homme, qui s'aime tant luy-même, que le Chrétien aime ſon prochain. L'interêt de ſon prochain luy eſt plus cher que ſon interêt : & ſa propre gloire le touche moins que la gloire de ſes freres. Car il compte leurs avantages parmy les ſiens, il fait ſa joye de leurs plaiſirs ; & par une complaiſance ſans égale, ils ſe transforme en leur humeur, & il prend quelquefois juſqu'à leur eſprit. Il eſt cét homme univerſel, qui, comme Saint Paul, eſt tout à tous : il eſt la con-

Omnibus omnia factus ſum. 2 Cor. 7.

conſolation de l'affligé, l'appuy du foible, le ſecours du neceſſiteux, l'azile des perſecutez, le conſeil de tous ceux qui en ſont dépourveûs. Enfin, il n'y a point de foibleſſe, à laquelle il ne compatiſe, ny de miſere dont ſes entrailles ne ſoient émeûës. Bien-loin de deſirer ce qu'il n'a pas, comme la plûpart des autres hommes, il eſt toûjours preſt de donner ce qu'il a. Si la modeſtie paroît dans ſes habits, la frugalité dans ſa table, la ſimplicité dans ſes meubles, & l'épargne dans toute ſa maiſon, ce n'eſt que pour ménager, par le mépris qu'il fait du luxe, de quoy pourvoir à la neceſſité du pauvre, à qui il tend la main, pour le ſecourir dans le beſoin. Son bien eſt le bien du pauvre, parce que la miſere du pauvre eſt la ſienne.

Le ſeul éclat de la charité brille dans tout ce qu'il fait, ſans qu'il s'y meſle aucune fumée de vanité. Sa modeſtie luy ôte tous les ſentimens de ſa propre gloire, & il n'en connoît point d'autre que celle d'être bien-faiſant, & de faire plaiſir à tout le monde. Ainſi ce n'eſt point pour s'enrichir, qu'il amaſſe du bien, c'eſt pour faire du bien aux autres: ce n'eſt point pour être ſçavant qu'il étudie, c'eſt pour ſervir à ceux qui ne le ſont pas: il n'a des richeſſes que pour les miſerables, ny des lumiéres, que pour les ignorans. Ce n'eſt point auſſi pour luy, qu'il eſt puiſſant, qu'il eſt intelligent, qu'il eſt habile; il ne ſe ſert de ſa puiſſance, de ſa ſageſſe, de ſon habileté, que pour devenir plus utile à ſon prochain: & il n'a de l'eſprit, que pour mieux connoître l'eſprit des autres, & que pour les regarder du côté, qui leur eſt le plus favorable. Quoy-

Prudentes ſicut ſerpentes, & ſimplices ſicut columbæ. *Matth.* 10.

qu'il ait la ſimplicité d'une colombe parmy les ſuperbes, il ne laiſſe pas, ſelon le conſeil de l'Evangile, d'avoir la prudence du ſerpent, parmy les méchans & les impies. Il ſçait profiter de leurs défauts, & l'iniquité des eſprits les plus corrompus luy ſert d'inſtruction : car il ne regle ſa force que ſur leur foibleſſe.

Iniquitas eorum mea doctrina eſt. *Hieron. de Ignat. in ſcript. Eccl.*

Quand il eſt élevé en dignité, & que ſon merite l'a mis au-deſſus de ſes freres, pour les gouverner, il eſt comme le Paſteur de l'Evangile, qui ſent plus de douleur de l'égarement d'une ſeule de ſes brebis, qu'il ne ſent de joye d'être le maître de tout un troupeau. C'eſt toûjours d'un œil de Pere, qu'il regarde le pecheur, il le plaint dans ſon deſordre, il le ſouffre avec patience, & il le traite avec douceur, ſans accabler du poids de ſon autorité, celuy qui eſt déja accablé du poids de ſon crime. Il eſt humain & compatiſſant, lors même que ſon devoir l'oblige d'être dur & ſevere. Ses rigueurs ſont bien plus aimables, que ne ſont les careſſes des autres. Car en puniſſant, il ne ſonge pas tant à la punition du crime, qu'à la correction du criminel. De-ſorte qu'il eſt dans ſon élevation à l'égard des autres hommes, ce qu'eſt le flambeau de l'Evangile à toute la maiſon qu'il éclaire. Sa conduite eſt le modele de la conduite, que doit mener un Chrétien, & ſa vie eſt une inſtruction publique, pour toutes les perſonnes vertueuſes.

Il s'impoſe le premier tout le poids du joug, qu'il eſt obligé d'impoſer aux autres : & comme le zele des paroles devient inutile, s'il n'eſt ſoûtenu par le zele des actions, il pratique luy-même, par une vie exemplaire, ce qu'il

qu'il veut perſuader. Quelque outrage qu'on luy faſſe, on ne peut s'en faire haïr, il ne ſçait ce que c'eſt que de rendre injure pour injure; la colere eſt une paſſion qu'il ne connoît point; & il eſt tellement le maître de ſes reſſentimens dans les injuſtices qu'on luy fait, qu'il trouve bien moins de peine à oublier l'offenſe, qu'à s'en ſouvenir. Mais rien ne marque tant l'empire qu'il a ſur ſon cœur, que la tranquillité qu'il garde dans l'agitation generale, & dans la chaleur que les autres hommes font paroître en leurs affaires. Sa douceur, ſa patience, ſon innocence, & ſon ingenüité eſt alors tout ſon art, & toute ſa politique. Non-ſeulement ſa conſcience eſt pure à l'égard des interêts qu'il a à démêler avec les autres: mais ſon cœur eſt net dans les jugemens, qu'il en fait: car il juge les choſes ſans prévention: tout luy en paroît innocent, parce que toutes ſes veûës ſont ſimples Enfin ſon attention principale eſt de conſerver l'égalité d'eſprit, dans l'inégalité des affaires du monde, qui ne le touchent qu'autant qu'elles ont de liaiſon avec la gloire de Dieu, ou avec le ſalut du prochain.

Magnus planè vir quem votis ſuis æquare philoſophia non potuit. Ambroſ. l. 1. c. 8. de AGH.

Voilà ce que c'eſt que d'être Chrétien, & non-pas faire mal àpropos le zelé ſur la conduite des autres, avoir bien de l'inquiétude pour leur perfection, & bien de la tranquilité pour la ſienne, ſonger à eux, & ne pas penſer à ſoy; ne parler que des premiers Fidelles, ne citer que les anciens Canons, ne déplorer que le relâchement des mœurs de l'Egliſe. Ce n'eſt point auſſi dans ces rafinemens de diſcipline & de réforme, qu'on fait retentir par tout, ny dans toutes ces intrigues de dévo-

tion, dont ont fait la vertu du siécle, que consiste l'esprit du Christianisme. Le veritable Chrétien est un homme simple, retiré, petit à ses yeux, qu'il tient toûjours ouverts & attentifs sur ses foiblesses, autant qu'il les tient fermez sur les foiblesses des autres : il ne connoît point ses avantages, il ne connoît que ceux de son prochain : car il n'a que du mépris pour luy-même, que de l'estime & de la déference pour les autres. Sa conduite édifie tout le monde, & n'éfarouche personne, il fuit l'éclat jusques dans les bonnes œuvres, parce que tout ce qui est éclatant est dangereux à l'homme, qui est sujet à se méconnoître, il n'est point médisant, il n'est point fâcheux, il n'est point artificieux, il n'est point mal-faisant. C'est ainsi qu'étoient les premiers Chrétiens : & ce n'est point une idée vaine & sterile du Chrétien & de son caractere, que je viens de tracer. Car on vivoit de la sorte dans la nouveauté d'esprit de l'Eglise primitive. Quoy cette image s'est-elle tout à-fait effacée, & cét esprit s'est-il entiérement retiré de nous ? Heureux temps où l'on vivoit ainsi, quand reviendrez-vous ? Mais il ne suffit pas de connoître en quoy consiste la charité Chrétienne, qu'elle est sa nature, & quelles sont ses qualitez, si l'on ne sçait l'art de la pratiquer.

CHA-

CHAPITRE III.

De la vraie pratique de la Charité, ſelon l'eſprit du Chriſtianiſme.

IL ny a point de vertu dans le Chriſtianiſme d'un uſage plus univerſel que la Charité : on trouve par tout occaſion de la pratiquer, parce qu'on trouve par tout des miſerables : & le détail des miſeres auſquelles l'homme eſt ſujet eſt d'une étenduë ſi vaſte, qu'on peut dire qu'il eſt de toutes les conditions. Ainſi l'on peut exercer la charité envers les riches & les pauvres, envers les contens & les mécontens, envers les heureux & les malheureux, envers les ſçavans & les ignorans, envers les ſuperbes & les humbles, envers les vivans & les morts. De-ſorte qu'on peut pratiquer cette vertu en public & en particulier, dans la lumiére & dans l'obſcurité, dans le domeſtique & hors du domeſtique, à la cour & au deſert, dans la retraite & dans les aſſemblées : & de toutes les conditions, la plus ſouhaitable au Chrétien, eſt celle où il a plus de moyen d'exercer la charité : comme le plus avantageux de tous les talens eſt celuy qui eſt le plus utile au prochain.

Pour ſe diſpoſer mieux à pratiquer cette vertu, il faut commencer par étudier les miſéres de l'homme, qui en ſont le principal objet : il faut penetrer le fond de ſon néant, il faut connoître la baſſeſſe de ſon origine, la

honte de ſa naiſſance, la pauvreté de ſa nature, les infirmitez de ſon enfance, les paſſions de ſa jeuneſſe, la caducité de ſa vieilleſſe: on y doit joindre les maladies, les langueurs, les peines, les incommoditez, les fatigues, les accidens, & les autres miſeres auſquelles ſon corps eſt ſujet. Les miſeres de ſon eſprit ſont encore plus grandes. Que d'ignorance, que d'aveuglement, que d'erreurs, que de contradictions dans ſes deſſeins, que de préoccupation dans ſes penſées, que de fauſſeté dans ſes jugemens? Que diray-je de ſes legeretez, de ſes inconſtances, de ſes irréſolutions, de ſes fragilitez, de ſes diſſimulations, de ſes délicateſſes, & de ſes emportemens? On pourroit ajoûter pour comble de ces foibleſſes, les chagrins qui le dévorent, les ſoins qui le déchirent, les afflictions qui l'accablent, ſes propres deſirs qui le tourmentent, la pente effroyable qu'il a au mal, & ſon impuiſſance à faire le bien, ſes cheûtes frequentes & ſes recheûtes, le nombre & l'énormité de ſes crimes, l'abus qu'il fait des graces, le déreglement de ſa conduite, & le deſordre genéral de toute ſa vie. Enfin l'homme n'eſt qu'indigence, que corruption, que miſere, comme parle Saint Auguſtin. Voilà le premier fond auquel doit s'attacher la charité du Chrétien, pour y appliquer ſon ſecours, ſelon le diſcernement de ſon zele, & ſelon le beſoin de celuy qu'il aſſiſte.

Mais ſon premier ſoin doit aller aux neceſſitez qui paroiſſent davantage, & qui ſe déclarent d'elles-mêmes, ſans qu'il ſoit neceſſaire de les rechercher: comme de donner du pain à celuy qui n'en a pas, revétir celuy qui eſt nud,

nud, ſecourir le malade, viſiter le priſonnier. Ce qu'on aura de ſuperflu pourra fournir à ces ſecours, & l'on en aura toûjours, ſi l'on veut regler ſa vanité, & vivre ſelon l'eſprit de l'Evangile. Aprés tout, qu'on donne peu ſi l'on a peu; qu'on donne beaucoup ſi l'on a beaucoup: ſelon le conſeil de Tobie. Car la meſure des richeſſes qu'on a, doit être celle des aumônes qu'on fait. Je n'ay pas beſoin de parler de ces pauvres volontaires, qui font profeſſion d'imiter la pauvreté de nôtre Seigneur; chacun ſçait la préference qui leur eſt deûë ſur tous les autres, dans la diſtribution qu'on fait des aumônes: parce que JESUS-CHRIST à qui on les fait, eſt plus marqué dans leurs perſonnes, que dans les autres.

Si multum tibi fuerit, abundanter tribue; ſi exiguum, exiguum impertire. *Tob.* 4.

Outre ces neceſſitez viſibles, qui ſont expoſées à la veûë de tout le monde, il y en a beaucoup de cachées, que la pudeur de ceux qui les reſſentent, dérobe à la connoiſſance des perſonnes les plus charitables. Car il y a bien des gens qui prennent plûtôt le party d'être miſerables, que de faire connoître leurs miſeres. Mais la charité ſçait bien découvrir ces beſoins, quoy qu'ils ſoient ſecrets, quand elle eſt induſtrieuſe, & elle ſçait bien y pourvoir, quand elle eſt fidelle. Saint Paul deſire auſſi que le Chrétien prenne part à la joye de ſon frere, quand il eſt content, & à ſon déplaiſir quand il ne l'eſt pas: il veut qu'il ſoit agité ou tranquille, ſelon l'agitation ou la tranquillité de ſon prochain, & qu'il entre même dans ſes ſentimens, comme il entre dans ſes interêts. Néanmoins, parce qu'il y a encore des beſoins plus importans,

Obſecro vos .... gaudere cum gaudentibus, flere, cum flentibus, idipſum invicem ſentientes. *Rom.* 12.

tans, que ne ſont les temporels, le Chrétien eſt auſſi obligé à des devoirs de charité plus eſſentiels & plus preſſans, qui ſont de pourvoir aux beſoins ſpirituels, dont l'étenduë eſt immenſe, à cauſe de la qualité de l'eſprit de l'homme: & l'homme étant ſujet à tant de miſeres, l'occaſion d'exercer la charité ne manquera jamais au Chrétien, s'il veut vivre en Chrétien.

Car tantôt il ſera obligé de remettre par ſa douceur & par ſa patience dans la voie de la vertu celuy qui s'en écarte: il fortifiera le foible, il excitera le negligent, il redonnera le cœur au puſillanime, il affermira les inquiétudes de l'eſprit flottant & irréſolu: tantôt il intimidera l'opiniâtre par la ſeverité de ſes diſcours, & il domptera l'orgueil du préſomptueux & de l'indocile, par la terreur de ſes menaces. D'autrefois il fera comprendre à l'humble, pour l'encourager, que le royaume du Ciel eſt proprement à luy, parce qu'il eſt le vray pauvre d'eſprit, auquel l'Evangile le promet; & il ouvrira les yeux de l'affligé, pour luy faire voir à découvert cette couronne promiſe à celuy qui aura paſſé par l'épreuve de la tribulation. Il apprendra à l'avare à ne point attacher ſon cœur aux choſes vaines & periſſables: il enſeignera au ſenſuel le moyen de réſiſter à ſes deſirs: il combattra la fauſſe paix du ſage mondain, qui établit ſa confiance ſur la prudence de la chair: il réveillera par les ſalutaires frayeurs des jugemens de Dieu, celuy qui eſt aſſoupi dans le crime: il détruira les méchantes raiſons de l'impie par la ſolidité de ſes diſcours: & il impoſera ſilence au libertin par la ſincerité & le desin-

desintereſſement de ſa conduite : quand le libertin aura l'impudence de l'appeller hypocrite & faux dévot : ſelon le malheureux langage du ſiécle, où l'impieté, pour ſe ſignaler, a trouvé l'art de confondre la vraie vertu avec la fauſſe, afin d'en diminuer le credit : parce que l'exemple même de la probité devient incommode & facheux à ceux qui vivent dans le libertinage.

Mais quand ſon frere qu'on opprime injuſtement aura le cœur flétri de douleur, il ſçaura trouver le moyen de le retirer de cét accablement, ou par le ſecours d'un conſeil ſalutaire, ou par la douceur d'une charitable conſolation, pour l'empêcher de s'abandonner à la défiance & au découragement. Il apprendra même, par ſon exemple, à tous ceux qui patiſſent, à ſe ſoûmettre aux diſpoſitions les plus rudes de la providence ; & à ſouffrir avec réſignation les amoureux coups, dont la main de Dieu les afflige. Il s'accoûtumera auſſi à ne pas ſe choquer aiſément, comme les autres hommes, des défauts d'autruy : il trouvera même, en s'y accoûtumant, qu'il y a plus d'eſprit & plus de vertu à s'y accommoder, qu'à ſe plaire aux belles qualitez de ceux avec qui il a commerce. Pour être cet enfant de paix de l'Evangile, propre à réconcilier ceux que l'animoſité ou la haine auroit aigris l'un contre l'autre, qu'il ne ſoit point précipité dans ſes jugemens, qu'il évite même l'ombre des plus legers ſoupçons, qu'il ait toûjours l'oreille fermée à la médiſance & à la calomnie : & pour n'être point ſuſceptible de fauſſes impreſſions, qu'il ne convienne jamais de ce qu'on dit au deſavan-

tage des autres, ſans l'avoir examiné, & qu'il ne condamne perſonne ſur des intentions mal interpretées.

Quand il ſera obligé de punir, par les fonctions de ſa charge, ou par un pur devoir de charité, qu'il ſe ſouvienne que l'eſprit de douceur & d'humanité eſt le premier caractere du Chrétien, & que la ſeverité, qui n'a pas la charité pour principe, eſt une fauſſe vertu. La vraie charité eſt humble & patiente dans la colere même, & elle eſt douce & tendre dans la ſeverité. S'il faut avertir, & s'il faut reprendre, que le Chrétien ſçache le ſecret d'adoucir les avertiſſemens, & d'ôter aux réprimandes ce qu'elles ont de rude & de fâcheux: & qu'il y meſle ces tours inſinuans, dont il faut ſe ſervir, pour gagner celuy qu'on ne veut pas perdre. Qu'il excuſe tout hors le peché, lequel eſt inexcuſable, dés qu'il eſt connu. La force & la bonté avec laquelle Nôtre Seigneur excuſe la Magdeleine contre les reproches du Phariſien, doit apprendre qu'en certaines occaſions on doit avoir de la bonté pour ſouffrir le pecheur, & de la force pour le défendre.

Plus agat benevolentia, quàm ſeveritas, plus cohortatio, quàm commotio, plus charitas, quàm poteſtas. *Leo ep. 84.*

Mais comme le monde met ſa morale à ne pardonner point, en faiſant une vertu de la vengeance, & que le plus haut point de la perfection Chrétienne, eſt d'aimer ſon ennemy: c'eſt en cela que le Chrétien doit ſe ſignaler davantage. La Philoſophie n'a pû encore en venir là: & c'eſt ce qu'il y a de plus difficile à pratiquer dans le Chriſtianiſme. Mais aprés que JESUS-CHRIST nous a appris ſes intentions ſur ce point par ſon exemple & par ſa doctrine, le Chrétien doit ſe dépoüil-

pouïller de ſes reſſentimens & de ſes foibleſſes, pour pardonner l'injure qu'on luy fait, s'il veut agir en Chrétien. Il eſt vray que les Payens ont reconnu au travers des tenébres de leur Morale quelque ombre de cette vertu : & il en paroît des traits groſſiers dans leurs actions les plus éclatantes. Mais aprés tout, ce n'eſt que par un eſprit de vanité qu'ils pardonnent : leur clemence n'eſt qu'un orgueïl ſecret, qui recherche l'éclat & la réputation. La clemence Chrétienne au contraire ne recherche que l'interêt & l'avantage de celuy à qui elle pardonne, & ne fuit rien tant que la vanité.

Il y a outre cela une autre ſorte de charité à pratiquer plus parfaite que les autres, en ce qu'elle eſt plus pure & plus deſintereſſée : car elle eſt ſans eſpérance d'aucun retour ; puis que c'eſt à l'égard des morts, qu'on la pratique, en aſſiſtant de nos priéres ces ſaintes ames qui ſouffrent dans le Purgatoire, par les penibles inquiétudes, & par les douloureuſes impatiences qu'elles ont de ſe voir ſeparées de Dieu. Ce ſont les créatures du monde les plus affligées, par les tourmens qu'elles ſouffrent, & tout enſemble les plus dignes d'être ſecouruës. Car étant cheries de Dieu, & prédeſtinées, de quoy ne ſont-elles pas dignes ? Quelle gloire au Chrétien d'être médiateur entre Dieu & ces ſaintes ames, qui ne laiſſent pas de l'aimer, en ſouffrant toute la rigueur de ſa juſtice, & d'adorer juſques à ſes châtimens, & à ſes vengeances ? C'eſt même faire plaiſir à Dieu, pour ainſi dire, que de ſecourir ces ames, parce qu'il les aime : & ſa juſtice ſe ſatisfait plus de nos priéres, que de

leurs peines, parce que nos priéres ſont volontaires, & que leurs peines ne le ſont pas. Et c'eſt ainſi que la charité des vivans ſoulage la peine des morts.

Mais ſi c'eſt une charité ſi grande, que de ſecourir des ames, qui ſont ſeparées de Dieu pour un temps: que ſera-ce d'être ſecourable à des pecheurs, qui par des engagemens criminels, ſont en danger d'en être éternellement ſeparez? Ils ne comprennent pas, ces malheureux, l'état déplorable où ils ſont, & que c'eſt le dernier des aveuglemens, que de préferer le plaiſir d'un moment à ſon ſalut: quelle charité de le leur faire comprendre? Mais quelle patience, quelle douceur, quelle prudence, quelle circonſpection ne faut-il point, pour y réüſſir? C'eſt un ſecret que les Directeurs ne connoiſſent preſque plus, que de ſçavoir mêler une tolerance paternelle avec ces rigueurs medecinales ſi neceſſaires, pour guerir une pechereſſe ſeduite par ſon ignorance, & abandonnée à ſa foibleſſe. Il faut étudier l'humeur, les habitudes, les inclinations de ſon pénitent, & obſerver par quelle voie on peut entrer en ſon cœur, pour y exercer avec empire cette charitable ſeverité, qui rend la gueriſon à l'ame. Mais on ne ſe donne point toutes ces peines. Ce mélange d'autorité & d'amour, de fermeté & de condeſcendance, de zele & de patience, de douceur & de ſeverité, n'eſt plus preſque en uſage dans la direction: on précipite les choſes, ou par temperament, ou par un faux principe de rigueur, pour ſe faire une réputation de ſevere: parce que cela eſt plus ſelon le goût du ſiécle. Cette capacité de Docteur, cette prudence

dence de Medecin, ces entrailles de Pere, ce desintereſſement de Miniſtre de JESUS-CHRIST, ſont des qualitez qui ſe trouvent rarement dans une même perſonne, pour en faire un Directeur parfait. Il faut, dans le choix qu'on en fait, également éviter ceux qui autoriſent le peché par leur moleſſe en flattant le pecheur par trop de condeſcendance; & ceux, qui par des rigueurs diſproportionnées à la foibleſſe de leurs pénitens, ne ſervent qu'à les décourager: car ils ſont également dangereux les uns & les autres.

Je me ſuis un peu arreſté en cét endroit, car c'eſt en cela qu'on peut mieux pratiquer la charité Chrétienne, & où l'on la pratique moins pour l'ordinaire, parce qu'on n'eſt pas aſſez touché de l'état déplorable d'un pecheur. Quoy-qu'on ſe pique aujourd'huy de direction plus que jamais, on ne voit toutefois preſque plus de ces Directeurs zelez, qui s'opiniâtrent chrétiennement à deſarmer la colere de Dieu contre les pecheurs, par l'auſterité de leur vie, & qui attirent les graces de Dieu ſur leurs pénitens, par la perſeverance de leurs priéres & de leurs mortifications. C'eſt à ces Directeurs charitables qu'on doit les grandes converſions que Dieu fait voir de temps en temps, comme des traits éclatans de ſa miſericorde. Ce ſont là les fruits ordinaires dont Dieu prend plaiſir de benir la mortification & les pénitences volontaires des ames ſaintes & innocentes, qui gemiſſent dans le ſecret de leur cœur, pour les pechez de leurs freres: ce qui doit être d'une grande conſolation aux Chrétiens, auſquels la retraite dérobe les autres occaſions d'exercer la cha-

Qui fletum & compaſſionem proximo tribuit, ei aliquid etiam de ſemetipſo dedit. *Greg. 20. moral.*

charité. Car un Chartreux, une Carmelite, un Solitaire le plus ſeparé du commerce des hommes, peut aux pieds de ſon Crucifix faire quelquefois autant de bien, en aſſiſtant ſon prochain par le ſecours inviſible de la priére, qu'en font les Prédicateurs les plus éloquens, les plus zelez Miſſionnaires, & tous ceux que leur profeſſion engage à ſervir le public dans la direction des ames. Au reſte, il eſt toûjours moins dangereux, & ſouvent plus profitable, de parler des hommes à Dieu, dans le ſecret de la priére, que de parler de Dieu aux hommes, dans l'éclat & dans le tumulte de la Prédication.

Hanc dilectionem majorem nemo habet, quàm ut animam ſuam ponat quis pro amicis ſuis. *Joan.* 15.

Je ne dis rien de cette éminente charité pratiquée autrefois par les Apôtres dans les prémices de la grace, que le Sauveur du monde met au-deſſus de toutes les charitez, parce que par un genéreux mépris de la mort, elle ſacrifie volontiers ſa vie, pour le ſalut du prochain. J'ai crû même n'en devoir rien dire, parce que la pratique de cette charité eſt au-deſſus de toutes les regles, & que d'ailleurs c'eſt une de ces graces extraordinaires, que Dieu ne fait qu'à ſes favoris. Ce n'eſt pas qu'on ne voie dans ces derniers temps des étincelles de ce ſacré feu briller encore dans des hommes Apoſtoliques, qui vont aux derniéres extrémitez du monde, arroſer de leurs ſueurs, & même de leur ſang, ces terres ingrates & ſteriles, pour y attirer les benedictions du Ciel, & pour y faire fleurir le Chriſtianiſme. Mais ces graces là ne ſont pas pour tout le monde: ce ſont des miſericordes de Dieu, & ces miſericordes ſont de grands miracles. Adorons les deſſeins de Dieu

Non eſt volentis neque currentis, ſed miſerentis Dei. *Rom.* 9.

dans

dans ceux auſquels il fait ces graces : & beniſſons-le, de ce qu'il veut bien abaiſſer les yeux ſur eux, pour agréer qu'ils ayent l'honneur de mourir pour luy. Heureux celuy qui dans la conduite des ames, merite d'endurer du moins quelque perſecution, quand il n'eſt pas digne de ſervir ſon prochain aux dépens de ſa propre vie! Heureux qui peut contribuer à la converſion des Infidelles, de ſes larmes & de ſes ſoûpirs, ne pouvant y contribuer de ſon ſang & de ſa vie. Ce doit être la dévotion la plus ordinaire de tous les gens de bien, de gemir devant Dieu, & de luy faire des vœux, pour le ſalut de tous les hommes, afin que la mort de JESUS-CHRIST ne leur ſoit pas inutile. Car le veritable Chrétien ne doit pas renfermer toute l'étenduë de ſon zele dans le cercle étroit de ſa propre perfection : il doit travailler à la perfection, & au ſalut des autres. Si ſa Foy eſt auſſi ardente, & ſa priére auſſi humble, & auſſi perſeverante qu'elle doit l'être pour un ſujet ſi important, quels fruits ne doit-il point faire ? Tout le monde eſt capable de cette pratique : & le Sang de JESUS-CHRIST, dont le prix ſe pert dans les païs où il n'eſt pas connu, merite bien qu'un Chrétien, qui a du zele pour ſa gloire, s'affectionne à une ſi ſainte & ſi charitable dévotion.

Voilà dans tout le diſcours que je viens de faire, une grande carriére ouverte à la charité Chrétienne, pour pratiquer tant de differentes bonnes œuvres, qui la regardent. Mais il reſte encore au Chrétien une œuvre de charité à exercer, d'autant plus digne de luy être recommandée, que perſonne ne s'aviſe d'y

d'y penſer : c'eſt de prier ſouvent Dieu pour le ſalut des Grands, & pour tous ceux que la Providence abandonne à la vanité des honneurs, & à la convoitiſe des richeſſes. L'homme étant toûjours plus foible dans l'élevation & dans la proſperité, que dans l'abbaiſſement, eſt auſſi d'autant plus digne de compaſſion, qu'il eſt grand. Car la grandeur eſt un écueïl d'autant plus dangereux, que l'apparence en eſt plus trompeuſe : ce n'eſt pas la vocation de Chrétien, que d'avoir du ſuccés, & d'être heureux : & il arrive aſſez ſouvent, que Dieu, par une conduite bien terrible, livre ces heureux du ſiécle à l'égarement de leur cœur ; & que par un jugement ſecret, il les laiſſe tomber dans un aveuglement & une dureté qui les rend inſenſibles à tous les mouvemens de la grace, & à toutes les inſpirations du Ciel.

Si nous avons de la charité, tremblons pour ceux qui ſont dans un état ſi déplorable, implorons la miſericorde de Dieu ſur le malheur de ces faux heureux, donnons aux Grands de la terre le conſeil que Daniel donnoit autrefois à un des plus puiſſans Princes du monde : *De racheter leurs injuſtices par des œuvres de miſericorde, & d'effacer leurs pechez par des aumônes.* Tâchons de faire comprendre aux perſonnes de qualité, que la puiſſance & la grandeur ne ſont pas données de Dieu pour vivre dans le plaiſir & dans la moleſſe ; que leur élevation anx Charges les oblige plus étroitement à la vigilance & au travail ; qu'ils n'ont de l'autorité & du pouvoir, que pour ſecourir plus puiſſamment celuy qui eſt foible, & pour le tirer de l'oppreſſion du plus fort.

Peccata tua eleemoſynis redime, & iniquitates tuas miſericordiis pauperum. *Dan. 4.*

Qui præeſt in ſollicitudine. *Rom. 12.*

fort. Avertiſſons-les qu'ils ne ſont grands aux yeux de Dieu, qu'autant qu'ils ſont bienfaiſans & ſecourables à leur prochain; que l'éclat des honneurs temporels & toutes ces grandeurs exterieures, ne ſont que des marques de leur ſervitude, & un avertiſſement perpetuel de leurs devoirs; que les dignitez ne doivent avoir lieu dans le Chriſtianiſme, que pour faire profeſſion avec plus d'éclat d'être Chrétien; que les Grands ne peuvent prétendre au Ciel que par leurs aumônes, parce qu'ils ne ſont preſque capables d'aucun autre bien; que Dieu, qui n'a acception de perſonne, ainſi que parle l'Ecriture, n'aura aucun égard à leur qualité, quand ils paroîtront devant ſon Tribunal, mais ſeulement à leurs bonnes œuvres & à leur charité. C'eſt ce qu'on peut dire en abregé ſur la pratique de cette vertu, dont l'étenduë eſt immenſe. Mais ce n'eſt pas aſſez de la ſçavoir bien pratiquer, ſi l'on ne ſçait l'ordre dans lequel elle doit être pratiquée.

Prælatis etiam miſereminí qui inter vos, quanto in loco ſuperiori, tanto in majori periculo verſantur. *Aug. ep* 10.

CHAPITRE IV.

Dans quel ordre la charité Chrétienne doit être pratiquée.

COMME toute la perfection du Chriſtianiſme ne conſiſte preſque que dans la charité, cette vertu doit être la plus reglée de toutes les vertus Chrétiennes; parce qu'elle eſt elle-même la regle de tous les devoirs du Chrétien.

Plenitudo legis dilectio. *Paul. Rom.* 13.

Ainſi

Ainſi il n'y a rien de ſi eſſentiel à la charité, que l'ordre ; mais il n'y a rien de plus difficile, que d'établir bien préciſément cét ordre, dans lequel on doit pratiquer la charité. Car outre que chacun ſe fait dans l'exercice des vertus Chrétiennes des principes differents, ſelon ſon humeur, ou ſes lumiéres : & que de là vient la grande diverſité des voies qui ſe rencontrent dans la vie Spirituelle : outre cela la charité d'elle-même dans l'étenduë des divers beſoins du prochain, oblige le Chrétien à tant de devoirs differents, qu'il n'eſt pas aiſé de donner des regles fort exactes, pour en faire un juſte diſcernement. Cette vertu devient indiſcrete & précipitée, ſi la prudence n'en ſçait regler les mouvemens ; & la charité dépourveûë de cette prudence, qui en eſt la principale guide, n'eſt pas une veritable charité. Plus même le zele eſt ardent, & plus la charité eſt agiſſante, plus elle a beſoin de cette ſcience, qui ſçait, ſelon Saint Paul, en ménager la chaleur. C'eſt par cette raiſon que l'Epouſe remercie l'Epoux dans le Cantique, de ce *qu'il avoit reglé en elle les devoirs de la charité.* Cherchons donc cette regle ſi neceſſaire à cette vertu, pour en diſtinguer les obligations : & examinons l'ordre dans lequel il faut l'exercer, pour n'en pas confondre les devoirs eſſentiels, avec ceux qui ne le ſont pas.

Hoc oro, ut charitas veſtra magis ac magis abundet in ſcientia & in omni ſenſu. *Paul. ad Philip. c. 1.*

Ordinavit in me charitatem. *Cantic. 1.*

Charitas ordinatur, quia non ſunt omnia æqualiter diligenda, ſed differenter. *Bern. Serm. 5.*

Le premier plan de cét ordre doit être pris de l'Evangile, où le Sauveur du monde en a tracé le modele, par l'exemple qu'il en donne luy-même, lors qu'il défend à ſes Apôtres d'aller prêcher aux Samaritains & aux Gentils, avant que d'avoir prêché aux Juifs, & lors

Non ſum miſſus niſi ad oves quæ perierunt domus Iſrael. *Matth. 15.*

lors qu'il refuſe le ſecours que luy demande cette femme Cananéenne dont parle Saint Matthieu, parce qu'elle étoit étrangere, & qu'il vouloit réſerver ſes faveurs à ſon peuple: comme un Paſteur, qui ne s'attache qu'à ſon troupeau. Les Apôtres en uſent de la même maniére, il paroît des diſtinctions dans leur conduite, ils ne prêchent aux Gentils qu'aprés avoir été rebutez des Juifs, comme leur Maître leur avoit ordonné, & quelque grand que ſoit le zele de Saint Paul, pour annoncer JESUS-CHRIST à toute la terre, les mouvemens de ce zele ſont reglez: il ne va pas indifferemment à tout le monde: ſes premiers ſoins vont aux Juifs, où il en trouve dans tous ſes voiages: & il ne penſe à la converſion des Payens, qu'aprés avoir tenté inutilement toutes les voies, pour gagner le peuple dont il eſt ſorti.

Operemur bonum ad omnes, maxime ad domeſticos fidei. *Paul. Gal.* 6.

Cette conduite marque déja en genéral qu'il y a des diſtinctions à faire dans la pratique de la charité: en quoy il peut y avoir trois difficultez. La premiére eſt, de ſçavoir le party qu'il faut prendre dans la concurrence des interêts de Dieu & du prochain. La ſeconde eſt, de démêler les interêts du prochain d'avec les nôtres. La troiſiéme, dans les differens interêts, qui regardent le prochain, quelle préference on doit faire des uns aux autres. Voicy, ce me ſemble, l'ordre que preſcrit la charité dans ces rencontres, & les regles qu'on en peut donner.

La premiére regle qui regarde l'ordre qu'il faut tenir dans les affaires, où il s'agit de l'interêt de Dieu & du prochain, pour ſe partager entre l'un & l'autre, eſt tres-importante dans

dans la vie ſpirituelle. La concurrence de ces deux interêts eſt ſouvent un grand écueïl au zele de la charité, quand il eſt dépourveû de la ſcience; car on quitte quelquefois inconſiderément le prochain, où il faut quitter Dieu; & l'on quitte Dieu, où il faut quitter le prochain. Voicy le temperament que Saint Auguſtin veut qu'on y apporte. *L'obligation*, dit-il, *d'aimer Dieu dans l'ordre du Précepte, doit préceder l'obligation d'aimer le prochain: mais Dieu veut que dans l'exécution on luy préfere le prochain.* En effét, il n'eſt pas raiſonnable, dit ce grand Saint, que Dieu, qui eſt le Maître, & qui ordonne, ſe mette aprés le prochain dans l'ordre de la dilection; c'eſt le premier Commandement qu'il fait à l'homme: *Tu aimeras ton Seigneur & ton Dieu, & tu l'aimeras de tout ton cœur.* Mais ce même Dieu, quoy-qu'il ſoit le Maître, quand toutefois il s'agit du prochain, il relâche quelque choſe de ſon droit, en ce qui regarde l'exécution. S'il s'eſt paſſé quelque froideur entre nous & nos freres, où l'union ſoit bleſſée, & que nous ſoyons au pied de ſes Autels, pour luy rendre l'hommage qui luy eſt deû: il ordonne qu'on interrompe ſon culte, qu'on ſuſpende les plus ſaintes & les plus auguſtes cerémonies de la Religion, & qu'on differe les honneurs du ſacrifice qu'on luy rend, pour aller ſe réconcilier avec ſon prochain. Qu'on quitte le culte qu'on me rend, dit-il, & le ſacrifice, qu'on m'offre: parce que l'union entre les freres eſt le ſacrifice le plus agréable qu'on me puiſſe offrir. Il conſent même que, pour ſoulager les pauvres dans leurs beſoins les plus preſſans, on dépouille

Dei dilectio prior eſt ordine præcipiendi, proximi autem dilectio prior ordine faciendi. *Aug. tract 17. in Ioan.*

Diliges Dominum tuum ex toto corde tuo. *Deut. 6*

Si offers munus tuum ad altare, & ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adverſum te relinque ibi munus tuum. *Matth. 5.*

ille juſques à ſes Autels, qu'on en retranche les ornemens exterieurs, qui ne peuvent ſervir quà toucher la dévotion groſſiére d'un peuple charnel, comme parle Saint Bernard, lequel condamne la vanité de ceux qui enrichiſſent les Temples de Dieu, & abandonnent les pauvres. Quelle folie; dit-il, de laiſſer les enfans de l'Egliſe nuds, & d'en parer ſi magnifiquement les murailles de tapiſſeries & d'autres ornemens plus précieux? Il eſt vray que l'Egliſe, peut ſouffrir des ornemens dans ſon abondance & dans ſa proſperité: mais Dieu ordonne qu'elle ſecoure les pauvres, qui ſont ſes enfans, dans la neceſſité, & dans les miſeres publiques: parce que ſes richeſſes & ſes treſors ne ſerviroient qu'à luy faire honte, ſi les pauvres n'en étoient pas ſecourus. Cette regle paroîtra d'une grande étenduë à ceux qui ſe donneront la peine d'y faire reflexion: & l'on en trouvera la pratique d'un grand uſage, quand elle ſera appliquée aux diverſes occaſions qui peuvent ſe preſenter. Mais puis que Dieu, par une bonté ſignalée, veut que pour l'amour de luy nous aimions nôtre prochain: il eſt raiſonnable de regler tellement cét amour, que ſi l'exterieur en doit être pour nos freres, par les charitables ſecours que nous leur rendons, du-moins l'intention du cœur & la ſimple veûë de l'eſprit, ſoit toute pour Dieu. Que *nous aimions nôtre amy en Dieu, & nôtre ennemy pour l'amour de Dieu: qui eſt la vraye pratique de la charité*, comme l'enſeigne Saint Grégoire.

Ad Mon. Clun. c. 11.

Charitas vera, cum in Deo diligitur amicus, & propter Deum diligitur inimicus. Greg. hom. 38. in Evang.

La ſeconde regle doit ſervir à démêler les interêts perſonnels d'un chacun d'avec les interêts de ſon prochain, pour décider ce qui

eſt

eſt deû aux uns & aux autres. La regle que je viens d'établir peut ſervir à ce diſcernement. Car ſi Dieu même cede ſes droits en certaines occaſions, où il s'agit des droits du prochain: à plus forte raiſon je dois ceder les miens dans les mêmes occaſions. Mais parce que cette regle n'eſt pas univerſelle, & qu'elle eſt bornée à certaines conjonctures: il faut en chercher une plus genérale. L'Evangile m'ordonne de traiter mon prochain, comme moy-même, puis qu'il me doit être auſſi cher que moy-même: mais il ne m'ordonne pas de luy ceder dans la concurrence de ſes interêts avec les miens: & d'ailleurs il y a une équité naturelle, qui m'apprend à conſerver ce qui eſt à moy, en m'enſeignant de me défaire de ce qui ne m'appartient pas. Il y a même de certains interêts d'honneur que je dois défendre contre mon prochain, qui voudra me deshonorer: parce que l'honneur eſt un dépôt que Dieu m'a confié, qui me doit être auſſi cher que celuy de la vie: & parce qu'il ſcandaliſeroit le monde, en me deshonorant. Mais y a-t-il des rencontres où je ſois obligé d'abandonner mes interêts, & les ſacrifier à mon prochain, de défendre ſa réputation, en renonçant à la mienne, & de mourir pour luy ſauver la vie?

Il eſt évident que les biens purement temporels étant d'un ordre inferieur aux biens ſpirituels, quand il s'agit du ſalut du prochain, qui eſt un interêt ſpirituel, on eſt obligé d'abandonner ſes interêts temporels: parce que le ſalut d'une ame eſt préferable à tous les biens de la terre, qui ſont périſſables & corruptibles. Ainſi, l'honneur & les richeſſes ne doivent

vent être d'aucune conſideration, où il s'agit de ſauver une ame. Il eſt même certain, que dans une extréme neceſſité de la vie, qui eſt un bien temporel, le Chrétien eſt obligé, par les maximes de la Religion dont il fait profeſſion, pour tirer ſon prochain de cette extrémité, de fournir à ce preſſant beſoin, quand il le connoît, non-ſeulement de ce qui luy eſt ſuperflu, mais de ce qui luy eſt neceſſaire à luy-même. La perfection Chrétienne porte encore les choſes plus loin, en apprenant au Chrétien, qu'en certaines rencontres, non-ſeulement il doit être dur à luy-même, pour être tendre & compatiſſant à ſon frere, & s'ôter le commode & le neceſſaire, pour l'accommoder: mais même qu'il doit donner ſa liberté, ſon honneur & ſa vie, pour conſerver la vie, l'honneur & la liberté de ſon prochain. Enfin, il doit faire pour luy ce que le Sauveur du monde a fait pour nous. Car combien JESUS-CHRIST a-t-il eû d'imitateurs dans la pratique d'une charité ſi genéreuſe, ſi pure & ſi deſintereſſée? Mais ce ſont là les merveilles de la morale Chrétienne, & les plus grands miracles de nôtre ſainte Religion. Ces exemples ſont plûtôt à admirer, que des regles à ſuivre indiſpenſablement, & des devoirs d'obligation à pratiquer.

La troiſieme regle eſt l'ordre qu'il faut tenir dans les differents interêts du prochain, afin de ſuivre les mouvemens de la charité, ſans s'y méprendre, & dans deux beſoins de même ou de differente nature, aller à l'un plûtôt qu'à l'autre. Dans l'ordre des biens temporels, la charité court toûjours au beſoin le

plus preſſant : car de ceux qui ſouffrent, elle va au plus affligé : & elle abandonne ce plus affligé, quand ſon beſoin n'eſt que temporel, pour aſſiſter celuy qui eſt dans un danger manifeſte de ſon ſalut. Telle fut autrefois la conduite des Apôtres, qui dans la naiſſance de l'Egliſe abandonnerent le ſoin des neceſſitez temporelles, pour aller aux ſpirituelles, en quittant la diſtribution des aumônes, pour vaquer à la diſtribution de la parole de Dieu : parce que la nourriture des ames leur ſembla plus importante que celle des corps. Ainſi le ſoin que prend un Chrétien d'inſtruire un pauvre, eſt d'un plus grand merite devant Dieu, que ce qu'il donne pour le tirer de la miſere. Ainſi les aumônes faites pour convertir les peuples à JESUS-CHRIST ſont bien plus précieuſes que celles qui ſont faites pour leur donner de quoy ſubſiſter ; & les ſueurs, les peines, les fatigues des Miſſionnaires, qui vont annoncer la parole de Dieu aux Infidelles dans les païs les plus écartez, valent beaucoup mieux que tous les treſors qu'on y envoie. La ſouveraine perfection de la charité Chrétienne, eſt le zele ardent de ces ſaints imitateurs du zele des Apôtres, qui quitent tout pour aller chercher, dans les climats les plus ſauvages, la brebis égarée, & raſſaſier la faim & la ſoif qu'ils ont du ſalut de tant de peuples abandonnez, pour leur faire connoître JESUS-CHRIST, & les ramener à ſon troupeau.

Act. Apoſt. 6.

Omnes homines diligendi, ſunt ſed his potiſſimum

Dans les concurrences, de beſoins, la charité doit regler ſes ſecours, ſelon les differents degrez de neceſſité qu'elle y trouve. Mais quand le beſoin eſt égal, en deux differentes per-

perſonnes : c'eſt, dit Saint Auguſtin, à la proximité du ſang, ou à celle de l'alliance, ou à l'amitié, ou au voiſinage, ou à la ſociété, ou à la patrie, ou à la conſideration des autres liaiſons à regler la préference du ſecours, qu'on doit aux uns plûtôt qu'aux autres. Car quoy-que JESUS-CHRIST ſoit venu au monde, pour mettre par le glaive du Chriſtianiſme la diviſion entre la chair & l'eſprit : il n'eſt pas venu néanmoins pour détruire les devoirs du ſang, & pour diſpenſer un Chrétien de ce qu'il doit à ſes proches : parce que ces devoirs ſont établis ſur l'équité, qui en eſt le principal fondement. Ainſi, ce qu'on doit à un parent, eſt d'une obligation bien plus étroite que ce qu'on doit à un inconnu & à un étranger. Ainſi un Paſteur eſt plus obligé à ſon troupeau ; un Superieur, à ceux que Dieu luy a ſoûmis ; un Prince, à ſes Sujets, qu'à tous les autres. Et dans l'ordre de la charité Chrétienne, un amy doit être plus cher qu'un inconnu ; un domeſtique, qu'un étranger ; & un Chrétien, qu'un Infidelle : & quand le beſoin eſt égal dans les deux, on doit ſecourir l'un plûtôt que l'autre. Cette morale eſt fondée ſur la juſtice & ſur la raiſon, qui l'ordonnent de la ſorte, & ſur la conduite de Nôtre Seigneur, qui en a ainſi uſé a l'égard des Juifs & des Gentils. Saint Paul l'enſeigne de cette maniére aux Chrétiens. Saint Thomas & tous les Théologiens Catholiques ſont de cette opinion. Au reſte, quand on aura fait reflexion ſur les regles que je viens d'établir, on trouvera que nôtre ame étant nôtre prochain, plus intime mille fois que nos plus chers amis. & que nos plus proches : nôtre

conſulendum qui pro locorum, temporum, vel quarum libet rerum oportunitatibus conſtrictius tibi quadam ſorte junguntur. Aug. l. 1. de doctr. Chriſt. c. 28.

Debemus his, quibus vicinius jungimur, plus prodeſſe. Greg. 7. Mor. 14.

Si omnibus debeatur miſericordia, juſto amplius. Ambr. 1. in Offic.

Sic diliguntur omnes, ut tamen alii plus aliis diliguntur. Thom. 2. 2. q. 26.

premiére obligation eſt d'exercer la charité envers elle: ce que nous ne pouvons faire comme il faut, qu'en travaillant à ſa perfection, préferablement à toute autre choſe. Car ſi nous la negligeons, qui en aura ſoin ; Et ſi nous donnons tout à Dieu, excepté nous-mêmes, n'eſt-ce pas nous partager mieux que luy ? Parce que Dieu *nous veut nous-mêmes, & non ce qui eſt à nous*, comme le dit Saint Jerôme.

Te ipſum vult Dominus, non tua. *Hier. ep. 24. ad Iulian.*

La concluſion de ce diſcours eſt, que l'extréme neceſſité pour le temporel, & le ſalut d'une ame pour le ſpirituel, doivent avoir la préference dans les obligations les plus étroites du Chrétien. Ainſi, la plus loüable & la plus ſainte de toutes les charitez, eſt de pourvoir aux beſoins ſpirituels, comme de procurer du ſecours à des peuples, qui ſont dans une profonde ignorance des choſes de leur ſalut, & ſans aſſiſtance. Mais en ſecourant des Sauvages & des inconnus, faut-il oublier ceux qui vivent au milieu de nous, & qui ſont dans les mêmes beſoins ? Pouvons-nous écouter ce qu'on nous dit des miſeres des perſonnes, pour ainſi dire, d'un autre monde, ſans voir ce que nous voyons tous les jours parmy cenx que nous connoiſſons ? C'eſt ce qui m'oblige à redire ce que j'ai déja dit, & qu'on ne peut aſſez dire, tant il eſt important, que le plus grand zele eſt celuy qui demande de plus grandes lumiéres : que ſi la prndence Chrétienne doit être animée par la charité, la charité doit être conduite par la prudence ; & que pour faire le juſte diſcernement de l'ordre, dans lequel la charité doit être pratiquée, il ne faut rien recommander

Quò profuſior eſt charitas, eo vigilantiori opus eſt ſcientia, quæ ſpiritum temperet & ordinet charitatem. *Bern. ſer. 49.*

da-

davantage au Chrétien, que ce que l'Apôtre recommandoit à ceux de la ville de Philippes, auſquels il prêchoit cette vertu, que *leur charité s'augmente de plus, en lumiére & en ſcience*, pour n'être ny indiſcrete ny précipitée : parce que le plus grand défaut de la charité eſt le manquement de lumiére : ce qui rend cette vertu ſujette à une infinité d'illuſions. Mais ; pour en purifier tout-à-fait la pratique, il eſt bon de découvrir ces illuſions, afin de les diſſiper.

Ut charitas veſtra magis ac magis abundet in ſcientia Phil. 1.

Zelo tuo illudet ſpiritus erroris, ſi ſcientiam negligas. Bern. ſerm. 19. in Cant.

CHAPITRE V.

Les diverſes illuſions auſquelles la pratique de la charité eſt ſujette.

TOUTES les vertus Chrétiennes ſont dans leur pratique ſujettes à illuſion, par les faux principes que chacun ſe fait dans l'exercice de la piété, quelquefois par bizarerie, & le plus ſouvent par foibleſſe & par ignorance. Mais aprés tout, il n'y en a aucune qui y ſoit plus ſujette que la charité. Car comme elle a beaucoup d'éclat, on en fait un grand prétexte à bien des choſes, principalement quand on penſe à ſurprendre les hommes, & à les éblouïr : comme il eſt aſſez ordinaire d'y penſer. Et il ne faut pas s'étonner, ſi l'eſprit de diſſimulation ſe gliſſe dans l'exercice de cette vertu, qui eſt la plus ſincere de toutes les vertus, aprés que la corruption du ſiécle

O quot ſub ſpecie charitatis ſeducuntur & ſeducunt? Quot

cle a ſi fort autoriſé l'artifice & le déguiſement en effet, l'amour propre qui ſe cherche toûjours luy-même par tant de détours, ne ſe cache jamais mieux que ſous le voile de la charité. C'eſt par cét artifice qu'il s'attache ſcrupuleuſement à des devoirs de bienſéance, pour ſe diſpenſer des devoirs eſſentiels; qu'il recherche des charitez éclatantes, pour éviter les obſcures; qu'il eſt zelé, où il ne faut point de zele, & qu'il ne l'eſt pas, où il en faut. C'eſt ainſi que le faux charitable eſt intraitable à ſes domeſtiques, pendant eſt qu'il civil & officieux à des étrangers; il a un fonds de tranquilité & de ſatisfaction ſur l'état de ſa prétenduë perfection, & n'a du chagrin & de l'inquiétude, que pour la perfection des autres; il fait des éloges perpetuels du Chriſtianiſme, & ne relâche rien de ſes droits; il fait des aumônes, & ne paye pas ſes dettes; il louë malicieuſement de fauſſes vertus, pour avoir lieu d'autoriſer de veritables vices; il ne juſtifie ſa méchante conduite, qu'en cenſurant celle des autres, & en jettant des fleurs ſur tout ce qu'il veut empoiſonner; il bleſſe la réputation de tout le monde, ſous le voile trompeur de paroles charitables & reſpectueuſes. Mais pour faire voir avec methode toutes ces illuſions, dont l'eſprit de charité eſt ſi ſouvent perverti, je les réduits à certains chefs, qui en ſont comme les ſources.

ſimulata pereunt dilectione! ſub charitatis prætextu ſubintrat amor ſenſualitatis. Laur. Juſtin. l. de diſcipl. 12.

Amor noſter à carne incipit. Bern. de div. Ser.

L'affection naturelle eſt la premiére, & tout enſemble la plus ordinaire des illuſions qui ſe gliſſent dans l'eſprit de charité. On aime ſon prochain, il eſt vray, mais on ne l'aime

me que par les qualitez qui le rendent aimable ; on ne le regarde que par l'endroit le plus agréable, & par où il plaît le plus. C'eſt l'eſprit, c'eſt la qualité, c'eſt l'humeur, c'eſt le naturel qu'on y conſidere ; & tant plus on eſt tendre à toutes ces conſiderations de la chair & du ſang, tant plus on eſt inſenſible à toutes celles de la vertu, & de la grace. On croit que c'eſt aimer ſon prochain comme il faut, & que c'eſt vivre charitablement avec luy, que de ne rien dire de fâcheux à perſonne, d'avoir de grands égards & de grands ménagemens pour les interêts de chacun en particulier, de faire à tout le monde des honnêtetez fort genérales, par des démonſtrations exterieures d'amitié, qui dans le fond ne ſignifient rien. C'eſt profaner le ſaint nom de la charité, que de le donner à des actions qui ne ſont que les mouvemens d'une inclination ſouvent corrompuë, & les effets d'une habitude toute pure de ſuivre ſon humeur. De-ſorte que, donner l'aumône par une pitié naturelle ; être officieux, & bienfaiſant par des ſentimens humains ; aimer ſes amis, ſes proches, ſa famille, parce que la bienſeance l'ordonne ; bien vivre avec tout le monde, ce n'eſt qu'une charité de Payen. Les Payens aiment ceux qui les aiment, ils conſiderent ceux qui les conſiderent, ils ménagent ceux qui les ménagent. C'eſt, ſi vous voulez, honnêteté, c'eſt bien-ſeance, c'eſt inclination, c'eſt complaiſance, c'eſt prudence, c'eſt politique : mais ce n'eſt point du tout charité. C'eſt avoir une trop baſſe idée d'une ſi grande vertu, que de donner un nom ſi Saint, à ce qui n'eſt qu'humain & naturel.

Si diligitis eos qui vos diligunt, nonne Ethnici hoc faciunt ? Matth. 5.

La charité Chrétienne ne ſçait ce que c'eſt ; que toutes ces diſtinctions & toutes ces préferences injuſtes des uns aux autres, que fait la prudence de la chair : parce que le Chrétien conſidere également JESUS-CHRIST dans tous ſes freres, qu'il ne regarde jamais d'un œil purement humain. La Foy luy apprend que cét ignorant qu'il inſtruit, ce miſerable qu'il ſoulage, ce pauvre à qui il donne du pain, c'eſt JESUS-CHRIST, qui ſe trouve dans la perſonne du neceſſiteux, comme le Prince ſe trouve dans la perſonne de ſon Ambaſſadeur. Ainſi d'autant plus qu'on ſe ſent naturellement porté à la compaſſion : d'autant plus doit-on être ſur ſes gardes, pour ne pas pratiquer la charité trop humainement. Car on s'expoſe à ne recueïllir qu'une moiſſon charnelle, comme dit l'Apôtre, quand on ne ſeme pas dans la pureté de l'eſprit : & ce n'eſt qu'un faux Chriſtianiſme, que celuy qui eſt fondé ſur les principes d'une charité ſi terreſtre & ſi humaine.

Solerti cura providendum ne carnis gratia ſubrepat. *Greg. 7. Mor. 14.*

Qui ſeminat in carne, de carne metet corruptionem. *Gal. 6.*

La ſeconde illuſion eſt de l'orgueïl, qui par une préſomption ſecrete, & ſur le fondement d'un merite fort frivole, met toute la perfection de l'homme dans une vaine charité. C'eſt ſur ce fondement que le Phariſien de l'Evangile ſe met, ſans façon, au-deſſus des autres, dont il blâme la conduite : parce qu'il fait de grandes aumônes. Et quoy-que cette illuſion ne ſoit pas commune, il ſe trouve toutefois des Chrétiens qui y ſont ſujets ; & qui, ſur les maximes d'une morale corrompuë, donnent liberalement de leur bien aux pauvres, ſans quitter l'eſprit d'injuſtice qui les poſſede : ils ont la main ouverte à la miſeri-

Non ſum ſicut cæteri hominum .... decimas do omnium quæ poſſideo. *Luc. 18.*

ſericorde, & le cœur fermé à l'équité : ils ſont envieux, ils ſont médiſans, ils ſont calomniateurs, ſur ce principe mal conceû, que la charité efface tous les crimes : & qu'il ſuffit, pour être homme de bien, d'être ſenſible à la miſere de ſon prochain. On pare le dehors par les œuvres d'une charité ſuperficielle, & on laiſſe le deſordre & la corruption au dedans : & qu'eſt-ce autre choſe, dit Saint Grégoire, que de donner ſon bien à ſon prochain, & livrer ſon ame au peché, *ſacrifier à Dieu ſes richeſſes, & ſe ſacrifier ſoy-même au démon?* On porte même cette illuſion bien plus loin. Car il ſe trouve de faux charitables, dont l'eſprit eſt ſi perverti, que pour faire ces actions de charité propres à effacer leurs pechez, ils font de nouveaux pechez : pour fournir à des œuvres de miſericorde, ils offrent à Dieu ce qu'ils ont pris aux hommes : & ils ſe font une extravagante dévotion, de donner par charité ce qu'ils ont enlevé par violence. Quel abus, de croire que la racine amere & empoiſonnée de l'injuſtice puiſſe produire le doux & l'aimable fruit de la charité! Car celuy, dit l'Ecriture, *Qui preſente à Dieu un ſacrifice du bien des pauvres, eſt comme celuy qui égorge le fils aux yeux de ſon propre pere.* Il faut imiter Zachée, pour bien pratiquer la charité : il commence par reſtituer ce qu'il a pris, pour donner en ſuite aux pauvres ce qui luy reſte. De cette ſorte la charité Chrétienne n'eſt ny préſomptueuſe, ny injuſte : & elle eſt toûjours ſans violence, parce qu'elle n'eſt jamais ſans humilité.

Sua dedit Deo, & ſe diabolo. *Part. 3. adm. 22.*

Teipſum vult Dominus non tua. *Hieron. ep. 24.*

Qui offert ſacrificium ex ſubſtantia pauperum, quaſi qui victimat filium in conſpectu patris. *Eccl. 34.*

La troiſiéme illuſion eſt l'avarice, qui, par un cœur étroit, & par un eſprit reſſerré,

cherche de fauſſes raiſons de famille, d'enfans, d'épargne, pour autoriſer la fauſſe prudence qu'on a, de ne pas ſe déſſaiſir de ſon bien, en le donnant aux pauvres. Mais c'eſt une défiance de Payen, que de craindre qu'on ne tombe dans l'indigence, en donnant, en la perſonne du neceſſiteux, à un Dieu, dont les richeſſes ſont inépuiſables. Car *celuy qui donnera au pauvre, ne ſera jamais dans la neceſſité des biens de la terre*, comme l'Ecriture Sainte l'aſſeûre. L'aumône, dit Saint Paul, eſt une ſemence, dont on ne peut recueïllir qu'une moiſſon tres-fertile: & comme le laboureur recueïlle beaucoup, quand il ſeme beaucoup: le Fidelle recueïllira une riche moiſſon, quand il fera de grandes aumônes. La plenitude de la charité du Chrétien fera la plenitude de ſa récompenſe. Mais ce ſont des veritez que l'avare ne comprend point, par l'attachement honteux qu'il a aux biens de la terre: il garde avec ſoin ſon argent & ſes contracts au fond de ſes coffres, pendant qu'il perſuade aux autres d'être charitables; il cherche de méchans prétextes de ne donner pas, quand on luy demande; il renvoie à ſon conſeil toutes les propoſitions de charité qu'on lui fait, pour autoriſer ſon avarice, & pour refuſer avec plus de methode, ce qu'il ne veut pas accorder; il fait tout, pour ſe diſpenſer de donner; & il ne donne, que dans l'eſpérance qu'il a de recevoir: ce n'eſt qu'un trafic tout pur que ſa charité. Il s'aveugle même ſi fort, dans ſa préſomption, qu'il ſe fait une fauſſe vertu de ſa conduite; il dit, d'un air vain & dédaigneux, je n'ai point du bien d'autruy, je n'en deſire pas même, j'uſe de

Qui dat pauperi non indigebit. *Prov.* 28.

Qui parcè ſeminat, parcè & metet, & qui ſeminat in benedictionibus, de benedictionibus metet. 2. *Cor.* 9.

de celuy que Dieu m'a donné, parce qu'il ne me l'a donné que pour en uſer. Ce fut là autrefois l'illuſion du mauvais riche, qui n'épargnoit rien pour ſa perſonne; ſa dépenſe étoit magnifique dans ſa table, dans ſon train, dans ſes habits; toute ſa maiſon portoit les marques de ſon faſte, & de ſon orgueïl: pendant que le Lazare mouroit de faim à ſa porte. C'eſt auſſi l'illuſion la plus ordinaire des Grands, que le luxe rend avares, durs, & inſenſibles à la miſere de l'affligé. Ils font des profuſions de leur bien en des dépenſes criminelles, & refuſent un morceau de pain à un pauvre. Deſorte que par une attache baſſe qu'ils ont à eux-mêmes, ils font une diſſipation effroyable des biens que Dieu avoit confiez à leur fidélité, pour en être les diſpenſateurs. On pourroit ajoûter icy l'erreur de ces gens impitoyables, qui ne donnent l'aumône qu'en murmurant. Ce n'eſt pas au pauvre qu'ils donnent, c'eſt à ſon importunité, & au chagrin qu'ils reſſentent de s'en voir preſſez: on ſuit en cela ſon humeur, & l'on ne pratique point la charité. C'eſt auſſi ſans aucun fruit qu'on donne; parce que c'eſt ſans aucun ſentiment qu'on donne: ſi-bien qu'on n'experimente point cette douceur, qui fait la joye de celuy qui pratique la charité. Mais quand on eſt bien perſuadé que le pauvre repreſente la perſonne de JESUS-CHRIST, on eſt toûjours touché de ſa miſere, & l'on n'eſt jamais importuné de ſes demandes.

La quatriéme eſt une fauſſe tendreſſe, qui eſt ſujette à faire des retours preſque perpetuels ſur ſoy-même. Cette illuſion eſt ordinaire à de certaines perſonnes trop naturel-

les, qui ne ſont tendres au prochain, que parce qu'elles ſont tendres à elles mêmes: & à bien examiner le fond de leur pitié, il ſe trouve qu'elles ne compatiſſent aux miſeres d'autruy, que par une pure foibleſſe d'eſprit, qui leur en fait craindre de ſemblables. Ces perſonnes ne regardent d'ordinaire le prochain que par rapport à elles-mêmes: elles ne ſont ſenſibles aux diſgraces des autres, que par le ſentiment qu'elles ont de la condition de leur nature, qui eſt expoſée à tant d'accidens, & à tant de miſeres. On ne ſent pas cela tout-à-fait comme il eſt: c'eſt une illuſion preſque imperceptible de l'amour propre: & quoy-qu'elle arrive rarement, c'eſt aſſez qu'elle puiſſe arriver, pour obliger le Chrétien à y faire quelque refléxion, & à ſe défaire de ces tendreſſes ſi humaines & ſi intereſſées. La charité Chrétienne eſt trop pure pour les ſouffrir: & ce n'eſt point être charitable ſincerement & en Chrétien, que de l'être par humeur, & par un mouvement purement naturel.

Zelo tuo ſpiritus illudet erroris, ſi ſcientiam negligas. *Bern. ſerm. 19 in Cant.*

Luc. 14. Poterat enim venundari unguentum iſtud, & dari pauperibus *Marc. 14.*

La cinquiéme eſt un faux zele de Religion & de piété, dont on ſe fait un prétexte, pour blâmer le bien que les autres font, & pour trouver à redire à tout, comme font ces Phariſiens dont parle Saint Luc, qui ſe ſcandaliſent de ce que JESUS-CHRIST guerit un malade qu'on luy preſente, parce qu'il le guerit un jour de Fête: & comme ce Diſciple Apoſtat, qui s'offenſe de la piété de cette ſainte femme, qui répand un parfum tres-précieux ſur les pieds du Sauveur, prétendant qu'on eût pû le vendre, pour en ſecourir les pauvres. C'eſt auſſi l'illuſion la plus ordi-

naire

naire de la fauſſe dévotion, qui s'attache ſouvent à des cerémonies exterieures, & neglige les devoirs les plus eſſentiels de la charité; & qui viole dans certaines occaſions les Loix les plus ſaintes, pour ſoûtenir indiſcretement de prétenduës formalitez. C'eſt par cét eſprit qu'on preſcrit aux autres ce qu'on n'obſerve pas ſoy-même; qu'on fait d'éternelles refléxions ſur la conduite de ſon prochain, & qu'on ne penſe pas à la ſienne; qu'on eſt clairvoyant ſur les plus petits défauts d'autruy, & qu'on ne ſent pas ſes propres déreglemens; qu'on ſe mêle de donner des avis à tout le monde, & qu'on étouffe ceux de ſa conſcience. C'eſt un attachement à ſon propre ſens, & un zele mal entendu, qui regne même quelquefois parmy les Eccleſiaſtiques. Ils ne font mention que de leur pouvoir, ils ne citent que leur caractere, ils n'alleguent que leur autorité. Ils croient que ce ſeroit deshonorer leur miniſtére, que de s'accommoder charitablement à la foibleſſe de ceux que Dieu a ſoûmis à leur conduite, & qu'il y a de la moleſſe à être condeſcendant. Ainſi l'on eſt ardent à faire garder ſes ordonnances, & l'on eſt froid & indifferent pour celles de l'Evangile: on ſçait tous les réglemens qui vont à détruire, & on ne connoît pas même ceux qui vont à édifier; & ſous prétexte de rétablir la diſcipline des anciens Canons, on abandonne quelquefois le veritable eſprit de l'Egliſe, qui eſt une conduite de douceur, & de condeſcendance. Voilà en géneral quel eſt l'eſprit du faux zele, qui ne ſe ſoûtient d'ordinaire que par une apparence de vertu. Mais il eſt toûjours aiſé de diſtinguer la vraie d'avec la fauſſe. Car la

vraie vertu s'édifie de tout, & la fauſſe ſe ſcandalize de tout : & comme il n'y a point de réputation, qui ne paroiſſe pure à l'une, il n'y a point de conduite aſſez irreprochable qui ne paroiſſe défectueuſe à l'autre.

La ſixiéme eſt l'envie, qui ne peut voir l'avantage du prochain ſans s'affliger : parce qu'elle trouve ſon humiliation dans le ſuccés & dans la proſperité des autres. Et ſi l'envieux a quelquefois aſſez de moderation pour ne pas prétendre par des voies injuſtes le bien de ſon frere : il n'en a pas aſſez pour voir ſans émotion le bruit que ſa gloire fait dans le monde : il ſouffre la bonne fortune de ſon voiſin, & il ne peut pas en ſouffrir la réputation. Ce poiſon, tout groſſier qu'il eſt, ſe gliſſe quelquefois juſque dans l'ame de ceux qui font profeſſion de la vertu. On voit des gens de bien, dont la conduite eſt toute ſainte : qui, comme les ouvriers de l'Evangile, aprés avoir été fidelles à leur miniſtére dans l'exercice de la charité, ſe laiſſent empoiſonner à la jalouſie. Ils ne peuvenr voir des hommes nouvellement venus partager avec eux l'approbation publique. C'eſt une foibleſſe indigne d'un Miniſtre de JESUS-CHRIST : parce qu'en ſuivant une ſi miſerable conduite, on finit ſouvent par la chair, comme dit l'Apôtre, ce qu'on avoit commencé par l'eſprit.

Sic ſtulti eſtis, ut cum ſpiritu cœperitis, nunc carne conſummemini. *Gal.* 3.

La ſeptiéme eſt, la prudence du Siécle, & l'eſprit du monde. C'eſt par cét eſprit ſi oppoſé à celuy de JESUS-CHRIST, qu'on fait profeſſion d'être charitable, pour avoir liaiſon avec les perſonnes les plus conſidérables : on entre dans tout le commerce des bonnes

œuvres,

œuvres, pour entrer en celuy des gens de qualité qui les pratiquent. C'eſt par là qu'on s'inſinuë dans leur eſprit; qu'on y acquiert de la créance; qu'on y trouve de l'appui; & que par les affaires des autres, on fait les ſiennes. On trouve même, que les petites contributions par leſquelles on entre dans cette ſociété de charité, ſont quelquefois favorables pour réüſſir dans des deſſeins ſecrets d'établiſſement, qu'on a dans l'eſprit. Cela peut du moins ſervir à couvrir ſon humeur, & à déguiſer ſon caractére, pour aller à ſon but, s'il ne ſert à autre choſe: on ſe donne par là pour tout autre, qu'on eſt; & l'on peut paſſer pour homme de bien, ſans ſe mettre en peine de l'être: on ne s'occupe que de ces penſées, & l'on ſe forme une conduite générale des maximes de cette charité Phariſienne, qui n'eſt animée que de l'eſprit du monde, & de la prudence de la chair. C'eſt par les maximes de cette fauſſe charité, & par un zele chimerique, qu'on aſpire à s'élever à des places qu'on n'a pas, pour y faire plus de bien, & qu'on ne fait pas le bien qu'on peut faire dans celles qu'on a. On ſe ſert même de moiens artificieux, pour travailler plus efficacement à ſon élevation, pendant qu'on s'en remet à la Providence, & qu'on attend tranquillement de Dieu, ce qu'on ne veut devoir qu'aux intrigues ſecretes des hommes. Ainſi on change les principes de la morale Chrétienne en des principes d'une morale charnelle. Si l'on a de la moderation en apparence pour ſon prochain, ce n'eſt que pour ſoûtenir mieux une vanité cachée, dont on ſe ſatisfait ſecretement: ſi l'on pardonne une

injure,

injure ; c'eſt pour attendre l'occaſion de ſe venger ; ſi l'on fait du bien, c'eſt pour s'en procurer : tout ſe réduit aux maximes de cette prudence humaine, ſi fort oppoſée à la prudence de l'Evangile. Et comme on s'éloigne de Dieu par ces voies, qui n'y menent qu'en apparence ; on s'aveugle volontairement dans ſon erreur, pour ne pas voir la diſproportion de ce qu'on fait, d'avec ce qu'on doit faire.

La huitiéme eſt l'indiſcretion : c'eſt elle qui renverſe l'ordre dans lequel la charité doit être pratiquée, pour être loüable & vertueuſe : c'eſt par l'indiſcretion que ſe font tous ces contre-temps qui déreglent cette vertu. C'eſt par cette illuſion, qu'aprés des médiſances publiques, on fait des réparations d'honneur plus à craindre que les médiſances mêmes, & qui ne ſervent le plus ſouvent qu'à rouvrir la plaie, qu'on prétend fermer. C'eſt par elle qu'on veut ſecourir les autres, lors qu'on n'eſt plus en état d'être ſecourable. Comme le mauvais riche, qui fait le charitable aprés ſa mort, pour le ſalut de ſes freres, qu'il voudroit avertir de leurs deſordres, luy qui n'a jamais pratiqué la charité pendant ſa vie. C'eſt par ce renverſement de raiſon qu'on fait des aumônes, & qu'on ne paye pas ſes dettes ; qu'on viſite les priſons, & qu'on abandonne ſon domeſtique : qu'on fait dans ſon teſtament des leges les plus Chrétiens du monde en mourant : & qu'on ôte la paix & l'union à ſa famille ; qu'on refuſe à un veritable pauvre, dequoy le tirer de la miſere, & qu'on donne ſans diſcretion à un coureur & à un vagabond, de-quoy l'entretenir dans la

fai-

fainéantiſe ; qu'on court le monde pour convertir les peuples, ſans penſer à ſe convertir ſoy-même ; & qu'on s'égare quelquefois, en cherchant avec trop d'empreſſement des égarez. On peut encore réduire à cette illuſion la fauſſe conduite de ces directeurs, qui par des rigueurs indiſcretes pervertiſſent les voies de Dieu, en rebutant quelquefois de leurs tribunaux les pecheurs, que la grace y attire, & en décourageant les foibles, manque de capacité & d'adreſſe pour les mênager dans leur foibleſſe. Je ne dis rien de l'indiſcretion de ces femmes qui ſe croient charitables, parce qu'elles ne volent pas le bien de leurs voiſines, mais elles volent leur honneur, par leurs médiſances : elles n'en veulent à la bourſe de perſonne, mais elles en veulent à la réputation de tout le monde : on ne peut ſe ſauver de leurs langues : elles n'examinent rien de tout ce qui ſe dit, pour avoir plus de droit de tout croire : & l'on ne parle deſavantageuſement de perſonne, qu'elles ne ſoient perſuadées de tout ce qu'on en dit. Enfin c'eſt cét eſprit d'indiſcretion qui rompt toutes les meſures ordinaires de la charité, & qui luy ôte ce diſcernement de la ſcience, ſans lequel cette vertu devient elle-même inconſiderée. Car elle accuſe quelquefois ce qu'il faudroit excuſer, & elle louë en d'autres occaſions ce qu'elle devroit blâmer : ainſi elle eſt ſouvent ſujette à ſe méprendre par la précipitation, & par la legereté de l'indiſcretion.

Ne deſpicias hominem avertentem ſe à peccato. *Eccl.* 8.

La neuviéme, eſt l'eſprit de ſeverité : car la ſeverité étrecit le cœur, & ôte à l'homme cette étenduë d'ame, qui eſt le principal caractére de la charité. C'eſt par ce principe qu'on

qu'on croit ne devoir être indulgent à perſonne ; parce qu'on ne ſe pardonne rien ; & qu'on penſe avoir droit d'être ſevere aux autres, parce qu'on l'eſt à ſoy-même. Sainte Catherine de Sienne avoüë qu'elle étoit ſujette à ce défaut, dans ſes premiéres ferveurs, par une fauſſe vertu : & les plus vertueux ont de la peine à ſe garantir de cette foibleſſe. Car il eſt naturel à l'homme de juger de ſon prochain dés qu'il ſe ſent plus parfait que luy. Le ſoin qu'on a de vivre dans le monde d'une maniére irreprochable met en poſſeſſion, à ce qu'on prétend, de tout reprocher aux autres : & l'on ſe perſuade aiſément, qu'on ne doit à perſonne la douceur & l'indulgence, qu'on ſe refuſe à ſoy-même. Si l'on parle, c'eſt avec rudeſſe ; ſi l'on donne des avis, c'eſt avec aigreur ; ſi l'on reprend, c'eſt avec impatience, & avec emportement : c'eſt par tout un zele amer, & un air chagrin, qui n'eſt le plus ſouvent que l'effet d'un temperament noir & melancolique : ce n'eſt preſque jamais un eſprit de charité. En quoy cette conduite n'eſt qu'une fauſſe ſeverité ; car la ſeverité Chrétienne eſt dure à ſoy-même & indulgente aux autres. Ce fut auſſi l'erreur du Phariſien, qui blâmoit le reſte des hommes : parce qu'en jeûnant deux fois la ſemaine, il ſe croioit le plus homme de bien de tous. C'eſt ainſi qu'on eſt dur à ſon prochain, quand on l'eſt à ſoy-même : qu'on n'épargne perſonne, parce qu'on ne ſe fait point de grace : & qu'on médit de tout le monde, parce qu'on a une morale plus ſevere que les autres : & c'eſt ainſi que la ſeverité n'eſt qu'une illuſion toute pure, ſi elle eſt fondée ſur un autre principe

Si zelum amarum habetis, nolite gloriari. *Jac.* 3.

cipe que la charité. Au lieu donc de mettre nôtre gloire dans l'austerité de de nôtre morale, mettons-là dans la moderation, & dans la charité. Car quand nous ne vivrions que de cendre, dit Saint Chrysostome, si nous n'avons de l'indulgence & de l'amour pour nôtre prochain, cette austerité nous sera inutile. Et en général l'orgueil, qui est un effet ordinaire de cét esprit de severité, est un si grand écueil à la charité, qu'on doit être d'autant plus sur ses gardes, qu'on a de panchant à la severité. La vertu même doit redoubler ses défiances parmy les applaudissemens qu'on luy donne : car elle devient un piége, dés qu'elle cesse d'être pure. Rien n'est si dangereux que le desordre autorisé d'un faux zele, que l'attachement à l'erreur caché sous l'apparence d'une vie exemplaire, & qu'une morale étroite, avec une créance libertine. Mais si la severité est opposée à la charité, quand elle n'est pas fondée sur la douceur : la douceur ne l'est pas moins, en certaines occasions, quand elle n'est pas soûtenuë de la severité : parce qu'elle va au relâchement de l'ordre, ou par une molle indulgence, ou par une timide conduite. En effet, la clemence est pernicieuse, où il faut de la rigueur ; & le silence devient criminel, quand il faut parler : on est prévaricateur, lors qu'on se tait dans les occasions, où les avis & les réprimandes sont absolument necessres. Le discernement & la science, qui doivent être les compagnes inseparables de la charité, trouveront le temperament entre ces deux extrémitez, pour aller à l'édification du prochain, qui est l'unique but que la charité se doit proposer.

Hom. 3. ad pop. Antioch.

La

Qui devorant domos viduarum ſub obtentu prolixæ orationis. *Marc.* 12.

La dixiéme eſt l'hypochriſie : c'eſt l'illuſion de ces Phariſiens, dont l'Evangile parle, qui font les ſcrupuleux ſur des bagatelles, & qui n'ont dans le fond aucun principe de bonne foy, ny de probité. Ils humilient leurs ames devant Dieu, par des penitences d'éclat ; & ils ferment leurs entrailles aux plaintes de l'affligé, & aux gémiſſemens du pauvre : ils couvrent leurs violences & leurs injuſtices du voile de la dévotion & de la piété. C'eſt le deſordre qui regne le plus dans ce ſiécle, où le déguiſement eſt monté juſques ſur l'Autel. On ne pratique preſque plus la vertu, que pour ſe faire de la réputation : on ne cherche qu'à impoſer, parce que l'on ne veut qu'ébloüir. On renonce à la charité, qui eſt d'obligation & de précepte, pour pratiquer celle qui n'eſt que de conſeil : on reſpecte le puiſſant, pour inſulter au foible : on a des condeſcendances honteuſes pour les Grands, & des maniéres dures & imperieuſes pour les petits. On ſe propoſe des deſſeins imaginaires de bonnes œuvres, dont l'exécution eſt impoſſible ; & on laiſſe les faciles & les neceſſaires : on a des douceurs de colombe dans les paroles, & le venin des plus dangereux ſerpens dans le cœur. Mais cette hypocriſie paroît encore plus dans le détail. Cette perſonne ſi moderée au dehors, & qui a la réputation d'être ſi raiſonnable, par l'art qu'elle a de ſe mênager, eſt une emportée dans ſon domeſtique ; elle eſt charitable en public, & médiſante en particulier : elle parle bien de tout le monde dans les aſſemblées, & elle n'épargne perſonne dans les entretiens ſecrets : elle eſt douce aux gens qu'elle conſidere, &

rude

rude à ceux qu'elle ne conſidere pas. Ses dévotions ſont les plus reglées du monde, & elle paſſeroit pour une ſainte, ſi elle n'étoit pas ſi vindicative, & ſi habile à ſatisfaire ſes reſſentimens dans les démêlez qu'on a avec elle : on ne l'offenſe jamais impunément, car elle ne pardonne point : de-ſorte que par cette moderation qu'elle affecte, ſa vie eſt une impoſture continuelle. Il y a mille autres déguiſemens de la charité, qui peuvent ſe rapporter à celuy-cy, & qui ſont d'autant plus odieux devant Dieu, qu'ils ſe font ſous prétexte de piété. Le mal eſt toûjours criminel, mais le plus criminel de tous eſt celuy qui ſe fait ſous le voile & ſous l'apparence de la vertu. Car on ſe laiſſe moins corrompre à un vice déclaré, qu'à une vertu maſquée. Aprés tout, on a beau ſe déguiſer, rien ne peut être caché aux yeux de celuy qui ſonde les cœurs, & qui en penetre le fond.

L'onziéme eſt un eſprit d'empire & de domination : on eſt volontiers de toutes les bonnes œuvres, pourveû qu'on en ait la direction, & la conduite : on entre dans tous les deſſeins & dans toutes les entrepriſes de charité, par la douceur qu'on y trouve à regler les choſes avec quelque autorité ; & par le plaiſir qu'il y a d'exercer ce petit empire, qui s'exerce dans la connoiſſance des beſoins du prochain, & dans la diſtribution des ſecours, qu'on y apporte ; on ſe trouve réguliérement aux aſſemblées, comme à des occaſions favorables de ſe produire ; & l'on donne ſon bien à de nouveaux établiſſemens, pour y regner. C'eſt par ce même eſprit qu'on entre avec chaleur

leur dans toutes ſortes d'affaires ; qu'on a de l'empreſſement pour s'y rendre neceſſaire ; qu'on aime la négociation, pour chercher des temperamens dans les accommodemens & dans les arbitrages ; qu'on ſe mêle charitablement de tout ; qu'on a l'eſprit aſſez fertile en expediens, pour être du conſeil de tout le monde ; & qu'on donne ſes avis ſi liberalement ſur la conduite de tout le genre humain. Car c'eſt le caractére de la dévotion de ce temps : elle veut être la maîtreſſe, & ordonner de tout. C'eſt par ce même eſprit qu'on n'a du zele que pour les bonnes œuvres, dont on eſt l'auteur ; qu'on ne veut ſoûtenir que le bien qu'on fait ; & qu'il ſe trouve des gens, qui ne peuvent ſouffrir, qu'on défende la religion, ou qu'on protege la vertu, que par leurs veûës, par leurs lumiéres, & par leur methode. On condamne le reſte, quelque bon qu'il ſoit : on n'y prend pas même d'interêt, parce qu'on n'y a point de part. On s'érige en directeur, ſans vocation & ſans caractere : parce que la direction eſt aujourd'huy, de la maniére dont elle ſe fait, d'une grande douceur à ceux qui dirigent : car on ne parle qu'avec autorité, & l'on ne trouve par tout que de la ſoûmiſſion. Enfin cét eſprit d'empire eſt tellement devenu l'eſprit du ſiécle, qu'il s'eſt gliſſé même juſques parmi les perſonnes conſacrées aux Autels, qui prennent dans toutes les fonctions de leur miniſtére un certain air d'indépendance pendant qu'ils tiennent le reſte du monde dans l'aſſujetiſſement. S. Paul qui avoit toute l'autorité de JESUS-CHRIST entre ſes mains, eſt un excellent modele aux Paſteurs Chrétiens : car

car il ne ſe ſervoit jamais de tout ce grand pouvoir, pour détruire, mais ſeulement pour édifier. En effet c'eſt une conduite trop ſombre & trop farouche dans le Chriſtianiſme, que celle de l'autorité toute pure, qui ne ſert qu'à appeſantir le joug de l'obéïſſance : ſi elle n'eſt mêlée d'amour & de Charité. Les veritables Paſteurs ſe font plus d'honneur d'être les peres des ames, que d'en être les dominateurs, & les maitres ; & ils aiment à gouverner leur troupeau avec douceur & avec tendreſſe plûtôt qu'avec hauteur, & avec empire. *Il faut commander humblement*, dit Saint Bernard, *pour commander Chrétiennement :* & rien ne prepare mieux les cœurs des ſujets à la ſoumiſſion, que la charité de ceux auſquels on obéït. *Bern. in cant.*

La douziéme illuſion, eſt le ſcandale & le mauvais exemple : c'eſt par cette illuſion qu'on vit dans le déreglement, pendant qu'on ſe flate de l'apparence d'une équité naturelle, qu'on auroit horreur de bleſſer : dans le fond on a du zele pour la juſtice, & l'on n'en a pas pour la pudeur : on ménage les interêts d'un étranger, & l'on ſacrifie l'innocence d'un domeſtique, dont on ſe ſert dans les pratiques ſecrettes de ſa paſſion : on eſt touché de l'aventure d'un inconnu qui eſt opprimé ; & l'on ruine la conſcience d'un amy qu'on fait entrer dans les interêts de ſa vengeance. Vous n'étes point violente, vous n'étes point injuſte, vous haïſſez l'oppreſſion, la cruauté vous déplaît ; enfin vous ne faites tort à perſonne : & vous employez vos femmes à des commerces honteux & à des intrigues criminelles. Vous étes délicate ſur la médiſance, juſques au ſcrupule : & vous avez

Ne ponas vitæ tuæ ſcandalum, à domeſticis tuis attende. Eccl. 32.

avez les affeteries d'une proſtituée pour ſeduire la jeuneſſe qui s'attache à vous. Combien de deſordres avez vous cauſé par vôtre ſcandale, vous qui avez tant d'averſion de l'injuſtice? Car vôtre exemple eſt un poiſon qui tuë celuy qui le voit. Mais, qu'eſt devenuë la modeſtie des Dames Chrétiennes, dans un ſiécle, où l'on ne parle que de reforme & de devotion? A-t-on jamais veû une licence de mœurs pareille à celle qui regne aujourd'huy? Les femmes, outre l'indecence & l'immodeſtie de leurs habits, ſe ſont encore aviſées qu'il étoit d'un plus grand air de qualité de s'habiller en public & devant le monde: c'eſt à dire, de s'expoſer par une mode ſcandaleuſe à ces yeux adulteres, dont parle l'Apôtre, & de preſenter dans le vaſe d'or, comme la Courtiſane de Babylone, le breuvage de mort à ceux qui les voient. Le ſcandale eſt une ſource ſi épouventable de corruption, & un poiſon ſi pernicieux à l'innocence, quon ne peut avoir de la Foy, & lire ſans fraieur les terribles menaces que fait le Fils de Dieu à ces perſonnes ſcandaleuſes, qui empoiſonnent les ames de ceux avec qui elles ont commerce. Il ſemble que nôtre Seigneur n'ait rien tant défendu dans ſon Evangile: *coupez*, dit-il, *retranchez*, *arrachez juſques à vos yeux mêmes, ſi vos yeux vous ſcandalizent.* Je ne dis rien de ces meres folles, qui perdent l'innocence de leurs filles, par leur indulgence, & par leur vanité, en les expoſant aux aſſemblées & aux compagnies dangereuſes, pour leur apprendre le monde. Je ne parle point de ces langues envenimées, qui déchirent l'honneur de

Oculos plenos adulterii. Pet. *Epiſt.* 2. c. 3. *Apocalip.* c. 17.

Si oculus tuus ſcandalizat te, erue eum & projice abs te.

de leur prochain, avec des paroles obligeantes & respectueuses; & qui jettent la desunion par tout où elles paroissent, Je dis seulement que le Chrétien ne peut sans trembler faire reflexion à ces redoutables paroles du Fils de Dieu : *Malheur à celuy par qui vient le scandale.*

Væ homini illi per quem scandalum venit. *Matth.* 17.

La treiziéme est l'esprit d'émulation & de partialité, sur tout en matiére de religion; & c'est la plus dangereuse de toutes les illusions. C'est par cét esprit qu'on se sert du saint nom de la charité Chrétienne, pour animer davantage ses aversions, & pour rendre ses inimitiez irréconciliables. Par là l'on censure la conduite des autres, pour autoriser la sienne : on détruit des réputations établies, pour se donner plus de credit : on se fait un phantôme de Religion pour chercher un prétexte plus specieux à son entêtement; & l'on donne à sa passion le nom de zele & de charité. Telle fut l'illusion de cette Dame Espagnole nommée Lucile, dont parle Saint Augustin. Elle étoit riche, elle étoit dévote, & de qualité : & ce fut elle, qui s'étant laissée ébloüir aux visions de son zele, par la profusion de ses aumônes & par son grand credit, alluma les premiéres étincelles de cét embrasement, dont l'héresie des Donatistes désola l'Eglise d'Afrique, & qui se répandit depuis dans l'Espagne & dans l'Italie. Telle fut aussi l'extravagance de ce riche Marchand de Lion nommé Valdo, qui par une fantaisie de réforme distribua follement tout son bien aux pauvres, d'où se forma cette maudite secte des Vaudois, qui fut depuis la source des autres héresies, dont la France fut infectée. Telle fut enfin

Baron. ad an. Chr. 306. *Augustin contra Donatist. epist.* 162.

enfin l'illuſion des Sacramentaires du dernier Siécle, qui s'étant érigez en Réformateurs, imaginérent une nouvelle morale : pour attirer les yeux ſur leur parti, & pour ſignaler davantage leur conduite. On n'y faiſoit mention que de douceur, que de probité Chrétienne, que de nouveau Teſtament, que d'Evangile. *Mes freres & mes ſœurs* étoient les paroles les plus ordinaires de leurs Prédicateurs, quand ils parloient au Peuple : enfin tout retentiſſoit des beaux noms de charité & d'union dans la nouveauté de cette réforme, pendant qu'on égorgeoit les Prêtres, qu'on renverſoit les Autels, qu'on écrivoit des libelles atroces contre les Théologiens de l'Egliſe Romaine, & qu'on rendoit toutes les morales ridicules pour établir celle qu'on debitoit. Les vices de ceux qui ſe déclaroient pour ce parti, étoient des vertus : les vertus de ceux qui luy étoient contraires, étoient des vices : ce n'étoit que par leur bouche que la réputation de merite, & de probité ſe diſtribuoit : & l'on n'avoit de Chriſtianiſme, ſelon eux, qu'autant qu'on entroit dans leurs ſentimens, & qu'on étoit de leurs amis. Mais cette conduite étoit défectueuſe : parce que le principe en étoit faux ; & ces apparences de charité, dont ils ſe faiſoient honneur, n'étoient qu'une pure politique, & qu'un artifice ſecret, pour autoriſer leur parti, & pour donner plus de cours à leur erreur.

Du Moulin dans ſes reproches contre l'Egliſe Romaine.

La quatorziéme eſt une vanité cachée, qui ſe gliſſe preſque dans toutes les œuvres de charité. Il eſt ſi naturel à l'homme de ſe rechercher juſques dans les choſes les plus ſaintes, qu'on eſt d'autant plus ſujet à cette foibleſſe, qu'on

qu'on eſt plus exempt de toutes les autres. On ſe plaît à prêcher, à inſtruire, à diriger, parce qu'on acquiert par-là du credit : on aime les charitez d'éclat, parce qu'on cherche à ſe diſtinguer : on trouve des beſoins à ſa porte, auſquels on ne penſe pas : & l'on envoie ſes aumônes au bout du monde, parce que cela fait plus de bruit. On pardonne une offenſe dans toutes les ceremonies d'un éclairciſſement en forme, pour faire trophée de ſa moderation. On fait par une fauſſe généroſité des liberalitez diſproportionnées à ſa condition ; & l'on manque à ſon frere dans la neceſſité. Ce n'eſt ſouvent que la vanité qui fait faire ces teſtamens fameux, où les amis ſont ſi bien partagez : on s'en fait un merite devant le monde, & l'on ne s'en fait aucun devant Dieu. Cela ſert à la réputation de celuy qui meurt, & cela ne ſert de rien à l'expiation de ſes pechez, & à ſa juſtification. Il a donné en mourant ſon bien à ſon meilleur amy : cela eſt fort beau, mais fort Payen. On y conſidere l'amitié, & l'on n'y conſidere point la charité Ce n'eſt pas pour l'amour de Dieu, que cette Dame eſt charitable, ce n'eſt que pour l'amour d'elle-même : c'eſt par cét eſprit qu'elle eſt de toutes les bonnes œuvres : comme elle eſt vaine, elle n'eſt pas fâchée, qu'on luy ſçache gré du bien qu'elle fait : car elle ne le fait que pour cela. Sa charité n'étant qu'un prétexte à ſa vanité, ſon application eſt bien plus à paroître charitable, qu'à l'être en effet. Mais malheur à ceux, qui font des aumônes pour être veûs, & pour meriter une approbation humaine : car ils ont déja receû leur recompenſe dit l'Evan-

Vt honorificentur ab hominibus amen dico vobis receperunt mercedem ſuam. *Mat. 6.*

l'Evangile. Et quoy que l'aumône faite dans cét esprit, soit utile à celuy qui la reçoit: elle est neanmoins entiérement inutile à celuy qui la fait. Cét air contagieux de la vanité, qui s'y mêle, est capable luy seul d'en gâter le fruit. L'aumône doit être humble, pour être Chrétienne, & elle doit se faire dans le secret, pour être fructueuse à celuy qui la fait: afin, dit Saint Matthieu, *que le Pere Celeste qui la voit dans le secret, luy donne sa récompense.* Ce que l'Evangile dit de l'aumône en cét endroit, se doit entendre de toutes les œuvres de charité, que le Chrétien doit faire avec une intention pure & simple, qui ne veille que Dieu pour témoin: autrement le ver de la vanité corrompt ces œuvres, & les rend infructueuses devant Dieu.

Pater tuus qui videt in abscondito, reddet tibi. *Matth.* 6.

La quinziéme est, un attachement déreglé à la dévotion, qui donne à Dieu ce qu'on doit au prochain. On abandonne sa famille pour être plus assidu au pied des Autels; on manque à l'essentiel de son employ, pour être plus officieux & plus bienfaisant; on aime la retraite, quand par l'obligation de son état on doit paroître en public; on se tait par une fausse modestie, quand il faut parler; on medite, quand il faut agir; on est en charge, & l'on vit en personne privée; on veut avoir la paix avec Dieu, sans se soucier de l'avoir avec les hommes. Ce Pasteur dans son troupeau, ce Superieur dans sa maison, sont doux, paisibles, charitables; mais ils se laissent gouverner par des esprits emportez, dont ils épousent les passions: & tout se renverse quelquefois par leur autorité, pendant qu'ils sont au pied de leur Crucifix à satisfaire le goût de

dé-

dévotion, que quelque ſentiment de piété ou plûtôt l'amour du repos leur donne à contre-temps. Ils ſe trompent, s'ils croient être innocens des violences qui ſe font en leur nom, puis que ce n'eſt que leur nom, qui les autoriſe. C'eſt n'être que la vaine image d'un Paſteur, dit le Prophete, ou plûtôt c'eſt n'être charitable qu'en idée que de pouvoir ſe réſoudre d'abandonner ſon troupeau, pour en laiſſer la conduite à des perſonnes interpoſées, & de ſe fier à un autre du ſalut de ceux, dont on eſt reſponſable à Dieu, en propre perſonne. Un Superieur vigilant doit être comme un ſage Pilote, qui tient toûjours la main ſur le timon : tout l'inquiéte à cauſe de l'interêt qu'il prend en la ſeureté de ceux qu'il conduit. Et comme on n'eſt en charge, que pour veiller ſur ceux qu'on gouverne : toutes les vertus, toutes les graces, & toutes les actions les plus ſaintes d'un Superieur ou d'une Superieure ſont fauſſes, quand ils cherchent davantage leur ſatisfaction, dans la dévotion, que la paix de ceux qu'ils gouvernent.

Paſtor idolum derelinquens gregem. *Zach.* 11.

La ſeiziéme eſt l'amour propre, cét amour qui renferme en luy-même les interêts de toutes les autres paſſions, & la ſource preſque univerſelle de toutes les autres illuſions. C'eſt par ce principe d'amour propre, qu'on ne prend quelquefois le parti de pratiquer la charité, que pour ménager plus habilement ſes interêts. On trouve que par là les affaires en vont bien mieux, & que cela ſert quelquefois à ſoûtenir ſes droits plus hautement & même auſſi plus honnêtement. On voit en effet des gens de qualité charitables, qui ſçavent à

fonds le Chriſtianiſme, qui enſeignent aux autres à le pratiquer, & qui font dans leurs terres des aumônes reglées aux pauvres du païs : mais qui ne relâchent rien de leurs interêts. Ils les portent même quelquefois plus loin que ne le permet l'équité. Ils font état de bien vivre à la Cour avec tout le monde : mais la chimére de leur maiſon & de leur qualité les entête ſi fort, qu'ils deviennent inſupportables à toute la Nobleſſe de leur Province ; & ils ſont ſi jaloux de leurs droits Seigneuriaux, qu'ils oublient tout le ſoin qu'ils doivent avoir de la charité & de l'édification. Ce Prélat ſi attaché à ſon devoir, eſt inflexible, quand il s'agit des fonctions de ſon Miniſtére : il ne parle que de ſon pouvoir : ſon grand zele eſt d'exercer ſa puiſſance dans les jugemens Eccleſiaſtiques, ſelon la rigueur des Canons, & de ſoûtenir aux dépens même de l'édification les interêts de ſa dignité. Mais aprés tout, quand on y penſe bien, on trouve des voies plus douces & plus Chrétiennes pour maintenir ſes droits, que celles de la hauteur & de l'autorité ; & l'on ne met d'ordinaire ſon autorité tant en uſage, que pour ſuppléer au peu de merite qu'on a, & pour ſauver ſa foibleſſe. Cette Dame a un détachement admirable de toutes choſes : mais elle eſt attachée à ſon ſens d'une maniére à défendre avec chaleur tous ſes ſentimens. C'eſt la perſonne du monde la plus moderée : mais ſa moderation l'abandonne dés que ſon interêt ſe trouve, en quelque affaire, mêlé avec les interêts des autres. Elle reçoit tres-bien tout le monde chez elle, hors ſes creanciers : elle eſt humble & modeſte, mais elle a

des

des délicateſſes ridicules ſur ſa réputation. C'eſt cét amour propre qui eſt ſi exact à rechercher dans les œuvres de charité, ce qui eſt de la bienſéance : ce ſeroit la choquer de ne pas rendre ſes devoirs à un proche qui eſt malade, quoy qu'on le conſidére peu ; de n'être pas d'une bonne œuvre, dont ſont ſes meilleures amies, pour ne pas paroître ſinguliére ; de ne donner pas à une queſteuſe, qu'on eſtime & qu'on conſidere. Enfin ce ne ſont par tout que des veûës baſſes & intereſſées : on n'agit que par des conſiderations humaines & terreſtres ; & l'on ne pratique preſque point la charité Chrétienne dans ſa pureté.

Il y a une infinité d'autres illuſions, dont je ne parle pas, auſquelles un peu d'attention ſur ſoy-même fera faire réflexion : comme de diſſimuler la verité, quand la charité oblige de parler, par une crainte trop humaine de ſcandale, ou de quelque autre inconvenient ; s'abſtenir de donner l'aumône, pour éviter la vanité, dont on eſt ſuſceptible en la donnant ; ſcandaliſer ſon prochain, par un deſir trop grand de l'édifier ; bleſſer la charité, ſous prétexte de la pratiquer ; donner des loüanges empoiſonnées, à ce qu'on veut blâmer ; inventer des médiſances fines, qu'on commence par de grands éloges, pour détruire avec plus de methode ceux qu'on veut perdre ; racommoder par des détours artificieux, ce qu'on veut gâter ; ſoûlager un miſerable, & flétrir la réputation d'un homme qui eſt heureux ; impoſer à ſon prochain un joug, qu'on ne pourroit pas porter ; vouloir regler les autres, & n'être pas reglé ſoy même ; chercher des infideles à convertir, & ne pas aimer

mer ſes freres ; voir le mal, ſans l'examiner ; condamner, ſans être inſtruit ; ſe ſervir des talens qu'on a d'être utile au prochain, pour ſon propre interêt ; attirer à ſoy par le Miniſtere de la parole de Dieu, l'eſtime de ceux qu'on ne doit attirer qu'à Dieu même ; ſe diſſiper en les inſtruiſant, s'appauvrir en les enrichiſſant de ſes lumieres ; aimer trop le ſuccés, & le rechercher avec plus d'inquietude qu'il ne faut dans l'exercice de la charité. Enfin les actions mêmes de la charité les plus parfaites ne ſont que des illuſions toutes pures : quand elles ſont contre la perfection de l'état, où l'on eſt appellé de Dieu. Comme par exemple, ſi un Chartreux qui doit mener une vie retirée, vouloit faire le Miſſionnaire ; ou ſi une Carmelite vouloit de ſa grille convertir le monde par les intrigues de ſa direction ; parce que l'un & l'autre agiroit en cela contre leur vocation. Mais il eſt à remarquer, que ſi la charité eſt ſujette à toutes ces illuſions, pour ce qui regarde ſon principe : elle n'eſt toutefois ſujette à aucune pour ce qui regarde ſon objet. Car quand le motif en eſt pur, c'eſt toûjours JESUS-CHRIST qu'on aſſiſte dans le pauvre & dans l'affligé, quoy que ce ſoit un impoſteur qu'on aſſiſte : parce que c'eſt JESUS-CHRIST ſeul qu'on a enveûë quand on agit en Chrétien. Aprés tout, à bien examiner ces diverſes ſortes d'illuſions, on trouvera qu'elles ne ſont toutes que de vrais déguiſemens de l'amour propre, qui eſt l'ennemi le plus ordinaire de la charité.

Mais il eſt à craindre, qu'en voulant trop épurer la charité, par une obſervation trop exacte de ces illuſions, dont la plûpart n'arrivent

rivent que rarement, on ne rende l'exercice de cette vertu ſi difficile qu'on en ruine tout-à-fait la pratique. Car on a beau dire, l'homme eſt expoſé à tant d'occaſions de vanité, & à tant d'imperfections, par la foibleſſe de ſa condition, que c'eſt luy rendre l'uſage de la charité impoſſible, que de prétendre, qu'il la pratique ſi purement. Il ſemble même que Dieu ſe ſerve des imperfections des hommes, afin que le pauvre ſoit ſoulagé : & il ne le ſeroit pas toûjours, s'il ne l'étoit que par une pratique ſi pure de cette vertu. J'avoûë que le pauvre eſt ſouvent ſecouru par la vanité & par les autres imperfections de ceux qui le ſoulagent ; car l'homme agit d'ordinaire en homme, c'eſt à dire fort imparfaitement : mais eſt-ce une raiſon de ne pas luy ouvrir les yeux, pour l'obliger à y faire réflexion ? Si Dieu ſe ſert de nos paſſions, comme de l'inſtrument le plus ordinaire de ſes deſſeins ; ſi les reſſorts les plus ſecrets de ſa Providence pour l'accompliſſement des grands évenemens n'ont le plus ſouvent d'action que par l'intrigue de l'interêt ou de l'ambition des hommes ; & ſi ſa ſageſſe eſt ſi admirable, que de tirer de ces ſources corrompuës & empoiſonnées les traits les plus purs de ſa gloire : eſt-ce à dire qu'on n'oſeroit déclamer contre les paſſions, & avertir l'homme de ſes foibleſſes ; parce que Dieu s'en ſert pour gouverner le monde, comme il ſe ſert de la vanité des grands, pour ſoulager le beſoin des petits ? Au reſte je m'eſtimeray bien récompenſé de la peine que je me ſuis donné d'éclaircir ſi fort dans le détail les illuſions, auſquelles la pratique de charité eſt ſujette, ſi cela peut

ſervir à quelqu'un pour y faire réflexion, & pour exercer quelquefois cette vertu avec plus de pureté : & j'eſpere que Dieu benira les intentions que j'ay eûës de travailler à en rectifier l'uſage, par les veûës ſimples & desintereſſées qu'il m'en a données luy-même. Mais aprés que la charité ſera entiérement purifiée de ces nuages, qui l'obſcurciſſent, & de tous ces airs impurs qui la corrompent : on doit penſer aux moyens d'aquerir cette vertu, en détruiſant ce qui eſt contraire à la pureté de ſon eſprit.

CHAPITRE VI.

Les moyens d'aquerir la charité Chrétienne.

IL n'y a aucune regle pour aquerir par méthode la charité Chrétienne, qui eſt une habitude ſurnaturelle, & un don purement de Dieu. Mais comme le Chrétien prévenu de la grace peut diſpoſer ſon eſprit à la Foy, toute ſurnaturelle qu'elle eſt, en y détruiſant l'opiniâtreté, la préſomption, l'attachement à l'erreur, & cette pente naturelle, qui mene à l'incredulité : il peut auſſi de la même maniére ſe diſpoſer à aquerir la charité ; s'il en ôte les obſtacles dans ſon cœur. Car cette vertu en trouve de tres-grands dans le cœur de l'homme, dont je toucheray les principaux, ſans deſcendre dans le même détail que j'ay fait des illuſions, dont la plûpart ſont auſſi des obſtacles à la charité.

Le

Le plus grand de tous les obſtacles de la charité, eſt cét eſprit du monde ſi oppoſé à l'eſprit de JESUS-CHRIST, cette prudence de la chair, cét orgueil du ſiécle, & tout ce faſte qui regne dans les Cours des grands, où la ſageſſe mondaine enſeigne ces maximes abominables, de détruire par des moyens pleins d'artifices la réputation de ſon prochain; de le décrediter dans l'opinion de ceux qui l'eſtiment; de violer les droits les plus ſaints, & de tout renverſer pour parvenir à ce qu'on prétend, & pour s'agrandir. C'eſt par ce même eſprit qu'on apprend aux enfans de qualité, que la vengeance eſt la vertu de la nobleſſe, & que c'eſt une lâcheté que de pardonner. Les haines, les envies, les jalouſies, les intrigues de débauche & d'ambition, les grands interêts, les grandes paſſions, qui ſont les effets ordinaires de cét eſprit, regnent ſi fort dans le grand monde; qu'il ne peut y avoir aucune étincelle de charité. Car *celuy*, dit l'Apôtre, *qui veut devenir ami du monde, devient ennemi de Dieu.*

Il y a un autre eſprit dans le monde encore plus oppoſé à cette vertu, qui eſt l'eſprit de déguiſement, d'impoſture, & de mauvaiſe foy, dont l'unique but eſt de nuire au prochain. C'eſt cette malheureuſe politique de la chair, qui ne cherche qu'à s'établir par des infidelitez honteuſes & criminelles, & par toutes ces maximes corrompuës du monde, dont je viens de parler, & qui rendent la vie d'un Chrétien une vie monſtrueuſe, c'eſt à dire pleine de paſſion, d'animoſité, de fourbes & de perfidie. Ce ſont les machines dont on ſe ſert pour immortaliſer ſes inimitiez par

Qui voluerit amicus eſſe hujus ſæculi inimicus conſtituitur Dei. *Jac.* 4.

des chicanes éternelles, & pour faire retentir tous les tribunaux de ſes injuſtices & de ſes violences.

Je ne diray rien de l'eſprit d'opiniâtreté, de contradiction, de diverſité de ſentiment & d'opinion en matiére de Réligion, ni de toutes les partialitez qui affligent aujourd'huy le Chriſtianiſme. La mémoire des deſordres qu'elles ont cauſé dans le dernier ſiécle eſt encore aſſez fraîche dans le ſiécle où nous vivons, pour en faire comprendre l'importance. Car rien n'eſt plus capable de partager les eſprits des peuples, que les ſentimens differens ſur la Religion.

L'attachement au plaiſir, aux delices, aux divertiſſemens dangereux, au jeu, au luxe, à la delicateſſe eſt auſſi un grand obſtacle à cét eſprit de charité que nous recherchons. Ces maiſons magnifiques, ces ſuperbes ameublemens, ces ſomptuoſitez de la table, ces nouvelles modes d'habits, qui ne reſpirent que la molleſſe, ces vanitez des Dames mondaines, ce faſte, dont elles ſont environnées, ces dépenſes exceſſives des perſonnes ſenſuelles voluptueuſes, & enyvrées des délices du ſiécle, déſſechent ſi fort dans le cœur des gens du monde cette ſainte onction de la charité, qu'il n'en reſte aucune trace dans tous ceux qui ſont engagez dans la vanité. Car quel moyen, qu'une femme, qui ne refuſe rien à ſon plaiſir, & qui n'a de l'amour que pour ſa perſonne, puiſſe être touchée de quelque ſentiment de charité ? On ſe ferme les yeux ſur la miſere du neceſſiteux, on ne veut pas la voir, on ne veut pas même la connoître : afin de ne pas diſtraire le fonds, qu'on deſtine

deſtine à ſa vanité, par l'aſſiſtance qu'on ſeroit obligé de donner à celuy qui la demande au nom de Dieu. Et c'eſt ainſi que JESUS-CHRIST tremble ſi ſouvent de froid dans la perſonne du pauvre à la porte du riche, ſans qu'on y penſe, parce qu'on n'eſt occupé que de ſoy-même.

Que diray-je de ces haines éternelles, & de ces averſions inveterées, qu'on entretient ſi ſcandaleuſement? On ne peut parler à celuy de qui l'on a receû un affront, on ne peut même le voir, on croit ſon reſſentiment juſte, parce qu'on en a été offenſé. Qu'y a-t-il de plus oppoſé à l'eſprit du Chriſtianiſme, qui ne peut pas même ſouffrir de froideur ni d'indifference? On ſe flatte auſſi dans la maniére, dont on ſe forme la conſcience dans ſes haines & dans ſes averſions: on croit qu'on ne veut pas de mal à celuy dont on a receû l'offence: & lors qu'il arrive quelque diſgrace à cette perſonne, on en triomphe de joie; & quand on a dit, je ne luy veux point de mal: mais je ne puis le voir, ni avoir de commerce avec luy; on appelle cela l'aimer Chrétiennement.

Il y a auſſi je ne ſçay quel air fort contraire à la charité dans les avantages naturels d'eſprit, de conduite, de ſens, d'habileté, & dans l'excellence des autres talens, laquelle a de coûtume d'inſpirer l'amour & l'eſtime de ſoy-même, ſi l'on n'y prend garde. Car il eſt naturel à celuy qui a receû davantage, de mépriſer celuy qui a receû moins. Mais dés qu'on penſe à ſe diſtinguer des autres par ces avantages, on ſe corrompt l'eſprit; & l'on devient dans la ſuite tout-à-fait inſenſible

aux mouvemens les plus tendres de la charité. Au reſte, comme chacun a été partagé, dans la diſtribution des dons naturels ou ſurnaturels, ſelon la meſure de la grace : il n'y a point de Chrétien, qui ne puiſſe reconnoître dans ſon frere quelque don, qu'il a receû de Dieu, dont luy-même n'a pas été favoriſé. C'eſt ainſi que Saint Paul conſidere dans Saint Pierre ſa Primauté ; & que Saint Pierre conſidere dans Saint Paul cette haute ſageſſe, qu'il avoit receûë du Ciel. Saint Antoine ne regarde dans ſes freres, que les vertus qu'il n'a pas luy-même, pour les honorer davantage. C'eſt ainſi que le Chrétien, qui a de l'eſprit, eſtime le Chrétien qui a de la vertu & de la bonté ; le ſçavant admire l'adreſſe de l'homme d'affaires ; l'homme d'affaires loüe la capacité du ſçavant. Enfin c'eſt ainſi que la charité fait qu'un Superieur ne regarde pas ſon élevation au-deſſus des autres, mais la vertu & le merite de ceux auſquels il commande : & lors qu'il leur commande exterieurement, il s'abaiſſe interieurement devant eux : & eux de leur côté reſpectent en luy ſon autorité & ſa puiſſance, & ſe ſoûmettent aveuglément à ſa conduite.

Vnuſquiſque proprium donum habet à Deo, alius quidem ſic, alius verò ſic. 1. *Cor.* 7.

Sicut chariſſimus frater noſter Paulus ſecundùm datam ſibi ſapientiam ſcripſit vobis. *Petr.* 2. *ep.* c. 3.

On peut dire en dernier lieu, que le plus grand obſtacle à la charité, eſt l'attachement aux richeſſes. Car cét attachement cauſe l'impureté de conſcience, la dureté de cœur, l'indépendance, l'orgueil, l'inſolence, le mépris du pauvre, & une entiére corruption de l'eſprit. Au reſte, comme ce ſoin inquiet de conſerver ſon bien, empoiſonne l'ame du riche, l'avarice eſt de tous les vices le plus abominable, & le plus contraire à la charité.

Avaritia quæ eſt ſimulacrorum ſervitus. *Coloſſ.* 6.

Car

Car le caractére essentiel de l'avarice est une fausse prudence de la chair, dont tous les desseins & toutes les pensées se bornent à la personne qui en est possedée, tellement que son cœur est fermé aux sentimens de la pitié, sur les besoins du pauvre. On s'obscurcit l'esprit par les vapeurs d'une passion si charnelle : on attache son cœur aux biens de la terre, comme à son souverain bonheur : si d'autres les possedent, on s'en saisit injustement, on les desire par des convoitises criminelles, si l'on ne peut les avoir : & l'on viole ce qu'il y a de plus saint dans la société, pour s'enrichir aux dépens de sa conscience, dont on n'écoute plus la voix.

Mais il faut remarquer que ce ne sont pas tant les richesses, qui inspirent cét esprit de dureté & d'injustice, que l'attachement trop grand aux richesses. Car Job fut charitable dans son abondance. Ses richesses, bien-loin de luy être un obstacle à la charité, luy étoient un moyen de la mieux pratiquer. Il étoit, comme il le dit luy-même, le pere des pauvres, & le protecteur des affligez : sa porte étoit toûjours ouverte au necessiteux, & il emploioit la laine de ses brebis à vêtir le nud ; il étoit l'appuy de la veuve & de l'orphelin ; le voiageur étoit bien receû dans sa maison, & il ne refusoit rien à celuy, qui étoit dans le besoin, & qui imploroit son assistance. *Iob cap. 29. & 31.*

Outre ce bon usage qu'on doit faire des richesses, à l'exemple de Job, dont la vie peut servir de modele au Chrétien, pour disposer son cœur à la charité : il doit encore avoir un commerce frequent avec Dieu par la meditation & par la priére, pour aquerir cette vertu.

C'est

C'eſt principalement de l'oraiſon que peuvent naître dans nos cœurs ces lumiéres, qui ſont les ſources les plus pures de la charité Chrétienne, & de l'amour du prochain. Car les mêmes ſoûpirs qui forment dedans nos ames l'eſprit de la priére, y forment auſſi l'eſprit de la charité. La voix interieure du cœur, cette voix, dit Saint Auguſtin, qui s'explique par le gemiſſement de l'oraiſon, eſt ce qui allume dans nous la ferveur de cette vertu. Car *la charité devient froide, dés que le cœur devient muet*, dit ce grand Saint. Ainſi l'on ne peut être charitable, qu'on ne ſoit dévot; parce que la dévotion eſt la nourriture la plus ordinaire de l'amour de Dieu & de l'amour du prochain: cét amour ſe refroidit par la diſtraction des affaires, & s'éteint même par les inquiétudes d'une vie trop occupée. En effet, la vraie ſource de la charité, comme l'aſſûre Tertulien, eſt le renoncement à l'amour du ſiécle, & le détachement des biens temporels. Car les biens temporels affoibliſſent le cœur, par la confiance qu'ils luy donnent, dans un appuy auſſi fragile, qu'eſt celuy des richeſſes.

Silentium cordis, frigus charitatis. *Aug. Pſal.* 37.

Rien n'eſt auſſi plus capable d'échauffer la charité dans l'ame du Chrétien, qu'une foy vive, ardente, & animée par une parfaite confiance en Dieu. Car le feu de la charité s'allume aux ardeurs de la Foy: laquelle fait agir le Chrétien comme enfant de Dieu, & luy fait aimer le pauvre comme ſon frere. Enfin la voie ſeûre, & même infaillible, pour aquerir cette vertu, c'eſt de s'accoûtumer peu à peu à en pratiquer les œuvres. Car en viſitant le priſonnier, en conſolant l'affligé,

en ſecourant le neceſſiteux, en inſtruiſant l'ignorant, qui ſont des actions, qu'on peut faire tous les jours, & qu'on doit même faire, dés qu'on eſt Chrétien : on devient inſenſiblement charitable, & l'on aquiert cette ſageſſe celeſte, qui eſt le partage des humbles, & qui ſans étude & ſans raiſonnement, répand dans le cœur cette onction interieure de l'eſprit de Dieu, qui apprend à aimer ſon prochain. Mais ce n'eſt pas aſſez d'enſeigner au Chrétien les moyens de ſe rendre charitable : il faut encore, pour l'encourager à le devenir, luy faire voir combien il eſt obligé de l'être, par les motifs les plus preſſans.

CHAPITRE VII.

Trois motifs tres-puiſſans pour exciter le Chrétien à aquerir la vertu de charité.

LE premier motif eſt qu'on ne peut être Chrétien, ſans être charitable : parce que c'eſt dans la charité ſeule que conſiſte le veritable eſprit du Chriſtianiſme. La nature enſeigne a l'homme à vivre avec l'homme : mais la grace l'oblige à l'aimer. C'eſt la plenitude de la loy du Teſtament nouveau, dit Saint Paul : toute la morale de JESUS-CHRIST, & toute la profondeur de la ſageſſe de l'Evangile, ne ſe termine qu'à la pratique de cette vertu, qui eſt elle ſeule la conſommation de la perfection Chrétienne. Sans la charité, dit

Plenitudo legis, dilectio. *Rom.* 13 Qui diligit proximum, legem implevit. *Ibid.*

dit l'Apôtre ni la foy, ni l'eſperance, ni le don de Prophetie, ni le don des langues, ni le martyre, ni quelque vertu que ce ſoit, ne peut être conſiderable devant Dieu. C'eſt la charité qui perfectionne l'homme, qui rectifie ſa raiſon, & qui ſanctifie toutes ſes actions: c'eſt elle qui fait l'humble, & qui défait le ſuperbe: parce qu'elle nourrit l'humilité, & qu'elle étouffe l'orgueïl. Toutes les vertus deviennent inutiles, & toutes les bonnes œuvres infructueuſes à celuy qui n'eſt pas charitable. C'eſt la charité qui échauffe la foy du fidele, qui anime ſon eſpérance, & qui fait la juſtification du pecheur. On entre aux nôces de l'agneau ſans la virginité, mais on ne peut y entrer ſans la charité. La vie la plus commune du Chrétien, dans les exercices d'une fidelle & d'une perſeverante charité, peut quelquefois être devant Dieu, d'un merite auſſi grand que les combats les plus héroïques des Martyrs: parce que chaque action de charité, par la nature de ſon motif, eſt un ſacrifice de ſon interêt, ou de ſon plaiſir, ou même de ſon honneur: car on ne peut en effet aimer ſon prochain Chrétiennement, ſans ſe priver de quelque choſe, ou contre ſa commodité, ou contre ſon inclination: & tout ce que nous faiſons de mieux n'eſt d'ordinaire bon que par l'influence de cette vertu. Ce n'eſt que par la charité que les œuvres de piété ſont Chrétiennes: elle releve les actions les plus baſſes, les raiſons les plus foibles deviennent fortes, dés qu'elles en ſont un peu ſoûtenuës: & ce ne ſont pas les grandes choſes que l'on fait pour Dieu, qui les rendent conſidérables: c'eſt la grandeur de la charité avec la-

Nec ratio ſine charitate ratio eſt, nec charitas ſine ratione eſt charitas. Tertul. lib. 2. cont. Marc.

laquelle on les fait. Enfin cette celeſte vertu, qui eſt la nourriture la plus pure de l'ame, ſanctifie juſques aux défauts naturels, & aux imperfections les plus groſſiéres: & elle couvre cette multitude de pechez auſquels l'homme eſt ſujet par la foibleſſe de ſa condition, comme dit l'Apôtre. Ne cherchons donc point d'autre pratique de dévotion: puiſque celle-là renferme toutes les autres pratiques, ainſi que Saint Jean nous l'enſeigne. Ne rafinons point, ſuivant l'eſprit du ſiécle, par nos vains raiſonnemens, dans la recherche de nouvelles routes, pour arriver à la perfection: arrêtons-nous à celle que le Sauveur du monde nous a marquée: affectionnons-nous à cette vertu, qui eſt celle qu'il nous recommande le plus: n'étouffons point dans nous ce feu divin, dont la foy allume dans nos cœurs les premiéres flâmes: aimons ſincerement nos freres, puis que nous vivons du même pain, & que nous avons tous les mêmes eſpérances. Si nous ne pouvons contribuer de nos biens au ſecours du pauvre, gemiſſons du moins pour luy devant Dieu, & par ce moyen ſoulageons-le en quelque ſorte, & autant que nous pouvons, de la honte qu'il a de gemir ſi ſouvent devant l'homme, pour implorer ſon ſecours. Enfin ne deshonorons point par nôtre dureté le ſaint nom de Chrétien, qui eſt un nom de douceur & de bonté: & puis que ſans être charitable, on ne peut être Chrétien: ſoions charitables en effet, pour n'être pas ſeulement Chrétiens en idée. L'enchaînement mutuel des beſoins, que les hommes ont les uns des autres, eſt le fondement de leur ſociété, & le principe naturel de leur union; &

Charitas operit multitudinem peccatorum. *Pet. ep. 1. c. 4.*

& la charité ne ſera pas un lien aſſez fort, pour unir les Chrétiens, par les obligations réciproques, qu'ils ont à s'aider les uns les autres? Car le riche doit aider le pauvre devant les hommes, comme le pauvre aide le riche devant Dieu: & la miſere de l'un, devient la ſource du merite & du bonheur de l'autre.

Le ſecond motif, pour aquerir la charité, eſt la peine, dont Dieu punit avec tant de rigeur celuy qui eſt dépourveû de cette vertu. En effet, comme c'eſt rompre l'alliance du Teſtament nouveau, & en quelque façon renoncer à l'Evangile, que de ne pas aimer ſon prochain: il n'y a rien de plus terrible que les ſupplices, dont l'Ecriture Sainte menace ceux qui n'ont pas cét amour: *& n'eſt-il pas juſte*, dit Saint Chryſoſtome, *que celuy qui ne fait point de grace, n'en reçoive point?* Mais quel redoutable jugement le Sauveur du monde ne prononce-t-il point contre ces Scribes, dont parle Saint Marc, qui devorent avec tant d'injuſtice, & avec tant de violence, le bien des Veuves? Quelles maledictions ne jette-t-il point ſur ces Phariſiens durs & ſans pitié, dont parle Saint Matthieu? La virginité, quelque agréable qu'elle ſoit à Dieu, par l'éclat de ſa pureté, eſt une vertu réprouvée dans l'Evangile, dés qu'elle eſt ſeparée de la charité. Les Vierges folles, bien-loin d'être receûës à la nôce de Agneau, ſont traittées comme des impudiques: parce qu'elles n'ont pas eû le ſoin de faire leur proviſion de cette huile de l'Evangile, qui eſt la figure de la charité. En vain elles ont renoncé au plaiſir, pour embraſſer la chaſteté: toute leur vertu ne leur ſert de rien, pour les juſtifier au-

Hom. 3. ad pop. Antioch.

Marc. 12.

Matt. 23.

auprés de l'Epoux, qui leur dit ces paroles pleines de mépris : *Je ne vous connois point.* Ah ſi de veritables Vierges ſont ſi mal-traittées par le Fils de Dieu ; ſi la ſageſſe de leur conduite ; ſi l'empire ſur leurs deſirs ; ſi la pureté de leur cœur ; ſi tant de victoires remportées ſur une chair ſi fragile, & ſur un ſexe ſi foible ; enfin, ſi la perſeverance même de leur vertu leur eſt inutile : que ſera-ce de ces proſtituées, dont la conduite eſt ſi ſcandaleuſe ? Mais avec quelle aigreur JESUS-CHRIST condamne-t-il ſes propres diſciples, parce qu'ils luy conſeillent, par un eſprit peu charitable, de faire tomber le feu du Ciel ſur les peuples de Samarie, qui n'avoient pas voulu les recevoir ? *Vous ne ſçavez pas*, leur dit-il, *quel eſprit vous anime, & combien il eſt oppoſé à mon eſprit ?* La punition du mauvais riche n'eſt-elle pas épouvantable dans l'Evangile, & le traittement qu'on luy fait n'eſt-il pas terrible ? Aprés tout, quel crime a-t il commis ? Il n'a pas été charitable : *la dureté de ſon cœur*, dit S. Chryſoſtome, *a été la cauſe de ſa perte.* Mais, mon Dieu, que vous étes un Juge ſevere & redoutable ! car ce riche n'a fait tort à perſonne : il a uſé des richeſſes que vous luy aviez données, ſans faire de violences, ni d'injuſtices. Il eſt vray : mais l'abondance de ſa table, le luxe de ſa maiſon, ſon opulence, toute innocente qu'elle eſt, crie vengeance devant Dieu, dés qu'il ne ſe ſert pas de ſes biens pour en ſecourir la neceſſité du pauvre. Penſez donc à vous Grands de la terre : ſi la proſperité eſt dans vos maiſons, ſi vous étes à vôtre aiſe, ſi toutes choſes vous réüſſiſſent, tremblez parmi

Amen dico vobis, neſcio vos. *Mat.* 25.

Increpavit illos, dicens, neſcitis cujus ſpiritus eſtis? *Luc.* 9.

Hom. 35. *ad pop.*

parmi ces benedictions temporelles ; toute vôtre bonne fortune n'eſt qu'une marque de r'probation, ſi vous n'étes charitables. Puiſſance, richeſſes, honneurs, vous n'étes que des obſtacles au ſalut, ſi vous ne ſervez à ſoulager le pauvre, & à proteger celuy qui eſt dans l'oppreſſion. Car ſi le riche pouvoit aimer le pauvre, il ſeroit ſauvé : & ſes richeſſes, qui ſont de veritables maux, deviendroient de véritables biens. Mais peut-on écouter ſans frayeur ces menaçantes paroles de l'Evangile, capables elles ſeules de faire trembler les Grands, qui vivent dans l'abondance. *Malheur à vous riches de la terre!* Pourquoy? Parce que Dieu, qui eſt juſte, abandonne les riches à leurs propres convoitiſes, & les frappe d'un aveuglement interieur, qui les rend inſenſibles à tous les mouvemens de la grace, & à toutes les lumiéres du Ciel. Cette fauſſe tranquillité, & cette dangereuſe paix dont ils jouïſſent, eſt quelquefois une peine des plus terribles, dont Dieu puniſſe leur dureté, & c'eſt une marque certaine qu'il les abandonne à l'impenitence.

Væ vobis divitibus.

Mais quelle ſera la confuſion & l'étonnement du réprouvé, quand il paroîtra devant le redoutable tribunal du jugement dernier, pour entendre cét effroiable Arrêt qu'un Dieu irrité prononcera dans la fureur de ſa colere & de ſon indignation? *Allez, malheureux, allez brûler dans le feu éternel : parce que j'ay eû faim, & vous ne m'avez pas donné à manger : j'ay eû ſoif, & vous ne m'avez pas donné à boire : j'ay été nud, & vous n'avez pas pris le ſoin de me revêtir*? Quel cruel ſupplice à une ame de ſe voir privée éternellement de Dieu,

Mat. 25.

&

& d'être abandonnée à ſon deſeſpoir : parce qu'étant Chrétienne, elle n'a pas été charitable ? Ce n'eſt point de l'impudicité, de l'envie, de la colere, de la violence ; ou du blaſphême que Dieu parle en ſon jugement dernier, pour condamner ces crimes : il ne parle que de l'inſenſibilité envers le pauvre : *Celuy qui n'aura pas fait miſericorde à ſon prochain, ſera jugé ſans miſericorde*, comme l'aſſûre l'Apôtre. C'eſt ainſi que ſeront traitées ces ames impitoiables, que la miſere de leurs freres n'a pû toucher. Mais peut-on avoir dans l'eſprit la penſée de ce redoutable tribunal, & n'être pas charitable ? Et que peut-on eſperer de la miſericorde de Dieu, quand on n'a pitié de perſonne ? C'eſt une marque qu'on n'a pas de foy, quand on n'eſt pas ſaiſi de fraieur à des menaces ſi terribles, & qui font fremir dés qu'on y penſe un peu ſerieuſement. Car les menaces d'un Dieu ne ſont jamais vaines : & il eſt auſſi terrible dans ſes jugemens, qu'il eſt aimable dans ſes miſericordes.

Judicium abſque miſericordia, ei qui non facit miſericordiam. Jac. ep. 2.

Si toutefois il ſe trouvoit quelqu'un qui ne fût pas touché de ces raiſons, parce que les ſuites en ſont éloignées : qu'il penſe du moins à la maniére dont Dieu exerce ſes jugemens dés cette vie ſur les Chrétiens, qui n'ont pas de charité : qu'il tremble en liſant dans l'Apocalypſe les foudroiantes menaces dont ce redoutable Juge, qui porte une épée tranchante dans ſa bouche, & qui tient la mort enchaînée dans ſes fers, frappe ces premiers Paſteurs des Egliſes d'Aſie : parce que leur charité, qui étoit comme le ſceau de leur caractere, & l'eſprit de leur vocation, s'étoit réfroidie. Qu'il regarde avec tremblement l'épou-

Apoc. c. 1. 2. & 3.

l'épouvantable punition de ce mal-heureux Saprice, dont parle Metaphraſte, qui, aprés les rigueurs d'une priſon cruelle, aprés les combats qu'il avoit ſi conſtamment ſoûtenus devant ſon Juge, pour défendre ſa foy, pert ſa couronne ſur le point de la recevoir. & de martyr devient un Apoſtat & un Païen : parce qu'il ne voulut pas pardonner une injure à ſon frere. Que diray-je des peines épouvantables, dont Dieu punit dés cette vie l'attache honteuſe, que les riches ont aux biens de la terre, en livrant ces malheureux à leurs convoitiſes, & en les laiſſant dans un oubli tres-profond de leur ſalut. Car le riche, dit Saint Baſile, en fermant les entrailles de la charité à ſon prochain, ſe ferme à même temps celles de la miſericorde de Dieu : & en traitant avec tant d'indifference JESUS-CHRIST dans le pauvre, il témoigne par ſa dureté, qu'il ne craint pas d'avoir pour ſon Juge celuy qu'il n'a pas voulu reconnoître pour ſon frere. C'eſt un cœur entiérement endurci, qui n'étant plus touché d'aucun ſentiment de crainte, ſe révolte ſous la verge : il ferme l'oreille aux avertiſſemens de ſa conſcience, & les yeux aux lumiéres de ſa raiſon : il devient même inſenſible aux mouvemens de l'humanité. C'eſt la peine la plus rigoureuſe dont Dieu châtie le riche, qui meurt dans l'abondance, & qui laiſſe de grands biens, à des heritiers ſouvent inconnus, ſans en faire part aux pauvres : il n'y penſe pas, parce que Dieu ne luy en fait pas la grace. On pourroit obtenir miſericorde, en donnant par aumône, du moins en mourant, ce que la mort doit bientôt ravir. Mais c'eſt un ſentiment

ment dont le riche n'eſt pas digne : & Dieu l'abandonne à l'aveuglement & à l'inſenſibilité dans ſa mort, en punition de la dureté qu'il a eûë pendant ſa vie, pour faire ſentir tout le poids de ſa juſtice à celuy qui ne s'eſt pas ſoucié de ſa miſericorde, dont il a mépriſé le ſecours, en refuſant ſon aſſiſtance au pauvre.

C'eſt de cét inſolent mépris, que naiſſent tant de deſordres dans les familles : de-là viennent ces ruines des maiſons, ces pertes, ces diffamations publiques, & toutes ces fautes honteuſes des particuliers. La providence de Dieu laiſſe tomber dans ces malheurs ceux qui dans la profeſſion qu'ils faiſoient du Chriſtianiſme, n'ont eû aucun ſentiment d'amour, ni de douceur pour leur prochain ; & qui ont été Chrétiens, ſans avoir l'eſprit & le caractere de Chrétien. Mais ſi la grandeur des menaces du Fils de Dieu eſt capable de nous émouvoir, la grandeur de ſes récompenſes doit avoir bien plus de force ſur nos cœurs pour les toucher.

C'eſt le troiſiéme motif. Il ne ſeroit pas aiſé de renfermer dans un diſcours tel que je me ſuis propoſé, toutes les récompenſes que Dieu a promiſes à la charité : l'Ecriture en eſt toute pleine. C'eſt à cette vertu que Dieu a promis le détachement des biens temporels, la fermeté de la foy, la pureté des mœurs, la joie de la bonne conſcience, la tendreſſe de la dévotion, la perſeverance inébranlable en la vertu, & l'infaillible récompenſe du ſalut. Dieu s'engage à pardonner tout en conſidération de la charité : parce qu'elle eſt la propi-

tiation la plus ordinaire du peché. Une aumône, une action de clemence, le pardon d'une injure, une œuvre de miſericorde, eſt capable de mettre à couvert toutes les fautes que la foibleſſe humaine peut nous faire commetre : rien ne purifie tant la conſcience, & ne nettoie davantage l'eſprit, que l'aumône. Combien de perſonnes ſimples & humbles ſe ſont renduës dignes de penetrer les myſteres de l'Ecriture ſainte, & d'entrer dans les ſecrets de Dieu, par les lumiéres de leur charite ? C'eſt une protection certaine contre la fragilité de l'homme, & contre l'occaſion d'offenſer Dieu; puis qu'elle réſiſte au peché, comme dit l'Ecriture : c'eſt le remede à tous les deſordres, auſquels l'homme eſt ſujet, dit Saint Ambroiſe : c'eſt le plus puiſſant de tous les mediateurs auprés de JESUS-CHRIST, parce qu'elle ſollicite ſans ceſſe ce rigoureux juge, qui ne ſe laiſſe fléchir qu'à l'aumône. Ce pauvre, que vous avez revêtu ; ce malade, que vous avez viſité ; cét innocent, auquel vous avez donné vôtre protection ; cét affligé, que vous avez conſolé, c'eſt JESUS-CHRIST. Car puis que JESUS-CHRIST nous a dit, qu'on fait à luy-même, ce qu'on fait au moindre de ſes ſerviteurs ; il n'y a point de difference, dit Saint Chryſoſtome, entre donner au neceſſiteux, & donner à JESUS-CHRIST. Si les pauvres ſont donc des Avocats auprés de Dieu ; ſi leur interceſſion eſt le ſecours le plus certain que le riche puiſſe attendre de ſes richeſſes au jour redoutable du Jugement univerſel : placez vôtre eſpérance dans ce treſor des miſericordes de Dieu, où la corruption, ni les voleurs n'ont point d'accés.

Eſt redemptio animæ miſericordia. *Ambr. ep. ad. Inſt.*

Date elemoſynam, & omnia ſunt munda vobis. *Luc. 11.*

Frange eſurienti panem tunc erumpet quaſi mane lumen tuum. *Iſ. c. 58.*

Eleemoſyna reſiſtit peccatis. *Eccl. c. 3.*

Quod feciſtis uni ex his fratribus meis minimis, mihi feciſtis. *Mat. 25.*

Qui recipit vos, me recipit. *Mat. 10.*

Homil. 85. in c. 27. Mat.

cés. Sçachez même que ce ſera vôtre charité, qui attirera ſur vous l'aſſiſtance du Ciel dans vos beſoins temporels, & dans ces affligeantes tribulations, auſquelles la miſere de nôtre condition eſt ſi ſujette : Car ſi vous étes charitables, Dieu ſera fidelle aux promeſſes qu'il fait dans ſon Prophete : *Vous n'aurez pas plûtôt ouvert la bouche, pour l'appeller à vôtre ſecours, qu'il répondra, Me voicy.* Tunc invocabis, & Dominus exaudiet : clamabis, & dicet, Ecce adſum. *Iſa.* 58.

Mais quel aveuglement au Chrétien, de pouvoir meriter le Ciel par un verre d'eau, ou par un morceau de pain qu'on preſenteroit à un pauvre par le motif de la charité Chrétienne, & de le luy refuſer ! Avec quel eſprit peut-il demander tous les jours à Dieu qu'il luy pardonne, s'il ne pardonne pas luy-même ? Voulez-vous qu'on ait pitié de vous ? ayez pitié des autres. Demandez-vous des graces ? Faites-en. Ne jugez point, ſi vous ne voulez pas être jugé. Car vous ſerez traité de la même maniére que vous aurez traité le prochain. Aprés tout, quelle récompenſe pourra toucher le cœur du Chrétien, ſi le Ciel, qui renferme dans luy ſeul toutes les récompenſes, & qui n'eſt promis qu'aux charitables, ne le touche point ? Car l'Evangile nous enſeigne que le Sauveur du monde, dans ce terrible jour, auquel il jugera le monde, ne fera miſericorde qu'à ceux qui auront été miſericordieux ; puis qu'en ouvrant le Ciel à ſes Elûs, il leur dira ces paroles : *Vous, qui m'avez vêtu, & qui m'avez nourri dans la perſonne du pauvre : venez recevoir une récompenſe éternelle, que je prépare à vos miſericordes.* Voilà quel eſt le prix de la charité Chrétienne : elle merite par un morceau de pain donné à un

Dimittite, & dimittemini ; date, & dabitur vobis. Eadem quippe menſura, quâ menſi fueritis, remetietur vobis. *Luc.* 6.

Venite Benedicti poſſidete paratum vobis regnum : Eſurivi & dediſtis mihi manducare, ſitivi & dediſtis mihi bibere. *Matth.* 25.

pauvre pour l'amour de JESUS-CHRIST, une récompenſe éternelle ; elle aquiert les biens du Ciel par les biens de la terre ; & pour des richeſſes periſſables, elle reçoit des richeſſes qui ne periront jamais. Voilà quelle eſt la vertu de l'Eſprit du Chriſtianiſme, de produire les fruits ſolides de l'éternité par des œuvres baſſes, foibles, & legeres. Car combien y a-t-il de Chrétiens, qui ſanctifient une vie d'ailleurs commune, & même quelquefois imparfaite, par le ſeul exercice de la charité ? Combien d'ames ont été élevées à une ſublime perfection, par la ſeule pratique de cette vertu, qui renferme toute la perfection du Chriſtianiſme ?

Corporalia feminas, recipis ſpiritualia. *Amb. 2. off. 30.*

Charitas, quæ eſt vinculum perfectionis. *Coloſſ. 3.*

Ce ſont-là des motifs capables de faire impreſſion ſur un cœur, qui eſt prévenu des lumiéres de la Foy, & qui eſt touché veritablement des eſpérances que nôtre Religion nous propoſe. Mais comme nous ſommes dans un ſiécle où la charité Chrétienne s'eſt fort refroidie, par la délicateſſe de tant d'interêts nouveaux, qui s'introduiſent dans le monde, & qui partagent les eſprits : tâchons de ranimer la chaleur de cette vertu par des conſidérations encore plus preſſantes, puis que la pratique en eſt ſi neceſſaire.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Concluſion de ce diſcours, en forme d'exhortation, pour porter les Chrétiens à la charité.

SI l'Eſprit du Chriſtianiſme n'eſt autre choſe que l'eſprit de la charité, comme il paroît par ce diſcours : Voions ſi nous ſommes charitables, pour juger ſi nous ſommes Chrétiens. Car la loy de la charité eſt la loy du Teſtament nouveau ; écrite au fond de nos cœurs, par l'impreſſion du Saint Eſprit. Deſorte qu'il ſeroit étrange que des Chrétiens inſtruits dans une école d'union, formez ſur les mêmes maximes, rachetez d'un même ſang, nourris d'un même pain, qui ont une même foy, une même eſpérance, & qui doivent être un jour réünis dans la même gloire, n'euſſent pas le même eſprit, & ne s'aimaſſent point ? Mais aprés tout, qu'en eſt-il ? A-t-on de la charité les uns pour les autres ? Le luxe, l'intérêt, l'ambition, le déreglément général des mœurs du ſiécle, n'ont-ils pas répandu par tout l'eſprit de diviſion ? Et quel jugement doit-on faire du Chriſtianiſme de ces derniers temps, où les animoſitez, les jalouſies, les procés, les querelles, les envies, les médiſances, les murmures, les injuſtices, les vengeances regnent avec tant de chaleur ? A-t-on jamais veû tant de diviſions dans les familles, tant de ſéparations dans les mariages, tant de froideur & d'indifference parmi

Hoc eſt præceptum meum, ut diligatis invicem. Joan. 13.

les proches, ſi peu d'union dans les Communautez, & tant d'opinions differentes dans la Religion? On n'a pas de charité pour ceux qu'on connoît, comment en auroit-on pour ceux qu'on ne connoît pas? On n'aime pas ſes proches, comment aimer ceux qui ne le ſont pas? On a de la dureté pour ſes domeſtiques, peut-on avoir de la tendreſſe pour des Etrangers? Jamais le luxe n'a plus regné dans le monde, & peut-être que jamais les pauvres n'ont été moins ſecourus: ſommes-nous Chrétiens avec des mœurs ſi languiſſantes? Ces derniers temps, où *les hommes ſe doivent haïr les uns les autres*, où *la charité des fideles doit ſi fort ſe refroidir*; ces temps, dis-je, prophetiſez par Nôtre Seigneur, ſont-ils déja venus?

Odio habebunt invicem: abundabit iniquitas, & refrigeſcet charitas multorum. *Matth.* 24.

Quoy-qu'il en ſoit, tremblons, ſi nous ſommes dépourvûs de charité: Car ſans elle, nos eſpérances ſont vaines, & nous avons dégeneré de l'eſprit des premiers Chrétiens, qui en renonçant génereuſement à tous les biens de la terre, n'élevoient leur eſprit que vers le Ciel, & faiſoient éclater aux yeux de tout l'univers la pureté de leur Foy, par l'ardeur de leur charité. Ne nous écartons donc point de la voie ſeûre du ſalut, qu'ils nous ont marquée par l'exercice de cette vertu, qu'ils ont pratiquée avec tant de perſeverance & tant de fidélité. N'étouffons point dans nous les ſentimens de cét eſprit, que le Chriſtianiſme y a fait naître. Examinons-nous, & voyons ſi nous avons ce ſceau de nôtre prédeſtination, qui nous eſt montré ſi diſtinctement dans l'Evangile: craignons de perdre les traits de ce divin caractere, de-

Via cæli pauper eſt, incipe erogare, ſi non vis errare. *Auguſt. ſerm.* 25. *de verb. Dom.*

peur

peur de perdre en même temps les marques & le gage le plus certain de nôtre ſalut: ſoions touchez de compaſſion pour nos freres, afin que Dieu ſoit touché de compaſſion pour nous; aſſiſtons-les dans leurs beſoins, afin que Dieu nous aſſiſte dans les nôtres: faiſons-leur miſericorde, afin qu'il nous la faſſe: ne jugeons point d'eux, puis que nos jugemens doivent être un jour jugez: ou ſi nous les jugeons, que ce ſoit ſans les condamner, pour n'être point condamnez: car nous ſerons jugez de la maniére dont nous jugerons. N'eſperons point que Dieu nous tende une main ſecourable, ſi nous refuſons du ſecours à l'affligé, qui nous le demande. Quel orgueïl ſeroit-ce, de voir avec des yeux ingrats JESUS-CHRIST donner ſon ſang ſur la Croix pour nous, & de luy refuſer un morceau de pain qu'il nous demande par la bouche du pauvre? Et quel malheur pour nous, ſi ces richeſſes, qui ne nous donnent que de l'inquiétude, & que nous devons quitter un jour, devenoient un obſtacle à nôtre ſalut, Dieu ne nous les ayant données que pour nous ſauver par leur moyen? Qu'heureux eſt celuy qui pour en faire un bon uſage abandonne l'amour de ſes treſors, pour ne ſe réſerver point d'autre treſor que celuy des richeſſes de la miſericorde de Dieu, au jour de ſes vengeances.

Nolite judicare, & non judicabimini. Nolite condemnare, & non condemnabimini. *Luc. 6.*

Mais la juſtice de ce Juge redoutable a des ſecrets & des abîmes impenétrables à nôtre eſprit. Cette grace n'eſt point pour les riches, ni pour les Grands de la terre, qui par un endurciſſement de cœur effroiable, ſont devenus tellement inſenſibles aux mouvemens de

la pitié, qu'ils voient la misere de l'affligé, sans en être touchez. Ah si ce pauvre, qui a la douleur peinte sur son visage ; ce pauvre, qui est vôtre frere, ce pauvre enfin qui represente JESUS-CHRIST en personne, n'est pas capable de vous toucher, à quoy serez-vous sensible ? Si vous avez été assez cruel pour fermer les entrailles à son besoin : comment pourrez vous avoir la confiance des vrais fideles, qui mettent leurs espérances dans les entrailles de leur Sauveur, d'où coulent ces sources de misericorde, qui sont l'azile des pecheurs ? Avec quelle asseûrance paroîtrez-vous au souverain tribunal du Jugement dernier, pour rendre compte de vôtre vie à ce Juge inflexible, qui rendra à chacun selon ses œuvres, si vous avez été dur & impitoiable à tout le monde ? Mais quelle fraïeur ne ressentira-t-on point, quand on entendra ces terribles paroles de l'Evangile : *Allez maudits*, & ce qui suit : lors qu'on aura negligé de revêtir JESUS-CHRIST, quand il a été nud, & de le nourrir, quand il a eû faim, dans les membres dont il est le chef ? Il faut être bien aveugle, de se croire en asseûrance contre les jugemens d'un Juge si severe, qui voit tout ; quand on a eû tant de mépris pour luy dans la personne de ses freres.

Mais c'est l'épouvantable égarement d'esprit, & l'aveuglement effroiable, auquel Dieu a coûtume d'abandonner ceux, qui se laissent endurcir à l'avarice & à lorgueïl des grandeurs du monde, & qui sont assez cruels, pour traiter leurs freres avec plus de dureté qu'ils ne traitent les bêtes, dont ils se servent pour leur vanité. Si Dieu doit un jour demander compte

compte au Chrétien d'une parole oiſeuſe, quel compte ne demandera-t-il point de ces folles dépenſes de la plûpart des Grands, & de tous les abus qui ſe ſont commis dans l'adminiſtration du bien qu'il leur a donné? Car le bien que Dieu donne, n'eſt plus à celuy à qui il le donne, quand il en a pris ce que le beſoin & la bienſéance de ſon état luy permettent: ce bien eſt au pauvre, quand le pauvre eſt dans la neceſſité: c'eſt la raiſon pour laquelle le Prophete appelle l'aumône une juſtice, & non pas une miſericorde: *Il a diſtribué*, dit-il, *ce qu'il avoit aux pauvres: la memoire de ſa juſtice durera éternellement.* Vous n'étes poſſeſſeur de vos biens, dés que vous étes Chrétien, que pour en être le diſpenſateur: donnez peu, ſi vous avez peu: mais donnez beaucoup, ſi vous avez beaucoup. Car quel plus grand patrimoine un pere peut-il laiſſer à ſes enfans, que la protection de JESUS-CHRIST, qu'il a ſecouru, en ſecourant le neceſſiteux, qui a eû recours à ſon aſſiſtance?

Diſperſit, dedit pauperibus, juſtitia ejus manet in æternum. *Pſal.* 111.

Heureux celuy qui comprend ce myſtere! c'eſt un ſecret inconnu à l'eſprit terreſtre du monde, qui ne ſçait pas l'avantage qu'il y a de voir le beſoin du neceſſiteux, par le motif ſincere de la charité Chrétienne. Heureux, dis-je, celuy qui l'entend. Il ne ſe rebute point de ce dehors ignominieux, ni de l'état miſerable du pauvre, parce qu'il voit JESUS CHRIST caché ſous cette baſſe phyſionomie & ſous ces haillons. Il ne regarde point la pauvreté de ſes habits: il conſidere le prix de ſon ame; ce corps couvert d'ulceres ſous des vêtemens déchirez ne luy paroît point indigne de ſon aſſiſtance, parce qu'il eſt regardé favorablement

Beatus qui intelligit ſuper egenum & pauperem. *Pſal.* 40.

du Ciel : dés là qu'il eſt un veritable pauvre : ainſi il le reçoit comme un Ambaſſadeur envoié de la part de Dieu pour traiter de paix avec luy, & pour entrer en négociation de l'affaire de ſon ſalut. Il eſpere que l'aumône qu'il luy fait, ſera la cauſe de ſa prédeſtination, & la ſource de ſa gloire. Voilà ce que le Chrétien doit comprendre, quand il voit le pauvre : & bien-heureux encore une fois celuy qui le comprend. Si nous ſommes donc veritablement Chrétiens, comme nous nous glorifions de l'être, ſuivons cet admirable conſeil que Saint Paul donnoit aux Coloſſiens, pour les élever à la hauteur de cét eſprit qu'il leur inſpiroit, conformément à l'image qu'il leur avoit tracée de l'homme nouveau qu'il leur prêchoit : *Revêtez-vous donc comme des Elûs de Dieu* ; c'eſt à dire, comme des Chrétiens ; *revêtez-vous*, leur dit-il, *des tendreſſes & des entrailles de miſericorde & de bonté, chacun remettant à ſon frere tous les ſujets d'offenſe, & vous pardonnant les uns aux autres, comme le Seigneur vous a pardonné.* Nôtre Rédempteur, tout revêtu qu'il eſt de foibleſſe, nous apprend à pardonner à nos ennemis, en nous pardonnant à nous-mêmes, qui ſommes les ſiens. Nous ſommes ſi délicats, que nous ne pouvons ſouffrir ceux qui nous bleſſent dans les moindres choſes ; & nous nous vantons cependant d'être les diſciples d'un Dieu, qui pardonne à ſes bourreaux, qui meurt pour ceux qui le crucifient, & qui, malgré nos ingratitudes, ne laiſſe pas de répandre ſur nous ſes bien-faits, & les marques continuelles de ſes bontez.

Induite vos ergo ſicut electi Dei, viſcera miſericordiæ : benignitatem, modeſtiam, patientiam, ſupportantes invicem, & donantes vobiſmetipſis, ſicut & Dominus donavit vobis, ita & vos. *Col.* 3.

Je ne vous dis point, quittez vos biens, comme les premiers fideles, qui alloient les porter

porter aux pieds des Apôtres ; allez affronter les Tyrans, pour faire une profeſſion éclatante de vôtre Foy, comme les Martyrs. Je ne vous dis point, retirez-vous dans les deſerts, pour mener une vie penitente comme les Anacoretes : vendez vôtre liberté, comme Saint Paulin : traverſez les mers, comme Saint François Xavier : quoy-que Dieu merite toutes ces choſes & davantage : je ne vous propoſe point la vie des premiers Chrétiens, comme le modele le plus ſaint, & la veritable regle de la perfection Evangelique. Je vous dis ſeulement, ne dechirez point la réputation de vôtre frere, pardonnez à cét ennemy, ſecourez ce pauvre : c'eſt aſſez pour vous. Je ne vous dis pas, ſauvez tant d'ames qui periſſent : je vous dis ſeulement, ſauvez-vous vous-mêmes : vôtre ame eſt vôtre premier prochain, ne la perdez pas. Aimez ceux avec qui vous avez à vivre : mais aimez-les d'une charité pure & ſincere, que ni vos propres interêts, ni l'artifice des hommes ne puiſſent jamais alterer : afin que l'unité d'eſprit, qui doit être parmi des fideles, ne ſoit point bleſſée.

Laiſſons les Peres Spirituels inventer de nouvelles methodes de dévotion, pour contenter l'humeur du ſiécle, qui ſe pique tant de curioſité. Arrêtons-nous tout ſimplement à la pratique de cette vertu, ſans rechercher d'autre voie plus parfaite, pour aller à Dieu : puis que Saint Paul, Saint Jean, & l'Evangile même n'en ont point reconnu de plus excellente. Enfin ſoions charitables, ſi nous prétendons être Chrétiens, puis que la charité eſt le veritable Eſprit du Chriſtianiſme.

Super omnia charitatem habete. *Coloſ* 3.

FIN.

LA PERFECTION DU CHRISTIANISME, TIRE'E DE LA MORALE DE JESUS-CHRIST.

Par le R. RAPIN.

A

MADAME

LA DUCHESSE

DE

RICHELIEU

DAME D'HONNEUR

DE

LA REINE.

MADAME,

On ne ſera pas ſurpris de voir vôtre nom à la tête d'un ouvrage qui renferme ce que le Chriſtianiſme a de plus parfait : quand on fera reflexion que le nom de Riche-

Richelieu a toûjours été ſi favorable à la vertu, & que Dieu s'en eſt ſervi autrefois, pour faire des choſes ſi avantageuſes a la Religion. L'opinion qu'on a dans le monde de vôtre pieté fera ſans doute encore plus d'effet que vôtre nom. Car une conduite auſſi irreprochable que la vôtre, eſt capable de donner bien du credit à la veritable devotion dans la Cour où elle eſt ſi peu connuë.

Mais parce que l'ouvrage que je vous preſente, eſt d'une qualité, à ne pas me permettre de rechercher la faveur : il eſt important pour moy, qu'on ſçache que vôtre rang & vôtre fortune ont moins de part en ce preſent, que vôtre vertu. La morale de ce livre eſt ſi differente de la morale de la Cour, que je ne dois pas même pretendre, que le credit que vous y avez, me ſerve à y être bien receu, & à en meriter le ſuffrage. Car on écoute peu la verité, dans un lieu où la vanité fait tant de bruit, & où l'on eſt ſi ſenſible à la flaterie. Vous ne me conſeilleriez pas vous même, MADAME,

de

de me mettre fort en peine de plaire aux Grands ; dans un livre qui n'eſt fait, que pour détruire l'opinion, qu'on a de la Grandeur, & pour en faire connoître le neant. Et je ne ſerois pas digne de parler, comme je fais, pour les interêts de Jeſus-Chriſt, & d'expliquer la ſeverité de ſa loy, ſi je penſois à meriter l'approbation de la Cour, dans un ſujet où j'entreprens de cenſurer ſa conduite, & de combattre ſes maximes.

Car on ne reſpire à la Cour, que le plaiſir : & je ne parle que de ſouffrances. On ne s'attache à la Cour qu'au preſent, & par les faux principes d'une prudence mondaine, on y fait d'eternelles reflexions ſur les affaires du temps : & je ne fais icy mention que de cet avenir glorieux qui doit occuper tout l'eſprit du Chrétien, & le remplir de cette grande idee de l'éternité. On ne connoît point à la Cour d'autre vertu, que l'amour propre : & tout le deſſein de cet Ouvrage eſt d'enſeigner la haine de ſoy-même, & un renoncement perpetuel à ſon ſens & à ſon eſprit. Vous y verrez

rez, MADAME, *ce que vous ſçavez déja ſi bien, & ce que le monde ne ſçait point ; que la gloire la plus pure du Chrétien conſiſte dans l'ignominie ; que ſa veritable grandeur eſt un mépris ſincere de la grandeur ; que l'amour de la pauvreté, & le détachement des biens de la terre doit être tout ſon treſor. Enfin, vous y trouverez des veritez, que les Grands n'entendent point, & qu'on ne leur dit preſque jamais.*

Voilà, MADAME, *le deſſein du livre que je vous offre : & je ne pouvois l'offrir avec bien ſeance qu'à une perſonne, dont la vertu fût auſſi ſevere que la vôtre, pour diſpoſer le monde à la morale que je luy propoſe. On y aura plus de creance, ſi vous l'approuvez : on prendra pour un remede contre les enchantemens de la Cour cette cenſure de la vanité, ſi vous en autoriſez l'uſage. L'orgueil même des ſages du monde n'oſera ſe ſcandaliſer d'un Ouvrage qui n'eſt fait que pour humilier les Grands : quand on le verra dans vos mains. Les gens de bien y auront de-*

dequoy ſe conſoler, ceux qui ne le ſont pas dequoy ſe confondre: & les libertins reconnoîtront dans une morale ſi pure la verité de nôtre Religion; car l'eſprit de l'homme ne peut imaginer rien de ſi ſaint.

Mais peut-être, MADAME, *que l'exemple de vôtre vertu feroit encore plus que toutes mes raiſons, pour diſpoſer les eſprits à cette idée de perfection que je propoſe. On deviendroit modeſte, dans le monde, par les reflexions qu'on feroit ſur vôtre conduite. On y apprendroit la moderation, en vous étudiant. On y ſeroit ſage & circonſpect, en vous voyant marcher au travers de tant de precipices, dont la Cour eſt environnée, ſans faire un faux pas; conſerver dans l'inégalité & dans l'inconſtance de la vie qu'on y mene, cette égalité d'ame, qui vous eſt ſi ordinaire; ſuivre ſcrupuleuſement les lumieres d'une raiſon, qui ne vous laiſſe rien aimer que vôtre devoir; ne rien perdre de la ſolidité naturelle de vôtre eſprit parmi tout ce que la faveur a de vain & de frivole; faire tous les honneurs*

neurs de vôtre charge, & rendre ce que vous devez à la Reine vôtre maîtresse, sans rien oublier de ce que vous devez à Dieu; être devote sans critiquer la devotion des autres; vertueuse sans être incommode à personne; & faire toutes choses avec un air de grandeur & de qualité, sans cesser d'être humble & d'être Chrétienne.

N'est-ce point aussi, MADAME, *le dessein que Dieu a eû en vous élevant aupres d'une si grande Reine, pour rendre toutes ces vertus, dont il vous a doüée, encore plus utiles, par vôtre élevation. Pour moy c'est ce que je pretends,* MADAME, *d'attirer les yeux encore d'avantage sur vous en publiant cet Ouvrage sous vôtre nom. Ainsi en servant le public, je m'acquitte d'une obligation particuliere que j'avois de temoigner avec combien de zele & de respect je suis,*

MADAME,

Vôtre tres-humble, & tres-obeïssant serviteur
R. RAPIN
De la Compag. de Jesus.

AVER-

AVERTISSEMENT.

CE traité de la Perfection eſt une ſuite d'un traité de l'Eſprit du Chriſtianiſme, qu'on donna au public il y a un an. Ces deux traitez renferment l'eſprit tout entier du Chrétien. Dans le premier, on propoſe *l'amour du prochain*, comme une marque eſſentielle de l'eſprit du Chrétien, que l'Evangile donne par ces paroles : *on connoîtra que vous êtes mes diſciples, ſi vous vous aimez les uns les autres.* Et dans ce ſecond traité ; on propoſe, pour l'accompliſſement de ce caractere du Chrétien, *la haine de ſoy-même*, en ce renoncement à ſon propre eſprit, ſi celebre dans l'Evangile,

In hoc cognoſcent omnes quia diſcipuli mei eſtis, ſi dilectionem habueritis adinvicem. *Joan.* 14.

le, ſans lequel on ne peut être vray diſciple de Jeſus-Chriſt, comme il l'aſſeure luy-même dans Saint Luc. *Si vous voulez être mon diſciple, renoncez vous vous même.* L'amour du prochain ne peut être pur & ſincere, ſans cette haine de ſoy-même & de ſon eſprit: on aime les autres, dés qu'on ne s'aime plus: & on a de l'indulgence pour eux dés qu'on eſt dur à ſoy-même. Au moment que les Apôtres reçoivent le ſaint Eſprit, ils deviennent ennemis d'eux-mêmes, & amis de leurs perſecuteurs: il n'y a rien de plus établi dans l'Euangile, que cette verité; & toute la vertu du Chriſtianiſme roule ſur ce principe.

Si quis vult venire poſt me abneget ſemet ipſum. *Luc.* 9.

Mais parce que ce titre de la haine de ſoy-même eût été capable d'effaroucher les eſprits, on a jugé plus à propos d'appeller ce traité, la Perfection du Chriſtianiſme. Car quoy qu'il ſoit également ordonné dans l'Evangile, au Chrétien d'aimer ſon prochain, & de ſe haïr

haïr : toutefois parce qu'il eſt encore d'une plus grande perfection de haïr ce qu'on trouve toûjours aimable, c'eſt àdire ſoi-même, que d'aimer ce qui peut être haïſſable, c'eſt-à-dire ſon prochain, on a appellé cette ſeconde partie la perfection du Chriſtianiſme ; & on ne ſe ſert, pour la perſuader au Chrétien, que de l'exemple de Jeſus-Chriſt, qui eſt plus fort que toutes les raiſons. C'eſt dans ces deux parties que conſiſte tout l'eſprit du Chriſtianiſme. Voilà le caractere de la vraye devotion, & la regle pour connoître les veritables devots d'avec ceux qui ne le ſont pas. Et quelque methode de devotion, que puiſſe inventer l'eſprit de la nouveauté ; quelque idée de perfection qu'on s'imagine, pour y rafiner, elle ſera fauſſe, ſi elle n'eſt conforme à ce caractere, qui donne pardeſſus toutes choſes, au Chrétien la haine de luy-même, & l'amour du prochain.

On

LA PERFECTION DU CHRISTIANISME.

CHAPITRE I.

Que la vie du Fils de Dieu doit être le modele de la vie & de la perfection du Chrétien.

L'Ancien Teſtament étoit une loy de rigueur & de ſervitude, qui n'inſpiroit par ſes maximes que des ſentimens bas & terreſtres au peuple, qu'il inſtruiſoit; & il n'étoit pas capable de conduire l'homme à ſa perfection. Les commandemens de cette loy qui furent écrits ſur la pierre en des caracteres ſenſibles, & qui furent publiez ſur la montagne à la lueur des éclairs & au bruit du tonnerre, par un Legiſlateur environné de tout ce que la majeſté a de plus terrible, don-

In ſervitutem genens. *Gal.* 4. Nihil ad perfectum adducit lex. *Heb* 3.

donnoient à l'homme l'eſprit de crainte, ſans pouvoir luy donner l'eſprit d'amour : ils faiſoient connoître le peché, ſans le faire haïr ; & toute la morale de Salomon étoit plûtôt une cenſure du vice, qu'une leçon parfaite de la vertu. Car quoy que Dieu en fût l'auteur : toutefois parce qu'il s'accommodoit à la foibleſſe d'un peuple timide & groſſier, il n'employoit que la ſeverité, qui pouvoit détourner ce peuple du peché, par une crainte impure & ſervile, mais qui ne ſuffiſoit pas pour le rendre parfait.

Per legem cognitio peccati. *Rom. 3.*

La perfection de l'homme devoit être l'ouvrage du Teſtament nouveau : il falloit une lumiere toute celeſte, pour luy ſervir de guide dans la voye qu'il devoit tenir ; & le peché avoit tellement dereglé ſon eſprit, qu'il étoit neceſſaire que Dieu fit un nouvel homme, comme parle l'Ecriture, pour le rendre capable de cette diſcipline, que le Redempteur apportoit au monde.

In Chriſto Jeſu nova creatura. *Coloſ. 6.*

Enfin le Chriſtianiſme renfermoit une idée de perfection ſi haute & ſi divine, qu'il falloit la vie d'un Dieu pour ſervir de modele à la vie du Chrétien. La vertu des Patriarches & des Prophetes n'étoit pas aſſez pure, pour former celle de la loy de grace. Ces grands perſonnages, tout admirables qu'ils étoient, ne laiſſoient pas d'être ſujets à des ignorances & à des foibleſſes, qui les rendoient incapables de guerir les nôtres. Nos maladies demandoient un medecin, qui en fût exempt : & l'homme ne pouvoit devenir parfait, à moins d'avoir devant les yeux une vertu ſans tache & un modele ſans defaut. C'eſt pour ce ſujet que le Fils de Dieu ſe fait homme. Car

non seulement son Incarnation devoit être le prix de nôtre redemption, mais aussi le remede de nos infirmitez. Et de la même maniere que l'homme ne pouvoit se relever de sa cheûte, sans l'entremise d'un si puissant mediateur: aussi sa perfection étoit impossible sans l'exemple d'une vertu aussi pure que celle d'un Dieu. Ainsi Dieu se fait homme, non seulement pour nous délivrer par sa mort de la servitude du peché; mais encore pour nous servir de guide par sa vie dans la voye de la perfection. De sorte que ses humiliations & ses souffrances qui n'étoient pas absolument necessaires pour nôtre salut, étoient necessaires pour nôtre instruction. Car il n'y a nulle apparence que Dieu qui est si sage, & si juste, eût voulu affliger une chair aussi innocente, que celle de son fils, par une vie si penible, & par une mort si ignominieuse, s'il n'eût eû d'autre dessein que de nous racheter. En effet ce n'étoit pas assez d'établir une religion si sainte que la nôtre, s'il n'eût donné en sa propre personne une idée de la sainteté de cette religion. Il falloit qu'en pratiquant luy-même ces grandes vertus, qui servent de fondement au Christianisme il apprît au Chrétien à les pratiquer. Car comment eût-il fait des humbles, s'il ne se fût dépoüillé de ses grandeurs? Comment eût-il peû faire aimer la pauvreté, s'il ne l'eût aimée luy-même? C'est sa penitence qui a fait l'austerité des Anacoretes: c'est sa pureté qui a fait la pureté des Vierges: & la conduite universelle de sa vie a été une pratique continuelle de toutes les vertus, afin qu'elle peût servir de modele à tous les fidelles, de quelque profession qu'ils fussent.

Nisi Deus esset, non afferret remedium; & nisi esset homo, non præberet exemplum. *Leon. Serm. de Nativit.*

A la verité ces voyes étoient inconnuës à l'homme avant la venuë de Jesus-Christ ; il falloit un Dieu pour les découvrir & pour les enseigner: sans son exemple toute la morale de l'Evangile auroit été inutile, parce qu'elle étoit si élevée au dessus des forces humaines, qu'elle eût paru impossible, si elle n'eût été premierement pratiquée par son Legislateur. Il est certain que cette loy est toute sainte & toute divine, puisque Jesus-Christ comme Dieu l'a enseignée ; mais il est certain aussi qu'elle est douce & facile, puisque Jesus-Christ comme homme l'a pratiquée. Il est ce livre fermé de l'Apocalypse, & le seul que le Chrétien doit étudier : mais on fait bien plus de progrés dans cette étude par la soûmission & par l'humilité, que par la force & la penetration de l'esprit. Pendant que la raison humaine a voulu s'élever par ses propres lumieres à la connoissance de Dieu, Dieu s'est caché à l'homme, pour le confondre dans son orgueil, & pour luy faire sentir le besoin qu'il avoit d'un Redempteur. Plus on a d'humilité, plus on découvre de lumieres dans ce livre admirable : c'est un tresor où toutes les richesses de la divinité sont renfermées, comme parle l'Apôtre ; & les merveilles qu'on y trouve paroissent toûjours nouvelles à ceux qui les recherchent avec cét esprit nouveau de la loy de grace.

Apocalyp. cap. 5.

Clamabunt ad Dominum, & mittet eis salvatorem. *Isai. c. 19.*

In novitate spiritus, & & non in vetustate literæ. *Rom. 7.*

Mais quand le Chrétien veut sincerement marcher sur les traces d'un si grand maître, pour devenir son disciple ; quand il veut entrer dans cette école, pour étudier cette celeste doctrine cachée sous l'apparence d'une vie aussi simple & aussi commune qu'a été celle de Jesus-Christ ; quand il veut penetrer

trer à fond l'esprit de ce divin instructeur : il doit commencer par s'imposer silence à luy-même, pour écouter plus fidellement ce que luy enseignera l'esprit de Dieu ; & quand il n'écoutera que cét esprit, quand il ne prendra que les instructions d'un Dieu, sans y mesler les instructions de l'homme, à quel degré de perfection ne pourra-t-il pas s'élever ? Au reste l'homme n'aura pas de peine à comprendre que c'est Dieu seul qu'il doit écouter, parce que c'est le seul qui luy parle de son salut, qui est son veritable interêt, comme Jesus-Christ est le seul que le Chrétien doit étudier, parce qu'il est luy seul la veritable voye de la perfection Chrétienne. Concevons bien la sainteté du Christianisme, par la necessité de l'instruction dont nous avons besoin, pour être Chrétiens. Car il n'appartient qu'à un Dieu d'instruire le Chrétien ; & le Chrétien ne peut former son esprit, que sur l'esprit d'un aussi saint maitre, que l'est Jesus-Christ.

Parum erat Deo, ut filium faceret demonstratorem viæ, eum ipsum viam fecit. *Aug. in Ps.* 109.

Quoy que ces mysteres ayent été manifestez au monde par la venuë du Fils de Dieu, ils sont toutefois cachez à la plûpart du monde. On s'arrête à la superficie des choses sans en penetrer le fond : on regarde ce qu'a fait Jesus-Christ pour les hommes sans regarder par quel principe il l'a fait. On voit qu'il a été humble, qu'il a été pauvre, qu'il a été patient, sans considerer l'esprit avec lequel il a pratiqué l'humilité, la pauvreté, & la patience. Apprenons ce secret de saint Paul, qui a été destiné de Dieu pour apprendre aux hommes à connoître Jesus-Christ, qui est la seule science dont se vante cét Apôtre : & puisque la vie

Vias illius quis intelligit? *Eccli.* 16.

Non judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, & hunc crucifixum. 2. *Cor.* c. 2.

d'un homme-Dieu doit être le modele ſur lequel nous devons regler la nôtre, examinons le détail de cette vie, pour profiter de toutes ſes circonſtances; attachons-nous à toutes les démarches d'un guide ſi ſeûr, pour ne pas nous égarer dans la voye de la perfection; ne nous arrêtons pas ſimplement à l'apparence exterieure de ces myſteres, ſans en penetrer l'eſprit. Entrons s'il nous eſt poſſible dans tous les ſentimens de Jeſus-Chriſt, pour animer nos actions des mêmes principes, dont il animoit les ſiennes: développons ce treſor, pour en puiſer toutes les richeſſes: & reconnoiſſons la profondeur de la ſageſſe de ce medecin, pour connoître mieux la profondeur de nos bleſſures.

Hoc ſentite in vobis quod & in Chriſto Jeſu. Paul. Phil. c. 5.

CHAPITRE II.

Ce que le Fils de Dieu eſt venu principalement apprendre à l'Homme.

COmme le deſſein de l'Incarnation regardoit plûtôt l'interêt de Dieu que l'interêt de l'Homme: il alloit principalement à rétablir le Createur dans tous ſes Droits ſur la creature, que le peché avoit revoltée contre ſon Souverain. De ſorte que ce Myſtere étoit pour apprendre à l'Homme à être ſujet à Dieu de la même maniere que les autres creatures étoient ſujettes à l'Homme. Mais ce n'étoit pas aſſez pour rétablir l'Homme dans l'état d'où il étoit dechû par le peché, que de l'aſſujettir à Dieu.

La

La perfection des êtres insensibles consiste à dependre parfaitement de leur Principe : mais la perfection de l'Homme, qui est un être raisonnable, consiste à sentir cette dependance, à la reconnoître, à l'aimer, & à rendre un hommage continuel à la Souveraineté de Dieu, par ce sentiment, & par cette reconnoissance.

Le peché avoit renversé cet ordre, par un esprit d'amour propre & d'independance, qu'il avoit inspiré à l'Homme : son cœur étoit devenu son Idole : tous ces sentimens de dependance, de soumission, & de servitude qui font le caractere essentiel de la creature avoient été détruits, par l'esprit de revolte contre le Createur. Jesus-Christ vient apprendre à l'Homme à se soumettre à Dieu : & parce que cet assujetissement ne peut être parfait que par un entier aneantissement, le Fils de Dieu vient apprendre à l'Homme à s'aneantir, en s'aneantissant luy-même & en prenant un esprit de creature par des sentimens d'une entiere soumission à l'égard de son Createur.

C'est enquoy consiste particulierement la souveraine perfection du Chrétien, qui par la qualité de Peuple reconquis à Dieu, comme parle saint Pierre, luy doit l'être, la vie, la grace & les asseurances de la gloire, qui sont tous les biens dont l'Homme puisse être capable. Et le Chrétien ne peut s'aquitter parfaitement envers Dieu des obligations infinies, qu'il luy a, qu'en renonçant entierement à soy, pour se donner tout-à-fait à luy. C'est ce renoncement à soy-même que le Fils de Dieu vient apprendre à l'Homme, sans lequel l'Homme ne peut être le Disciple de Jesus-Christ.

Populus acquisitionis. *Petr. ep. 1.*

Qui non renunciat omnibus, non potest meus esse discipulus. *Luc. 14.*

Mais à quoy va ce renoncement à ſoy-même, ſi recommandé dans l'Evangile, & ſi peu pratiqué : & qu'eſt-ce enfin que renoncer à ſoy ? C'eſt renoncer à ſes plaiſirs, à ſa commodité, à ſa ſatisfaction, à ſa reputation, à ſa gloire, & generalement à tous ſes interêts. C'eſt encore plus, dit ſaint Luc, c'eſt ſe depoüiller de toutes les tendreſſes de la Chair & du Sang, c'eſt ſe defier de ſon jugement & de ſa raiſon, & avoir de la haine pour ſon propre eſprit. Voilà ce que le Fils de Dieu eſt venu faire au monde, en ſe faiſant Homme, pour apprendre par ſon exemple cette divine leçon à l'Homme, & pour le rétablir dans cette perfection de vie, dont il doit faire profeſſion, dés qu'il eſt Chrétien.

Qui non odit Patrem ſuum, Matrem, uxorem, filios, adhuc & animam ſuam, non poteſt meus eſſe diſcipulus. *Luc. ibid.*

Le dereglement le plus univerſel que le peché eût cauſé à l'Homme étoit l'amour de luy-même. Tous les vains amuſemens de la Chair, & toutes les ſatisfactions de l'eſprit flattoient ſes ſens, qui étoient entraînez au relâchement par le propre poids de la corruption. Sa vie étoit ſemblable à une mer toûjours emeüe, par l'agitation de ſes deſirs : & ſa raiſon ne ſuivoit point d'autre guide que ſa paſſion. Et ce fut par un dereglement ſi general, que l'homme s'eleva au deſſus de luy-même pour affecter d'être plus qu'il n'étoit, & qu'il commença à deſirer injuſtement tout ce qu'il n'avoit pas, pour le poſſeder. Ce fut auſſi par le même principe qu'il ſe piqua d'eſprit de ſageſſe, de conduite pardeſſus toutes choſes, ne voyant rien de plus capable de luy attirer l'eſtime des hommes & de luy donner de la reputation. C'étoit là le veritable fonds de l'homme corrompu par le peché : ſa plus forte paſſion étoit de

de plaire, d'aimer l'applaudiſſement, & de rechercher en toutes choſes de l'approbation. C'étoit par cet amour de lui même qu'il devint idolatre de ſes ſentimens, & adorateur perpetuel de ſes penſées, qu'il ne vouloit que de la ſoûmiſſion pour ſes ordres, que de la deference pour ſes volontez, que de la condeſcendance pour ſes deſirs, & qu'il ne pouvoit ſouffrir de contradiction. Enfin il recherchoit ardemment d'être flatté dans la bonne fortune, d'être plaint dans la mauvaiſe, d'être honoré des petits, d'être connû des grands, & d'être careſſé de tout le monde. Et cet amour dereglé que l'homme avoit de luy même, étoit la playe la plus profonde que luy eût fait le peché. Le Fils de Dieu vient guerir cette bleſſure par ſon Incarnation : & voicy le détail de ſa conduite en cette gueriſon.

Pour détruire en l'Homme cet eſprit de pecheur, qui aime l'élevation, l'abondance, l'eclat, & la reputation: le Fils de Dieu prend une conduite toute contraire. De Dieu qu'il eſt, il s'abaiſſe à ſe faire homme dans ſon Incarnation : de Souverain du monde, il ſe fait pauvre & neceſſiteux dans ſa naiſſance: & pour renoncer à l'eclat & à la reputation, il ſe fait enfant. L'homme veut être connû, il veut être eſtimé, il veut être aimé : & le Fils de Dieu cherche à être inconnû, à être mépriſé, à être haï & perſecuté. Voila une conduite bien oppoſée à la nôtre: comme Dieu le dit luy-même, *mes voyes ne ſont pas vos voyes*. Examinons cette conduite, qui doit ſervir de guide au Chrétien pour marcher dans le chemin de la perfection. Penetrons l'eſprit avec lequel le Fils de Dieu a accompli ces grands Myſteres pour nôtre ſalut, & pour

Non enim cogitationes meæ, cogitationes veſtræ, neque viæ veſtræ viæ meæ dicit Dominus. *Iſai.* 55.

nôtre inſtruction ; & conſiderons quelle obligation nous impoſe l'exemple d'un Dieu, qui ſe fait homme, pour nous marquer par ſes propres demarches le chemin qu'il faut tenir pour arriver à la perfection. Cette perfection conſiſte à ſoumettre ſa raiſon à la ſouveraine raiſon de Dieu, en renonçant à ſon eſprit, à ſa volonté, & à toutes les inclinations naturelles de l'amour propre, par cette hayne de ſoy-même, que le Fils de Dieu recommande tant en ſon Evangile à ceux qui pretendent être ſes Diſciples.

CHAPITRE III.

L'Eſprit de Jeſus-Chriſt dans l'amour de l'abbaiſſement en ſon Incarnation.

L'Orgueil eſt la premiere & la plus grande foibleſſe de l'homme. Le ſentiment ſecret qu'il a de ſa propre excellence eſt ſi fort imprimé dans le fond de ſon cœur, & luy eſt ſi naturel, qu'il étoit ſujet à l'orgueil avant même que le peché luy eût dereglé l'eſprit. Car avec toute la pureté de ſon innocence, & avec tout le ſecours dont la grace l'avoit prevenu, il fut ſi foible que de ſe laiſſer ébloüir à la propoſition du Tentateur, qui luy promettoit de le rendre ſemblable à Dieu. Quelque injuſte que fût cette promeſſe, l'homme l'écouta par une paſſion dereglée de ſon elevation : parce qu'étant creature il affecta de ſe rendre ſemblable au Createur. Cette foibleſſe déja ſi grande

Eritis ſicut Dii. Gen. 2.

pas

par la qualité de l'eſprit de l'homme, naturellement vain, s'augmenta encore ſi fort par le peché, que le ſeul remede de ce dereglement fut l'abbaiſſement du Fils de Dieu en ſon Incarnation. Myſtere autant ineffable que Dieu eſt incomprehenſible, dans lequel la Divinité, c'eſt-à-dire, toute l'immenſité de la Puiſſance, de la Sageſſe, & de la vertu Divine s'aneantit d'une maniere qui paroît terrible aux Demons, inconcevable aux Hommes, admirable aux Anges, glorieuſe à Dieu.

Mais à quelle profondeur d'abbaiſſement va cette humiliation, qui eſt l'eſprit de ce Myſtere, puiſqu'elle renferme un aneantiſſement univerſel de toutes les grandeurs de Dieu, pour mieux guerir l'orgueil de l'homme? Car l'immenſité de l'Etre infini de Dieu paroît aneantie par la petiteſſe du corps où il ſe retreſſit: ſon Eternité eſt aneantie par les bornes du temps, auquel il s'aſſujettit: ſa Sageſſe eſt aneantie, par l'état d'enfant, où il ne paroît aucun rayon d'eſprit, ni aucune étincelle de raiſon: ſa Souveraineté eſt aneantie, par la qualité d'eſclave qu'il prend: & toute ſa gloire eſt aneantie, par la miſere de la condition qu'il embraſſe: il aneantit même en quelque façon ſa ſainteté & ſon innocence, en s'uniſſant à une chair criminelle: enfin il aneantit ſon propre jugement, & ſa volonté, par la ſoumiſſion & par l'obeïſſance aveugle qu'il rend aux ordres de ſon Pere. L'opprobre de la Croix luy ſemble aimable, tout ignominieux qu'il eſt, parce que ſon pere le luy propoſe; & malgré la repugnance naturelle, qu'il doit avoir pour l'infamie de ſa Paſſion, elle luy paroît préferable à toutes les propoſitions de gloire, d'honneur,

Exinanivit ſemetipſum, formam ſervi accipiens. *Paul ad Phil. 2. 7.*

Propoſito ſibi gaudio ſuſtinuit crucem. *Hebr. 6. 12.*

de plaiſir qu'on luy eût pû faire. Voilà la premiere demarche du Fils de Dieu dans l'abbaiſſement de ſon Incarnation.

Ce n'étoit pas aſſez que le Sauveur du Monde apprît à l'homme à s'humilier devant Dieu, s'il ne luy eût appris à s'humilier devant l'homme même, qui dans l'ordre de la Providence, luy devoit tenir la place de Dieu. C'eſt la ſeconde demarche du Fils de Dieu en ſon abbaiſſement, par laquelle il ſe ſoûmet à l'homme. C'eſt l'obeïſſance profonde qu'il a voulu nous apprendre, par la continuelle dependance qu'il avoit de ſa Mere, aprés s'être enfermé comme un captif dans ſon ſein. Il eſt vray que jamais on n'a porté l'obeïſſance à une plus haute perfection. Car ce Dieu Homme n'avoit de mouvement ni de volonté, que par l'impreſſion des mouvemens & des volontez de ſa Mere : & luy qui étoit un homme accompli dés le premier moment de ſon Incarnation, renonce à l'uſage de ſa raiſon & de ſa liberté, pour être encore davantage dans la dependance. Son eſprit eſt tellement uni à l'eſprit de ſa Mere, qu'il n'a de veuës, de penſées, de deſſeins, que dependemment d'elle : & il ſoûmet ſa raiſon, toute Divine qu'elle eſt, à la raiſon humaine, qui eſt eſſentiellement foible & defectueuſe.

Il fait encore une troiſiéme démarche dans ſon abbaiſſement : non ſeulement il ſe ſoûmet à ceux à qui la providence l'aſſujetiſſoit, comme à ſes ſuperieurs naturels ; mais il ſe ſoûmet encore à tous les hommes, pour être dans une plus parfaite dépendance : il obeït aux valets dans le Pretoire de Pilate, aux officiers de la cour d'Herode, aux ſoldats & aux bourreaux ſur le Calvaire ; & il ſe fait *le dernier des hom-*

Deſpectum & noviſſimum virorum. *Iſa.* c. 53.

hommes du premier qu'il étoit de tous les esprits. Il s'enfuit dés qu'on penſe à l'élever au deſſus des autres : il rejette le ſouverain honneur qu'on luy preſente, parce qu'il eſt venu pour obeir & non pas pour commander, comme il le dit luy-même à ſes Apôtres : & par cette dépendance ſi univerſelle il ſe propoſe comme un modele au Chrétien, pour luy apprendre à être ſoûmis à tout le monde. Car le Chrétien quelque foible & miſerable qu'il ſoit, devient conſiderable devant Dieu, dés qu'il eſt humble.

Filius hominis non venit ut miniſtrarentur ei, ſed ut miniſtraret. *Marc. c. 10.* Subjecti eſtote omni humanæ creaturæ. *Petr. 1. 2.*

Cét abbaiſſement myſterieux du Fils de Dieu en ſon Incarnation va juſques à aneantir même les avantages de ſa naiſſance temporelle. Car quoy qu'il fût un grand Prince & qu'il comptât dix-neuf Rois parmi ſes ancêtres : il ſemble toutefois qu'il affecte de faire marquer par ſon Evangeliſte tout ce qu'il y a de honteux à la grandeur de ſa maiſon, & à la pureté de ſa naiſſance. On compte parmi les femmes dont il a pris naiſſance celles dont la vie a deshonoré ſa nobleſſe : pour détruire par cette modeſtie la plus grande vanité de l'homme. Car l'homme par un amour dereglé de ſa propre excellence, qu'il ne trouve pas dans luy-même, va la rechercher dans des genealogies étudiées, dont il ſe fait des chimeres de nobleſſe & de qualité, qui ſont les plus grandes marques de ſon imperfection. A quelles extravagances cette vanité d'extraction & de naiſſance ne porte-t-elle pas l'ambition de l'homme, qui cherche follement ſon merite dans une ſuite d'ayeux, qui ne ſont plus, dont il tire une fauſſe gloire, quand il n'en a pas luy-même de veritable ; Que fait le

Fils de Dieu pour détruire cét eſprit ſi oppoſé au vray merite du Chrétien, qui ne peut être que perſonel; Bien loin de cacher la honte de ſa naiſſance, il veut que ſon hiſtoire en faſſe mention: mais il ſemble qu'il ne ſe charge de cette ignominie, que pour guerir nôtre vanité. Il veut nous apprendre à ne point rougir de la confuſion & des defauts naturels de nos parens, & à ne penſer qu'à nous rendre vertueux nous-mêmes. Car celuy qui l'eſt en effet, ne reçoit aucune tache de l'obſcurité, ou de l'infamie de ſa naiſſance. A peine le Fils de Dieu ſouffre-t-il que dans la ſuite de ſes ayeux on faſſe mention de leur grandeur & de leur qualité, pour ne pas autoriſer dans le Chriſtianiſme ces diſtinctions de grand & de petit, de libre & d'eſclave, de noble & de roturier, leſquelles ne ſont aprés tout que des diſtinctions mondaines & charnelles: pour apprendre au Chrétien, que ſa veritable nobleſſe, eſt d'être vertueux. Il ne quitte ce ſemble les avantages de ſa nature, que pour prendre les foibleſſes & les imperfections de la nôtre; & par l'alliance d'une chair impure & ſoüillée, de Fils de Dieu il deuient Fils d'Adam, en uniſſant l'abyſme de ſa gloire à l'abyſme de nos miſeres.

Que cét amour de l'humiliation, & que cét étrange mépris que le Fils de Dieu a pour la grandeur devroit détromper l'homme, qui à tant d'amour pour l'éclat & pour la vanité! Mon Sauveur que vos abbaiſſemens me paroiſſent inſtructifs! Mais ce n'eſt pas aſſez, donnez-moy part à vôtre abjection, puiſque vous l'embraſſez: car je dois l'aimer, puiſque vous l'avez cherie. Qu'elle ſcandaliſe le ſuperbe eſprit

prit de la chair, qu'elle revolte toute la prudence mondaine ; elle ne laiſſera pas d'être mon partage, puiſque vous l'avez choiſie, comme le moyen le plus propre pour honorer vôtre pere : & rien ne me doit être plus odieux, que l'eſprit de domination & d'empire, puiſque l'humiliation & la dépendance vous ont été ſi cheres.

Mais par cette alliance que le Fils de Dieu fait avec l'homme dans ce myſtere, que pretend-il autre choſe, que de guerir nos miſeres, en ſe chargeant de nos foibleſſes, & de nous apprendre en prenant un corps comme nous, à ſouffrir avec un eſprit de condeſcendance les humiliations & les peines attachées à nôtre condition ? A quel degré de gloire l'homme n'a-t-il pas droit d'aſpirer par l'alliance de la nature divine avec la ſienne ? Et quelle reconnoiſſance ne doit-il pas au Redempteur, dans le myſtere ineffable de l'Incarnation, dont le premier fruit a été la reconciliation de l'homme avec Dieu, l'alliance de la terre avec le ciel, & le renouvellement univerſel du monde ?

Voilà l'abregé des deſſeins de Dieu en ce myſtere, où le Fils de Dieu ne s'aneantit devant ſon pere, que pour nous inſtruire par ſes aneantiſſemens. Il s'agit de marcher ſur les pas d'un ſi grand maître, ſi nous voulons ſincerement être ſes diſciples. Mais aprés que Jeſus-Chriſt s'eſt bien voulu revêtir de nos baſſeſſes, luy qui étoit ſi grand, par quel eſprit pouvons-nous aimer les grandeurs nous qui ſommes ſi peu de choſe ? Comment pouvons-nous n'aimer pas l'humiliation que nous avons tant meritée, apres que Jeſus-Chriſt a

tant

tant aimé l'aneantiſſement, qu'il ne meritoit pas ? Quel bon-heur au Chrétien de connoître ſon neant dans toute ſa profondeur ; & de ne pas s'en rebutter ; Car c'eſt cette humble connoiſſance de ſoy-même, qui apprend la deffiance à l'homme dans la veuë de ſes foibleſſes, en luy apprenant la confiance en la ſeule grace de Dieu. C'eſt elle qui jette la confuſion ſur le viſage du pecheur, & qui luy briſe le cœur par les ſalutaires douleurs de la penitence. C'eſt elle qui apprend à l'homme l'obeïſſance aux ordres de Dieu ; elle qui ſoûmet ſon eſprit avec douceur aux diſpoſitions les plus rudes de ſa providence : c'eſt enfin cette ſainte humilité, que le Fils de Dieu eſt venu nous enſeigner, en s'humiliant luy-même, laquelle ſçait captiver l'eſprit humain, pour ſoûmettre genereuſement ſa raiſon aux veritez de la foy. Mon Dieu apprenez-moy cette divine ſcience, que vous avez cachée aux grands du monde, & que vous ne découvrez qu'aux humbles & aux petits : faites éclater ſur moy les traits de cet eſprit divin, qui vous faiſoit autrefois ſoupirer aprés l'abjection & aprés la baſſeſſe. Car quel malheur ſeroit-ce à moy d'avoir de l'empreſſement pour les grandeurs de la terrre, aprés que vous les avez ſi fort mépriſées ? Quelle confuſion ſeroit-ce au Chrétien d'être plus touché de la fauſſe gloire du monde, que de celle qu'il peut trouver à reſſembler au maître duquel il fait profeſſion d'être le diſciple ? Et quelle malediction de chercher à s'élever aux grandeurs, plûtôt par les intrigues d'une ambition particuliere, que par le choix de Dieu, & par l'ordre de ſa providence ? Car comme Dieu s'eſt humilié & s'eſt aneanti pour l'hom-

Vt non ſimus fidentes in nobis, ſed in Deo. 2. Cor. 1.

Intolerabilis impudentiæ eſt, ut ubi ſe exinanivit majeſtas, infletur & intumeſcat vermiculus. *Bern. ſerm. de Nat. Dom.*

l'homme, n'eſt-il pas juſte, que l'homme s'humilie & s'aneantiſſe pour Dieu? N'eſt-il pas juſte qu'il renonce à l'honneur, lui qui n'en merite point, & qu'il rende tout l'honneur à Dieu, qui le merite luy ſeul, comme l'auteur de tout bien? N'eſt-il pas juſte enfin que l'homme aime & qu'il embraſſe le deshonneur, l'ignominie, le mépris, la peine, & le châtiment, parce qu'il eſt eſſentiellement pecheur, & qu'il a manqué au reſpect qu'il doit à Dieu comme à ſon createur & à ſon ſouverain? Apprenons donc pour être humbles devant Dieu, ce qu'il eſt, & ce que nous ſommes: humilions nous ſous ſa puiſſante main, puiſqu'il eſt nôtre maître: choiſiſſons, comme le Prophete, d'être abjets dans la maiſon de Dieu: aimons plutôt à nous ſoûmettre qu'à nous élever, à être conduits qu'à conduire, à obeïr qu'à commander; puiſque c'eſt le parti que la ſouveraine ſageſſe de Dieu a bien voulu prendre, pour nous enſeigner la veritable humilité de la religion Chrétienne, en ſurmontant les inclinations perverſes d'une nature, qui n'eſt devenuë fiere & orgueilleuſe, que par le peché. Ce ne peut être qu'un deſir de Payen, que de ſouhaitter d'être grand, aprés que Jeſus-Chriſt s'eſt fait petit. Mais conſiderons que le Fils de Dieu ſe fait pauvre en eſprit, pour mieux nous apprendre à être humbles de cœur.

Elegi abjectus eſſe in domo Dei. *Pſ.* 83.

CHA-

CHAPITRE IV.

L'eſprit de Jeſus-Chriſt dans l'amour de la Pauvreté en ſa naiſſance.

LA ſeconde bleſſure que le peché avoit fait à l'homme, étoit la convoitiſe des richeſſes, & l'amour dereglé des biens de la terre. Le peché luy inſpira ce deſir par l'amour deſordonné qu'il avoit de luy-même. Car l'homme trouvant dans les richeſſes un inſtrument à tous les plaiſirs, & un fonds pour toutes les commoditez de la vie, il les aima ardemment; & une de ſes plus violentes paſſions fut de poſſeder tout, pour ſe ſacrifier tout à luy-même. Mais rien ne luy donna un attachement plus invincible pour les richeſſes, que l'accompliſſement de tous ſes deſirs, & cette parfaite independance qu'il trouvoit en les poſſedant. Le Fils de Dieu, qui étoit Maître du Monde, ſe dépoüille de ſa Puiſſance, & ſe fait pauvre pour détruire en l'homme tous les ſentimens de cet eſprit de convoitiſe. Mais que toutes les circonſtances de la pauvreté, qu'il embraſſe en ſa naiſſance, ſont étonnantes! Il pouvoit naître de parens riches, avec les avantages, & les commoditez deuës à ſa qualité: il naît dans le lieu du monde le plus mépriſable, & dans l'endroit le plus vil de ce lieu, ſur une poignée de foin, au milieu de deux animaux, mépriſé de toute la Terre; comme s'il n'y avoit point de place au monde pour luy, qui en eſt le Maître: il naît dans un depoüille-

ment

ment universel de toutes choses, abandonné aux soins d'un artisan, & d'une pauvre fille, qui avoient de la peine à gagner leur vie. On n'appelle à cette naissance que de petites gens, de simples & de pauvres Bergers : Rome & ses Cesars, Jerusalem & ses Princes, la Judée & ses Rois ne sont nullement considerez en cette occasion. Tout cela se fait du choix de cet Homme Dieu: qu'elles instructions pour nous! Mais considerons par quel esprit il se fait pauvre: car tout est admirable dans sa conduite. Il se fait pauvre, premierement par esprit de penitence ; en second lieu par esprit de desintereſſement & de saintеté; troisiémement par esprit de mépris des biens de la terre, étant heritier & possesseur des biens du Ciel ; en quatriéme lieu, par esprit de sacrifice. Examinons les diverses considerations de cét esprit, qui nous doivent être d'une merveilleuse instruction.

Premierement le Fils de Dieu se fait pauvre par esprit de penitent. Car il s'étoit chargé, non seulemeut du poids de nos pechez, mais encore de l'obligation d'y satisfaire, en ce faisant nôtre caution. Cet esprit de penitent n'est jamais plus parfait que par la pauvreté: laquelle humilie tout-à-fait l'homme, en l'exposant, non-seulement à tous les besoins, & à toutes les incommoditez de la vie, mais encore au mepris, au rebut, au delaissement, à l'abandon, & à toutes sortes de souffrances. Et c'est ce qui rend la pauvreté aimable au Fils de Dieu, parce qu'elle le met dans l'état de la plus parfaite penitence, qu'il puisse prendre pour nos pechez. Mais pour nous servir encore mieux de modele dans l'exercice de

cette

cette vertu, il nous repreſente en ſa perſonne, quel doit être l'eſprit de l'homme déchû par ſa deſobeïſſance, du droit qu'il avoit de prétendre aux promeſſes du Ciel. Il renonce pour cela à toutes les douceurs de la vie, il ſe depoüille de toutes les commoditez. Et luy qui étoit innocent ſe fait pauvre, pour apprendre à l'homme pecheur, qu'il ne peut mieux faire penitence, qu'en s'appauvriſſant; parce qu'en effet rien n'eſt ſi capable d'humilier l'eſprit que la pauvreté.

En ſecond lieu, le Fils de Dieu ſe fait pauvre par eſprit de deſintereſſement, & de ſainteté. La veritable ſainteté conſiſte dans un depoüillement univerſel de tout ce qui eſt terreſtre. C'eſt la raiſon pour laquelle les Grecs appellent Saint un homme libre & degagé de la terre: parce que la terre embaraſſe l'eſprit de cette vaine ſolicitude que les richeſſes, qui ſont des biens terreſtres, ont coûtume d'inſpirer. Et ces ſoins dont les hommes ſe rempliſſent l'eſprit par leur fortune, ces inquietudes perpetuelles, qu'ils ont pour des établiſſemens temporels, & que l'Evangile appelle les épines les plus piquantes de la vie, ſont de veritables obſtacles à leur ſanctification. En effet il y a une malediction ſi terrible ſur les richeſſes, & l'eſprit de l'homme eſt ſi foible & ſi corrompu dans l'uſage qu'il en fait, qu'il eſt preſque impoſſible qu'il n'en abuſe. Ainſi le parti qui reſte à prendre au Chrétien, pour être parfait, eſt d'y renoncer, ſelon le conſeil de l'Evangile: car la profeſſion du Chriſtianiſme eſt ſi ſainte, qu'il n'eſt pas aiſé d'être riche, & d'être Chrétien tout enſemble. Il faut donc être pauvre pour être ſaint, parce que la pauvreté ôte à l'eſprit cet obſtacle qui

qui l'empêche d'aller à Dieu, & de s'unir à luy. Et quoy que l'état de pauvre paroiſſe bas & humiliant aux yeux des hommes, il eſt toutefois le plus avantageux de tous les états à ceux qui veulent ſincerement ſervir Dieu. Car ils ſont capables de le faire, avec plus de liberté, & avec plus d'attention, n'ayant pas l'eſprit auſſi partagé que l'ont les riches par les affaires du monde; vivant déja ſur la terre, ſans y avoir aucune attache, ſans paſſion ni ſans interêt, comme on vit dans le Ciel. L'on n'eſt donc point à plaindre, quand on eſt pauvre, & qu'on veut bien l'être. C'eſt un grand treſor que la pauvreté volontaire, & ce mépris Evangelique des biens de la terre; car les richeſſes corrompent l'eſprit, & affoibliſſent la vertu.

Troiſiémement le Fils de Dieu ſe fait pauvre en eſprit de Fils de Dieu, c'eſt-à-dire, en heritier preſomptif du Ciel, à qui tous les biens de la terre paroiſſent mépriſables, & tout-à-fait indignes de luy, parce qu'il a droit de prétendre aux biens du Ciel. C'eſt ainſi que le Fils d'un Prince n'eſt pas touché des petites choſes, qui touchent l'eſprit du peuple, parce qu'il n'eſt né que pour les grandes; & il auroit honte d'attacher ſon cœur aux penſées baſſes, & aux interêts groſſiers auſquels le vulgaire eſt ſenſible. C'eſt ainſi que les grandeurs de l'Egypte ne firent aucune impreſſion ſur le cœur de Moïſe, dés qu'il fut plein des eſperances de la terre promiſe. C'eſt ainſi que les premiers Fideles ſe depoüilloient avec tant de joye de leurs biens, qu'ils alloient porter aux pieds des Apôtres; parce que leur foy leur avoit appris à ne regarder plus les treſors de la terre,

que

que comme de foibles images des treſors du Ciel. Et c'eſt ainſi enfin que rien ne doit toucher le cœur du Chrétien, quand il eſt plein de Dieu: il ſent bien que tout ce qui n'eſt pas Dieu, eſt indigne de luy; & que c'eſt une folie extrême des s'amuſer a des biens periſſables, quand on en pretend d'éternels, de courir apres le menſonge, quand on cherche la verité, de ſe laiſſer poſſeder à la creature, quand on eſt capable de poſſeder le Createur, & de s'attacher au preſent, qui doit bien-tôt finir, quand on a droit à cet avenir, qui ne finira jamais.

Eorum ſatisfactioni nihil extra Deum ſufficit. Mor. Greg. l. 1. Cap 10. in Iob.

Tranſitoria appetunt, dum æterna non intelligunt. l. 1. ibid.

Quoy, peut-on eſperer la gloire que nous eſperons, avec des attachemens vains & frivoles à tant de petites choſes? N'eſt-ce pas deshonorer la dignité de nôtre condition, & avilir la gloire de nôtre renaiſſance par le Baptême, qui nous fait enfans de Dieu, & coheritiers de Jeſus-Chriſt, que d'oublier le Ciel nôtre veritable patrie, & aimer tant la terre, où nous ne ſommes que des voyageurs & des étrangers. La Foy nous apprend que cette terre ſera détruite juſques à ſes fondemens; que la figure de ce monde viſible paſſera comme un éclair: & nous ne laiſſons pas d'y attacher nos cœurs, & de borner nos deſirs à la joüiſſance des biens corruptibles, qu'elle nous preſente. Qu'eſt-ce autre choſe que de bâtir ſur le ſable, contre le conſeil de l'Evangile, que de chercher des établiſſemens ſur l'inſtabilité des biens apparens de cette vie, & mépriſer les biens de l'autre vie, qui ſont les ſeuls veritables biens? Comment le Chrétien, qui eſpere pour ſon partage un Royaume qui durera toûjours, peut-il s'affectionner aux amuſemens d'une vie qui doit durer ſi peu? Comment peut-il attendre des ri-

Relinquamus umbram qui ſolem quærimus, deſeramus fumum, qui lucem ſequimur. Ambroſ.

Vice Patriæ diligunt, exilium. quod patiuntur. l. 1. cap. 10. in Iob. Moral. Greg. Papæ.

Præterit enim figura hujus mundi. 1. Cor.

richeſſes éternelles, & n'en aimer que de periſſables ? Si nous ſommes donc de veritables Fideles, & que la foy ſe faſſe ſentir à nos cœurs plus que la raiſon, reglons nôtre conduite ſur la conduite de Jeſus-Chriſt : que ſa pauvreté ſoit le modéle de la nôtre. Qu'elle borne nos pretentions, qu'elle regle nos deſirs, & qu'elle rempliſſe nos eſprits de ces grandes eſperances, que nôtre religion nous propoſe. Et puiſque le Fils de Dieu ſe dépoüille avec tant de joye de toutes choſes, pour nous apprendre par ſon exemple à élever nos eſperances au Ciel, ne nous attachons plus à la terre. Commençons à poſſeder par la foy, comme dit Saint Paul, ce Royaume eternel & immuable, qui doit faire un jour nôtre veritable bon-heur : & ne nous laiſſons point tenter aux vaines idées des eſprits corrompus du ſiecle, qui ne ſçavent pas goûter les biens que Dieu nous promet, parce qu'ils ſont eux-mêmes trop charnels & trop terreſtres.

En dernier lieu, le Fils de Dieu ſe fait pauvre en eſprit de victime : il renonce à tout, pour immoler tout à ſon Pere. Sa vie eſt un dépoüillement univerſel de toutes choſes ; & il meurt comme il a vêcu dans une pauvreté toute nuë. Il embraſſe cette pauvreté dans un ſi grand détachement, & dans une ſi haute perfection, que les Juifs ne peuvent croire ſon Precurſeur tout ſaint qu'il eſt, lors qu'il leur dit, que Jeſus-Chriſt eſt le Meſſie ; parce que rien ne leur paroiſſoit de plus oppoſé à l'état de liberateur de ſon peuple, que l'état ignominieux de pauvre qu'il avoit pris. Que peut-on imaginer de plus détaché ? Les oyſeaux du Ciel, & les animaux les plus vils de la terre ont des lieux de re-

Vulpes foveas habent & volucres cœli

nidos. Filius autem hominis non habet ubi caput ſuum reclinet. *Mat.* 8.

retraite, qu'ils peuvent habiter : & le Fils de Dieu, qui eſt le Maître univerſel de toutes choſes, n'a pas où repoſer ſa tête. Il ne veut rien poſſeder, luy qui eſt Dieu, pour guerir cette profonde playe de la convoitiſe de l'homme, qui veut poſſeder tout. Que cette conduite du Fils de Dieu doit nous donner de confuſion de la nôtre ! Il ſe dépoüille de tout pour ſe mettre en état de ſacrifier tout à ſon Pere : & nous nous ſaiſiſſons de tout ; nous nous attachons à tout, pour ſacrifier tout à nôtre avarice, & à nôtre amour propre. Rougiſſons du moins, ſi nous avons de la foy, de ce que nous avons de la peine a luy ſacrifier nos biens par un detachement Chrétien : nous qui devons être prêts a tous momens à luy ſacrifier nos vies, comme au Maître ſouverain, dont elles dependent.

Voilà l'eſprit de Dieu dans le myſtere de ſa pauvreté : il ne ſe fait pauvre, que pour nous apprendre à l'être, ſelon les regles de la perfection Chrétienne. Quel fruit en retirons nous ? Renonçons nous ſincerement aux vains amuſemens de cette vie paſſagere, dont les ſoins embaraſſent nos cœurs ſi inutilement ? Quel treſor de richeſſe ne trouverons nous point dans la pauvreté du Fils de Dieu, ſi elle peut nous ſervir à deſabuſer nos eſprits du faux éclat des fortunes temporelles, qui les ébloüit ? Mais aprés tout, l'eſprit d'orgueil, d'independance, & d'endurciſſement, qui accompagne d'ordinaire les riches, étant un mal infiniment plus grand, que l'humiliation, l'ignominie, & la neceſſité des pauvres ; la pauvreté doit être ſans doute preferable à l'abondance dans l'eſprit Chrétien ; veû même que les richeſ-

richeſſes, qu'on comptoit au nombre des biens dans l'ancienne Loy, ſont devenuës des maux dans la nouvelle. Non le Chrétien ne doit point connoître d'autres biens, que ceux de la grace; parce que ce n'eſt que par eux qu'il parvient à la gloire & à cét heritage du Ciel, lequel renferme tous les autres biens. C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle l'Evangile jette ſa malediction d'une maniere ſi terrible, ſur les richeſſes, en donnant tant d'eloges à la pauvreté : c'eſt pour cela que le Sauveur du Monde aſſure, dans ſaint Luc, qu'on ne peut pas devenir ſon Diſciple, à moins que de renoncer à tout ce qu'on poſſede. Heureux celuy qui en eſt bien perſuadé ! Car que pretend l'avare, en s'enrichiſſant, ſinon, dit ſaint Jaques, d'amaſſer un treſor de colere pour le jour de la vengeance ? Plus heureux encore le pauvre qui eſt penetré du ſentiment de ſon indigence ! Il peut tout en celuy qui luy a fait connoître qu'il ne peut rien, & dont la force eſt devenuë le ſentier de ſa foibleſſe : il eſt dautant plus riche qu'il ſe croit plus pauvre.

Væ vobis divitibus. Luc. 6. Beati pauperes. Matth. 5.

c. 5. v. 3.

Aprés cela quelle excuſe peut avoir le Chrétien, qui vit dans le luxe, dans l'abondance, & dans la ſomptuoſité, faiſant comme il fait, profeſſion d'être Diſciple d'un Dieu pauvre ? Mais la merveille eſt que ce Dieu pauvre, ſans ſuite, ſans pouvoir, ſans autorité, ſe fait adorer de toue la terre : ſa pauvreté, & l'état mépriſable où il paroît l'autoriſe, & le fait connoître pour un Dieu ; & nôtre foy s'établit davantage par l'humilité, & la baſſeſſe, que par la puiſſance, & la grandeur de ce Dieu Homme. Cet exemple doit avoir ſon effet

ſur l'eſprit du Chrétien. Et quoy qu'aprés tout le Chrétien ne ſoit pas eſſentiellement obligé d'étre pauvre, il eſt obligé toutesfois d'avoir les vertus de pauvre, la ſimplicité dans la foy, la patience dans les afflictions, la mortification dans les plaiſirs, la modeſtie, & l'humilité dans toutes ſes actions. C'eſt la diſpoſition où étoient les premiers Chrétiens, pour pratiquer la pauvreté d'eſprit. Je n'en parle point: car nous n'aurions pas raiſon de nous propoſer un autre modele que celuy de Jeſus-Chriſt, nôtre veritable Maître. Mais ce n'eſt pas aſſez au Chrétien de renoncer à tout ce qu'il poſſede pour reſſembler à ce modele, s'il ne renonce encore a ſon propre eſprit, à ſon jugement, & à ſa raiſon. C'eſt ce qu'on ne fait point: on ſe détache de toutes choſes, & on eſt eternellement attaché à ſes ſentimens: on ſe depoüille de ſes interêts, & on eſt toûjours plein de ſoy-même: & on ne peut ſe quitter, aprés avoir quitté tout. Voilà ce que le Fils de Dieu vient apprendre à l'homme, en ſe faiſant enfant.

CHAPITRE V.

L'Eſprit de Jeſus-Chriſt dans le Myſtere de ſon Enfance.

LA troiſiéme foibleſſe de l'homme pecheur, étoit de ſe piquer de capacité, de raiſonnement, de conduite, d'habileté & des autres talens d'eſprit, & d'intelligence: Le Fils de Dieu vient guerir cette foibleſſe, en ſe faiſant

ſant enfant, afin de detruire par l'innocence, & par la ſimplicité de cet état, le ſuperbe eſprit de ſageſſe, & de circonſpection, dont l'homme ſe glorifie. Dieu affecte de cacher ſa raiſon, en l'aſſujettiſſant à la foibleſſe d'un état qui n'en eſt pas capable; & l'homme ſe pique de faire paroître la ſienne en toutes choſes; & il fait le raiſonnable, en ſe mettant ſouvent au deſſus de la raiſon. Mais examinons les qualitez de cet état d'enfance, pour en exprimer dans nous-mêmes, la perfection. Que cet enfant tout muet qu'il eſt, nous dit de choſes par ſon ſilence!

La premiere qualité de cét état eſt une incapacité generale, & une inutilité à toutes choſes: car un enfant n'eſt capable de rien. Le Fils de Dieu pouvant venir au monde dans la plenitude de l'âge comme Adam, ce qui eût eu plus de raport à ſon eternité, a voulu ſe faire enfant, & porter interieurement auſſi bien qu'exterieurement cette marque de foibleſſe, d'humiliation & d'impuiſſance, quoy que cet état ſemblât traîner apres ſoy mille indecences, qui choquoient ſa grandeur & ſa ſageſſe: il a voulu même ſouffrir toutes les peines de cet état tout autrement que les autres hommes. Car pouvant ſe ſervir de ſa raiſon, qui étoit parfaite en luy, il la tenoit captive, ſans en faire paroître aucun trait: & il vivoit en apparence ſans connoiſſance, ſans eſprit, ſans conduite, & ſans experience aucune dans les choſes exterieures, non ſeulement pour ſanctifier cette foibleſſe, à laquelle nous aſſujettit nôtre condition, mais encore pour nous apprendre à l'aimer, & pour obliger quantité de ſaintes ames à repreſenter en-

core en elles-mêmes cette vie d'humiliation, que Jesus enfant a bien voulu mener icy bas, en se dépoüillant de son esprit, & en aneantissant ses propres lumieres. Au reste cette foiblesse apparente d'esprit dans le Fils de Dieu est une veritable sagesse, puisqu'elle apprend à l'homme le grand secret de s'humilier, qui est le premier fondement de la prudence Chrétienne. Car l'homme doit commencer à renoncer à l'usage de sa raison, & à étouffer toutes les veuës de son propre esprit, pour être Chrétien. Il n'y a rien aussi de plus grand dans nôtre religion, que cette soûmission d'esprit, qui sçait renoncer à toutes ses lumieres pour captiver son entendement sous le joug de la foy : & cette foy si soûmise d'un enfant de la grace ne peut être l'ouvrage que d'une ame forte & courageuse. Car apres tout, l'esprit de l'homme est trop foible, pour soutenir de son propre fonds tout le poids des veritez que l'Evangile nous propose. Et c'est proprement en cét aneantissement de l'esprit humain, & en cet assujettissement de la raison, formé sur le modele de l'enfance de Jesus-Christ, que consiste la solidité de nôtre Religion. L'Eglise n'est point une Academie de Philosophes, où chacun ait la liberté de debiter ses opinions : c'est une Ecole de simplicité, où l'on ne reconnoît pour principe, que la parole de Dieu, de laquelle le Chrétien doit adorer l'autorité, en y soûmettant sa raison, & en renonçant aux vaines idées de la curiosité humaine. Car la foy doit être elle seule toute la raison, & tout l'esprit du vray fidele.

Mais outre que cette incapacité dont le Fils

Fils de Dieu prend l'état, en prenant celuy de l'enfance, eſt un grand principe de ſageſſe à l'homme : elle eſt encore une grande leçon à ſon orgueil, puiſqu'elle luy apprend par l'exemple d'un Dieu, qui affecte d'être ſimple & d'être petit, que dans nôtre Religion la petiteſſe, & la ſimplicité ſont preferables à la capacité, & à la grandeur. Non, ce n'eſt point d'un grand port, d'une taille avantageuſe, d'une mine relevée, d'une haute phyſionomie, des talens extraordinaires, ni de tous les avantages naturels, dont le Chrétien ſe doit glorifier, apres que le Fils de Dieu s'eſt fait enfant. Le vray Chrétien ne doit pas même ſe piquer de raiſon, qui eſt la choſe dont on peut ſe piquer le plus innocemment. Il ne fait point le capable, il ne veut pas qu'on le croye habile ; & quoy qu'il le ſoit, il ne le ſent pas. Car il ne pert jamais ſa ſimplicité, & ſa modeſtie. Si par l'état de ſa condition il tombe dans l'infirmité, ſi ſa raiſon s'affoiblit, ſi ſon eſprit devient languiſſant : il aime cet état, pour honorer en ſa perſonne l'enfance de Jeſus-Chriſt. Si l'on choque ſes ſentimens, ſi l'on deſaprouve ſa conduite, ſi l'on mepriſe ſon jugement : il le ſouffre avec joye, pour avoir une plus grande conformité à cet état que le Fils de Dieu a bien voulu prendre. Il aime juſques à ſes propres foibleſſes, & juſques à ſon ignorance, pour reſſembler davantage à ce modele ; parce qu'il eſt perſuadé qu'il vaut mieux être ignorant & ſtupide, pourvû qu'on aime ſa ſtupidité & ſon ignorance, dans l'ordre de Dieu, que d'être ſçavant & éclairé. Adam s'eſt peut-être perdu parmi toutes ſes lumieres, &

avec tout ſon eſprit, parce qu'il n'a jamais été enfant: & Jeſus, qui a été enfant, ſubſiſtera eternellement. Cela veut dire qu'une vertu a autant de durée qu'elle a de liaiſon avec la petiteſſe & avec l'humilité. Aimons donc cet état, puis qu'il nous rend ſemblables au modele de nôtre perfection. N'ayons point, comme dit l'Apôtre, de hauts ſentimens de nous-mêmes, ſoyons petits à nos yeux, deſirons les choſes petites, ſoyons contens d'un talent mediocre, & d'un eſprit borné, comme d'un état plus propre à conſerver l'innocence des mœurs, & la pureté de la conſcience. Portons avec patience les langueurs de nôtre eſprit, & les deffaillances de nôtre raiſon. Recherchons même avec complaiſance tout ce qu'il y a de petit & de mépriſable, non ſeulement comme nôtre partage, mais encore comme une reſſemblance plus parfaite à Jeſus enfant. Car enfin on eſt plus agreable à Dieu par un ſentiment humble de ſoy-même, que par une profonde capacité. Etre ſans pouvoir, ſans eſprit, ſans lumiere, ſans habileté, être dans une incapacité à toutes choſes, & en être content, c'eſt quelque choſe de grand devant Dieu. Et quand on ne peut faire de bien; c'eſt un grand bien que d'aimer ſon impuiſſance, & de la ſentir.

Non alta ſapientes, ſed humilibus conſentientes. *Rom. c. 12.*

La ſeconde qualité de cet état d'enfant eſt la ſolitude d'eſprit, & une ſeparation entiere du reſte du monde. Car un enfant eſt dans le monde ſans y être: on le laiſſe dans ſon berceau, entierement ſolitaire, au milieu des compagnies, ſans commerce, ſans entretien, ſans communication de tout ce qui ſe paſſe;

on ne luy en fait non plus de part, que s'il n'étoit pas. Il eſt vray que les autres enfans n'en ſont pas capables; mais Jeſus-Chriſt l'étoit: & quoy qu'il eût la raiſon toute formée, il a toutefois bien voulu porter cet état d'enfance & de foibleſſe, être delaiſſé des hommes, & abandonné à luy ſeul dans ſon berceau. Joſeph & Marie deliberent enſemble de le circoncire, de le porter au Temple, de le tranſporter en Egypte, ſans luy en rien communiquer: il eſt dans la famille comme s'il n'y étoit pas, & on ne le compte point pour ce qu'il eſt. Que d'affaires ſe traittent en Bethleem, en Jeruſalem, à Athenes, à Rome, où cet Homme Dieu pouvoit donner ſon avis; & on ne penſe pas même à lui: il paſſe pour inutile à toutes choſes. Il ne laiſſe pas d'être content dans ſon inutilité; & dans la profonde ſolitude où il ſe trouve, il ſouffre volontiers cet abandon univerſel de tout le monde. Que ne dois-je pas faire, pour me rendre digne de reſſembler à ce divin modele, en me ſeparant du bruit, & du tumulte des affaires, qui peuvent troubler ma paix, n'entreprenant rien de mon chef, ne me meſlant de rien, ne jugeant pas même d'aucune choſe? Que les cieux roulent, que la terre remuë, que les aſſemblées ſe faſſent dans le monde, qu'on y delibere de toutes les plus grandes affaires: un enfant de la grace ne s'intrigue point en tout cela, il n'y prend aucune part, il ne s'en informe pas: il eſt tranquille au milieu de ce bruit, ſans le ſentir, comme un enfant d'un jour, ſeparé entierement du monde, & de tout ſon commerce. Mais pendant qu'il paroît ſans action, & ſans mouvement au de-

hors, il s'occupe dans l'interieur & dans le silence de son cœur, comme Jesus s'occupoit interieurement dans la solitude exterieure : & cette separation de toutes les choses sensibles, qui fait l'union & l'entretien de l'ame avec Dieu, est la grace du Mystere de l'enfance de Nôtre Seigneur, & le don de la vie interieure. Car rien n'affoiblit tant l'esprit de la pieté dans le cœur du Chrétien que les occupations exterieures : on devient homme parmi les hommes, c'est-à dire foible & languissant pour la vie spirituelle. On ne se répand point au dehors, sans se corrompre & sans s'alterer au dedans ; & la vigilance exterieure est d'ordinaire une dissipation de l'interieur. Detruisez donc en moy, mon Dieu, l'empressement que j'ay pour toutes les affaires du siecle: afin que je n'aye commerce avec les hommes, que par les obligations de la charité, ou par la necessité de l'obeïssance. Excitez dans mon cœur l'esprit de recueillement, en y excitant le desir de me separer du monde, pour me rendre digne de l'honneur de ne converser qu'avec vous.

La troisiéme qualité de cet état, est un abandon parfait à Dieu, & à sa conduite : comme est celuy de Jesus enfant, qui s'abandonne aux soins les plus communs de la providence, sans vouloir de distinction. On le lie de langes, on le met dans une creche sur du foin, parmi des animaux ; on le porte au Temple, on le mene en Egypte, on l'expose à toutes les injures de l'air, & à toute la rigueur des saisons : il aneantit luy-même toute sa sagesse, & toute sa conduite, pour être plus dependant de la conduite de l'homme ; & il

paroit

paroît ne se servir non plus de sa raison, & de son esprit, que s'il n'en eût point eu. Quel exemple pour moy de m'abandonner, sans veuë, sans reflexion, sans consideration aucune à ceux qui me gouvernent, en me laissant conduire comme un enfant, dans une parfaite simplicité d'esprit, sans chercher de raison de ce qu'on m'ordonne, & sans m'informer curieusement de ce qui se passe : comme un homme tout-à-fait abysmé en Dieu, ainsi que l'étoit le Prophete, quand il luy disoit qu'il avoit été jetté du sein de sa mere, dans le sein de sa providence.

Spes mea ab uberibus, in te projectus sum ex utero. Psal. 21.

La quatriéme qualité de cet état est une tranquilité naturelle qui rend un enfant insensible à tous les sentimens d'interêt & de passion, ausquels les autres hommes se laissent toucher. Un enfant à l'ame pure de toute ambition, les grandeurs du monde ne font point d'impression sur son cœur, il se contente d'être ce qu'il est, sans se soucier d'être grand : comme il ne s'attriste point des sujets frivoles, qui font nos chagrins & nos inquietudes ; il ne se réjoüit point aussi des objets de nôtre vanité, & de nôtre ambition : il n'est point sensible aux loüanges & aux flatteries, son commerce est simple, & sans deguisement : il oublie le mal qu'on luy a fait, sans en avoir aucun ressentiment : il est prêt de caresser ceux même qui viennent de se moquer de luy, & de luy faire outrage : tout l'eclat exterieur des richesses, & le luxe des habits les plus somptueux n'est pas capable de l'ébloüir. Une simple villageoise, ou une pauvre bergere couverte de haillons, qui sera sa mere, luy paroîtra preferable à toutes les Reines,

Ex Homil. 62. Chrysost. in c. 19. Matt.

nes, & à toutes les Princeſſes du monde, parce qu'il ne juge pas des perſonnes par le dehors, qui eſt toûjours trompeur : il ne diſtingue les domeſtiques d'avec les etrangers que par la tendreſſe qu'ils ont pour luy, & par l'amour qu'il a pour eux : & de quelque maniere que ſa mere le traitte, rien ne luy eſt plus penible que de s'en éloigner. Qu'on l'offenſe, qu'on le frappe, qu'on le puniſſe ; il n'en reſſent point d'aigreur, ni il n'a point d'averſion de ceux qui le maltraittent. Il regle la nouriture qu'il prend par le pur beſoin qu'il en a ; & il quitte la mamelle, dés que la nature eſt contente. Enfin il ſemble que toutes les vertus ſoient attachées à l'innocence de cet état, & que tous les vices en ſoient éloignez.

La derniere qualité de l'enfance eſt une pureté de mœurs, qui ne peut pas même ſe laiſſer flétrir au mechant air du peché. Car un enfant eſt au milieu des crimes, expoſé au mauvais exemple, ſans le ſentir, & ſans en être touché : il ne voit que d'un regard ſuperficiel le mal qui ſe fait en ſa preſence ; & aprés l'avoir vû, il n'en conſerve aucune eſpece qui luy ſoit nuiſible, parce que rien n'eſt capable de faire ſur luy la moindre impreſſion qui bleſſe ſon innocence. Que cette innocence eſt ſouhaitable au Chrétien, pour être au milieu de la corruption des enfans du ſiecle, ſans en reſſentir la malignité ; pour porter ſur ſoy le corps du vieil homme, qui eſt un corps compoſé de tous les crimes, ſans en être ſoüillé ; & pour demeurer incorruptible au milieu de la corruption : afin qu'avec une diſpoſition ſi ſainte, il puiſſe être

auſſi

auſſi pur, & auſſi fidele dans une chair foible & infirme, que les Anges le ſont dans la pureté de leur eſprit. Mais quoy que le Myſtere de l'enfance de Jeſus produiſe cette grace dans l'ame de ceux qui luy ſont devots, il faut toutefois, pour obtenir cette grace, s'y diſpoſer, en s'éloignant des dangers, en reglant ſes ſens, en fermant les yeux à la curioſité, & en s'occupant ſaintement ſoy-même par un frequent exercice de la priere & de la meditation. Si le Chrétien eſt fidele à la grace pour acquerir cette innocence : la grace fortifiera de telle ſorte ſon eſprit, & Dieu le previendra tellement de ſa protection, & des ſoins infatigables de ſa providence, que ni l'haleine empeſtée des enfans du ſiecle, ni le poiſon ſecret de la concupiſcence, ni les attraits du monde, & tout ce que l'air de la vanité à de plus trompeur, ne pourront ſoüiller ſa vertu, ni donner d'atteinte à ſon integrité.

Voilà le caractere de cette divine enfance, & de cette myſterieuſe innocence du Chrétien, que S. Pierre propoſoit aux fideles, comme le premier effet de la ſainteté de leur renaiſſance, & comme l'eſprit nouveau de la Loy de grace. Si nous deſirons gagner le Ciel, imitons l'état de ces ames innocentes, auſquelles ſeules il eſt preparé, comme dit le Sauveur du monde : devenons donc comme de petits enfans : ſoyons comme eux ſans orgueil, ſans paſſion, ſans malice, ſans deguiſement, ſans vanité, & ſans ambition. Comprenons bien qu'un enfant ſimple, & de petit ſens devant Dieu, eſt preferable à un ſage preſomptueux : car c'eſt toûjours un defaut de prudence

Sicut modo geniti infantes rationabiles ſine dolo lac concupiſcite, ut in eo creſcatis in ſalutem. *Epiſt. 1 Pet. cap. 2.*

Niſi efficiamini ſicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. *Matth. 18.*

de ſe fier trop à ſa prudence, & c'eſt manquer de ſens de croire trop à ſon ſens. En effet cette ſimplicité de cœur & d'eſprit d'un enfant, pour les choſes exterieures & temporelles, renferme dans ſoy une force & une prudence conſommée pour les choſes interieures, & eternelles ; & ceux qui ſont les plus éclairez n'ont que des tenebres en comparaiſon des lumieres de cette divine enfance qui purifie le cœur, en éclairciſſant l'eſprit. Ainſi elle eſt ſeule la vraye ſageſſe du Chrétien ; & de toutes les qualitez qui peuvent contribuer à la perfection de l'homme, celle qui luy fait le plus d'honneur, eſt l'innocence, parce qu'elle luy rend témoignage qu'il n'a jamais abuſé de ſa raiſon, & qu'il n'a jamais rien fait contre ſon devoir. Divin état qui rendez l'homme ſi parfait, que vous étes aimable! Mais puiſque la devotion à l'enfance de Jeſus peut nous diſpoſer à cet état : avec combien d'attention devons nous pratiquer une devotion ſi ſainte & ſi avantageuſe.

CHAPITRE VI.

L'Eſprit de Jeſus-Chriſt dans la ſimplicité de ſa vie commune.

CEt eſprit d'excellence, que l'amour propre inſpire à l'homme, luy donne un deſir ardent & dereglé de ſe diſtinguer des autres hommes, dans la conduite univerſelle de ſa vie, & dans toutes ſes actions, pour attirer les yeux ſur luy, & pour ſe rendre conſiderable par cette diſtinction. Cette ſotte

ſotte vanité eſt la ruïne de la vraye vertu : car on oublie bien-tôt ce qu'on eſt, dés qu'on cherche à ſe diſtinguer des autres ; & les voyes écartées ont des detours qui menent d'ordinaire à l'égarement. Le peché a tellement infecté l'eſprit de l'homme de ce poiſon, que les œuvres les plus ſaintes de ſa vie, & ſes vertus les plus pures n'en ſont pas exemptes. En effet on cherche des diſtinctions juſques dans les exercices les plus ſaints de la Religion. On a honte d'aller à Dieu par des voyes communes, on en veut de nouvelles & d'extraordinaires ; & l'on croit que dés qu'on eſt devot, on doit ſe faire un plan nouveau de devotion, pour ne pas marcher ſur les pas des autres. C'étoit par cet eſprit que les devots de l'ancienne Loy affectoient des pratiques ſingulieres de pieté, pour ſe diſtinguer de ceux qui ne l'étoient pas. Ce n'étoit que par des jeûnes, & par des aumônes d'éclat, dont le Phariſien ſe vantoit juſques au pied des Autels, qu'il pretendoit effacer la reputation de tous ceux qu'il ne croyoit pas ſi gens de bien que luy. La devotion moderne rafine encore tous les jours dans l'exercice de la pieté, en y recherchant de nouvelles methodes, pour n'aller pas à la perfection par des routes ordinaires : on ſe fait des manieres particulieres, pour ne pas ſe rencontrer dans les manieres des autres : on veut des directeurs à la mode, dont la conduite n'ait rien de commun : on va à ceux qui ont la vogue : on cherche les plus formaliſtes : on s'attache à des pratiques exterieures, pour ſe rendre par là plus remarquable, parce que ce n'eſt pas la perfection qu'on cherche, mais la

distinction. Enfin on fait ſon capital de ces ſingularitez, dans l'exercice de la devotion, quand on n'a plus dequoy ſe rendre conſiderable dans le monde.

C'eſt le dereglement de cet eſprit, que le Fils de Dieu eſt venu combattre par la ſimplicité de la vie commune, qu'il a menée. Tout eſt commun dans ſa conduite; & il ne paroît rien de rare, ni de particulier dans ſes ſentimens, dans ſes paroles, ni dans ſes actions. Il choiſit une mere parmi le peuple; il ne s'occupe à l'exterieur, que des choſes les plus communes; il paſſe la plus grande partie de ſa vie dans la boutique d'un artiſan, à qui il eſt entierement ſoûmis; & cette ſoûmiſſion eſt la ſeule vertu, dont l'Evangile faſſe mention, pendant dix-huit ans de ſa vie, parce que c'eſt la plus commune de toutes les vertus. Enfin il paroît dans ſa conduite une attention particuliere à éviter tout ce qui peut avoir de l'éclat, & à fuir tout ce qui paroît extraordinaire aux yeux des hommes: il voit le monde, il ſe trouve dans les compagnies, il aſſiſte aux banquets, il converſe avec les petits, & avec les grands, avec les ſçavans, & les ignorans, avec les pecheurs, & les gens de bien: il eſt à la Ville, & à la campagne, dans les aſſemblées, & au deſert: ſans affecter de ſe cacher quand il faut paroître, ou de paroître quand il faut ſe cacher. Son abord n'a rien de farouche qui le rende inacceſſible à ceux qui ont beſoin de luy, & il n'y a rien de rebutant en ſa perſonne qui ſoit capable d'éloigner ceux dont il fait profeſſion d'être le protecteur: & ſa vie étoit commune, parce qu'il devoit être un pere com-

commun. Il prend le langage des hommes, pour leur faire comprendre le ſien ; il ſe ſert de leurs termes, pour les faire entrer dans ſes ſentimens ; & il emprunte leurs paroles, pour leur donner ſes penſées. Il ne propoſe ſa doctrine, toute importante qu'elle eſt, que ſous le voile des paraboles ; qui étoit la maniere la plus ordinaire, dont on parloit au peuple. Son ſtile n'a rien de relevé : les maximes qu'il debite à ſes Diſciples, les réponſes qu'il rend aux Docteurs de la Loy, ſa doctrine, ſes diſcours, ſon air, ſa perſonne, ſon exterieur eſt de ce caractere : tout y eſt dans une ſimplicité, qui donne de l'étonnement.

Mais le Sauveur du Monde ne pouvoit s'abbaiſſer à une conduite ſi diſproportionnée à ſa grandeur, ſans de grands deſſeins : il vouloit commencer à détruire, par un exterieur ſi ſimple, cet eſprit ſuperbe qui regnoit dans le vieux Teſtament, par des ceremonies éclatantes, dont on amuſoit la devotion groſſiere d'un peuple tout ſenſuel. Il pretendoit aneantir la fauſſe juſtice des œuvres, & tout cet orgueil de la Loy, qui enfloit ſi fort l'eſprit des Juifs. Et par l'idée qu'il donnoit aux Chrétiens d'une ſi ſublime vertu, ſous le voile d'un exterieur ſi ſimple, & d'une vie ſi commune, il leur enſeignoit à ne ſe diſtinguer que par l'interieur, & il leur apprenoit à être plus modeſtes, plus humbles, plus ſinceres, plus fidelles que les Payens ; leſquels ſous l'apparence d'une fauſſe vertu, cachoient de veritables vices. C'étoit auſſi pour condamner ces affectations de conduite, & tous ces rafinemens de la pieté des derniers ſie-

Venit hora & nunc eſt, cum veri adoratores adorabunt in ſpiritu & veritate. Joan. 4.

ſiecles, qui ne ſont bons qu'à impoſer aux eſprits foibles, en autoriſant l'erreur, & le menſonge; par un eſprit de reforme, & par de nouvelles methodes de devotion. C'étoit enfin pour faire comprendre aux veritables devots, qu'un exterieur trop compoſé eſt ſouvent une marque d'un dereglement interieur; & que tout ce qui a quelque air extraordinaire dans la devotion, eſt d'ordinaire faux; que ce qui paroît de ſingulier au dehors, marque toûjours quelque choſe de ſingulier au dedans, & que ce n'eſt jamais que par un orgueil ſecret, & par une vanité étudiée qu'on cherche à ſe diſtinguer. L'humilité Chrétienne n'affecte point de diſtinction; & toute la perfection de nôtre Religion ne va qu'à perfectionner l'interieur, ſous un exterieur ſimple & commun. Ce n'eſt pas la vocation du Chrétien, que de faire des choſes extraordinaires: il doit préferer la gloire qu'il y a de reſſembler au Fils de Dieu, par une vie ordinaire, à des actions éclatantes, & à des miracles. Il ne ſe glorifie que de ſes foibleſſes, comme des ſources les plus certaines de ſa perfection; il ne craint rien tant que l'éclat & le ſuccez, même dans les bonnes œuvres, parce qu'il ſçait bien qu'il y a du danger à reüſſir juſques dans les choſes les plus ſaintes, quand on n'a pas de l'humilité, & de la modeſtie. Quelque talent même, dont ſon eſprit ſoit orné, quelque don que Dieu faſſe éclater en ſon ame: il ne s'en éleve pas d'avantage, parce qu'il ſe regarde comme un vaſe fragile, qui peut ſe briſer en un moment; & répandre cette onction divine des graces, dont il eſt rempli. Il prend bien plus de plaiſir

ſir à demeurer humblement dans l'état d'une vie commune, comme dans un poſte, où Dieu l'aura placé, que de s'élever par des empreſſemens trop humains à une plus grande perfection. Car la foy luy enſeigne, que la plus grande de toutes les perfections eſt d'aimer ſon état, quelque commun qu'il ſoit, quand il eſt dans l'ordre de la providence. Elle luy apprend, qu'un artiſan dans ſa boutique, qui gagne ſa vie à la ſueur de ſon front; qu'un pere de famille, qui vit dans l'obſcurité d'une fortune ordinaire, ſans interêt, & ſans ambition; qu'un malade, qui porte ſon infirmité avec égalité d'eſprit? qu'un pauvre qui aime ſa pauvreté devient quelquefois plus agreable à Dieu, en attendant dans le ſilence l'accompliſſement de ſon ſalut: que ceux qui font le plus de bruit, par les fonctions les plus hautes, par les dignitez les plus relevées, & par les plus ſaints miniſteres. En effet une cellule, où un Religieux paſſera fidelement ſa vie, une grotte, où un homme de bien ſe renfermera, une fortune vile & abjete, où ſe bornera le Chrétien, pour vivre comme un particulier, enfin la vie la plus humble & la plus commune, priſe avec une parfaite ſoûmiſſion aux ordres de Dieu, vaut mieux incomparablement, que toutes ces conduites extraordinaires de perfection, qui paroiſſent ſi admirables aux yeux du monde. Quelle conſolation à un Chrétien, de quelque condition qu'il ſoit, puiſque la plus baſſe eſt la plus ſouhaitable devant Dieu! Laiſſons donc aux ames élevées les voyes ſublimes pour aller à Dieu: ne leur envions point les dons qui les diſtinguent des perſonnes avec qui elles vivent:

Præſtolari cum ſilentio ſalutare Dei. Ier. Lam. 8. 3.

vivent : tenons-nous paisiblement dans les voyes communes, c'est-à-dire dans l'amour de la paix, de la retraite, du silence, de l'humiliation, de la souffrance : c'est le parti que nous devons prendre, si nous voulons ressembler à Jesus-Christ. Car de quelque côté qu'on se tourne, on ne trouvera point dans l'Evangile d'autre voye, que les voyes communes, & les ordinaires, pour arriver à l'état de la perfection, où l'on est appellé.

CHAPITRE VII.

L'esprit de Jesus-Christ dans l'amour de l'obscurité, du mépris, & de la persecution, lequel a paru dans la conduite generale de sa vie.

LE Fils de Dieu pour confondre encore davantage cette vaine sagesse du monde, dont se pique l'homme, & pour détruire dans luy cet esprit de pecheur, qui ne cherche qu'à être connu, à être estimé, & à être aimé, prend un esprit tout opposé dans la conduite generale de sa vie : il cherche l'obscurité pour se cacher, l'abjection pour être mépriſé, la persécution pour être haï. Car la hauteur infinie de ses pensées est bien éloignée de la bassesse des nôtres. L'homme dit le Prophete, *s'étoit laissé aller à la voye de son cœur*, qui étoit un abys-

Abiit vagus in viam cordis sui. *Ezech.* 37.

abyſme de corruption & de déreglement, & il étoit tombé dans l'égarement : le Fils de Dieu, qui eſt la ſageſſe du pere, ſe fait homme pour détruire en l'homme cet eſprit de peché : c'eſt le deſſein principal de ſon Incarnation, comme l'enſeigne ſaint Jean. In hoc apparuit filius Dei, ut diſſolvat opera diaboli. *Epiſt.* 1. *c.* 3. *n.* 8.

L'amour qu'a nôtre Seigneur pour l'obſcurité, & pour la vie cachée eſt preſque incroyable : il commence par cacher tout l'éclat de ſa divinité, ſous le corps foible & infirme d'un enfant, ce qui fait dire au Prophete, *en verité vous eſtes un Dieu caché* : & l'homme qui n'eſt que tenebres, qu'ignorance, que miſere, veut ſe montrer. Le Fils de Dieu cache ſa naiſſance dans un village des plus inconnus de la Judée, dans le ſilence le plus profond de la nuit, dans une étable, & parmi des bêtes. Les Mages viennent le chercher en Bethleem pour l'adorer : & il s'enfuit en même temps en Egypte, pour ſe cacher dans un lieu ſi ſecret, & ſi écarté, qu'on ne ſçait pas même encore l'endroit où il s'eſt caché. Au retour de l'Egypte il ſe cache dans la boutique d'un Charpentier de village, où il demeure l'eſpace de dix-huit ans, comme s'il n'eût eu ni talent, ni eſprit, ni conduite. Combien avoit il d'occaſions de paroître, & de parler pour les interêts de la gloire de ſon pere ? il ſe tait toutefois pour humilier la fauſſe prudence de la chair, qui ne cherche qu'à ſe produire & à parler. Que de deſſeins, que de reflexions, que de raiſonnemens ſe faiſoient alors ſur les affaires du monde ; pendant que la ſouveraine raiſon étoit dans le ſilence ! Et que toutes les belles idées de zele, & d'empreſſement que nous avons de ſervir Dieu

Verè tu es Deus abſconditus. *Iſa.* *c.* 45.

Dieu ſont vaines, ſi elles ne ſont reglées ſur ce modele ! Il faut que le Chrétien apprenne long-temps à ſe taire, pour bien ſçavoir comment il faut parler. Car on ne peut s'établir dans la ſolidité de la vertu que par de longues retraites, pour y jetter de profondes racines, comme fait un arbre, afin de porter des fruits en ſon temps. C'eſt en vain que les amis du Fils de Dieu, & que ſes proches le preſſent de ſe montrer au monde, pour y acquerir de la reputation : car bien loin de ſe faire connoître, il n'affecte rien tant que l'obſcurité ; il ne fait même rien d'éclatant, qu'il ne prenne ſoin d'obſcurcir, & ſa plus grande attention eſt de ſe cacher. S'il guerit le Paralitique ; il s'écarte auſſitôt de la foule, & il s'enfuit, afin de n'être pas pris pour un faiſeur de miracles. On luy preſente un aveugle dans ſaint Marc ; & il le tire en particulier, pour luy rendre la veuë en ſecret, en luy defendant de le dire. Il deffend la même choſe dans ſaint Matthieu au Lepreux, & dans ſaint Marc au ſourd & au muet, qu'il avoit gueris. S'il eutretient ſes Diſciples des veritez qu'il leur enſeignoit ; pour ne pas s'attirer toute l'eſtime, que meritoit une ſi admirable doctrine, il prend l'occaſion de les prévenir, pour leur faire entendre qu'elle n'eſt pas de luy. S'il parle à ſes Apôtres des choſes les plus importantes de la religion ; ce n'eſt point de ſon chef, qu'il leur parle, & il ne prend aucune part à la gloire des grandes actions qu'il fait, pour la laiſſer toute entiere à ſon pere, comme à la ſource de tout ſon merite. *C'eſt mon pere*, dit-il, *qui fait dans moy, par l'operation interieure de ſa vertu, ce que je fais.*

Manifeſta teipſum mundo. *Io.* 7. 4.
Matth. c. 7.
Vade in domum tuam, & nemini dixeris. *Marc.* 10.
Vide, nemini dixeris. *Matth.* 8.
Præcipit illis ne cui dicerent. *Marc.* 7.
Doctrina non eſt mea, ſed ejus qui miſit me patris. *Ioan.* 7.
Verba quæ loquor vobis, à meipſo non loquor. *Io.* 14.
Non poteſt filius à ſeipſo facere quidquam. *Io.* 14.
Pater in me manens, ipſe facit opera. *Io.* 14.

S'il

S'il fait le miracle de la multiplication des pains, qui donna tant d'admiration au peuple; il s'enfuit vers la montagne, pour éviter l'applaudiſſement du monde. Aprés que Dieu le Pere eût fait éclater ſa voix ſur les rivages du Jourdain, pour declarer au peuple, qu'il étoit ſon Fils, il diſparoît auſſi-tôt afin de ſe cacher dans le deſert; & il demeure dans cette affreuſe ſolitude, l'eſpace de quarante jours. S'il laiſſe échapper quelques rayons de ſa gloire ſur le Thabor, pour encourager ſes Apôtres, par ce trait de faveur; il ſe ſert de toute l'autorité, qu'il a ſur eux, pour leur deffendre d'en parler. Son eſprit le porte à ſe cacher par tout: & le petit eſprit de l'homme le porte à ſe montrer en toutes choſes. Eſt-ce que l'homme ignore la voye de Dieu, ou ſi c'eſt Dieu qui ſe trompe? Lequel des deux a raiſon? Mais l'homme, qui n'eſt que foibleſſe, que tenebres, & qu'imperfection, peut-il aimer à ſe produire, aprés que le Fils de Dieu a tant pris de ſoin de ſe cacher? Et peut-on chercher avec tant d'empreſſement l'eſtime, & l'approbation du monde, pour qui le Fils de Dieu a eû tant de mépris?

Fugit in montem ipſe ſolus *Ioan. 6.*

Ignorantes viam Domini. *Ierem. 5.*

Num quid viæ meæ non ſunt æquæ, *Ezech. 25.*

Au reſte cet amour ſi extraordinaire, que nôtre Seigneur a fait paroître pour la retraite, & cette preference ſi grande, qu'il a eüe pour la vie cachée, n'eſt pas ſans deſſein. La legereté naturelle de l'homme, qui le faiſoit errer d'objet en objet, par l'agitation continuelle de ſes deſirs, étoit une des plus grandes playes de ſon ame; & c'eſt d'ordinaire cette legereté de cœur, qui empêche l'homme de connoître la foibleſſe de ſon eſprit. Mais outre cette pente au libertinage, & outre

outre cette inclination qu'il avoit aux vains amuſemens de la curioſité humaine : le monde étoit ſi plein des images du peché, que l'homme ne pouvoit vivre dans la corruption du ſiecle, ſans ſoüiller la pureté de ſon cœur. La vie retirée étoit le ſeul remede capable de guerir cette étrange diſſipation de ſon eſprit, & d'aneantir la bonne opinion qu'il a naturellement de luy-même. C'eſt ce que le Fils de Dieu vient apprendre à l'homme par ſa vie cachée : c'eſt dans l'éloignement des affaires, dans la fuite des vains entretiens, & dans le ſecret de la retraite, que l'ame ſe purifie, qu'elle goûte cette paix, qui ſurpaſſe tout ſentiment humain ; & qu'elle s'approche avec d'autant plus de familiarité du Createur, quelle s'éloigne du commerce de la creature. Car rien n'affoiblit tant l'eſprit de l'homme, que la trop frequente compagnie des hommes. Il faut aimer la ſolitude, pour conſerver ſon innocence : il faut ſe plaire à la retraite, pour paroître en public avec ſeureté. Car enfin ſouffrir tranquillement la ſeparation de toutes les creatures, par la vie cachée, eſt quelque choſe de plus grand devant Dieu, que les poſſeder : & la joüiſſance de toutes choſes donne moins de tranquilité, & de calme a l'eſprit du Chrétien, que la privation de tout. Je ne parle point de ces retraites lâches & molles, où l'on mene une vie pleine d'inutilité, & où l'on ſe pique plus de faire le Philoſophe, que le Chrétien : je parle de cette vie cachée, où l'on cherche la paix dans le ſilence, où l'on vit moins ſelon la chair, que ſelon l'eſprit, où l'on fuit l'éclat même

Nemo ſecurè apparet niſi qui libenter latet. *Thom. à Kemp. l. c 3.*

d

de la vertu, & le bruit de ces grandes reputations qu'on acquiert au ſervice de Dieu, par ces dons exterieurs, ausquels les plus gens de bien ſe laiſſent ébloüir. O qui pourroit renoncer entierement à l'approbation des hommes, pour ne vouloir meriter que celle des Anges! Et quel ſeroit la paix du cœur de celuy, qui retrancheroit le ſoin inutile des affaires du monde, pour ne plus penſer qu'à l'affaire importante de ſon ſalut! Quelle ſeroit la pureté de la conſcience de ceux, qui mepriſeroient les joyes paſſageres de la terre, pour ne s'occuper que des penſées, & des eſperances du Ciel. C'eſt ce qu'on apprend dans le Myſtere de la vie cachée du Fils de Dieu. Mais que ce Myſtere eſt peu connû? Aprés tout, quelle folie n'eſt-ce pas à l'homme, d'aimer tant à paroître, luy qui n'eſt rien, lors que Dieu ſe cache, luy qui eſt eſſentiellement tout? Si vous étes un veritable Chrétien, imitez vôtre Maître, vous qui faites profeſſion d'être ſon Diſciple. Mais ſi vous aimez à être caché, & à être inconu, comme luy, aimez encore à être mepriſé, comme il a fait. C'eſt la ſeconde qualité de ſon eſprit.

Ama neſciri & pro nihilo reputari. *Imit Chriſt.* c. 20.

Verus humilis vult vilis reputari, non humilis prædicari. *Bern. in cantic.* 56.

L'amour de l'obſcurité fait cacher ce qu'il y a d'eclat dans une perſonne; mais l'amour de l'abjection & du mepris fait eclater ce qu'il y a de vil & de mepriſable. C'eſt en quoy conſiſte la vraye humilité, de connoître ſa baſſeſſe, & de vouloir qu'elle ſoit connuë; & c'eſt ce que le Fils de Dieu a pratiqué d'une façon admirable. Il prend toutes les humiliations de nôtre nature, juſques à la reſſemblance du peché? il choiſit des

In ſimilitudinem carnis peccati. *Rom.* 8.

Elegi abjectus eſſe. *Pſ.* 83.

parens

Noviſſimus vivorum & abjectio plebis. *Iſ.* 53.

parens pauvres, un métier bas, un païs inconnu; ce n'eſt qu'aux perſonnes viles, & abjetes, que l'Ange annonce ſa venuë au monde; & il ne prend plaiſir de vivre que parmi les petites gens, & d'être le rebut du peuple. Il fouffre même dans le deſert les tentations les plus groſſieres du Demon, pour ne s'exempter d'aucunes de nos infirmitez. Ses vertus ont paru communes, & vulgaires, n'ayant rien d'éclatant; tout eſt vil en ſa perſonne. Ce n'eſt point en Roy qu'il entre dans la Ville de Jeruſalem; c'eſt en homme mepriſable ſur une Aneſſe. Il ſe derobe à luy-même tout ce qui eſt digne de loüange, & d'admiration, dans ſes actions, pour le rapporter uniquement à ſon Pere; *ce n'eſt point moy*, dit-il, *qui fais les choſes grandes, que vous voyez en moy; c'eſt mon Pere qui agit en moy.* En tout ce qui a de la foibleſſe, il ſe l'attribuë à luy-même, *mon ame eſt triſte*, dit-il, *juſques à la mort; vous n'avez pû*, ajoûte-t-il, à ſes Apôtres, *veiller un moment avec moy*, pour m'encourager. Il prend plaiſir d'être traitté de ridicule à la Cour d'Herode; il y paroît volontiers, pour s'y attirer le mepris, de ce qu'on appelle le grand monde, pour faire connoître combien il mépriſe luy-même, ce qu'on y eſtime. Enfin il ſe laiſſe condamner à une mort infame, par un jugement public des ſages du monde, & par les Magiſtrats d'une grande ville, pour ſouffrir l'ignominie d'un ſupplice deû à un ſcelerat, & pour ſe des-honorer plus hautement. Quel renoncement à ſon honneur! Quelle profondeur d'humiliations! La ſottiſe de croire aprés cela, que le bel eſprit, le beau

Ioan. 14.

Mat. 26. & *Marc.* 14.

Factus pro nobis maledictum. *Paul. Galat.* 3.

beau langage, la gloire de bien écrire, la grande reputation, les talens extraordinaires, les emplois éclatans, ſont des avantages pour ſervir Dieu : car ne glorifie-t-on pas plus Dieu, & ne ſert-on pas davantage le prochain, par l'humilité de cœur, par la patience, par l'amour du mépris & de l'abjection, que par les dons les plus ſublimes, & par les plus grandes perfections ? Puiſque c'eſt la voye qu'a pris le Fils de Dieu pour honorer ſon Pere, & pour ſauver les hommes. Les grands du monde reüſſiſſent dans leurs deſſeins, par la grandeur, & par la puiſſance ; & Dieu y reüſſit par la foibleſſe, & par l'abjection : les hommes gagnent les hommes par l'éclat, & Dieu par l'obſcurité & l'humiliation. Sa foibleſſe & ſon humilité le fait mieux connoître pour un Dieu, que n'eût fait toute la majeſté ; & ſon humiliation a quelque choſe de plus divin, que toute ſa puiſſance ; & c'eſt dans ſes plus grands abaiſſemens qu'il fait paroître ſa plus grande gloire.

Mais ce même eſprit qui fait aimer au Fils de Dieu l'obſcurité, & le mépris, luy fait aimer auſſi la perſecution, pour guerir l'homme du deſir immoderé qu'il a d'être aimé, & d'être cheri des hommes. Car non ſeulement le Fils de Dieu bien a voulu être perſecuté en ſa perſonne ; mais il a même permis, que tous ceux qui ont été à luy, ayent eû part à ſes perſecutions. Sa mere qui étoit plus pure que les Anges, devient un ſujet de ſoupçon à ſaint Joſeph, dés qu'il eſt conceû : on rebutte avec mépris ſes parens en Bethleem, dés qu'il eſt né. Herode le veut faire mourir, dés qu'il paroît au monde. Lorſqu'on le porte au Tem-

Hic positus est in signum cui contradicetur. *Luc. 2.*

ple pour y être presenté, le Prophete declare au peuple, qu'il sera un sujet de grande contradiction. S'il se retire au desert pour se mettre à couvert de la persecution des hommes; il y est persecuté par le Prince des tenebres, & par les puissances invisibles. S'il retourne en son païs, on luy reproche la bassesse de sa naissance; ses proches le veulent faire passer pour un fou. On calomnie son innocence, on critique sa doctrine, on censure sa religion, on noircit ses mœurs, on condamne sa conduite, on mépriſe son autorité, on luy dispute sa mission, on inquiete ses disciples qu'on fait passer pour sectateurs d'une morale trop libre. Toute la Synagogue conspire contre ceux qui se declarent de son parti. Il semble même, qu'il ait voulu être mis en butte aux insultes, & être exposé aux persecutions de tout le monde, au temps de sa passion. Les Soldats l'ont persecuté dans le Jardin par leurs outrages; les Romains dans le Pretoire par leurs injures; ses Disciples par leur trahison; les Juges dans leurs Tribunaux par les pieges qu'ils luy dressoient dans leurs Interrogations artificieuses; les Valets chez Pilate par les crachats, dont il a été défiguré, & par les foüets, dont ils le déchirerent; les Courtisans chez Herode par leurs railleries; les Bourreaux sur le Calvaire par leurs blasphemes; les Larrons sur la Croix par leurs moqueries; les Juifs & toutes les Nations de la terre par leur endurcissement, & par leur incredulité. Son imagination le trouble, son esprit l'inquiete, sa raison se revolte contre luy, S. Pierre le renonce, Judas le livre à ses ennemis, ses Apôtres l'Abandonnent, les Prêtres

deman-

demandent qu'il ſoit lapidé, le peuple preſſe qu'on le crucifie ; & Pilate le fait mourir. Enfin, qu'elle confuſion n'a-t-il point reſſenti, quel outrage n'a-t-il pas ſouffert, & de quelle maniere n'a-t-il point pâti : *Conſiderez*, dit ſaint Paul, *quel combat il a ſoûtenu contre luy-même*, en ſouffrant tout ce qu'il a ſouffert. Qu'aprés cela l'eſprit corrompu de la chair cherche tant qu'il luy plaira l'approbation, l'eſtime, & l'amitié des hommes. Pour moy, mon Dieu, qui ne deſire que de vous plaire en devenant ſemblable à vous ; je ne vous demande pour toute grace, que l'amour du mépris, & de la perſecution. Qu'heureux eſt le Chrétien, qui en connoît le prix, & qui peut mettre ſa gloire à l'aimer, & a la goûter ; puiſque la veritable gloire du Chrétien conſiſte dans la confuſion & l'ignominie.

Recogitate eum qui talem ſuſtinuit adverſum ſemetipſum contradictionem. Hebr. 12.

CHAPITRE VIII.

L'eſprit de Jeſus-Chriſt dans l'amour de la Croix & des ſouffrances.

L'Homme ſenſuel a moins d'amour pour le plaiſir, que le Fils de Dieu n'en a eû pour la ſouffrance ; c'eſt cet *homme de douleurs*, dont parle le Prophete, lequel a ſçeu ſi bien ſouffrir. Sa patience a été la plus éclatante de ſes vertus, & le plus grand de ſes miracles. Mais ce n'eſt pas purement pour ſouffrir, qu'il a aimé les ſouffrances ; c'eſt pour apprendre à l'homme le ſecret de les aimer, & de les

Virum dolorum & ſcientem infirmitates. Iſa. 53.

aimer dans ſon eſprit. C'eſt la ſeule ſcience dont ſe vante ſaint Paul, & c'eſt auſſi la ſeule dont le Chrétien doive ſe glorifier. Jeſus abyſmé dans l'amertume des douleurs, apprenez-moy ce ſecret : puiſque ce n'eſt que pour m'affectionner aux ſouffrances, que vous les avez aimées. Quel avantage au Chrétien de comprendre la ſcience myſterieuſe, & l'ineffable vertu de la croix ! Faiſons donc une étude particuliere de cette ſcience, ſi nous aſpirons a la perfection : Beuvons le calice de Jeſus-Chriſt ſi nous pretendons avoir part à ſon royaume ; car on ne peut être compagnon de ſa gloire, qu'on ne l'ait été de ſa croix. Que la croix ſoit nôtre étude, & que ſon eſprit ſoit l'ame de toutes nos actions ; puis qu'elle doit être le remede de toutes nos foibleſſes, l'affermiſſement de nôtre vertu, la force de nôtre cœur, & le comble de nôtre perfection. Soyons perpetuellement attentifs au douloureux myſtere du Calvaire, goûtons-en avec plaiſir les ſalutaires amertumes : comprenons ſur tout ce que c'eſt, qu'un Dieu, qui ſouffre ; & ſoit que nous conſiderions les devoirs les plus eſſentiels du Chriſtianiſme, ſoit que nous écoutions les Oracles les plus ſacrés de l'Ecriture, concluons qu'il faut ſouffrir pour être heureux. Qu'on ne s'étonne point, dit l'Apôtre, pourquoy nous ſouffrons : c'eſt pour cela que nous ſommes au monde ; ce n'eſt point à la joye, au plaiſir au ſuccez, au repos, que le Chrétien eſt appellé, c'eſt à la tribulation & aux ſouffrances. Mais comprenons bien dans quel eſprit il faut ſouffrir, pour le faire conformément à l'idée de celuy, qui a bien voulu être le modele de nos ſouffrances : con-

Abſit mihi gloriari niſi in cruce Domini. Gal. 6.

Nemo moveatur in tribulationibus, ipſi enim ſcitis, quod in hoc poſiti ſumus. 1. Theſſ. c. 3.

concevons qu'il n'y a point d'autre voye pour aller à Dieu. Et pour tirer un fruit plus certain de ce que nous ſouffrons, apprenons quels ont été les deſſeins de Jeſus-Chriſt, en ce qu'il a ſouffert, afin de nous apprendre à ſouffrir Chrétiennement.

Le premier deſſein du Fils de Dieu dans ſes ſouffrances étoit d'en faire un ſacrifice de propitiation pour nos pechez, qu'il a voulu laver luy-même dans ſon ſang, comme dit l'Apôtre. Car il eſt cet Agneau de l'Apocalypſe, qui a été égorgé comme une victime dés le commencement du monde, pour expier nos crimes. Ce fut par la croix ſeule, dit ſaint Paul, que cette ſedule, qui nous avoit aſſujettis au demon, fut déchirée. Mais comme le Fils de Dieu eſt nôtre chef myſtique; nos peines ſont ſanctifiées par les ſiennes: & tout ce que nous ſouffrons devient meritoire, par l'union que nous avons avec luy. La patience des Philoſophes eſt vaine, & les ſouffrances des Payens ſont entierement inutiles: parce qu'elles n'ont aucune liaiſon avec les ſouffrances de Jeſus-Chriſt; par qui ſeul les ſouffrances des Chrétiens ont leur prix, & portent leur fruit. C'eſt par cette union, que nos peines nous doivent être aimables, puiſqu'elles deviennent par là de veritables biens: cela ſeul doit nous encourager à ſouffrir, & nous donner de l'horreur pour les plaiſirs, & pour les delices. C'eſt cette participation des ſouffrances de Jeſus-Chriſt, qui doit échauffer la foy du Chrétien, & animer ſon eſperance dans la tribulation: pour ſoûtenir ſon eſprit, & pour le fortifier dans les peines. Douleurs, ſouffrances, que vous étes puiſſantes,

Qui lavit nos à peccatis noſtris in ſanguine ſuo. *Apoc. c. 1. verſ. 5.*

Agnus qui occiſus eſt ab origine mundi. *Apo. c. 13. verſ. 8.*

Pacificans per ſanguinem crucis ejus, ſive quæ in terris ſive quæ in cœlis ſunt *Coloſſ. 1. & 2.*

tes, puiſque vous détruiſez le peché ! Mais que vous étes ſalutaires, puiſque c'eſt par vous que le Fils de Dieu nous a ſauvez. Je diray donc, avec le Prophete : *Ie porteray les fleaux de la colere de Dieu, ſans me plaindre, parce que je l'ay offencé.*

Iram Dei portabo, quoniam peccavi ei. *Mich. 7.*

Le ſecond deſſein du Fils de Dieu dans ſes ſouffrances, eſt d'en faire un remede à nos foibleſſes. Car rien ne purifie tant l'eſprit que l'affliction, & rien ne mortifie tant la chair, ni la rend plus ſoûmiſe à leſprit, que la douleur. C'eſt par la ſouffrance, que la chair, qui eſt l'inſtrument le plus ordinaire du peché devient l'inſtrument le plus ſaint de la grace, & de la vertu : en devenant un ſujet d'innocence, & de pureté. C'eſt elle qui détruit dans l'homme cét empire des ſens, d'ou ſe forme ce corps du peché, dont parle l'Apôtre ; c'eſt elle qui aneantit les mouvemens les plus ſecrets de l'amour propre ; c'eſt elle qui combat les inclinations naturelles, & qui regle le cœur dans l'inconſtance de ſes deſirs, & dans ſes autres déreglemens. Enfin c'eſt par la ſouffrance que le Chrétien commence à dépoüiller le vieil homme, pour ſe revétir du nouveau. Ainſi à quelques foibleſſes que nous ſoyons ſujets, la tribulation y remedie, par la vertu qu'elle a de retrancher juſques aux plus profondes racines du mal, que la chair cauſe à l'eſprit, & d'affoiblir la puiſſance des inclinations les plus perverſes de la nature. Ce qui a fait dire à ſaint Bernard, qu'il ne connoiſſoit point de remede plus propre à guerir les playes de ſon cœur, que ce qui affligeoit ſon eſprit ; la ſouffrance luy paroiſſoit douce, par le fruit qu'il en retiroit, ſon ame s'affermiſſoit ſous l'abbattement

Epiſt. ad *Eng.*

ment de ſon corps, & il ne ſe trouvoit jamais plus fort devant Dieu, que lors qu'il reſſentoit davantage ſa foibleſſe & ſon impuiſſance. En effet, toutes les conſolations de la Philoſophie ſont trop froides, & trop languiſſantes, pour affermir le cœur du Chrétien, dans l'affliction ; il ne peut trouver de veritable ſoulagement à ſes peines, que dans la Croix du Fils de Dieu : & la meditation des Triſteſſes de Jeſus-Chriſt, eſt le ſeul remede de toutes ces triſteſſes de l'amour propre, auſquelles l'eſprit foible de l'homme eſt ſi ſujet. Mais à proportion que le cœur devient plus pur par la ſouffrance, l'eſprit devient auſſi plus éclairé.

C'eſt le troiſiéme deſſein de nôtre Sauveur, dans ſes ſouffrances, d'en faire une inſtruction a l'homme. Car l'homme eſt naturellement porté au mal, par le peu de connoiſſance qu'il a du veritable bien, Il a beſoin que Dieu luy faſſe de temps en temps reſſentir dans les afflictions les effets de la peine que merite le peché, pour diſſiper les nuages de ſon ignorance, & cet eſprit de tenebres qui le poſſede. C'eſt un bon Pere, qui ſe ſert amoureuſement de la verge, pour corriger les defauts ordinaires de ſon fils, & pour le retenir, par un peu de crainte dans les bornes de ſon devoir. David avoit peché, & Dieu l'afflige par la deſunion de ſa famille, & par les deſordres de ſon Etat. Parce que ce Prince aimoit tendrement ſes enfans : Dieu, pour punir le peché du pere, fait éclater le fleau de ſa colere ſur les enfans, & pour punir le peché, de ce Roy, il afflige ſon peuple. Saint Pierre peche, & Dieu ſe ſert de ſon peché, pour l'inſtruire en l'humi-

miliant ; parce qu'il s'étoit évaporé par les vaines idées d'un zele trop preſomptueux, & qu'il avoit eû plus de confiance en luy-même, qu'en la grace. La douleur, qui le ſaiſit n'eſt pas tant une punition de ſon crime, qu'un avertiſſement, que Dieu luy donne, par cette humiliation, pour le rendre plus attentif à ſon devoir. Que dirai-je de tant d'autres pecheurs, ſur qui Dieu appeſantit ſa main, pour leur faire reſſentir le poids de ſa colere. Il ſe ſert de la tribulation, comme d'une inſtruction ſalutaire, pour les rapeller de l'égarement de leur eſprit : & pour vaincre cet endurciſſement de cœur, qui ne ſe laiſſe ſurmonter qu'à la rigueur des plus grands châtimens. Je ne finirois pas, ſi je voulois raconter les miracles que la grace fait tout les jours, par l'affliction ; & par les ſouffrances dans le cœur des Chrétiens, où en contribuant à leur converſion, ou en les perfectionnant. Ce ſont du moins les deſſeins de Dieu, quand il afflige les pecheurs ; c'eſt en pere qu'il afflige, & non pas en tyran ; & ſes deſſeins ne ſont pas inconnus à ceux qui penetrent les ſecrets de ſa bonté, par les lumieres de leur foy. Malheur à ceux qui ne les connoiſſent pas; car ils ſont dans l'affliction, ſans en profiter : ils ſouffrent, & n'en deviennent pas meilleurs: ils reſſentent l'amertume de la peine, ſans en goûter la douceur : leur douleur eſt vaine, leurs larmes ſont ſteriles, & toute leur tribulation eſt infructueuſe. Ce n'eſt pas l'intention de Dieu, qui n'afflige l'homme, que pour luy faire du bien : ſon deſſein eſt, que tout ce qui luy eſt penible luy devienne profitable; que la ſouffrance rende le pecheur plus ſoûmis, & le juſte plus circonſpect; que

Ad emendationem non ad perditionem. Judith. c. 7.

que l'un ſe corrige, & que l'autre s'humilie. Mais, parce que la vertu deviendroit odieuſe, ſi tous les juſtes étoient affligez; & que l'on pourroit douter du Jugement dernier, ſi tous les pecheurs étoient punis en cette vie: Dieu, par une ſage conduite de ſa providence a ſceu y apporter du temperament par les afflictions, qu'il deſtine aux uns, & aux autres. Ce n'eſt jamais que par un principe d'amour, qu'il afflige les bons, & qu'il punit les mechans; afin que l'affliction ſerve d'inſtruction à la vertu & de punition au crime.

Le quatriéme deſſein du Fils de Dieu dans les ſouffrances eſt d'en faire une épreuve à la vertu, & une preparation de cœur aux ſujets qu'il veut employer à l'augmentation de ſa gloire. *La pieté de nos peres fut miſe à l'épreuve pour être mieux reconnuë*, diſoit autrefois Judith au peuple de Betulie: *Parce que* Tobie *étoit agreable à Dieu*, dit l'Ecriture, *il falloit qu'il fut affligé, afin que ſa patience fût éprouvée*, & parce que ſaint Paul devoit être un vaſe d'honneur deſtiné pour porter la gloire du nom de Dieu aux peuples, & aux Princes de la terre, il faloit que ce vaſe fût épuré dans le feu de la tribulation, & que cét Apôtre fût preparé par de grandes ſouffrances aux grands deſſeins, auſquels Dieu l'appelloit, pour ſa gloire. Il falloit qu'il ſouffrît les priſons, les outrages, les calomnies, les trahiſons, l'indigence, la nudité, le mépris, les accuſations, les médiſances, les delaiſſemens, les triſteſſes, les perſecutions: il falloit qu'il paſſât par les armes de la juſtice, pour combattre à droit & à gauche, dans l'honneur, & dans l'ignominie, dans les fatigues, dans les naufrages, dans les ſeditions, dans les veil-

Terrebit eum tribulatio, & angustia valebit eum, sicut regem qui præparatur ad prælium. *Iob. c. 15.*

Tentati sunt patres nostri, ut probarentur, si vere Deum suum coleret. *c. 7.*

Quia acceptus eras Deo, necesse fuit, ut tentatio probaret te. *Tob. 12.*

veilles, dans les jeûnes, dans les neceſſitez les plus preſſantes, dans l'extréme deſolation: il falloit qu'il fût mal-traitté par les infideles, empriſonné par les Juifs, trahi par les Chrétiens, perſecuté par tous les peuples, pour avoir l'honneur d'annoncer l'Evangile aux Gentils, & de faire triompher l'opprobre de la croix de tout l'orgueil des Grecs, & de toute la ſageſſe des Romains. Et c'eſt par ces fouffrances, par ces mépris, par tous ces mauvais traitemens, que cet Apôtre a fait de de ſi grandes choſes, plûtôt que par ſon éloquence & par ſes miracles : comme le Fils de Dieu a bien moins fait pour le ſalut des hommes, par ſes predications, que par ſa patience. Sa force a principalement éclatté dans ſa foibleſſe, & le comble de ſa vertu a paru dans ſes ſouffrances ; & ſaint Chryſoſtome aſſure qu'il eſt plus glorieux à Dieu d'avoir ſouffert l'humiliation de la croix, que d'avoir créé le monde. C'eſt ainſi que ſa croix eſt devenuë l'inſtrument le plus grand de ſa gloire. Le Fils de Dieu ne craint pas de diminuer la creance que ſa miſſion devoit luy donner ſur les eſprits, en paroiſſant foible, parce que ſa vertu éclatte dans ſa foibleſſe. Sa ſageſſe a principalement paru en ce qu'il s'eſt glorifié par ſes humiliations : & ſa gloire s'eſt manifeſtée par l'ignominie de ſa mort. Et *il falloit*, dit ſaint Paul, *que Dieu, pour lequel, & par lequel ſont toutes choſes, voulant conduire ſon peuple & ſes enfans à la gloire qu'il leur deſtinoit, perfectionnât par les ſouffrances celuy, qui devoit être l'auteur de leur ſalut.* Quoy ſi le Fils de Dieu devoit être preparé par la croix au grand ouvrage du ſalut des hommes ; s'il mettoit toute la force, & toute la vertu de la re-

Ut portet nomen meum coram gentibus & regibus oſtendam illi quanta oporteat pro nomine meo pati. *Act.* 9.

Chriſtus crucifixus Dei virtus & ſapientia. 1. *Cor.* 1.

Decebat eum propter quem omnia, & per quem omnia, qui multos filios adduxerat in gloriam, autorem ſalutis eorum per paſſionem conſummare. *Heb.* c. 2.

redemption dans les souffrances ; s'il s'est rendu semblable à ce grain de froment, auquel il se compare dans l'Ecriture, qui ne porte point de fruit, s'il n'est caché, aneanti, & mortifié dans la terre: l'homme peut-il faire du bien, & contribuer à la gloire de Dieu en ne se mortifiant pas ? Ce n'est que par les souffrances que les Apôtres ont converti le monde. Leurs chaînes, leurs prisons, leurs tourmens, leurs afflictions, leur dépoüillement de toutes choses, le renoncement à leur satisfaction, leurs peines étoient leur force ; & rien n'attiroit tant sur eux la vertu de convertir les peuples, que leur patience. Leur plus grande joye étoit de se voir mépriſez, bannis, persecutez, parce qu'ils n'avoient de succez que par les peines & par les humiliations ; c'est par elles qu'ils ont établi l'Eglise, & qu'ils ont converti ceux mêmes qui la persecutoient. Ibant gaudentes, &c.

Et nôtre religion n'a été fondée que par la croix ; le sang des Martyrs au sentiment de Tertulien a été la semence des Chrétiens ; & les souffrances ont une liaison si essentielle avec nôtre vocation, qu'il n'y a rien qui doive être plus souhaitable pour nous que de souffrir. Disons donc sans cesse avec le Prophete. *Mettez-moy à l'épreuve, mon Dieu, pour connoître mon cœur.* Si je ne puis devenir un instrument propre à vôtre gloire que par l'affliction, affligez-moy ; faites-moy passer de douleur en douleur, de tribulation en tribulation, comme par autant d'épreuves, pour me disposer à sanctifier vôtre nom. Otez-moy l'amour de mon interêt, pour me rendre plus digne de travailler au vôtre : faites-moy mourir à moy par la penitence, Proba me Deus & scito cor meum. *Pſ.* 38.

ce, & par la mortification, pour vivre à vous : vuidez mon cœur de l'amour de luy-même, pour le remplir du vôtre : apprenés-moy à vous glorifier par les moyens dont vous vous étes ſervi pour glorifier vôtre pere. Souffrances, humiliations, douleurs, confuſions, peines interieures, peines exterieures, contradictions, abandons, delaiſſemens, deſolations ſoyez mon partage, puiſque vous avez été le partage du Fils de Dieu. Je ne veux plus chercher de raiſons pour aimer l'affliction ; apres que Jeſus-Chriſt la ſouveraine raiſon l'a tant aimée. S'il faut renoncer à tous les attraits de la chair, & à cette ſervitude des ſens à laquelle ſe ſoûmet le reſte du monde ; s'il faut ſe crucifier ſoy-même, pour devenir un digne ſujet de la gloire de Dieu : je veux renoncer à mes inclinations, & à moy-même, pour me rendre digne de cét honneur. Car quelque talent que puiſſe avoir le Chrétien, pour le ſervice de Dieu : quelque avantage qu'il ait par ſon caractere, ou par ſon eſprit : ce n'eſt que par la ſouffrance qu'il peut eſperer du ſuccés dans les fonctions de ſon miniſtere. Enfin l'épreuve de la tentation ſoûtenuë avec fidelité vaut mieux incomparablement, que tous les empreſſemens de la nature pour l'éviter. Mais ſi la vraye vertu devient plus pure, & plus forte dans l'affliction, la fauſſe y devient plus foible. C'eſt un feu que l'affliction qui purifie l'or, en conſumant la paille : c'eſt une épreuve qui affermit l'eſprit du fidele, en abbattant le courage de celuy qui ne l'eſt pas.

Enfin le cinquiéme deſſein du Fils de Dieu dans les ſouffrances eſt d'en faire une occaſion de combat, & une matiere de victoire à

ſes

ſes élûs, pour leur faire meriter la couronne qu'il leur prepare. Car le Chrétien ne doit pretendre au Ciel, que comme à une conquête : ce ſont ceux qui ſe font violence à eux-mêmes par la mortification de leurs deſirs, qui l'emportent, dit l'Ecriture : les deux Diſciples, qui voulurent y pretendre par des voyes de faveur, étant alliez de Jeſus-Chriſt, n'en furent pas même écoutez. Il leur demanda s'ils pouvoient boire ſon Calice pour avoir part à ſa gloire. Et ſi le Sauveur du monde, qui étoit l'heritier du Ciel n'a peû y parvenir, que par la croix ; s'il n'a conquis ce Royaume, que par ſes combats ; s'il n'eſt devenu époux que par le ſang qu'il a répandu ; & ſi les nôces de l'Agneau n'ont peu être celebrées qu'aprés ſa mort : quelles pretentions peut avoir à ce royaume, à cét époux, à ces nôces l'ame Chrétienne qui vit dans la douceur, qui ne reſpire que le plaiſir, & qui ne peut rien ſouffrir : car cet Agneau qui nous apprend à vaincre : nous apprend auſſi à ſouffrir par ſon exemple. Il eſt vray qu'il faut du courage, pour ſouffrir patiemment des maux preſens, dans l'attente des biens à venir : il faut renoncer à des plaiſirs ſenſibles, pour en avoir qui ne le ſont pas. Mais aprés tout ce ne ſont point des pretentions vaines & frivoles à celuy qui a de la foy. C'eſt bâtir ſur la pierre ferme de l'Evangile, que de fonder ſon eſperance ſur les peines qu'on ſouffre pour l'amour de Dieu : car ce Dieu viendra luy-même, dit le Prophete, eſſuyer les larmes de l'affligé : Heureuſes larmes qui meriteront la conſolation d'un Dieu ! Mais n'eſt-il pas juſte que les com-

bats & les peines ſoient pour cette vie, puiſque les joyes & les conſolations ſont reſervées pour l'autre. Jeſus-Chriſt qui a été crucifié ſelon la foibleſſe de la chair eſt devenu glorieux par la vertu de la croix. C'eſt ainſi que le vray fidele bien loin de rougir de l'opprobre de la croix, ou d'avoir en horreur les ſouffrances comme les a l'homme ſenſuel, découvre la gloire du Fils de Dieu cachée ſous le voile de ſes humiliations: il pâtit avec égalité d'eſprit, comme s'il ne pâtiſſoit pas; il ſe voit mal-traitter d'un œil ferme, & d'un cœur tranquille; & il ne ſoûpire que dans le deſir d'avoir part aux douleurs de ſon maître. L'exemple d'un Dieu crucifié étouffe dans le fond de ſon cœur toutes ſes plaintes, & releve ſon courage; parce que les ſouffrances Chrétiennes portent avec elles un caractere d'aſſurance, & un gage des biens eternels, que Dieu prepare à ceux qui auront courageuſement combattu leurs deſirs, & leurs inclinations pour l'amour de luy. Mais quand nous aurons triomphé de nous-mêmes; faiſons comme les vieillards de l'Apocalypſe, jettons nos couronnes aux pieds de nôtre Redempteur, qui a voulu être luy-même nôtre force & nôtre patience; car ce n'eſt que par luy ſeul qu'on eſt victorieux.

Comme c'eſt en cet eſprit qu'a ſouffert le Fils de Dieu, ce ſont à peu prés tous les deſſeins qu'il a dans les ſouffrances qu'il envoye aux hommes. C'eſt ou pour purifier leurs ames, ou pour guerir leurs foibleſſes, ou pour corriger leurs defauts, ou pour éprouver leur vertu, ou pour accroître leur merite. Mal-heur donc à celuy qui eſt heureux; puiſ-

puiſque l'affliction eſt la ſource de tant de biens : car on ne devient pur, on ne devient fort, on ne devient ſage, on ne devient fidele, on ne devient conquerant du Ciel que par la patience. C'eſt la patience qui ſanctifie le pecheur, qui fortifie le foible, qui inſtruit l'ignorant, qui éprouve le juſte, & qui couronne le merite de celuy lequel renonce à ſoy-même, & ſe fait une guerre perpetuelle. Aimons donc les ſouffrances, puiſqu'on ne peut-être heureux ſans ſouffrir: Mais ſur tout arrêtons les yeux ſur le modele qui nous a été propoſé dans la perſonne de nôtre Redempteur, pour ſouffrir Chrétiennement. Et ſi nous ne ſommes pas encore dignes de ſouffrir quelque choſe pour l'amour de Jeſus-Chriſt; goûtons au moins l'amertume de ſes douleurs, pour nous en faire un ſujet d'une continuelle meditation; occupons nôtre eſprit de ſa croix, & de ſes peines. Regardons l'ouverture de ſes playes comme une ſource abondante de graces, & comme le ſeul remede des bleſſures de nos ames. Si Moyſe, qui n'avoit pas encore veu l'exemple d'un Dieu ſouffrant, aima mieux être affligé avec ſon peuple, que de monter ſur le trône de Pharaon, & de joüir d'une grandeur paſſagere, que ſaint Paul appelle *un peché temporel*; & s'il prefera, dit cet Apôtre, l'opprobre de la croix à tous les treſors de l'Egypte: quelle confuſion ſeroit-ce au Chrétien de préferer la proſperité, qui eſt le partage ordinaire des reprouvez à l'adverſité & aux ſouffrances; aprés que Jeſus-Chriſt le premier des predeſtinez, non ſeulement les a tant aimées, mais encore en a fait part à tous ceux qu'il a cheris; & aprés qu'il

Aſpicientes in autorem fidei & conſummatorem Jeſum recogitate eum. *Paul. Hebr.* 11.

Magis eligens affligi cum populo Dei, quam temporalis peccati habere jucunditatem. *epiſt. ad Hebr.* c. 11.

qu'il a voulu meriter luy-même par la Croix l'heritage auquel il appelle ſes favoris. Afflictions, peines, ſouffrances, que vous étes ſouhaitables à un cœur parfaitement Chrétien ; puiſque ce n'eſt proprement, que par vous qu'on honore Dieu ; & qu'on a part à ſa gloire ; & puiſque rien ne montre mieux la ſolidité de la vertu Chrétienne, que la patience dans l'adverſité.

CHAPITRE IX.

L'Idée du Chrétien formé ſur l'eſprit de Jeſus-Chriſt.

VOilà la doctrine que le Fils de Dieu eſt venu apprendre à l'homme, l'importance eſt de la pratiquer. Ce n'eſt pas une ſcience difficile, puiſqu'elle peut s'acquerir plûtôt par la retraite, & par le ſilence, que par le bruit, & par l'agitation : on y avance plus par la ferveur de la priere, que par celle de l'étude ; & l'on y devient plus aiſément maître par les larmes, & par les ſoûpirs, que par la diſpute, & par le raiſonnement. Qu'heureux eſt celuy qui ſe fait diſciple de Jeſus-Chriſt, dans cette divine école, pour devenir ſon imitateur, comme le ſont devenus les premiers fideles, en purifiant ſans ceſſe leur cœur, par l'exercice continuel de toutes les vertus, pour ſe rendre ſuſceptibles de cette onction interieure, dont parle ſaint Jean, qui enſeigne toute verité. C'eſt par des lumieres ſi pures, & ſi celeſtes, que le Chrétien s'étu-

Ille docebit vos omnem veritatem. *Joan. c. 16.*

s'étudiant à former ſon eſprit ſur l'eſprit de Jeſus-Chriſt, commence à ſe dépoüiller de luy-même, ſelon le modele que le Fils de Dieu luy en a donné dans ſa perſonne. C'eſt ainſi que renonçant à ſon honneur, il n'a point de ces ſottes vanitez, ni de ces ambitions ridicules qu'ont les autres hommes, de paroître plus qu'il n'eſt, ou bien d'affecter des avantages qu'il n'a pas; puis qu'il a ſoin de cacher même ceux qu'il a: ne reconnoiſſant point d'autres d'avantages, que ſes foibleſſes, & ſes imperfections, qui lui ſont comme autant d'occaſions precieuſes, qu'il a de s'humilier. S'il eſt dans les grandeurs, & dans l'élevation, ſon cœur n'y a aucun attachement. Il ſçait qu'on eſt grand devant Dieu, dés qu'on eſt petit à ſoy-même: & que dés qu'on eſt grand dans ſon idée on eſt petit devant Dieu. S'il a du merite, il eſt le ſeul, qui ne le voit pas; car il n'arrête la veuë de ſon cœur, que ſur la conſideration de ſes defauts. Et quoy qu'il croye toûjours ne meriter rien, ſa modeſtie, & ſon humilité le rendent digne de tout. Il reüſſit en ce qu'il entreprend, ſans en faire de bruit; & il feroit des miracles ſans y penſer. Quelque grand, & quelque élevé qu'il ſoit, il ne cherche à ſe rendre conſiderable, que par l'integrité de ſes mœurs, & par la pureté de ſa conſcience. Il laiſſe prendre ſur luy tous les avantages qu'on veut; parce qu'il n'en trouve point de plus grand, que celuy d'être ſoûmis à tout le monde. Bien loin de s'en orgueillir, de ſa juſtice, & de ſes bonnes œuvres, il ne ſe regarde, que comme un objet des miſericordes de Dieu; & il ſent bien que

ſa

ſa vertu, s'il en a, eſt le ſeul ouvrage des bontez de ſon Sauveur. S'il eſt dans l'abjection & dans l'opprobre, il n'affecte point de cacher ſa honte ; ſon ambition eſt de n'avoir point d'ambition, & ſa gloire eſt de n'en chercher point d'autre, que ſon propre aviliſſement. Ainſi le mépris, les injures, les affronts ſont ſes plus cheres delices, parce qu'elles le rendent plus ſemblable au Fils de Dieu, dont il fait profeſſion d'être le diſciple ; c'eſt pour imiter ce divin Maître, qu'il eſt toûjours prêt de preferer l'infamie à la gloire, l'humiliation à l'honneur, la vie obſcure, & retirée à l'éclat, & à la reputation. Il regarde les grandeurs du monde comme des châtimens de Dieu, & comme un abandon ſecret de la Providence, à l'égard des perſonnes, que la fortune a élevées au deſſus des autres. Car il n'y a point d'élevation ſur la terre, qui ne luy paroiſſe environnée de perils, & bordée de precipices. Quoy que par une conduite irreprochable, il merite l'approbation de tout le monde ; il ne ſe laiſſe point aller à cette foibleſſe, qui eſt ſi naturelle à l'homme, d'aimer ; & de rechercher les applaudiſſemens, comme une recompenſe à ſa vertu, ou de craindre le mépris, comme un outrage à ſon honneur. Il goûte le plaiſir qu'il y a à ſouffrir, parce qu'il ſe ſent digne de punition ; & quand il ſeroit tout-à-fait innocent, il auroit autant de joye de voir ſa reputation ſacrifiée en certaines rencontres, où il s'agit de la gloire de Dieu, que Job avoit de plaiſir de voir ſes troupeaux immolez ſur l'Autel, pour y rendre hommage à ſon Createur. Et il regarde comme une illuſion ſecrette de l'amour.

Populares opiniones nec pro mercede recipit, nec pro ſuplicio pavet. *l.2. Offic. Amb.*

mour propre la fauſſe idée de la plûpart des gens de bien, qui croyent qu'on ne peut travailler avec ſuccez à la gloire de Dieu, que par l'établiſſement de leur reputation. Car c'eſt ſouvent ſur la ruine de nôtre gloire, que Dieu prend plaiſir d'établir la ſienne. C'eſt ainſi que le vray fidele n'aime rien tant que ſa propre confuſion devant les hommes, perſuadé qu'il eſt, que l'humiliation, qui luy revient du peu de ſuccez des choſes les plus ſaintes, qu'il entreprend, luy vaut mieux devant Dieu, que l'accompliſſement de ſes deſſeins, quelques avantageux qu'ils ſoyent à la gloire de ſon Souverain. Mais en renonçant à ſon honneur, en cherchant l'abjection, & en ſe ſoûmettant à tout le monde, il en devient en quelque façon le maître; & il eſt du nombre de ces conquerans, dont parle ſaint Paul, qui remportoient des triomphes ſur les cœurs des peuples, & qui conquêtoient des Royaumes, ſans avoir d'autres armes, que celles de leur foy.

Qui per fidem vicerunt regna. *Paul. ep. Hebr. c. 11.*

Mais ſi le Chrétien, formé ſur le modele qu'il ſe propoſe dans le Fils de Dieu, cherche ſon propre abaiſſement, comme ſa veritable gloire, ainſi qu'à fait nôtre Seigneur, qu'il veut imiter: il regarde la pauvreté, comme le treſor de toutes les vertus, & comme la ſource de tous les biens. Car on eſt humble, on eſt paiſible, on eſt doux, on eſt modeſte, on eſt ſobre, on eſt patient, on eſt ami de la paix, du ſilence, & de la moderation, on eſt reglé en toutes choſes, dés qu'on eſt pauvre, dans l'eſprit qu'on doit l'être. En ce qui ſe paſſe dans le monde, le vray fidele n'a nulle attention aux choſes viſibles

& temporelles, afin de n'en avoir que pour les eternelles, & les inviſibles. Il ne connoît point d'autre interêt dans la vie, que l'interêt de Dieu : & il regarde la fauſſe ſageſſe des enfans du ſiecle, qui attachent leur cœur aux choſes paſſageres, comme une veritable folie. Il compte pour rien la perte de ſes richeſſes, & le renverſement de ſa fortune : car tous les biens de la terre ne luy paroiſſent, que comme de foibles ombres des biens du Ciel. C'eſt, ſelon luy, avoir l'eſprit bien borné, de ſe croire plus riche, pour poſſeder des biens corruptibles, & des richeſſes periſſables, comme ſont les biens & les richeſſes, dont ſe glorifient les gens du monde. Il ſçait que le vray riche, comme dit l'Apôtre, eſt celuy qui eſt riche dans la foy ; & que tout le treſor du fidele, eſt la crainte de Dieu, comme dit le Prophete. Tout ce que la grandeur a d'éclat ne l'ébloüit point : les eſperances de la faveur, ou de la fortune ne le touchent pas : s'il a des biens, ſon cœur n'en eſt point occupé. Car il ſe conſidere comme un banni, & comme un exilé ſur la terre : où les autres hommes ne cherchent qu'à s'établir, en bâtiſſant leurs maiſons & leurs palais, ſur le ſable, comme dit l'Evangile ; au lieu qu'il ne bâtit luy-même que ſur le roc, & ſur la pierre ferme, qui eſt Jeſus-Chriſt, pour ne craindre dans ſon établiſſement, ni le debordement des fleuves, ni la violence des vents, & des tempêtes. Enfin il met toute ſon eſperance dans ce treſor eternel, que promet le Fils de Dieu à ce jeune homme de l'Evangile, à qui il conſeille de renoncer à tout, pour être parfait. C'eſt là

Jacob. c. 2.

Timor Domini ipſe eſt theſaurus ejus. *Iſa. 33.*

Vade, vende quæ habes, & da pauperibus & habebis ; Theſaurum in cælo. *Matth. 19.*

là qu'il attache ſon cœur, ſans en détourner les yeux.

En troiſiéme lieu, pour ſe conformer à l'état d'enfant, auquel le Fils de Dieu a bien voulu s'aſſujettir: il ſemble qu'il n'ait de l'eſprit, que pour renoncer à ſon eſprit, qu'il n'ait de lumieres naturelles, que pour les ſoûmettre aux lumieres divines: & qu'il ne ſe ſerve de ſa raiſon, que pour aſſujettir ſous le joug de la foy toutes les fauſſes veuës du raiſonnement humain; qui n'eſt d'ordinaire ingenieux, que pour obſcurcir les veuës de la foy, & que pour étouffer la veritable raiſon. Mais ſans faire le raiſonnable il l'eſt toûjours. Car ne conſultant rien que la lumiere de ſa foy, la ſageſſe du ſiecle luy paroît une extravagance; & il juge tout autrement des choſes, que les autres hommes. C'eſt ſa foy qui luy donne cet eſprit d'équité, & de moderation qui luy attire le reſpect des peuples; c'eſt elle qui ſoûtient ſa patience au plus fort de la tribulation, par l'aſſurance d'une recompenſe, qui durera toûjours: car il mépriſe tout ce qui eſt paſſager, & n'eſtime que ce qui eſt eternel, parce que c'eſt la foy, qui éclaire ſon eſprit; & qui regle ſon cœur. Il obeït à la voix de Dieu, comme un enfant, à la voix de ſa mere, ſans raiſonner ſur ce qu'on luy ordonne, ſans conſulter ſes ſentimens, & ſans écouter même ſes reflexions.

C'eſt auſſi cet eſprit de l'enfance de Jeſus-Chriſt, qui luy inſpire l'innocence de mœurs, & la candeur d'ame, qu'on voit éclater dans ſa conduite. C'eſt par cette ſimplicité de cœur, qu'il n'a nulle veuë pour ſes interêts, qu'il ne ſçait ce que c'eſt, que toutes

les

les intrigues que fait remuer l'ambition ; qu'il ignore toutes les fauſſes maximes de la chair : qu'il ne connoît point les regles corrompuës du monde ; qu'il ne laiſſe point obſcurcir ſon eſprit à la paſſion : & qu'il ne voit rien de tout ce qui ne le regarde pas, pour arrêter toute ſon attention ſur luy-même : Car toutes les affaires les plus importantes des hommes luy paroiſſent devant Dieu, comme des réveries toutes pures. Et pour ne pas ternir la gloire du nom de Chrétien, le plus ſaint de tous les noms ; non ſeulement il fuit les préferences, les diſtinctions, & toute ſorte d'élevation, comme autant d'écüeils à ſa vertu : mais il préfere même les lumieres des autres à ſes propres lumieres. Et ſans aimer ſon ſentiment, comme l'aime l'homme pecheur, il a une docilité d'enfant à l'égard de ſes ſuperieurs, de la douceur, & de l'égalité d'eſprit envers ſes inferieurs, & de la ſoûmiſſion pour tout le monde. Il eſt dans la proſperité, ſans la ſentir ; dans l'abondance, ſans l'aimer ; dans l'éclat, ſans en être ébloüi ; & dans l'affliction, ſans en être abbatu : car il a une patience invincible dans le mal, & une ſageſſe profonde dans le bien. Il ſent, comme un enfant, ſon inutilité, & ſon incapacité à toutes choſes, & comme il l'aime dans l'ordre de la providence, il eſt bien aiſe de n'être bon à rien, dés-là que Dieu le veut, pour être plus conforme à ſon divin Maître, qui a paru aux hommes foible & impuiſſant, mais qui cachoit ſa force, & ſa vertu ſous ſa foibleſſe, & ſous ſon impuiſſance. Au lieu de ſe gâter parmi les impies, il s'y purifie encore davantage, ſans ſe laiſſer ébloüir à leur pro-

proſperité ; & toute la méchanceté de Caïn ne pourroit pas le corrompre, ni l'empêcher d'être un Abel. Mais, quoy que les bons exemples l'encouragent, les mauvais l'humilient ; & par une ſainte frayeur, qu'ils luy donnent, ils l'avertiſſent de ſe croire le plus foible de tous, pour ſe tenir toûjours ſur ſes gardes. Au reſte, ſa langue eſt pure comme ſon cœur, ſon cœur eſt ſimple comme ſon eſprit ; & parce que ſa conſcience eſt nette, il ſoûtient le bien, qu'il fait avec une humble fermeté : car il ne craint rien, dés qu'il craint Dieu. Le monde, tout rempli qu'il eſt, des images du peché, ne l'embaraſſe point, par la ſimplicité d'une vie commune qu'il y mene : car il regle, ſur l'amour qu'il a pour le Createur, l'amour qu'il doit à la creature.

En quatriéme lieu, dans la conduite univerſelle de ſa vie, il n'affecte rien que de commun, & jamais rien de particulier, pour exprimer mieux la vie commune du Fils de Dieu : il ne cherche à ſe diſtinguer des autres que par ſon humilité, & par ſa modeſtie. Il met ſa plus grande vertu à aimer l'état où Dieu veut qu'il ſoit ; & ſous le voile d'un exterieur commun, & d'une vie ordinaire, il ſe forme un grand interieur, & il ſe fait une vertu ſublime, & tout-à-fait extraordinaire. L'éclat, le bruit, la reputation, les loüanges, les applaudiſſemens ſont ſes plus grandes averſions ; il évite le commerce des hommes, pour éviter la douceur que l'amour propre trouve dans leur approbation ; il ne cherche de conſolation que dans le ſecret de la retraite, & du ſilence, pour être dans la paix

& dans la tranquillité : pendant que l'homme pecheur eſt toûjours dans l'agitation, errant d'intrigue en intrigue, de deſirs en deſirs, d'ambition en ambition.

Mais comme l'amour du mépris, & des ſouffrances eſt la conſommation de la perfection Chrétienne : c'eſt par cet amour principalement que le veritable Chrétien prend plaiſir de ſignaler ſa vertu, pour avoir plus de conformité à ſon modele, qui a tant aimé à ſouffrir. Ainſi ne ſe contentant pas de mener une vie pure & reglée, il ſe fait à luy-même une ſainte guerre, pour crucifier ſes deſirs, & ſes paſſions, juſques dans ſon propre corps, & dans ſon propre eſprit. Il prend la ſanté pour le temps d'une penitence volontaire, & la maladie pour le temps d'une penitence de neceſſité. Ce ſont des faveurs, & des miſericordes de Dieu pour luy, que les peines, & les afflictions ; ſur l'aſſeurance qu'il a, que la meſure de la gloire de l'autre vie ſe prend ſur la meſure des ſouffrances de celle-cy. Et comme il connoît qu'il n'y a rien de plus avantageux, que de ſouffrir : parce que c'eſt en ſouffrant, qu'on ſe rend digne de travailler à la gloire de Dieu : les humiliations, les opprobres, les langueurs, les maladies, les contradictions, les divers accidens de la vie, où il y a dequoy exercer ſa patience, ne ſont pas capables d'aſſouvir la ſoif qu'il a des ſouffrances. Son ame eſt tellement alterée de l'amertume du calice, que par une ſainte averſion qu'il a de luy-même ; il ſe tourmente encore de ſon chef, par des mortifications volontaires, pour purifier tout-à-fait ſon cœur, en y dé-

détruiſant les plus ſecrets mouvemens de l'amour propre. Son veritable plaiſir eſt de renoncer à ſes plaiſirs ; ſa conſolation eſt de ſe priver de toutes les conſolations. Et quoy qu'il ſouffre par les infirmitez du corps, par les foibleſſes de l'eſprit, par les abandons, par les delaiſſemens, par les privations, & par toute l'amertume des peines interieures ou exterieures ; enfin, quoy qu'il pâtiſſe, il a le cœur toûjours preparé à de plus grandes ſouffrances, que celles qu'il endure, quand Dieu l'en jugera digne : & au plus fort de l'affliction il adore la main de celuy même qui l'afflige ; car ſa foy s'augmente, à meſure que ſes ſouffrances croiſſent. Il ſçait bien qu'on ne doit s'attendre qu'aux peines & aux croix, dés qu'on eſt Chrétien ; & que les ſouffrances portent avec elles un caractere d'amour, & de bienveillance de la part de Dieu à l'égard de ceux qui ſouffrent, quand il ſouffrent Chrétiennement. Ainſi la vie ne luy paroît aimable, que parce qu'elle eſt un ſujet perpetuel de patience, & que la vocation du Chrétien eſt d'aimer la tribulation, & de ſoupirer aprés les ſouffrances. Enfin ſon principal caractere dans toute la conduite de ſa vie eſt de faire de grandes choſes, & de ſouffrir de grandes afflictions, ſans croire toutefois, qu'il faſſe rien de grand, ou qu'il ſouffre rien de conſiderable : parce qu'il a toûjours dans l'eſprit cette grande idée d'un Dieu humble, & d'un Dieu Crucifié.

Verum gaudium Chriſtiani poſſe omni gaudio carere. *Ben.*

Hæc eſt gratia apud Deum : in hoc enim vocati eſtis. 1. *Petr.* 2.

Mais comme ce corps mortel dans lequel il vit eſt un joug inſupportable à ſon eſprit, & un obſtacle à ſa gloire ; il gemit, comme l'Apôtre, par le deſir qu'il a d'en voir la

In hoc ingemiſcimus,

habitationem nostram, quæ de cælo est, superindui cupientes. 2. Cor. 5.

destruction, ou par l'âge ou par les maladies, pour aller se joindre à Dieu, qui est son principe, dont il a été éloigné par cette longue separation de la vie, laquelle luy est autant à charge, qu'un veritable exil le seroit à un Prince éloigné de son païs. Il souffre la vieillesse comme une longue penitence, parce qu'elle est la continuation de son banniſſement, & le retardement de sa liberté. Il dit avec le Prophete: *Helas que la demeure de ce monde me semble longue! ne finira-t-elle jamais? habiteray-je toûjours avec un peuple infidele?* Enfin dans la conduite de sa vie, il est comme un sage voyageur, qui ne considere pas tant le chemin qu'il a fait, que celuy qu'il a à faire, ou comme un riche sage & prudent, qui ne pense pas tant à ce qu'il a, qu'à ce qui lui manque; & il soupire aprés la mort avec des larmes de joye, en la regardant comme l'aneantissement le plus parfait de luy-même, & comme la derniere consommation de son sacrifice.

Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est, habitavi cum habitantibus Cedar. Psal. 14.

Voilà quelle est l'image du Chrétien, qui prend Jesus-Christ pour modele, quand une fois il a une vraye docilité de Disciple, pour écouter avec respect les instructions d'un si divin maître, afin de devenir son imitateur. Mais une si grande perfection n'est-elle point au dessus des forces de l'homme, dont la volonté est foible, & la resolution inconstante? Et n'est-ce point trop luy demander, que de l'obliger à ressembler à son original? Que le Chrétien consulte l'obligation, qu'il s'impose par la profession qu'il fait de Disciple de Jesus-Christ; & il trouvera cette idée de perfection, que je viens de tracer, non seulement

ment poſſible, mais même moins penible, qu'une vie imparfaite & relâchée : comme j'ay deſſein de faire voir dans le Chapitre ſuivant, pour ôter au Fidele tout pretexte de lâcheté.

CHAPITRE X.

Que la ſouveraine perfection du Chriſtianiſme eſt moins penible au Chrétien que l'imperfection.

JE ne prétens pas par la peinture que je viens de faire, qu'on ſoit obligé d'être ſouverainement parfait, dés qu'on eſt Chrétien. Il y a differents degrez de perfection dans nôtre religion, ſelon la meſure differente de la grace, qui fait le merite d'un chacun. Dieu a bien des voyes pour nous conduire : il faut le laiſſer choiſir celle dont il veut ſe ſervir. L'innocence d'un enfant, la ſimplicité d'un villageois, l'abjection d'un pauvre, la langueur d'un malade, l'oppreſſion d'un innocent, la patience d'une femme mariée en la compagnie d'un mari injuſte & déraiſonnable, la perſeverance d'un religieux, la vie commune d'un homme de bien ſera ſouvent elle ſeule toute ſa perfection, & tout ſon Chriſtianiſme. Mais je prétens que dans les regles de nôtre religion, il eſt bien plus aiſé d'être ſouverainement parfait, que de ne l'être qu'à demi ; & que l'état d'un cœur qui veut fortement le bien eſt moins penible, que celuy d'une volonté foible & lan-

guiſſante, qui eſt eternellement partagée en de faux & de veritables deſirs par l'inconſtance & par la legereté de ſes reſolutions: parce qu'il coûte moins de reprimer ſes inclinations, que de les ſuivre, de mortifier ſes paſſions que de leur obeïr, & de dompter ſa chair, que de s'aſſujettir à luy plaire. En effet le cœur de l'homme eſt naturellement ſi dereglé, qu'il tombe bien-tôt dans le dernier excez, dés qu'il oublie la moderation. La condeſcendance qu'on a pour ſes convoitiſes, devient une ſervitude; on ſe laiſſe tyranniſer à ſes deſirs en les écoutant; & l'on eſt l'eſclave de ſes paſſions, quand on n'a pas la force de s'en rendre le maître. C'eſt en vain qu'on veut leur donner des bornes; elles deviennent indomtables dés qu'on les ſouffre, rien ne les excite davantage, que l'indulgence qu'on a pour elles; ce ſont des bêtes feroces, qu'on aigrit en les careſſant. Ces tendreſſes, ces égards, ces ménagemens qu'on a pour ſoy-même ſont autant de chaînes dont on ſe charge, & l'on pert la vraye liberté d'eſprit, dés que la chair a ſecoüé le joug de la raiſon, & qu'elle ne luy eſt plus ſoûmiſe; careſſer ſon corps, c'eſt donner de la hardieſſe & des armes à ſon ennemi. Un Lion devient traitable quand on le flatte; mais la condeſcendance qu'on a pour ſes paſſions les rend plus farouches & plus emportées. C'eſt ainſi, dit S. Chryſoſtome, que l'avare bien loin d'éteindre ſa paſſion en augmentant ſes richeſſes, l'irrite encore davantage; & que cette ſoif qu'il allume dans ſon ame ne peut ſe guerir que par la reſiſtance à l'avidité qu'il a d'amaſſer de nouveaux treſors: comme

Chryſoſt. in Matth. cap. 19. ſerm. 63.

la

la fiévre ne ſe guerit pas, dit ce Saint, en beuvant, mais en ne beuvant pas. Voilà qu'elle eſt la loy de la concupiſcence, d'être non ſeulement dereglée dans la pourſuite de ce qu'elle deſire; mais d'être encore inſatiable dans la joüiſſance de ſon deſir: c'eſt un ennemi domeſtique qu'on éleve contre ſoy-même, dés qu'on le ſouffre. Et comme il y a plus de ſeureté d'étouffer un Serpent qu'on porte dans le ſein, que de l'y nourrir, il y a plus de prudence à reſiſter à ſes paſſions, qu'à les ſuivre, & à les contenter.

C'eſt auſſi dans cette guerre continuelle, qu'on ſe fait à ſoy-même, que conſiſte la veritable paix du Chrétien: on eſt vaincu dés qu'on ceſſe de combattre; mais toutes les reſiſtances qu'on ſe fait ſont des victoires: & la joye que reçoit un homme de bien en reſiſtant à ſon plaiſir, eſt mille fois plus douce, & plus ſolide que le plaiſir même. Combien le peché du premier homme luy coûta-t-il de douleur, parce qu'il abandonna ſon cœur à ſon deſir? Et parce que David ne reprima par les premiers mouvemens de ſa curioſité; parce qu'il ouvrit les yeux pour voir Bethſabée: ſon eſprit fut troublé, le deſordre ſe mit dans ſa maiſon, & il paſſa le reſte de ſa vie dans les larmes d'une longue penitence. Tant il eſt vray que ce n'eſt proprement que dans cet empire, qu'on exerce ſur ſes convoitiſes, que conſiſte la parfaite liberté d'eſprit. Car aprés tout l'indulgence qu'on a pour ſoy-même inſpire la moleſſe à l'eſprit, la moleſſe conduit à la diſſolution & au relâchement, & la liberté qu'on donne à ſes propres inclinations, devient un liberti-

Voluptas eſt voluptatem vincere, & ſumma victoria cupiditatibus dominari. *Cypr.*

nage, au lieu que la reſiſtance qu'on ſe fait, donne de la fermeté à l'ame, fortifie l'eſprit, & détruit l'amour de ſoy-même.

Au reſte cette guerre cauſe à l'ame plus de douceur, & de paix que toute l'indulgence qu'on auroit pour ſoy. Heureux celuy qui peut goûter la delicieuſe nourriture de cette manne cachée, qui n'eſt preparée dans l'Apocalypſe, que pour un victorieux de luy même. Car ſans parler de cette paix, de laquelle Dieu prend plaiſir de couronner les victoires que le juſte remporte ſur luy-même; le fruit principal de cette guerre qu'on ſe fait eſt un calme d'eſprit qui reluit dans toute la conduite, & dans toutes les actions de l'homme mortifié: pendant que l'homme ſenſuel eſt toûjours expoſé à la mercy de ſes paſſions, à la legereté de ſes eſperances, à l'incertitude de ſes opinions, à l'inconſtance & à l'inégalité de ſes deſirs.

Vincenti dabo manna abſconditum. *Apoc. c. 2.*

Que diray-je des chagrins, des découragemens, des dégoûts, & des inquietudes preſque continuelles, auſquelles eſt ſujet le Chrétien, qui ne vit pas conformément aux lumieres de la foy, & qui ne marche dans la voye de la perfection, où ſa profeſſion l'appelle, que d'un pas languiſſant & avec les foibles efforts d'une volonté toûjours chancellante? La paſſion trouble ſon ame, les tenebres de ſon cœur étouffent la lumiere de ſon eſprit, la pente naturelle de ſes inclinations l'entraîne dans le deſordre: & dés qu'il ſe dereglé, il trouve ſon ſupplice dans ſon dereglement. Car un reſte de foy l'inquiete & l'arrête par les frayeurs de la mort & des jugemens de Dieu. Ainſi ſa vie ſe paſſe dans les vaines

idées,

idées, & dans les chimeriques desseins, qu'il a d'allier la chair avec l'esprit, le libertinage avec la devotion, le monde avec Jesus-Christ, la terre avec le ciel. Et dans les fausses regles qu'il se fait, pour soutenir son dereglement, les combats sont plus frequens, les victoires plus incertaines, les succés plus douteux: il ne ressent plus de consolation, il est dans le decouragement: & de cette fausse liberté d'ame qu'il tâche à se faire, il tombe dans une veritable servitude, qui le jette dans un trouble perpetuel, parce que selon le Prophete, *il n'y a point de paix pour l'impie.* Non est pax impiis. Isa. 57.

Mais rien ne peut mieux faire comprendre au Chrétien la difference de la vie parfaite, d'avec celle qui ne l'est pas, & la disproportion qu'il y a entre l'une & l'autre, que la difference des deux voyes qui nous sont representées dans l'Evangile: c'est à dire de la voye large, & de la voye étroite: l'une mene à la vie, & l'autre à la mort, l'une est la voye de Jesus-Christ, l'autre est la voye du monde. La voye large est mille fois plus embarassée, & plus penible, que la voye étroite, qui est toûjours douce, facile, agreable à ceux qui pensent serieusement à leur salut: l'une est pleine de dangers, l'autre est seure & tranquille: on pert dans l'une la liberté en la cherchant, & dans l'autre on devient libre en se captivant. Le bruit, la foule, le tumulte est dans l'une; le silence, le repos, la paix dans l'autre; l'une est simple, égale, droite; l'autre est pleine de détours, & d'égaremens. L'une est si confuse que la verité y passe pour le mensonge, & le mensonge

pour la verité : on y prend les tenebres pour la lumiere, & la lumiere pour les tenebres : le peril y tient lieu de ſeureté, & la ſeureté de peril : enfin tout y eſt plein d'erreur & d'illuſion. Tout eſt uni, tout eſt ſimple, tout eſt réel, tout eſt aiſé dans l'autre : La verité & la lumiere en ſont les guides ; on n'y eſt point ſujet à ſe tromper, & à ſe méprendre ; on n'y fait point de fauſſes demarches ; & tous les pas qu'on y fait vont à la perfection. On ne trouve dans l'une que des peines, des fatigues, du trouble, du degoût, des chagrins, des inquietudes : & dans l'autre on n'y trouve que de la joye, de la douceur, de la tranquilité, & cette ſainte paix de l'eſprit, dont parle l'Ecriture, ſi élevée au deſſus des ſens ; & qui fait goûter dés cette vie mortelle, un commencement de la paix immortelle des bien-heureux. Cette paix ne peut être que le fruit d'une longue guerre : c'eſt toujours une fauſſe tranquilité, & un calme dangereux, que celuy de l'ame, s'il n'eſt l'effet d'une longue mortification des ſens, & d'un parfait renoncement à ſoy-même. C'eſt par cette mortification, & par ce renoncement qu'on merite la communication de l'eſprit de Dieu, qui ſe repand dans le cœur de l'homme mortifié : c'eſt par là qu'on acquiert ce don ſublime d'oraiſon, qui eſt un effet infaillible de la mortification de ſes paſſions : & le plus grand talent, pour glorifier Dieu, & pour ſervir le prochain, eſt de mortifier ſon cœur. C'eſt enfin par là qu'on ſe familiariſe avec Dieu, & qu'on acquiert la communication de ſa vertu, & de ſa puiſſance. Mais, que de deſerts il faut traverſer, pour arriver

Contritio & infelicitas in viis eorum, & viam pacis non cognoverunt. *Pſal.* 13.

Pax Dei quæ exuperat omnem ſenſum. *Phil.* 4.

arriver à cette terre promiſe! Que de combats il faut ſe livrer à ſoy-même, pour joüir de cette paix! qui renferme la vraye liberté d'eſprit, & la ſeule joye ſolide, dont le Chrétien ſoit capable!

La ſeule voye, pour parvenir à un état ſi ſaint, & ſi parfait, eſt de borner ſes deſirs, & de regler ſes paſſions. Car d'ou viennent nos troubles, & nos peines, ſinon des affections immortifiées de nôtre cœur? C'eſt de la ſeule indulgence qu'on a pour elles, que ſe forme cette tyrannie funeſte, qui faiſoit dire à ſaint Paul, tout prevenu qu'il étoit des premices de la grace: *qui eſt-ce, qui me delivrera de ce corps du peché?* Si un Apôtre, qui ne vivoit, que ſelon l'eſprit, étoit ſujet à ces revoltes: que ſera-ce de l'homme ſenſuel, qui ne vit, que ſelon la chair, & qui rend preſque en toutes choſes une obeïſſance aveugle à la loy du peché? Pour maintenir la paix dans ſoy-même, il faut tenir cette chair dans la ſoûmiſſion, & dans l'aſſujettiſſement. Car c'eſt une ſource d'appetits dereglez, qui ne tarit point: plus elle ſera affoiblie, plus les paſſions, qu'elle produit ſeront languiſſantes. Allons à la cauſe de nos dereglemens, ſi nous voulons en retrancher les effets; & détruiſons cette ennemie de nôtre perfection. La vertu eſt douce, & facile d'elle-même; ce n'eſt que la corruption de nôtre chair, qui la fait paroître rude, & difficile. Pourquoy aimer des plaiſirs, qui ne ſont que paſſagers? Pourquoy s'affectionner à des biens, qu'on ne peut poſſeder, qu'avec certitude de les perdre? Et pourquoy vouloir pretendre de ſatisfaire une convoitiſe, qui eſt inſatiable, & dont

Quis me liberabit de corpore mortis hujus. *Rom. 7.*

Inſatiabilis eſt oculus cupidi, non ſatiabitur donec conſumat arefaciens animam ſuam. *Eccl. c. 14.*

on irrite l'appetit, en le raſſaſiant ? Car tous les objets des ſens ſont ſi diſproportionnez à la capacité de l'eſprit de l'homme, que rien ne peut remplir l'étenduë de ſes deſirs, dont il ne peut ſe rendre le maître, qu'en les étouffant. Cét eſprit d'adoption, que nous avons receû par le Baptême, & qui nous fait ſentir, que nous ſommes enfans de Dieu, nous fait auſſi gemir ſous le poids de cette funeſte ſervitude de la chair, & nous fait ſoupirer par des gemiſſemens continuels, apres cette ſainte liberté d'eſprit, que Dieu prepare à ſes veritables enfans. Le Payen s'abſtient de toutes choſes, dit ſaint Paul, pour meriter une couronne corruptible, & qui flétrit ſur ſon front, dés qu'elle y eſt. Et le Chrétien ne reſiſtera pas à un plaiſir d'un moment, pour une couronne, & pour une recompenſe, qui ne finira jamais ? Peut-il penſer un peu ſerieuſement à ces années eternelles, que le Prophete avoit inceſſamment dans l'eſprit : & rechercher la ſatisfaction paſſagere de ſa convoitiſe ?

Annos æternos in mentem habui. Pſal. 76.

Au reſte, comment joüira-t-il d'une veritable paix : s'il n'a ſoin de prendre, par une ſainte vie, des ſeuretez contre la corruption du ſiecle, contre la fragilité de ſa chair, contre la certitude de la mort, & contre l'incertitude de l'eternité ? Car ayant ſans ceſſe des ennemis au dehors, des ennemis au dedans, ne doit-il pas toûjours être ſur ſes gardes, avec une vigilance infatigable ? Qu'il conſidere aprés tout, qu'étant ſujet par la foibleſſe de ſa nature, & par le dereglement de ſon eſprit à tant de miſeres, à tant de chagrins, & à tant de peines; de quelque condition qu'il ſoit,

la plus avantageuſe, & la plus ſouhaitable pour luy, eſt celle qui ſçait trouver ſon plaiſir dans l'affliction, & dans les ſouffrances, parce que ſa paix devient inalterable, ne pouvant être troublée par ce qui a coûtume de troubler la paix des autres hommes. Mais comme ce n'eſt que par la mortification de l'eſprit, que le Chrétien peut trouver de la joye dans la peine: c'eſt par l'amour de l'abbaiſſement, par la pauvreté volontaire, par la reſiſtance à ſes deſirs, par la haine de ſoy-même, par la tribulation, par tout ce qui humilie l'eſprit, & tout ce qui afflige la chair, qu'on peut parvenir à cette paix. Ce doit être l'étude la plus frequente du Chrétien, & de tous ceux qui veulent apprendre, comme dit S. Bernard, la ſcience des Saints, dans l'école de Jeſus-Chriſt. Il eſt venu luy même apprendre aux hommes, par ſon propre exemple, à vaincre leur volonté, à reſiſter à leur inclination, à ſoûmettre leur eſprit, & à aſſujettir leurs ſens. Ce ſont les maximes fondamentales de ſa diſcipline; c'eſt par cette divine leçon, que les Martyrs ont triomphé de la foibleſſe de leur chair; & on ne peut être un veritable Chrétien, que par la pratique d'une ſi celeſte doctrine.

Bern. de temp. Serm. 3.

CHAPITRE XI.

Que le Chrétien, qui n'aura pas vécu ſelon la perfection du Chriſtianiſme, & ſelon l'eſprit de Jeſus-Chriſt, ſera puni plus ſeverement, que les autres hommes.

AUtant que la grace de l'eſprit nouveau du Chriſtianiſme ſurpaſſe celle de la loy de nature, & de la loy écrite; autant auſſi l'obligation qu'elle impoſe au Chrétien, ſurpaſſe-t-elle celle du Juif, & du Payen. Ce n'eſt point pour abandonner l'homme à une perfection mediocre, que le Fils de Dieu s'eſt fait homme; & ce n'eſt pas pour nous laiſſer ramper dans l'obſcurité, & dans l'imperfection d'une vie molle, & languiſſante, que la bonté de Dieu nous a appellez à la participation de ſon admirable lumiere, dont parle S. pierre. Car c'eſt en vain qu'on eſt éclairé, ſi l'on n'en devient meilleur: la lumiere interieure de l'eſprit devient même prejudiciable, quand le cœur aime ſon erreur, & ſon aveuglement. Si le Juif, ſi le Payen prennent de fauſſes routes, dans la conduite de leur vie; s'ils s'égarent en ſuivant, ou leur inclination naturelle, ou la fauſſe lueur de leur raiſon, leur égarement leur eſt pardonnable; le Fils de Dieu, qui eſt la voye & la verité, ne leur a pas montré le chemin, qu'il faut tenir pour le ſuivre, & pour marcher à la perfection.

Qui de tenebris nos vocavit in admirable lumen ſuum. 1. Petr. 2.

Mais

Mais le Chrétien eſt reſponſable à Dieu de toutes ſes demarches : Que s'il aime l'aggrandiſſement, aprés que le Fils de Dieu s'eſt fait humble & petit ; & s'il aime les richeſſes, aprés que ſon Maître s'eſt fait pauvre ; ſi des plaiſirs terreſtres & paſſagers touchent ſon cœur, aprés que ſon Sauveur luy en propoſe de celeſtes & d'eternels ; ſi dans les fauſſes voyes qu'il prend, il trouve de veritables maux, au lieu du veritable bien qu'il cherchoit ; & s'il met ſa gloire dans ſa grandeur, dans ſon independance, & dans ſon ambition, au lieu de la mettre dans ſon humilité, & dans ſa modeſtie, qui ſont les maximes de l'Evangile qu'il ſuit : n'eſt-il pas tout-à-fait inexcuſable devant Dieu ? La grandeur de la dignité à laquelle il a été élevé, ne ſervira qu'à augmenter ſon ſupplice. Et quel ſupplice ne merite-t-il pas, s'il oublie les veritez ſaintes dans leſquelles il a été nourri, & qu'il a fait profeſſion d'embraſſer, en embraſſant le Chriſtianiſme ? A quelle confuſion s'expoſe-t-il, de preferer la ſageſſe de la terre à la ſageſſe du Ciel ? Et de quel mépris n'eſt-il pas digne luy-même, s'il eſt capable de mépriſer l'exemple d'un Dieu, qu'il a pris pour ſon modele ? Car il devient, de Chrétien qu'il eſt, un idolâtre, dit Tertulien, toutes les fois qu'il a de l'attachement aux vanitez du monde, auſquelles il a renoncé, en faiſant profeſſion du Chriſtianiſme. Aprés cela, l'on ne dira point au Chrétien : *Vous êtes terre, & vous retournerez en terre* ; comme Dieu le dit autrefois au premier pecheur. Mais on le condamnera au grincement de dens, au ver qui ronge & qui devore, & aux flammes eternelles.

Tertul. de *Idol.* c. 8.

Et n'eſt-il pas juſte, que ce Dieu, mépriſé par ſon propre diſciple, faſſe éclater ſur luy tout le poids de ſa colere, & qu'il le traite avec d'autant plus de ſeverité, qu'il a eû plus d'amour & de tendreſſe pour luy, puiſque l'abus des graces, dont il l'a comblé, marque davantage ſon ingratitude. C'eſt auſſi ce qui fait parler le Fils de Dieu dans l'Evangile d'un ton ſi terrible, & d'un air ſi menaçant, contre les premiers fideles, qui deshonoroient par l'impureté de leurs mœurs la pureté de leur creance, & la
Mat. c. 5. ſainteté de leur vocation. En effet ce ſel de l'Evangile, deſtiné à être foulé aux pieds, parce
Mar. c. 11. qu'étant la marque de l'incorruptibilité, il eſt tombé dans la corruption; ce figuier dépoüillé de ſes feüilles, & entierement deſſeché, parce qu'il n'a point de fruit; cet autre arbre, dont
Luc. 3. 9. parle S. Luc, condamné au feu, parce qu'il eſt ſterile; ces Vierges, dont parle S. Mathieu,
Mat. 25. 3. rebutées avec mépris de la nôce, parce que leur lampe eſt ſans huile, & ſans cette lumie-
Mat. c. 22. re, qui eſt la figure des bonnes œuvres; ce ſerviteur jetté dans les tenebres exterieures, parce qu'il a caché ſon talent: ſont autant de redoutables images de la ſeverité, avec laquelle le Sauveur du monde punira le Chrétien, dont la vie n'aura pas répondu à la ſainteté de ſon état. Je ne parle point du châtiment épouvantable dont l'ingratitude des Juifs a été punie de Dieu, parce qu'ils répondirent ſi mal aux lumieres de la loy, & aux autres graces,
Cap. 11. 22. qu'ils avoient reçûës. S. Paul expoſe aux yeux des Romains la profondeur des Jugemens de Dieu, dans toute la rigueur de la punition de ce peuple reprouvé, pour exciter davantage la fidelité des nouveaux Chrétiens de Rome.

Mais

Mais comme la verité ſurpaſſe toûjours la figure ; la punition du Chrétien ſurpaſſera celle du Juif, qui toutefois a été puni ſi ſeverement. C'eſt le Juif que le Sauveur du monde menace d'une punition plus rigoureuſe au jour du Jugement, que n'a été celle des Villes de Sodome & de Gomorre ; parce qu'il avoit receu plus de grace. Car le Chrétien ſera jugé ſelon la regle à laquelle il s'eſt ſoûmis ; c'eſt-à-dire ſelon l'Evangile, qu'il a embraſſé. Ainſi avec qu'elle rigueur ſera-t-il puni, ſi ſa vie n'eſt pas auſſi pure que ſa creance ; & ſi ſes actions ne ſont pas conformes aux maximes, dans leſquelles il a été nourri ! C'eſt ſaint Paul qui l'aſſure aux Romains : *Dieu*, dit-il, *jugera ſelon l'Evangile que je prêche, de tout ce qui eſt caché dans le cœur de l'homme.* Mais il eſt aiſé de comprendre quelle ſera la colere du Fils de Dieu contre celuy qui croit l'Evangile, & ne vit pas ſelon les regles de l'Evangile ; par les menaces épouventables que fait l'Ange à ces Chrétiens pleins de l'eſprit du monde, qui s'abbaiſſerent juſqu'à adorer la bête de l'Apocalypſe, & ſon image, c'eſt-à-dire, ſelon Saint Chryſoſtome, le monde, & tous ceux qui vivent ſelon l'eſprit du monde. Cet Ange exprime d'une maniere terrible, la grandeur de la vengeance, que Dieu exercera ſur ces infames adorateurs, lors qu'il dit : *que la fumée de leur tourment s'élevera dans tous les ſiecles.*

Judicabo te juxta vias tuas. *Ezech.* c. 7.

Remiſſius erit terræ Sodome in die judicii, quam tibi. *Mat.* 11.

Judicabit Deus occulta hominum ſecundum Evangelium. *Rom.* c. 2.

Et adoraverunt beſtiam, dicentes, quis ſimilis eſt beſtiæ & adoraverunt eam omnes qui inhabitant terram. *Apoc.* c. 13.

Et fumus tormentorum eorum aſcendet in ſæcula ſæculorum. *Ibid.* c. 14.

Avec quelle frayeur, & avec quel tremblement ceux qui ſe ſont revétus de Jeſus-Chriſt dans les eaux du Baptême, ſans ſe revétir de ſes ſentimens, ſe preſenteront-ils devant le tribunal de ce Juge ? Car c'eſt alors qu'il

qu'il paroîtra à la face du Ciel & de la terre, comme un Dieu jaloux de ſa gloire ; que cet Agneau mépriſé deviendra un Lion ; qu'il ſe fera luy-même juſtice des outrages, que les Chrétiens luy auront fait, par le mépris de ſes graces. On verra ce Juge la faux trenchante à la main : la terre tremblera au tonnerre de ſa voix ; le ſoleil obſcurcira ſa lumiere ; la lune palira ; les étoilles tomberont du ciel ; les Rois & les ſujets, les Grands & les petits, les forts & les foibles, les riches & les pauvres, les libres & les eſclaves ſe cacheront dans les cavernes les plus profondes, & diront aux rochers & aux montagnes : *montagnes & rochers écraſez-nous, pour mettre nôtre honte à couvert, & pour nous dérober à l'indignation de cét Agneau redoutable, qui doit être nôtre juge.* Car le jour de ſa colere eſt venu ; & qui eſt aſſez pur, pour oſer paroitre en ſa preſence ? On ne peut pas entendre ces paroles, & voir cette image de la colere de l'Agneau ſans frayeur.

Et reges terræ & principes, & tribuni, & divites, & fortes, & omnis ſervus, & liber abſconderunt ſe in ſpeluncis, & in petris montium, & dicunt montibus, & petris cadite ſuper nos, & abſcondite nos à facie ſedentis ſupra thronum & ab ira agni. *Apoc. 6.*

La main d'un Dieu irrité eſt toûjours terrible ; c'eſt toûjours en Dieu qu'il punit. Sa juſtice va bien au delà des bornes de la nôtre, quand une fois la barriere eſt levée : elle a des ſecrets & des abyſmes, que l'eſprit humain ne peut pas penetrer ; & il punit toûjours avec une rigueur d'autant plus impitoiable, que l'excez de ſon amour a été grand. En effet ce ſang qu'il a répandu pour un Chrétien, qui en abuſe ; les ſaintes inſtructions qu'il luy a données, par ſon exemple, qu'il n'a pas ſuivies ; la pureté de l'état où il l'a appellé, à laquelle il a repondu avec tant d'infidelité ; le nom de Chrétien qu'il a profané par la diſſolution de ſa vie ; la lumiere dont il l'a éclairé, à laquelle il a fermé

Revelatur ira Dei de cœlo ſuper omnem impietatem hominum eorum, qui veritatem in juſtitia detinent. *Rom. 1.*

mé les yeux; la voye qu'il luy a enſeignée, dont il s'eſt écarté ; enfin toutes les graces dont Jeſus-Chriſt l'a comblé, & qu'il a mépriſées, ſont autant de raiſons du juſte emportement de ſon indignation. Sa clemence & ſa douceur naturelle luy fait differer la punition de ces crimes, mais ſa juſtice ne luy permet pas de les oublier ; & la vengeance en ſera d'autant plus rude, qu'elle ſera plus tardive & moins precipitée. Ces biens aimez, dont parle S. Paul, ſeront traitez d'autant plus ſeverement, qu'il auront été plus tendrement cheris. Et toute la grandeur de la dignité où le Chrétien a été élevé par l'adoption du Baptême, ne ſervira qu'à augmenter le ſupplice, dont la juſtice divine le punira. Il luy mettra, dit le Prophete, devant les yeux les déreglemens de ſa conduite, & il luy fera voir la ſuite épouventable de toutes ſes abominations. Car comme les ingratitudes d'un enfant bleſſent davantage les entrailles du pere, que les ingratitudes & les deſordres d'un ſerviteur: les fautes du Chrétien offenſent bien plus la bonté de Dieu, que les fautes d'un qui ne l'eſt pas. Ainſi le Tonnerre de ſa juſtice doit éclater davantage ſur l'un que ſur l'autre. Car Dieu eſt ſemblable à ce Jardinier de l'Evangile, qui s'étant affectionné à donner ſes ſoins à un arbre pour le cultiver, s'irrite davantage contre cet arbre, que contre les autres qu'il a negligez; lorſque malgré tous ſes ſoins, il ne laiſſe pas d'être ſterile.

Vies tuas ponam ſuper te, & abominationes tuæ erunt in medio tui. Ezech. c. 7.

Aprés que le Sauveur du monde a fait voir par l'abbaiſſement prodigieux de ſa vie, & de ſa mort, que l'orgueil eſt le plus grand de tous les maux, le Chrétien ne peut être ſuperbe, il ne peut aimer la gloire, & tout ce qui flate

flate, ſa vanité, ſans devenir à même temps le plus abominable des hommes aux yeux de Dieu. C'eſt pour cela que les plaiſirs, les richeſſes, les delices ont quelque choſe de plus criminel dans nôtre religion, qui fait profeſſion d'y renoncer, que dans toutes les autres religions. Les vanitez ne ſont que des vanitez dans un Payen; mais ce ſont des profanations, & des ſacrileges dans un Chrétien, qui a renoncé au monde, & à toute ſa pompe, par le Baptême. Ce ſont auſſi les maximes dans leſquelles ſe formoient les premiers fideles. Les enfans de Zebedée furent honteuſement rebutez du Fils de Dieu; parce que l'eſprit de vanité étoit monté dans leur tête. Ananias & Saphira furent frappez de mort ſubite, & tomberent roides morts au pieds des Apôtres, pour un reſte d'attachement, qu'ils conſerverent à leurs richeſſes. Les premiers Evêques de Sardes & de Laodicée, furent menacez par l'Ange de l'Apocalypſe de punitions effroyables: parce qu'il avoit paru du relâchement dans leur premiere ferveur, & de la tiedeur dans leur conduite, & dans leur miniſtere. Tant il eſt vray que les moindres imperfections contre la pureté des mœurs étoient ſeverement punies dans les premiers fideles: parce que leur état les appelloit à une ſi haute perfection, que les fautes les plus legeres paſſoient pour de grands crimes dans un Chrétien. Le Chriſtianiſme ordonne le renoncement aux honneurs, aux plaiſirs & aux richeſſes, parce que l'uſage n'en peut être innocent, dans un cœur corrompu, & perverti par le peché. Et les grandeurs du monde parurent à Tertulien ſi contraires à l'Evangile, qu'il eſtimoit que les

Apoc. c. 2. & 3.

grands

grands Seigneurs ne pouvoient être Chrétiens, parce qu'il ne comprenoit pas que les Chrétiens pûſſent conſerver la pureté de leur eſprit, étant devenus grands Seigneurs. En quoy paroît l'alteration prodigieuſe qui s'eſt gliſſée dans les mœurs, & dans les ſentimens des Fideles de ces derniers ſiecles, où les dignitez & les richeſſes ſont devenuës ſi conſiderables.

Mais quelque opinion que le monde ait contraire aux maximes de l'Evangile, il n'y a point de preſcription contre la verité de nôtre religion. Le ciel & la terre paſſeront; & la parole de Dieu ne paſſera point. Il ſera toûjours vray que le Chrétien, qui a plus receû de graces que l'infidele, ſera traité plus ſevere-ment: car ſes œuvres ſeront peſées dans la balance de la juſtice, & de la verité, à la rigueur de l'Evangile. Heureux donc celuy que Dieu châtie: c'eſt un bon Pere, qui ne peut voir le deſordre de ſes enfans, ſans s'attendrir; mais qui ne peut auſſi le ſouffrir ſans punition. Ces humiliations, ces diſgraces, ces renverſemens de fortune, ces pertes de biens, ces perſecutions qui arrivent de temps en temps au Chrétien, ſont des châtimens amoureux, dont la miſericorde de Dieu punit juſques aux infidelitez les plus legeres: *je puniray*, dit Dieu, dans ſon Prophete, *leurs offenſes: mais je ne retireray point d'eux ma miſericorde.* Cette miſericorde toute rigoureuſe qu'elle eſt, châtie avec tant de ſageſſe qu'elle paroît douce, lorſqu'elle eſt ſevere, & qu'elle ſe fait aimer par ceux mêmes, à qui elle ſe fait craindre. Ce que l'on appelle une infortune, un malheur, une diſgrace, ſont des ſecrets de la Providence, & des mar-

Qui pater eſt & hæreditatem paſſat, feriendo pius eſt. *Aug. ſerm. 94. de tempore.*

Viſitabo in virga iniquitates eorum: miſericordiam autem meam, non diſpergam ab eo neque nocebo in veritate mea. *Pſ. 88.*

Emendat ad tempus non in æternum damnat. *Aug. in Pſ. 93.*

marques de la bonté de Dieu, dans ceux à qui ils arrivent. Cette Reine d'Ecoſſe, que la Reine d'Angleterre fit décapiter dans le ſiecle paſſé, ne pouvoit ſe ſauver autrement que par la tribulation. La mort ignominieuſe de cette Princeſſe aprés plus de dix-huit ans d'une fort rude priſon, fut un coup de grace pour elle: comme le calme funeſte dans lequel regna, vécut, & mourut Elizabet, fut la cruelle punition de ſon Apoſtaſie, & de ſes autres crimes. C'eſt le combie de la colere de Dieu, dit le Prophete, lors qu'il ceſſe de ſe mettre en colere. Parce que tes crimes, dit-il, ſont montez juſques à leur dernier excés, & que tu n'as point profité de ma ſeverité, *Mon indignation va ceſſer, ma colere s'appaiſera, & je ne me fâcheray plus contre toy.*

Requieſcet indignatio mea in te, quieſcam & non iraſcar amplius. *Ezech. c. 16. v. 42.*

Quelle terrible paix, mon Dieu! Ne me traittez pas s'il vous plaît de la ſorte: puniſſez-moy; car malheur au Chrétien, que vous ne puniſſez pas dans cette vie. Ces longues proſperitez qui durent juſques à la mort; ces ſuccez qui nourriſſent l'orgueil dans le cœur de l'homme; cette dangereuſe tranquillité des enfans du ſiecle, qui flate la corruption de l'amour propre, & qui eſt l'inſtrument le plus ordinaire de tous les crimes; ces honneurs, cette reputation, ces bonnes graces du Prince; cette approbation ſi univerſelle, qu'on a dans le monde; ces applaudiſſemens ont quelque choſe de bien terrible, quand on les regarde avec un peu de foy. De tout cet éclat qui paſſe comme une vapeur, il ſe forme dans ces faux heureux du ſiecle un déreglement de cœur; & un obſcurciſſement d'eſprit qui eſt le plus épouventable de tous les châtimens, & l'état le

Vapor ad modicum parens & deinceps exterminabitur. *Iac. 4.*

plus

plus déplorable, où puiſſe tomber le Chrétien. Car le dernier des aveuglemens eſt d'aimer ſon aveuglement, parce que c'eſt une marque certaine de reprobation. Mon Dieu ne me traittez point avec une indulgence ſi ſevere : vangez-vous de mes offenſes, ſur ma perſonne, ſur mon honneur, ſur ma reputation, & ſur tout ce que j'ay de plus cher au monde : puniſſez-moy dans toute la rigueur de vôtre juſtice temporelle pour me pardonner eternellement: éloignez ſur tout de moy cet eſprit de ſervitude, qui fait faire le bien en mercenaire, & le mal en eſclave : donnez-moy cet eſprit de legitime enfant de la grace, qui par une crainte pure, chaſte, & filiale regarde toûjours vos coleres comme des faveurs, vos punitions comme des graces, & les maux que vous m'envoyez pendant mon exil, comme des inſtructions à mon ignorance, & des remedes à ma foibleſſe. Enfin je ne vous demande point de miſericorde en cette vie, pour n'en meriter que dans l'autre.

Ira Dei graviſſima cum ſinit impune peccare. *Aug. in Pſ. 9.*

CHAPITRE XII.

La concluſion de ce Diſcours.

S'Il nous reſte encore quelque étincelle de Foy dans la langueur de ces derniers ſiecles, où il regne une corruption de mœurs ſi prodigieuſe, écoutons la voix de Dieu, qui aprés nous avoir parlé tant de fois par ſes Prophetes, nous a enfin parlé par la bouche de ſon propre Fils. Il eſt venu au monde pour être le modele de la vie que nous y devons mener : marchons ſur les pas

Multis modis olim Deus loquens patribus, in prophetis, noviſſime locutus eſt nobis in filio. *Heb.* 1.

pas d'un guide si saint, qui se fait humble, pauvre, abjet, mépriſable, pour nous apprendre, qu'on ne peut arriver a la perfection, que par la route qu'il a priſe. Que nos yeux, c'eſt à dire, nos penſées, nos deſirs, nos intentions s'attachent à ſes voyes pour les obſerver; comme il l'ordonne dans ſon Prophete. Ne nous détournons point dans ces routes égarées qui conduiſent de precipices en precipices ceux qui les ſuivent. Quittons les illuſions & les fantômes de cette vie paſſagere, pour nous attacher à Jeſus-Chriſt, qui eſt *la voye & la verité.* Jeſus-Chriſt a renoncé aux plaiſirs, aux richeſſes, aux grandeurs: pouvons-nous les aimer? Il a aimé le mépris & les ſouffrances: pouvons-nous en avoir de l'horreur? On ne doit pas s'étonner ſi l'attachement aux biens de la terre, ſi l'ambition, ſi l'interêt, & ſi tous les vains deſirs du ſiecle ont regné dans le monde, avant que le Fils de Dieu ſe fût incarné: mais qui ne s'étonnera, dit ſaint Auguſtin, qu'aprés que ce Dieu homme a bien voulu nous apprendre par ſes paroles, par ſes actions, par ſa vie, & par ſa mort, quels ſont les vrais biens, & les vrais maux, quel eſt le vray chemin du ſalut, quel eſt le faux, on aime mieux croire le monde qui trompe toûjours, que de croire Jeſus-Chriſt qui ne trompe jamais, & qui ne peut tromper.

Oculi tui viàs meas cuſtodiant. *Prov.* 23.

Ego ſum via & veritas. *Io.* 14.

Aug. l. 4. *confeſſ.*

Univerſæ viæ domini veritas. *Pſ.* 24.

Nous cherchons ſans ceſſe la ſatisfaction de nos deſirs, nous courons avec une ardeur inſenſée aprés les choſes ſenſuelles, & nous ſuivons aveuglément la corruption de nos cœurs pour marcher plus hardiment dans les voyes du peché: ſommes-nous les membres d'un chef auſſi ſaint, que l'eſt Jeſus-Chriſt,

Christ, avec des mœurs si corrompuës ? Quelle honte de ramper toûjours sur la terre par un miserable attachement à des biens corruptibles ; & de ne point cesser de vivre dans l'assujettissement à nos passions, nous qui sommes appelez à l'heritage du Ciel, & à une recompense eternelle ! C'est en vain que nous avons receû le Baptême, si la pureté de nôtre vie ne répond pas à la sainteté de nôtre foy. Pourquoy suivre toujours les maximes du siecle, aimer l'honneur, les richesses, les plaisirs, mener une vie pleine de delices, & se conformer à l'esprit du monde ? car ce n'est pas le monde qui est nôtre modele ; c'est Jesus-Christ. Comment pouvons-nous nous vanter d'être Chrétiens avec un luxe, une sumptuosité, une ambition, une avarice, une opulence de Payen ? Quoy les leçons de Jesus-Christ nôtre divin Maitre, ses instructions soûtenuës de son exemple & du secours continuel de ses graces, n'auront pas la force de faire impression sur nos cœurs, & de nous servir de regle & de conduite dans la vie que nous menons ? Considerons que tous les Saints se sont formez dans cette école, & se sont perfectionnez sur ce modele. Le grand Saint François Xavier, qui a paru dans ces derniers siecles comme un miracle de vertu, n'est parvenu à ce haut degré de perfection, que par la seule meditation de la vie de Jesus-Christ, qu'il parcouroit tous les mois.

In nostro resplendeat opere, quod per fidem fulget in mente. *Orat. 2. Sancri in die natalis.* Nolite conformari huic sæculo. *Rom. 12.*

Toute la morale de l'Evangile, celle de saint Jean, de saint Paul, & des autres Apôtres est prise de cet original : & il n'y a jamais eû de veritable perfection parmi les Chrétiens, qui n'ait été le fruit d'une longue étude de la

vie

vie de Jeſus-Chriſt, & d'une ſainte imitation de ſa douceur, de ſon humilité, & de ſa patience. Voyons quelle obligation nous impoſent de ſi grands exemples. Renonçons à cet amour exceſſif, que nous avons de nous-mêmes, comme au plus grand obſtacle de nôtre perfection. Prenons la ſonde à la main, pour reconnoître cet abyſme d'indigence, de tenebres, de corruption, & de foibleſſe, qui eſt caché en nous. L'exemple du Fils de Dieu, qui a vaincu le monde, nous donnera de la vertu pour le combattre, & de la force pour le vaincre. Suivons le conſeil de ſaint Paulin : aſſujettiſſons-nous à l'eſprit de Dieu, pour n'être plus dependans de l'eſprit du monde : C'eſt dit-il, *être au deſſus de toutes choſes, que d'être ſoûmis au Maître de toutes choſes.* Plus nous nous ſeparerons de nous-mêmes, par cette ſainte haine, qui eſt le caractere du Chrétien, plus nous ſerons unis à Dieu. Enfin, dépoüillons-nous de nôtre propre eſprit, pour nous remplir de l'eſprit de Jeſus-Chriſt. Soyons attentifs à ce grand objet, que nôtre foy nous propoſe, pour en faire une étude continuelle. Combien de Rois & de Prophetes ont-ils voulu voir ce que nous voyons, & ne l'ont point vû ? Cette grace ne nous étoit-elle reſervée que pour en abuſer ? Ne ſommes-nous Chrétiens, que pour des-honorer un ſi ſaint Nom ? N'avons-nous renoncé au monde, à tout ſon faſte, & à ſa pompe dans le Baptême, que pour aimer la vanité ? Ne ſommes-nous les enfans de Dieu, que pour être ſes plus grands ennemis ? Ne le confeſſons-nous de paroles, que pour l'offenſer

Confidite, ego vici mundum. Joan. 16.

Subjiciamur ei ſub quo jacere ſupra mundum ſtare eſt. Paulin. Ep. 4.

fenſer par nos actions ? Et n'avons-nous été appelez à la lumiere que pour retourner dans nos premieres tenebres ? Le Fils de Dieu nous avoit reconciliez par le prix de ſon ſang avec ſon Pere : pourquoy rompre cette paix, & cette reconciliation par le peché ; & rentrer dans les premieres inimitiez, dont nous avions été délivrez par la Croix ? Souvenons-nous que ce n'eſt que par l'imitation des ſouffrances de Jeſus-Chriſt, que nous devons prétendre avoir part à ſa gloire. Le Pere a formé ſur l'exemple de ſon Fils, l'eſprit de ceux qu'il a predeſtinez ; & nôtre ſalut ne peut être que l'effet d'une meditation continuelle de la vie de Jeſus-Chriſt, & d'une imitation fidelle de ſes peines, & de ſes travaux. Demandons la lumiere pour connoître ce Dieu inconnu à l'eſprit de la chair. Sa vie a paſſé pour une folie à la ſageſſe du monde, & pour un ſcandale à la vertu des Juifs, & des Payens, parce que l'orgueil des uns & des autres s'eſt choqué d'une conduite ſi mépriſable à l'eſprit charnel de l'homme. Nous autres Fideles, reconnoiſſons la force & la grandeur inviſible du Fils de Dieu, dans ſes humiliations viſibles. Ignorons toutes choſes, pour ne ſçavoir, & ne connoître, comme ſaint Paul, que Jeſus-Chriſt crucifié : formons tous nos ſentimens, & reglons toute nôtre conduite ſur ce modele. Car comment pouvons-nous voir un Dieu mourir ſur la Croix, & vivre dans la moleſſe.

Marchons dans la voye où il a marché, & ſuivons pas à pas toutes ſes demarches. Imitons l'averſion qu'il avoit de la grandeur ; rendons-nous ſemblables à luy, par le détache-

ment de toutes les creatures, & par le mépris des choſes d'icy bas. Que l'amour qu'avoit Jeſus-Chriſt pour l'abjection, pour l'obſcurité, & pour les ſouffrances; & ſon renoncement à ſa propre gloire ſoit l'exemple unique de vertu, que nous nous propoſions. Enfin, ſi nous ſommes Chrétiens, comme nous nous vantons de l'être : choiſiſſons plûtôt d'être les imitateurs de l'humilité de Jeſus-Chriſt, que les imitateurs de l'orgueil de l'ange ſuperbe, ſon ennemi & le nôtre.

Quelle injuſtice au Chrétien d'avoir tant d'horreur de l'humiliation & de la ſouffrance, luy qui eſt pecheur, aprés que la ſouffrance, & l'humiliation ont été le partage de Jeſus-Chriſt innocent & impeccable. Qu'il faſſe plûtôt ſa joye, & ſon plaiſir des afflictions & des mépris, pour ne pas degenerer de l'eſprit, dans lequel il a été conçeû. Qu'il étudie les voyes de Jeſus-Chriſt par deſſus toutes choſes : Qu'il regle ſes maximes ſur les maximes de ce divin Maître, & qu'il diſe avec ſaint Paul, que tout luy ſemble inutile, & même deſavantageux, au prix de cette haute connoiſſance de Jeſus-Chriſt ſon Sauveur, pour l'amour duquel il doit ſe dépoüiller de toutes choſes, & les regarder comme des ordures, afin que Jeſus ſeul ſoit ſon treſor.

Phil. 3.8.

Au reſte ſi nous ſommes ſes Diſciples ne nous effarouchons point des rigueurs de cette voye étroite, qui paroît ſi penible aux ſens. Cette voye eſt dure à la verité, elle eſt difficile, dit ſaint Auguſtin; mais elle eſt la ſeule qui ſoit ſeure & ſans peril. Ce glaive de l'Evangile, qui diviſe l'eſprit d'avec la chair, ce

Dura videtur ſed ipſa tuta eſt via. in Pſal. 36.

renon-

renoncement à ſoy-même, cette loy de penitence & de ſeverité Chrétienne, que Jeſus-Chriſt eſt venu apporter au monde, eſt la Loy de grace & de miſericorde. C'eſt être dur & cruel à ſoy-même que de s'aimer: on ſe perd en ſe recherchant; & plus ce ſera-t-on traitté ſeverement en cette vie, plus ſera-t-on traitté doucement dans l'autre. Que ſervira à l'homme de s'être rendu maître de toute la terre, & ne pas meriter le ciel; de poſſeder toutes choſes, & ſe perdre ſoy-même? Mais ſi nous ſommes aſſez fideles, pour marcher dans les voyes de Dieu, nous ſerons même recompenſez dés cette vie, comme Dieu nous en aſſure par ſon Prophete: *Si mon peuple eût marché dans mes voyes; j'aurois étendu la main pour humilier ceux qui l'affligent.* Je ne vous demande point, Seigneur, que vous accompliſſiez dans moy cet oracle: donnez-moy un cœur nouveau, pour le former ſur l'exemple que vous m'avez donné: que vôtre loy ſoit mon guide, qu'elle ſoit l'unique objet de mes penſées, qu'elle ſoit l'ame de toutes mes actions. Je ne vous demande point à vous, mon Dieu, qui commandez aux orages & aux tempêtes, que vous éloigniez de moy les peines & les contradictions: vous avez aimé les ſouffrances, je veux les aimer. Donnez vos douceurs à ceux qui en ſont dignes, & qui n'en abuſent pas: pour moy que je n'aye part qu'à vos peines, & à vos humiliations, pour vous reſſembler davantage. Montrez-moy vous même vos voyes, Seigneur, & m'enſeignez le chemin par lequel je dois marcher. Et pour me l'enſeigner mieux, imprimez dans mon cœur ce

Si populus meus audiſſet me, & Iſraël in viis meis ambulaſſet: pro nihilo forſitan inimicos eorum humiliaſſem, & ſuper tribulantes eos manum meam miſiſſem. *Pſal.* 80.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAP. I. *QVe la vie du Fils de Dieu doit être le modele de la vie, & de la Perfection du Chrétien.* page 1.

II. *Ce que le Fils de Dieu eſt venu principalement apprendre à l'homme.* page 6.

III. *L'Eſprit de Jeſus-Chriſt, dans l'amour de l'abbaiſſement en ſon Incarnation.* page 10.

IV. *L'Eſprit de Jeſus-Chriſt dans l'amour de la pauvreté en ſa naiſſance.* page 18.

V. *L'Eſprit de Jeſus-Chriſt dans le Myſtere de ſon enfance.* page 26.

VI. *L'Eſprit de Jeſus-Chriſt dans la ſimplicité de ſa vie commune.* page 36.

VII. *L'Eſprit de Jeſus-Chriſt dans l'amour de l'obſcurité, du mépris, & de la perſecution, lequel a paru dans la conduite generale de ſa vie.* page 42.

VIII. *L'Eſprit de Jeſus-Chriſt dans l'amour de la Croix, & des ſouffrances.* page 51.

IX. *L'Idée du Chrétien formé ſur l'Eſprit de Jeſus-Chriſt.* page 64.

X. *Que la ſouveraine Perfection du Chriſtianiſme eſt moins penible au Chrétien, que l'imperfection.* page 75.

XI. *Que le Chrétien, qui n'aura pas vécu*

selon la Perfection du Christianisme, & selon l'Esprit de Jesus-Christ, sera puni plus severement, que les autres hommes. page 84.

XII. *Conclusion de tout le discours.* page 93.

L'IM-

L'IMPORTANCE DU SALUT.

Par le P. RAPIN.

A

MADAME

LA PREMIERE

PRESIDENTE.

MADAME,

Dans le deſſein que j'ay d'inſtruire le Public de l'Importance du Salut, en m'en inſtruiſant moy-même, & d'intereſſer les Fideles en une affaire, où ils ont tant d'interêt, j'aurois de la peine à reüſſir, ſi je n'avois que des préceptes à donner. Quand il s'agit des mœurs, il faut un exemple pour perſuader; & quand on veut donner du crédit à la vertu, rien n'a tant d'autorité qu'un nom comme le vôtre. En effet, MADAME, *on ne peut pas être dé-*

détrompée du monde, persuadée de sa religion, touchée d'un desir sincere de se sauver, enfin on ne peut pas être Chrétienne comme vous l'étes, qu'on ne devienne la regle de ceux qui veulent vivre chrétiennement. A la verité, ce n'est pas ce que vous prétendez, que de passer pour modele, dans la vie humble & modeste que vous menez. Mais souvenez-vous que dans la place où Dieu vous a mise, vôtre modestie n'a plus de droit sur vos autres vertus; & que vous devez exemple à tous ceux, qui doivent de l'estime à vôtre personne, & du respect à vôtre qualité.

Souffrez donc, MADAME, *que l'étude que vous faites du Salut, serve de leçon à ceux qui pensent à se sauuer. Car vous étes cette Brebis fidele de l'Evangile, qui ne s'attache qu'à la voix du vray Pasteur: & vous préferez la gloire de luy être soûmise, à celle que vous avez d'être fille d'un Secretaire d'Etat; d'être femme d'un Premier Président, dont l'integrité fait tant d'honneur à nôtre siecle; & d'être mere aussi heureuse que*

vous

vous l'étes: parce que vous ne connoiſſez point d'autre veritable gloire, que celle du Ciel, & que vous n'avez point d'autre ambition que de vous ſauver.

Aprés tout, ce n'eſt pas aſſez que vous marchiez avec tant de fidelité dans la voye de Dieu, ſi vous ne conſentez qu'on apprenne aux autres à y marcher ſur vos pas. On doit admirer l'aſſiduité que vous avez à viſiter ſi régulierement, & tous les Hôpitaux, & toutes les Priſons de Paris, dont vous faites l'occupation la plus ordinaire de vôtre vie, pour répandre vos charitez ſur ceux qui ſont les plus miſerables. Mais on doit vous avertir, MADAME, *qu'il y a des priſons & des miſeres éternelles, à quoy il faut encore que vous penſiez. On trouve par tout des gens qui s'attendriſſent ſur des neceſſitez temporelles: & il ne ſe trouve preſque perſonne qui paroiſſe touché du malheur de tant d'ames qui ſe perdent. Faiſons revivre cét eſprit des premiers ſiecles, qui eſt preſque éteint dans le nôtre. Apprenons aux Fideles, vous par vôtre exemple, & moy par l'Ouvrage*

L'IMPORTANCE DU SALUT.

CHAPITRE I.

Combien eſt déplorable l'ignorance & l'aveuglement où l'on vit pour le Salut.

LA vie de la plûpart des Chrétiens a ſi peu de rapport à leur créance, qu'on ne peut voir ſans gemir qu'ils ayent tant d'affection pour leurs autres affaires, & tant d'indifference pour leur Salut. En effet, n'eſt-ce pas une conduite bien déplorable au Fidele, d'aimer ſi fort le preſent qui doit finir, & de ne ſoucier pas de cét heureux avenir qui ne finira point; d'avoir tant d'ardeur pour les biens periſſables de cette vie, & tant de froideur pour les vrais & ſolides biens de la

vie future ; de s'appuyer ſur les promeſſes trompeuſes du monde, qui n'eſt que menſonge, & de ne s'appuyer par ſur le bras du Tout-puiſſant, & ſur la fermeté inébranlable de ſa parole, qui eſt la verité même ; enfin, de prétendre au Ciel par tant de titres comme à ſa veritable patrie, & de s'attacher par tant de liens à la terre, qui n'eſt que le lieu de ſon exil ?

Quel eſprit d'erreur nous poſſede, pour vivre ſi peu chrétiennement ? Et par quel enſorcellement nos cœurs ſont-ils ſi ſenſibles aux objets frivoles de la vanité, & ſi peu touchez des grandes idées que nôtre Religion nous donne de l'autre vie ? L'affaire du Salut eſt la plus importante de toutes les affaires, & cependant elle eſt la plus negligée. Car que fait-on pour mériter un Royaume qui ne ſe donne qu'à ceux qui ſe font violence ? Qui eſt-ce qui penſe comme il faut à ſe ſauver ? Où eſt le Chrétien qui renonce à ſes autres interêts, pous n'être attentif qu'à celuy-cy ? Et par quel étrange égarement de cœur renfermons-nous nos prétentions dans les bornes étroites du temps, ayant l'eſprit plein des eſperances que la Foy nous donne de l'éternité ?

Violenti rapiunt illud. *Matt.* 6. 11.

C'eſt cét aveuglement qui eſt la cauſe la plus univerſelle du déreglement général qui regne aujourd'huy dans le monde, & cette langueur mortelle qu'on a pour le Salut, que je voudrois guerir en repreſentant au Chrétien l'Importance qu'il y a de penſer ſerieuſement à ſe ſauver. Mon Dieu, qui m'inſpirez ce deſſein, donnez à mes paroles la puiſſance & la vertu qui eſt attachée à vos paroles, pour

Dabit voci ſuæ vocem virtutis. *Pſal.* 63.

pour vaincre la cruelle indifference qu'ont la plûpart des hommes pour leur Salut. Faites que ma voix devienne une voix de tonnerre, pour réveiller les Chrétiens de l'horrible aſſoupiſſement, où l'ignorance & le mépris des choſes du Ciel les a plongez, & pour porter la terreur de vos jugemens juſques dans le fond de leurs ames. Animez mon diſcours du poids de vôtre autorité, pour annoncer de nouveau à toute la terre ces grandes promeſſes du Ciel, qui luy ont été déja annoncées par la publication de l'Evangile. Enfin, mon Dieu, donnez-moy la force de dechirer ce voile qui nous couvre les yeux, & de diſſiper ces ténebres qui nous troublent l'eſprit: afin qu'embraſſant une vie pure & ſainte, nous nous rendions dignes de cette Couronne que vous promettez à ceux qui vous ſeront fideles.

In præſenti vita quaſi in via ſumus, qua ad patriam pergimus. *Greg. hom. in Evang.* Peregrini enim ſumus coram te, ſicut omnes Patres noſtri. *Lib. 2. Paral. c. 29.* Omnes erravimus, unuſquiſque in viam ſuam. declinavit. *Iſa. c. 53.* Omnes in viam ſuam declinaverunt. *Id. 56.*

Pour commencer à faire comprendre au Chrétien l'excés de ſa folie, & la profondeur de ſon aveuglement dans l'affaire du Salut: il ne faut que luy tracer une image de ſa miſere, luy mettre devant les yeux l'état de ſa condition, & découvrir l'homme foible tout entier à l'homme ignorant. Il entre dans le monde comme un banni dans un lieu d'exil: ſa vie eſt un voyage qu'il fait dans une terre étrangere, & ſa mort eſt le terme de ſon banniſſement. Car *nous ſommes tous des voyageurs*, dit l'Ecriture, *comme tous nos Peres l'ont été.* Mais dans le voyage que nous faiſons, qui eſt-ce qui penſe au lieu où il faut aller? Chacun marche dans la voye où l'entraîne ſa fortune, ou ſon humeur. On ne ſonge qu'à ſon interêt, à ſa gloire, à ſon agrandiſſement; on ſuit ſes affai-

affaires, ſes deſſeins, & tous les vains projets de la vie, ſans penſer à quoy tout cela ſe termine ; on s'abandonne à l'égarement de ſon eſprit, pour ſuivre la voye de ſon cœur : & le comble du malheur de l'homme eſt, qu'il ne connoît preſque ni le chemin où il marche, ni le lieu où il va ; il ne veut rien ignorer que ce qui regarde ſon Salut ; toutes les démarches qu'il fait dans ce voyage l'occupent, & le terme ſeul ne l'occupe pas ; il veut ſçavoir tout ce qui doit luy arriver dans la vie, ſans ſe ſoucier de ce qui doit luy arriver dans l'éternité. En quoy il devient auſſi extravagant que le ſeroit un pilote, lequel avant que de s'embarquer, voudroit connoître exactement toutes les mers, les differentes routes qu'il faut tenir, pour y faire une navigation heureuſe, ſans ſe mettre en peine de connoître le port où il doit aborder : ou bien comme un voyageur qui ſe feroit ſoigneuſement inſtruire des chemins qu'il doit tenir, ſans ſe ſoûcier où il doit aller.

C'eſt ce que font la pluſpart de Chrétiens, qui par les maximes corrompuës d'une fauſſe prudence, n'ont attention qu'au preſent, & vivent dans une ignorance profonde de l'avenir. On veut ſçavoir tout ce qui ſe paſſe dans le monde, on s'informe de toutes choſes, on raiſonne ſur tout ; l'on ne veut rien ſçavoir de ce Royaume éternel que nôtre Religion nous propoſe, quelle vie on y mene, quel en eſt le Souverain, & ce qu'il faut faire pour y parvenir. Ah, ſi nous ſommes Fideles, & que la Foy ne ſoit pas tout-à-fait éteinte en nous, élevons les yeux, dit Saint Chryſoſtome, vers cette Sainte Cité, qui doit

Homo ad immortalium cognitionem nimis mortalis. Senec. de vita ſap.

Chryſ. in Matth.

doit être nôtre éternelle demeure. Commençons par connoître le Seigneur qui y regne : adorons avec une frayeur reſpectueuſe un ſi divin maître : conſiderons dans le ſilence le plus profond de nos ames, toutes les merveilles de nôtre chere patrie : apprenons quel chemin il faut tenir pour y arriver, quels ſont les détours, les dangers, les égaremens qui s'y rencontrent, la difficulté qu'il y a de parvenir en un lieu ſi ſaint, quels ſont les honneurs qu'on rend à ceux qui ont merité d'y être receûs, quelle eſt la vie qu'on y mene, quelle eſt la paix dont on y joûït, la douceur qu'on y reſſent, ce qu'on y dit. Penſons-y, ſi nous avons un deſir ſincere de nous ſauver. Car *on ne marche point comme il faut*, dit Saint Auguſtin, *quand on neſçait pas où l'on va.* Il n'appartient qu'aux bêtes d'aller ſans ſçavoir où elles vont : *Ce ſeroit une conduite inexcuſable à l'homme qui a de la raiſon, de s'embarquer dans un voyage*, dit Saint Laurent Juſtinien, *ſans penſer au terme.* Mais qui y penſe ? Que de chaleur, que d'inquiétude, que de meſures, que d'application & de vigilance pour les autres affaires ! que de negligence, que de froideur, que de mépris pour l'affaire du Salut ! Nous avons le plus grand ſoin du monde de tous nos interêts temporels ; & l'interêt éternel eſt le ſeul que nous négligeons. Neus ſommes comme des enfans dépourveûs de raiſon, dont l'eſprit eſt poſſedé par des bagatelles : nous ſommes ſi pleins de l'amour des choſes ſenſibles, que nous n'auons que du dégoût des choſes du Ciel. Nous reſſemblons à des incredules, à qui tout ce qu'on dit de l'autre vie paroît un ſon-

Non benè curritur, ſi quò currendum eſt neſciatur. *Lib. de perf. Juſt.* Peregrinantibus in hac præſentis vitæ vaſtiſſima ſolitudine oportet nos non ignorare quò tendimus, nam ambulare quotidie non præmeditato itineris fine, imprudentiſſimum eſt. *Lib. de humil. c. 14.*

ſonge : l'eſperance d'une éternité bienheureuſe que nôtre Religion nous promet, ne fait plus d'impreſſion ſur nos cœurs, parce que la Foy n'agit plus ſur nos eſprits. Ce treſor ſi vanté dans l'Ecriture, dont les richeſſes ſont incorruptibles, nous touche moins que les richeſſes periſſables de cette vie. On ne ſe ſoucie pas même de connoître le prix de cette Perle divine de l'Evangile, pour ne pas être obligé de donner tout ce qu'on poſſede, ſelon le conſeil du Sauveur, afin de l'aquerir. C'eſt parler à des létargiques, que de parler aujourd'huy de l'affaire du Salut à la plûpart des Chrétiens : parce qu'étant enyvrez des deſirs impurs de la terre, ils n'ont plus aucun goût pour le Ciel. Mais cette létargie interieure, & cette inſenſibilité pour les choſes du Ciel, qui eſt la playe la plus profonde que le peché ait fait ſur nos ames, ne vient que du peu d'attention qu'on a pour les choſes qui regardent le Salut, & de l'ignorance épouvantable qu'on affecte de ce qu'on doit devenir. C'étoit l'état où ſe trouva Saint Auguſtin, lors que dans les premiers égaremens de ſa „ jeuneſſe il marchoit, comme il dit, dans „ la nuit ſombre & ténebreuſe de ſes paſſions, „ ſans penſer à ſe ſauver ; que s'éloignant de „ Dieu par le déreglement de ſa vie ; & ſe „ perdant dans des routes égarées, il devint „ à luy-même une terre ſterile & infructueuſe, & il tomba dans le comble de la miſere. Voilà le premier degré de cét aveuglement déplorable que nous examinons.

Quæ eſt iſta margarita, pro qua univerſa dare debemus, id eſt noſmetipſos? *Aug. homil. ſup. verb. Dom.* Simile eſt regnum, *&c.* Gloria in confuſione ipſorum qui terrena ſapiunt. *Phil. cap. 3.* Ibam longè à vultu tuo in affectu tenebroſo. *Lib. 1. Confeſſ. cap. 18.* A te erravi Deus meus ; & nimis devius à ſtabilitate tua, in adoleſcentia, factus ſum mihi regio egeſtatis. *Lib. 2. Conf. c. 10.*

Mais quand on eſt aveugle, ſans ſentir ſon aveuglement, le mal devient ſans remede, parce qu'on ne connoît pas ſa maladie : on eſt dans

dans le peril ſans le craindre ; on ſuit ſon égarement, ſans ſçavoir qu'on s'égare ; & cette inſenſibilité aveugle où vit le Chrétien pour ſon Salut, n'eſt que la punition de ſon peché, dit le Prophete Sophonie. Il s'embarque ſur une mer orageuſe, ſans craindre l'orage ; il marche dans la nuit ſans ſentir l'obſcurité, il s'expoſe au danger ſans précaution ; il ne fait pas même réflexion à ſon ignorance. Son aveuglement l'empêche de voir l'état où il eſt ; il ne ſent pas la bleſſeûre de ſon ame, parce qu'il ne conſulte que ſes ſens ; & ſes ténebres luy ſont inconnuës, parce qu'elles ſont plus dans ſon cœur que dans ſon eſprit. De ſorte que dans l'égarement épouvantable où il eſt, il devient ſemblable à des voyageurs qui marchent dans une forêt épaiſſe au milieu d'une obſcure nuit, qui ne diſtinguent plus rien de tous les objets qui ſe preſentent à eux : les feuïlles des arbres les épouvantent, & les précipices ne les épouvantent pas : ils ſont hardis où il faut être timides, & ils ſont timides où il faut être hardis. C'eſt ainſi que le Chrétien qui eſt une fois troublé de la penſée de ce qu'il doit devenir, ne ſçait plus ce qu'il fait, ni où il va : il prend l'égarement du chemin pour le chemin même ; il quitte la verité, pour courir aprés le menſonge ; & ſon cœur s'endurcit tellement à tous les ſentimens de la Religion, que la terreur des Jugemens de Dieu, la crainte de ſon Tribunal, la frayeur de cét Arrêt irrévocable dont parle l'Evangile en des termes ſi terribles, ces yeux pénetrans qui percent juſques au fond des cœurs, cette redoutable lumiere à qui rien n'eſt caché, cette rigueur inflexible d'un Juge qui

Ambulabunt ut cæci, quia Deo peccaverunt. *Soph. c. 1.*

Qui relinquunt iter rectum, & ambulant per vias tenebroſas. *Prov. c. 2.* Via impiorum tenebroſa : neſciunt, ubi corruant. *Prov. c. 4.*

Commutaverunt veritatem Dei in mendacium. *Rom. c. 1.*

qui ne peut être ſurpris par aucun déguiſement, & toutes ces étonnantes conſiderations que la Foy nous met devant les yeux, n'ont plus d'effet ſur ſon eſprit : il n'écoute plus même ſa conſcience, qui luy parle de ſa fin derniere, par tout ce qui ſe paſſe dans le monde. Car enfin toutes les créatures ſont autant de bouches ouvertes pour avertir l'homme, qu'il doit finir comme elles. C'eſt par le renverſement des grandes fortunes, & par la chute des perſonnes élevées dans les premieres dignitez ; c'eſt auſſi quelquefois par la fin terrible des ames impénitentes, & par les morts ſubites & impréveûës des pecheurs, que Dieu nous parle, comme par les organes de ſa colere & de ſon indignation, pour nous intimider, & pour nous rapeller à nôtre devoir, quand une fois nous avons mépriſé la voix de ſa bonté, & de ſon amour. Et nous ne l'écoutons pas : nous fermons l'oreille à ſa parole, qui nous eſt annoncée par ceux qui nous parlent en ſon nom. Nous ſommes même ſi malheureux que de mépriſer tous les ſecours qu'il nous donne, pour nous empêcher de nous perdre : nous ne voulons rien ignorer que ce qui peut ſervir à nôtre Salut ; & nous voulons tout connoître, excepté nos ténebres & nôtre aveuglement, parce que nous l'aimons.

Nihil ita quotidie homines ut mortem vident: nihil ita obliviſcuntur. Encher. ad Valer.

C'eſt le troiſiéme degré de la folie de l'homme, dans l'ignorance où il vit de ſon Salut ; & ce degré ſurpaſſe de beaucoup les deux autres. Car ſi c'eſt un mal d'être aveugle, c'eſt le comble du mal que d'aimer ſon aveuglement. L'homme pecheur aime cét état, parce qu'il le rend inſenſible à ſa miſere. Ses téne-

bres

bres luy plaiſent, parce que la lumiere le trouble, en luy découvrant l'égarement où il eſt. Il évite de s'éclaircir ſur les Jugemens de Dieu, pour ne pas interrompre le cours de ſes plaiſirs par des penſées ſi ſérieuſes. Il ne veut point approfondir ce qui ſe paſſe dans l'autre vie, pour ne pas perdre la fauſſe douceur qu'il a dans la vie preſente. Il affecte cette ignorance, parce qu'elle luy met un voile devant les yeux pour luy cacher cét objet terrible de la mort & de l'éternité. C'eſt par cette ignorance qu'il étouffe dans ſon cœur les ſentimens les plus purs de la Foy; qu'il ſe défait de cette vigilance incommode, qui repreſente au Chrêtien le compte exact qu'il doit rendre à Dieu de ſa conduite; & qu'ainſi il ſe delivre de la crainte du preſent, & de l'incertitude de l'avenir. Car pour vivre plus tranquillement dans le deſordre, il n'écoute plus ni les promeſſes ni les menaces qu'on luy fait de la part de Dieu; & comme il ne penſe qu'à vivre, ſans penſer à mourir, il ſe fait une fauſſe beatitude de la joüiſſance des biens de cette vie, pour effacer en ſon eſprit les idées de la veritable beatitude de l'autre vie. Ainſi il tombe peu à peu par une conduite ſi folle, d'erreur en erreur, de précipice en précipice, d'aveuglement en aveuglement. Rien même n'eſt plus capable de le réveiller de cét aſſoupiſſement: car comme tout parle à celuy qui eſt fidele, tout eſt muet à celuy qui ne l'eſt pas.

Noluit intelligere, ut benè ageret. *Pſ.* 35.

Mais l'extrémité de cét état paroît encore bien plus, quand on fait reflexion à ce que fait le Chrêtien pour ſe perdre, malgré tout ce qu'a fait JESUS-CHRIST pour le ſauver.

Quoy,

Quoy, aprés que nos liens ſont rompus, que nos chaînes ſont briſées, aprés que l'Agneau a été égorgé, que le peché a été détruit, que la ſcedule de nôtre mort a été dechirée dans la croix, que la réconciliation s'eſt faite entre Dieu & les hommes à la face du Ciel & de la terre, & que Royaume de Dieu eſt devenu nôtre héritage : tout cela nous devient inutile, & nous nous perdons encore comme auparavant ! Le Baptême où nous avons receû les eſperances que l'adoption des enfans de Dieu eſt capable de nous donner en nous dépouïllant de la vieilleſſe du premier Homme pour nous revêtir de l'eſprit du nouveau, la mort du Médiateur, les richeſſes ineffables de ſa miſericorde, ſes Sacremens ne nous ſervent de rien pour le ſalut, par l'abus épouvantable que nous en faiſons ! Quel aveuglement d'étouffer tant de graces, & de réſiſter à tant de lumieres ! Car enfin nous ſommes les ſeuls de tous les peuples à qui le Royaume du Ciel a été annoncé, & a qui la Loy de grace, cette Loy ſi pure, ſi ſainte, ſi inconnuë au monde, a été révelée : c'eſt à nous à qui s'eſt faite la manifeſtation des myſteres, à qui la promeſſe des biens, & la menace des ſupplices éternels a été déclarée. C'eſt nous qui ſommes cette race choiſie, cette nation ſainte, ce peuple conquis dont parle Saint Pierre ; & qui ſommes les enfans de la promeſſe, bien plus que cét Iſaac qui étoit né ſelon l'eſprit.

Vos autem genus electum, gens ſancta, populus acquiſitionis. 1. Pet. c. 2. Nos autem promiſſionis filii ſumus. Paul. Galat. c. 3.

Ajoûtons à tout cela la circonſtance des temps où nous vivons. La Religion eſt floriſſante ; l'Egliſe eſt dans la proſperité ; nos Princes ſont Fideles ; le nom de Chrétien eſt

en

en vénération à toute la terre ; ceux qui en font profeſſion ſont dans l'élevation: & cependant nous nous laiſſons vaincre dans cette paix, au-lieu que les premiers Chrétiens ſe ſauvoient dans le combat & dans la perſecution. Ils faiſoient triompher leur Foy parmi les chaînes & les tourmens ; & nous ſuccombons dans le calme. Tous ces avantages ne nous ſervent de rien, puis que parmi des ſecours ſi puiſſans, des loix ſi ſaintes, des remedes ſi ſalutaires, nous ne laiſſons pas que de perdre nôtre couronne ; parce que nous marchons dans la voye du Salut comme des incrédules, aprés tant de merveilles que Jeſus-Chriſt à faites pour nous ſauver. Nous regardons l'autre vie comme une choſe incertaine, & nous ſervons Dieu, comme ſi nous n'eſperions rien de luy.

Eſt-ce nôtre orgueïl qui nous aveugle ? Eſt-ce la corruption de nos mœurs qui nous endurcit ? Ou eſt-ce enfin que nous avons beû ce *calice d'aſſoupiſſement* dont nous parle le Prophete, pour oublier que le Ciel eſt nôtre heritage ? Quel ſujet de confuſion pour nous, ſi au lieu d'occuper nos eſprits des eſperances de l'autre vie, nous les conſumons dans les vains deſirs de celle-cy ! C'eſt ainſi que l'indifference de ceux qui croyent, autoriſe le libertinage de ceux qui ne croyent pas. En effet, quand les impies voyent des Chrétiens occupez à faire bâtir des Palais magnifiques, à aquerir de grandes terres, à chercher des établiſſemens, ils ont de la peine à croire ce que nous leur diſons de nôtre Foy : ils en recherchent la verité plûtôt dans la conduite générale de nôtre vie, & dans nos actions, que dans

Calicem ſoporis bibiſti, & potaſti uſque ad fæces. *Iſa. 6. 51.*

dans nos paroles. Ils ne ſçauroient s'imaginer que nous nous regardions comme des étrangers ſur la terre. Nous ne nous y attacherions pas comme nous faiſons, ſi nous avions mis nôtre eſperance dans le Ciel. Ils s'affermiſſent dans leur incredulité quand ils voyent que nous recherchons avec tant d'ardeur les biens corruptibles & periſſables de cette vie. Car ce n'eſt pas ce que faiſoient les premiers Chrétiens, qui ayant entendu parler d'une vie éternelle, ſe dépouïlloient de tous leurs biens temporels qu'ils alloient jetter aux pieds des Apôtres, ayant l'eſprit plein de ces grandes idées de l'éternité, que la Foy leur donnoit.

Cognoſcentes nos meliorem habere ſubſtantiam. *Hebr. c.* 10.

Enfin ce mépris du Salut paroît encore plus extravagant, non ſeulement par les ſuites qui en ſont terribles, dont je ne parleray pas maintenant; mais encore par le peu de fruit qu'on retire de cette négligence. Et en verité le parti que prend l'homme ſenſuel de renoncer aux obligations qu'il a de penſer à ſon Salut, pour ſe défaire des ſoins qu'attire une affaire de cette importance, eſt-il plus ſeûr? La paix que promet le monde eſt-elle plus certaine & plus ſolide que celle que Dieu promet? La loy de la paſſion eſt-elle plus douce que la loy de la raiſon & de l'équité; Réüſſit-on mieux par la confiance qu'on prend aux vaines eſperances de la terre, & à la fauſſe ſageſſe de la chair? S'aſſeûre-t-on davantage par là des évenemens? En devient-on plus tranquille pour les ſuites, dont les conſequences ſont éternelles? La mort en vient-elle plus tard? Ce cours rapide d'années qui roulent ſur la tête du pecheur en eſt-il plus lent?

Nulle-

Nullement : car toute la prudence de l'homme ne peut reculer d'un moment la mort dont l'heure eſt marquée. C'eſt une neceſſité inévitable à tout ce qu'il y a de grandeur & de puiſſance ſur la terre : & cette figure du monde dont l'éclat nous ébloüït, s'évanoüïra comme une vapeur ; tout ce faſte de la ſageſſe humaine paſſera comme un trait de fumée, & ſe réduira à une poignée de cendres, & à un amas confus de pouſſiere. C'eſt alors que le mondain qui aura vieilli ſous le joug de ſes paſſions, & qui n'aura ſuivi que ſes convoitiſes, ne trouvera dans luy-même qu'un vuide immenſe, & une indigence extrême de toutes choſes.

Præterit figura hujus mundi. *1. Cor. c. 7.*

Quid nobis profuit ſuperbia, aut divitiarum jactantia quid nobis contulit? tranſierunt hæc omnia tanquam umbra. *Sap. cap. 5.*

Que luy ſervira alors d'avoir écouté les promeſſes de la terre, plûtôt que celles du Ciel ? *Dequoy*, diront les ſuperbes, *nous a ſervi nôtre orgueil, & quel avantage avons-nous tiré de nos grandeurs & de nos richeſſes ? Car toutes ces choſes ſont paſſées comme l'ombre en un moment*, ſans nous laiſſer aucune trace de leur éclat. Ce ſera en vain qu'ils diront ces inſolentes paroles dont nous parle Iſaïe : *Nous avons fait pacte avec la mort, & nous avons fait alliance avec le tombeau ; & lors que le fleau de la colere de Dieu ſe débordera comme un torrent, l'orage ne viendra pas juſques à nous. Car, dit le Seigneur, l'alliance que vous avez contractée avec le tombeau, pour ne pas mourir, ſera rompuë, & la colere de Dieu ſe débordera ſur vous comme un torrent dont vous ſerez accablez.* En effet, tout le pouvoir de l'homme eſt trop borné, pour l'empêcher de tomber entre les mains d'un Dieu irrité à qui rien ne peut réſiſter. Ce pecheur qui avoit mis ſa confiance dans ſa grandeur,

Percuſſimus fœdus cum morte, & cum inferno feciimus pactum : flagellum inundans cùm transierit, non veniet ſuper nos : ſed, dicit Dominus, Delebitur fœdus veſtrum cum morte. *Iſa. cap. 28.*

deur, a été humilié : la protection qu'il attendoit de ſa puiſſance a été confonduë : cette ſuperbe pouſſiere a trouvé ſa fin, comme dit le même Prophete ; *Celuy qui fouloit avec tant d'orgueil la terre aux pieds, eſt réduit en cendres* ; & cét inſolent ver de terre qui levoit hier la teſte, ſera écraſé demain. Voilà quelle eſt la deſtinée de ceux qui cherchent à éviter les rigueurs de la Juſtice de Dieu, en effaçant de leur cœur ces ſalutaires impreſſions que la Foy y avoit gravées, pour les faire penſer à leur Salut.

Finitus eſt pulvis, conſummatus eſt miſer, defecit qui concuſcabat terram. Iſa. cap. 16.

Nous qui ſommes fideles, ne ſuivons point ces égaremens ſi ordinaires à l'eſprit humain : n'écoutons point cette fauſſe ſageſſe du monde, qui nous ôte le ſentiment de nôtre devoir : ne ſoyons point ſi cruels à nous-mêmes, que de perdre nos ames, pour flater nos corps. Ceſſons de courir aprés de faux biens, pour en perdre de veritables. Concluons avec Saint Eucher, que la plus grande de toutes les folies eſt de négliger l'affaire de ſon Salut : apprenons à nous ſauver, puis que toute autre ſcience eſt une veritable ignorance : arrachons de deſſus nos yeux ce voile qui nous empêche de regarder le Ciel : rompons ces liens qui nous attachent à la terre : enviſageons avec tremblement les conſequences de cette importante affaire : conſultons avec une ſainte frayeur les deſſeins de Dieu ſur nous pour l'éternité : tremblons en examinant tout ce qu'il faut faire pour nous ſauver, dans la crainte d'omettre quelque choſe qui y ſoit neceſſaire. Mais pour nous guerir de la langueur où nous vivons, & de l'épouvantable enſorcellement, qui nous fait préferer la terre au Ciel,

Supra omnem errorem eſt negligere negotium ſalutis. Euch. ad Valerian.

Ciel, la créature au Créateur, & le temps qui paſſe à l'éternité qui ne paſſe jamais; remontons à la ſource d'une ignorance ſi dangereuſe, pour en chercher le remede. C'eſt ce que nous apprendrons dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Quelle eſt la ſource de cét aveuglement & de cette ignorance où l'on vit pour le Salut, & quel en eſt le remede.

L'Homme eſt devenu depuis ſa chute ſi foible & ſi ignorant, qu'il ne connoît preſque plus ſon veritable bien; & la pente naturelle quil a à la corruption a tellement appeſanti ſon cœur vers la terre, qu'il n'eſt plus touché des eſperances du Ciel. Tous ſes jugemens ſont faux, parce qu'il ne juge plus que par les maximes corrompuës de la chair. Il prend le bien pour le mal, & le mal pour le bien: il ſe ſert du poiſon pour le remede, & du remede pour le poiſon: & ſa conduite eſt un égarement d'eſprit perpetuel. Car comme ſes veûës ſont toutes terreſtres, il n'eſt touché que de ce qui touche les ſens; il ne croit rien de réel & d'aſſeûré que la vie preſente; il ne regarde que comme un ſonge ce qui doit arriver aprés la mort; & il ne conçoit rien en tout ce que la Foy nous enſeigne touchant l'éternité. Parce qu'il eſt cét homme ſenſuel dont parle l'Apô-

Multi dicunt: Quis oſtendit nobis bona? *Pſal.* 4. Qui perverſi eſt cordis, non inveniet bonum. *Prov.* 17. Vitam carnis quaſi permanentem diligunt, qui quanta ſit vitæ ſequentis æternitas non attendunt; cumque ſolidi-tatem perennitatis non conſiderant, exilium patriam, tenebras lumen, curſum ſtationem putant: quia qui majora neſciunt, judicare de minimis non poſſunt. *Greg. l.* 8. *mor. cap.* 8.

Animalis homo non percipit ea quæ ſunt ſpiritus Dei. 1. Cor. c. 2.

l'Apôtre, qui ne comprend rien dans les choſes de Dieu, il les conſidere comme des folies; & ſon eſprit eſt ſi corrompu dans l'aveuglement où il eſt, qu'il traite d'inſenſez & d'aveugles ceux qui ont d'autres veûës que luy: il condamne de foibleſſe la prudence de ceux qui penſent à ſe ſauver, & il fait paſſer pour des gens de petit ſens ceux qui renoncent à tout pour leur Salut. Son cœur n'eſt point touché des penſées de l'éternité, parce qu'il ne ſe borne qu'à ce qui eſt preſent: & toute cette vertu de l'homme nouveau, dont il a été revétu par le Baptême, ne luy ſert de rien pour faire le diſcernement des veritables biens d'avec les veritables maux de la vie preſente & de la vie future.

Ainſi il ne s'égare, que parce qu'il ne ſçait pas le chemin qu'il faut tenir; il ne ſe porte au mal que par le peu de connoiſſance qu'il a du vray bien; & il ne connoît point les choſes du Ciel, que parce qu'il eſt trop attaché aux choſes de la terre. Enfin il n'a aucun ſentiment de ſon Salut, parce qu'il n'a aucune idée de l'importance qu'il y a de ſe ſauver. Son eſprit eſt plein de fauſſeté & d'erreur, parce que tout ſon cœur eſt terreſtre: & ceux, dit l'Apôtre, qui n'ont du goût que pour la terre, n'ont aucun ſentiment pour le Ciel. Voilà la premiere ſource de l'ignorance & du mépris qu'on a du Salut.

Qui terrena ſapiunt. Phil. cap. 3.

La ſeconde vient du peu de foy qu'on a de l'autre vie, & du peu d'eſtime qu'on fait de la récompenſe que Dieu prépare à ceux qui le ſervent. L'eſprit de l'homme eſt trop groſſier

groſſier pour concevoir le prix de ce treſor caché de l'Evangile. Ces grandes eſperances d'un Royaume éternel ne font pas d'impreſſion ſur le cœur de la plûpart des Chrétiens, parce qu'elles leur paroiſſent inconcevables: ils doutent de cette récompenſe éternelle, parce qu'ils n'en comprennent pas le myſtere: & les deſſeins de Dieu ſur la gloire qu'il deſtine à ſes élûs ſont ſi profonds, la grandeur de ſes promeſſes eſt ſi ineffable, ſes Jugemens ſont ſi incomprehenſibles, que les perſonnes ſenſuelles, & les eſprits charnels n'y conçoivent rien. C'eſt de là, dit le Sage, que vient l'égarement effroyable de leur eſprit, dans le mépris qu'ils font des eſperances éternelles. La Foy eſt comme endormie, ou même preſque éteinte dans leur cœur: ce qui y reſte de lumiere eſt trop foible & trop languiſſant pour les éclairer dans une vie qui n'eſt que l'ombre de la mort. C'eſt par cette langueur que l'affaire du Salut eſt un interêt auquel on n'eſt pas ſenſible, parce qu'on n'en ſçait pas l'importance. Ainſi l'on donne, pour le plaiſir d'un moment, des plaiſirs qui dureront toûjours: on vend ſes prétentions à l'heritage du Ciel pour un vil & un mépriſable bien de la terre. On tombe dans l'extravagance de cét inſenſé dont parle l'Ecriture, qui vendit ſon droit d'aîneſſe pour un plat de lentilles, parce qu'il n'en connut pas l'avantage; & l'on perd tous les droits de cette divine renaiſſance, & de cette adoption toute celeſte qu'on reçoit au Baptême. *Si vous connoiſſiez le don de Dieu*, diſoit le Sauveur du monde à cette femme de Samarie, qui l'inter-

Magna ſunt judicia tua, Domine, & inenarrabilia verba tua: propter hoc indiſciplinatæ animæ erraverunt. *Sap. c. 17.*

Gen. c. 25.

Si ſcires donum Dei, & quis eſt qui tibi dicit, Da mihi bibere. *Joann. 4.*

l'interrogeoit ſur le Myſtere du Salut ; ſi vous ſçaviez le prix de cette eau dont la ſource rejaillit dans la vie éternelle : vous ne ſeriez plus alterée de toutes les eaux impures de la terre. Car le premier effet de la prudence du Chrétien dans la conduite de l'affaire du Salut, eſt de luy donner du dégoût de tout ce qui eſt temporel & periſſable. C'eſt cette prudence qui luy fait voir l'incertitude & l'inutilité des choſes où il avoit mis ſon affection, & qui l'en détrompe par l'experience qu'elle luy donne de leur fauſſeté. C'eſt elle qui luy apprend qu'on ne moiſſonnera dans l'éternité que ce qu'on aura ſemé dans le temps ; que *celuy qui ſemera dans la chair, recueillera de la chair la corruption*, comme dit l'Apôtre.

Fons aquæ ſalientis in vitam æternàm. *Ibid.*

Quæ ſeminaverit homo, hæc & metet quoniam qui ſeminat in carne ſua, de carne & metet corruptionem. *Gal. cap. 6.*

C'eſt auſſi cette prudence de la Foy qui apprend au Fidele à marcher pendant qu'il a de la lumiere, & qui le preſſe de faire tout le bien dont il eſt capable, parce que le jour du Seigneur eſt proche, que la nuit vient, où l'on ne pourra marcher, & que les momens dont on achete l'éternité ne ſont point à perdre. Ce n'eſt point auſſi aux approches de la mort qu'il remet ſa pénitence. Il ſçait que les plus juſtes ont de la peine à tenir leur eſprit appliqué à Dieu, lors qu'il eſt accablé, ou par la foibleſſe de l'âge, ou par la violence du mal. Mais celuy qui manque de Foy devient inſenſible à toutes les penſées du Salut : il s'en oublie durant la ſanté ; il n'a pas la force d'y penſer durant la maladie ; & il meurt ſans aucun ſentiment des choſes de l'autre vie, parce que le rayon de la Foy qui l'éclairoit, s'eſt éteint : il tombe dans l'égarement, & il ne ſçait plus où il va. Mais *ſi*

Ambulate dum lucem habetis, ut à non vos tenebræ comprehendant. *Joan. c. 12.*

la

la lumiere qui eſt dans vous n'eſt que ténebres, combien ſeront grandes vos tenebres mêmes, dit le Sauveur du monde ?

Si lumen quod in te eſt, tenebræ ſunt : ipſæ tenebræ quantæ erunt ? *Matth. c. 6.*

La troiſiéme ſource de cette ignorance & de cét aveuglement eſt la préſomption. Car outre que c'eſt le propre de l'orgueïl que d'aveugler l'eſprit, & que la vanité eſt un poiſon ſecret qui obſcurcit l'ame : Dieu prend encore plaiſir de ſe découvrir aux humbles, en ſe cachant aux ſuperbes, afin de punir l'élevation de leur cœur par les ténebres de leur eſprit. Il voile aux uns la profondeur de ſes Myſteres, qu'il dévoile aux autres. Il ôte aux préſomptueux cette haute eſtime de l'éternité, qu'il donne aux petits & aux ſimples ; & il ne ſe laiſſe point trouuer à celuy qui ne le cherche pas avec un cœur pur & ſoûmis. C'eſt en vain qu'on parle à un ſuperbe des grandes récompenſes que propoſe la Foy : il ne voit pas ce que voit le Fidele, parce que ſon orgueïl l'aveugle. Le ſeul humble ſe laiſſe pénetrer aux frayeurs des Jugemens de Dieu, qui étonnent le ſuperbe ſans le toucher. Dieu même prend plaiſir de l'abandonner à l'aveuglement où il s'eſt volontairement jetté : il tombe dans le précipice, en voulant s'élever ; & il devient ſemblable à cét Ange orgueïlleux, lequel diſoit, *J'établiray mon trône au deſſus des aſtres*, & qui fut précipité dans l'abîme.

Dicebas in corde tuo : In cœlum conſcendam, ſuper aſtra Dei exaltabo ſolium meum : verumtamen in infernum detraheris. &c. *Iſa. c. 14.*

La quatriéme ſource de cét aveuglement eſt une corruption du cœur cauſée par un trop grand amour du monde. Car le monde eſt un charme qui enchante les eſprits par les apparences trompeuſes de ſes promeſſes, & qui les ébloüit par le faux éclat de la vanité.

Et quand on eſt une fois enyvré de cét enchantement du ſiécle, l'eſprit s'obſcurcit, le cœur ſe déregle, on quitte la verité pour en chercher l'ombre, on ne s'occupe que des affaires frivoles de la terre, on vit comme ſi l'on ne devoit point mourir, & l'on oublie tout-à-fait Dieu. Car, comme dit l'Apôtre, *l'amour du monde eſt l'ennemi de Dieu.* Ainſi la vie ſe paſſe dans une négligence extréme, & dans un mépris épouvantable du Salut. Les premieres années ſont pleines de legeretez, de folies, d'emportemens. Les ſuivantes ſont ſujetes aux chagrins & aux inquiétudes; & l'intervalle des plaiſirs & des divertiſſemens paſſe avec précipitation. La vieilleſſe ſurvient, qui éteint comme une glace la vigueur des ſens; & aprés qu'on s'eſt fatigué dans des ſoins qui ne ſervent qu'à dechirer inutilement le cœur, on ſe conſume enfin dans les vains deſirs d'une paix & d'une béatitude imaginaire, où l'on ne parvient jamais. Je ne dis rien de l'inutilité des occupations où vivent les gens du monde, dont *les affaires les plus importantes ſont de pures bagatelles*, dit Saint Auguſtin : en quoy leur condition eſt à plaindre, parce qu'ils employent aux choſes vaines le temps qui leur eſt donné pour gagner le Ciel. Je ne parle point du luxe & de la molleſſe où la plûpart des femmes paſſent leur vie, ſans penſer un moment à leur Salut : leur occupation la plus ordinaire eſt de s'attacher à plaire au monde ; & l'indulgence qu'elles ont pour leur corps eſt une marque de la dureté qu'elles ont pour leur ame. Rien auſſi ne détourne davantage l'eſprit de l'homme de la penſée

Amicitia hujus mundi inimica eſt Dei. *Jac. c.4.*

Majorum nugæ, negotia appellantur. *Confeſſ. l.1. cap. 9.*

penſée du Salut, que l'attachement qu'il a aux biens de la terre, qui le fait gemir ſous le poids des neceſſitez de la vie, dont la peſanteur l'accable. En effet, il eſt difficile que dans cét accablement on puiſſe avoir la liberté d'eſprit qu'il faut pour penſer au Ciel: comme il paroît dans ce peuple, lequel ne pouvoit autrefois écouter Moïſe, qui luy parloit de la terre promiſe, par l'oppreſſion du travail, & par l'accablement d'eſprit où la ſervitude l'avoit réduit. C'eſt inutilement qu'on parle de l'autre vie au Chrétien qui gemit dans l'affliction & ſous les neceſſitez de la vie preſente. Car l'eſprit de l'homme étant en quelque façon eſclave du corps, & ſe trouvant quelquefois accablé ſous ce poids, il eſt ſujet à ſe porter ſans comparaiſon plus aiſément vers les biens ſenſibles que vers les biens éternels. C'eſt enfin par ce miſerable attachement à la terre, qu'on ſe deſaccoûtume inſenſiblement de lever les yeux vers le Ciel, pour penſer à cette celeſte patrie, où ſont les deſirs & les eſperances des veritables Fideles. Et l'on imite en cela le déreglement de ces deux vieillards dont parle Daniel, à qui la convoitiſe avoit tellement renverſé l'eſprit, qu'elle les empêcha de regarder le Ciel, & de ſe ſouvenir des juſtes Jugemens de Dieu. Car rien ne fait tant oublier Dieu à l'homme, que l'attache qu'il a au monde: & rien ne l'attache tant au monde, que l'ignorance de ce qu'il eſt en cette vie, & l'oubli de ce qu'il doit être dans l'autre. Celuy qui eſt poſſedé de l'eſprit du monde, ſera enveloppé de ſi épaiſſes ténebres, qu'il ne luy reſtera

Narravit Moſes omnia filiis Iſraël, qui non acquieverunt ei propter angſtiam ſpiritus & opus duriſſimum. *Exod. c. 6.*

Everterunt ſenſum ſuum, & declinaverunt oculos, ne viderent cælum, & recordarentur judiciorum juſtorum. *Dan. c. 13.*

tera aucun rayon de lumiere qui puiſſe le retirer de ſon aveuglement, & le rappeller à ſon devoir.

La cinquiéme ſource eſt une lâcheté de cœur qui ſe rebute des moindres difficultez. Bien loin d'avoir l'ame aſſez ferme pour renoncer au preſent, & n'enviſager que l'avenir; bien loin d'être aſſez fort pour ſe mettre au deſſus de toutes les choſes viſibles, & ne regarder que les inviſibles, fermer les yeux à toutes les conſiderations humaines, adorer un Dieu qu'on ne peut connoître que par les ténebres de la Foy, ſervir un maître dont on ne peut rien attendre que par l'eſperance d'une autre vie, ne point écouter les complaiſances ſecretes qu'on reſſent à pratiquer la vertu, n'attendre aucune louange des hommes, en ne faiſant que des choſes louables; bien loin, dis-je, d'avoir le courage qu'il faut pour faire profeſſion d'une Religion auſſi pure & auſſi ſainte qu'eſt la nôtre, & de faire éclater la vertu de cét eſprit nouveau qu'on reçoit au Baptême: on ſe laiſſe ſurprendre à mille penſées de découragement dans la voye du Salut, & l'on s'effraye de tous les obſtacles qu'on y rencontre. Cette guerre perpetuelle qu'il faut ſans ceſſe faire à ſoy-même, épouvante les plus courageux: la voye étroite de l'Evangile paroît trop rude & trop pénible au Chrétien qui met toute ſa confiance en ſa propre vertu. On devient peu à peu ſemblable à ce peuple lâche & timide dont je viens de parler, qui ſe laiſſa décourager par les differens rapports qu'on luy fit des perils qui ſe trouvoient ſur la route de la terre promiſe. Sa défiance luy fit prendre de fauſ-

Quo aſcendemus? nuntii terruerunt nos, &c. Deut. 1. 28.

ſes

ſes impreſſions du chemin qu'il falloit tenir, & le jetta dans le découragement. C'eſt ainſi que le Chrétien foible & lâche ſe laiſſe abbatre aux idées fâcheuſes qu'il prend de la vertu : c'eſt ainſi que la voye pénible du Salut luy fait peur, que ce glaive qui diviſe la chair & l'eſprit l'effraye, que cette vigilance qu'il faut avoir ſur ſoy & ſur toutes les actions de ſa vie luy paroît impoſſible, & que tout ce qu'on luy dit de l'autre vie paſſe pour des exagerations dans ſon eſprit. Rebuté qu'il eſt de toutes ces veûës, il cherche de fauſſes raiſons, il invente de mauvaiſes excuſes, & il ſuppoſe de miſerables prétextes pour mettre à couvert ſa lâcheté ; & peu à peu il tombe du découragement dans la défiance, de la défiance dans le deſeſpoir, & dans l'oubli de ſon Salut, à quoy il ne ſonge plus que comme à une choſe qui luy paroît tout-à-fait impoſſible.

La ſixiéme eſt une eſpece d'inſenſibilité pour toutes les choſes qui regardent le Ciel. On n'eſt touché que du preſent, ſans penſer à l'avenir : ſoit que cela ſe faſſe ou par une legereté naturelle d'eſprit, qui ſe diſtrait de tout ce qui eſt vain, & qui ne s'occupe de rien de ſolide ; ou par un attachement exceſſif à ſa perſonne, qui ne peut ſouffrir d'idées fâcheuſes & deſagréables, telles que ſont celles de la mort & de la fin derniere ; ou enfin par une molleſſe de vie qui ne reſpire que le jeu, la joye, le plaiſir. Quoy qu'il en ſoit, comme on ne ſe conduit plus que par les ténebres de la chair : ſans ſuivre les lumie-

res de l'eſprit, on abandonne le ſoin de ſon ame, pour ne penſer qu'à ſon corps; & pour ſatisfaire l'eſclave, on laiſſe la maîtreſſe dans l'oppreſſion : on n'a de l'attention qu'aux affaires où il y va de la vie, & l'on n'a que du mépris pour celles où il y va de l'éternité. Car quelles méditations ne fait point le politique pour parvenir à ſes fins? Quelles ſont les agitations d'eſprit de l'ambitieux pour s'élever? Quelle eſt la vigilance de l'avare pour s'enrichir? Quelles ſont enfin les inquiétudes de la fauſſe prudence de la chair, pour réüſſir dans ſes deſſeins, pendant que toutes les veûës de la vraye prudence du Chrétien ſont oiſives & languiſſantes? Car l'homme charnel penſe à tout, ſans penſer à ſon Salut. Eſt-ce que nous ſommes moins obligez à nous ſauver, que ces Chrétiens dont parle Saint Chryſoſtome, qui ſe retiroient dans les plus affreux deſerts & ſur les montagnes les plus écartées, pour ne penſer qu'au Ciel? Ils trempoient leurs lits de leurs larmes, parce que leur cœur étoit pénetré des craintes & des frayeurs du Jugement dernier, & qu'ils avoient ſans ceſſe devant leurs yeux le ſouvenir de ce jour terrible, où le Fils de Dieu doit juger les hommes. C'étoit dans cette penſée qu'ils humilioient leurs ames par l'abbaiſſement & par l'affliction de leur chair. Quelle aſſeûrance avons-nous plus qu'eux, pour être ſi tranquilles? N'eſt-ce point que nous ſommes moins touchez du ſentiment de nôtre Salut? Ou que nos eſprits ſont envelopez d'une épaiſſe nuit qui nous empêche de voir ce qu'ils voyoient? Rougiſſons du moins en

Magna confuſio, quòd ardentiùs illi perniciosa deſiderant, quàm nos utilia: citiùs ad mortem properant, quàm nos ad vitam. *Bernard. Serm. 1. de alt. cord. Chryſoſt. homil. in Matth.*

en nous comparant à ces ſaints Solitaires; & réveillons-nous de l'aſſoupiſſement où nous à réduit nôtre langueur & nôtre inſenſibilité.

Enfin il ſe trouve dans la corruption du ſiecle, dans la fragilité de nôtre chair, dans les foibleſſes ordinaires auſquelles eſt ſujette la condition de l'homme, dans les ignorances & les legeretez naturelles de nôtre eſprit, dans les égaremens de nôtre cœur, dans le charme de la proſperité, dans l'abbatement de l'adverſité où la Foy s'affoiblit, dans les fauſſes veûës de la raiſon humaine, & dans les divers accidens de la vie, mille autres ſources imperceptibles d'aveuglement qui nous perdroient, ſi nous n'avions la Loy de JESUS-CHRIST comme une ſource perpetuelle de vie, pour nous redreſſer à tous momens, & pour nous raffermir dans la voye du Salut. C'eſt à vous, mon Dieu, qui tirez la lumiere des tenebres, & la connoiſſance de l'aveuglement, à faire éclater vos graces au milieu de nos miſeres, & à faire des vaſes de miſericorde, ſelon le langage de l'Apôtre, de ceux qui avoient merité d'être les vaſes de vôtre colere & de vôtre indignation. Mais conſiderons de quelle conſequence eſt cette affaire que l'Evangile appelle la ſeule affaire que le Chrétien doive avoir en cette vie. Car rien n'eſt plus capable de luy inſpirer le ſoin qu'il doit avoir de ſon Salut, que d'élever peu à peu ſon eſprit vers le Ciel, & de l'accoûtumer à ſe former une idée digne de la récompenſe infinie que Dieu luy prépare. C'eſt le ſeul remede à l'aveuglement où l'on

Suſtinuit in multa patientia vaſa iræ apta in interitum, ut oſtenderet divitias gloriæ ſuæ in vaſa miſericordiæ. *Rom. c. 9.*

Porrò unum neceſſarium. *Luc. c. 12.*

vit pour le Salut. Cherchons cette ſageſſe celeſte qui apprend au Chrétien à avoir la même ardeur pour les treſors du Ciel, qu'a l'avare pour les treſors de la terre : faiſons pour nous ſauver les mêmes choſes qu'il fait pour s'enrichir ; & pour ne nous rebuter pas des difficultez qui ſe rencontrent dans la voye où nous devons marcher, conſultons ſans ceſſe ce rayon de la Foy, qui nous propoſe dés l'entrée de la carriere, la couronne dont Dieu couvrira le front de celuy qui aura dignement combatu. C'eſt cette divine lumiere qui nous découvre l'étenduë immenſe *de ces années éternelles que David avoit inceſſamment devant les yeux*, pour les méditer. C'eſt elle qui attire toutes nos penſées vers le Ciel, pour nous y découvrir la grandeur & la majeſté de celuy qui *ſera luy-même nôtre recompenſe.* Enfin c'eſt la Foy qui nous fera concevoir l'importance toute entiere de l'affaire du Salut, dont il eſt à propos de nous éclaircir à fonds dans le Chapitre ſuivant.

Coronabitur qui legitimè certaverit. 2. *Tim. c. 2.*

Annos æternos in mente habui. *Pſ. 76.*

Ego ero merces tua magna nimis. *Genes. cap. 15.*

CHAPITRE III.

En quoy conſiſte cette importance.

LE ſeul remede qu'on puiſſe apporter au mal que nous venons de découvrir, eſt de faire connoître au Chrétien quelle eſt l'importance de cette affaire. C'eſt la ſeule ſcience qui puiſſe luy être abſolument neceſſaire : toutes les autres ſciences luy doivent être indifferentes, parce qu'elles luy ſont inu-

inutiles pour l'éternité ; & plus l'idée qu'il ſe formera de la neceſſité de cette ſcience, ſera grande, plus aura-t-il d'attention pour l'aquerir. Mais quelque application qu'on ait à devenir ſçavant dans un art ſi ſaint, on y profitera peu, ſi l'on ne ſuit que ſes lumieres. L'eſprit de l'homme eſt trop foible pour en approfondir le ſecret. Dieu ſeul, qui ſçavez le prix de la gloire que vous avez promiſe au Fidele, laiſſez-en échaper un rayon ſur moy, pour m'en faire connoître l'importance, afin que je puiſſe faire connoître au Chrétien qu'il ne peut avoir d'interêt ſur la terre, quelque grand qu'il ſoit, qui ne doive ceder à l'interêt du Salut. Cette importance conſiſte principalement en trois choſes : premierement dans le prix ineſtimable de la gloire que Dieu prépare aux Bienheureux ; ſecondement, dans les moyens extraordinaires dont il ſe ſert pour ſauver les hommes ; en troiſiéme lieu, dans les ſuites terribles de l'éternité, ſur qui roule le poids principal de cette affaire. Examinons ces trois conſiderations.

La premiere eſt le prix du Salut, lequel eſt ſi grand, qu'il ſurpaſſe infiniment tout ce qu'il y a d'eſtimable & de précieux dans le monde. L'Ecriture Sainte qui dit les choſes ſimplement & ſans exageration, compare la ſeule penſée de ſe ſauver à un treſor caché & à un Royaume. On devient plus riche & plus grand que tous les Grands du monde, dés qu'on penſe à ſon Salut ; & ce Prince dont parle Saint Luc, qui quitte ſon païs pour aller conquerir un Royaume, & pour en aller prendre poſſeſſion, n'eſt, dans le ſens

Matth. c. 13.

Homo quidam nobilis abiit in regionem longinquam accipere ſibi regnum. *Luc. c. 19.*

ſens de l'Evangile, que l'image du Chrétien qui penſe à ſe ſauver. Que ſi le ſeul deſſein de ſe ſauver a quelque choſe de ſi grand & de ſi conſiderable, que ſera-ce du Salut même ? Mais de quel poids peuvent être les autres affaires de l'homme en comparaiſon de celle-cy, puis que les projets les plus grands, les deſſeins les plus vaſtes, les penſées les plus importantes qui puiſſent tomber dans l'eſprit humain, ſe terminent au tombeau ? Il n'y a rien d'éternel dans le monde, que ce qui a du rapport au Salut ; & tout ce qui n'eſt pas éternel doit être peu conſiderable à l'homme, dont l'ame eſt immortelle. Ce ne ſont par les ſages & les grands du monde qui en ſoient les plus perſuadez. Ce n'eſt qu'aux ames humbles à qui Dieu fait goûter les douceurs de cette Manne cachée, & à qu'il il fait ſentir le poids incomprehenſible de cette verité, qu'il n'a point revelée aux ſuperbes. Que cét illuſtre martyr Saint Ignace avoit bien compris ce ſecret, lors qu'ayant été condamné à la mort, il diſoit tout tranſporté de joye : *Je commence maintenant à être Chrétien, parce que je ne ſuis plus touché d'aucun deſir des choſes viſibles* ! Et ces Saints dont parle le Sage, le reſſentoient bien, qui faiſoient éclater la fermeté de leur courage au milieu de leurs ſouffrances, *parce que leur eſprit étoit plein d'une eſperance immortelle.* D'où vient donc que nous ſommes ſi foibles & ſi languiſſans dans les peines où ces Saints faiſoient paroître tant de force & tant d'ardeur ? Qu'eſperoient-ils que nous n'ayons droit d'eſperer comme eux, puis que nôtre Religion nous propoſe la même récompenſe qu'elle

Lex Domini ſapientiam præſtans parvulis. *Pſ.* 18.

Nunc incipio eſſe Chriſti diſcipulus, nihil deſiderans eorum quæ videntur. *Hiſtor. de Scrip. Eccl.*

Et ſi coram hominibus tormenta paſſi ſunt, ſpes illorum immortalitate plena eſt. *Sap.* 6, 3.

qu'elle leur propoſoit ? N'eſt-ce point que l'ardeur de la Foy qui échaufoit leur cœur, eſt éteinte dans le nôtre ? Tâchons du moins à la ranimer par la conſideration des circonſtances, qui peuvent contribuer à nous faire comprendre la grandeur du prix de cette gloire, que Dieu prepare à ſes Elûs.

Mais de quels termes pourrois-je me ſervir, pour exprimer l'excellence de ce glorieux heritage des enfans de Dieu ; la grandeur de ce Royaume, qui durera éternellement ; l'immenſité & la richeſſe de ce treſor, qui renferme tous les autres treſors ; & ces biens enfin ſi purs & ſi ſolides, dont l'idée n'a jamais pû tomber dans l'eſprit de l'homme, comme l'aſſeûre le Prophete ? En effet, ſi Dieu a répandu tant de beauté ſur les créatures les plus viles ; s'il a donné tant d'éclat aux lis, comme dit l'Ecriture ; s'il pare les autres fleurs des jardins de ſi brillantes couleurs : que ſera-ce, quand il développera les richeſſes infinies de ſa toute-puiſſance, pour rendre heureux l'homme, qui eſt le ſouverain des créatures, & le chef-d'œuvre de ſa main ? Que ſera-ce, quand Dieu, que nous ne voyons qu'au-travers des nuages & des tenebres de la Foy, dévoilera ſon viſage aux Bienheureux, & leur découvrira ſa gloire toute entiere ? Combien grandes doivent être les veritez, dont les ombres & les figures ſont ſi pleines de merveilles ? Car s'il s'eſt trouvé des Philoſophes, qui ont autrefois cherché leur beatitude dans la contemplation pure & tranquille du Ciel, & des autres beautez de la natu-

Oculus non vidit, Deus abſque te, quæ præparaſti expectantibus te. *Iſa. c. 64. Matth. c. 6.*

Magna rependet bonis, qui tam magna largitur ingratis. *Eucher. ad Val.*

Quàm magnifica fulgebit perpetuis forma rebus, cùm ſit nunc tam ſpecioſa perituris ! *Ibid.*

nature : quels plaiſirs aura une ame de vous connoître, mon Dieu, & de penétrer le fond de vôtre être, pour y découvrir ces abyſmes de perfections, que vous nous cachez, pour y voir la fecondité infinie de vôtre eſprit, cette ſource ineffable de vos origines & de vos émanations éternelles, & les ſecrets les plus myſterieux & les plus impenetrables de vos deſſeins, dont nous adorons la conduite en adorant vôtre providence ? Et quel ſera le plaiſir des Bienheureux de vous poſſeder, par cetre connoiſſance, qui eſt, ſelon Saint Jean, cette éternelle vie, qui fait leur beatitude ? Heureux le Fidele, qui laſſé des créatures, ſe plongera dans le ſein du Créateur, comme un pilote, qui aprés avoir long-temps été batu de l'orage, entre dans le port, pour s'y rafraîchir !

Hæc eſt vita æterna, ut cognoſcant te. *Joan.* 17. 3.

C'eſt alors que cette immenſité de l'eſprit de l'homme, laquelle eſt la marque la plus grande de la nobleſſe & de la royauté de ſon ame, ſera entierement raſſaſiée : c'eſt alors que les inquietudes naturelles de ſes deſirs, qui cherchent à ſe ſatisfaire de tout, & qui ne ſe contentent de rien, ſeront appaiſées, & que l'avidité de ſon cœur ſera remplie, parce que Dieu ſera luy-même ſa récompenſe. Car il remplira de la plenitude de ſes perfections, cette vaſte capacité de nos ames, qui trouveront en luy tout ce qu'elles deſireront ; & il tiendra lieu de toutes choſes aux Bien-heureux, dit l'Apôtre, parce qu'il les remplira de luy-même, comme l'aſſeûre Saint Bernard. Ils joüiront des mêmes délices & des mêmes plaiſirs, dont joüit Dieu : la joye ſera l'ame & l'eſprit de cette

Ut ſit omnia in omnibus. 1. *Cor. c.* 13. Plenitudo, quam exRectamus à Deo, non erit niſi de Deo. *Serm.* 11. *in cap.* 1. *Cant.* Omnia ipſe nobis erit, quando ipſo ſufficiente nihil deerit.

cette bienheureuſe vie : tous les ſujets de ce Royaume éternel ſeront des Rois : & chacun des Fideles ſera placé ſur le trône de Dieu. Le corps & l'eſprit y ſeront pleinement ſatisfaits, parce que les larmes, les peines, les douleurs qui affligent le corps, & les chagrins, les déplaiſirs, les inquietudes, les craintes, qui affligent l'eſprit, en ſeront éternellement bannies, comme nous liſons dans l'Apocalypſe. Enfin, qu'elle ſera la grandeur de la récompenſe, qui nous eſt réſervée dans le Ciel, dit Saint Bernard, puis que la ſeule eſperance que nous en avons dans cette vie, eſt accompagnée d'un plaiſir céleſte, plus pur que tous les plaiſirs de la terre !

Aug. lib. contra ſerm. Arrian. c. 37. t. 6. Non erit ampliùs neque luctus, neque dolor, quoniam prima abierunt. *Apocalyp. c. 21.*

Peut-on croire ces veritez, & n'en être pas touché ? Et peut-on connoître le prix de cette gloire, & ne pas ſoupirer ſans ceſſe aprés elle ? Quel aveuglement d'aimer mieux nôtre miſere & nos foibleſſes, qu'un état ſi tranquille & ſi floriſſant ; de préferer la caducité du vieil homme à cette jeuneſſe du nouveau, qui ne vieillira jamais ; & de ſouhaiter davantage le trouble de cette vie, que le calme de l'Eternité ! Pourrons-nous encore balancer entre les biens de la terre & les biens du Ciel, dans la comparaiſon que nous en faiſons, aprés que la joüiſſance des biens temporels nous en fait connoître la vanité & l'imperfection ? Car il n'y a point de plaiſir en cette vie, qui ne devienne une peine dans la ſuite ; les plus grandes douceurs de la terre ont leur amertume : mais ce qui eſt penible & affligeant, ne ſe trouve point dans le Ciel. Ce qui faiſoit dire au Roy Prophete :

Vanitas temporalium eſt veritas æternorum. *Ambr. 4. in oct.*

Quàm dilecta tabernacula tua concupiscit, & deficit anima mea in atria Domini. *Pſal.* 83.

phete : *Seigneur, que vôtre demeure eſt aimable ! mon ame languit, & ſe conſume par l'extréme deſir qu'elle a d'entrer dans vôtre palais.* Ce ſont les deſirs ordinaires des vrais Fideles, qui ne ſoûpirent qu'aprés leur chere patrie : le dégoût des choſes preſentes augmente à meſure que le deſir des biens éternels croit dans leur cœur. Imitons-les : tâchons à mériter le Ciel, du moins par nos deſirs, ſi nous ne pouvons le meriter par nos œuvres, car la vie du Chrétien, dit Saint Auguſtin : ne doit être qu'un deſir perpetuel du Ciel. Et en verité un ſi précieux treſor ne vaut-il pas bien la peine qu'il faut ſe donner pour l'aquerir ? Quoy ! cette vie, qui n'eſt que miſere, & dont la durée eſt ſi courte & ſi trompeuſe, merite-t-elle qu'on la préfere à toute la gloire, dont la puiſſance de Dieu veut combler ſes Eleûs ? Mais nous ſommes inſenſibles à toutes ces conſiderations, parce que nous n'en comprenons pas encore aſſez l'importance. Le Ciel eſt une énigme à eeux même qui croyent, & il paſſe pour une chimere dans l'eſprit de ceux qui ne croyent pas. Et les connoiſſances les plus pures & les plus parfaites que nous en ayons, ſont ſi pleines d'imperfection, que ce n'eſt pas merveille, ſi une ſi grande eſperance fait ſi peu d'effet ſur nos eſprits : elle nous devient en quelque façon incomprehenſible, parce qu'elle eſt au deſſus de toutes nos idées. Mais ne vaut-il pas mieux s'occuper l'eſprit d'une ſi grande récompenſe, que d'en parler, puis qu'elle ſurpaſſe tout ce qu'on en peut dire ?

Aug. tract. 4. in Epiſt. Jo.

La ſeconde conſideration, qui peut ſervir à faire comprendre l'Importance du Salut, conſiſte

ſiſté dans les moyens extraordinaires dont Dieu ſe ſert pour ſauver les hommes. Quelle apparence y a-t-il, qu'il remuât les reſſorts les plus grands de ſa Toute-puiſſance, s'il n'avoit de grands deſſeins? Ce n'eſt pas auſſi ſans raiſon, qu'il ſe ſert du pouvoir ſouverain qu'il a ſur la nature, pour en faire un inſtrument à la gloire des Bienheureux. Car il eſt juſte que tout ce qui a de la dépendance du temps faſſe hommage à l'éternité. Ainſi, quoy-que la conduite générale de la Providence, en ce qui ſe paſſe icy bas, ſoit voilée en quelque façon, ſous l'apparence des cauſes ſecondes, il ne ſe fait toutefois rien ſur la terre, qui n'ait relation à la prédeſtination des Eleûs: parce que l'œconomie de la nature eſt d'un ordre inferieur à l'œconomie de la Grace, & que les choſes temporelles doivent être ſubordonnées aux deſſeins éternels. Ce qui a fait dire au Prophete, que les voyes de Dieu ſont étonnantes dans la profondeur de ſes Jugemens. Ainſi ce monde viſible, qui paroît à nos yeux, qui eſt l'étude des ſçavans, & l'occupation des politiques, n'eſt fait que pour un monde inviſible, qui ne paroît pas; & le Créateur ne regle les mouvemens de l'un, que pour ſervir de fondement à l'établiſſement de l'autre. Cét enchaînement univerſel des évenemens de la vie; cette ſuite d'avantures qui ſe ſuccedent les unes aux autres; cét ordre ſi ſage, qui regle les reſſorts les plus cachez des ouvrages de Dieu; & tout ce qui ſe paſſe dans le cours ordinaire du monde, n'eſt, dit Saint Paul, que pour les Eleûs. Le ſecret rapport que toutes les choſes temporelles ont a leur Salut éternel, eſt ce qu'il

Omnes viæ ejus judicia. *Deuter c. 32.*

Omnia propter electos, ut & ipſi ſalutem conſequantur. *Paul. 2. 7 m.*

qu'il y a de plus admirable & de plus ſublime dans les deſſeins éternels de Dieu. Ce n'eſt que pour la perfection des Eleûs que Dieu ſe ſert de l'imperfection de ceux qui ne le ſont pas : comme ce n'eſt que pour inſtruire ſon Peuple, qu'il maltraite les autres peuples dit l'Ecriture. C'eſt pour former cette nation ſainte, qu'il détruit les autres nations. Les révolutions mêmes des Etats, & les viciſſitudes les plus importantes des affaires du monde, ſont quelquefois des moyens dont il ſe ſert, afin de ſauver ceux qu'il a choiſis pour avoir part à ſa gloire. Ce ſont-là auſſi les ſecrets les plus grands du myſtere terrible de la prédeſtination, qui faiſoient dire à Saint Paul : O *profondeur des treſors de la Sageſſe de Dieu, que vos Jugemens ſont incompréhenſibles !* C'eſt la puiſſance que le Fils de Dieu a receûë de ſon Pere, d'être le maître de la vie temporelle des hommes, pour leur procurer une vie éternelle, & d'avoir un empire abſolu ſur la chair, pour ſauver l'eſprit. Et quoy-que Dieu n'ait nulle part à la malice des hommes, & dans le pouvoir qu'il leur donne d'exercer leurs injuſtices : il ne laiſſe pas toutefois de laiſſer échaper toûjours quelque trait de ſon équité ſuprême, & même de ſa bonté, parmi les plus grands déſordres qui arrivent dans le monde. Il fait agir les paſſions des impies, pour faire éclater quelquefois, ou les effets de ſa juſtice, ou les marques de ſa miſericorde. C'étoit pour faire des Tobies, des Daniels, des Suſannes, & quantité d'autres Juſtes de la Loy, qu'il livra ſon Peuple à ſes ennemis, & qu'il le tint captif dans Babylone l'eſpace de quatre cens ans.

Hæ ſunt gentes, quas Dominus dereliquit, ut erudiret Iſraelem. *Jud.* 3. *c.* 3.

O altitudo divitiarum ſapientiæ & ſcientiæ Dei : quàm incomprehenſibilia ſunt judicia ejus ! *Rom. cap.* 11.

Dediſti ei poteſtatem omnis carnis, ut omne quod dediſti ei, det eis vitam æternam. *Joan. c.* 17.

Propter vos miſi in Babylonem. *Iſ. c.* 43.

ans. Enfin c'eſt pour les Eleûs que Dieu abrege le cours des temps, & qu'il met des bornes à la durée du monde, comme dit Saint Matthieu dans ſon Evangile : & ce n'eſt quelquefois que pour faire un Saint, qu'il renverſe des Empires. Car, *tout eſt pour vous, tout ſe fait pour vôtre Salut*, diſoit Saint Paul aux premiers Chrétiens.

Propter electos breviabuntur dies. *Mat.* 24. *Mar.* c. 13. Omnia propter vos. 2. *Cor.* c. 10. Patienter agit propter vos. *Petr. ep.* 2. c. 3.

Ce ſont des ſecrets à la verité bien profonds, & des deſſeins qui ſont d'une conduite bien incompréhenſible à nos eſprits : mais ce ſont des veritez, qui ne laiſſent pas de paroître indubitables à ceux qui ont une Foy aſſez humble & aſſez ſoûmiſe, pour obſerver les ordres les plus cachez de la Providence. Car ſi Dieu a quelquefois pris plaiſir d'humilier les autres peuples pour favoriſer le ſien ; s'il a ſacrifié l'Egypte, l'Ethiopie, le Royaume de Saba, & tant d'autres Etats, pour le Salut temporel des Juifs, comme dit Iſaïe : que ne doit-il point faire pour le Salut éternel de ceux qui l'aiment, & qui le ſervent ? La voye par laquelle il mena ce peuple à la terre promiſe, fut toute miraculeuſe. Il ouvrit les abyſmes les plus profonds de la mer, pour le tirer de la ſervitude, & pour le mettre en liberté : il renverſa les murailles d'une grande ville, au ſeul bruit des trompettes, pour l'établir dans le païs qu'il luy déſtinoit. La gueule des lions ſe ferma à ſa parole, pour ſauver Daniel : la fureur des flammes s'arrêta à ſa voix, pour reſpecter la pureté des trois enfans qui furent jettez dans la fournaiſe : & il renverſa le cours ordinaire de la nature par des prodiges inoûïs, pour faire des faveurs temporelles au peuple qu'il avoit choiſi pour le rendre heureux ſur

Dedi propitiationem tuam Ægyptum, Æthiopiam, & Saba pro te. Ego dilexi te, & dabo homines pro te, & populos pro anima tua. *Iſa.* c. 43.

la

la terre. Et nous croirons qu'il ſera moins liberal envers le peuple qu'il a choiſi pour le rendre heureux dans le Ciel ? Ce n'eſt pas le ſentiment de Saint Paul, qui dit que toutes les merveilles de la Loy ne ſont que les ombres & les figures de merveilles de la grace & de la gloire. Regardons donc ces calamitez publiques, ces deſolations d'Empires, ces renverſemens d'Etats qui arrivent dans le monde, comme des mers rouges à traverſer, où les amis de Dieu ſe ſauvent, pendant que ſes ennemis ſe perdent. Ce ſont d'affreux deſerts, qui ne laiſſent pas que de ſervir de voye & de paſſage au Fidele, pour le conduire au Ciel, dont la terre promiſe n'étoit qu'une foible image. Et ceſt de ces murailles renverſées de la ville de Jerico, que Dieu prend plaiſir de bâtir les murailles ſaintes de cette Jeruſalem celeſte, qui eſt la cité des Prédeſtinez. Car Dieu met ſa gloire, & même ſa bonté à perdre dans le temps ceux qu'il veut ſauver pour l'éternité ; & cette perte qu'il permet, eſt une de ſes plus grandes graces. Il eſt ſevere pour un moment, afin de faire du bien pour toûjours ; ces abandonnemens paſſagers ſont de miſericordieuſes coleres, ſemblables à celle dont parle le Seigneur dans le Prophete : *J'ay détourné mon viſage de vous pour un temps que ma colere a duré ; mais je vous ay regardé enſuite avec une miſericorde qui ne finira point.*

Hæc autem omnia in figura contingebant illis. 1. *Cor. c.* 10.

Quæ illis eſt cauſa perditionis, nobis autem ſalutis. *Paul. Phil. c.* 1.

Tranſivimus per eremum terribilem. *Deut, c.* 1.

Semper aderas miſericorditer ſæviens. *Aug. Conf.* 2. *c.* 2.

In momento indignationis abſcondi faciem meam parumper à te, & in miſericordia ſempiterna miſertus ſum tui. *Iſ. c,* 54.

Cette conduite de Dieu nous apprend l'idée que nous devons nous former de la conſequence

ce de l'affaire du Salut, puis que rien n'eſt eſtimable devant luy que ce qui eſt éternel : toutes les autres affaires ſont mépriſables en comparaiſon de celle-cy, à ſon égard. Il ne met Pharaon ſur le trône, dit Saint Paul, que pour faire éclater ſa puiſſance, en l'humiliant ; & ſouvent l'élevation des Grands eſt un moyen pour ſauver les petits. Ainſi les deſolations publiques, les deſtructions des Royaumes, les humiliations des puiſſances de la terre, & les maux les plus univerſels ſont peu de choſe devant Dieu. Il n'y a que l'interêt du Salut qui ſoit le veritable intereſt de l'homme ; & les affaires du monde les plus importantes, les gouvernemens des Etats, & toutes les grandeurs de la terre ne doivent luy être conſiderables, qu'autant qu'elles peuvent l'aider à mériter les grandeurs du Ciel. Ah que ſi nous croyions ces veritez, nous ne ſerions pas ſi ſenſibles aux diſgraces temporelles, ni ſi attachez aux biens periſſables de cette vie ! Nous ne reſpirerions que le Ciel, qui doit être le ſeul objet des eſperances & des deſirs du Chrétien.

In hoc ipſum excitavi te, ut oſtendam in te virtutem meam. *Rom. c. 9.*

Mais le Miniſtere des Anges, dont Dieu ſe ſert pour ſauver les hommes, eſt encore bien capable de nous perſuader de l'importance de cette affaire. En effet, ces divins Eſprits, qui ſont les plus parfaites des créatures, *ſont employez*, dit Saint Paul, *comme des ſerviteurs & des miniſtres pour aider les hommes à ſe ſauver.* Et quoy-que leur employ ordinaire ſoit de regler le cours des aſtres, de diſtinguer les ſaiſons, de remuër les reſſorts les plus cachez de la machine du monde, & de ſervir au réglement univerſel de la nature :

Nonne omnes ſunt adminiſtratorii ſpiritus in miniſterium miſſi propter eos qui hereditatem capient ſalutis? *Heb. c. 1.*

ture : il croyent toutefois n'avoir point de plus noble, ni de plus ſainte occupation, que celle d'être attachez au ſoin de chaque ame en particulier, & d'imiter en cela leur maître, qui n'eſt venu au monde que pour travailler au Salut de l'homme. Rien ne marque tant auſſi l'importance de cette affaire, que cette vigilance ſi recommandée par le Sauveur du monde dans l'Evangile. Car de combien de figures ſe ſert-il pour enſeigner au Chrétien la preſſante neceſſité qu'il y a d'y penſer ? Ces talens, ces nôces, ces ouvriers de la vigne, ce ſerviteur puni & jetté dans les ténebres, cét œconome accuſé de diſſipation, & toutes ces autres images ſi frequentes dans l'Evangile, ſont autant d'avis que le Sauveur du monde donne au Chrétien, pour l'obliger à veiller ſans ceſſe ſur luy-même, & pour ne rien relâcher de l'application qu'il doit à ſon Salut. Car outre que Dieu a ſes momens pour faire grace à l'homme, qu'il faut attentivement obſerver : la mort vient comme un voleur, qui ſurprend toûjours celuy qui ne veille pas. Ajoûtez à cela les dangers d'une vie toûjours expoſée à l'orage, & mille autres conſiderations qui nous doivent engager à une vigilance infatigable. Enfin le temps preſſe : la vie de l'homme ne dure qu'un moment : le premier pas qu'il fait venant au monde le mene à la mort. Le trait d'une fleche, le vol d'un oiſeau, la courſe d'un vaiſſeau emporté au gré des vents, ne ſont que de foibles idées de ſa rapidité. Le point du jour eſt déja venu, la nuit va ſuivre : *Hâtez-vous*, dit le Seigneur, *pendant que vous avez de la lumiere, de-peur que les ténebres ne vous ſurprennent.*

Joan. c. 12.

nent. Car ce moment effroyable de la mort, qui eſt la déciſion de l'Eternité, épouvante les plus gens de bien, lors qu'ils conſiderent la ſainteté de Dieu, la rigueur de ſa juſtice, la profondeur de ſes Jugemens, qui ſont ſi differens des Jugemens des hommes.

Mais aprés tout, rien ne marque tant l'importance de l'affaire du Salut, que ce qu'à fait le Fils de Dien pour nous ſauver. Car non-ſeulement il a voulu paroître un objet de mépris aux yeux des hommes, en menant une vie pleine d'abjection : mais pour ſe charger davantage de toute la malediction qu'avoient mérité nos offenſes, il a bien voulu ſe rendre ſemblable à nous, juſques à prendre la reſſemblance de la chair du peché. Que diray-je des humiliations qu'il a ſouffertes dans l'anéantiſſement de ſa vie, & dans l'ignominie de ſa mort ? Et il eſt à croire qu'étant la ſageſſe eſſentielle du Pere, il n'auroit pas mis en uſage des moyens ſi extraordinaires pour nous ſauver, ſi l'ouvrage de nôtre Salut n'en eût été digne. C'eſt auſſi ſans doute pour cela, que le Prophete appelle la Paſſion de nôtre Seigneur, *le ſouverain effort de ſon bras*, & l'ouvrage le plus grand de ſa Toute-puiſſance. Il a caché, dit Saint Paul, toute ſa force & toute ſa vertu ſous cette foibleſſe apparente de ſa mort, afin qu'il ne parût rien d'humain dans les moyens dont il vouloit ſe ſervir pour ſauver le monde. Que l'affaire du Salut eſt donc d'une grande conſequence, puiſqu'elle eſt le prix du Sang & de la mort d'un Dieu !

Formam ſervi accipiens. *Phil. c. 2.* In ſimilitudinem carnis peccati. *Rom. c. 8.*

Brachium Domini, cui revelatum eſt. *Iſa. c. 53. 1. Cor. c. 1.*

Ex pretio veſtro vos æſtimate. *Aug. in Pſ. 21.*

Cette importance ne paroît pas ſeulement

par la profondeur incompréhenſible des Myſteres que Dieu a operez pour le Salut de l'homme, & par les moyens extraordinaires dont il s'eſt ſervi pour accomplir ce grand ouvrage : mais auſſi par la ſuite des conſequences qui en ſont terribles, puis que c'eſt une affaire où il s'agit d'une éternité de peines, ou d'une éternité de bonheur. Mon Dieu, qui comprenez l'éternité, & qui ſeul en avez meſuré l'étenduë, faites-moy comprendre ce que c'eſt : car nos eſprits ſont trop bornez pour concevoir une récompenſe, ou une punition qui eſt ſans bornes. Longueur, abyſme ; étenduë, immenſité de l'éternité, que vous étes inconcevables ! Que la mort qui doit décider d'une éternité, eſt d'une effroyable conſequence ! Et quelle attention, quelle vigilance ne demande point la déciſion d'une affaire ſi importante ? Car tout ce qui peut finir ne doit point entrer en comparaiſon avec l'éternité qui n'a point de fin. Que c'eſt donc une conduite déplorable à l'homme, que de riſquer une éternité pour un plaiſir qui paſſe ſi tôt, & de perdre un Royaume qui ne finira jamais, pour une vie qui n'eſt qu'un moment ! Enfin le Salut de l'homme eſt important, parce que c'eſt le ſeul ouvrage de la Toute-puiſſance de Dieu qui durera. Ses autres ouvrages ſeront détruits ; le Ciel & la terre paſſeront : & l'Eternité bienheureuſe qui ſera la récompenſe du Chrétien, ne paſſera point. C'eſt ce grand ouvrage, non de la ſageſſe du monde, mais de la ſageſſe de Dieu, que prêchoit Saint Paul : c'eſt-à-dire, *de cette ſageſſe myſterieuſe & cachée qu'il avoit préparée avant tous les ſiecles pour nôtre*

Hoc eſt opus Dei, ut credatis. *Joan. c.* 6. In ſervis ſuis ipſe Dominus operatur opus ſuum. *Hieron. ad Cyr.* Loquimur Dei ſapientiam in myſterio, quæ abſcondita

tre gloire, & de laquelle il eſt écrit, que l'œil n'a point veû, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a point conceû ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.

Je pourrois ajoûter à ces conſiderations les difficultez preſque inſurmontables qui ſe rencontrent dans la voye du Salut, pour en exprimer davantage la conſequence. Je pourrois repreſenter au Chrétien l'idée du terrible tribunal où nous devons être jugez, la rigueur des vengeances de Dieu, & la ſeverité de ſes Jugemens. Je luy ferois voir de quels précipices le chemin eſt environné, quels en ſont les égaremens, à combien d'écueils & de naufrages eſt ſujette cette mer où il faut s'embarquer, combien le cours en eſt haſardeux. Je luy montrerois l'incertitude de la mort, dont nous voyons tous les jours des exemples ſi déplorables: car comment meurent la plûpart des Chrétiens? Je luy ferois comprendre quelle eſt la puiſſance des ennemis inviſibles qui ſe rencontrent ſur la route; combien le pouvoir que Dieu donne au Prince des ténebres eſt à craindre aux enfans de la lumiere? quels piéges nous dreſſe cét eſprit de menſonge par ſes impoſtures & par ſes déguiſemens; quelle eſt la legereté & la foibleſſe de nôtre eſprit dans tout le cours de cette pénible carriere, où le monde combat ſans ceſſe nos réſolutions au dehors, & où nos paſſions nous font une guerre continuelle au dedans. Je luy ferois voir le petit nombre de ceux qui ſe ſauvent, par la difficulté qu'il y a de marcher dans la voye étroite du Salut. Et pardeſſus tout cela je luy tracerois une étonnante peinture du redoutable myſtere de la Prédeſtination,

eſt, quam prædeſtinavit Deus ante ſæcula, quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis aſcendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. 1. *Cor.* 2. Terribilis autem quædam expectatio judicii. *Heb.* 6. 10.

tion, dont la ſeule veûë cauſoit des frayeurs & des étonnemens ſi étranges à Saint Paul & à Saint Auguſtin, qui ont été les ſeuls qui l'ont mieux compriſe, & qui l'ont plus penetrée. Heureux celuy qui ſçait humilier ſon cœur ſous la hauteur ineffable des deſſeins de Dieu dans un myſtere ſi terrible; & qui bien loin d'abuſer de ſes bontez, tremble toûjours dans la veûë de ſa juſtice, ſans perdre la confiance en ſa miſericorde! Car ce myſtere eſt ſi inconcevable à l'homme, qu'il s'eſt trouvé preſque dans tous les ſiecles, de petits eſprits qui ont heurté à cette pierre, & qui ont échoûé à cét écueïl, parce que leur orgueïl a voulu pénetrer le ſecret de Dieu, qui doit être impénetrable à l'homme. Pour moy, j'adoreray avec un profond reſpect la bienfaiſante main de Dieu qui me comble de ſes graces, ſans vouloir découvrir dans le myſtere de la prédeſtination ce qu'il a voulu me cacher, & ſans oſer lever, par une curioſité préſomptueuſe, ce voile qui couvre à la créature les ſecrets du Créateur.

Offenderunt in lapidem offenſionis. Rom. c. 9.

Voilà l'idée que le Chrétien doit avoir du prix de ſon Salut, par celuy de la gloire qui luy eſt préparée, par la grandeur de la rédemption, & par la conſideration des conſequences d'une ſi importante affaire, pour entrer dans l'obligation indiſpenſable qu'il y a de penſer ſerieuſement à ſe ſauver. C'eſt la concluſion qu'il faut tirer de tout ce diſcours, que cette ſeule affaire nous paroiſſe grande, comme elle eſt, & que tout le reſte nous paroiſſe petit. Et puis que le fils de Dieu met toute ſa gloire à nous ſauver, comme dit Saint Chryſoſtome; mettons toute nôtre pru-

Homil. 7. in 2. ad Corint.

prudence à ôter les obſtacles de nôtre Salut, & à en chercher les moyens.

CHAPITRE IV.

Les obſtacles du Salut.

QUAND une fois le Chrétien eſt perſuadé de l'importance de cette affaire, & qu'il eſt touché d'un veritable deſir de ſe ſauver : cette ſainte prudence du Chriſtianiſme que la chair & le ſang n'a point révelée, & qui n'eſt pas le fruit d'une étude humaine, mais l'effet de la ſeule grace de Dieu, commence à luy donner la penſée de prendre ſes ſeûretez dans un chemin ſi difficile & ſi perilleux. C'eſt cette ſageſſe toute celeſte, qui en éclairant l'eſprit, purifie le cœur, pour luy faire goûter Dieu, & les choſes du Ciel. Mais qu'on ne s'y trompe pas : cette perſuaſion n'eſt l'effet que d'une longue perſéverance daus la ſolide pieté ; & ce n'eſt que le fruit de cette prudence que Dieu nous apprend dans l'Ecriture, & qu'il grave dans nos cœurs par les ſaintes impreſſions de ſon eſprit. Au reſte, ce n'eſt pas aſſez que la lumiere de la Foy, qui eſt la vraye ſageſſe du Chrétien, luy apprenne à mépriſer tout ce qui eſt temporel, pour n'eſtimer que ce qui eſt éternel, ſi elle ne luy inſpire encore cette vigilance humble, & cette fervente circonſpection qui eſt ſi neceſſaire pour trouver le vray chemin du Ciel, & pour en éviter les détours & les obſtacles. Car le vray Fidele

eſt comme un ſage pilote, toûjours attentif à ſa route, qu'il étudie en conſultant le Ciel, qui ſeul le peut guider. Ce n'eſt que de là qu'il doit prendre des regles de ſa conduite, pour arriver au port, ſans s'égarer. Car le Chrétien doit vivre dans le monde comme ſur une mer incertaine & pleine de dangers, avec une attention continuelle pour les éviter; & ſon premier ſoin doit être d'ôter tout ce qui peut empêcher ſon Salut, comme la premiere démarche de la prudence humaine dans les affaires du monde, eſt d'en éloigner les obſtacles. Mais voyons quels ſont les empêchemens les plus ordinaires du Salut pour y remedier.

Je ne prétens rien dire de l'Infidelité, de l'Heréſie, du Schiſme, qui en ſont les obſtacles eſſentiels, parce que je ne parle qu'à des Fideles. Je dis ſeulement qu'on ne peut ſe ſauver hors de cette Egliſe qui a été bâtie ſur le fondement ſolide & inébranlable des Apôtres & des Prophetes, dont parle Saint Paul, & hors de ce troupeau que JESUS-CHRIST nourrit de ſa Chair & de ſon Sang, dont il eſt le Paſteur. On ſçait bien que rien n'eſt plus oppoſé au Salut, que d'avoir des opinions differentes à cette Egliſe, & que de n'être pas ſoûmis à ſes ſentimens. Car on ne peut être uni à JESUS-CHRIST, qu'on ne ſoit uni à ſon Egliſe: hors de cette union il n'y a point de Salut pour ces brebis égarées, qui n'ont pas entendu la voix du vray Paſteur.

Domeſtici Dei, ſuperædificati ſuper fundamentum Apoſtolorum, & Prophetarum. *Epheſ. c. 2.*

Timor ſalutis fundamentum eſt, præſumptio impedimentum. *Tertul.*

Le premier obſtacle dans la voye du Salut, eſt l'orgueïl: car comme la crainte & la défiance de ſoy-même en eſt le fondement, la pré-

préſomption en eſt l'obſtacle, dit Tertulien. Ces branches naturelles qu'on a rompu de l'arbre, pour y enter des greffes étrangeres, dont Saint Paul fait une image ſi terrible dans ſon Epître aux Romains; ces Juifs qui ont été rejettez de la voye du Salut, pour faire place aux Gentils, parce que l'orgueïl de ce peuple, autrefois cheri de Dieu, le rendit indigne de la continuation de ſes graces, doivent nous faire comprendre que c'eſt un grand obſtacle au Salut, que la préſomption: parce que ce n'eſt que par la ſoûmiſſion d'eſprit & par l'humilité de cœur qu'on eſt Fidele. Il ne faut point tant raiſonner ſur le Salut. C'eſt par la ſimplicité de la Foy qu'on ſe ſauve, & non pas par la ſubtilité du raiſonnement. On ne va au Ciel que par les lumieres du Ciel, & non pas par les fauſſes lumieres de la terre. C'eſt à Dieu à nous faire marcher dans ſa voye; c'eſt à luy à être nôtre guide. Ce n'eſt pas à l'homme à ſe conduire luy-même, dit le Prophete. Ce n'eſt ni par la pénetration, ni par la force de l'eſprit qu'on ſe ſanctifie; c'eſt par l'innocence & par l'humilité. Car, *conſiderez, mes freres*, dit Saint Paul, *ceux d'entre vous, que Dieu a appellez a la Foy: il y en a peu de ſages ſelon la chair; il y en a peu de puiſſans: il y en a peu de nobles: il a choiſi les plus vils & les plus mépriſables ſelon le monde, & ce qui étoit petit, pour confondre ce qui étoit grand, afin que l'homme ne ſe glorifie point devant luy*, afin de laiſſer par là les faux Sages du monde dans leur veritable folie. Ce fut ainſi que les Juifs ſe perdirent, c'eſt-à-dire, par la préſomption de cette prétenduë juſtice de leurs œuvres, qui leur éleva le cœur:

Non eſt in homine via ejus, neque viri, ut dirigat greſſus ſuos. *Jer. c. 10.*

Videte vocationem veſtram, fratres, quia non multi, ſapientes ſecundùm carnem, non multi potentes, non multi nobiles: ſed infirma elegit Deus, ut confundat fortia, ut non glorietur omnis caro in conſpectu Dei. 1. *Cor. c. 1.*

Ubi nunc ſapientes tui ſtulti facti ſunt. *Iſa. c. 19.*

cœur : & comme la vie humble de JESUS-CHRIST, & l'ignominie de sa mort les scandalisa, ils se heurterent, dit l'Apôtre, à cette pierre d'achopement, dont les divins abbaissemens les avoient choquez. Leur orgueil fit leur ingratitude, & leur ingratitude causa leur réprobation. Car Dieu qui fait grace aux humbles, résiste aux superbes, en répandant ses ténebres sur leur esprit. quand il luy plaît, pour rendre insensée la sagesse de ceux dont il veut punir la présomption. *Ces branches*, dit Saint Paul, *ont enfin été rompuës par leur incrédulité : pour vous*, dit-il au Fidele, *vous demeurez ferme par vôtre Foy ; mais que la crainte & la défiance de vous-même vous empêche de vous glorifier.* Car si Dieu a traité son Peuple favori avec tant de rigueur, s'il n'a pas épargné les branches naturelles de cét arbre qu'il élevoit : vous devez craindre qu'il ne vous épargne pas aussi. Ne nous abusons pas sur la confiance de nos mérites : la pureté de mœurs mêlée d'arrogance est un plus grand obstacle au Salut, que le crime humilié ; & le pécheur qui se défie de soy, plaît davantage à Dieu, que l'innocent présomptueux. Abbaissons-nous donc devant Dieu, pour nous rendre dignes de ses graces : ne consultons plus nos sens, quand la Foy leur a imposé silence : n'écoutons point nos sentimens, pour nous écarter des sentimens de l'Eglise : ne raisonnons point sur ses décisions, quand elle a parlé : soyons humbles & dociles en toutes choses, puis que nôtre Religion ne demande de nous que de la soûmission. Ses Mysteres sont si grands, qu'aprés même qu'ils sont accomplis, il faut

Offenderunt in lapidem offensionis, sicut scriptum est. *Rom. c. 9.*

Fracti sunt rami, benè propter incredulitatem fracti sunt: tu autem fide stas; noli altum sapere, sed time: si enim Deus naturalibus ramis non pepercit, ne forte nec tibi parcat. *Rom. c. 11.*

faut être soûmis pour les croire. On s'égare dés qu'on se suit ; & l'on se perd dés qu'on s'écoute : car Dieu prend plaisir de confondre le superbe par ses propres ténebres. C'est ainsi qu'il traita les Juifs qui se glorifioient de leur Justice ; & il étoit juste qu'il rejettât ce peuple vain & arrogant, pour en aimer un plus soûmis. Evitons donc l'orgueïl, pour ne pas attirer sur nous une punition si terrible. C'est être Juif que de mettre sa confiance dans sa vertu. La seule seûreté du Chrétien est de trembler toûjours, de se défier de soy, & de se confier en la misericorde de Dieu, pour éviter ce premier obstacle du Salut, qui est l'orgueïl.

Le second obstacle est l'esprit du monde, qui est un esprit de plaisir, de molesse, de luxe, de vanité, d'ambition, d'intrigue, d'engagemens criminels, de passions, de déguisement, de perfidie, & de tous les autres vices qui déreglent l'esprit, & qui vont au relâchement universel des mœurs. Car on perd le goût des choses saintes, dés qu'on est une fois enyvré des douceurs du monde, avec qui on ne peut avoir de commerce innocent. Je parle de ce monde corrompu, où l'amour du plaisir regne si souverainement : ce monde réprouvé par JESUS-CHRIST, pour lequel il n'a pû prier, lors même qu'il prioit pour ses bourreaux, & pour ceux qui le crucifioient. Il est vray que le vain éclat qui l'environne, ne laisse pas que d'éblôuir. C'est un charme qui ôte le discernement à l'homme ; qui luy fait paroître frivole ce qui est solide, & ce qui est solide il le luy fait paroître frivole. Le temps qui s'échappe le

Totus mundus in maligno positus est. *1. Joan. c. 5.*

Non pro mundo rogo. *Joan. c. 17.*

touche, l'Eternité qui dure toûjours ne le touche point; & la poſſeſſion du preſent luy ſemble préferable à toutes les grandes eſperances de l'avenir. Mais comme cette fauſſe lueur ſe diſſipera bientôt, parce qu'enfin la figure de ce monde paſſe comme une vapeur: détrompons-nous une bonne fois de cét enſorcellement dont la vanité trompe nôtre eſprit. Fuyons le ſiecle & les enfans du ſiecle, pour éviter le méchant air qu'on y reſpire dans le commerce qu'on a avec eux, & pour n'en être pas infecté: car il n'y a point de vertu qui ne s'y laiſſe flêtrir. Une femme mondaine, quelque pures que ſoient ſes mœurs, & quelque innocente que ſoit ſa conduite, devient criminelle par les ſeuls attachemens qu'elle a à ſa vanité. C'eſt une folie que de prétendre d'être pur au milieu de la corruption, & d'être invincible dans le plaiſir. Cét air empeſté du monde eſt le plus grand obſtacle du Salut: car il envenime l'eſprit, & il corrompt le cœur de cœux qui le reſpirent. Mais pour en éviter le peril, tâchons à reſſembler à ce ſaint Evêque, qui écrivoit autrefois à un de ſes amis, que le monde étoit devenu ſi groſſier à ſon égard, que *ſon eclat n'avoit plus rien qui pût le ſéduire: ſi nous ne nous trompons nous-mêmes*, diſoit ce Saint, *le monde ne peut plus nous tromper*: tant ce Prélat étoit deſabuſé de la fauſſeté du monde & de tous ſes artifices. Nous liſons dans la vie des Peres, que Saint Macaire paſſant un jour le fleuve du Nil, convertit un Cavalier par une ſeule parole qui luy fit ouvrir les yeux, & qui le détrompa de bien des choſes. *Nous nous joûons du monde*, luy dit-il, *nous*

Vix jam habet mundus ut fallat: periit illa imago rerum ad decipiendum uſque decora: niſi noſmetipſos decipimus, pæne mundus decipere non poteſt. *Euchi ad Valer. Ruff. in vit. Patr. l. 2.*

nous qui ſommes à Dieu ; & le monde ſe joüe de vous, qui étes à luy. N'aimez donc point le monde, ni ce qui eſt dans le monde, ſelon l'avis que donnoit Saint Jean à ſes Diſciples : car *ſi quelqu'un aime le monde, l'amour de Dieu n'eſt point dans luy.* Mon Dieu, briſez les liens qui m'attachent au monde, & qui m'empêchent de marcher dans la voye du Salut que vous m'avez montrée : diſſipez ce nuage dont l'amour de moy-même & la vanité me couvrent les yeux, pour me détourner de mon chemin. Car aprés tout cette vaine grandeur du monde n'eſt qu'un veritable néant ; & Dieu, pour punir les Grands qui le mépriſent, n'a qu'à les laiſſer dans cette profonde indigence qu'ils ont préferée à la lumiere de ſa ſageſſe, & aux richeſſes de ſa bonté.

Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo ſunt: ſi quis diligit mundum, non eſt charitas Patris in eo. *Joan. c. 2.*

Le troiſiéme obſtacle du Salut, qui a bien du rapport au ſecond, eſt la proſperité. David tomba dans le peché dés qu'il devint victorieux : ſes ſuccés le jetterent dans l'oiſiveté & dans la moleſſe ; & il ſe perdit dés qu'il ſe crut en ſeûreté. Car la proſperité eſt l'écueïl le plus ordinaire des grandes ames, parce qu'elle rend le cœur leger, volage, inconſtant, ſans arrêt & ſans aucune ſolidité. Dés qu'on eſt heureux, on aime la vie, on y a de l'attachement, à cette vie qui n'eſt que l'ombre de la mort, que nous traînons dans cette vallée de larmes, où nous vivons environnez de tant de miſeres. Et comme l'abondance, les richeſſes, les honneurs, la grandeur inſpirent un eſprit de relâchement au Chrétien : elles deviennent un grand obſtacle au Salut. Ce n'eſt pas aprés tout qu'elles y ſoient un empêche-

Ex cap. 11. l. 2. Reg. Mox ut honorificati fuerint & exaltati, deficientes quemadmodum fumus deficient. *Pſal. 36.*

ment essentiel, puis qu'Abraham, David, Constantin, Saint Loüis, & tant d'autres gens de qualité se sont sauvez : mais c'est qu'en effet il est presque impossible d'être grand, sans se laisser ébloüir à l'éclat de sa grandeur, & d'être riche sans faire un mauvais usage de ses richesses. Il faut une grace extraordinaire, & une vertu au dessus du commun, pour n'user des richesses & des honneurs que dans les regles du devoir ; une vertu commune ne suffit pas pour conserver son innocence dans la grandeur, & pour se soûtenir dans la prosperité. Tertullien avoit peine à concevoir qu'on pût être puissant selon le monde, & Chrétien tout ensemble. C'est un des miracles de nôtre Religion d'inspirer de la modestie à un Grand, & de l'équité à un homme heureux : & tel se perd dans l'abondance & dans l'élevation, qui se sauveroit dans la bassesse d'une fortune médiocre. Pendant que vous aurez l'esprit plein de pensées de vôtre gloire & de vôtre fortune, quelque avis qu'on vous donne pour vôtre Salut, quelque verité qu'on vous annonce de l'importance qu'il y a d'y penser, vous n'en serez pas touché. Mais à quoy se terminera vôtre agrandissement, puis que le plus grand Seigneur du monde n'est que comme un personnage de theatre ? sa grandeur durera autant que la Comedie : & quelle folie seroit-ce à un Chrétien, si pour avoir cette grandeur passagere qui dure si peu, il renonçoit à la veritable grandeur & à la gloire de l'éternité ? Vous avez fait retentir toute la terre de vôtre nom ; vous avez ébloüi tout le monde de vos succés ; vôtre ambition vous a élevé au faîte des grandeurs : mais vous mourrez.

Tertull. in Apolog.

Felicitatis est à felicitate non vinci. *Aug. in Psal. 56.*

mourrez demain. Et que deviendrez-vous pendant l'éternité, ſi pendant le temps vous avez oublié Dieu & vôtre conſcience? Enfin l'abondance & la proſperité eſt comme un poiſon ſecret qui gâte tellement tous les autres moyens qu'on peut avoir de ſe ſauver, qu'elle les rend preſque inutiles. La vocation à la Religion Chrétienne, le Baptême, l'uſage des Sacremens, les exhortations, la priere, la probité naturelle, & les autres bonnes qualitez de l'eſprit, perdent leur vertu pour le Salut, quand elles ſe rencontrent ou avec de grands honneurs, ou avec de grandes richeſſes. Car outre que l'un & l'autre corrompt d'ordinaire le cœur: il eſt fort difficile de ſe ſauver quand on eſt riche, ou qu'on eſt grand, parce que le Chriſtianiſme eſt une profeſſion de pauvreté, de ſouffrance & d'humilité. C'eſt pourquoy Dieu, dit le Sage, qui eſt le diſpenſateur des biens, donne les treſors de la terre aux Grands, & les treſors du Ciel aux petits & aux humbles: il deſtine les humiliations & les peines à ſes amis, pour les préparer par là à la gloire, pendant qu'il abandonne les grandeurs & les richeſſes aux réprouvez, qu'il laiſſe joüir parmi leurs crimes des proſperitez temporelles, en les réſervant aux rigueurs de ſa juſtice, aprés qu'ils auront mépriſé ſa miſericorde.

Le quatriéme obſtacle eſt la tiédeur d'ame réprouvée par l'Ange de l'Apocalypſe, comme la diſpoſition la plus contraire où l'on puiſſe être pour le Salut. Car elle inſpire au milieu du commerce des choſes les plus ſaintes, une eſpece de dégoût qui refroidit l'ardeur qu'on doit avoir pour le bien: elle deſſéche *Apoc. c. 3.*

che dans le cœur toute l'onction de la pieté : elle y détruit la crainte de Dieu : & tous les ſentimens les plus tendres de la dévotion : elle rend les inſtructions inutiles, en empêchant de les pratiquer. On ſe laiſſe tellement aller au relâchement par cette tiedeur, qu'on ne ſent plus ce qu'on avoit coûtume de ſentir dans l'exercice de la vertu : on ne croit plus ce qu'on croyoit : on fuit la peine : on a de l'horreur de tout ce qui paroît difficile : on neglige à ſe vaincre : on ferme les yeux à ſon devoir : & l'on étouffe toutes les lumieres de la grace. Voilà l'état de la tiedeur, pire mille fois que les froideurs de l'ame les plus mortelles, parce que le pecheur ſent quelquefois ſon mal, & le tiede ne le ſent pas : ſa langueur eſt un endurciſſement auſſi funeſte que la mort même. Car c'eſt la tiedeur qui éteint dans l'ame du Chrétien cette ferveur qui luy eſt ſi neceſſaire pour combatre ſans relâche ſes deſirs, & pour ſe faire cette violence, qui ſeule eſt capable de gagner le Ciel. C'eſt elle qui luy donne du dégoût pour la vertu, & de l'indifference pour le vice, & qui relâche cette ſainte vigilance ſi recommandée dans l'Evangile, ſans laquelle l'on ne peut ſe ſauver. Et comme on eſt toûjours dans le peril dans une voye auſſi pleine d'ennemis qu'eſt celle où nous marchons, on doit ſe tenir toûjours ſur ſes gardes. Car tout fait la guerre au Chrétien, comme dit Saint Leon ; & il ſe laiſſe vaincre dés qu'il ceſſe de combatre. La paix qu'il fait avec ſon ennemi eſt pire que la guerre, & l'orage eſt beaucoup plus grand dans le calme. *Prenez y garde*, dit Saint Jé-

Plena ſunt omnia periculis, plena laqueis: invitant cupiditates, inſidiantur illecebræ. *Leo ſerm. 5. in Quad.* Timent in ſereno pati

Jerôme, *ne vous relâchez jamais dans la penſée que vous etes en ſeûreté : la tranquillité eſt au Chrétien une eſpece de tempête*, dont il ne ſe ſauve preſque point. Mais ſi celuy qui s'arrête au milieu de ſa courſe ; ſi celuy qui regarde derriere ſoy aprés s'être mis en chemin, ſi celuy qui ayant mis la main à cét important ouvrage du Salut, & qui eſt capable de relâcher le moins du monde, n'eſt pas propre au Royaume de Dieu, comme dit l'Evangile : que ſera-ce de ceux qui par une lâcheté criminelle abandonnent le poſte où la Providence les a mis, en quittant l'engagement de vie où Dieu les avoit appellez pour les ſauver ? Car c'eſt renverſer l'ordre qu'il a établi pour vôtre Salut : c'eſt quitter la voye que Dieu vous a marquée pour marcher dans vôtre voye. Soyons donc fideles à le ſuivre, ſi nous voulons ne jamais nous égarer : il eſt plus ſage & plus éclairé que nous ; il ſçait mieux par quel chemin nous pouvons nous ſauver, que nous-mêmes. Mais tâchons d'avoir cette ſoif & cette faim de la Juſtice que le Fils de Dieu prêchoit à ſes Apôtres, pour les encourager dans la penible courſe du Salut. Ne diſons point avant que de nous mettre en chemin : Il faut que je penſe à ma famille, que je regle mes affaires. Ce retardement ſeroit une marque de l'indifference que nous avons pour le Ciel. Souvenons-nous de celuy qui demanda au Fils de Dieu, du temps pour regler ſon domeſtique, & pour renoncer a ſes biens, lequel en fut rebuté. Si nous differons nos bonnes réſolutions, l'ennemi qui veille à nôtre perte, trouvera le temps de les

tempeſtatem. *Hier. l 2. contra Pel.* Nolite eſſe ſecuri: iſta tranquillitas tempeſtas eſt. *Hieron. ad Hel.* Nemo mittens manum ad aratrum, & reſpiciens retrò, aptus eſt regno Dei. *Luc.* 9.

Beati qui eſuriunt & ſitiunt juſtitiam. *Matt.* c. 5.

Sequar te, Domine, ſed permitte renuntiare his quæ domi ſunt. *Luc.* c. 9.

les renverſer. Et pour guerir cette pareſſe interieure ſi dangereuſe à l'ame, écoutons avec frayeur les menaces que fait l'Ange à l'Evêque de Laodicée : *Parce que vous êtes tiede*, c'eſt-à-dire, parce que vous n'êtes ni entierement froid, ni entierement chaud, *je ſuis prêt de vous vomir de ma bouche, & de vous rejetter.* Tant cét état eſt inſupportable à Dieu, qui ne peut ſouffrir, ſans quelque marque de douleur, l'indifference épouvantable du Chrétien, qui luy fait l'outrage d'être tiéde & languiſſant pour ſon Salut, aprés ce qu'il a fait pour le ſauver.

Sed quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo. *Apoc. c. 3.*

Il y a pluſieurs autres obſtacles au Salut, qui peuvent ſe réduire à ceux dont je viens de parler : comme ſont les injuſtices ſecretes, les oppreſſions ouvertes & déclarées, les inimitiez, les jalouſies, les murmures, les envies, les calomnies, & tout ce qui eſt capable de rompre l'union parmi les Fideles. Je ne dis rien de cette vie molle & voluptueuſe de la plûpart des Chrétiens d'aujourd'huy, de ces attachemens criminels qui durent pendant la vie, de ce déreglement du luxe qui regne dans les mœurs du ſiecle, de cette ambition effrenée des Grands du monde, qui n'ont l'eſprit occupé que d'intrigues pour leur établiſſement. Ce ſont des obſtacles ſi eſſentiels au Salut, que les Sacremens qu'on frequente pendant que cela dure, ne ſervent qu'à irriter encore davantage la juſtice de Dieu. Mais ce qui eſt de plus horrible, & ce qui faiſoit ces frayeurs dont Saint Paul étoit ſaiſi, & ces profonds étonnemens que luy cauſoit la réprobation des Juifs, eſt que Jeſus-Chriſt, qui étoit le plus grand de tous

tous les moyens, devint à ce peuple le plus grand de tous les obſtacles, par l'extréme aveuglement de leur orgueïl. Car l'abbaiſſement où il parut pendant ſa vie & ſa mort, les offenſa tellement, qu'ils aimerent mieux ſe révolter contre toutes les lumieres de la Loy que de ſe ſoûmettre à l'Evangile, & de renoncer au Pere plûtôt que de croire au Fils. C'eſt ce qu'avoit prédit leur Prophete : *Celuy qui deviendra vôtre ſanctification, deviendra auſſi une pierre de ſcandale, & un ſujet de ruine à ceux qui habitent dans Jeruſalem.* Il en eſt preſque ainſi de tout ce qui arrive dans la vie : il ne s'y paſſe rien dans l'ordre de la Providence de Dieu, qui ne ſoit un moyen pour le Salut, mais qui par l'abus qu'on en fait, devient un empêchement. David ſe ſanctifie ſur le trône où Saül ſe corrompt. Le Phariſien devient criminel dans le Temple & aux pieds des Autels, d'où le Publicain ſort juſtifié. C'étoit-là les ſujets qui faiſoient trembler l'Apôtre, en conſiderant les ſecrets de la differente conduite de Dieu ſur les hommes.

Qui erit vobis in ſanctificationem, & in petram ſcandali, & in ruinam habitantibus Jeruſalem. *Iſa. c. 8.*

Voilà les obſtacles les plus ordinaires au Salut, dont les hommes imputent quelquefois la cauſe à Dieu, pour excuſer leur lâcheté, ſans conſiderer que le deſordre vient de nous-mêmes. Car *la main du Seigneur n'eſt point racourcie, pour n'être pas toûjours prête à nous ſauver*, dit le Prophete Iſaïe : *ſon oreille ne s'eſt point fermée, pour ne nous écouter plus : ce ſont nos iniquitez qui ont fait une ſéparation entre luy & nous : & ce ſont nos pechez qui luy ont fait détourner les yeux de deſſus nous, pour ne nous regarder plus : car vos mains ſont ſouillées de ſang, vôtre bouche a prononcé le menſonge.*

Non eſt abbreviata manus Domini, ut ſalvare nequeat, neque aggravata auris ejus, ut non exaudiat : ſed iniquitates

Le

veſtræ diviſerunt inter vos & Deum veſtrum : & peccata veſtra abſconderunt faciem ejus à vobis, ne exaudiret : manus veſtræ pollutæ ſunt ſanguine, labia veſtra locuta ſunt mendacium. *Iſai. cap.* 59.

Le reſte du Chapitre de ce Prophete eſt un abregé des obſtacles du Salut : cherchons-en les moyens.

CHAPITRE V.

Les moyens du Salut, & l'uſage qu'il en faut faire.

Non eſt hominis via ejus. *Jer. c.* 10. Lex tua veritas. *Pſal.* 118. Quærite, non à divinis, ad legem magis, & ad teſtimonium, &c. *Iſa. c.* 8. Pater futuri ſæculi. *Iſa. c.* 9. Magnus es Domine in æternum, & in omnia ſæcula regnum tuum. *Tob. c.* 3. Ad dandam ſcientiam ſalutis in remiſſionem peccatorum eorum. *Luc. c.* 1.

L'Eſprit de l'homme eſt trop borné pour apprendre de luy-même le chemin du Salut : il n'y a que Dieu qui puiſſe le luy enſeigner & c'eſt luy ſeul qu'il doit conſulter dans ce voyage, pour marcher dans ſa voye. Ne cherchons donc ſa lumiere que dans ſa Loy, ſelon le conſeil du Prophete : n'écoutons que luy, & ceux qui nous parlent de ſa part, ſans nous amuſer aux vains raiſonnemens de la chair, qui ne s'attache qu'au preſent : & puis qu'il s'agit de l'éternité, n'allons, pour en apprendre le chemin, qu'à celuy qui eſt *le Pere du ſiecle à venir, & dont le Royaume durera éternellement.* Il eſt luy ſeul la lumiere de la vie : toute autre lumiere conduit à la mort. Sans luy tous les moyens ſont des obſtacles ; & les autres conduites ne ſont que de veritables égaremens. Sa vie, ſa mort, ſes paroles, ſes exemples ſont les inſtructions ſaintes qu'il nous a données, *pour nous apprendre la ſcience du Salut.* Enfin, que n'a-t-il point fait pour nous ſauver ? Nous étions dans les ténebres, & il nous a appellez à la

à la participation de ſon admirable lumiere ; & il nous a créez, par le Baptême, dans l'innocence & dans les bonnes œuvres qu'il a préparées avant tous les ſiecles, afin que nous y marchions. *Il nous a rapprochez de luy, par le Sang de ſon Fils, nous qui nous en étions éloignez* par nos égaremens. Et tous les ouvrages qu'il a faits ne ſont ſortis de ſes mains que pour être des inſtrumens de nôtre Salut. Les créatures les plus muetes nous parlent de luy : les Cieux en nous racontant ſa gloire, nous inſpirent un deſir de la mériter ; & il n'y a rien de ſi profane ſur la terre, qui ne ſoit un moyen de gagner le Ciel.

Qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen ſuum. *1. Petr. c. 2.* Creati in Chriſto Jeſu, in operibus bonis, quæ præparavit Deus, ut in illis ambulemus. *Eph. c. 2.* Qui aliquando eratis longè, facti eſtis propè in ſanguine Chriſti. *Paul. ibid.* Cæli enarrant gloriam Dei. *Pſal. 18.*

Le ſilence le plus profond de la nature eſt une voix éclatante qui apprend à l'homme quelle eſt ſa fin ; & les morts luy prêchent encore mieux que les vivans, qu'il doit mourir. Le Ciel & la Terre, la maladie & la ſanté, la nature & la morale, la bonne & la mauvaiſe réputation, les richeſſes & la pauvreté, les ſouffrances & les conſolations, la vie & la mort, ſont dans l'ordre de la Providence de Dieu, des moyens deſtinez à nous ſauver. Et de tout ce qui arrive aux hommes, de toutes les avantures où eſt expoſée leur condition, de leurs bons & de leurs mauvais ſuccés de tous les accidens de leur vie, de leurs amitiez, de leurs inclinations, de leurs ſympathies, de leurs emplois, de leurs affaires, il n'y en a aucune qui ne reçoive de la main de Dieu une vertu ſecrette, & une liaiſon cachée qui a du rapport à leur prédeſtination. De ſorte que ſi l'on ſçait apprivoiſer les bêtes les plus farouches pour en tirer du ſervice ; le Chrétien peut rectifier le naturel

le

le plus rude, & le temperament le plus bizarre, pour pratiquer la vertu. Le Sage ſe ſert de la douleur, de la pauvreté, de l'infamie, & des autres difficultez de la vie par le bon uſage que la Philoſophie luy en fait faire, pour être heureux ſur la terre : & le Chrétien avec le ſecours de la grace ne ſçaura pas ſe ſervir des adverſitez & des ſouffrances, pour devenir heureux dans le Ciel ? C'eſt l'intention du Créateur, que nous allions à luy par les créatures. Mais le peché a tellement déreglé le jugement de l'homme ; nôtre ennemi a mêlé tant de zizanie avec le bon grain ; l'homme même ſe laiſſe tellement aller à l'inconſtance de ſes deſirs, & à ſa propre corruption, que le diſcernement juſte qu'il faut faire dans l'uſage de ces moyens, a des difficultez preſque invincibles. Car, comme dans les choſes naturelles ce qui eſt bon à l'un n'eſt pas bon à l'autre ; les viandes ſolides ſont propres aux eſtomacs forts, & nuiſibles aux foibles ; le vin fortifie celuy qui ſe porte bien, & affoiblit celuy qui ſe porte mal : ainſi dans la Morale, ce qui fait l'un homme de bien, gâte l'autre. La loüange qui humilie le modeſte, enfle le préſomptueux ; l'argent ſanctifie l'homme charitable, & corrompt celuy qui ne l'eſt pas. C'eſt ce qu'il faut bien connoître ; & c'eſt en quoy les enfans du ſiecle ſont plus prudens, dit l'Evangile, que les enfans de la lumiere, parce qu'ils ne ſe ſervent, pour parvenir à leurs fins, que de moyens qui y ſoient propres. Voilà la premiere qualité du moyen.

Sapienti non nocetur a paupertate, non à dolore, non ab aliis vitæ tempeſtatibus, bonorum rector, victor malorum : tu illum premi putas : malis ſuis utitur. *Senec. ad Lucil.*

Venit inimicus homo, & ſuperſeminavit zizania. *Matt. c. 13.*

Filii hujus ſæculi prudentiores filiis lucis. *Luc, c. 16.*

La ſeconde qualité eſt que le moyen n'eſt bon, & qu'il n'eſt eſtimable que par la vertu qu'il

qu'il a de contribuer à sa fin. Une médecine n'est aimable au malade que par son amertume, si elle ne luy donne la santé que par ce qu'elle a d'amer. Le vent du Nort n'est souhaitable au Pilote qui va du Septentrion au Midy, que par un froid qui le transit, s'il n'est favorable à son voyage que par sa violence. La pluye n'est utile à un champ sterile & dessechè, que par son humidité, parce qu'elle ne le rend fecond qu'en l'arrosant. C'est ce principe bien compris, & cette verité bien pénetrée, qui dans la Morale fait changer de face à toute la nature, & qui donnant au Chrétien d'autres veûës, luy donne aussi un autre esprit. C'est par elle que les contradictions luy deviennent cheres, parce qu'elles sont propres à le rendre plus attentif à son Salut, & qu'elles l'obligent à redoubler sa ferveur & sa vigilance. C'est elle qui luy rend les humiliations aimables, parce qu'elles le font marcher dans la voye étroite avec plus de seûreté. C'est par la persuasion de cette verité que Moïse renonce si courageusement au Sceptre de l'Egypte, & à la couronne de Pharaon, pour embrasser l'opprobre de Jesus-Christ, dit l'Apôtre, & qu'il choisit plûtôt de se voir affligé avec le Peuple de Dieu que d'être en honneur dans le monde. C'est par elle que Saint Paul & Saint Barnabé parcourant la Lycaonie, aimerent mieux la persécution que leur fit le peuple de Lystrie, que les honneurs & les sacrifices que le Prêtre de Jupiter leur préparoit comme à deux nouvelles Divinitez. Ce fut elle qui fit passer Saint Alexis pour un inconnu & pour un étranger au milieu de ses proches, & qui luy rendit son obscurité

Moyses grandis factus negavit se esse filium filiæ Pharaonis, magis eligens affligi cum populo Dei, quàm temporalis peccati habere jucunditatem, &c. *Hebr.* cap. 11.

Sacerdos Jovis tauros & coronas afferens volebat sacrificare. *Act.* c. 14.

Et vocabant Barnabam Jovem, Paulum verò Mercurium. *ibid.*

curité & ſon abjection plus cheres que toutes les grandeurs de ſa Maiſon. C'eſt elle qui fait préferer à une Carmelite ſa Cellule à tous les palais, & ſa Pénitence à toutes les délices de la Cour. C'eſt elle enfin qui dépouïlle depuis tant de ſiecles tant de perſonnes de qualité, & tant de vierges foibles & délicates de tout ce qu'elles poſſedent, pour leur faire embraſſer la pauvreté de l'Evangile, & l'ignominie de la Croix dans la vie Religieuſe, parce que ce ſont les moyens les plus ſeûrs pour ſe ſauver.

La troiſiéme qualité du moyen eſt qu'il ne doit jamais ſortir de l'état de moyen. Car ce ſeroit en pervertir l'uſage que de s'y arrêter comme à ſa fin ; & ce ſeroit tomber dans cét effroyable deſordre dont parle Saint Anguſtin, & qu'il regarde comme la cauſe la plus univerſelle de tous les déreglemens qui arrivent dans le monde : *Quand on joûit*, dit-il, *des choſes dont on doit uſer, & qu'on uſe des choſes dont on doit joûïr.* Ce deſordre vient de l'amour propre, qui fait que l'homme s'arrête à la créature, au lieu de s'élever par elle au Créateur, & qu'il fait un renverſement monſtrueux de l'ordre de Dieu. C'eſt par là que l'ambitieux regarde l'honneur qu'il recherche avec tant d'ardeur comme ſa fin, pour en joûïr ; que l'avare préfere ſes interêts à ſa conſcience ; & que le ſenſuel penſe plus à ſon plaiſir qu'à ſon Salut. Le premier Ange devint par là un Démon, parce qu'il chercha ſa ſatisfaction dans ſa vanité : ce fut par ce deſordre que le premier homme de maître des créatures, en eſt devenu l'eſclave ; que ce Roy de Babylone qui voulut

Omnis humana perverſio fruendis uti velle, & utendis frui. *Aug. l octogint. queſt.* 30. Servierunt creaturæ potiùs quàm creatori. *Rom.* c. 1.

lut ſe faire adorer par ſes Sujets, comme un Dieu, pour s'élever au deſſus de l'homme, fut humilié au deſſous des bêtes; & que ces Philoſophes dont parle Saint Paul, devinrent des fous par la haute idée qu'ils avoient conceûë de leur ſageſſe. C'eſt renverſer l'ordre établi de Dieu, que de luy préferer ſon plaiſir ou ſon interêt; c'eſt uſurper ce qui n'eſt point à nous, & c'eſt ſe perdre enfin: car, *Vous perdrez, mon Dieu, tous ceux qui ſont aſſez injuſtes, pour aimer quelque autre choſe que vous.*

Nabuchodonoſor ex hominibus abjectus eſt, & fœnum ut bos comedit. *Dan. c. 4.* Dicentes ſe eſſe ſapientes, ſtulti facti ſunt. *Rom. c. 1.* Perdes omnes qui fornicantur abs te. *Pſ. 72.*

Mais le Chrétien éclairé des lumieres de la Foy, en regardant Dieu comme ſa fin derniere, ne regarde les autres créatures que comme des moyens pour y arriver; & il n'en fait d'état qu'autant qu'elles ont de rapport & de liaiſon à cette fin, parce que la Foy qui le guide, luy fait voir qu'elles n'ont de prix, de mérite, ni de bonté qu'autant qu'elles ſont capables de le conduire à Dieu. Dans cette veûë il les regarde toutes également. Richeſſes, pauvreté; honneur, mépris; ſanté, maladie; plaiſir, douleur; élevations, abbaiſſemens; amitié, delaiſſement; talens, incapacité; proſperitez, diſgraces; vie, mort: tout luy paroît indifferent. Il voit d'un même œil tous ces divers états, ſans pancher plûtôt d'un côté que d'autre, juſques à ce que dans la veûë de la gloire de Dieu & de ſon Salut, les uns luy deviennent préferables aux autres, en luy paroiſſant plus propres pour y contribuer: il les choiſit, ou il les rebute, ſelon qu'ils ſont plus ou moins capables de le mener au Ciel. Car il eſt dans la diſpoſition d'eſprit d'un voyageur, qui ſe trou-

vant entre plusieurs chemins, les regarde tous également, jusques à ce qu'on luy montre le veritable; & quand il l'a trouvé, tous les autres ne le touchent plus, quelque agréables qu'ils luy paroissent. Tout ce qui est temporel ne fait plus d'impression sur l'esprit du Chrétien: il ne craint point les maux dont le monde le menace, parce qu'il n'attend que les biens que Dieu luy promet. La gloire de l'autre vie luy fait prendre en patience les peines & les humiliations de celle-cy; & il regarde avec une Foy pure & vive, comme l'Apôtre, ce Dieu, *qui étoit hier, qui est aujourd'huy, & qui sera le même dans tous les siecles*, parce qu'il sera sa récompense.

Jesus Christus heri & hodie, ipse & in sæcula. *Hebr. c. 13.*

Dans le discernement qu'il fait des moyens propres au Salut, il ne se laisse point aller à toutes les fausses idées de l'esprit humain: ce n'est point au poids arbitraire des conjectures de l'homme, mais au poids immuable de l'Eternité, qu'il pese les choses. Quoyqu'il soit également fidele dans le calme & dans l'agitation; que ni l'adversité ne l'abbatte, ni la prosperité ne l'ébloüisse; & que la maladie ni la santé ne luy fassent faire aucune fausse démarche dans sa voye: il aime toutefois mieux la peine que le plaisir, pour devenir par là plus semblable à ces prédestinez de l'Apocalypse, qui *suivent l'Agneau par tout où il va*, pour se rendre plus conformes à luy: parce qu'il regarde sa peine comme la source la plus certaine de son salut. Il sçait ce que dit le Sage, que l'affliction sera legere, & que la récompense sera grande; & que Dieu qui guerit en blessant le trouvera digne de luy, quand il l'aura mis à l'épreu-

Hi sequuntur agnum quocumque ierit. *c. 4.*

In paucis vexati, in multis benè disponentur: quoniam Deus tentavit eos, & invenit illos dignos se. *Sap. c. 3.*

ve

ve par la tribulation. Quoy-que tout ce qui ſe paſſe dans la vie ne luy paroiſſe pas également important, il ne laiſſe pas d'être vigilant dans les petites choſes comme dans les grandes : il marche de vertu en vertu, ſans faire un faux pas : car il ne perd jamais la veûë de Dieu, dont il voit l'œil toûjours ouvert ſur lur ſa conduite. C'eſt ainſi qu'en mépriſant tout ce qu'il y dans le monde, il devient comme ces Fideles dont parle Saint Paul, plus grand que tout ce qu'il y a au monde, dont les grandeurs ſont aujourd'huy ſur le trône, & ſeront de main dans le tombeau ; & c'eſt ainſi que le mépris des biens de la terre le rend digne des biens du Ciel.

Quibus dignus non erat mundus. *Hebr.* c. 11.

Cette même prudence qui apprend au Chrétien à éviter l'égarement & les ténebres de la proſtituée de Babylone, pour ſuivre la voye étroite de l'Evangile, luy apprend auſſi à faire le diſcernement des moyens pour le Salut, & d'en uſer en la maniere qu'ils ſont des moyens. Car les uns ne ſont utiles que quand on en joûit, comme les dons de Dieu, ſes graces, ſes lumieres, les Sacremens : les autres ne ſont bons que quand on s'en défait, comme l'honneur, l'argent, le plaiſir : les autres enfin ne ſervent que par l'inſtruction qu'on reçoit de leur connoiſſance, qui éleve l'homme à la connoiſſance de Dieu. Et dés que cét ordre eſt renverſé, les meilleurs moyens deviennent des obſtacles.

Mais pour deſcendre dans quelque détail de ces moyens, les plus propres ſont ceux que le Sauveur du monde a luy-même marquez

dans l'Evangile, l'amour de la pauvreté, de l'humiliation, des souffrances, la simplicité, le silence, la docilité, la patience, la priere; & toutes ces voyes pour aller au Ciel sont d'autant plus asseûrées, qu'elles sont plus couvertes: car les chemins les plus seûrs pour aller à Dieu, sont les plus cachez. Mais le plus infaillible de tous les moyens est de vivre dans la perfection de son état & de sa vocation. Dieu a bien des voyes pour nous sauver, il ne faut que le suivre: c'est par le genre de vie où il nous appelle qu'il a dessein de nous mener au Ciel. Ce n'est pas vouloir le suivre, que de changer d'état, ou en s'élevant par ambition, ou en sortant de sa condition par inconstance. Il faut que chacun combatte en son rang pour remporter la victoire: c'est sortir de la voye où Dieu vous a mis, & quitter le poste où sa Providence vous a placé, que de quitter vôtre état. Ainsi, considerant tant de Chrétiens changer tous les jours de condition le plus indifferemment du monde, je tremble pour eux: lors que je lis dans Saint Paul, que quand même on seroit esclave, on ne doit pas souhaiter de devenir libre, puis que cette servitude, bien loin de nuire au Chrétien pour son salut, est dans l'ordre de Dieu un moyen de se sauver. Ce n'est point par les routes extraordinaires qu'on se sauve: c'est par les voyes les plus communes, pourveû qu'elles soient selon les desseins de Dieu. Si vous êtes du monde, c'est vivre chrétiennement dans le monde, c'est y faire fructifier le talent que Dieu vous a donné, en pratiquant les bonnes œuvres, pardonnant à vôtre ennemi

Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat. Servus vocatus es? si potes fieri liber, magis utere: qui enim in Domino vocatus est servus, libertus est Domini. 1 Cor. c. 7.

nemi, partageant vôtre pain avec le pauvre, protegeant l'opprimé, frequentant les Sacremens, & en honorant la Sainte Vierge, dont la dévotion eſt ſi ſalutaire aux gens du monde. Car nous apprenons dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, que le Pape Gregoire VII. ne conſeilloit rien tant à une Dame de grande qualité pour ſe ſauver, que de devenir ſervante de la Mere de Dieu.

Matilde Comteſſe d'Italie. Baron. tom. 11. ad ann. Chriſti 1075.

Mais aprés tout, rien n'eſt plus capable de nous rendre favorable nôtre Juge au jour de ſa colere, que de prendre la balance à la main, pour nous juger nous-mêmes. Car ce jugement que nous exerçons ſur nous, nous mettra à couvert des frayeurs de celuy auquel Dieu exercera ſa ſeverité & ſa juſtice. Enfin, les beſoins auſquels nous engage nôtre condition, les infirmitez qui nous environnent, les miſéres dont nous ſommes revêtus, les imperfections auſquelles nous ſommes ſujets, & toutes les peines qui nous accablent priſes en patience, ſont de grands moyens pour mériter le Ciel, lequel aprés tout ne ſe donne qu'à la perſéverance. C'eſt elle qui remporte la couronne: car, *celuy*, dit le Sauveur du monde, *qui perſevérera juſques à la fin, ſera ſauvé.* Ce n'eſt que quand on cherche & qu'on frape à la porte avec empreſſement, qu'on emporte ce qu'on demande. Enfin, les divers accidens de la vie, les diſgraces ou les ſuccés, la ſanté ou la maladie, la bonne ou la mauvaiſe fortune, les joyes ou les afflictions, les engagemens differens de chaque condition peuvent ſervir au Chrétien à ſe ſauver, s'il ſçait en faire bon uſage. Mais il eſt dangereux de s'y mé-

Qui perſeverabit uſque ad finem, ſalvus erit. Mat. c. 10.

prendre : & c'eſt une choſe terrible de faire un mauvais choix, ou même un mauvais uſage des differens moyens que la Providence de Dieu nous fournit pour nôtre ſalut.

Conſiderons ces importantes veritez avec un eſprit de Foy, & nous n'aurons pas de peine à nous en laiſſer perſuader : commençons par vouloir ſincérement nous ſauver, car tous les autres moyens ſont inutiles ſans celuy-là. C'eſt ce que Saint Thomas d'Aquin répondit à ſa ſœur, qui luy demandoit une conduite pour ſon ſalut : *C'eſt de le bien vouloir*, luy dit-il. Le ſecret conſiſte en cela : tout ſera aiſé à celuy qui aura une fois le cœur embraſé de ce deſir. *Si vous le deſirez ardemment*, dit Saint Paulin, *vous trouverez le chemin court : mais vous le trouverez long & difficile, ſi vous le deſirez froidement.* Car quand on veut ſincérement ſe ſauver, on en cherche les moyens : c'eſt le vouloir, & ne le vouloir pas, que de ne les pas chercher.

Tom. 1. hiſt. Prædicat. l. 5. Si deſideras, via brevis eſt & ſuavis: ſi negligis, longa & laborioſa. *Paulin. ad Sever.*

De ſorte que dés qu'un moyen me paroîtra en mon particulier propre pour gagner le Ciel, je ne demeureray plus dans l'indifference : je m'en ſerviray aux dépens de mon plaiſir, de ma réputation, de ma paix, & de mes autres interêts temporels. Dans le choix des moyens je préfereray toûjours ceux qui me paroîtront les plus ſeûrs : car dans une affaire où il y va de l'éternité, la prudence veut qu'on cherche ſa ſeûreté. Ainſi je marcheray dans cette voye étroite de l'évangile, où l'on ne s'égare point ; je renonceray à mes inclinations les plus innocentes ; je rompray les liens

liens qui m'attachent à moy-même; je retrancheray ce qu'il y a de déreglé dans mon cœur; & je m'arracheray les yeux selon le conseil de l'Evangile, si mes yeux me scandalisent. Tout les pas que je feray dans la voye de Dieu, seront soûtenus des sentimens les plus purs de cette humilité Chrétienne, qui est elle seule le fondement de la plus solide pieté, parce qu'elle seule rend l'esprit de l'homme susceptible de cette lumiere toute sainte qui dispose le cœur à la docilité que demande le Saint Esprit. Et je prendray en toutes choses le parti de la soûmission, de la simplicité, & de la patience, pour *attendre mon salut dans le silence*, selon l'avis du Prophéte. La souffrance qui purifie la vertu, & la mortification du corps qui donne la vie à l'esprit, seront mes compagnes fideles & inséparables. Et la priere, qui rend forts ceux qui sont foibles, en soûtenant l'esprit de l'homme de l'esprit de Dieu, sera ma nourriture la plus ordinaire.

Si oculus tuus scandalizat te, erue eum, & projice abs te. *Marc. 9.*

Oportet præstolari in silentio salutare Dei. *Jer. Tren. c. 3.*

Enfin, pour porter le fruit de cette vie éternelle qui nous est promise, je m'attacheray à JESUS-CHRIST, comme une branche doit être attachée à l'arbre pour fructifier. Car le cœur du Chrétien est semblable à cette vigne du Seigneur, qui devient un bois sec & aride, si elle n'est attachée à son sep; & si elle n'est sans cesse arrosée de cette eau vive qui descend du Ciel, c'est-à-dire, des écoulemens continuels de la Grace. Mais, mon Dieu, faites-moy comprendre sur toutes choses, que je ne puis vouloir me sauver, sans vouloir à même temps l'humiliation, la croix & les souffrances, dont le salut est le

Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso, nisi manserit in vite: sic nec vos, nisi in me manseritis. *Joan. c. 15.*

prix. Car *s'il a été neceſſaire que vôtre Fils ſouffrît luy-même, pour entrer en ſa gloire*, luy qui en étoit l'heritier : quel droit puis-je y prétendre, ſi je ne ſouffre avec luy ? Rempliſſez mon cœur de ces grandes veritez ; donnez-moy la crainte ſalutaire de vôtre Juſtice, & la ſainte frayeur de vos Jugemens : afin que je marche dans vos voyes, avec cette vigilance & cette circonſpection, qui ſeule eſt capable de rendre le Chrétien fidele. Gravez profondément dans mon ame cét oracle de vôtre ſageſſe éternelle, & ces paroles ſacrées de vôtre Evangile, qui doit être toute la ſcience & toute la philoſophie du Chrétien : *Que ſert d'être maître de tout le monde, & de ſe damner ?* de poſſeder les richeſſes periſſables de la terre, & de perdre les richeſſes du Ciel ? d'être heureux dans le temps, & miſerable dans l'éternité ? Y penſons-nous ? Reglons-nous, nôtre eſtime & nôtre mépris, nôtre amour & nôtre haine, tous les ſentimens de nôtre cœur, & la conduite univerſelle de nôtre vie, ſur ce grand principe du Chriſtianiſme ? Choiſiſſons-nous avec toute la prudence de la Foy les moyens les plus propres & les plus ſeûrs pour nous ſauver ? Marchons-nous dans la voye du Salut, avec cette vigilante attention qui ne ſe laiſſe jamais ſurprendre aux divers accidens où eſt ſujette l'inconſtance de nôtre condition ? Si nous le faiſons, apprenons encore quels ſont les détours & les égaremens qui ſe rencontrent dans le chemin du Salut, pour nous ſauver avec plus de ſeûreté.

Oportuit Chriſtum pati, & ita intrare in regnum. *Luc.* 24.

Si commortui fuerimus, & convivimus : ſi ſuſtinebimus, & conregnabimus. 2. *Tim.* 2.

Quid prodeſt homini ſi totum mundum lucretur, animæ verò ſuæ detrimentum patiatur ? *Mat.* c. 5.

CHA-

CHAPITRE VI.

Les égaremens dans la voye du Salut.

LA voye du Salut eſt ſi difficile, les obſtacles dont elle eſt remplie ſont ſi grands, elle eſt environnée de tant de précipices, le chemin en eſt ſi rude, ſi étroit, ſi gliſſant, les combats qu'il y a à donner ſont ſi frequens, l'ennemy y eſt ſi redoutable, l'eſprit eſt ſi foible, la chair ſi fragile : qu'on ne peut prendre aſſez de précaution pour marcher ſeûrement dans un chemin ſi perilleux. Et la premiere de toutes les précautions eſt d'obſerver les égaremens qui ſe trouvent dans une route ſi dangereuſe, & d'en connoître tous les détours : pour ne pas faire un faux pas dans une courſe où l'on ne peut s'égarer ſans ſe perdre tout-à-fait. Mais défions-nous de nous-mêmes, puis que nôtre cœur, nôtre eſprit, nôtre raiſon, avec toutes leurs lumieres, ſont de fort méchans guides. Soyons attentifs à toutes nos démarches, pour ne pas faire un faux pas dans un chemin qui va à l'Eternité. Car nous ſommes, dit le Prophete, comme des brebis errantes : chacun ſe détourne de la veritable voye, pour ſuivre la voye de ſon cœur, en ſuivant ſon humeur, ſes deſirs, ſes paſſions, ſes emportemens, & les autres égaremens de la vie, dont voicy les plus conſiderables.

Scito, quoniam in medio laqueorum ingrederis. *Eccl. c.* 9.

Plena ſunt omnia periculis, plena laqueis : invitant cupiditates, inſidiantur illecebræ. *Leo Serm.* 5. *in Quadr.*

Omnes nos quaſi oves erravimus : unuſquiſque in viam ſuam declinavit. *Iſa. c.* 53.

Le premier & le plus univerſel des égare-

mens dans la voye du Salut, eſt une volonté générale qu'on a de ſe ſauver, ſans deſcendre dans le détail des moyens qu'il faut prendre pour cela. On aſpire au terme du voyage, ſans penſer au chemin qu'il faut tenir : on cherche le port ſans s'expoſer à l'orage, & ſans affronter la tempête : on prétend arriver à la terre promiſe, ſans paſſer par le deſert : on veut la couronne, ſans vouloir le combat : on demande d'avoir part au Royaume de JESUS-CHRIST, comme les enfans de Zebedée, ſans boire le calice. C'eſt la diſpoſition d'eſprit où ſont preſque tous les hommes pour l'affaire de leur ſalut. Il n'y en a point qui ne deſire le Ciel, mais il y en a peu qui embraſſent la Croix, dont il eſt le prix. C'eſt ainſi qu'on ſe trompe ſoy-même, qu'on croit fauſſement qu'on veut ſe ſauver : ce n'eſt pas le vouloir, que de ne pas prendre les moyens qu'il faut pour cela. Le deſir qu'on en a eſt un faux deſir, quand la vie qu'on mene n'y répond pas. C'eſt l'égarement ordinaire des perſonnes qui ſe piquent d'être dévotes ſans avoir aucun principe de dévotion, qui penſent être reglées ſans garder de regles ; & qui ſe déguiſant à elles-mêmes, ſe repaiſſent de fauſſes idées de vertu, ſans devenir jamais vertueuſes. Car comme elles comptent pour quelque choſe ce deſir tout imparfait qu'il eſt, elles vivent & elles meurent en cét état, ſans avoir fait autre choſe pour leur ſalut, que d'avoir deſiré en général de ſe ſauver ; & il leur arrive ce que dit Job : *Le deſir de mon ſalut s'eſt évanoui comme un nuage, parce qu'il a été leger comme le vent.*

Quaſi ventus deſiderium meum, & velut nubes pertranſiit ſalus mea. *Job. c. 30.*

Le

Le ſecond égarement eſt plus grand que le premier. Car non ſeulement on veut ſe ſauver, par ce deſir général qu'on a d'être heureux ; on fait encore des démarches pour en chercher les moyens. Mais ces démarches ſont fauſſes, & ces moyens ſont trompeurs : parce que le choix s'en fait par des veûës impures, & ſelon l'eſprit de la chair. Ainſi l'on s'égare d'autant plus, qu'on ſe méprend davantage dans la voye qu'on choiſit. En effet, le premier égarement n'eſt qu'un égarement d'eſprit : mais le ſecond eſt un égarement du cœur. Car on ſe fait un plan & une idée du Salut à ſa mode : on s'en forme des principes à ſa façon : on met ſa vertu en ſon humeur : on veut une conduite commode, un Directeur qui ſe laiſſe diriger ; & parce qu'on ne cherche que des chemins agréables, on choiſit de ſon chef un état de vie, ſans conſulter Dieu, ſans examiner ſes forces, ſans regarder la raiſon. Ce n'eſt ſouvent que par des engagemens de naiſſance, de qualité, d'éducation, quelquefois par hazard, toûjours par des veûës d'interêt, de fortune, d'établiſſement, qu'on prend parti. Vous vous engagez dans une charge, dans un benefice, dans un mariage, ſans attention aucune à ce que Dieu demande de vous : & ce n'eſt pas merveille aprés cela, ſi vous trouvez tant de veritables maux dans les fauſſes voyes que vous prenez, au lieu des biens que vous en eſperiez. Mais comme l'on fait entrer ſon humeur & ſon temperament dans toutes les affaires, on le fait encore davantage dans l'affaire du Salut. Un ava-

re veut tout donner pour le Ciel, excepté ſon argent. Un petit eſprit ſe veut ſauver par l'épargne, un mélancholique par la ſéverité. Ce n'eſt point par la ſoûmiſſion que les Phariſiens penſent à faire leur Salut, parce qu'ils ſont ſuperbes : ce n'eſt que par des jeûnes & par des auſteritez. Il y en a qui ſe mortifient en toutes choſes, & qui font toûjours leur volonté ; qui ſe détachent de tout, & ſont étérnellement attachez à leur ſens ; qui renoncent à tout, & point à eux-mêmes ; qui gardent les préceptes qui ſont à leur gré, & violent les autres : ils ſont reglez en ce qui leur plaît. Vous faites ſcrupule de voler le bien de vôtre prochain, & vous n'en faites pas de détruire ſa réputation. Vous étes exact à jeûner le Carême, & vous ne l'étes pas à payer vos dettes. Enfin on ne ſuit que ſon humeur dans une affaire où l'on n'a rien tant à combatre que ſon humeur ; & l'on ne choiſit point d'autre voye pour le Ciel, que la voye de ſon cœur, ſans penſer à celle que la Foy enſeigne, & que Dieu a marquée.

Ipſi errant corde, & non cognoverunt vias meas. Heb. c. 3.

Graditur in via non bona poſt cogitationes ſuas. Iſa. c. 62.

Le troiſiéme égarement eſt encore plus terrible que les deux premiers, par le peu d'idée qu'on a du Salut, & par l'ignorance où l'on vit de la conſequence d'une ſi importante affaire. Car on compte le Ciel pour ſi peu de choſe, qu'on croit qu'il n'importe de quelle façon on vive, pourveû qu'on finiſſe bien. Une femme Chrétienne, aprés avoir profané toute ſa vie la Sainteté du Mariage, s'imaginera qu'il ſuffit d'être chaſte en mourant. Un homme riche, aprés avoir gardé ſes treſors dans ſes coffres ſans en faire

part

part aux pauvres, ſe contentera de faire un Teſtament, pour leur donner ce que la mort va luy arracher. Un ambitieux croira que c'eſt aſſez de quitter ſes intrigues, & de renoncer à ſon ambition, en recevant le Viatique. Et un pecheur endurci, aprés avoir vieilli dans le deſordre, ſe perſuadera que c'eſt prendre ſes ſeûretez pour l'autre vie, que de recevoir ſes Sacremens, & qu'un bon *Peccavi* racommode tout. Quelle conduite, de penſer à la grande affaire de l'Eternité, lors qu'on n'eſt plus en état de penſer aux affaires temporelles! On n'a pas aſſez de raiſon pour faire un teſtament, & l'on en aura aſſez pour faire ſon Salut. On n'eſt plus capable des choſes de la terre, & l'on veut l'être des choſes du Ciel. Quoy! pretendez-vous recueïllir d'une vie mondaine, & d'une mort de peché, les fruits d'une vie immortelle? Comment peut-on vivre avec tant d'aſſeûrance dans un ſi grand peril de ſe perdre? Ce n'eſt pas là l'eſprit de l'Evangile, qui ne recommande rien tant au Chrétien, que la vigilance, parce que la mort ſurprend toûjours, que nôtre Religion fait profeſſion d'une milice toute ſpirituelle, & que nôtre vie eſt un combat perpetuel: ce n'eſt qu'en ſe faiſant violence qu'on gagne le Ciel. Car eſt-il juſte que vôtre ſalut qui a tant coûté au Fils de Dieu, ne vous coûte rien?

Numquid colligunt de ſpinis uvas, & de tribulis ficus? *Mat. c.* 7.

Regnum cælorum vim patitur. *Matth. c.* 11.

Le quatriéme égarement eſt cét eſprit de préſomption dont parle Saint Auguſtin, *qui le ſéparoit de Dieu, & qui luy fermoit les yeux*, dit-il, de telle ſorte, qu'il l'empêchoit de voir la verité. C'eſt par cét eſprit qu'on examine tout ce qui regarde le Salut, ſelon ſes foi-

Tumore meo ſeparabar à te, &c. *Confeſſ. l.* 7. *c.* 8.

bles idées : on aime mieux se conduire par ses propres lumieres, que par celles des autres, & se fier à son jugement, qu'au jugement de ceux à qui la Providence nous soumet. On compte sur ses mérites plus que sur les miséricordes de Dieu : on se fonde sur la vie qu'on mene, sur l'habit qu'on porte, sur la sainteté du lieu où l'on vit, sur la vertu des personnes avec qui l'on sert Dieu. Je suis Religieux ; je suis Hermite retiré au desert ; je vis dans une compagnie fort sainte ; j'ay de l'attrait pour l'oraison ; je suis tendre à la dévotion ; mes intentions sont pures ; j'ay du zele pour la gloire de Dieu. Tout cela est le plus beau du monde : mais si l'on s'en rapporte à Saint Augustin, ce ne sont que des illusions, que ces belles raisons-là. *Ce n'est*, dit ce grand Saint, *ni l'habit qu'on porte, ni le lieu où l'on vit, ni la compagnie qui donne le mérite pour se sauver : ce sont les bonnes œuvres. L'Ange a peché dans le Ciel, & Adam dans le Paradis Terrestre : qu'y a-t-il de plus saint ?* Quelle folie de se fier au mérite de ceux avec qui l'on vit, aprés que Judas s'est perdu dans la compagnie du Sauveur du monde ! Que sert d'être dans un lieu saint, & de porter un saint habit, si l'on ne vit saintement ? Ne disons donc pas comme cét Evêque de l'Apocalypse : *Je suis dans l'abondance, rien ne me manque* : car dans le fonds, nous ne sommes que de miserables aveugles sans mérite, toûjours prêts à tomber dans l'égarement, dés que nous sommes abandonnez à nous-mêmes. Et ne mettons point nôtre confiance sur les tendresses de dévotion que nous ressentons, qui ne sont le plus souvent que les effets d'un temperament affectueux.

Non est volentis, neque currentis, sed miserentis Dei. *Rom. c. 9.*

Locus non facit sanctos, sed operatio bona : peccavit Angelus in cælo, peccavit Adam in paradiso: quis locus sanctior ? *Aug. serm. 27. ad frat. Erem.*

Dicis quod dives sum locupletatus, & nullius egeo: & nescis quia miser es, & pauper, & cæcus. *Apoc. c. 3.*

éueux. *Non*, dit le Sauveur du monde, *tous ceux qui diſent ſi tendrement, Seigneur, ah Seigneur! ne ſeront pas ſauvez.* Car le Royaume du Ciel n'eſt point dans les paroles, mais dans les œuvres. Ne regardons donc point tant ce que nous avons fait, que ce qui nous reſte à faire. Un Voyageur qui s'arrêteroit à ce qu'il a fait de chemin, ſans penſer à ce qui luy en reſte, n'avanceroit gueres. Il ne ſert de rien à celuy qui marche d'avoir bien marché, s'il n'arrive où il va. C'eſt ce que faiſoit Saint Paul, en regardant ſa vie comme une courſe ſans relâche, & comme un combat perpetuel. Tout chargé de chaînes, tout couvert de playes, & tout accablé de perſécutions qu'il eſt, il ne conſidere que ce qu'il a encore à ſouffrir: ce qu'il a d'avance dans le chemin de la perfection l'anime à courir avec plus d'ardeur: *Je pourſuis ma courſe*, dit-il, *pour tâcher d'arriver au terme.* C'eſt ce qu'il conſeilloit aux Chrétiens de la ville de Corinthe: *Courez de telle ſorte, que vous arriviez.* Car le veritable Chrétien, dit Saint Bernard, ne met point de bornes à ſa vertu; il ne s'arrête jamais, il voit devant luy plus de chemin à faire qu'il n'en a fait, il eſt toûjours alteré de la ſoif qu'il a de la perfection; & le préſomptueux eſt toûjours content de luy-même: c'eſt en quoy eſt ſon égarement.

Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cælorum. *Matth. c. 7.*

Sequor, ſi quo modo comprehendam. *Phil. c. 3.*

Sic currite, ut comprehendatis. *1. Cor. c. 1.*

Numquam juſtus arbitratur ſe comprehendiſſe: numquam dicit ſatis eſt: ſemper eſurit ſititque juſtitiam. *Bern. Epiſt. 252. ad Abbat. Garr.*

Le cinquiéme eſt le mépris de ceux avec qui l'on vit. Ce mépris vient de la préſomption qu'on a de ſoy: ainſi cét égarement n'eſt qu'une ſuite du précedent. Car des qu'on préſume de ſoy, on ſe compare aux autres; & dans la comparaiſon, on ſe donne la préference. C'eſt l'égarement du Phariſien, qui re-

Qui in ſe confidebant tanquam juſti, & aſpernabantur cæteros. *Luc. c. 18.*

Non ſum ſicut cæteri hominum. *Luc. c. 18.*

remercie Dieu de ce qu'il n'eſt pas comme le reſte des hommes, & de ce qu'il a plus de probité que tous ceux de ſa connoiſſance, parce qu'il ne voit aucun de ſes defauts, & qu'il voit les defauts de ſon prochain. C'eſt ainſi que le préſomptueux ſe partage toûjours avantageuſement, qu'il s'eſtime, & qu'il s'aime préferablement à tous. Car il ne ſe regarde que par l'endroit favorable, & il ne regarde les autres que par leur deſavantage : il voit les imperfections du prochain, ſans en voir les vertus ; & il ne voit que ſes propres vertus, ſans voir ſes imperfections : il groſſit même les vices des autres, & il diminuë les ſiens. Par là il n'y a perſonne ſi déreglé qui n'eſtime ſa conduite plus reglée que celle de ſon voiſin ; & quelque égaré qu'on ſoit, on penſe marcher plus droit que les autres, parce qu'on ſe méconnoit toûjours, & qu'on ne ſe fait point juſtice.

Hi ſunt qui ſe ſegregant. *Jud. Epiſt.*

Le ſixiéme égarement va encore plus loin. Car par cette préference injuſte qu'on fait de ſoy aux autres, on s'écarte du chemin, comme ces deux Diſciples qui quittent la compagnie des Apôtres pour aller en Emaüs. On ſe ſépare des ſentimens du commun, pour s'attacher à ſon ſentiment particulier : on quitte les voyes ordinaires, pour chercher des voyes écartées : on ne conſulte que ſes propres lumieres, ſans conſulter ceux qui parlent de la part de Dieu ; & l'on devient par là ſingulier en toutes choſes. On commence alors à n'aimer que ſon opinion, & à n'eſtimer que ſon ſentiment, à n'écouter que ſa propre raiſon. On s'érige un tribunal pour juger de tout, ſans conſulter que ſoy-

Singulariter ſum ego donec tranſeam. *Pſal. 140.*

ſoy-même ; & l'on décide de ſon autorité privée des choſes ſur leſquelles on n'a nulle juriſdiction. Ce n'eſt pas de la ſorte qu'en uſe le Fidele : il conſulte Dieu à chaque pas qu'il fait : la Foy eſt ſa regle : c'eſt elle ſeule qu'il regarde dans toutes les démarches qu'il fait, pour ne pas ſe tromper. Ce fut ainſi que Saint Paul, tout éclairé qu'il étoit, alla trouver Saint Pierre en Jeruſalem, pour luy demander conſeil, de crainte, comme il dit, de s'égarer en ſe ſuivant luy-même. Rien n'eſt plus important au Chrétien : toutes les Héreſies ſe ſont formées de cét égarement. Car dés qu'on s'écarte des ſentimens ordinaires pour ſuivre les ſiens, on perd cette ſoûmiſſion dont le joug eſt ſi dur à l'orgueïl de l'homme. Ce n'eſt point aux particuliers à qui Dieu a promis une conduite infaillible, c'eſt à ſon Égliſe : & quelque deſordre qui puiſſe arriver, il ne faut jamais troubler ſon unité par des ſchiſmes ; car le mal qu'on fait en ſe diviſant, eſt plus à craindre que celuy pour lequel on ſe diviſe.

Ne fortè in vacuum currerem, aut cucurriſſem. *Gal. c. 2.*

Fidelis factus ſum, credo quod neſcio. *Aug. Serm. 1. de Trinit.*

Fidelis es, non rationalis. *ibid.*

Le ſeptiéme qui ſurpaſſe le précedent, eſt un eſprit de curioſité dont toutes les veûës ſont fauſſes, parce qu'elles ſont toutes terreſtres. On raiſonne ſans ceſſe ſur l'autre vie : on examine d'un air critique la Religion : on veut découvrir ce qui doit être caché, & l'on prétend ſçavoir ce qui doit être ignoré. On écoute trop ſes réflexions ; & dans l'éclairciſſement qu'on cherche, on ne ſoumet pas avec aſſez d'humilité ſes petites veûës aux veûës de Dieu. On tombe même ſoûvent dans la faute de cét Apôtre, qui par un eſprit de contradiction & d'incrédulité, im-

Qui terrena ſapiunt. *Phil. c. 3.*

Altiora te ne quæſieris, & fortiora te ne ſcrutatus fueris, ſed quæ præcepit tibi Deus. *Eccl. c. 3.*

Nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum, & mittam manum meam in latus ejus, non credam. *Joan. c.* 20.

In operibus Dei ne fueris curiosus. *Eccl. c.* 3.

Si ad veritatem redire cupis, non est necesse viam quærere novam. *Bernard. de Grad. Humil.*

In vetere via novam semitam quærimus. *Ep.* 11. *ad Agel. vid.*

Interrogate de semitis antiquis, quæ sit via bona. *Jerem. c.* 6.

impose des conditions à celuy sous l'autorité duquel il doit se soûmettre. *Je ne croiray point*, dit-il, *si je ne voy dans ses mains la marque des clous, & si je ne mets le doigt dans la playe de son côté.* C'est par une audace si présomptueuse qu'on s'expose à éteindre les plus pures lumieres de la Foy : car dés qu'on s'écoute trop, on ne se contente plus de rien. On prend même des sentimens nouveaux dans les questions curieuses qu'on se fait. Ce ne sont plus que nouvelles routes, nouvelles méthodes, nouveaux directeurs, nouveaux entretiens, & par tout des voyes extraordinaires, parce que les communes deviennent mépriſables. On est avide d'amasser des connoissances qui servent bien plus à troubler le cœur, qu'à guerir l'esprit : on veut des lumieres qui plaisent, & non pas celles qui instruisent : on préfere les opinions nouvelles aux veritez anciennes. On cherche d'autres routes, dit Saint Jerôme, dans le chemin marqué par nos Peres ; & l'on ne court qu'aprés des nouveautez. *Instruisez-vous des anciennes voyes*, dit le Prophete, *pour sçavoir quelle est la bonne.* C'est le caractere du siecle d'aimer ce qui est nouveau, & de raisonner sans cesse dans une affaire qui est au dessus de la raison. Nous sommes trop Philosophes, & nous ne sommes pas assez Chrétiens.

Le huitiéme est un dégoût de la verité, qui est l'effet ordinaire de cette curiosité vaine dont je viens de parler. On ne laisse pas de connoître encore son devoir, mais on ne l'aime plus. Ce reste de Foy qui éclaire l'esprit, n'est pas assez fort pour échauffer le cœur. On parle admirablement de Dieu & des

des choſes de dévotion, ſans en être touché. On n'eſtime plus la pieté que par le bruit qu'elle fait, & par le credit qu'elle donne, & non pas par cette onction qui édifie. La ſource de ce deſordre eſt qu'on s'aime encore plus que la verité. C'eſt par cét épouvantable égarement de cœur qu'on croit la doctrine de Jeſus-Chriſt, ſans croire ſa Morale : qu'on ſe laiſſe perſuader des Myſtéres : & qu'on ne peut ſe laiſſer convaincre des maximes. On ne doute pas de l'Incarnation du Fils de Dieu : mais on ſe révolte contre l'obligation qu'on a d'en imiter l'abbaiſſement. On ſoûmet ſon eſprit à tout ce qu'il y a de plus incomprehenſible dans la Trinité : mais on ne veut point comprendre que les grandeurs & les richeſſes ſoient des obſtacles au Salut. Quel égarement, de prétendre qu'il ſuffiſe de croire tranquillement les Myſteres de nôtre Religion, ſans donner des marques de nôtre Foy ; & de mener une vie libertine, dans une créance auſſi pure & auſſi ſainte qu'eſt la nôtre ? Car enfin il faut tellement croire l'Evangile, qu'on ne ſe diſpenſe pas de le pratiquer. Mais on ne s'égare de la ſorte, que parce que le cœur réſiſte à la perſuaſion de l'eſprit, & que ce qui eſt évident à l'un, n'eſt pas ſenſible à l'autre ; & cét égarement eſt un degré au ſuivant.

Et ſicut tuam cognoſcimus veritatem, ſic eam dignis moribus aſſequamur. Orat. ſecret. Domin. 18. poſt Pentec.

Le neuviéme eſt un dégoût univerſel de la pieté & de toutes les choſes ſpirituelles. Il ſe trouve des perſonnes qui menent une vie où il n'y a rien de criminel, & qui ne laiſſent pas que de ſe perdre. Elles ont encore un deſir de ſe ſauver : mais par un eſprit naturellement frivole, elles ne s'occupent de rien

rien de ſolide ; elles ſont trop diſtraites, pour penſer ſérieuſement à ce qu'il faut faire pour le Salut ; elles font les choſes eſſentielles, mais elles les font ſans réflexion. Elles entendent la Meſſe régulierement tous les jours, elles communient même tous les mois, elles aſſiſtent au Sermon quand il y en a : mais parce qu'elles portent au pied des Autels des cœurs pleins du monde, elles s'aquitent de ces devoirs ſans aucun ſentiment ; & quoy-que leur conduite n'ait rien de fort déreglé, elles ne font pas toutefois leur Salut, parce qu'elles n'y penſent pas. Le jeu, le plaiſir, la promenade, les compagnies agréables, les livres divertiſſans ſont leurs occupations ordinaires. Ainſi toute leur vie ſe paſſe dans une inutilité, & même dans une négligence, qui toute innocente qu'elle puiſſe être, ne peut qu'elle ne ſoit criminelle devant Dieu : parce qu'enfin elles ſe font une occupation d'oiſiveté & de plaiſir d'une vie qui ne devroit être qu'une épreuve continuelle à leur vertu, & qu'un combat ſans relâche pour mériter cette couronne qui ne ſe donne qu'au victorieux. Ce peu d'attention qu'elles ont à leur Salut, fait gliſſer dans l'uſage des choſes les plus ſaintes un eſprit de tiédeur, qui rend leurs œuvres tout-à-fait ſteriles pour le Ciel ; & elles ne ſe perdent que par l'indifference qu'elles ont de ſe ſauver. C'eſt l'état où vivent la plûpart des perſonnes de qualité, même les plus régulieres ; mais qui ſe damnent pour vouloir trop accommoder leur dévotion à leur vanité, & accorder les maximes toutes ſaintes de l'Evangile avec les maximes corrompuës du ſiecle.

Peut-

Peut-on eſperer d'une conduite ſi pleine de contradiction, autre choſe que de tomber dans le deſordre dont le Prophete menace ceux qui regardent tantôt le Ciel & tantôt la terre, qui mêlent Dieu & le monde ? Leur partage ſera l'abbatement de cœur & l'inquiétude d'eſprit : ils ſeront perſécutez d'affreuſes ténebres propres à égarer encore davantage ceux qui ſont déja égarez.

Suſpiciet ſurſum, & ad terram intuebitur : & ecce tribulatio, & tenebræ, & anguſtia, & caligo perſequens. Iſa. 6.8.

Le dixiéme égarement qui ſuccede aux autres, eſt un commencement de doute dans les choſes qu'on a cruës, & une maniere de Foy chancelante qui héſite ſur ce qu'il y a de plus établi dans la Religion. Le cœur s'appeſantit & devient charnel : il ne ſe preſente à l'eſprit que des obſcuritez & des ténebres. On ne regarde preſque plus Dieu dans les divers évenemens de la vie, on ſe regarde ſoy-même : on joüit de la proſperité, & l'on ſouffre l'adverſité, ſans conſiderer d'où elles viennent. Ainſi l'on ne remonte point à la ſource du bien & du mal qui arrive : ce qui eſt cauſe qu'on a peine à reconnoître cette toute-puiſſante main qui ſe cache dans ce qu'elle fait de plus admirable ſur la terre, pour donner lieu au Chrétien d'exercer ſa Foy. On ſe ferme même quelquefois les yeux, pour ne pas voir celuy qui eſt l'Auteur de ce qui ſe paſſe : car enfin c'eſt Dieu qui apprend à l'homme, par l'amertume de l'affliction, ce que la douceur de la proſperité luy fait oublier. De ſorte qu'il eſt auſſi adorable quand il bleſſe, que quand il guerit, puis que c'eſt lui qui ordonne toutes choſes pour le ſalut de ceux qui le craignent. Du doute de la Providence de Dieu, on tombe peu à peu dans celuy de

ſa

ſa Juſtice ; & comme l'on ne regle plus ſa Foy ſur les principes ordinaires, on ne fonde plus ſon eſperance que ſur des Miracles, & on imite le zele extravagant du mauvais Riche qui demandoit des révelations pour ſauver ſes Freres. On veut que Dieu s'explique luy-même, qu'il montre le chemin qu'il faut tenir pour aller au Ciel. Je ne ſçay ce qu'il faut faire, Dieu ne me dit rien : luy qui vous inſtruit par la voix de toutes les Créatures ; car tout parle à celuy qui veut entendre. Vous ne l'écouteriez pas luy-même, ſi vous n'écoutez pas ſon écriture & ſes Prophetes ; & ſi vous ne mettez pas en uſage les lumieres de la Foy & de la raiſon qu'il vous a données, vous n'aurez nulle attention à tout le reſte.

Si quis ex mortuis ierit ad eos, pœnitentiam agent. *Luc. c. 16.*

L'onziéme eſt la défiance & le découragement, qui eſt une ſuite ordinaire du doute ; comme il arriva à ces Diſciples, qui ceſſerent d'eſperer la Rédemption d'Iſraël dés que leur Foy fut ébranlée. La Foy eſt elle ſeule la force du Chrétien : dés qu'elle s'affoiblit, l'Eſperance s'éteint, & tout luy devient difficile. Car l'eſprit n'étant plus ſoûtenu de la veûë du bien qu'il eſpere, tombe dans l'abbatement : le chemin de la Vertu luy paroît affreux : les moindres difficultez le rebutent : ce qui l'excitoit le décourage ; & ſon ſalut luy paroît impoſſible ; parce qu'il ne regarde plus la Vertu que du côté qu'elle eſt pénible, & il tombe dans un effroyable dégoût des choſes ſpirituelles. C'eſt un égarement des plus ordinaires aux perſonnes engagées dans le monde, qui ſe font des phantômes de difficultez dans la voye du Salut, par la fauſſe

Nos autem ſperabamus, quia ipſe redempturus eſſet Iſraël. *Luc. c. 24.*

idée

idée qu'ils ont de la perfection Chrétienne. Elle n'eſt difficile qu'à ceux qui n'ont pas aſſez de Foy, pour avoir toute la perſéverance qu'il faut : parce que l'Eſperance qui doit animer le Chrétien, devient foible à meſure que la Foy s'affoiblit. Et comme par cette défiance on ne regarde plus les biens de cette vie que comme des biens réels, & les biens de l'autre comme des eſperances en idée : on ne peut ſe réſoudre à donner les richeſſes periſſables de la terre, pour les richeſſes incorruptibles du Ciel. Et c'eſt par cette fauſſe ſageſſe qu'on ne ſe deſſaiſit de rien, parce qu'on ſe regarde toûjours comme citoyen de ce monde, & jamais comme étranger. Ce dégoût des choſes de l'autre vie produit l'amour de celle-cy.

C'eſt le douziéme égarement dont parle Saint Grégoire, qui conſiſte dans un amour déreglé de ſoy-même, & dans un attachement exceſſif à ſa perſonne. On ne penſe plus qu'à la vie : toute l'attention dont on eſt capable, ſe tourne de ce côté-là : ce ſont des réflexions perpetuelles à tout ce qui peut contribuer à ſa ſanté : l'eſprit n'eſt occupé que de ce ſoin-là, par des obſervations ſur ſoy-même, qui ne finiſſent point. C'eſt par le même eſprit qu'on ſe diſpenſe des Pénitences ordonnées par l'Egliſe, & qu'il n'y a plus de Jeûne, ni de Carême pour les gens de qualité : ce ſont des délicateſſes pour le corps, & des duretez pour l'ame, qui ſont inconcevables. On prend des précautions pour une mauvaiſe ſanté, & pour un mauvais tempérament, qu'on ne prend point pour une mauvaiſe conſcience : & parce qu'on s'aime

Reproborum mens erga dies vitæ præſentis tanto amore conſtringitur, ut ſic ſemper appetant vivere, quatenus ſi valeant, vivendi curſum numquam deſiderent finire. *Lib.* 18. *Mor. c* 7.

Nos potiùs amemus quam noſtra. *Euch. ad Val.*

me éperdûment, on ne conſidere les choſes que par le rapport qu'elles ont à ſoy-même, à ſon embonpoint, à ſa conſervation. Ainſi l'on s'imagine qu'on ne mourra point, en ne voulant point penſer à la mort ; & l'on s'accoûtume à ſe croire immortel, par l'envie qu'on a de ne point mourir. Les gens de ce caractere regardent le temps qui paſſe comme s'il devoit toûjours durer, & conſiderent l'établiſſement où ils ſe trouvent dans le monde, comme s'il ne devoit jamais finir. Ils croyent qu'ils ſont deſtinez à fournir une plus longue carriere que les autres, en jugeant d'eux-mêmes par le deſir qu'ils ont de la remplir ; ils regardent cette longueur immenſe de vie, qu'ils ſe figurent comme une eſpece d'immortalité ; & s'endormant ſur cette chimere, ils vivent comme s'ils ne devoient point mourir. Car ils éloignent toutes les penſées de la mort, comme des idées fâcheuſes, ſans ſonger même à prendre des meſures pour ſe diſpoſer à ce paſſage terrible qui doit décider de l'éternité. Enfin toute l'application de ces prétendus immortels ne tend qu'à s'établir ſur la terre. On voit même de ces gens-là vieillir dans les affaires, qui ne craignent rien tant que le loiſir de penſer à la mort : ils oublient leur veritable patrie, pour faire durer leur exil ; & par trop de ſeûretez qu'ils prennent pour une vie temporelle, ils perdent le prix d'une vie éternelle. Malheur à un égarement ſi terrible ! Car *celuy qui aime trop ſon ame, la perdra*, dit le Fils de Dieu dans l'Evangile. C'eſt par une ſi malheureuſe conduite qu'on eſt d'ordinaire ſurpris, parce qu'on meurt toûjours plûtôt qu'on ne penſe,

Vitam carnis quaſi permanentem diligunt, qui quanta ſit vitæ ſequentis æternitas non attendunt. *Greg. l. 8. Mor. c. 8.*

Qui amat animam ſuam, perdet eam. *Joan. c. 12.*

penſe, & qu'on ne prend jamais des meſures aſſez juſtes pour ſe diſpoſer à mourir, ou que l'on n'y penſe que quand on n'a plus la force d'y penſer. C'eſt l'égarement de ceux qui ont vieilli dans le deſordre : ils ont en mourant les ſentimens d'une fauſſe pénitence, ſans avoir les mouvemens ſinceres d'un vray repentir. Ces marques exterieures de douleur qu'ils donnent, ne ſont d'ordinaire que les effets d'une crainte paſſagere, cauſée par les images affreuſes de la mort. *La Pénitence d'un mourant*, dit Saint Auguſtin, *n'eſt le plus ſouvent qu'une pénitence morte.*

Cùm occideret eos, quærebant eum. *Pſal. 77.*

In infirmo infirma eſt pœnitentia : & in moribundo timeo ne ipſa moriatur. *Serm. de temp.*

Le treiziéme ſuccede au précedent. C'eſt un amour d'interêt de fortune, de grandeur, qui ſuit de l'amour qu'on a de ſa propre perſonne, & de l'attachement qu'on a à la vie ; & c'eſt l'égarement de ceux qui veulent devenir dévots, pour devenir conſiderables comme les Enfans de Zebedée, qui prétendoient s'agrandir en ſe faiſant diſciples de JESUS-CHRIST. Il ne paſſe par leur tête que des idées d'élevation, en ſe mettant à la ſuite du Sauveur du monde ; & leur Mere, dit Saint Jerôme, *par une avidité de femme, demande pour eux quelque choſe de preſent, ne ſe ſouciant point de l'avenir. Vous ne ſçavez pas*, leur dit le Sauveur du Monde, *ce que vous demandez :* vous ne parlez que de trônes & d'empires, à moy qui ne propoſe à mes diſciples que des croix & des ſouffrances. Ce n'eſt pas le temps de devenir grand, quand je m'anéantis moy-même. L'air ſévere dont les reprend le Fils de Dieu, marque aſſez l'excés de leur erreur ; & quel eſt l'égarement de ceux qui leur reſſemblent, par l'empreſſement qu'ils

Dic ut ſedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, & unus ad ſiniſtram in regno tuo. *Matt. c. 20.*

Mulier aviditate fœminea præſentia cupit, immemor futurorum. *L. 3. Comm. in Matth.*

Neſcitis quid petatis, &c. *Matt. c. 20.*

qu'ils ont pour les affaires du monde, & pour les grandeurs de la terre, faiſant profeſſion d'une Religion qui n'aſpire qu'aux grandeurs du Ciel. Le peuple Juif que le Fils de Dieu appelle dans l'Evangile, *les Enfans du Royaume*, fut réprouvé, parce qu'étant plein de l'eſprit du monde, dit Saint Chryſoſtome, il s'étoit figuré un Meſſie conforme à ſa vanité, & grand ſelon le ſiecle. Rien en effet n'eſt plus oppoſé à l'eſprit du Chrétien, que ces deſſeins de s'agrandir dans une Religion humble. On ſe perd d'ordinaire par ces penſées de fortune & de grandeur : l'éclat qui environne les Grands, les ébloüït, ou les corrompt. Mais s'ils ont encore un reſte de Foy, que leur élevation les faſſe trembler, par les obligations qu'elle leur impoſe : car il n'y a rien ſi aiſé, que d'abuſer de la grandeur, ni rien de ſi difficile que de ſatisfaire à tous les devoirs qu'elle preſcrit.

Filii autem regni ejicientur foras. *Matth. c. 8. Homil. in Matth.*

Enfin le comble de l'égarement eſt de ceux dont parle Saint Auguſtin, *qui tirent des ſujets de vanité de leur erreur, & qui ſe glorifient de leur aveuglement.* Leur égarement leur plaît, parce que leur cœur eſt déreglé, & qu'il ne reſte plus dans leur eſprit aucun rayon de diſcernement. C'eſt l'état le plus ordinaire des enfans du ſiecle, qui ſe laiſſent ébloüir à l'éclat & à l'apparence des choſes temporelles : ils courent comme des amans enſorcelez aprés les vanitez de la terre ; & par des maximes corrompuës de la chair, ils honorent le vice du nom de vertu, & deshonorent la vertu par le nom du vice : ils appellent lâcheté le ſoin qu'on prend de ſe préparer à la mort ; & le mépris qu'on a pour l'autre vie, ils

Tanta eſt cæcitas hominum, etiam de cæcitate gloriantium. *Conf. l. 3. c. 3.*

ils l'appellent une force d'eſprit. *Malheur à vous*, dit le Prophete, *qui prétendez faire paſſer le mal pour le bien, & le bien pour le mal; la lumiere pour les ténebres, & les ténebres pour la lumiere!* Tel étoit l'égarement de ces Princes des Prêtres, qui ſe vantoient de ce qu'il n'y avoit aucune perſonne de qualité qui eût cru en JESUS-CHRIST. Tel eſt l'égarement des Chrétiens des derniers temps, dont parle Saint Pierre, qui par leur conduite ſcandaleuſe, *expoſeront la voye de la verité aux blaſphêmes*, & aux médiſances des Infideles: *parce que quittant le droit chemin, ils s'égareront dans la voye de Balaam. Leur condamnation qui a été ordonnée dés long-temps, s'avance à grands pas, & la main qui doit les fraper, n'eſt pas endormie.* Cette patience même avec laquelle Dieu les ſouffre, ce ſilence à la veuë de leurs crimes, ces longueurs, cette clemence ne ſert qu'à amaſſer un treſor de colere au jour de la vengeance. Car Dieu exercera les jugemens de ſa Juſtice avec d'autant plus de ſéverité, qu'il aura ſuſpendu plus long-temps leur punition par ſa douceur. Leur perte eſt auſſi ſans reſſource, parce qu'aimant leur erreur, ils haïſſent ceux qui les détrompent; & les avis les plus ſalutaires qu'on leur donne, leur ſemblent les plus inſupportables.

Væ vobis, qui dicitis malum bonum, & bonum malum, ponentes tenebras lucem, & lucem tenebras! *Iſa. c. 5.* Numquid ex principibus aliquis credidit in eum? *Joan c. 7.* Per quos via veritatis blaſphemabitur: derelinquentes viam rectam, erraverunt, ſecuti viam Balaam. Quibus judicium jam olim non ceſſat, & perditio eorum non dormitat. *Pet. epiſt. 2. cap. 2.* Juxta eſt dies perditionis, & adeſſe feſtinant tempora. *Deut c. 32.*

Ce ſont-là les égaremens ordinaires de ceux qui s'écartent du chemin du Salut. Quand on eſt une fois hors de cette route, on ne fait plus de pas qui ne ſoit un égarement nouveau: car une fauſſe démarche dans ce chemin, conduit à une infinité d'autres. C'eſt ainſi qu'on s'égare de la voye qu'on a quittée:

voicy comme on peut s'égarer dans le retour ; car ſouvent on ſe rengage de nouveau dans l'erreur, en la voulant quitter.

CHAPITRE VII.

Les égaremens du retour dans la voye du Salut.

LE pecheur ne ſent pas par luy-même qu'il s'égare : il ne s'apperçoit de ſon égarement, que par un rayon de grace qui luy fait voir le chemin qu'il quitte, & qui luy fait prendre la réſolution d'y rentrer. Mais cette réſolution devient un nouvel égarement : car on s'en contente, ſans paſſer plus outre ; & ce n'eſt ſouvent que l'effet d'une volonté languiſſante, ſemblable à celle *du pareſſeux*, dont parle le Sage, *qui veut, & qui ne veut pas*, & qui ſe conſume dans de vains ſouhaits, dont la multitude étouffe les deſirs les plus ſinceres du cœur. On differe toûjours ſa converſion, comme Saint Auguſtin, qui remettoit tout au lendemain. On regarde l'affaire du Salut comme une de ces affaires deſagréables dont on éloigne la penſée. On penſe à ſon teſtament, avant que de penſer à ſa conſcience : on regle tous les autres interêts, avant que de regler l'interêt du Salut : on attend à ſe convertir, quand on ſera vieux, & à donner à Dieu ce que le monde ne voudra plus. Et quand on a la force de former quelque réſolution pour changer de vie, cette reſolution devient ſouvent dans la ſuite vaine, inſtonſtante, trom-

Vult & non vult piger. *Prov. c. 13.* Venerunt filii uſque ad partum, & non eſt virtus pariendi. *Iſa. c. 27.* Modo, ecce modo, ſine paululum, ſed modo, & modo non habebat modum. *Conf. l. 8. c. 5.* Quamdiu ? quamdiu ? cras & cras ? quare non modo ? *Id. l. 8. c. 12.*

trompeuſe : car on s'accuſe, & l'on ſe juſtifie ; on ſe condamne, & l'on s'excuſe ; on veut quitter ſon peché, & l'on ne veut pas ; on ſe contredit, & l'on ſe dément ſoy-même. Ce ſont des prétextes qu'on ſe forme, des empêchemens qu'on ſe figure ; c'eſt une affaire qu'il faut regler, c'eſt un procés qu'il faut finir, c'eſt un deſſein qu'il faut achever. On paſſe ainſi ſa vie dans de vaines idées de converſion ; & la mort ſurvient, ſans qu'on ait rien fait pour ſe convertir. Dans le fonds, on veut le bien, mais on fuit la peine ; on a de bons mouvemens combatus par des inclinations mauvaiſes. On ſe trompe même par les efforts d'une pénitence ſuperficielle, qui eſt moins dans le cœur que dans l'eſprit : on s'amuſe à reformer le dehors, ſans aller au dedans. C'eſt un cercle de deſirs perpetuels d'une converſion imaginaire, & de déreglemens réels. On commence quelquefois bien, mais on finit mal. Si l'on change de conduite, on ſuit plûtôt l'inconſtance de ſon eſprit dans ſon changement, que l'Eſprit de Dieu : le cœur eſt toûjours le même : il ne change que de maladie dans les changemens de ſon prétendu retour. C'eſt l'état de la plûpart des gens, dont le cœur eſt partagé entre Dieu & le monde ; on veut l'un, ſans quitter l'autre.

Sæpe ſibi mens ipſa mentitur. *Gregor.* Abrumpatur illa interminabilis ſæcularium negotiorum catena, & ille de neceſſitatibus multis unus per totam vitam labor. *Euch. ad Valer.*

Le ſecond égarement du retour, eſt la mauvaiſe honte qui étouffe les deſirs les plus ſaints de l'ame, & toutes les penſées qu'elle a de retourner à Dieu aprés s'être ſi long-temps égarée. Cette fauſſe pudeur eſt comme le Dragon de l'Apocalypſe, toûjours prêt à devorer l'enfant de la lumiere. On réſiſte à

Draco ſtetit ante mulierem, quæ erat paritura, ut filium ejus devoraret. *Apoc. c. 12.*

tous les mouvemens de vertu, & à tous les deſſeins de converſion, par une miſerable honte qu'on ſe fait auprés de ſes prétendus amis, à qui l'on veut juſtifier ſa conduite, en ſoûtenant ſon caractere : comme ce Victorin, dont parle Saint Auguſtin, qui craignoit de choquer ſes amis, en ſe convertiſſant. Que de converſions ont avorté par les imaginations de cette fauſſe prudence ! On aime mieux ſe laiſſer tyranniſer à la chimere du *qu'en dira-t-on*, & être toûjours l'eſclave de l'opinion qu'aura le monde de nous, que de penſer au plus eſſentiel de tous les devoirs. Rien ne perd tant les gens du monde, que cette ridicule circonſpection. Ce fut l'obſtacle de la converſion des Juifs, qui n'eûrent aucune conſideration pour le Fils de Dieu, parce qu'ils avoient trop d'égard à ce qu'on en diroit. C'eſt l'obſtacle le plus ordinaire de la converſion de ceux qui ſont hors de l'Egliſe Romaine ; & c'eſt l'égarement général de tous les Chrétiens, qui ont vieilli dans le deſordre, où ils aiment mieux mourir, que de faire parler le public par un changement de conduite, parce que l'opinion du monde eſt leur regle On ſuit ſa voye, parce qu'on y marche depuis long-temps, parce qu'on y a été nourri, & qu'on y a vieilli. On ne veut pas ſe détromper dans un âge où l'on ſe croit ſage : on a honte de s'aviſer ſi tard qu'on s'eſt égaré : on aime mieux ſe perdre tout-à-fait, que de penſer à ſe convertir ſur la fin de ſes jours ; & l'on ne peut ſe réſoudre à détromper ceux avec qui on a toûjours vécu, en ſe détrompant ſoy-même.

Amicos ſuos verebatur offendere, ſed depuduit vanitati, & erubuit veritati. Aug. l. 8. Conf. c. 2.

Le troiſiéme eſt de ceux qui ont la force

ce de ſurmonter la foibleſſe de leur réſolution, & les obſtacles de la honte, mais qui prennent une fauſſe route dans le chemin du Salut. Celuy qui y marche croit marcher ſeûrement, quoy-qu'il s'égare, parce qu'il prend l'ombre de la vertu pour la vertu même, & qu'il ſe fait une fauſſe équité & une fauſſe droiture pour la vraye: c'eſt une voye ſeûre en apparence, & trompeuſe en effet; car on prend, dit le Sage, le chemin qui mene à la mort pour le chemin qui mene à la vie. On ſe fait de faux principes de Foy, de Religion, de crainte de Dieu, de pénitence, d'humilité, de dévotion, & de raiſon même, quand on n'en a pas de veritables. On ſuit des regles dans ſon déréglement: on ajuſte ſa conſcience à ſon interêt & à ſa paſſion. C'eſt ainſi qu'on s'égare en cherchant le chemin, parce qu'on veut trouver la vie dans la région de la mort: on croit obéïr à la Loy, en obéïſſant à ſon humeur; & l'on donne la couleur des vertus à tous ſes vices. C'eſt ainſi qu'une femme du monde autoriſe le luxe & la moleſſe où elle vit, par l'obligation prétenduë que luy impoſe ſa qualité; qu'un Superieur nomme eſprit de régularité le dur empire qu'il exerce ſur ſon troupeau: car par cét égarement il n'eſt point de deſordre qu'on ne ſoûtienne de l'apparence de quelque devoir; & il n'y a point de conduite ſi déreglée qu'on ne mette à couvert par quelque prétexte. On ſe fait par là une morale qui s'accommode à tout, & une conſcience qui ne ſe gêne de rien. Enfin il n'y a point d'engagement de vie qu'on ne juſtifie par le plan de dévotion

Via homini quæ videtur recta, & noviſſima ejus ducunt ad mortem. *Prov. c. 16.*

qu'on ſe dreſſe : on appelle zele ſon chagrin, on donne le nom d'integrité à ſa mauvaiſe humeur, & l'on ſanctifie tous ſes vices. Il ne ſe trouve point d'homme colere, dit Saint Auguſtin, qui n'ait ſes raiſons pour défendre ſon emportement. Tout eſt faux dans le cœur de celuy qui eſt égaré de la ſorte, par la fauſſeté de ſes principes : quand il craint d'offenſer Dieu, ce n'eſt pas tant le peché qu'il craint, que la peine du peché. Ces reproches prétendus que luy fait ſa conſcience, ne ſont que des frayeurs naturelles de l'état où il eſt. Quand il s'accuſe aux pieds du Prêtre avec une douleur qu'il penſe avoir dans le cœur, & qu'il n'a que dans la bouche, ſa penitence n'eſt pas ſincere : il croit être gueri, & ſes playes ſont encore toutes ſanglantes. Ce n'eſt pas à l'Egliſe à qui vous croyez, quand vous exercez vôtre Religion ; c'eſt à vôtre imagination qui vous fait de nouveaux articles de Foy ſelon vôtre idée. Il en eſt de même des autres pratiques de pieté dont vous amuſez vôtre devotion : car ce ne ſont ſouvent que les inventions toutes pures de vôtre eſprit, & que l'effet de vôtre temperament. Ainſi toute la vie qu'on mene dans un égarement ſi étrange, n'eſt qu'un menſonge continuel, & qu'une impoſture habituelle : on ſe trompe ſoy-même, mais on ne trompe point Dieu.

Nulli iraſcenti via ſua videtur injuſta. *Aug. in Pſ.*

Le quatriéme eſt la vanité qui ſe gliſſe juſques dans les pratiques les plus ſaintes de la dévotion. L'homme vain aime la vertu, pour en avoir la réputation : il ſe dépouïlle de tout, mais il eſt bien aiſe de ſe faire honneur de ſon dépouïllement : s'il ſe cache quelquefois, ce n'eſt que pour ſe montrer mieux ; car quel-

quelle forme la vanité ne prend-elle point pour paroître ? Tous les mouvemens de l'ame ſervent à ſon déguiſement. C'eſt par cét égarement qu'on cenſure la conduite des autres, dés qu'on eſt régulier dans la ſienne : qu'on ſe mêle de juger de tout, dés qu'on ſe ſent irreprochable en quelque choſe. Vous n'avez point d'attachemens criminels, mais vous avez une préſomption inſuportable : il y a de la vanité juſques dans vôtre modeſtie, & de l'oſtentation dans vos plus grandes vertus. Ces Vierges folles de l'Evangile, ébloüies de l'éclat de leur pureté, ne decouvrirent point pendant leur vie l'orgueïl ſecret qui les rendoit impures aux yeux de Dieu : elles étoient chaſtes, mais elles étoient ſuperbes. Le vray Fidele n'eſt point vain : il ſe voit toûjours dans la dépendance de Dieu : il ſçait qu'il tomberoit à tous momens, s'il n'étoit ſoûtenu de ſa puiſſante main ; & tout eſt pur dans ſa conduite, parce que tout y eſt humble.

Dum de virginitate ſua gloriam foris expetunt, in vaſis ſuis oleum habere noluerunt. *Greg. Homil. 12. in Evang.* Vanitatem tantò magis fuge, quantò melior efficeris : cætera enim vitia creſcunt vitiis, vanitas virtutibus. *Euch. ad Valer.*

Le cinquiéme égarement dans le retour au chemin du Salut eſt l'amour propre qui fait qu'on ſe ſuit ſoy-même, lors qu'on prétend ſuivre Dieu. Ce ſont nos interêts, nos inclinations, nos deſſeins que nous avons ſouvent en veûë, quand nous penſons regarder les deſſeins de Dieu ; & c'eſt dans nos voyes que nous marchons, lors que nous croyons marcher dans les ſiennes : comme ce Roy d'Iſraël qui faiſoit ſa propre volonté, en gardant ce qu'il y avoit de précieux dans le butin des Amalécites, quand il croyoit faire la volonté de Dieu. C'eſt ainſi que le plus ſouvent on ne cherche Dieu que pour ſe retrouver, & qu'on ne va à luy que pour venir à ſoy. Ces jeûnes,

Non audiſti vocem Domini, ſed verſus ad prædam es, & feciſti malum in oculis Domini. *l. 1. Reg. c. 15.*

ces mortifications, ces fêtes, ces cérémonies de ſon Peuple luy ſont deſagréables, parce qu'elles ſe font par amour propre.

In die jejunii veſtri invenitur voluntas veſtra. *Iſa. c. 58.*

C'eſt par cét égarement que certaines gens ſe font des méthodes de perfection, & des voyes nouvelles de ſalut, par attachement à leur opinion. Car enfin ce n'eſt ſouvent que ſoy qu'on cherche, en cherchant la dévotion : on luy impute ce qui vient de nous, comme s'il venoit d'elle, pour autoriſer de ſon nom ce qui ne ſe fait point par ſon eſprit. Nous nous ſervons des conſiderations de la gloire de Dieu, dans des affaires qui n'ont quelquefois pour but que l'agrandiſſement de nôtre autorité. Car aprés tout, la vertu toute pure ne ſe trouve preſque nulle part : on aime l'interêt & la douceur qu'il y a d'être dévot plus que la dévotion même : ce ſont des veûës ſecretes & imperceptibles d'honneur & de réputation, à quoy on eſt encore ſenſible, aprés avoir renoncé à tout, parce qu'on ſe recherche en toutes choſes : & ceux mêmes qui s'éloignent de la juſtice & de la verité, dit S. Auguſtin, veulent paroître la ſuivre, en donnant le nom de verité & de juſtice à ce qu'ils ont réſolu de faire.

Sic amatur veritas, ut quicumque aliud amant, hoc quod amant veritatem eſſe velint. *Confeſſ. l. 10. c. 23.*

Voilà les ſources principales des égaremens differens auſquels les hommes ſont ſujets dans le chemin du Salut. Mais le Chrétien qui ſera aſſez fidele, pour marcher toûjours la ſonde à la main, & pour découvrir les profondeurs les plus cachées de ſon cœur, y trouvera encore une infinité d'autres égaremens. Il verra juſques dans la pureté la plus grande de ſa vie, des veûës impures d'interêt &

de

de vanité : il ſentira que ſa pieté n'eſt ſouvent qu'une fauſſe ſageſſe de la chair; & que l'amour le plus desintereſſé qu'il à pour Dieu, n'eſt qu'une crainte purement ſervile de ſa juſtice. Ainſi en dévelopant tous les replis de ſon ame, il y reconnoîtra de la fauſſeté dans toutes ſes vertus, & de la diſſimulation dans tous ſes vices. Car à quelles foibleſſes le cœur de l'homme n'eſt-il pas ſujet? S'il eſt humble, ſon humilité reſſemble à celle de Saül, qui ne s'abbaiſſe devant Dieu, que pour s'élever devant les hommes; ſi ſes mains ſont innocentes, ſon cœur eſt corrompu; s'il a de la ferveur, il n'a pas de la perſéverance; s'il a de la pieté, il a de la préſomption; s'il eſt dévot, il n'eſt pas ſincere; & ſouvent ſous un dehors reglé, il fomente des déréglemens interieurs qu'il ne connoît pas. On voit des perſonnes les mieux intentionnées du monde, qui s'égarent par un eſprit de déguiſement, en ſe cachant à elles-mêmes, & à ceux qui les conduiſent. J'en ay veû d'autres qui par des retours perpetuels de ſcrupules, ſe troubloient dans toutes les démarches qu'elles faiſoient pour la pefection; qui ne regardoient la voye du Salut que par les perils dont elle eſt environnée; qui ne tomboient que par la peur qu'elles avoient de tomber; & qui ſe laiſſoient vaincre avant que d'avoir combatu. Que diray-je de ces gens qui s'attachent dans les choſes de la Religion au pied de la lettre qui tuë, ſans en prendre l'eſprit qui vivifie? Ils ont des affectations vaines d'exactitude ſur des formalitez dans la vertu, & des negligences effroyables dans les choſes eſſentielles. Ils fondent leur Salut ſur des obſervations ex-

Peccavi, ſed nunc honora me coram ſenioribus. lib. 1. Reg. c. 15.

Quod deforis eſt mundatis, quod autem intus eſt, plenum eſt iniquitate. Luc. c. 11.

terieures de dévotion, & ils ne gardent pas les Commandemens de Dieu : ils cherchent des morales nouvelles, & laiſſent-là l'Evangile : ils ſçavent toutes les vertus Hierarchiques, & ne connoiſſent pas les vertus Chrétiennes : ils renoncent aux devoirs eſſentiels à leur état, pour s'attacher à des devoirs indifferens : ils ont des ſentimens ſéveres, & menent une vie libre : ils vont au plus ſeûr dans leurs déciſions ſur les affaires ordinaires, & ils ne s'attachent qu'à l'opinion probable dans l'affaire du Salut. Que diray-je de mille autres gens qui ſuivent le Sauveur du monde, comme des brebis ſuivent leur Paſteur, ſans l'écouter; de ceux qui l'écoutent ſans le comprendre ; & de ceux qui le comprennent, ſans faire ce qu'ils ont compris, & ſans pratiquer ce qu'il faut faire ? Enfin, que diray-je de ceux qui s'inquiétent des devoirs de leur prochain, & qui ne ſçavent pas à quoy ils ſont obligez eux-mêmes ; qui tremblent pour le Salut des autres ſans prendre de ſeûretez pour leur propre ſalut ; qui ſont ſages & éclairez pour tout le monde, & ne le ſont pas pour eux ? Car ſi je voulois dire tout, je ne finirois point.

Mais le plus déplorable de tous les égaremens, eſt de s'abandonner à des guides qui ſont eux-mêmes égarez. Et c'eſt ce qui arrive quelquefois, aprés avoir évité les autres égaremens. On voit des gens qui ne penſent qu'à ſe ſauver, & qui ſe perdent : parce qu'ils ſuivent de mauvais conducteurs, tel que fut ce Directeur dont parle Sainte Thereſe dans *le Chemin de la perfection*, qui l'égara en la conduiſant. Car comme il ſe trouve

en

en ce temps-cy des Chrétiens ſemblables à ces Juifs dont parle Saint Chryſoſtome, qui ajoûtoient plus de foy aux faux Prophetes qu'aux veritables; qu'on ne diſtingue point aſſez ceux qui annoncent la verité d'avec ceux qui prêchent le menſonge; & qu'on mépriſe la voix du vray Paſteur, pour écouter celle de l'étranger & du mercenaire: cét égarement eſt plus univerſel qu'on ne penſe. Mais il devient ſans remede, quand Dieu, par une punition terrible, abandonne les ames à ces guides, ſur qui il répand luy-même des nuages & des ténebres, pour leur ôter l'eſprit de direction, & pour les livrer à l'égarement: parce qu'ayant profané la ſaintete de leur caractere, ils ont ſuivi dans la conduite des autres leur propre lumiere, au lieu de ſuivre celle de Dieu, qui eſt la ſource de toutes les lumieres; ou parce que par un eſprit d'empire, ils ſe ſont érigés eux-mêmes en conducteurs, ſans avoir les qualitez neceſſaires à cét employ Les dignitez de l'Egliſe, où Dieu appelle ceux qu'il deſtine au gouvernement des ames, ſont pour édifier, & non pas pour détruire: c'eſt pour l'interêt de vôtre troupeau que vous étes élevé, & non pas pour le vôtre. Si ces charges qui ont paru redoutables aux plus grands Saints, ne vous épouvantent pas, vous étes un préſomptueux: c'eſt un faux zele qui vous y porte; ce n'eſt pas Dieu. Et ſi vous vous mêlez de guerir les autres, étant vous-même couvert de playes; ſi vous prétendez enſeigner le chemin de la vie, en ſuivant celuy de la mort; ſi vous vous endormez à la garde du troupeau comme ces paſteurs dont parle le Prophete, au lieu de veiller: c'eſt une uſurpation que vôtre

Homil. in Mat. Ser. 4.

Dormitaverunt paſtores tui. Nah. c. 3.

pouvoir, & non pas une vraye vocation. Malheur à ces conducteurs qui veulent paſſer pour de veritables modeles de vertu, eux qui n'en ſont que de fauſſes copies: parce qu'ils deviennent dans le miniſtere de leur fonction les canaux de l'indignation de Dieu, à l'égard de ceux qu'ils conduiſent; au lieu qu'ils étoient deſtinez à être les canaux de la miſéricorde, & les médiateurs de la réconciliation au jour de la colere. Je ne parle point de ces Prédicateurs, qui en rompant le pain de la parole de Dieu, s'empoiſonnent eux-mêmes de la même nourriture qu'ils préparent à leurs auditeurs; ni de ceux qui marchent par des voyes plus douces que ne ſont celles qu'ils montrent aux autres; ni de ceux qui entretiennent les ames dans un faux calme par des complaiſances cruelles, & par des douceurs intereſſées. Je ne dis rien de l'égarement du ſcandale, & du mauvais exemple, qui eſt l'écueïl le plus dangereux de tous, dans le chemin du Salut. Combien de gens de condition ſe perdent, parce que la voye large eſt la plus autoriſée par le nombre & par la qualité de ceux qui y marchent? Ce ſont enfin des égaremens & des piéges preſque par tout, quand on veut y prendre garde. Quel remede à ce malheur? C'eſt d'élever ſans ceſſe ſon cœur à Dieu, pour implorer ſon aſſiſtance dans une courſe ſi difficile, & *de faire ſon Salut avec crainte & tremblement*, ſelon le conſeil de l'Apôtre.

Cum metu & tremore ſalutem veſtram operamini. *Phil. c. 2.*

CHA-

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut travailler à l'affaire du Salut avec tremblement.

EN quelle seûreté le Chrétien peut-il être dans une vie exposée à tant de perils, & quelle asseûrance peut-il avoir, en marchant dans une voye sujette à tant d'égaremens? Le chemin est si plein de détours & de précipices, qu'on est en danger de s'y perdre à chaque pas qu'on y fait. Bienheureux donc est l'homme qui marche toûjours avec crainte & avec circonspection, dans une route si perilleuse. Ce qui a fait dire à Salomon, *qu'on ne commence à être sage devant Dieu, que lors qu'on commence à le craindre.* En effet, la premiere démarche dans le chemin du Salut, est de se défier de soy: ce qui n'est pas difficile, quand on se connoît. Les ténebres de nôtre esprit, les foiblesses de nôtre volonté, les miseres dont nous sommes revêtus, sont pour nous de grands sujets d'humiliation & de défiance. *La plus grande justice de l'homme*, dit S. Grégoire, *n'est qu'injustice, si Dieu la juge à la rigueur. Il est vray*, dit Isaïe, *que nous sommes legers & inconstans comme la feuille des arbres; & nos iniquitez nous emportent comme un vent impétueux.* C'est ce qui me fait trembler, quand je voy tant de Dames de qualité vivre dans une fausse tranquilité au milieu des perils de la vie molle & voluptueuse qu'elles menent. Elles ne pensent pas même à prendre des précautions pour l'im-

Beatus homo qui semper est pavidus. *Prov. c. 28.* Initium sapientiæ timor Domini. *Ec. c. 1.*

Omnis humana justitia injustitia est, si stricte judicetur. *Greg. in Job. c. 9.* Cecidimus quasi folium universi, iniquitates nostræ quasi ventus abstulerunt nos. *Isa. c. 54.*

por-

portante affaire du Salut. La priere, l'aumône, la fréquentation des Sacremens, qui ſont les moyens les plus ordinaires dont on ſe ſert pour ſe ſauver, ne ſont preſque d'aucun uſage parmi les femmes mondaines. Elles vivent dans un oubli de Dieu, qui eſt épouvantable; & l'attention qu'elles ont à ſe perdre, ſurpaſſe celle que les gens de bien ont à ſe ſauver. Nous liſons dans la vie des Peres, que l'Abbé Pambo ayant un jour trouvé ſur le chemin d'Alexandrie une Courtiſane vêtuë ſuperbement & d'un air fort mondain, il ne put s'empêcher de déplorer l'aveuglement de cette pauvre créature, & de dire en gémiſſant : *Que je ſerois heureux, ſi je prenois autant de peine à plaire à Dieu & à me ſauver, qu'en prend cette femme à plaire aux hommes, & à ſe perdre !* Voilà l'image de la vie que menent aujourd'huy les femmes du monde, qui paſſent les jours entiers à ſe parer : un cheveu mal placé ſur leur tête, un ruban mal attaché ſur leurs habits, les occupe; & la penſée de l'Eternité ne les occupe pas. En quoy leur miſere eſt déplorable. Quelle folie de croire ce que la Foy nous propoſe du Jugement dernier, & de ne le pas craindre ! Quel eſt nôtre aveuglement, de ſçavoir que Dieu, qui *ſonde les cœurs*, comme dit le Sage, *peſera nos œuvres au poids de ſa juſtice & de ſa verité, & de ne pas trembler ? Quelle aſſeûrance peut avoir le pecheur*, dit Saint Pierre, *ſi le juſte a peine ſera ſauvé ?*

Ruf. l. 3. devit. Patr.

Spirituum ponderator Dominus. *Prov. c. 4.* Si juſtus vix ſalvabitur: peccator, & impius ubi parebunt? *1. Pet. c. 4.*

Mais enfin, examinons la juſtice de vos prétentions dans la conduite de l'affaire du Salut. Voyons par quel titre vous pouvez prétendre à ce Royaume, qui ne ſe donne qu'à ceux

ceux qui réſiſtent à leurs deſirs, vous qui ſuivez vos inclinations en toutes choſes. Car où ſont vos bonnes œuvres, vos aumônes, vos pénitences? Que faites-vous enfin pour mériter une couronne qui n'eſt promiſe *qu'a celuy qui aura dignement combatu?* Un établiſſement temporel coûte tant de pas, tant de ſoins, tant de peines, tant d'inquietude; & l'on eſpere qu'un établiſſement éternel ne doive rien coûter? Prétendez-vous mériter, ſans rien faire, cette gloire que les Martyrs n'ont aquiſe que par leur ſang, que les Vierges n'ont remportée que par un renoncement continuel à leurs plaiſirs, & que tant de gens de bien n'eſperent que par une perſeverante fidelité dans la ſouffrance? Eſt-ce que vôtre vie doit être privilegiée plus que celle des autres? ou bien eſt-ce que vous avez quelque aſſeûrance d'être traité plus favorablement au jour de la colere du Seigneur, vous qui avez eû tant de mépris pour ſa miſericorde? C'eſt l'aveuglement ordinaire des gens du monde, dit Saint Grégoire, qui mettent tellement leur eſperance dans les choſes paſſageres, qu'ils n'ont aucune attention aux éternelles; & à force de penſer à la vie qui paſſe, ils oublient le prix d'une vie qui durera toûjours. Leur cœur eſt tellement obſcurci des ténebres de leur eſprit, que la lumiere du jour éternel ne fait plus d'impreſſion ſur leurs ames: les menaces de Dieu, les frayeurs de ſes jugemens, l'incertitude de la mort, les ſuites fâcheuſes de cette affaire que l'Evangile appelle la ſeule affaire importante, ne les touche plus, parce qu'ils n'y penſent pas; & ils ſont

Non coronabitur, niſi qui legitimè certaverit.

Sic cæcitate cordis oculus claudiatur, ut æternæ lucis non intendatur. 18. *Mor. c.* 7.

Spem totam in rebus tranſeuntibus ponunt: habere nulla, niſi quæ tranſeunt, concupiſcunt: cumque nimis tranſeuntia cogitant, manſura nullatenus ſperant. *Ibid.*

ſont ſans inquiétude, parce qu'ils vivent ſans réflexion.

Penſons-y nous autres qui avons de la foy ; tremblons dans l'attente de ce jour terrible, auquel Dieu rendra à chacun ſelon ſes œuvres Imitons les plus grands Saints qui ont travaillé à leur Salut avec une ſainte frayeur. C'étoit l'eſprit des premiers Chrétiens, qui remplis de ces grandes idées que la Foy leur propoſoit, levoient inceſſamment les yeux au Ciel, où étoit leur eſperance, & vivoient dans une crainte perpetuelle des jugemens de Dieu. Ils ne regardoient les treſors de ſa miſericorde qu'au travers des treſors de ſa colere & de ſa vengeance ; & ce grand jour auquel Dieu ſe fera juſtice de tous les outrages qu'on aura fait à ſa clemence, leur paroiſſoit d'autant plus redoutable, qu'ils avoient plus de foy, parce qu'ils en comprenoit mieux les effroyables ſuites. Saint Paul, aprés avoir receû les prémices de la Grace, & les rayons les plus purs de l'Eſprit d'adoption de la Loy nouvelle, diſoit aux Chrétiens de la ville de Corinthe, afin d'exciter leur Foy, en excitant leur crainte : *Qu'il châtioit ſon corps, & qu'il l'aſſujetiſſoit à la ſervitude, pour ne pas s'expoſer à ſe perdre, aprés avoir contribué par ſes prédications à ſauver les autres.* Saint Jerôme avoûë qu'il ne trouvoit point de ſeûreté dans ſa ſolitude : le ſouvenir des divertiſſemens de ſa jeuneſſe ſe preſentoit ſans ceſſe à ſon imagination, pour ſe mêler dans ſes occupations les plus ſaintes : les images du luxe & de la vanité qu'il avoit veûës tant de fois dans les aſſemblées des Dames Romaines, venoient le troubler juſques dans les

Caſtigo corpus meum, & in ſervitutem redigo, ne cùm aliis prædicaverim, ipſe reprobus efficiar. 1. *Cor.* c. 9.

les lieux les plus écartez de ſon deſert : l'auſterité de la vie qu'il menoit parmi les rochers, n'étoit pas cnpable de l'en garantir. Car ſa chair, toute affoiblie qu'elle étoit par le jeûne & par le cilice, faiſoit encore la guerre à ſon eſprit : & parmi les rigueurs les plus grandes de ſa pénitence, il ne laiſſoit pas que d'être ſaiſi de frayeur à la ſeule penſée du jugement dernier. Le ſon éclatant de la trompette qui devoit aſſembler les hommes devant le Tribunal de Dieu, imprimoit dans ſon cœur la terreur du Juge ; & ſon ame eſtoit pénetrée de crainte toutes les fois qu'il retraçoit dans ſon eſprit les traits d'une image ſi pleine d'effroy.

Combien d'autres grands Saints, aprés avoir paſſé leur vie dans les deſerts les plus écartez, pour méditer avec moins de diſtraction le jour terrible du Seigneur, & pour s'y préparer par une longue pénitence, n'ont pas laiſſé que de pâlir aux approches de la mort : parce que la ſainteté de Dieu, & la profondeur incomprehenſible de ſes Jugemens les effrayoit ; & que ni l'auſterité de leur vie, ni la pureté de leurs mœurs n'étoit pas capable de raſſeûrer leurs eſprits contre l'incertitude de ce moment fatal d'où dépend l'Eternité ! Nous apprenons de la Vie des Peres, que Théophile Patriarche d'Alexandrie, ayant vécu dans une grande ſainteté, & étant prés de rendre l'eſprit, diſoit : *Que vous êtes heureux, ô Arſene, d'avoir eû ſans ceſſe devant les yeux cette heure derniere, pour vous y préparer !* Et nous liſons dans le livre dixiéme de cette Hiſtoire, qu'il y avoit parmi les Solitaires dont cét Auteur écrit les Vies, un Anacorete, que

Beatus es, Arſeni, quia ſemper hanc horam ob oculos habuiſti. *Pelag. l 5 de vit. Patrum.*

que la vertu avoit rendu redoutable aux bêtes les plus farouches, ſans avoir pû luy donner de l'aſſeûrance pour ſon Salut. Les Lions parmi leſquels il dormoit, trembloient devant luy effrayez de ſa ſainteté, pendant qu'il trembloit luy-même devant Dieu, effrayé de ſes imperfections & de ſes foibleſſes. Heureux donc celuy qui ſans ceſſe s'humilie ſous la hauteur ineffable des deſſeins de Dieu, dans l'affaire de ſon Salut, & qui tremble toûjours dans la veûë de ſa Juſtice, ſans perdre la confiance en ſes miſericordes! Aprés que ces grands Saints ſe ſont défiez d'eux-mêmes, quel aveuglement ſeroit-ce au pecheur, de ſe croire en ſeûreté? Les plus juſtes ont toûjours été les plus humbles, & ceux dont la vie a été la plus pure, ont été les moins aſſeûrez â la mort: parce que leur Foy leur faiſoit ouvrir les yeux, pour en voir mieux la conſequence.

Mais ſi ces exemples n'étoient pas capables de nous étonner: que la corruption de nos cœurs, la legereté de nos eſprits, l'experience de nos foibleſſes, la multitude des perils dont nous ſommes environnez, la difficulté de ſe ſauver, & qu'enfin la moleſſe, & le relâchement extréme de ces derniers ſiécles nous étonnent. Car dans le déréglement où l'on vit à preſent, qui eſt aſſez pur pour ne jamais faire le mal, & qui eſt aſſez fidele pour faire toûjours le bien? Qui ſçait ſi dans les actions les plus ſaintes on a toûjours agi avec tout le deſintereſſement que demande la pureté de nôtre Religion? Et ſi nos actions ſont pures, nos intentions le ſont-elles? Car le moyen

In nos fines ſæculorum devenerunt. 1. Cor. c. 23.

moyen de démêler tous les plis & replis de nôtre cœur, & de faire un diſcernement juſte du mouvement veritable qui le fait agir ? Il y a au fond de nos ames de certaines foibleſſes qui ſouvent nous ſont inconnuës à nous-mêmes : les plus parfaits ont des delicateſſes ſur leur honneur qu'ils ne voyent pas, ou qu'ils affectent de ne pas voir ; & les plus mortifiez ont des pechez favoris, & des defauts qu'ils cheriſſent, par des tendreſſes ſecretes qu'ils ont pour eux-mêmes.

Que diray-je de la guerre continuelle de la chair contre l'eſprit, où tant de grands hommes ont été vaincus, ſans parler du relâchement ſi ordinaire aux plus gens de bien, leſquels, aprés avoir long-temps marché dans la voye rude de la vertu, ſe ſont laiſſez vaincre à la laſſitude qui leur abbatoit le courage dans les fatigues d'une courſe ſi laborieuſe ? Enfin la foibleſſe de l'homme eſt ſi grande, qu'il eſt preſque toûjours ſujet à ſe méconnoître, s'il ne ſe ſoûvient ſans ceſſe de ſa miſere : c'eſt un vaſe de terre tout prêt à ſe briſer.

Ainſi, que le juſte ſe défie toûjours de luy-même parmi les pieges où ſa vertu eſt expoſée. Car aprés que Sanſon s'eſt trouvé foible dans ſa force, que David s'eſt corrompu dans ſon innocence, que Salomon s'eſt égaré dans ſa ſageſſe, qui ne tremblera ? Ce qui a fait dire à Saint Auguſtin, que *la chûte des forts eſt comme un coup de tonnerre, qui doit jetter la terreur dans le cœur des foibles.* En effet, aprés que les étoilles ſe ſont obſcurcies, & que le Ciel s'eſt ébranlé à la preſence de Dieu ;

Sit ergo ipſus majorum tremor minorum. *Pſ* 50. Ecce ſtellæ non ſunt mundæ in conſpectu ejus. *Job. c.* 25.

Dieu ; aprés que la fidelité de ſes plus grands Serviteurs a paru chancelante, & qu'il a trouvé luy-même de l'impureté dans ſes Anges, les plus purs des créatures : nous autres qui ne ſommes que des vers de terre, paîtris de boûë & de pouſſiere, eſperons-nous d'être inébranlables ? Si les hommes les plus juſtes de l'ancienne Loy reconnoiſſoient des taches ſecretes dans leurs plus grandes vertus, & s'ils ne pouvoient s'empêcher d'avoûër que les œuvres les plus pures de leur juſtice, étoient pleines d'impureté : que ſera-ce des pecheurs qui ont vécu dans la corruption des derniers ſiecles ? Mais où trouver de la ſeûreté ? Car *l'homme eſt aujourd'huy, & il diſparoît demain.* Combien voit-on de perſonnes que la mort ſurprend tous les jours au milieu de leur courſe, occupez de leurs affaires ou de leurs plaiſirs ! Et quelle aſſeûrance peut-on avoir parmi tant d'incertitude ?

Columnæ cœli contremiſcunt ad nutum ejus. *Job. c. 26.*

Ecce qui ſerviunt ei, non ſunt ſtabiles, & in Angelis reperit pravitatem. *Job. c. 4.*

Quanto magis hi, qui habitant domos luteas, qui terrenum habent fundamentum ? *Ibid.*

Ecce inter ſanctos ejus nemo immutabilis. *Job. c. 15.*

Hodie homo eſt, & cras non comparet. *Gerſ. l. 1. c. 23.*

Détrompons-nous donc une bonne fois de toutes les illuſions qui nous empêchent de penſer à nôtre Salut avec toute la crainte & toute la frayeur que nous ordonne l'Apôtre. Retraçons dans nos eſprits ces grandes images de l'Eternité, que la Foy y a autrefois gravées, afin de marcher dans la voye étroite avec toute la fidelité qu'il faut. Ecoutons quelquefois les ſoûpirs & les gemiſſemens des Prophetes, quand ils parlent du petit nombre des prédeſtinez, & de l'effroyable multitude des réprouvez. Conſiderons de quelle maniere Dieu exercera ſes Jugemens, quand le Jour de ſa colere, *ce Jour cruel*, dit le Prophete, ſera arrivé. Soûvenons-nous que le Fils de Dieu, qui vient maintenant chercher la brebis égarée

Ecce dies Domini veniet, dies crudelis. *Iſai. c. 13.*

rée en veritable pere, & avec toutes les inquietudes & les fatigues d'un charitable Paſteur, ſe fera rendre compte de nos actions en Juge d'autant plus ſévere, qu'il a été plus doux & plus miſericordieux. C'eſt luy qui eſt cét Agneau redoutable de l'Apocalipſe, qui deviendra un Lion pour ſe faire juſtice des outrages que les pecheurs auront faits à ſa bonté; & c'eſt alors qu'il paroîtra aux yeux de l'Univers avec tout ce que la Majeſté a de plus terrible. La Lune tombera dans la defaillance, le Soleil s'obſcurcira, les Puiſſances du Ciel ſeront ébranlées, la terre ſera dans l'épouvante, & tous les hommes ſeront ſaiſis de frayeur à la veûë d'un Juge qui ſera inéxorable. Qui pourra ſoûtenir alors tout le poids de ſa colere? Car *c'eſt une choſe épouvantable*, dit Saint Paul, *que de tomber entre les mains du Dieu vivant*. Les hommes ne puniſſent qu'en hommes: mais ce rigoureux Juge, au Tribunal duquel toutes nos œuvres ſeront manifeſtées à la face du Ciel & de la Terre, punira en Dieu, aprés avoir amaſſé un treſor d'indignation, pour faire éclater ſur la tête des pecheurs toute la peſanteur de ſa vengeance. Comme ſa patience n'a point eû de bornes, ſa Juſtice n'aura point de barriere qui l'arrête. Il ſera luy-même accuſateur & juge; & comme il a été le témoin de la foy que nous luy avons promiſe au Baptême, il en ſera le vengeur, ſi nous l'avons violée. Rien ne pourra être caché à ſa veûë: chaque choſe ſe développera à ſes yeux. Toutes les qualitez exterieures de capacité, de puiſſance, de grandeur diſparoîtront à ſa preſence; & chacun ſera jugé ſelon ſes œuvres. Mais que le mo-

Ab ira agni. *Ap.c.* 8. Ecce vicit leo de tribu Juda. *Apoc. c.* 5. Cum agno pugnabunt, & Agnus vincet. *c* 13.

Horrendum eſt incidere in manus Dei viventis. *Heb. c* 10. Omnes vos manifeſtari oportet ante tribunal Chriſti, ut referat unuſquiſque propria corporis, prout geſſit, ſive bonum, ſive malum. 2. *Cor. c.* 5.

moment ſera funeſte, auquel le viſage aimable du Sauveur ſera pour jamais caché aux impies! Ah, mon Dieu, puniſſez-moy dans cette vie, pour me pardonner dans l'autre! faites-moy juſtice dans le temps, pour me faire miſericorde dans l'éternité: que je ſente dés-à-preſent les rigueurs de vôtre colere, pour ſentir toûjours les douceurs de vôtre bonté & de vôtre clemence. Tremblez cependant, ſages du monde, qui n'avez employé que pour vous perdre, cette ſageſſe que Dieu ne vous avoit donnée, que pour vous ſauver. Tremblez Grands de la terre, qui ne vous ſervez de vôtre pouvoir, que pour encourir l'indignation de celuy qui vous l'a donné.

Armabit creaturam ad ultionem. *Sap.* c. 5. Pugnabit cum illo orbis terrarum contra inſenſatos. *Ibid.*

Au reſte ſi ce tribunal terrible du Jugement dernier, ſi cette redoutable aſſemblée des créatures armées, dit le Sage, pour venger les injures faites au Créateur, ſi cette diſtribution publique des peines & des récompenſes, qui ſe fera d'une maniere ſi étonnante au Jour du Seigneur, ſi toutes ces affreuſes images du Jugement dernier, nous paroiſſent des objets trop éloignez, pour exciter nôtre vigilance & nôtre fidelité: que le cours rapide de nos années, la brieveté de nôtre vie, l'incertitude de l'heure de nôtre mort, les égaremens de nôtre voyage, les écueïls de cette dangereuſe mer, ſur laquelle nous ſommes embarquez, & tous les accidens où nôtre condition eſt expoſée, nous obligent du moins à veiller ſur nous, pour n'être pas ſurpris.

Mais auſſi, que les précautions que prennent les Fideles, pour ſe préparer à la mort par une

une grande ſainteté de vie, ne ſoient pas capables de leur donner des aſſeûrances trop préſomptueuſes de leur Salut. Ce n'eſt point ſur nos mérites que nous devons établir nôtre confiance : car ſi le moindre de nos ſoupirs pour le Ciel n'eſt pas en nôtre pouvoir, quelle certitude pouvons-nous avoir de nôtre perſeverance ? Et outre que la grace ne dépend pas de nous, elle n'eſt pas toûjours également favorable : & quand elle l'eſt, on a peine à la conſerver dans un lieu qui luy eſt étranger, & parmi tant d'ennemis. Car le démon dont la puiſſance eſt redoutable, ſe ſert du monde, de ſes charmes, & de nous-mêmes contre nous, pour nous perdre. Ainſi, quelque parfaits que nous ſoyions, ne laiſſons pas que de trembler, en travaillant à nôtre Salut. Si nous avons vécu conformément à nôtre créance, ne nous glorifions point comme ces ouvriers indiſcrets de l'Evangile, qui ſe vantoient d'avoir porté le poids du jour, & l'ardeur du Soleil ; car peut-être, dit le Sauveur, *que les derniers ſeront les premiers, & les premiers les derniers.* Si nôtre conduite eſt irreprochable, & nôtre réputation pure aux yeux du monde, ne nous en orgueïlliſſons pas, puis qu'il s'eſt trouvé des Vierges qui ont été chaſſées des nôces de l'Agneau. Si nôtre morale eſt étroite, ne nous en vantons point; puis que le Phariſien qui jeûnoit deux fois la ſemaine, & faiſoit de grandes aumônes, devint criminel au pied des Autels. Ne comptons point ſur nos bonnes œuvres, aprés que le jeune homme, dont parle Saint Matthieu, qui avoit gardé la Loy, n'eût pas la force de ſuivre le Fils de Dieu, & de garder l'Evangile.

Non eſt volentis, neque currentis, ſed miſerentis Dei. *Rom. c. 9.*

Qui portavimus pondus diei, & æſtus. *Mat. c. 20.* Erunt noviſſimi primi, & primi noviſſimi. *Ibid.* Amen dico vobis, neſcio vos. *Mat. c. 25.* Jejuno bis in Sabbato, decimas do omnium quæ poſſideo. *Luc. c. 18.*

Si nous avons quitté le monde, ne croyons pas pour cela être tout-à-fait en seûreté. Car combien s'eſt-il autrefois trouvé de Solitaires dans les deſerts, qui paſſoient les jours à prier, & les nuits à gemir, & qui aprés s'être meurtris le ſein de coups, & s'être baignez de larmes, dans l'exercice continuel d'une penitence horrible, ſont tombez dans des deſordres effroyables!

Vit. Pat. l. 8. Palladius Evêque d'Helenopolis rapporte qu'un Hermite d'Alexandrie nommé Eron, ayant vécu pluſieurs années dans une ſi haute perfection, qu'il demeuroit les mois entiers ſans prendre d'autre nourriture que celle qu'il recevoit de la participation des ſaints Myſteres par la Communion, fit une chûte ſi prodigieuſe, qu'il s'abandonna à toutes ſortes de crimes. Tout le monde ſçait le malheur d'Eutychés, qui donna du credit à ſon erreur, plus par une morale ſevere, que par une doctrine exacte. Et nous liſons dans Sophronius qu'un Anacorete nommé Sevérian demeura ſur une colonne, proche la ville de Hierapolis, une partie de ſa vie, comme Simeon le Stylite, pour autoriſer une Héreſie. Saint Hilaire aſſeûre que l'Empereur Conſtance faiſoit bâtir des Egliſes, & diſtribuer de grandes richeſſes aux pauvres, pendant qu'il tenoit en priſon les Evêques Catholiques, & qu'il fomentoit l'Arianiſme dans ſon Empire. Tant il eſt vray que les œuvres les plus ſaintes, ſans la Foy & ſans la ſoûmiſſion à l'Egliſe, ſont des aſſeûrances mal fondées pour le Salut. Les ſacrifices même les plus ſanglans de la chair & du corps, ne ſont que des illuſions, s'ils ne ſont ac-

Baron. ad an. Chriſt. 526.

Eccleſiæ tecta ſtruit, ne fidem deſtruat. Hil. lib. contra Conſt. vita functum.

com-

compagnez du ſacrifice de l'eſprit & de la volonté.

Aprés donc que tant de grands perſonnages ſe ſont perdus, en marchant dans la pénible courſe du ſalut, par une confiance trop humaine en l'auſterité de leur vie ; aprés que les plus élevez en la perfection ſe ſont humiliez dans la veûë des deſſeins éternels de Dieu, ſur leur prédeſtination, comme dit le Prophete : qui eſt-ce qui ne doit ſe défier luy-même ? Et ſi les Cedres les plus hauts des montagnes tremblent au ſeul bruit de l'orage, & aux approches de la tempête, que ſera-ce des petites herbes des champs ? Concluons donc avec l'Apôtre, ſoit que nous ſoyions juſtes, ou que nous ne le ſoyons pas, que c'eſt toûjours *avec crainte & avec tremblement*, qu'il faut marcher dans la voye du Salut : car aprés tout, la plus grande précaution que le Chrétien puiſſe prendre pour ſe ſauver, eſt de ſe défier toûjours de luy-même. En effet, on n'eſt éclairé qu'autant qu'on connoît ſes ténebres, & on ne commence à ſentir ſa force, que par le veritable ſentiment qu'on a de ſa foibleſſe. Mais parce que la défiance de ſoy-même devient un obſtacle au Salut, ſans la confiance en Dieu, il importe d'établir cette confiance, en faiſant voir que l'ouvrage du Salut devient aiſé à celuy qui met ſon eſperance en Dieu, & qui s'appuye ſur la fermeté de ſa parole.

Incurvati ſunt colles mundi ab itineribus æternitatis. Habac. c. 3.

CHAPITRE IX.

Qu'il n'eſt pas difficile au Chrétien de ſe ſauver.

MAis ſi le chemin de Salut eſt ſi difficile ; ſi les dangers y ſont ſi grands, & les égaremens ſi ordinaires, qu'il ne faut marcher dans un voyage ſi perilleux qu'en tremblant, qui eſt-ce qui pourra ſe ſauver ? C'eſt ce que les Apôtres objecterent au Fils de Dieu, quand il leur expliqua le myſtere du Salut. Le Sauveur du monde leur répondit, que *ce qui étoit impoſſible à l'homme, ne l'étoit pas à Dieu* ; & il raſſeûre les foibles par ces paroles. Il eſt vray que ſi le Salut de l'homme devoit être l'ouvrage ſeul de ſes mains, ce luy ſeroit une choſe impoſſible, qui devient aiſée dés que Dieu s'en mêle. *Ce n'eſt pas moy*, dit Saint Paul, *mais c'eſt la grace de Dieu avec moy.* Ainſi ne tombons point dans cette défiance timide qui faiſoit autrefois trembler les Diſciples. Le bras de Dieu eſt tout-puiſſant, la vertu de ſes paroles peut ſurmonter elle ſeule tout ce qui luy réſiſte. C'eſt à luy qui rend les ames juſtes, d'injuſtes qu'elles ſont, à rompre nos chaînes, & diſſiper nos ténebres. N'alleguons donc point de fauſſes raiſons, pour nous diſpenſer du ſoin de nôtre Salut. Car premierement, Dieu de ſon côté veut nous ſauver : ſecondement, rien ne peut nous en empêcher du nôtre : en troiſiéme lieu, l'affaire d'elle-même n'eſt pas difficile. Ces trois conſiderations bien exa-

Quis ergo ſalvus eſſe poterit ? Reſpondit Jeſus : Apud homines impoſſibile eſt ; apud Deum autem omnia poſſibilia ſunt. *Mat. c. 19*

Non ego, ſed gratia Dei mecum. *1. Cor. c. 15.*

Qui juſtos ex injuſtis facit. *Proſp. de ing.*

mi-

minées pourront ſervir à encourager ceux qui ſe forment trop aiſément des difficultez dans la voye étroite.

Pour ce qui regarde la premiere conſideration, c'eſt une verité ſi établie dans nôtre Religion, que Dieu veut ſincerement ſauver les hommes, que je ne prétens point l'éclaircir davantage. Car je parle à des Fideles, comme j'ay déja dit. Si quelqu'un en doutoit, il n'auroit qu'à conſulter Saint Paul dans ſa premiere Epitre à Timothée, dont tout le deſſein roule ſur cette verité: & la principale raiſon dont cét Apôtre ſe ſert, pour perſuader à ſon Diſciple l'ordre qu'il luy donne de faire prier Dieu pour tous les hommes, ſur tout pour les Rois & pour les Grands de la terre, dont la qualité a plus d'oppoſition au Salut, eſt parce que *le Fils de Dieu veut que tous les hommes ſoyent ſauvez.* La morale qu'il établit dans les Chapitres ſuivans, n'eſt fondée que ſur ce principe qu'il approfondit dans ſes autres Epitres, d'une maniere à ne laiſſer aucune difficulté qui puiſſe reſter ſur ce ſujet. Car *Dieu ne nous a point choiſis pour être les objets de ſa colere*, dit ce grand Saint; *mais pour nous ſauver par nôtre Seigneur* JESUS-CHRIST. Et aprés que le Sauveur du monde a pris la forme d'un eſclave, comme dit cét Apôtre; aprés l'impatience qu'il a fait paroître aux hommes de répandre ſon Sang pour eux, afin d'appaiſer ſon Pere, en recevant luy-même les coups dont ſa Juſtice nous vouloit fraper: qui pourra douter de la ſincerité de ſon amour? L'empreſſement de ſon zele pour nôtre Salut fut ſi grand, que la ſoif dont il parut ſi alteré

Omnes homines vult ſalvos fieri. 1. *Tim. c.* 2.

Non poſuit nos Deus in iram, ſed in acquiſitionem ſalutis, per Dominum noſtrum Jeſum Chriſtum. *Theſſ. c.* 5.

Non delectaris in perditionibus noſtris. *Tob. c.* 3.

ſur la Croix, n'étoit qu'une foible image du deſir ardent qu'il avoit de nous ſauver.

Per viſcera miſericordiæ Dei noſtri, in quibus viſitavit nos oriens ex alto. *Luc. c. 1.*

Que diray-je de ces entrailles d'une bonté toute paternelle dont parle le Prophete Zacharie, avec leſquelles il vint nous viſiter dans ſon Incarnation? Enfin, que ne fait point ce Dieu riche en miſericorde, comme dit l'Apôtre, pour nous marquer ſon amour? A quelle condeſcendance ne s'abbaiſſe-t-il pas pour nous perſuader qu'il nous aime? Cette patience qu'il a pour ſouffrir nos imperfections; ces meſures qu'il prend, afin que nous ne ſoyons pas tentez au-delà de nos forces; ces ménagemens auſquels il s'aſſujetit pour épargner nos foibleſſes; ces lenteurs de ſa juſtice dans la punition de nos crimes; ces graces prévenantes pour nous éloigner du peché; ces invitations, pour attirer nôtre confiance dont l'Ecriture eſt pleine; ces plaintes qu'il fait dans ſes Prophetes, quand on ne s'adreſſe pas à luy; ces paraboles de la Brebis égarée, de l'Enfant prodigue, & de toutes les autres expreſſions de ſa bonté; ces réjoüiſſances du Ciel & de toute la Cour celeſte à la converſion d'un pecheur; & mille autres marques de ſa tendreſſe, nous doivent ſans ceſſe exciter à une confiance vrayment filiale envers un ſi bon Pere, & à nous reprocher la dureté de nos cœurs, ſi nous doutons qu'il nous aime. Car il eſt *ce Paſteur* de l'Evangile, *qui donne ſa vie pour ſon troupeau*, & qui ne peut voir aucune de ſes brebis dans l'égarement qu'il ne ſoit prêt de quitter les autres, leſquelles ſont en ſeûreté, pour courir aprés celle qui eſt en danger de ſe perdre. C'eſt luy enfin, qui pour nous ap-

Deus autem qui dives eſt in miſericordia, propter nimiam ſuam charitatem quâ dilexit nos. *Epheſ. c. 2.*

Fidelis Deus qui non patietur vos tentari ſupra id quod poteſtis. *1. Cor. c. 10.*

Gaudium erit ſuper uno peccatore pœnitentiam agente. *Luc. c. 15.*

Bonus paſtor dat animam ſuam pro ovibus ſuis. *Joan. c. 10.*

pren-

prendre encore mieux l'empreſſement de l'amour qu'il a pour nous, par le deſir dont il brûle de devenir l'Epoux de nos ames, nous propoſe la parabole des Invitez aux nôces de l'Evangile, & qui ne peut voir ſans douleur l'orgueïlleux refus qu'on luy fait de s'y trouver ſous de méchans prétextes, & par de fauſſes excuſes.

De quelque ſéverité qu'il uſe à l'égard du pecheur, il menace long-temps avant que de punir, pour être obligé de ne le pas faire; & par une bonté ineffable, il nous ménage d'autant plus, que nous ſommes foibles. Plus le mal eſt dangereux, plus il fait paroître de puiſſance en le gueriſſant. Car quelque grande que ſoit nôtre méchanceté, elle a ſes bornes; & la bonté de Dieu n'en a point. La profondeur du crime ne peut épuiſer l'abîme de ſa miſericorde: dans quelque abandon que le peché jette l'homme, ce miſericordieux Sauveur a compaſſion de ſa miſere, parce qu'il connoît la grandeur de ſa foibleſſe; & pouſſé par l'amour extréme dont il nous a aimez, *il nous invite luy-même à eſperer en ſes bontez*, dit Saint Auguſtin, *lors que nous provoquons ſa colere par nos réſiſtances.* Car il veut encore plus ardemment nôtre Salut, que nous ne le voulons: il nous prie de ne pas nous perdre, ajoûte le même Saint, & que nous ayions pitié de nous; mais combien de fois nous l'a-t-il demandé, ſans pouvoir l'obtenir? Quoy! un Sauveur ſi aimable, & un Médiateur ſi puiſſant, n'aura pas le credit de s'attirer nôtre confiance dans une affaire où nous avons tant d'interêt? Voilà quelle eſt la diſpoſition du côté de

Nos te provocamus ad iram: ut nos ad miſericordiam. *L. 1. de viſit. infirm.*

Deus te rogat, ut tui miſerearis, & non vis: cauſam apud te agit, & non poteſt impetrare. *Aug. Serm. 102. de Temp.*

Dieu pour nôtre Salut : voyons quelle eſt la nôtre.

C'eſt la ſeconde conſideration. Mais ſi nôtre foibleſſe même peut nous être utile pour gagner le Ciel, & ſi nôtre propre miſere peut y contribuer, qu'y a-t-il de nôtre coté qui puiſſe nous empêcher de nous ſauver ? Donnons-nous donc bien de garde de tomber dans le découragement, parce que nous ſommes revêtus d'une chair infirme : que la legereté de nôtre eſprit, & la foibleſſe de nôtre volonté ne nous effraye point. Car ſi l'indignité de nôtre condition, & la corruption de nôtre nature n'a pas empêché le Fils de Dieu de nous faire grace, en ſe faiſant nôtre Rédempteur : nôtre miſere ne l'empêchera pas d'acomplir l'ouvrage de nôtre rédemption. Si nôtre ingratitude & nôtre méchanceté ne l'a pas rebuté : nôtre foibleſſe & nôtre ignorance ne le rebutera pas. Ainſi, regardons les miſericordes que Dieu nous a déja faites tant de fois pendant la vie, comme un gage & une aſſeûrance des miſericordes qu'il nous fera dans l'éternité. Si la voix de nos crimes nous trouble comme David, ſouvenons-nous que le Fils de Dieu a répandu ſon Sang dans la Croix, pour nous en purifier. Si nos foibleſſes nous découragent, penſons que les ſujets les plus foibles deviennent les plus forts dans ſes mains. C'eſt ſur nôtre propre infirmité qu'il fait triompher la puiſſance de ſa grace. Le Publicain qui ſe reconnut criminel devant Dieu, fut juſtifié par le ſentiment humble de ſon état. Car la foibleſſe même devient un inſtrument de force, & une ſource de grace

Lorpè à facie meâ verba delictorum meorum. *Pſal.* 21.

Deſcendit hic juſtificatus in domum ſuam. *Luc.* c. 18.

ce au Chrétien, quand il ſçait la reconnoître.

Ne me dites donc point que vous étes plein de miſeres: car ſi vous le reconnoiſſez ſincérement, cette connoiſſance deviendra vôtre mérite & vôtre vertu. Ne m'alleguez point vôtre état ni vôtre engagement de vie. Raab s'eſt ſauvée dans une profeſſion d'impudicité; Joſeph s'eſt fait chaſte en Egypte; Moïſe s'eſt ſanctifié à la Cour; un Publicain eſt devenu Evangeliſte; un perſécuteur de JESUS-CHRIST eſt devenu un Apôtre; enfin, tant de pecheurs convertis montrent aſſez qu'il y a toûjours quelque rayon prêt à éclairer les plus égarez, & quelque étincelle de grace pour les plus abandonnez. Dieu a ſes momens pour faire miſericorde: c'eſt à nous de les attendre, & de nous y préparer. Des qu'on défie de ſoy, qu'on ſent ſa foibleſſe & ſon aveuglement, qu'on leve les yeux au Ciel pour en implorer la lumiere, & dés qu'on met ſa confiance dans les mérites du Sauveur, on rentre dans la voye du Salut. Cette confiance du cœur eſt comme une voye ſecrete qui parle dans le ſilence le plus profond des autres puiſſances de l'ame, & qui obtient ce qu'elle demande. Vous devien-drez fort, dés que vous aurez recours *à celuy qui donne de la vertu au foible, & de la force à ceux qui s'anéantiſſent devant luy*, dit le Prophete.

Qui dat laſſo virtutem, & iis, qui non ſunt fortitudinem. *Iſa. c. 40.*

Mais apprenez que cette confiance qui opere le Salut, ne peut naitre que de la connoiſſance des perils qui vous environnent, & de l'extréme beſoin que vous avez ſans ceſſe du ſecours de celuy qui peut tout, & ſans le-

quel vous ne pouvez rien. Cette disposition est seule capable de vous relever de l'état le plus déplorable où le péché vous ait réduit. C'est alors que Dieu prend plaisir de faire éclater *l'abondance de sa grace sur l'abondance du peché*, comme parle Saint Paul; & qu'il se plaît à faire plus de miracles pour rappeller un pecheur de ses égaremens, & pour le delivrer de la servitude du peché, qu'il n'en fit pour tirer son Peuple de la servitude de l'Egypte. Que de ténebres à vaincre, que d'abîmes à passer, que de deserts à traverser dans le retour d'une ame égarée! Tous ces Miracles faits en faveur d'un Peuple, pour une liberté temporelle, ne sont que la figure & que l'ombre des efforts de la toute-puissance de Dieu dans la delivrance d'un pecheur pour une liberté éternelle. Car malgré tous les égaremens ausquels nous sommes sujets, nous avons le bonheur d'être d'un Troupeau, dont le Pasteur a mille fois plus d'envie de nous sauver, que nous n'en avons de nous perdre. Enfin, ne luy objectons point l'état de nos affaires & de nôtre fortune, comme un obstacle au Salut, apres que l'Ecriture nous a dit: *Cherchez premierement le Royaume Dieu, & rien ne vous manquera.*

Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia. *Rom. c. 6.*

Superædificare cæteras utilitates destinanti salus, fundamentum est. *Euch. ad Val.*

Quærite primò regnum Dei, & hæc omnia adjicientur vobis. *Mat. c. 6.*

Regnum Dei intra vos est. *Luc. c. 17.*

Vestrum est regnum Dei. *Luc. c. 6.*

La troisiéme consideration est, que l'affaire du Salut n'est pas fort difficile par elle-même: car *le Royaume de Dieu est au dedans de vous*, c'est-à-dire en vôtre pouvoir; & pour se sauver, il ne faut que le vouloir. *Demandez*, dit le Sauveur du monde, *& l'on vous donnera; cherchez, & vous trouverez; frapez à la porte, & l'on vous ouvrira.* Ayez de l'attention pour l'affaire

Petite & dabitur vobis: quærite, & invenietis pulsate, & aperietur vobis. *Luc. c. 21.*

de

de vôtre Salut, & vous vous ſauverez. C'eſt un treſor caché qu'on ne trouve qu'en le recherchant avec ardeur: c'eſt une pierre précieuſe qu'on n'aquiert qu'en l'achetant. Car enfin *tout eſt poſſible à celuy qui croit*, dit le Sauveur du monde: & ce n'eſt ſouvent que la ſeule foibleſſe de nôtre Foy, qui nous rend le Salut difficile. Le chemin de la vertu n'eſt pénible qu'à celuy qui ſuit ſes deſirs: dés qu'on a aſſez de force pour y réſiſter, on ne trouve rien que de deſagréable & d'horrible dans le peché: la vertu devient aiſée à ceux qui ont aſſez de fidelité & de perſéverance pour la pratiquer. Le chemin n'en eſt rude qu'aux ames lâches. Cette voye étroite s'élargit dés qu'on y marche, parce qu'on s'accoûtume peu à peu à faire par amour ce qu'on a commencé à faire par crainte. *Les voyes dures & difficiles* dont parle David, deviennent des ſources de douceur & de joye à celuy qui croit: il redouble ſa confiance & ſon courage, à meſure qu'il trouve des obſtacles & des difficultez: il eſt ſi perſuadé qu'on ne peut trop acheter une gloire qui durera toûjours, qu'il ne compte pour rien tout ce qu'il ſouffre, afin de l'aquerir. C'eſt par la Foy qu'il voit dés l'entrée de la courſe cette couronne qui ne l'attend qu'à la fin. C'eſt alors qu'on commence à haïr ce qu'on avoit aimé, & que Dieu ſe fait ſentir, & en répandant dans l'ame une étincelle de ſon amour, & en luy faiſant connoître que c'eſt s'aimer, que de ſe haïr de la ſorte.

Omnia poſſibilia ſunt credenti. *Mar. c. 9.*

Ego cuſtodivi vias duras. *Pſal. 16.* Semitæ illius pacificæ. *Pr. c. 3.* Miſericordiæ initium ſtillans in eos. *Mac. l. 2. c. 8.* Qui odit animam ſuam, in vitam æternam cuſtodit eam. *Joan. 12.*

Qu'y a-t-il enfin de rude & de pénible dans la voye du Salut, qui ne ſoit adouci par la grandeur de la récompenſe que Dieu promet.

met au Chrétien ? Et quels murmures nôtre impatience peut-elle nous arracher dans nos souffrances, que cette esperance ne soit capable d'étouffer, quand elle est une fois bien établie dans l'ame ? Aprés tout, considerons ce que Dieu demande de nous, pour nous sauver, & voyons si c'est quelque chose de si difficile. *Il ne veut que ce qui est en nôtre pouvoir, & il ne demande que nôtre propre avantage*, dit Hugues de Saint Victor. Si le joug qu'il nous impose étoit pesant, si la loy étoit pénible, nôtre lâcheté pourroit avoir des prétextes ; mais il ne veut qu'un esprit soûmis à ses volontez, & qu'un cœur touché de son amour : qu'y a-t-il de plus raisonnable ? Ne le mérite-t-il pas ? Car, *qu'est-ce que nôtre Seigneur veut de vous autre chose, sinon que vous ayiez pour luy une crainte respectueuse, que vous marchiez dans ses voyes, & que vous l'aimiez*, dit Moïse au Peuple d'Israël ? Mais quand ce même Dieu met son Royaume éternel à un prix si vil, que de le vendre pour un morceau de pain donné à un pauvre : peut-on être excusable de ne pas acheter une chose de si grand prix, à si bon marché, dit Saint Pierre Chrysologue ? Car ce n'est point par les miracles, ni par les actions d'une vertu rare, ni par les œuvres d'une charité éclatante, ni par les pénitences extraordinaires, ni par des retraites dans les solitudes les plus écartées, ni par des austeritez affreuses qu'il faut aller au Ciel. Il y aura bien des gens, dit Saint Matthieu, qui diront au jour terrible du Seigneur, *N'avons-nous pas prophetisé en vôtre nom, n'avons-nous pas fait des miracles ? à qui il répondra, Je ne vous*

Non exigitur à nobis, nisi quod nostrum est, & quod bonum nostrum. *L. 1. de Sacr.* Memento creatoris tui, antequàm obtenebrescat sol. *Eccl. c. 12.* Et nunc Israël, quid Dominus Deus tuus petit à te, nisi ut timeas Deum tuum, & ambules in viis ejus, & diligas eum? *Deuter. c. 10.* Deus regnum suum fragmento panis vendit : quid excusare poterit non ementem, quem tanta utilitas venditionis accusat ? *Serm. 41. de Jejun. & Eleem.* Multi dicent in illa die : Domine, nonne in nomine tuo pro-

vous connois point. Car ce n'eſt ſouvent que par des vertus ordinaires, mais animées d'une foy vive, & d'une eſperance humble, qu'on ſe ſauve. Ce ſera un homme du commun, qui aprés avoir vécu dans la perſéverance, & dans la fidelité d'une vie commune, mais Chrétienne, & dans l'état où Dieu l'a mis, qui dira avec David : *J'ay marché dans la voye du Seigneur, & je n'ay point commis d'infidelité contre luy : & ce Dieu qui eſt juſte, me récompenſera ſelon la pureté de mes actions.* Ce ſera une veuve humble & modeſte, qui ayant renoncé à la vanité, & ſe proſternant au pied des Autels, s'écriera comme Judith : *Ecoutez, Seigneur, la priere humble d'une miſérable, qui n'a d'appuy que de la ſeule confiance qu'elle a en vôtre miſericorde.* C'eſt un affligé, qui fera éclater la voix de ſa patience & de ſon affliction, & qui attendra paiſiblement l'heure de la mort, comme Job. C'eſt un homme de bien qui exhortera ſes freres à penſer à leur Salut, comme Tobie. C'eſt un pauvre ſemblable à celuy dont parle le Sage, qui marchant dans la ſimplicité de ſon cœur, vaut mieux que le riche qui va à la grandeur par des chemins écartez. C'eſt un Religieux caché dans le fond de ſa Cellule, qui médite jour & nuit la Loy du Seigneur, & qui aprés avoir été fidele dans les petites choſes, ſera établi ſur les grandes, comme le ſerviteur de l'Evangile. C'eſt une femme de qualité détrompée du monde, qui n'a plus rien dans l'eſprit que l'eſperance de l'autre vie, laquelle luy rend mépriſables toutes les vanitez de celle-cy. C'eſt un dévot qui ſe borne à la perfection de ſon état, comme à celle que Dieu de-

phetavimus, & in nomine tuo multas virtutes fecimus? & nunc confitebor illis: quia nunquam novi vos. *Matth. c. 7.* Retribuet mihi Dominus ſecundùm juſtitiam meam, & ſecundùm munditiam manuum mearum, quia cuſtodivi vias Domini, & non egi impiè à Deo meo. *1. Reg. c. 22.* Exaudi me miſeram deprecantem, & de tua miſericordia confidentem. *Jud. c. 9.* Audiet Deus clamorem ejus, cùm venerit ſuper eum anguſtia. *Job. c. 27.* Expecto donec veniat immutatio mea. *Job c. 14* Pergebat ad omnes qui erant in captivitate, & monita ſalutis dabat eis. *Tob. c. 1.* Quia ſuper pauca fuiſti fidelis, ſuper multa te conſtituam. *Matth. c. 25.*

mande uniquement de luy ; perſuadé qu'une vertu commune dans ſa profeſſion vaut mieux qu'une vertu extraordinaire hors de l'état où Dieu l'appelle. Car enfin, la voye ſeûre pour le Ciel, eſt d'être fidele à ſon état.

Nous liſons dans Palladius, que Saint Paphnuce, aprés avoir méne dans le deſert une vie fort auſtere, demanda à Dieu qu'il luy fît connoître s'il y avoit quelqu'un qui luy reſſemblât : un Ange luy apprit qu'il y avoit dans la ville d'Heraclée, qui n'étoit pas éloignée, un Joûëur de flûte, qui gagnoit ſa vie à ce mêtier-là, auſſi homme de bien que luy. Il arriva preſque la même choſe à deux Hermites dont il eſt parlé dans la Vie des Peres, qui aprés avoir long-temps demeuré dans une ſolitude profonde, & vivant dans la chair, ſans vivre ſelon les deſirs de la chair, maltraitant leur corps par les rigueurs d'une ſévere penitence, & dans un détachement de toutes choſes, s'aviſerent de demander à Dieu s'il y avoit au monde quelque ame plus détachée qu'eux, & qui fut dans une plus grande perfection. L'Ange qui s'apparut à eux, ſans les renvoyer bien loin, leur apprit que dans le voiſinage de leur Deſert, il y avoit un Berger & une Bergere, qui en gardant leur troupeau, & vivant d'une vie commune, mais humble & fidele, étoient devenus plus agréables à Dieu qu'eux deux.

Cela nous apprend que la fidelité à ſe perfectionner dans ſon état, ſans vouloir s'élever indiſcretement à des voyes trop recherchées, eſt ce qui plaît le plus à Dieu ; & qu'une grande pureté de mœurs, jointe à une grande ſim-

ſimplicité de vie, eſt la plus grande de toutes les perfections. Dieu, qui eſt ſimple, ſe plait aux ames ſimples; car il prend plaiſir à couronner leurs moindres vertus, d'une couronne qui ne flêtrira point: il promet ſon Paradis à un verre d'eau donné en ſon nom. Ce qui faiſoit dire à Saint Paul, quand il conſideroit la récompenſe des petites peines de la vie preſente, qu'il trouvoit qu'elles n'avoient aucune proportion avec cette couronne immortelle, que Dieu promettoit à ſes Eleûs, parce qu'*un moment court & leger d'affliction, produiſoit un poids éternel de gloire.* Ah! ſi nos moindres actions, dit Saint Bernard, toutes paſſageres qu'elles ſont, peuvent être des ſemences de l'éternité; ſi un moment qui n'a pas de durée, peut mériter une récompenſe qui durera toûjours: quel aveuglement de perdre, je ne dis pas tant de temps, mais tant d'éternitez de plaiſirs & de gloire, que nous pourrions mériter?

Cum ſimplicibus ſermocinatio ejus. *Prov. c. 3.* Quicumque potum dederit uni ex iſtis calicem aquæ frigidæ tantùm in nomine meo, non perdet mercedem. *Matth. c. 10.* Momentaneum & leve tribulationis noſtræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis. *2. Cor. c. 4.*

Au reſte, ſi cette gloire n'eſt pas capable de nous toucher, du moins que la facilité qu'il y a à la mériter nous excite. Nos eſprits pourroient devenir capables des grandes choſes, ſi nous les accoûtumions à mépriſer les petites: & nous n'aurions pas de peine à goûter le Ciel, ſi nous ſçavions nous dégoûter peu à peu de la terre. Qu'heureux ſont ceux *à qui il eſt donné de connoître le myſtere du Royaume de Dieu!* Et en verité, ce monde qui n'eſt que corruption, cette terre remplie de miſeres, cette vie pleine de larmes & d'afflictions, méritent-elles qu'on les préfere à la gloire dont la Toute-puiſſance de Dieu veut combler ſes Eleûs? Quoy! ſi tant de Martyrs n'ont point eû

Non tranſeunt opera noſtra ut videntur, ſed temporalia quæque veluti æternitatis ſemina jaciuntur. *Bern. Serm. 25. ad Cler.* Vobis datum eſt noſſe myſterium regni Dei. *Luc. c. 8.*

de

de peine à donner leur ſang ; ſi tant de Vierges ont renoncé ſi courageuſement à des plaiſirs qui pouvoient leur être permis ; ſi tant de Fideles ont quitté tout, pour mériter le Ciel : aurons-nous de la peine à donner les ſuperfluitez de nôtre luxe au Sauveur du Monde, qui nous les demande par la bouche du pauvre, pour nous ſauver ? Puis que tout pecheur que vous êtes, *ſi vous faites part de vôtre pain au pauvre*, dit le Prophete, *ſi vous reveſtiſſez le nud ; la lumiere du Ciel éclatera ſur vous, vos bleſſûres ſe refermeront, l'éclat de vôtre juſtice marchera devant vous, & la gloire de Dieu vous environnera.*

Frange eſurienti panem tuum : cùm videris nudum, operi eum..... Tunc erumpet quaſi mane lumen tuum, & ſanitas tua citius orietur, & antecibit faciem tuam juſtitia tua, &c. *Iſa. c. 58*

Car enfin, voicy le temps de clemence & de miſericorde. Ainſi tâchons à ménager avec une vigilance Chrétienne ces précieux momens du Salut, en ce temps de grace qui durera pendant cette vie. JESUS-CHRIST, dit Saint Jean, n'eſt pas venu dans ſon premier avénement, pour juger le monde ; mais pour le ſauver. Prévenons ce redoutable jour de ſa colere, auquel il viendra dans la majeſté de ſa gloire, faire briller aux yeux de toute la terre l'étendart de ſa Croix, d'une lumiere plus éclatante que le Soleil. C'eſt alors que cette glorieuſe Croix, qui a été l'inſtrument de nôtre Salut, fera connoître l'ardente charité de celuy qui s'y eſt laiſſé attacher pour l'amour des hómmes, & qu'elle les convaincra que ce divin Sauveur n'a rien omis de ſa part pour les ſauver. Le ſcandale de cette divine Croix ne durera plus : l'on n'y verra que la profonde ſageſſe, & la force invincible avec laquelle l'affaire de nôtre Salut a été conſommée. *Allons avec*

Non ut judicet mundum, ſed ut ſalvetur mundus per ipſum. *Joan. 3. c. 3.*

In judicium non venit. *Joan c. 5.*

une

une humble confiance, nous jetter au pied de ce ſacré Tribunal de la miſericorde, ſelon le conſeil de Saint Paul, & y prendre des lumieres neceſſaires, pour marcher dans la route étroite de l'Evangile, qui eſt devenuë aiſée depuis que le Fils de Dieu a deſarmé la puiſſance du monde par l'humilité de ſa vie, & par l'ignominie de ſa mort. Si ces conſiderations ne ſont pas aſſez fortes, pour nous encourager à marcher dans la voye du Salut, qui eſt adoucie par le ſecours du Sauveur, qui n'eſt pas plus difficile par nôtre propre foibleſſe, & qui eſt aiſée par elle-même, qu'au moins elles nous faſſent trembler. Car quelle peine ne meriterions-nous pas, ſi nous avions négligé une ſi grande récompenſe qu'on peut meriter ſi facilement? Et de quel ſupplice ne ſerions-nous pas dignes, ſi aprés que Dieu a mis nôtre Salut en nôtre pouvoir par l'aſſiſtance dont il nous prévient, nous étions ſi miſerables que de nous perdre?

Adeamus ergo cum fiducia ad tronum miſericordiæ, ut miſericordiam conſequamur. *Hebr. c 4.*

Confidete, ego vici mundum. *Joan. c. 16.*

Quomodo effugiemus, ſi tantam ſalutem neglexerimus? *Hebr. c 2.*

CHAPITRE X.

Qu'il faut aider à ſauver les autres, pour ſe ſauver ſoy-même.

SI nous ſommes donc bien perſuadez de l'importance qu'il y a en cette affaire, & des conſequences terribles qui en ſont les ſuites: commençons dés à preſent à penſer à ce moment qui nous reſte à vivre, pour ne pas mourir éternellement. Travaillons à meriter

riter ce repos éternel que nôtre Religion nous promet, ſans nous agiter l'eſprit des vaines inquiétudes que cauſe une vie qui doit durer ſi peu. Mais apprenons auparavant, que ce n'eſt pas aſſez de ſe ſauver ſoy-même, ſi l'on n'aide à ſauver les autres. Le veritable Chrétien ne peut pas ſonger à être heureux, ſans enſeigner à ſes freres à le devenir. C'eſt ce que Saint Eucher écrivoit à ſon ami Valerian : *Je ne puis pas penſer à mon Salut, ſans penſer au vôtre, comme au Salut d'un autre moy-même : car je vous aime autant que moy.* En effet, dés qu'on a de la Foy, on penſe à s'unir les uns aux autres, comme des pierres vivantes qui s'entreſupportent, étant poſées ſur la pierre fondamentale, afin de former enſemble un Temple Saint, où l'on honore le Sauveur dans la pureté d'eſprit. Nous ſommes même obligez, par un principe de zele des interêts de Dieu, de travailler, autant qu'il eſt en nôtre pouvoir, à nous aſſocier des compagnons dans la gloire, pour les engager à entrer avec nous dans ce ſacré concert des Bienheureux, qui chantent les loüanges du Rédempteur, & le beniſſent éternellement. Et il faut contribuer à leur Salut, non ſeulement parce qu'ils marchent dans la même voye, qu'ils vont au même terme, qu'ils ſont d'un même troupeau, & qu'ils ont le même Paſteur que nous : mais auſſi parce que c'eſt le plus infaillible moyen de nous ſauver, que d'aider à ſauver ceux avec qui nous vivons. Car rien ſans doute n'eſt plus capable de nous rendre le Sauveur favorable, que de devenir nous-mêmes les Sauveurs de nos freres, en les aidant de

Martha, ſollicita es, & turbaris erga plurima. *Luc, c.* 10.

Cùm te æquè ac me diligam, neceſſe eſt ut ſummum bonum aſſequi te, tanquam me alterum, cupiam *Epiſt. ad Valer.*

Vos tanquam lapides vivi coædificamini in templum Dei. *Aug. in Pſal.* 121.

Si credis, efficieris templum Dei, quia dicit Apoſtolus, Templum enim Dei ſanctum eſt, quod eſtis vos. *Aug. ibid.*

de nos lumieres, & en les édifiant par nos exemples.

C'eſt de cette charité admirable, que Saint Paul diſoit aux Chrétiens de Corinthe : *Je vous montre une voye encore plus excellente que toutes les autres que je vous ay montrées*, pour devenir parfaits, & pour gagner le Ciel, qui eſt d'aimer vos freres. Et peut-on les aimer plus parfaitement, que d'éclairer leurs eſprits de cette divine lumiere du Ciel, dont le moindre rayon efface tous les objets de la terre ; que de les détromper des choſes viſibles, pour les affectionner aux choſes inviſibles ; que de leur faire voir ce vuide & ce néant inconcevable, qui ſe trouve en tout ce que les hommes eſtiment le plus, pour les élever à cette ſainte fierté du Chriſtianiſme, qui fait mépriſer tout ce qui eſt terrible aux ſens, & qui ne fait craindre que celuy qui peut punir d'une peine éternelle ; enfin, que de les inſtruire de tous les motifs qui peuvent leur faire ouvrir les yeux, pour vivre en vrais Fideles, & leur apprendre à ſe ſauver ? C'eſt le ſeul bien qu'on puiſſe procurer à l'ame, & le plus grand témoignage d'amour qu'un Chrétien puiſſe donner à ſon prochain.

Et adhuc excellentiorem viam vobis demonſtro. 1. *Cor.* c. 12. Major horum eſt charitas. 1. *Cor* c 13.

Nolite timere eos qui occidunt corpus, ſed potius timete eum qui poteſt & animam & corpus perdere in gehennam. *Matt.* c. 10.

Ce fut de cét amour dont le Fils de Dieu avoit le cœur embraſé, lors qu'il mourut ſur la Croix pour ſauver les hommes. C'étoit des flammes de ce feu tout celeſte dont brûloient les Apôtres, lors qu'en parcourant le monde, afin d'apprendre à tous les Peuples le Myſtere de la Rédemption, & de leur annoncer le Royaume de Dieu, ils donnoient leur vie pour le ſalut de leurs freres. C'étoit l'eſprit dont étoient animez les Fide-

les

les dans les premiers siecles. Car on ne peut avoir de la foy, sans avoir du zele pour le salut de son prochain, quand une fois on a compris de quelle importance il est de se sauver. Que le grand Saint François Xavier étoit bien persuadé de cette verité, quand en ses voyages de l'Inde il éclatoit en de profonds soupirs, & qu'il fondoit en larmes, voyant que les Marchands de l'Europe avoient été plus diligens à y chercher les richesses de la terre, que n'avoient éte les Missionnaires & les Prédicateurs pour y porter les richesses du Ciel! Heureux celuy qui est sincérement touché de ce sentiment! Car peut-on voir ces peuples, qui sont une partie du Royaume de Jesus-Christ, dans l'égarement où ils sont, sans les secourir, aprés que Dieu le Pere, comme dit le Prophete, a donné à son Fils pour son partage les Nations de la terre, lesquelles sont devenuës les conquêtes de sa triomphante Mort? C'est être en quelque façon le Sauveur du Sauveur même, que de recueillir le prix de son Sang, qui se perd dans ces terres éloignées, par l'ignorance de ces pauvres Infideles, à qui la révelation du Mystere incomprehensible de la Croix n'a pas été faite comme à nous.

Turfel. in ejus vita.

Dabo tibi gentes hereditatem tuam, & possessionem tuam terminos terræ. *Psal. 2.*

Si nous avons donc du zele pour la gloire de Jesus-Christ, & pour l'interêt de son Sang, efforçons-nous avec une sainte ardeur, à ramener la brebis égarée dans son troupeau, & à remettre dans ses tresors cette précieuse dragme de l'Evangile qui s'étoit perduë. C'est à nous, sur qui la lumiere de la grace s'est levée, & à qui Jesus-Christ a prêché, par ses Apôtres, son Royaume éternel, c'est

c'eſt à nous, dis-je, à le faire connoître à ceux qui ne le connoiſſoient pas. Car ce n'eſt pas croire en Jeſus-Chriſt, que de ſouffrir tranquillement qu'on l'ignore.

Mais ſans paſſer les mers pour aller chercher des Infidelles à convertir aux dernieres extrémitez de la terre, commençons à penſer à la converſion de ceux avec qui nous vivons. Et pour nous ſauver nous-mêmes, ſauvons-les, en faiſant reflechir ſur eux quelques rayons de cette lumiere que la Grace a répanduë ſur nous. Apprenons leur ſur tout à connoître la voix du veritable Paſteur, que tant de pauvres brebis égarées n'écoutent plus, pour écouter de faux Prophetes. Conſiderons indifferemment tous les Chrétiens revêtus en quelque façon de Jeſus-Chriſt: ne regardons en eux purement que le Sauveur, ſans diſtinction aucune des conditions qui ne ſont que des diſtinctions charnelles. C'eſt augmenter la gloire du Sauveur, que de le faire connoître: & c'eſt agrandir ſon Royaume, que de luy aquerir de nouveaux ſujets. Enfin, que peut-on faire de plus glorieux à Dieu, que de contribuer à ſauver les ames, parce que c'eſt, pour ainſi dire, le ſauver luy-même, comme il dit dans ſon Prophete, *Afin que vous ſoyiez mon Salut dans les pais les plus éloignez de la terre?* Car ſi c'eſt Jeſus-Chriſt que je viſite, en viſitant le priſonnier; ſi c'eſt luy que je nourris, en nourriſſant le pauvre; ſi c'eſt à luy à qui je fais ce que je fais au moindre des ſiens, comme il l'aſſeûre luy-même dans l'Evangile: n'eſt-ce pas luy que je ſauve, en ſauvant le pecheur?

Omnibus omnia factus ſum, ut omnes ſalvos facerem. *1. Cor. c. 9.*

Qui cùm baptiſati eſtis, Chriſtum induiſtis. *Gal. c. 3.*

Ut ſis ſalus mea uſque ad extremum terræ. *Iſa. 49.*

Quod uni ex minimis iſtis feciſtis, mihi feciſtis. *Matth. 25.*

On

On voit des gens s'attendrir quelquefois ſur la mort temporelle d'un pauvre abandonné de tout ſecours, ou d'un criminel qu'on mene au ſupplice : & il ne ſe trouve perſonne qui ſoit touché de la perte éternelle de tant d'ames, qui vivent aujourd'huy dans le deſordre, entraînées par le déréglement du ſiecle. On feroit conſcience de ne pas ſecourir un affligé qui gemit dans l'oppreſſion, ou de ne pas tendre la main à un aveugle qui s'égare : & l'on ſera aſſez dur, pour laiſſer les perſonnes avec qui l'on vit, vivre & mourir dans leur égarement, ſans écouter l'avertiſſement de l'Apôtre, qui nous exhorte à les ſecourir pour les delivrer de ce feu éternel qui eſt préparé pour la punition de leurs crimes.

Illos ſalvate de igne rapientes. Jud. Epiſt.

Conſidérons que l'ange de ténebres, cet ennemi de Dieu & de l'homme, eſt ſouvent plus ardent pour perdre les ames, que nous à les ſauver. Il n'y a point d'état aſſez mépriſable, point de fortune aſſez baſſe, ni point d'ame aſſez vile qui le rebute. Toutes les conditions des hommes lui ſont égales, tous les lieux luy ſont indifferens, pourveû qu'il arrive à ſes fins. Ses ſupplices mêmes qui s'augmentent à meſure qu'il réüſſit dans ſes pernicieux deſſeins, ne peuvent refroidir l'ardeur qu'il a de nuire à l'homme. Nous qui croyons à l'Evangile, nous dont l'eſprit & le caractere doit être l'amour du prochain, & le zele de la gloire de Dieu, que faiſons-nous de ſemblable, pour aider nos freres à ſe ſauver ? Quel interêt prenons-nous en leur conduite ? Quel ſecours leur donnons-nous par nos conſeils & par

Adverſarius veſter diabolus tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret. 1. Pet. c. 5.

par nos prieres ? Sommes-nous touchez de l'égarement où nous voyons quelquefois nos proches & nos amis ? N'eſt-ce pas ſouvent avec froideur & avec indifference que nous les regardons hors du chemin de Salut ? Et ſommes-nous Chrétiens avec une foy ſi oiſive & ſi languiſſante ?

Mais ſi Saint Paul dit que c'eſt être pire qu'un infidelle, que de n'avoir pas ſoin de ſes domeſtiques : quel jugement doit-on faire de ceux qui ſe ſervent de leur miniſtere comme d'un inſtrument le plus ordinaire à leurs paſſions, par le commerce qu'ils leur donnent dans leurs intrigues les plus criminelles ? Que doit-on penſer de ceux qui pervertiſſent leurs freres par leurs pernicieux exemples ? Que doit-on dire de ceux qui perdent les ames que la Providence avoit confiées à leur conduite, afin de leur ſervir de guide en la voye du Salut ? Ils avoient été établis de Dieu, pour rompre le pain de ſa parole à ſes enfans, & ils les empoiſonnent d'opinions dangereuſes. Et que deviendra le troupeau dont le Paſteur s'égare luy-même ? Quelle ſera la punition de ceux qui doivent être le ſel & la lumiere du monde, leſquels, au lieu d'éclairer les aveugles, fomentent leur aveuglement, & au lieu de préſerver de la corruption ceux dont ils ont la conduite, ſont les premiers à les corrompre, comme dit Saint Chryſoſtome ? Ce ſont ces étoilles errantes, dont parle l'Apôtre Saint Jude, qui portent les ténebres dans les lieux où ils devoient porter la lumiere; & ce ſont ces nuées qui portent l'orage où ils devoient porter la roſée & le rafraîchiſſement. C'eſt principalement

Si quis ſuorum, & maximè domeſticorum curam non habet, fidem negavit, & eſt infideli deterior. *1. Tim. c. 8.*

Animarum impedire ſalutem, eſt perſequi Salvatorem. *Bernard. in ſerm. de Converſ. Pauli.*

Homil. 12. in Matth.

Hi ſunt ſidera errantia, quibus procella tenebrarum ſervata eſt, nubes ſine aqua, quæ à ventis circumferuntur. *Epiſt. Jud.*

lement contre ces faux guides, que le Prophete Ezechiel déploye toute la véhemence de son zele, quand il leur fait dire par le Seigneur: *Je vous avois confié la conduite de mon troupeau, mais vous n'avez pas eû le soin de rappeller de l'égarement celles de mes brebis qui s'y étoient abandonnées: vous n'avez pas recherché celles qui s'étoient perduës; vous n'avez point fortifié les foibles; vous n'avez point gueri les malades. Sçachez donc que pour vous punir de vôtre negligence, je vous rendray responsables de leurs égaremens, & je vous demanderay un compte exact de celles qui se sont perduës sous vôtre conduite.* Je passe sous silence les autres menaces du Prophete contre les Pasteurs froids & indifferens, lesquelles sont terribles. Car rien n'est plus desagréable à Dieu que le manque de zele dans ceux qui sont obligez d'en avoir. D'où il est aisé de conclure, puis qu'il y a tant d'avantage à travailler au Salut des autres, qu'il est dangereux d'en devenir un obstacle.

Gregem meum non pascebatis: quod infirmum fuit non consolidastis, quod ægrotum non sanastis, quod abjectum est non reduxistis, quod perierat non quæsistis. Ecce ego ipse super Pastores requiram gregem meum de manu eorum, &c. *Ezech.* 34.

Quoy qu'il en soit, puis que la plus grande gloire que l'on puisse rendre à Dieu, est de contribuer au Salut du prochain: au moins, si nous n'avons pas le bonheur de luy être utile par nos avis, n'ayons pas le malheur de luy être préjudiciable pas nos exemples.

Mais parce que le déreglement du siecle est monté à un excés qui n'a rien de semblable dans tous les siecles précedens, que la probité est presque éteinte dans le monde, que la profanation de la Religion est universelle, & que le scandale est monté jusques sur l'Autel: armons-nous de toute la force du zele que nous inspire la charité, pour secourir nos freres qui se laissent aller au desordre.

Ele-

Elevons-nous avec une ſainte audace, contre l'impieté qui s'établit peu à peu dans les eſprits. Roidiſſons-nous contre ce torrent funeſte de la coûtume, contre lequel Saint Auguſtin ſe récrie avec tant de force, auquel nous voyons ſuccomber tant d'ames infirmes. Oppoſons-nous au mauvais exemple des Grands, qui corrompent les petits par l'autorité qu'ils donnent au vice. Apprenons aux Fideles à s'affermir contre la corruption générale des mœurs; par la Foy qui leur reſte, dans un temps où elle eſt ſi rare. Prions pour ceux qui ſe laiſſent affoiblir par les conſiderations trop charnelles d'une mauvaiſe honte, dans la profeſſion de la vertu, en un temps où le vice eſt ſi autoriſé. Exhortons les Prédicateurs à faire briller aux yeux des pecheurs, le glaive redoutable de la parole de Dieu avec plus de zele que jamais; encourageons-les à s'armer eux-mêmes de tout ce que nôtre Religion a de plus terrible, pour réveiller les eſprits de l'aſſoupiſſement du ſiecle. Jettons la frayeur des Jugemens de Dieu dans l'eſprit des pecheurs, pour les intimider. Mais auſſi, conſeillons à ceux qui ſont engagez à la conduite des ames, de ſe défaire de cét air auſtere qui décourage les timides. On doit être ſévere, quand on parle en public, parce que les regles générales qu'on donne, doivent être d'une ſouveraine perfection: mais quand on parle en particulier, on doit avoir de la condeſcendance, ſelon le beſoin qu'on trouve en ceux à qui l'on parle, pour ſe proportionner à leur foibleſſe. Il faut avoir du zele contre le peché: il eſt vray; mais il faut avoir auſſi de la patience pour le pecheur. Ainſi, ſoyons humains avec les hom-

Væ tibi flumen moris humani! Conf. l. 1. c. 16.

mes : que l'experience que nous avons de nos propres infirmitez nous apprenne à ſouffrir celle de nos freres : mais ſur tout gardons-nous d'effaroucher par une vertu trop ſauvage, ceux que nous voulons attirer à Dieu. Voyons à quelles condeſcendances s'abbaiſſoit le Sauveur du Monde, pour s'accommoder à la foibleſſe de ceux qu'il vouloit gagner.

Ego pro eis ſanctifico meipſum, ut ſint & ipſi ſanctificati in veritate. *Joan. c. 17.*

Conſiderons enfin ce qu'il fait pour ſauver les hommes. *Je me ſanctifie moy-même*, dit-il, *pour eux, afin qu'ils ſoient auſſi ſanctifiez en verité.* C'eſt-à-dire, qu'il ſe perfectionnoit, pour leur apprendre la perfection. Imitons-le en cela, ſi nous avons un veritable zele du Salut de nôtre prochain, puis que rien n'eſt plus capable de l'aider à ſe ſauver, que de luy en montrer le chemin. Qu'il voye dans la conduite de nôtre vie, par où il faut aller : & afin que nos actions parlent plus que nos inſtructions, devenons parfaits, pour enſeigner nos freres à le devenir comme nous. C'eſt à quoy doivent s'étudier ceux qui ſe mêlent de conduire les ames : car pour être de veritables guides dans la perfection, ils ſont obligez d'en devenir eux-mêmes des modeles ; il faut qu'on voye dans leurs œuvres ce qu'ils conſeillent dans leurs diſcours, & que leur vie ſoit conforme à leurs ſentimens & à leurs maximes. Ainſi convertiſſons-nous nous-mêmes, ſi nous voulons convertir ceux avec qui nous vivons. Soyons gens de bien, pour leur apprendre à le devenir : parce que l'imperfection de ceux qui ſont établis pour ſervir de guides aux autres, eſt le plus grand obſtacle à leur Salut. On n'attire les benedictions du Ciel, pour convertir

les

les peuples, que par une fidelité inviolable à la Grace, & l'on ne ſanctifie perſonne qu'en ſe ſanctifiant ſoy-même. Nous ſerons des inſtrumens parfaits de la gloire de Dieu, dans l'exercice du zele des ames, ſi nous commençons à recevoir les impreſſions que nous devons leur donner, & ſi nous nous perſuadons les premiers de ce que nous leur diſons. Détrompons-nous donc des vanitez de la terre, pour les en détromper, & qu'ils voyent dans la vie que nous menons, ce qu'il faut faire pour ſe ſauver.

CHAPITRE DERNIER.

Concluſion de tout ce Diſcours.

SI aprés tout ce Diſcours, nous ne connoiſſons pas encore l'importance qu'il y a de penſer au Salut: qui pourra nous le faire connoître? Nôtre eſprit peut-il être tranquille dans l'ignorance d'une affaire où il s'agit d'un ſi grand interêt? Eſt-il aſſez miſerable, dit Saint Auguſtin, de pouvoir ſe cacher à ces lumieres, ne pouvant ſouffrir que rien ſoit caché pour luy? Qu'eſperons-nous devenir, ſi nous ne ſommes pas bien inſtruits du lieu où nous devons aller? Enfin, *qui nous montrera les veritables biens que nous devons un jour poſſeder, ſi vôtre lumiere, Seigneur, qui eſt répanduë deſſus nous, n'a pû encore nous les découvrir?* Eſt-ce que nos eſprits ſont trop diſſipez, pour reſſentir une verité qui ne peut être penetrée que par de longues réflexions? Ou bien eſt-ce que

Sic animus humanus cæcus latere vult, ſe autem ut lateat, aliquid non vult? Conf. l. 10. c. 23.

Quis oſtendit nobis bona? Signatum eſt ſuper nos lumen vultus tui, Domine. Pſalm. 4.

nous aimons trop les biens temporels, pour eſtimer ſi peu les biens éternels ?

Mais puis que l'inconſtance des choſes humaines, que l'incertitude de la vie, que cette figure volage & paſſagere des grandeurs du ſiecle, cét éclat trompeur des vanitez du monde, cette fauſſeté des choſes temporelles, puis qu'enfin ce menſonge & cette impoſture preſque univerſelle de la chair, ſont des raiſons trop foibles pour détacher nos cœurs de la terre : qu'au moins les prétentions que nous donne nôtre adoption d'Enfans de Dieu, à un Royaume éternel, que la réconciliation faite entre le Créateur & la créature, que l'aſſociation aux mérites infinis de Jeſus-Chriſt, que le prix ineſtimable de ſon Sang répandu pour nous, que la grandeur des promeſſes de nôtre Religion, & que cette gloire incomprehenſible qui eſt préparée aux Eleûs, ſoient des motifs aſſez puiſſans pour élever nos eſprits vers le Ciel, & pour enflammer nos ames d'un deſir ſincere du Salut. En verité, à quoy ſerons-nous ſenſibles, ſi nous ne le ſommes pas à de ſi fortes conſiderations ? Juſques-à-quand aimerons-nous les ombres & les ténebres de cette malheureuſe vie, & par quel horrible aveuglement préfererons-nous la honteuſe ſervitude de l'Egypte à la glorieuſe liberté des Enfans de Dieu ? Si nous ne comprenons pas encore la neceſſité de l'affaire du Salut, demandons à Dieu qu'il nous donne de la Foy pour la comprendre. Si nous croyons qu'il faut ſe ſauver, vivons conformément à cette créance : car *quiconque croit cette verité, & ne la pratique pas, eſt ſemblable*, dit l'Evangile, *à un inſenſé, qui bâtit ſa maiſon ſur le ſable : la pluye*

Qui audit verba mea, & non cuſtodit ea,

eſt

eſt tombée, les fleuves ſe ſont débordez, les vents ont ſouflé, & la maiſon a été renverſée. Penſons-y donc bien ſerieuſement ; & puis que nous ſommes appellez à un Royaume éternel, mépriſons tout ce qui eſt temporel & periſſable. Juſques-à-quand nos eſprits, élevez qu'ils ſont par les grandes eſperances des biens du Ciel, ramperont-ils dans de miſerables attachemens aux biens de la terre ?

ſimilis erit viro ſtulto qui ædificavit domum ſuam ſuper arenam : deſcendit pluvia, & venerunt flumina, & flaverunt venti, & irruerunt in domum illam, & cecidit. *Matth. c. 7.*

Conſiderons combien eſt vaine la gloire du monde aprés laquelle nous courons, & combien eſt court ce moment que nous préferons à l'éternité. Et puis qu'il n'y a rien de réel & de ſolide dans la vie, que la penſée du Salut : apprenons que le plus haut degré de la ſageſſe humaine, & le comble de la vertu du Chrétien, eſt de renoncer au preſent, dans l'attente de cét avenir, qui ne finira point, & de conſommer une vie pure par une mort ſainte.

Si nôtre cœur eſt encore foible dans l'uſage des choſes temporelles, & parmi les divers accidens où nous ſommes tous les jours expoſez, *affermiſſons-nous par une eſperance inébranlable, aux promeſſes que Dieu nous donne de l'autre vie, puis qu'il eſt fidele* dit Saint Paul. Mais attendons avec une patience humble, & un ſilence plein de reſpect, la fin de cét exil, où le peché nous a condamnez. *Devenons les imitateurs*, comme dit l'Apôtre, *de ceux qui par leur foy & par leur patience, ſont devenus les heritiers des promeſſes.* Suivons l'exemple de ce ſaint Patriarche dont il fait mention, qui avoit toûjours le Ciel devant les yeux, comme le vray païs de Promiſſion, dont celuy de l'Ancien Teſtament n'étoit qu'une image tres-imparfaite. Car cette veûë & cette eſperance

Teneamus ſpei noſtræ confeſſionem indeclinabilem : Fidelis enim eſt qui repromiſit. *Hebr. c. 10.*

Imitatores eorum qui fide & patientia hereditabunt promiſſiones. *Hebr. c. 6.*

est seule capable de nous encourager dans les afflictions de cette vie. Gémissons amerement de la longueur de nôtre pelerinage, & pleurons, comme le Prophete, de la durée de nôtre banissement. Soyons semblables aux voyageurs qui se consolent du mauvais temps, des chemins rudes & difficiles, & des autres incommoditez qu'ils souffrent, parce qu'ils n'esperent de repos qu'à la fin du voyage : que les peines nous animent, puis qu'elles sont des voyes seûres pour aller au Ciel. Si l'affliction nous ébranle, tenons-nous attachez à ce qui subsistera éternellement, & détachons-nous de tout ce qui est perissable. N'examinons point les secrets impenétrables de cette Providence incomprehensible, qui mene les gens de bien au Ciel, par les chemins les plus rudes & les plus difficiles : car si l'adversité les transporte comme un coup d'orage dans le port, sont-ils à plaindre ? Ne nous amusons point aussi à considerer les lieux agréables par où passent les heureux du monde ; ou bien imitons ces Fideles de l'ancienne Loy : quelque beauté qui se presentât à eux sur les rivages du fleuve de Babylone, ils ne s'y arrêtoient que pour gémir aprés leur patrie. Soupirons comme eux aprés elle, sans jamais la perdre de veûë : courons avec de nouvelles ferveurs jusques au bout de la carriere, sans que rien soit capable de nous détourner de nôtre chemin. Redoublons le pas, en marchant dans la voye du Ciel avec d'autant plus d'ardeur, selon le conseil du Prophete, que nos égaremens ont été grands, & qu'ils nous ont éloignez de la voye que nous devions tenir ; & puis que le jour approche, ce jour redou-

Hei mihi, quia incolatus meus prolongatus est ! Psal. 119.

Super flumina Babylonis sedimus, & flevimus, dum recordaremur tui Sion. Psal. 136.

Sicut fuit sensus vester, ut erraretis à Deo decies tantùm, iterùm convertentes, requiretis eum. Baruch. c. 4.

doutable du Seigneur, *Quittons*, dit Saint Paul, *les œuvres de tenebres, & nous revêtons des armes de lumiere.* Marchons pendant qu'il reſte un rayon de jour, de peur que la nuit ne nous ſurprenne. Dépêchons-nous d'entrer dans ce repos éternel que la Foy nous propoſe. Attachons nos cœurs à ce lieu ſaint, où ſont les pures & les ſolides joyes dont ils ſont capables. Enfin, préferons les grandeurs du Ciel pour qui nous ſommes faits, à toutes les grandeurs de la terre, afin de reprendre les ſentimens de cette nobleſſe toute ſainte dont le premier homme a joüi pendant l'état de ſon innocence. Faiſons réflexion de quelle lumiere doit être ſuivie la nuit où nous vivons: & gémiſſons ſans ceſſe aprés cét heureux moment auquel commencera à luire pour nous ce jour éternel qui ne doit point finir. Animons l'ardeur de nôtre Foy, par la conſideration d'une ſi grande eſperance. Faiſons un treſor de bonnes œuvres que nous trouverons dans le Ciel, quand la mort nous ravira tout; & ne cherchons point d'autre aſſeûrance pour nôtre Salut, que celle que tous les Saints ont trouvée dans la défiance d'eux-mêmes, & dans la confiance en Dieu.

Abjiciamus opera tenebrarum, & induamur arma lucis. *Rom.* 13. 12. Feſtinemus ingredi in illam requiem. *Hebr. c.* 4. Ibi noſtra fixa ſint corda, ubi vera ſunt gaudia. *Orat. Dom.* 4. *poſt Paſch.*

Car, mon Dieu, vous êtes ſeul nôtre eſperance. C'eſt vous qui guerirez nos foibleſſes, & qui refermerez nos bleſſeûres: c'eſt vous qui arrêterez les égaremens de nôtre eſprit, & qui affermirez la legereté de nôtre cœur. Sauvez-nous donc du danger où l'orage de cette vie nous expoſe tous les jours: que cette voix qui commande aux tempêtes, & qui dit aux vents & à la mer, *Calmez-vous*, aſſujétiſſe nos paſſions, & rende le calme à

Domine, ſalva nos, perimus. *Matt. c.* 8. Tunc ſurgens imperavit ventis & mari, & facta eſt tranquillitas magna. *Ibid.*

nôtre ame : & que ce bras invincible qui tire la lumiere du fond des ténebres, nous aide à vaincre le charme qui ébloüit toute la terre de l'éclat des choſes viſibles. Diſſipez ce nuage qui nous empêche de voir que nôtre veritable interêt eſt de penſer au Salut. Prononcez ces paroles de vie, dont parle Saint Jean, qui diſſipent les ténebres les plus profondes de l'ame, pour nous faire voir la miſere de nôtre aveuglement, & pour nous faire connoître l'importance des promeſſes que vous nous avez faites. Briſez vous-même nos liens, & détruiſez ce qu'il y a de terreſtre dans nos deſirs, & de ſenſuel dans nos inclinations, comme Saint Auguſtin vous en prioit autrefois. Otez-nous l'eſprit du ſiecle, & nous rempliſſez du vôtre. Il eſt vray que nous n'avons mérité que vôtre colere, parce que nous avons travaillé à détruire dans nous le fruit de vos miſericordes. Mais faites voir, Seigneur, que vous étes plus puiſſant pour nous ſauver, que nous ne le ſommes à nous perdre : que vôtre clemence devienne victorieuſe de nôtre opiniâtreté ; que vôtre bonté impoſe ſilence à vôtre juſtice ; & que nôtre ſalut ſoit la récompenſe de vos peines. Faites éclater ſur nous les ravons de cette ſublime ſageſſe du Chriſtianiſme, qui rend le Fidele ſuſceptible de vos graces, en luy faiſant connoître le prix ineſtimable des treſors du Ciel. Montrez-luy vous-même à préferer une couronne immortelle à une legere ſatisfaction qui doit durer ſi peu, & à ne point regarder ce qui eſt viſible, pour n'eſperer que ce qui eſt éternel. Mais ne nous laſſons point, tout grands pecheurs que nous ſommes, de crier par

Verba vitæ æternæ habes. *Joann. c. 6.*

Contere in nobis terrenas cupiditates, & veteris hominis lutulenta negotia. *Aug. in Pſal. 2.*

par les gémiſſemens les plus profonds de nos cœurs : comme ces ſaints Patriarches de l'ancienne Loy, qui demandoient à Dieu *de leur faire paroître ſa miſericorde, en leur donnant ſon Salutaire.*

Oſtende nobis miſericordiam, & ſalutare tuum da nobis. *Pſal.* 84.

En effet, ce n'eſt que par le Fils que nous devons aller au Pere ; car c'eſt luy qui eſt le Médiateur entre Dieu & les hommes : il eſt luy ſeul, comme dit le Prophete, *l'eſperance de tous les Peuples de la terre, & des extrémitez les plus éloignées de la mer.* Et quand nous aurions converti tout le monde, ce ne ſeroit point en nos mérites qu'il faudroit eſperer, ce ne ſeroit qu'en ſes miſericordes : car *il n'y a point d'autre nom dans le Ciel & ſur la terre, auquel nous devions être ſauvez, qu'au nom de* Jeſus-Chriſt. C'eſt luy ſeul qui doit prendre interêt en nôtre ſalut, parce que nôtre ſalut eſt le fruit de ſes ſouffrances. Achevez-donc, mon Sauveur, ce que vous avez commencé : venez encore vous-même chercher la brebis égarée d'un troupeau dont vous étes le Paſteur : détruiſez en nous nôtre ouvrage, qui eſt l'ouvrage du peché : mais ſauvez le vôtre. Et ſi nous avons été aſſez malheureux pour oublier que nous étions vos créatures, n'oubliez jamais que vous étes nôtre Dieu & nôtre Sauveur.

Omnium finium terræ, & in mari longè. *Pſal.* 64.

Non eſt in alio aliquo ſalus. *Actor.* c. 4. Nec aliud nomen eſt ſub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos ſalvos fieri. *Ibid.*

FIN.

LA FOY
DES
DERNIERS
SIECLES.

Par le P. RAPIN.

A

MONSEIGNEUR

LE CHANCELIER.

MONSEIGNEUR,

Quoy-que je ne ſois pas obligé de rendre compte au public des raiſons que j'ay de vous faire ce preſent : il y a toutefois tant de gloire à mériter quelque part en vôtre eſtime & en vôtre bienveillance, que je ne ſuis ni aſſez modeſte, ni aſſez injuſte, pour ne pas vous en témoigner publiquement ma reconnoiſſance. Mais auſſi pour ne pas gâter par un compliment profane ce qu'il y a de ſaint dans le Livre que je vous offre : je ne vous diray point, MONSEIGNEUR, *ce que le monde vous dit, que le Ciel devoit à un Prince auſſi grand*

que le nôtre un Miniſtre auſſi ſage & auſſi éclairé que vous, afin qu'il n'y eût rien à deſirer à la gloire de ſon Regne, ni à ſa bonne fortune; qu'aprés que ſes Capitaines & ſes Généraux d'Armées ont contribué à rendre ſon Nom terrible à ſes Ennemis pendant la guerre, vous allez rendre ſa perſonne aimable à ſes Sujets, en faiſant garder ſes Ordonnances pendant la Paix, que vous avez déja fait changer de face au Conſeil, par la grandeur avec laquelle vous y préſidez; que ce Tribunal va devenir l'Ecole publique de la Vertu, par l'impreſſion qu'il commence à recevoir de vos lumiéres? que vôtre integrité ſert déja de leçon à nôtre ſiécle, de la maniére dont il faut rendre la Juſtice; que ce qu'il y a de gens bien intentionnez dans le Royaume chercheront à s'inſtruire & à ſe former ſur vos exemples, pour être équitables.

Voilà ce que le monde vous dira, MONSEIGNEUR, *& les complimens que les enfans du ſiécle vous feront dans les maximes d'une prudence mondaine. Pour moy qui n'entens point ce langage, & qui ne dois vous parler qu'en Chrêtien, & dans les maximes de la Morale que je vous preſente: je vous diray que Dieu, qui a commencé à benir vôtre vertu, par tout ce qu'il y a de grand dans la faveur, en vous rendant digne des bonnes graces d'un Prince, qui donne la Loy à toute l'Europe, verſera de nouvelles faveurs ſur vous,*

ſi

ſi vous continuez à regler les fonctions de vôtre miniſtére, ſur la regle de la Foy dont vous faites profeſſion, & dont le Livre que je vous offre vous repreſentera tous les devoirs. Car ne ſemble-t-il pas que malgré la corruption du ſiécle & le déréglement preſque univerſel de nos mœurs, qui nous mene inſenſiblement à l'incrédulité, comme je tâche de faire voir en cét Ouvrage : ne ſemble-t-il pas, dis-je, que ce zele extraordinaire que Dieu vous donne pour la juſtice, eſt une marque qu'il veut encore nous faire miſericorde, puis que c'eſt principalement par l'obſervation des loix qu'on maintient la Foy ?

Ainſi, MONSEIGNEUR, *pendant que vous continuërez à faire fleurir l'Etat par le ſoin que vous prenez de faire garder la Juſtice : pendant que vous n'employerez l'autorité que Dieu vous a donnée, que pour ſoûtenir la ſienne : pendant que l'heritage de* JESUS-CHRIST *vous ſera plus cher que le vôtre, & que vous ferez ſervir à la gloire de la Religion toute celle de l'Etat : nous n'avons rien à craindre du côté de Dieu, Car tout irrité qu'il paroît, en nous abandonnant à nous-mêmes & aux égaremens de nôtre conduite, vous appaiſerez ſa colere, & vous arrêterez le bras de ſa Juſtice déja élevé & étendu ſur nous, pour nous punir de nos deſordres, par la ſuſpenſion de ſes graces.*

C'eſt

EPITRE.

C'eſt à quoy, MONSEIGNEUR, *vous devez employer ce qui vous reſte de vie, que Dieu va prolonger pour le beſoin de nos affaires, qui ne ſeront deſormais qu'avec Dieu: puis que celles que nous avons avec les hommes ſont finies. Ainſi, aprés vous avoir comblé de toutes les benedictions de la terre, il achevera de vous combler de celles du Ciel, qui ſont les ſeules qui vous reſtent à deſirer, & que vous ſouhaite, par toute l'ardeur de ſes vœux & de ſes priéres,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur R. RAPIN, de la Compagnie de JESUS.

AVER-

AVERTISSEMENT.

ENCORE que la Foy des derniers Siécles ſoit la même que la Foy des premiers, ayant toutes deux un même motif & un même objet : la pratique toutefois en eſt ſi differente par la difference des mœurs des premiers Fideles & des derniers, qu'on peut en faire une comparaiſon d'oppoſition, pour nous apprendre comment il faut croire, par la maniére dont ils ont crû, & ainſi confondre nôtre moleſſe par leur ferveur. Mais ce n'eſt pas préciſément ce que j'entreprens en cét Ouvrage que cette comparaiſon. Mon deſſein eſt de faire voir que l'affoibliſſement de la

Foy

Foy de ces derniers Siécles eſt une maniére de diſpoſition à ſa ruine, ſi Dieu n'y met la main.

Et quoy-que ce ne ſoit pas à moy à entrer dans les jugemens de Dieu, en examinant les ſecrets de ſa juſtice ; ni qu'il ne m'apartienne pas de mettre des bornes à ſa miſericorde, comme le reproche Judith au peuple de Bethulie, quand elle fut aſſiegée par les Aſſyriens : je ne laiſſe pas de croire que le remede le plus efficace au relâchement univerſel qui s'eſt gliſſé dans les mœurs des Chrétiens de ces derniers temps, eſt de leur repreſenter la cheûte de tant de peuples, parmi leſquels la Foy s'eſt enfin perduë, aprés s'être ſi fort affoiblie, pour prévenir les redoutables momens de la colere de Dieu, par une vie plus pure, & par une conduite plus reglée. Et je ne fais en cela à l'égard des derniers Fideles, que ce que fit autrefois Ter-

Poſuiſtis vos tempus miſerationis Domini : & in arbitrium veſtrum diem conſtituiſtis ei. *Judit. c. 8.*

Tertulien à l'égard des premiers, quand il leur disoit que *l'état pitoyable de la Religion de son temps l'obligeoit à avertir son Siécle du danger qui le menaçoit.*

Conditio præsentium temporum hanc admonitionem nostram provocat. *De præscrip.* c. 1.

Et quand cét Ouvrage ne serviroit qu'à animer ceux qui ne sont pas Fideles à le devenir, & ceux qui le sont à l'être encore plus : quand il ne seroit bon qu'à accoûtumer nos esprits, par ces importantes matiéres, à souffrir la nourriture solide des grandes veritez de nôtre Foy, & à détourner le cours de la curiosité de ces gens, qui s'amusant à des dévotions frivoles & vaines, deviennent eux-mêmes des Chrétiens vains & frivoles, comme parle Saint Augustin : je croirois n'avoir pas travaillé inutilement : & je m'estimerois heureux, si pour seconder le zele de tant de gens de bien, qui s'occupent à reformer les mœurs pas leurs écrits & par leurs discours, je contribuois,

Christiani nomine, sed re vani. *Aug. in Apocalyp.*

de

LA FOY DES DERNIERS SIECLES.

CHAPITRE I.

Le deſſein de cét Ouvrage.

LA Foy qui nous fait connoître ce qu'il y a de plus incomprehenſible, & de plus myſterieux dans nôtre Religion, en eſt elle-même un des plus grands myſteres: elle ſe cache aux eſprits élevez & ſublimes, pour ſe découvrir aux petits & aux humbles. C'eſt une lumiére aux uns, & un nuage aux autres: ou plûtôt c'eſt un rayon mêlé de tenébres, ſemblable à cette colonne, dont Moyſe parle dans l'Exode, qui éclairoit les Iſraëlites dans leur ſortie d'Egypte, pendant qu'elle n'a-

Inter caſtra Ægyptiorum & caſtra Iſraël erat nubes tenebroſa & illuminans. *Exod. cap.* 14.

n'avoit rien que de noir & de ſombre pour les Egyptiens. Elle propoſe aux hommes une Religion pleine d'obſcurité, & des myſtéres propres à aveugler les eſprits ſuperbes : pendant qu'en humiliant les orgueïlleux ſous des tenébres ſalutaires ; elle inſtruit les humbles qui cherchent avec un cœur ſimple & ſincere.

Sermo ejus carnalibus tenebræ ſunt, & verbum ejus infidelibus nox eſt. *Hilar. in Matth.*

Ce fut par un ſecret ſi inconcevable, que la Foy ouvrit l'eſprit d'une marchande nommée Lydie, de la ville de Thyatire, dont il eſt parlé dans les Actes des Apôtres, pour le rendre ſoûmis & docile à la prédication de Saint Paul : & que la même grace fut refuſée à la Reine Berénice & au Roy Agrippa, qui eûrent tous deux le cœur fermé à la voix de l'Apôtre. Que ce grand Saint, avec des talens naturels ſi admirables, avec la vertu toute puiſſante de la parole de Dieu, & avec toute l'aſſiſtance du Saint Eſprit, ne convertit qu'une femme, & peu d'hommes à Athenes, où l'on ſe piquoit ſi fort de raiſon, & qu'ailleurs il convertit tant de peuples, qui à peine étoient raiſonnables : que le Saint Eſprit envoye Saint André & Saint Thomas prêcher l'Evangile aux nations les plus barbares, & les plus éloignées de la terre, aux Scythes, aux Médes, aux Hircaniens, & qu'il défend á Saint Paul & à ſon Diſciple Timothée de le prêcher en Aſie, qui n'étoit pas loin, & où regnoit preſque toute la ſageſſe, toute la ſcience, & toute la politeſſe qui étoit alors au monde. Ce fut auſſi par cét ineffable ſecret, qu'aucune perſonne de qualité ne crût en JESUS-CHRIST, dit Saint Jean, & que le peuple couroit aprés luy : qu'au

Mulier nomine Lydia, purpuraria, cujus Dominus aperuit cor intendere his, quæ dicebantur à Paulo. *Act. cap. 16. n. 14.*

Agrippa dixit: Volebam Paulum audire. *Act. c. 25.*

Vetati ſunt à Spiritu Sancto loqui verbum Dei in Aſia. *Act. c. 16.*

Numquid ex principibus aliquis credidit in eum, aut ex Phariſæis, ſed turba, &c. *Joan. c. 7.*

qu'au temps des Martyrs on voyoit de la fermeté dans ceux qui paroiſſoient aux yeux des hommes les plus foibles, & de la foibleſſe dans ceux qu'on croyoit les plus forts, comme l'aſſeûre Saint Chryſoſtome. Ainſi ne raiſonnons point avec Dieu ſur une conduite ſi étrange, car il eſt le maître de ſes graces, il les fait à qui il luy plaît.

Loquimur Sapientiam Dei, quam nemo principum hujus ſæculi cognovit. *Paul. 1. Cor. c. 2: Serm. 18. in cap. 9. ad Rom.*

C'eſt cette Foy enfin, qui édifie les petits en ſcandaliſant les grands, humiliant les uns, élevant les autres, claire & intelligible aux ignorans, obſcure & tenébreuſe aux préſomptueux: ſa lumiére faiſant ſentir aux eſprits vains leur ignorance, pendant que ſon obſcurité éclaire les humbles par des tenébres qui ſurpaſſent toute ſorte d'évidence: parce que la ſimplicité de nôtre Religion bleſſe l'orgueïl des ames vaines, qui ne peut penétrer cette profondeur de ſageſſe que Dieu a cachée ſous les voiles de ſa ſainte Parole. Voilà les merveilles incomprehenſibles de la Foy, dont je prétens parler, laquelle aprés tout ne me paroît ni plus myſterieuſe, ni plus inconcevable, que dans la conduite de Dieu ſur les hommes, pour ſe faire connoître alternativement aux uns aprés les autres, ôtant ſes lumieres à ceux qui les avoient, pour les donner à ceux qui ne les avoient pas. Verité la plus redoutable, & peut-être la moins redoutée de nôtre Religion, en ce que par une terrible révolution de grace, Dieu devient ſevére à ceux à qui il n'avoit été que miſericordieux, & miſericordieux à ceux, auſquels il n'avoit été que ſevére: exerçant ſa colere dans les vaſes de ſa miſericorde, & ſa miſericorde dans les vaſes de ſa colere. La rai-

Ut ipſi videantur nunc eligi, qui prius fuerant derelicti. *De vocat. gent. lib. 1.*

raiſon la plus éclairée, qui ne conſulte que ſes lumiéres, ne voit goute dans une conduite ſi étonnante & ſi ſublime : les eſprits les plus penétrans n'y connoiſſent rien, & plus on l'aprofondit, plus on y trouve d'obſcurité.

C'eſt auſſi ce qui donnoit davantage de frayeur au grand Apôtre Saint Paul, lequel tout rempli qu'il étoit des lumiéres les plus pures de la Foy, aprés avoir examiné le malheur des Juifs ſes freres, qui comme des branches naturelles avoient été retranchées de leur tige, afin que les Gentils priſſent leur place, avoûë ſon étonnement & ſon ignorance dans l'Epître aux Romains. Il ne put comprendre, dit Saint Chryſoſtome ; que ce peuple autrefois favori, qui avoit eû l'honneur d'être appellé le Peuple de Dieu, de recevoir ſa Loy, de l'adorer avant tout les autres peuples du monde, d'avoir pour anceſtres les anceſtres mêmes de JESUS-CHRIST, ces Iſraëlites à qui apartenoit l'honneur de l'alliance de Dieu, ſa protection, ſon culte, ſes promeſſes, fuſſent détruits, pour faire place à d'autres peuples, qui n'avoient jamais connu Dieu, & qui n'adoroient que des Idoles. Il n'entend point comment il eſt poſſible que la parole divine ſoit vaine ; que cette promeſſe d'une nombreuſe poſterité faite ſi ſolennellement à Abraham, ſoit anéantie ; que le Fils de Dieu faſſe entrer dans ſon heritage des étrangers en la place des enfans legitimes ; que des barbares, des inconnus, & des idolâtres ayent la préference en ſon amour à une nation, qui a porté la premiére le peſant joug de ſa Loy, qui ne s'eſt occupée que

Fracti ſunt rami, ut ego inſerar. Rom. c. 11.

Chryſoſt. Ser. 16. in cap. 9. ad Rom.

que de la lecture de ſes Prophetes, & qui n'a médité que ſes Myſtéres; que les invitez au banquet du Roy de l'Evangile n'y aſſiſtent pas, & que ceux qui n'y étoient pas invitez y aſſiſtent; que les uns ayent trouvé la verité ſans l'avoir cherchée, & que les autres la cherchent ſans la trouver, ou ſans la conſerver aprés l'avoir trouvée, & que cette terrible prophétie d'Oſée ſoit accomplie : *J'appelleray mon peuple ceux qui n'étoient pas mon peuple, & ma bienaimée celle, pour qui je n'avois que de l'averſion.* Voilà ce qui luy eſt incompréhenſible: mais parce qu'enfin tous ceux qui deſcendoient d'Iſraël n'étoient pas de vrais Iſraëlites, il déclare avec cette autorité dont l'avoit revêtu le caractére d'Apôtre, & la dignité d'envoyé de Dieu; que la cheûte de ce peuple autrefois ſi cheri, étoit devenuë une occaſion de ſalut aux autres peuples, & que la réprobation des Juifs avoit été la cauſe de la réconciliation du monde; que ce treſor de graces qu'ils avoient mépriſées, s'étoit répandu ſur toute la terre, pour en enrichir les nations; & que Dieu avoit permis qu'elles fuſſent toutes enveloppées dans les ténébres de l'incredulité, pour avoir lieu d'exercer ſa miſericorde envers tous les hommes. Mais il ne laiſſe pas d'avoûër qu'il ſe perd dans une conduite ſi profonde: qu'il voit à la vérité une partie de ces ſecrets ſi inconcevables, & qu'il en ignore l'autre: ce qui l'oblige à s'écrier, *O abyſme des treſors de la ſageſſe & de la ſcience de Dieu, que vos jugemens ſont impénétrables, & que vos voyes ſont incompréhenſibles!* Tant il eſt épouvanté d'un myſtere ſi élevé au deſſus de ſes connoiſſances,

Inventus ſum à non quærentibus me, & palam apparui iis qui non interrogabant me. Paul. ad Rom. c. 10. ex Iſa. c. 65. Vocabo non plebem meam plebem meam, & non dilectam dilectam. Rom. c. 9. ex Oſea. Amiſſio eorum, reconciliatio eſt mundi. Rom. c. 11. Delictum eorum divitiæ ſunt mundi, & diminutio eorum divitiæ gentium. Rom. Ibid. O altitudo divitiarum ſapientiæ, & ſcientiæ Dei, quàm incomprehenſibilia ſunt judicia ejus, & inveſtigabiles viæ ejus! Rom. c. 11.

Et comme cét Apôtre s'effrayoit luy-même dans la conſidération des ſecrets de la juſtice de Dieu & des ſecrets de ſa miſericorde, dont il comprend une partie, ſans pouvoir comprendre l'autre : mon deſſein eſt de montrer à nôtre ſiécle, où l'eſprit de la Religion eſt devenu ſi languiſſant, ce cercle de graces, & cette révolution de la Foy qu'il ſemble que Dieu promene de Provinces en Provinces, & de Royaumes en Royaumes, pour exciter la vigilance des Fidelles à conſerver par le renouvellement de leur ferveur un ſi riche treſor : car de quelque côté que nous jettons les yeux ſur les peuples nos voiſins, nous n'y verrons que de funeſtes débris d'une foy éteinte. C'eſt donc pour expoſer aux yeux des Chrétiens ces terribles jugemens de Dieu, capables ſeuls de les réveiller de cét aſſoupiſſement où la corruption des derniers ſiécles les a plongez. Car à une lethargie auſſi profonde qu'eſt celle où l'on vit aujourd'huy, il ne faut que de violens remédes, & que des véritez étonnantes, pour nous obliger à détourner de deſſus nous le poids de ces grandes coleres que Dieu fait éclater ſur ceux qui ont mépriſé ſes miſericordes. Plût à Dieu qu'un objet ſi important tint nos eſprits attentifs, & qu'en retirant nos penſées des baſſes & des frivoles idées qui les occupent, nous puſſions nous attacher quelquefois à ſonder cét abyſme impénétrable des jugemens de Dieu, pour entrer dans ces étonnemens profonds & dans ces frayeurs toutes ſaintes, dont l'eſprit de cét Apôtre étoit ſaiſi, en conſidérant les ſecrets incompréhenſibles de la juſtice divine !

Omnes viæ ejus, judicia. Deut. c. 32.

Nous

Nous tremblerions ſans doute auſſi-bien que luy, nous qui ſommes Chrétiens, & qui conſervons encore de ſi précieux reſtes de nôtre créance, ſi nous pouvions occuper nôtre eſprit d'un ſujet ſi capable de l'effrayer. C'eſt cét effroyable myſtére que Saint Paul expliquoit autrefois aux Juifs pour guerir leur orgueïl, & que j'entreprens aujourd'huy d'expliquer aux Chrétiens, pour guerir leur pareſſe & leur langueur dans la Foy. Heureux ſi en dévelopant les penſées de cét Apôtre je ne les affoiblis pas par les miennes. Voilà le projet de cét Ouvrage, que je tâcheray de renfermer dans l'explication des veritez ſuivantes. I. Quel eſt le prix & l'exellence du don de la Foy qui nous fait connoître Dieu, qui nous fait ſes enfans, & qui éleve le Fidelle au plus haut point d'honneur qu'il puiſſe arriver. II. Qu'étant un don ſi excellent, elle demande de nous une fidélité & une correſpondance parfaite, & nous oblige à une ſouveraine perfection. III. Combien eſt terrible la punition de ceux qui ne répondent pas à un ſi grand don. IV. Que c'eſt pour cela que Dieu a ôté la Foy aux Juifs & aux Chrétiens qui ſont devenus ou infidelles ou héretiques. V. Que la Foy des derniers ſiécles, qui s'eſt refroidie par la relâchement des mœurs, eſt ſujéte à ce malheur. VI Qu'il faut l'éviter par le renouvellement de nôtre ferveur & de nôtre vigilance. Je commence par la premiére verité.

Nolo vos ignorare, fratres, myſterium hoc, ut non ſitis vobiſmetipſi ſapientes. *Rom. c.* 11. Quia cæcitas contigit in Iſraël, donec, plenitudo gentium intraret *Rom. c.* 11.

CHAPITRE II.

Quelle eſt l'excellence & le prix du don de la Foy.

LA Foy eſt cette premiére grace qui détruit en nous l'eſprit du vieil homme, pour y former, par une régenération toute celeſte, l'eſprit de l'homme nouveau. Ce n'eſt ni la chair, ni le ſang, qui opere dans nous cette production ſi ſainte : c'eſt la vertu toute-puiſſante de la parole de Dieu, qui rend feconde au Baptême cette goute d'eau ſterile d'elle-même, & nous ſanctifie, en nous faiſant Chrétiens. C'eſt par là que ſe forme en nous cette nouvelle créature qui eſt l'ouvrage de la Grace. Nôtre naiſſance charnelle eſt l'operation de l'homme, mais nôtre renaiſſance ſpirituelle eſt l'operation de Dieu. C'eſt luy qui produit dans nous cette foy habituelle, d'où ſe forme ce caractére d'adoption, par lequel nous devenons les enfans de Dieu, & les héritiers de ſon Royaume. C'eſt par ce même don de la Foy, que nous nous dépouïllons, dit Saint Paul, de cét eſprit de crainte & de ſervitude, qui a regné dans l'ancien Teſtament, pour recevoir l'eſprit d'amour du Teſtament nouveau : c'eſt par elle que nous ſommes revêtus d'une force toute celeſte, pour faire profeſſion de nôtre Religion au prix de nôtre ſang & de nôtre vie. C'eſt elle qui aſſujétit l'homme à Dieu, en le rendant docile & ſoumis à ſa parole : qui anéantiſſant ſa raiſon, luy fait renoncer à ſa prudence,

dence, étouffer ſes réflexions, réſiſter à ſes propres veûës, pour n'écouter que la voix de ſon ſouverain Maître. C'eſt elle enfin, qui ſous le poids de l'autorité divine, rend eſclave la plus fiére & la plus orgueïlleuſe de toutes les facultez de l'homme, qui eſt l'entendement, pour le captiver ſous le joug de l'obéïſſance.

Et cette Foy que nous recevons au Baptême, & qui nous faït Chrétiens, en nous aſſociant au nombre des Fidelles, eſt la ſemence de cette grace actuelle, qui opere dans nous toutes les actions de vertu que nous pratiquons dans la vie : car il y a une ſi grande diſproportion entre Dieu & nous, que nos eſprits ne peuvent penſer à luy, ni former aucune idée de ce qu'il eſt, que par le ſentiment qu'en imprime la Foy dans nos ames, où tout eſt ſterile ſans cette impreſſion. C'eſt la Foy que vous avez, *qui opere toute vertu dans vous*, diſoit Saint Paul aux Chrétiens de Theſſalonique : ce fut la Foy qui ſoumit le cœur de Lydie pour l'affectionner à la prédication de l'Apôtre Saint Paul. Ce n'eſt ni la chair, ni le ſang, diſoit le Sauveur du monde à Saint Pierre, aprés l'aveu qu'il venoit de faire de ſa divinité ; c'eſt mon Pere qui vous a révelé luy-même ce ſecret, par la Foy qu'il vous a donnée. C'eſt par la Foy que Dieu nous a ſauvez, diſoit Saint Paul aux Romains : ce n'eſt ni par vôtre bel eſprit, ni par cette grandeur d'ame, qui eſt le caractére de vôtre nation : cette grace-la ne vient point de vous ; vous n'y avez nulle part, elle eſt toute pure de Dieu, afin qu'aucun ne s'en glorifie.

Verbum Dei operatur in vobis, qui credidiſtis. 1 *Theſſ.* c. 2.

Ce n'eſt que parce qu'il a eû pitié de nous,

que nous croyons en luy : ce que le Prophéte avoit dit long-temps auparavant d'une autre maniére, parlant de ceux qui croyoient, *Je leur ay donné une docilité d'eſprit, & une ſoumiſſion de cœur pour les rendre capables de me connoître.* Car c'eſt proprement dans la ſoumiſſion d'un cœur humble & docile, que conſiſte cette perſuaſion, qui attache nôtre eſprit à ce que la Foy luy propoſe avec tant de fermeté, que nous ſommes prêts à renoncer à tout pour être ſoumis à Dieu, & à captiver la raiſon qui voudroit s'affranchir du joug que luy impoſe une ſi grande autorité : car enfin la Foy eſt l'ouvrage ſeul de la grace.

Dedi eis cor ut ſciant me. *Jerem.* c. 24. 7.

Ce n'eſt pas à dire, aprés tout, que ce don ſi ſpecial, dont Dieu gratifie ceux qu'il luy plaît, ſoit une excluſion du Salut pour ceux à qui il le refuſe dabord. Dieu qui s'explique par luy-même aux Fidelles en leur donnant la Foy, ne laiſſe pas de s'expliquer aux autres peuples, par la voix des créatures, dont le ſon plus éclatant mille fois que celuy d'une trompette, dit Saint Chryſoſtome, annonce aux hommes les plus indociles, la gloire & la puiſſance de leur Créateur. Il eſt vray que c'eſt un des ſecrets des plus profonds de ſa Sageſſe : pourquoy il s'eſt tellement caché aux premiers Siécles, qu'il n'a laiſſé échapper que les traits les plus groſſiers & les plus imparfaits de ſa divinité, dont il ne parut que de foibles lueurs aux hommes, & qu'il s'eſt manifeſté avec tant d'éclat aux derniers Siécles, pour y découvrir toutes les richeſſes de ſa grandeur, & qu'il a bien voulu réveler ſa Juſtice à la face de toute les nations de la terre ; ce n'eſt pas à nous

Chryſoſt. in epiſt. ad Rom.

Ante conſpectum gentium revelavit juſtitiam ſuam. *Pſal.* 97. Paraſti ante faciem omnium populorum lumen ad

à

à examiner ſes raiſons, qui ſont toûjours juſtes.

revelationem gentium. *Luc.* c. 2.

Mais il n'y a point d'homme raiſonnable, qui au travers des nuages, dont Dieu a voulu ſe cacher aux yeux des infidelles, & parmi l'obſcurité dont il a enveloppé ſes myſtéres aux yeux des Chrétiens, ne découvre un ordre, un arrangement, & une dépendance ſi admirable dans tous ſes ouvrages, & n'y reconnoiſſe la conduite d'une ſouveraine raiſon, & les traits d'une Sageſſe toute divine, plus capables de le ſatisfaire, que tous les raiſonnemens de l'eſprit humain, & que toutes les réflexions de la prudence de la chair. Et cette obſcurité, dont nôtre Foy eſt environnée, n'eſt pas aſſez ſombre, pour empêcher qu'avec un eſprit mediocre, & un peu de bon ſens, on n'ait toûjours de la lumiére plus qu'il n'en faut, pour y reconnoître que c'eſt un Dieu qui en eſt l'Auteur: & de quelque côté qu'on regarde nôtre Religion, on la trouvera ſi raiſonnable, que toute profonde que ſoit l'obſcurité de ſes myſtéres, on n'en ſçauroit douter que par une eſpece d'extravagance. *I'ay trouvé*, dit le Prophete, *dans l'établiſſement de vos Ordonnances, une équité & une raiſon qui les fera durer éternellement.* Ainſi quoy-que ce don de la Foy ſoit tout-à-fait indépendant de l'homme, & qu'il ne puiſſe pas même s'en rendre digne, parce que c'eſt un effet de la ſeule miſericorde de Dieu, il a toutefois aſſez de lumiére pour ſçavoir la demander quand il ne l'a pas, & il peut l'obtenir quand il la demande comme il faut, car la parole de Dieu eſt vraye: *Cherchez, & vous trouverez; frappez à la porte, & elle vous ſera ou-*

Teſtimonia tua credibilia facta ſunt nimis. *Pſal.* 92.

Initio cognovi de teſtimoniis tuis. quia in æternum fundaſti ea. *Pſal.* 118.

Quærite & invenietis, pulſate & aperietur vobis. *Matth.* c. 7.

ouverte. Et comme ce n'eſt qu'en cultivant la terre, qu'un laboureur la fait fructifier : ce n'eſt qu'en cultivant ſon ame par de bonnes œuvres, qu'on devient Fidelle, quand on ne l'eſt pas, comme je diray plus au long dans la ſuite de cét Ouvrage.

Mais l'excellence de ce don conſiſte principalement en ce qu'il ne vient jamais dans une ame, qu'en la compagnie des autres dons, car l'eſperance, la charité, l'amour de la priére, la confiance en Dieu, l'abandon à ſa Providence, la patience, l'humilité viennent toutes de la Foy, comme de leur ſource naturelle ; & il n'y a de vertu en nôtre Religion, qu'autant qu'il y a de Foy. En quoy elle eſt ſemblable à ce don de Sageſſe, dont parle l'Ecriture, qui n'eſt jamais qu'accompagné des autres, qu'elle tient lieu au Chrétien, de prudence, de conduite, & de diſcretion, en luy donnant des principes qui ſe répandent ſur toutes ſes actions, & qu'elle devient en quelque façon l'ame & l'eſprit du juſte, *qui ne vit*, comme dit Saint Paul, *que de la Foy* & des maximes de la Foy. Mais ce n'eſt pas ſeulement par la prééminence qu'elle nous donne, de nous faire enfans de Dieu, & par l'honneur de cette adoption où elle nous éleve, que le prix de cette vertu eſt grand : c'eſt encore particuliérement en ce qu'elle nous éclaire d'une maniére ſi evidente, en levant le voile de deſſus nos cœurs, qu'elle nous remplit d'une lumiére toûjours ſuivie de perſuaſion, quand elle a ſon effét dans toute ſon étenduë. Parce quelle nous fait croire les choſes, quelle nous propoſe avec une certitude qui ſurpaſſe celle des ſens & de la raiſon : elle

Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa. *Sap. c. 7.*

Juſtus ex Fide vivit. *Heb. c. 10.*

ne

ne ſçait ce que c'eſt que d'heſiter, quand elle verroit de tous côtez de l'oppoſition, & de l'impoſſibilité même à ce qu'elle croit : parce qu'elle fonde ſa fermeté ſur la Toute-Puiſſance de Dieu, & ſur l'infaillibilité de ſa parole, ſe ſoumettant humblement à ſon autorité, qu'elle reconnoît pour la regle de ſa créance.

C'eſt alors que le fidelle n'écoutant plus ſa prudence, ſe rend à la voix de Dieu, quand il a parlé : il n'a plus de doute, plus de crainte, plus de défiance, plus d'incertitude : rien ne varie ni ne chancelle dans ſa créance, tout y eſt ſoumis ; & cette ſoumiſſion ſi parfaite, ſi aveugle, ſi univerſelle, n'eſt qu'un effet de la ſouveraine eſtime qu'il a de Dieu : & conſidérant ſa baſſeſſe qu'il compare à la grandeur ineffable & incompréhenſible de ſon Créateur, il fléchit ſon eſprit ſous l'autorité de ſa parole; mettant ſa gloire à s'abbaiſſer devant ſon Dieu, en luy ſacrifiant ſa raiſon, qui eſt le ſeul ſacrifice que l'homme puiſſe faire à Dieu : tout le reſte eſt à luy.

C'eſt en quoy conſiſte le dernier degré de l'excellence & du prix du don de la Foy : car c'eſt par là qu'elle nous fait glorifier Dieu de la maniére la plus haute qu'un Chrétien ſoit capable de le glorifier, parce qu'elle luy fait comprendre tel qu'il eſt ; qu'elle ne luy donne que des penſées conformes à ſa grandeur ; qu'elle luy fait concevoir ſans defaut & ſans imperfection ; qu'il ne doute jamais de ſa puiſſance, le croyant capable de faire des choſes même impoſſibles. Car les penſées que nous formons de Dieu ne peuvent que le deshonorer, tant elles ſont diſpropor-

tionnées à ſon mérite. C'eſt auſſi ſur l'excellente idée que le Chrétien ſe forme de la puiſſance de Dieu, ſur la haute opinion qu'il prend de la ſainteté de ſa parole, & ſur les ſentimens d'eſtime qu'il conçoit pour ſon infaillibilité, qu'il s'accoûtume à captiver ſon entendement, qui n'a rien tant en horreur que la ſervitude & la contrainte. Rien auſſi n'eſt capable de faire tant d'honneur à Dieu qu'un acte de Foy ; car c'eſt la plus grande marque qu'on puiſſe luy donner de la haute eſtime qu'on a de luy, que de vouloir bien le croire ſur ſa parole en des choſes, qui d'elles-mêmes paroiſſent ſi incroyables : d'avoir de la vénération & du reſpect pour cette parole, qui n'eſt venuë à nous depuis tant de ſiécles, que par le miniſtére des hommes, & ſur laquelle il a luy-méme répandu tant de ténébres, cette parole combatuë des ſçavans, conteſtée preſque en tous lieux, qui a trouvé de la contradiction par tout : & renoncer à ſon interêt, à ſon honneur, à ſa vie ſur cette parole.

Suſtinuit anima mea in verbo ejus. *Pſal.* 129.

Et ce fut par une vertu ſi héroïque qu'Abraham rendit tant de gloire à Dieu, comme l'aſſeûre Saint Paul : n'ayant pas la moindre défiance, que la promeſſe qu'il luy faiſoit d'une nombreuſe poſterité ne deût s'accomplir, & que la vertu de concevoir preſque éteinte dans Sara, ſa ſterilité naturelle, ſon âge avancé ne ſeroient point des obſtacles à ſon eſperance. Car quelle force la Foy ne donne-t-elle pas à l'homme, pour ſoûtenir le poids de tant de difficultez tellement inſurmontables à la foibleſſe de ſes lumiéres & à la petiteſſe de ſa raiſon ? Mais comme

Abraham confortatus in fide, dans gloriam Deo, non conſideravit corpus ſuum emortuum &c. *Rom.* 4. 4.

me ce don eſt d'un prix ineſtimable, il demande de nous une grande fidélité, & une grande perfection. C'eſt la ſeconde vérité qu'il faut examiner.

CHAPITRE III.

Quelle fidelité demande d'un Chrétien, un ſi excellent don, & à quelle perfection il l'oblige.

LA Loy ancienne qui n'avoit la vertu que d'engendrer des eſclaves, ne pouvoit faire ceux qui l'embraſſoient qu'enfans d'Abraham: mais la Loy nouvelle qui n'engendre les Fidelles que dans l'eſprit de liberté, leur donne une Foy, qui les fait enfans de Dieu: car Dieu a donné le pouvoir de l'appeller pere à ceux qui croyent en ſon nom. Les Juifs ne l'appelloient que leur Seigneur dans l'eſprit de ſervitude, où ils étoient conceûs & élevez, comme le remarque Saint Auguſtin. Ce n'eſt en effet qu'au Chrétien à qui le Fils de Dieu a appris d'appeller Dieu ſon Pere. Ce ſeul degré d'honneur demande déja une grande perfection de nous, & ce don ineſtimable de cette adoption toute divine où la Foy nous éleve, nous oblige à une fidelité à laquelle les Juifs n'étoient point obligez. Nous nous engageons à vivre chrétiennement, c'eſt-à-dire, à garder l'Evangile dés que nous ſommes Chrétiens. Ce qui faiſoit dire autrefois au Sauveur du monde,

Aug. l. 2. de Serm. Domini cap. 8. Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut Filii Dei nominemur & ſimus. *Ioan. epiſt. 1. c. 3.*

Nisi abundaverit justitia vestra plusquam Scribarum & Pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum. *Matt. c. 5.*

parlant à ses Disciples : *Si vôtre justice ne surpasse celle des Scribes & des Pharisiens*, qui étoient les plus reglez parmi les Juifs, *vous n'entrerez point au Royaume des Cieux* : car les Juifs n'avoient que l'ombre & la figure de la verité que nous possedons : & la promesse qui leur fut faite d'un Sauveur en la Loy écrite, ne s'est accomplie que dans la Loy de grace. Ce Dieu qui étoit leur Maître & leur Seigneur, est devenu nôtre frere, en prenant une chair semblable à la nôtre. Ainsi nous sommes obligez de devenir des membres proportionnez à ce corps si saint, dont le Fils de Dieu est le chef, & à vivre d'une maniére conforme à l'honneur auquel nous avons été appellez, comme Saint Paul y exhortoit les premiers Fidelles : car une plus grande grace demande une plus grande justice. *Autrefois vous n'étiez que tenebres*, disoit cét Apôtre aux Chrétiens de la ville d'Ephese ; *maintenant vous êtes lumiére : vivez donc comme des enfans de lumiére.*

Fratis aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino, ut filii lucis ambulate. *Ephes. c. 5. 8.*

Il est vray aussi que JESUS-CHRIST s'unissant à nôtre chair, par le mystére de l'Incarnation, l'a annoblie par cette union, d'une maniére que Tertullien disoit qu'il n'étoit plus permis au Chrétien de la soüiller par l'impureté de sa vie, prétendant qu'il ne devoit plus y avoir de misericorde dans l'Eglise pour ceux à qui ce malheur étoit arrivé ; en quoy sa sévérité fut condamnée. comme excessive. Mais on voit par là l'idée qu'il avoit conceüe de la pureté de vie à laquelle le Chrétien étoit obligé, depuis l'alliance que Dieu avoit fait avec l'homme C'est aussi ce qui faisoit dire a Saint Paul en l'Epître aux Romains, que ceux qui étoient

Tertul. lib. de Pudicit.

étoient conceûs en JESUS-CHRIST par le Baptême, devoient marcher dans la chair, sans les sentimens de la chair : parce que le Fils de Dieu a fortifié la foiblesse de la chair, éclairant l'esprit par le mystére ineffable de l'Incarnation ; & en enseignant le bien à l'homme, il luy a donné le pouvoir de le pratiquer, ce que l'ancienne Loy n'étoit pas capable de faire : desorte que le peché a été vaincu par le plus grand instrument du peché, qui est la chair. Voilà pourquoy le Fils de Dieu est venu au monde, pour fortifier ce qu'il y avoit de foible en nous, en se faisant semblable à nous. C'est le tresor qu'il nous a apporté en naissant parmi nous : conservons-le ; il ne suffit pas d'être les enfans de Dieu, si nous ne vivons en enfans de Dieu ; & *ce n'est pas assez de ne plus marcher selon la chair*, dit Saint Chrysostome, *il faut marcher selon l'esprit*. Ce n'est que pour nous instruire à la perfection d'une vie Chrétienne, que JESUS-CHRIST naît dans l'obscurité, vit dans l'indigence, & meurt dans l'ignominie. Il n'a tant souffert que pour se faire un peuple dévoüé à son service, & fervent dans les bonnes œuvres, disoit Saint Paul à un de ses Disciples.

Non secundùm carnem ambulamus, sed secundùm spiritum. *Rom. c. 8.*

Chrysost. in epist. 2. ad Corinth.

Qui dedit semetipsum pro nobis ut redimeret nos, & mundaret sibi populum sectatorem bonorum operum. *Ad. Tit. c. 2. 14.*

Mais pour nous exciter nous-mêmes à remplir toute l'étenduë des obligations que nous impose un si grand honneur, nous n'avons qu'à faire réflexion d'où nous avons été appellez, & à quoy nous sommes appellez, des tenébres les plus affreuses du peché à l'heritage d'une gloire qui ne finira point. Et afin que cette réflexion produise en nous les fruits qu'elle doit, ranimons dans nos

cœurs cét eſprit nouveau de la Loy de grace, qui nous fait enfans de Dieu. Car ce n'eſt plus en égorgeant des animaux, & en enſanglantant des Autels, que nous devons l'adorer, & le ſervir; c'eſt en offrant le culte interieur de nôtre eſprit par nôtre Foy, & en faiſant hommage de nôtre raiſon à la raiſon ſouveraine de Dieu. Commençons donc à nous dépouïller du vieil homme, pour nous revêtir de l'homme nouveau, comme dit Saint Paul. Craignons de perdre ces ornemens de la juſtice, dont la grace nous a parez en nous faiſant Chrétiens. Détachons-nous des vains amuſemens de la terre & de l'amour des choſes terreſtres, par l'eſperance que nôtre Foy nous donne de poſſeder un jour ce Royaume qu'elle nous promet; qu'il n'y ait plus rien de déréglé non-ſeulement dans nos actions & dans nos paroles, mais même dans nos deſirs & dans nos penſées. Car enfin, ce n'eſt point pour favoriſer nôtre lâcheté, que Dieu nous a appellez à la connoiſſance de ſon Nom, & qu'il nous a revêtus de cét eſprit de force que la Foy nous a inſpiré dans le Baptême; & ce n'eſt pas pour nous laiſſer languir dans l'oiſiveté d'une vie molle, qu'il nous a fait Chrétiens. Quelle honte ſeroit-ce pour nous, ſi étant appellés aux grandes eſperances que nous propoſe nôtre Religion, nous n'étions fidelles, que pour avoir meilleure opinion de nous, & pour ſuivre plus tranquillement les injuſtes deſirs de nôtre convoitiſe? mais c'eſt pour répondre par nôtre vertu à une ſi grande faveur. Car ſi Saint Paul, aprés les grandes choſes qu'il avoit faites, diſoit qu'il n'avoit encore rien fait, ſi la fidelité de ſa vie

Non eſt ignava & mollis religio, quam profitemur. Hieronym.

ne

ne répondoit pas à la grandeur de la grace : prétendons-nous qu'il ſuffiſe de croire froidement les myſtéres de nôtre Religion, ſans faire paroître nôtre Foy dans nos œuvres ? Car il ne ſervira de rien aux Chrétiens d'être appellez à une ſi grande grace, ſi la pureté de leur vie ne répond à la ſainteté de leur Foy.

Mais quelle eſt cette ſainteté que la Foy demande de nous, & qu'eſt-ce enfin que de vivre chrétiennement ? c'eſt aſſujétir entiérement ſon eſprit à ſa créance. Et c'eſt dans cét aſſujétiſſement parfait que conſiſte la fidélité, & la perfection que demande de nous l'excellence du don de la Foy. Car c'eſt par cette ſoumiſſion ſi univerſelle, qu'on ſe dépouïlle de ſon propre ſens, qu'on renonce à ſon eſprit & à ſa prudence, & qu'on n'examine plus rien, qu'on étouffe ſes propres lumiéres, qu'on s'aveugle ſoy-même, & qu'on ne raiſonne plus. C'eſt Dieu qui a parlé ; on s'y ſoumet dans une ſimplicité qui va juſques à ſupprimer toutes les réflexions humaines. On n'agit plus que par ces voyes ſublimes & élevées de la Foy ; par ces grands principes de nôtre Religion, qui étoient les maximes ordinaires de ceux qui en ont été les fondateurs, & par ce ſentiment intérieur de l'eſprit & de la verité, que le Sauveur du monde a promis aux vrais adorateurs, & aux vrais Diſciples de la nouvelle Loy.

Venit hora, & nunc eſt, quando veri adoratores adorabunt in ſpiritu & veritate. Ioan. c. 4.

C'eſt alors que le Fidelle ne s'appuyant plus que ſur le fondement immuable de la parole de Dieu, n'a plus preſque d'attention aux choſes viſibles, mais ſeulement aux inviſibles, comme Saint Paul dit de Moyſe : tout ce qui eſt ſenſible ne le touche plus, il n'eſt plus

Inviſibilem tanquam videns ſuſtinuit. Heb. c. 11.

fur-

ſurpris de rien ; les évenemens les plus extraordinaires & les plus ſurprenans qui arrivent dans le monde, ne l'étonnent point ; ce qui renverſe le ſens & la raiſon des autres, ne fait pas même impreſſion ſur luy ; ce qui trouble & ce qui ſcandaliſe les ſages de la terre, l'aſſeûre & l'édifie. C'eſt dans la paix & dans le ſilence qu'il reçoit toutes les contradictions qui luy viennent de la part de Dieu & des hommes, & qu'il eſt toûjours content quoy qu'il arrive, parce qu'en tout ce qui arrive il ne voit que la main de Dieu, ſous laquelle il s'humilie avec une condeſcendance qui luy fait ſuſpendre juſques à ſes propres raiſonnemens.

Mais la Foy mene le Fidelle encore bien plus loin, quand il a toute la ſoumiſſion qu'il faut pour la ſuivre ; & elle l'éleve à une bien plus grande perfection, quand il n'écoute plus qu'elle, & qu'il n'agit plus que par ſon mouvement : elle le fait marcher parmi les tenébres dont la Religion eſt environnée, ſans faire de faux pas : il ne voit rien que d'indubitable au travers des doutes & des incertitudes de ceux qui ne croyent pas ; il ne s'égare jamais dans les voyes écartées, & parmi les détours qui égarent les autres. Il ſuit aveuglément cette conduite inviſible de la Providence, dont les reſſorts embaraſſent la prudence de la chair, ſans qu'il s'embaraſſe luy-même : il eſt accoûtumé à faire de grandes choſes, & à ſouffrir de plus grandes peines, ſans croire qu'il faſſe rien de grand, ou qu'il ſouffre rien de conſidérable, à être admiré des hommes, & à trembler devant Dieu, à faire des miracles en tout, & à n'avoir pas meil-

meilleure opinion de luy-même ; ſouffrir ſans ceſſe les deſolations au dedans, & les contradictions au dehors, & être toûjours tranquille ; à vivre ſous le poids & dans l'accablement de toutes les foibleſſes d'une chair auſſi fragile qu'eſt celle de l'homme, ſans s'abbatre, ni ſans s'affoiblir, & être expoſé à mille ſujets de défiance, ſans perdre la confiance en Dieu. La Foy fait encore davantage dans le cœur du Fidelle ; elle luy fait ſoûtenir des combats où l'engage la défenſe des interêts de Dieu, à entreprendre de grands deſſeins que luy inſpire le zele de ſa gloire, à exécuter les choſes importantes que luy conſeille ce zele, pour abolir les abus, réformer les mœurs, combatre l'injuſtice, déſarmer l'erreur, & appuyer la Religion, en s'oppoſant au torrent de l'iniquité & de la corruption.

Voilà quels étoient autrefois ces Chrétiens qui ont établi nôtre Religion : ils trouvoient des treſors dans la pauvreté, des plaiſirs dans la ſouffrance, & des charmes dans l'humiliation, qui nous ſont inconnus. L'honneur, l'interêt, la ſatisfaction des ſens, rien enfin de corruptible & de periſſable ne les touchoit, parce qu'ils avoient l'eſprit plein des grandes idées que la Foy leur donnoit d'un Royaume éternel, qu'ils regardoient avec autant de confiance que s'ils le poſſedoient déja, par l'aſſeûrance que leur en donnoit la Foy. Ils avoient tant de mépris pour la vie preſente, qu'on les voyoit aller en foule jetter aux pieds des Apôtres les biens qu'ils poſſedoient, ne comptant parmi leurs vrais biens que ceux de l'autre vie, & ne regardant les grandeurs du monde que comme des ſon-

ſonges dont ils étoient tellement détrompez, qu'ils n'avoient que du dégoût pour tout cét éclat exterieur des vanitez temporelles. Car c'étoient des eſprits auſſi élevez au deſſus des impreſſions du corps, & de toutes les foibleſſes de la chair, que s'ils euſſent été des Anges, ou qu'ils euſſent été revêtus de la force & de la vertu de Dieu même. L'eſprit de jalouſie, d'envie, de partialité, de diſpute, de diviſion, ne regnoit point parmi eux, car ils n'étoient tous qu'un même cœur & qu'une même ame, portant leurs veûës juſques dans ce fond immenſe des choſes éternelles & inviſibles, pour en faire le ſeul objet de leurs deſirs. Et c'étoit dans un ſentiment ſi élevé au deſſus de tout ce qui eſt terreſtre, qu'ils embraſſoient gayement la perſécution, en embraſſant la Foy, parce que la force de la Foy ſoûtenoit la foibleſſe de leur eſprit. On voyoit leurs cœurs brulans des premiéres ardeurs de ce feu divin que le Sauveur venoit d'envoyer du Ciel, pour embraſer les hommes, & ils ne ſoupiroient qu'aprés les ſouffrances, animez par la Foy des grandes récompenſes qu'ils eſperoient. Mais rien ne les rendoit plus redoutables à leurs ennemis, que leur vertu. La pureté de leur vie, & l'innocence de leurs mœurs faiſoit trembler les démons, & deſarmoit les puiſſances de l'Enfer. L'ombre ſeule de leurs habits gueriſſoit les malades, & leur ſainteté étonnoit toute la nature. Car ils étoient tous des Saints, dit Saint Paul, qui n'appelle dans ſes épitres preſque jamais d'un autre nom les premiers Fidelles: ils étoient Saints dans le mariage, Saints dans les affaires, Saints dans l'uſage du monde & dans le com-

Credentium erat cor unum & anima una. *Actor. c.4.*

Dilectis Dei vocatis ſanctis. *Rom. c.1.*

Collectæ quæ fiunt in ſanctos. *1.Cor. c.16.*

Salutant vos omnes ſancti. *2 Cor. c.13. &c. paſſim.*

commerce de la ſociété. Ce ſont-là les merveilles qu'operoit la Foy dans ces premiers ſiécles, par la pureté de vie qu'elle inſpiroit aux premiers Chrétiens. Car nous liſons dans les Actes des Martyrs de l'Egliſe de Lyon, que Sainte Blandine, qui n'étoit que ſervante, voyant pendant qu'on la martyriſoit, que les bourreaux traitoient les Chrétiens d'inceſtueux, de meurtriers, de voleurs, leurs diſoit, Vous vous trompez, on ne connoît point de crimes parmi nous.

Ce fut la Foy qui fit une femme chaſte, de la femme adultére de l'Evangile; qui fit Zachée liberal, d'avare qu'il étoit, en luy inſpirant le mépris des choſes preſentes, & le deſir des futures: elle qui rendit les Apôtres, de timides & tremblans comme des roſeaux qui s'ébranlent au moindre coup de vent, fermes & intrépides, pour devenir les colonnes de l'Egliſe. Ce fut elle qui fit prier Saint Etienne pour ceux qui le lapidoient, avec une ferveur qui mérita de convertir une partie de ſes bourreaux; elle qui fit retentir aux extrémitez de la terre la voix de l'Apôtre des Gentils, plus terrible aux démons que le tonnerre, & qui le fit paroître devant le tribunal des Rois & des Grands du monde, ſans que cét homme Saint fût ébloüi de leur grandeur. Et ce fut elle qui donna le pouvoir à des hommes, auſſi ſimples & auſſi ignorans que l'étoient les Apôtres, de rendre muets, par la force de leurs diſcours, les Philoſophes les plus ſages & les plus ſçavans qui fuſſent alors ſur la terre.

Ce fut la Foy qui peupla les vaſtes deſerts de l'Egypte, d'un nombre infini de Fidelles de-

de l'un & de l'autre ſexe, leſquels, dans une chair foible, ne vivoient preſque plus d'une vie humaine; mais embraſez d'une ſainte ardeur, qui les faiſoit ſoupirer aprés Dieu, & élevez qu'ils étoient au deſſus des infirmitez du corps, paſſoient les jours dans le travail, & les nuits dans la priére, ne reſſentant preſque plus rien de ces lâches paſſions qui tyranniſent les autres hommes, & menant une vie Angelique dans les miſéres d'une chair fragile. Combien de fois a-t-on veû ces Saints Solitaires dans des corps ſoumis à l'eſprit, tranſpercez d'une chaſte crainte des jugemens de Dieu, ſoupirer aprés le Ciel, & dire comme ces Iſraëlites dont parle David, *Nous nous ſommes aſſis ſur les fleuves de cette Babylone du monde, & nous avons pleuré en nous ſouvenant de vous, ô Sion?* Nous avons gémi dans la captivité de cette miſerable vie, par un ſaint deſir de la terminer, & pour arriver à cette éternelle vie où nous aſpirons. Car ils ſe regardoient comme des voyageurs éloignez de Dieu & de leur chere patrie, pendant qu'ils habitoient dans ce miſérable corps, ſelon la parole de l'Apôtre, & la Loy de Dieu gravée au fonds de leur cœur, par l'impreſſion de l'Eſprit Saint, étoit leur méditation ordinaire.

Scientes quoniam dum ſumus in corpore, peregrinamur à Domino. 2. Cor. c. 5.

Et combien depuis a-t-on veû de Chrétiens animez de ce même eſprit, qui ne ſe contentant pas d'affliger leur chair par des ſouffrances volontaires, alloient dans la chaleur de la perſécution, affronter les tyrans, juſques ſur leur trône, & défier les bourreaux juſques ſur les échafaux, ſans que la foibleſſe naturelle de l'âge, ni la délicateſſe du ſexe, puſſent

puſſent être des obſtacles à l'ardeur qu'ils avoient de répandre leur ſang pour leur Religion ? On les chargeoit de chaînes, mais leur eſprit & leur langue étoient libres, & l'Evangile qu'ils prêchoient n'étoit point enchaîné. On les mettoit en piéces, & ils beniſſoient le nom de celuy pour lequel on les faiſoit mourir. Ce fut cette même Foy, qui dans la ſuite des ſiécles apprit à Saint Alexis la gloire qu'il y avoit de ſe cacher dans la maiſon de ſon propre pere, pour y vivre en étranger, & à être au milieu de ſes proches, ſans en être connu. Ce fut elle qui perſuada à Saint Jean l'Aumônier de faire ſon héritier celuy qui devoit être ſon Juge, en donnant tout ſon bien aux pauvres pour l'amour de Dieu : elle qui preſſa Saint Louis de quitter ſon Royaume, pour aller à la conquête de la Terre-Sainte, & qui ayant été défait par les Infidelles, pris priſonnier, & frapé de peſte, diſoit, *Vous êtes le ſeul de tous les Maîtres, mon Dieu, qui ſoyez digne d'être ſervi parmi les diſgraces, & qui méritiez d'être aimé, lors que vous maltraitez ceux qui vous aiment :* elle qui fit regarder au Pere Charles Spinola de la Compagnie de JESUS, comme un jour de triomphe, celuy auquel il fut condamné d'être brûlé à petit feu au Japon. Car rien n'eſt plus capable d'inſpirer au Chrétien ces grands ſentimens de courage, ces maximes d'une perfection ſublime, & les principes de cette force héroïque, qui met ſa grandeur à s'anéantir devant Dieu, que la Foy.

Evangelium in quo laboro uſque ad vincula quaſi malè operans, ſed verbum Dei non eſt alligatum. 2. Tim. c. 2.

Je ne finirois point, ſi j'entreprenois de raconter toutes les merveilles que cette vertu a operées dans les ames de ceux qui ont ſuivi ſes

ſes mouvemens avec la fidelité qu'elle demande ; quelle fermeté ils ont fait paroître dans l'adverſité, quelle modération dans la proſperité, quel mépris pour la mort, quelle indifference pour la vie, quelle élévation d'ame au deſſus de toutes les grandeurs humaines, qu'ils ne regardoient que comme des illuſions, & ne conſideroient tout ce que le monde a de faſte & d'éclat, que comme une figure paſſagere, qui doit être bientôt effacée.

Præterit figura hujus mundi. 1. Cor. c. 7.

Voilà la perfection où la Foy éléve l'ame du Fidelle : ce qu'elle fait dans un cœur vrayment Chrétien, ce qu'elle eſt capable de faire dans ceux qui répondent à ſes lumiéres ; & voilà ce qu'elle a fait dans des hommes ſujets comme nous à toutes nos paſſions & à toutes nos foibleſſes. Mais quelque puiſſante qu'elle ſoit d'elle-même, elle n'eſt capable de porter de ſemblables fruits, que quand elle a pris racine dans une ame, par les épreuves de la tribulation, & qu'elle s'eſt affermie par les ſouffrances. La Foy des gens heureux ſelon le ſiécle, & de tous ceux qui n'ont pas été éprouvez, n'eſt qu'une Foy ſuperficielle : elle ne peut pas devenir ſolide dans la bonne fortune : ce n'eſt que par les croix qu'on devient parfaitement fidelle, & ce n'eſt que la grande perſécution qui fait les Chrétiens fervens ; & c'eſt la regle que Dieu a établie dans l'œconomie de ſes graces. Car enfin cette Foy héroïque, qui n'écoute plus les ſens, qui ne connoît plus les maximes de la prudence du monde, que ni les difficultez, ni les obſtacles, ni les apparences contraires, ni les contradictions, ni l'impoſſibilité même ne ſcauroient plus ébranler ; cette Foy élevée au deſſus

Reſiſtite fortes in fide. 1. Petr. c. 5.

ſus de l'impureté de nos penſées, & de tous les nuages de la raiſon ; cette Foy ſimple, ſans mêlange de l'eſprit humain, n'eſt que l'effet d'une grande fidelité, d'une longue perſéverance, & d'une patience invincible dans les peines. Et n'eſt-il pas juſte que nous ne parvenions à ce comble des lumiéres les plus pures de la Foy, qu'aprés avoir paſſé par les ténébres de la tribulation, & par l'obſcurité des ſouffrances, & qu'un don ſi précieux nous coûte quelque choſe ? Par là tout Chrétien peut arriver au degré de la perfection où Dieu l'appelle, s'il eſt fidelle à la grace ſelon la meſure de la Foy que Dieu luy a diſtribuée, ainſi que parle l'Apôtre : car c'eſt cette meſure qui fait celle de la perfection d'un chacun, quand il a toute la fidelité qu'il faut pour y répondre ; & l'on ne doit attendre de Dieu qu'une punition rigoureuſe, quand on n'y répond pas. C'eſt la troiſiéme verité.

Unicuique ſicut Deus diviſit menſuram fidei. *Rom. c. 12.*

CHAPITRE IV.

Combien eſt terrible la punition du Chrétien qui ne répond pas à une ſi grande grace.

PLus la grace que Dieu fait au Chrétien de l'appeller à la connoiſſance & à la participation de ſes myſtéres par la Foy eſt excellente, plus le mépris en eſt terrible. Il vous a choiſi avant que vous fuſſiez né, comme Jacob : vous étiez ſans nom, ſans merite ; vous n'aviez

n'aviez rien que de rebutant, & il a jetté les yeux ſur vous, tout mépriſable que vous étes, pour les détourner d'une infinité d'autres moins mépriſables que vous. Il a fait plus, avant même que vous fuſſiez formé dans le ſein de vôtre mere : vous avez été l'objet de ſa bienveillance, par le choix qu'il a fait de vous de toute éternité, quoy-que vous n'euſſiez merité que ſa colere, & que vous fuſſiez tout-à-fait indigne de ſes miſericordes. Quelque infidelité même qu'il eût préveû, par la profondeur & par la penetration de ſa connoiſſance, que vous deuſſiez avoir pour luy dans la ſuite de vôtre vie, il n'a pas laiſſé de vous diſtinguer pour en rejetter une infinité d'autres, qui peut-être l'auroient mieux ſervi que vous. Par quelle ineffable bonté vous a-t-il plus aimé que tous ceux qu'il a laiſſé perir pour vous ſauver, en faiſant de vous un vaſe de ſa miſericorde, comme parle l'Apôtre? De quelle maniére avez-vous répondu à tant de faveurs, & quelle a été vôtre reconnoiſſance pour un ſi grand bien-fait ? n'eſt-il pas vray que vous n'avez eû que du mépris pour tant de bonté ? & que par une dureté de cœur inconcevable, vous n'avez ouvert les yeux en venant au monde, que pour les fermer à tant de lumiéres ? Ce Dieu ſi favorable à vôtre égard, vous a préferé à un nombre preſque infini de créatures qu'il a abandonnées à leur aveuglement : & vous ingrat que vous étes, combien de créatures ne luy avez-vous pas préferées ? *Il nous a élûs avant la création du monde*, diſoit Saint Paul aux premiers Chrétiens de la ville d'Epheſe, *pour l'amour qu'il nous a porté, afin que nous fuſſions*

Ut oſtenderet divitias gloriæ ſuæ in vaſa miſericordiæ. *Rom. c. 9.*

Elegit nos in ipſo ante mundi conſtitutionem, ut

fussions Saints & irréprehensibles devant ses yeux, nous ayant prédestinez par un pur effet de sa bonté, pour nous rendre ses enfans adoptifs par Jesus-Christ. Et comme c'est la grandeur de ce bienfait que nous avons receû de Dieu, qui fait paroître la grandeur de nôtre ingratitude : c'est l'excellence du don qui doit causer nôtre tremblement : nous serions peut-être plus en seûreté, si nous étions moins redevables à Dieu : c'est le poids de l'obligation que nous luy avons qui doit nous donner de la frayeur, si nos mœurs deshonorent nôtre créance : & si aprés avoir été jugez dignes de si grandes faveurs, nous nous rabaissons à la poursuite des choses vaines & perissables.

essemus sancti, & immaculati in conspectu ejus, in charitate, qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum. *Ephes. c. 1.* Securitas parit negligentiam. *Isidor. de sum. bono.*

Il est vray que c'est un grand honneur d'être Chrétien : car par l'onction de la grace que nous recevons au Baptême, nous devenons le temple de Dieu, & le Saint Esprit habite en nous, disoit Saint Paul aux Corinthiens. Mais autant que cét honneur est grand, autant doit-il effrayer ceux qui en abusent. Car *quiconque profanera le temple de Dieu*, dit cét Apôtre, *Dieu le perdra : puisque ce temple est saint, & que c'est vous qui êtes ce temple*, dont le fondement est Jesus-Christ. L'édifice que vous éleverez sur un fonds si solide, seront vos œuvres : si le reste du bâtiment ne répond à la solidité d'un fondement si ferme, tout l'édifice sera renversé. La Foy la plus saine n'empêchera pas de perir celuy qui l'a, s'il n'est juste dans ses actions; & le fondement ne servira de rien, quand le reste du bâtiment tombera en ruïne. *L'ouvrage de chacun paroîtra alors*, dit Saint Paul, *& le jour du Seigneur déclarera quel il est parce qu'il sera consumé*

Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus : templum enim Dei sanctum est, quod estis vos. *1. Cor. c. 3.* Uniuscujusque opus manifestum erit : dies enim Domini declarabit, quia in igne revelabitur. *1. Cor. c. 3.*

par le feu ; & le feu ſervira de preuve, pour examiner chaque ouvrage. Ce raiſonnement de l'Apôtre ſeroit capable de jetter la frayeur dans l'eſprit du Chrétien, s'il étoit approfondi : il ne fait que trop connoître, que ce ſera la grandeur de la grace qui luy a été faite, qui réglera la grandeur de la punition qu'on luy fera, s'il n'y eſt fidelle. Car nous avons affaire à un maître d'autant plus ſévére, qu'il eſt bienfaiſant & miſéricordieux. C'eſt auſſi ce qui obligeoit Saint Paul à repreſenter aux Romains avec tant de force, qu'en conſiderant la bonté de Dieu, ils euſſent auſſi quelque ſorte d'attention à ſa ſévérité, ſa bonté envers ceux qui avoient été appellez à la Foy ; ſa ſévérité envers ceux qui ne perſévérent pas. *Vous êtes Chrétien*, dit-il, *vous avez été appellé à la Foy, répondez à cette grace, de peur d'être vous-même retranché.*

Videte ergo bonitatem & ſeveritatem Dei, in eos quidem, qui ceciderunt ſeveritatem, in te autem bonitatem : ſi permanſeris in bonitate, alioquin & tu excideris. *Rom. c. 11.*

Mais l'expreſſion de cét amour n'eſt point ſi grande par tout ailleurs, que dans le Prophete Oſée, quand il fait dire à Dieu, parlant au Fidelle *Je me feray vôtre époux, & c'eſt par la Foy que je m'uniray à vous.* Ce qui a du rapport à ce mariage divin, & à ces nôces myſterieuſes, dont il eſt parlé dans l'Apocalypſe, & dont l'Ange diſoit, *Heureux ceux qui ſont appellez aux noces éternelles de l'agneau !* C'eſt ainſi que l'Ecriture appelle la grace que le Sauveur a faite au monde, en s'uniſſant à nous, pour marquer encore mieux l'amour pur & ardent qu'il a pour les Fidelles : & c'eſt ainſi qu'il compare à un mariage & à des nôces, l'union qu'il contracte avec nous, pour déclarer par un terme ſi expreſſif toute l'affection & toute la tendreſſe qu'il a pour nous. Mais l'excés

Sponſabo te mihi in fide. *Oſe. c. 2.* Beati qui ad cœnam nuptiarum agni vocati ſunt. *Apoc. c. 19.*

l'excés de cét amour éclate encore davantage dans la maniére dont ſe fait cette alliance : car ce n'eſt que par l'effuſion de tout ſon ſang, que cét Agneau devient nôtre Epoux : & ſes nôces ne ſe font qu'aprés ſa mort, comme s'il croyoit n'être tout-à-fait digne de nous, qu'aprés avoir expiré ſur la Croix pour nôtre ſalut.

Et aprés des marques ſi ſignalées de tant de bontez, quelle éloquence eſt capable d'exagerer l'ingratitude des Chrétiens qui ſont inſenſibles à ces faveurs, & qui refuſent d'aſſiſter à ces nôces ſaintes où Dieu les invite ſi tendrement ? C'eſt alors que cét agneau devient un lion, que ce Dieu ſi miſericordieux s'abandonne en amant mépriſé à tous les reſſentimens de la jalouſie la plus paſſionnée : & qu'il fait éclater tout le poids de ſa colére ſur ceux qui l'ont irrité. Car avec quelle force & quelle vehemence reproche-t-il aux Juifs leurs froideurs dans ſes Prophétes ? Quelles peintures fait-il de leurs ingratitudes, & de quels traits ſe ſert-il pour exprimer leurs égaremens ? Ce fut avec ces terribles marques de ſon indignation qu'il traita dans Ezechiel les infidélitez de Jeruſalem ſa ville bien aimée. *Ecoute*, dit-il, *proſtituée que tu es, parce qu'enfin ton infamie a éclaté dans l'abandonnement à ta proſtitution à l'égard de tes amans : je les aſſembleray tous, pour venir être les témoins de ta confuſion, & de ton ignominie, & alors ils verront ta honte : je te livreray entre leurs mains : ils rénverſeront tes murs, ils égorgeront tes habitans, ils ruineront tes Palais : & quand mon indignation ſera aſſouvie, je retireray de toy mon affection : je me repoſeray, je n'auray plus pour toy que*

Abſcondite nos à facie ſedentis ſuper tronum & ab ira Agni. *Apoc. c. 6.*

Propterea, ô meretrix, audi verbum Domini, quia revelata eſt ignominia tua in forniciationibus tuis, ſuper amatores tuos : ecce ego congregabo illos omnes ſuper te undique, & nudabo ignominiam tuam coram eis, & videbunt omnes turpitudinem

tuam, & dabo te in manus eorum, & lapidabunt te lapidibus, & trucidabunt te in gladiis, & comburent domos tuas: & requiescet indignatio mea, & auferetur zelus meus à te, & quiescam, & non irascar amplius. *Ezech. c. 16 Chrysost. in c. 10. ad ep. Hebr.*

de l'indifférence: & je te regarderay d'ſormais comme une Ville indigne de ma colére.

Ce ſont-là les traits de l'extréme ſévérité que Dieu exerce à l'égard de ceux qu'il a le plus favoriſez de ſes graces, & dont les Prophétes ſont pleins. Que diray-je de la Parabole du figuier condamné au feu dans l'Evangile, parce qu'il eſt ſtérile? Car plus un laboureur, dit Saint Chryſoſtome, s'eſt affectionné à cultiver un arbre, plus il s'irrite contre cét arbre, quand malgré ſes ſoins il ne porte aucun fruit. Que diray-je de la punition du ſerviteur qui fut jetté dans les ténébres pour n'avoir pas fait profiter ſon talent, c'eſt-à-dire ſa Foy, & de tant d'autres figures dont ſe ſert le Fils de Dieu, pour exciter la fidélité des Chrétiens, par la terreur de ſa colére, & par la frayeur de la peine qu'il prépare à ceux qui ont eû du mépris pour ſes lumiéres? Mais j'avoûë que rien ne m'effraye davantage que la deſcription que Saint Jean fait de Jeſus-Chriſt dans l'Apocalypſe, de la maniére dont il luy apparut. Peut-être reſſentirions-nous une partie des frayeurs dont fut ſaiſi cét Apôtre, ſi nous avions une Foy aſſez vive pour nous le repreſenter en cét état. *Au moment que je l'apperceûs*, dit-il, *je tombay comme mort à ſes pieds.* En effet, il ſe trouva trop foible pour ſoûtenir la preſence de la Majeſté de Dieu. Qui ne ſeroit auſſi accablé de la frayeur de ce ſpectacle, voyant le Fils de Dieu avec des yeux étincelans de feu, qui portoient leur lumiére juſques dans les ténébres les plus épaiſſes, d'un air menaçant? Sa voix étoit forte & éclatante, comme le ſon d'une trompette; ſon viſage

Et cùm vidiſſem eum, cecidi ad pedes ejus tanquam mortuus. *Apoc. c. 1.*

visage étoit plus brillant que le Soleil dans sa plus vive lumiére : il sortoit de sa bouche une épée tranchante, qui marquoit la punition dont il étoit prêt de frapper ceux, lesquels avoient mépriſé son amour.

Mais un exterieur si redoutable n'étoit rien en comparaison de la sévérité de ses paroles ; & du tonnerre de ses menaces. Ces chandeliers d'or & ces étoilles au milieu desquelles l'Apôtre vit le Fils de Dieu en cette vision, signifioit qu'il n'habite que dans la lumiére, & que les Pasteurs marquez par ces flambeaux d'or, sont obligez à une plus grande perfection que ceux qu'ils conduisent. Car avec quel excés de rigueur traite-t-il jusques à leurs moindres defauts ? L'Evêque d'Epheſe étoit un homme attaché à son devoir, s'occupant à de bonnes œuvres, patient : cependant il luy reproche avec aigreur, qu'il est décheû de son premier état, & que sa charité est diminuée, en comparant les premiéres années de sa vie aux derniéres. On a de la peine à ne pas s'épouvanter en lisant un examen si rigoureux. Il loûë l'Evêque de Pergame d'avoir conservé la pureté de ses mœurs au milieu de ceux parmi lesquels il vivoit : il fait même l'éloge de sa Foy : mais il le blâme d'avoir trop patiemment souffert des esprits gâtez par leur doctrine, & qui en gâtoient d'autres.

L'Evêque de Sardis étoit un homme de bien : mais parce que ses œuvres n'avoient pas toute cette plenitude, & toute cette ferveur qu'il faut pour paroître vivantes devant Dieu, il le presse de sortir de son assoupiſſement, & de ranimer le reste de

ſa vertu qui ſembloit mourante. Il reproche à l'Evêque de Laodicée ſa tiédeur : car il laiſſoit éteindre l'eſprit de ferveur, dont ſes actions n'étoient preſque plus accompagnées : celuy qui eſt tiéde étant incomparablement plus inſupportable à Dieu, que celuy qui eſt froid. Et voilà de quelle maniére le Sauveur du monde traitoit des gens qui n'étoient, ce ſemble, encore que novices en la Foy : parce qu'en ayant receû les prémices, on leur demandoit plus de ferveur, car la grandeur du don exige la grandeur de la correſpondance. C'eſt ainſi que la Foy nous oblige à être d'autant plus vigilans, qu'elle eſt plus gratuite & plus abondante : & que la bonté même que Dieu a pour nous, nous doit tenir dans l'humiliation & dans la crainte, ſi nous étions aſſez malheureux pour n'y pas répondre. Et cette verité paroîtra encore mieux dans la conduite des jugemens de Dieu ſur les Juifs.

Utinam frigidus eſſes, aut calidus: ſed quia tepidus es, incipiam te evomere. *Apoc. 3. 15.*

CHAPITRE V.

Que c'eſt particuliérement en ôtant la Foy aux Juifs, que Dieu a puni leur infidélité à ſes graces.

LEs Juifs, cette nation autrefois ſi cherie de Dieu, fut d'autant plus ſevérement punie, qu'elle avoit été plus tendrement aimée. Ce fut le peuple que Dieu ſe forma luy-même pour célebrer ſa gloire : ce peuple de la promeſſe faite à Abraham, comme dit Saint Paul :

Populum iſtum formavi mihi, laudem meam narrabit. *Iſai. 6. 43.*

Paul : ce peuple à qui Dieu avoit deſtiné ſa Loy, ſon alliance, ſon culte, ſes récompenſes, de qui les Patriarches, dont Dieu prenoit plaiſir de s'appeller le Dieu, luy qui l'étoit de tout le monde, étoient les peres, & deſquels eſt ſorti ſelon la chair ce Jeſus-Chriſt élevé au deſſus de tout, comme parle ce même Apôtre. Ce peuple favori, à qui Dieu ne ſe fit connoître que par des miracles, & qui ne fut delivré de la captivite d'Egypte que par des prodiges. Car la mer s'ouvrit ſous leurs pieds pour leur donner paſſage dans leur fuite ; la terre la plus ſéche, les rochers les plus durs diſtillerent en fontaines & en ruiſſeaux, pour les deſalterer dans leur ſoif : l'air pleuvoit de la manne pour les nourrir dans le deſert : il ſemble que tous les élemens conſpiroient à les ſervir, & que toute la nature combatoit ſous leurs étendars pour défaire leurs ennemis. *Sçachez*, diſoit Achior au Général des Aſſyriens, *ſi ce peuple que vous allez attaquer, a offenſé ſon Dieu : car autrement vous ne le ſurmonterez pas : leur Dieu combatra pour eux, & nous ſerons des-honorez par tout le monde.* Enfin il n'y eût jamais de peuple plus favoriſé du Ciel.

Dieu qui les aimoit, les avertit de demeurer en leur païs, pour luy être fidelles : ils n'en font rien : ils paſſent en Egypte, il leur pardonne cette faute ; à condition qu'ils ne ſe laiſſent pas corrompre aux Egyptiens naturellement adonnez à l'impiété & à l'idolatrie : ils ne luy obéïſſent pas ; ils fuïent Dieu, lors qu'il les appelle, il court aprés eux, lors qu'ils le fuïent : il les traite comme un bon pere traiteroit un fils d'un méchant naturel.

Iſraëlitæ, quorum adoptio eſt filiorum, & gloria, & teſtamentum, & legiſlatio, & obſequium, & promiſſa. *Rom. c. 9.*

Obliti ſunt benefactorum ejus, & miſerabilium ejus, quæ oſtendit eis. *Pſal. 77.*

Perquire ſi eſt aliqua iniquitas eorum in conſpectu Dei, quoniam tradet illos : ſi verò non eſt offenſio populi hujus coram Deo ſuo : non poterimus reſiſtere illis : Deus eorum defendet illos, & erimus in opprobrium univerſæ terræ. *Judith. c. 5.*

turel. Moyſe envoyé du Ciel pour être leur liberateur, quitte le Palais de Pharaon, renonce à la Couronne qu'on luy preſente, pour aller vers ce peuple affligé, pour prendre part à ſes peines, & pour les en delivrer. Ce même Dieu toûjours bienfaiſant envers ce peuple dur & rebelle, envoye Ezéchiel dans Babylone, & Jeremie dans l'Egypte, pour conſoler ces affligez dans leur ſeconde captivité: il ne défend à Jeremie de le prier, que pour l'y exciter encore davantage. *Ne me priez point pour ce peuple, car je ne vous écouteray par.* Que ne fait-il point enfin, pour les rappeller de leur égarement? Mais c'étoient des malades entiérement incurables, qui s'opiniâtrant dans leur deſordre, ne laiſſoient pas que de murmurer comme des ingrats contre tant de bonté. Ils blaſphemoient le nom de celuy qui les combloit de biens: ils couroient aprés de fauſſes divinitez, pour les mettre en la place de leur veritable Dieu, & pour les adorer par un eſprit d'impiété & de ſervitude, parce que ce n'étoit qu'en eſclaves qu'ils pechoient, abandonnant leur Dieu qui ne les abandonnoit pas.

Noli orare pro populo hoc, & non obſiſtas mihi, quia non exaudiam te. *Jerem. cap. 7.*

Rappellez au moins, peuple infidelle, dit Saint Chryſoſtome, le ſouvenir des bontez de Dieu ſur vous, auſſi-bien que de ſes miſericordieuſes ſevéritez, pour ranimer les ſentimens de vôtre reconnoiſſance. Vous étes deſcendus dans l'Egypte, dont Dieu vous retira, par tant de merveilles, deux cens ans aprés, quoy-que vous vous fuſſiez ſouïllez de tous les crimes où les Egyptiens étoient ſujets. Vous avez adoré le Veau d'or, auſſitôt que vous avez été delivrez de vôtre ſervitude, oubliant

Chryſoſt. Ser. 19. in cap. 11. epiſt. ad Rom.

bliant celuy qui venoit de vous en delivrer. Vous avez immolé vos enfans à des Idoles : vous avez profané le Temple de Dieu ; vous vous étes abandonnez à tous les crimes : vous avez rempli les montagnes, les forêts, les ruiſſeaux, les fontaines, les riviéres, les vallons, les campagnes de vos déteſtables impiétez : vous avez ſoüillé le Ciel & la terre de vos ordures ; vous avez tué les Prophétes du Seigneur, vous avez renverſé ſes Autels : & aprés vôtre ſeconde ſervitude en Babylone, Dieu vous ayant rendu vôtre premiére liberté, vôtre patrie, vôtre Temple, vos cerémonies, vous ayant renvoyé de nouveaux Prophetes, & fait de nouvelles graces : vous n'avez pas laiſſé de retomber dans vos premiers égaremens, & par de nouvelles infidelitez, ſous l'impie Antiochus, en imitant la vie & les mœurs des payens. Ce fut encore alors, que Dieu vous ayant livré à vos ennemis, ſuſcita de nouveau les vaillans Macabées, pour vous en retirer.

Mais toutes ces marques d'une paternelle bonté, ne peuvent rapeller à leur bon ſens ces eſprits égarez : la dureté de la ſervitude, la longueur de tant de captivitez réïterées, les guerres, les famines, les maladies, & tous les fleaux de la colere divine étant inutilement épuiſez pour dompter ce peuple dur & rebelle, & Dieu laſſé luy-même de ſa propre clemence à leur égard, les rejetta enfin de devant luy comme des abominables : & il les punit du plus terrible de ſes châtimens, en les abandonnant à eux-mêmes, & à leur incrédulité. Ce fut ainſi que cherchant à établir leur propre juſtice dans la juſtice de

leurs œuvres extérieures, ils ne voulurent pas s'assujetir à la justice de Dieu, qui est celle de la Foy, ne cherchant qu'à devenir justes par l'esprit de la Loy. L'humilité de Jesus-Christ les scandalisa, parce qu'ils étoient superbes : & l'orgueil de leur esprit ne pouvant goûter un si grand abbaissement, ils heurterent contre cette divine pierre, qui fut le comble de leur malheur : Car par le plus grand de tous les aveuglemens, dit Saint Augustin, ils ne connurent pas le Messie qui leur avoit été promis, & qui venoit de naître parmi eux. Les Mages, dit ce Saint, guidez par une étoile, quittent leur païs pour venir le chercher : & ceux-cy qui l'ont trouvé affectent de ne le pas connoître. Ces étrangers viennent exprés d'un païs éloigné pour adorer un enfant qui ne sçavoit pas encore parler, & les Juifs ses compatriotes le crucifient étant homme, & faisant des miracles pour leur salut : eux-mêmes qui avoient autrefois honoré l'ombre du Sauveur, en mépriſent la verité : ce qui fut le dernier coup de leur malheur ; car Dieu retira tellement son affection & ses graces de ce peuple, qu'ils voyoient les miracles que faisoit Jesus-Christ sans le connoître : ils l'entendoient parler, sans sentir ce qu'il disoit : & leurs yeux furent tellement obscurcis, qu'ils ne voyoient plus, dit le Prophete. Ils furent les premiers à qui l'Evangile fut prêché comme aux enfans de la maison, ainsi que les appelloit le Fils de Dieu luy-même. Et Saint Paul leur déclara qu'ils étoient aussi les premiers auſquels il falloit annoncer la parole de Dieu : mais puis qu'ils s'en étoient rendus indignes par

Magorum illuminatio testimonium fuit excitatis Judæorum: in terra eorum isti requirebant, quem illi in sua non agnoscebant: apud eos isti infantem invenerunt, quem illi apud se negaverunt: isti peregrini puerum nondum verba promentem adoraverunt, ubi cives miracula facientem crucifixerunt: isti in membris parvulis Deum adoraverunt, illi in magnis factis nec tanquam homini pepercerunt. *Aug. ser. 2. de Epiph.*

Vobis oportebat primùm loqui verbum

par le mépris qu'ils en faiſoient, ils l'alloient annoncer aux Gentils.

Ce fut par leur incrédulité que cét ordre fut renverſé. Ce peuple promis à la Foy d'Abraham, fut réprouvé : les branches de la veritable tige du Pere des croyans furent rompuës : la Foy luy fut ôtée : on l'abandonna à ſes ennemis, & il devint dans la ſuite des temps le plus vil, le plus mépriſé, le plus malheureux, le plus abominable des peuples de la terre : en qui il n'eſt reſté aucune marque d'honneur, de pouvoir, & d'autorité, ainſi que dans les autres peuples : comme ſi les Juifs étoient devenus eſclaves, & le rebut de toutes les nations. Ce fut ainſi que leur injuſtice fit paroître encore plus la juſtice de Dieu, comme dit Saint Paul. Voilà juſqu'où alla le châtiment, dont l'incrédulité extréme de ce peuple fut punie. On n'a qu'à conſulter les Prophétes pour y connoître les veritables cauſes de leur malheur. Oſée l'attribuë à leur avarice, à leur attachement aux richeſſes, & à un amour exceſſif de leur interêt, dont ils s'étoient fait une eſpece d'idolatrie. Michée prétend que leur perte vint de ce qu'ils s'étoient abandonnez à la conduite de certains guides qui les égaroient : parce qu'ils étoient égarez eux-mêmes. Amos & Sophonias imputent leur malheur à leur dureté envers les pauvres, dont ils voloient le bien, pour bâtir des maiſons de campagne trop ſuperbes & trop magnifiques. Baruc aſſeûre que ce fut leur orgueïl qui les perdit, Ezechiel, leur inclination à l'impiété, Jeremie, leur préſomption, & leurs injuſtices à l'égard de la veuve & de l'orphelin. Il

Dei, ſed quoniam repellitis illud, & indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes : ſic enim nobis præcepit Dominus. *Act. c. 13.*

Sprevit, & ad nihilum redegit valdè Iſraël. *Pſal. 77.*

Argentum ſuum & aurum ſuum fecerunt ſibi idola. *Oſée c. 8.*

Pro eo quod diripiebatis pauperem, & prædam tollebatis ab eo, domos quadro lapide ædificabatis, vineas plantabatis amantiſſimas. *Amos c. 5.* *Sophon. c. 1.*

leurs œuvres exterieures, ils ne voulurent pas s'assujetir à la justice de Dieu, qui est celle de la Foy, ne cherchant qu'à devenir justes par l'esprit de la Loy. L'humilité de Jesus-Christ les scandalisa, parce qu'ils étoient superbes : & l'orgueil de leur esprit ne pouvant goûter un si grand abbaissement, ils heurterent contre cette divine pierre, qui fut le comble de leur malheur : Car par le plus grand de tous les aveuglemens, dit Saint Augustin, ils ne connurent pas le Messie qui leur avoit été promis, & qui venoit de naître parmi eux. Les Mages, dit ce Saint, guidez par une étoile, quittent leur païs pour venir le chercher : & ceux-cy qui l'ont trouvé affectent de ne le pas connoître. Ces étrangers viennent exprés d'un païs éloigné pour adorer un enfant qui ne sçavoit pas encore parler, & les Juifs ses compatriotes le crucifient étant homme, & faisant des miracles pour leur salut : eux-mêmes qui avoient autrefois honoré l'ombre du Sauveur, en mépriſent la verité : ce qui fut le dernier coup de leur malheur ; car Dieu retira tellement son affection & ses graces de ce peuple, qu'ils voyoient les miracles que faisoit Jesus-Christ sans le connoître : ils l'entendoient parler, sans sentir ce qu'il disoit : & leurs yeux furent tellement obscurcis, qu'ils ne voyoient plus, dit le Prophete. Ils furent les premiers à qui l'Evangile fut prêché comme aux enfans de la maison, ainsi que les appelloit le Fils de Dieu luy-même. Et Saint Paul leur déclara qu'ils étoient aussi les premiers auſquels il falloit annoncer la parole de Dieu : mais puis qu'ils s'en étoient rendus indignes par

Magorum illuminatio testimonium fuit excitatis Judæorum: in terra eorum isti requirebant, quem illi in sua non agnoscebant: apud eos isti infantem invenerunt, quem illi apud se negaverunt: isti peregrini puerum nondum verba promentem adoraverunt, ubi cives miracula facientem crucifixerunt: isti in membris parvulis Deum adoraverunt, illi in magnis factis nec tanquam homini pepercerunt. *Aug. ser. 2. de Epiph.* Vobis oportebat primùm loqui verbum

par le mépris qu'ils en faiſoient, ils l'alloient annoncer aux Gentils.

Ce fut par leur incrédulité que cét ordre fut renverſé. Ce peuple promis à la Foy d'Abraham, fut réprouvé : les branches de la veritable tige du Pere des croyans furent rompuës : la Foy luy fut ôtée : on l'abandonna à ſes ennemis, & il devint dans la ſuite des temps le plus vil, le plus mépriſé, le plus malheureux, le plus abominable des peuples de la terre : en qui il n'eſt reſté aucune marque d'honneur, de pouvoir, & d'autorité, ainſi que dans les autres peuples : comme ſi les Juifs étoient devenus eſclaves, & le rebut de toutes les nations. Ce fut ainſi que leur injuſtice fit paroître encore plus la juſtice de Dieu, comme dit Saint Paul. Voilà juſqu'où alla le châtiment, dont l'incrédulité extréme de ce peuple fut punie. On n'a qu'à conſulter les Prophétes pour y connoître les veritables cauſes de leur malheur. Oſée l'attribuë à leur avarice, à leur attachement aux richeſſes, & à un amour exceſſif de leur interêt, dont ils s'étoient fait une eſpece d'idolatrie. Michée prétend que leur perte vint de ce qu'ils s'étoient abandonnez à la conduite de certains guides qui les égaroient : parce qu'ils étoient égarez eux-mêmes. Amos & Sophonias imputent leur malheur à leur dureté envers les pauvres, dont ils voloient le bien, pour bâtir des maiſons de campagne trop ſuperbes & trop magnifiques. Baruc aſſeûre que ce fut leur orgueïl qui les perdit, Ezechiel, leur inclination à l'impiété, Jeremie, leur préſomption, & leurs injuſtices à l'égard de la veuve & de l'orphelin. Il

Dei, ſed quoniam repellitis illud, & indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes : ſic enim nobis præcepit Dominus. *Act. c.13.*

Sprevit, & ad nihilum redegit valdè Iſraël. *Pſal. 77.*

Argentum ſuum & aurum ſuum fecerunt ſibi idola. *Oſée c.8.*

Pro eo quod diripiebatis pauperem, & prædam tollebatis ab eo, domos quadro lapide ædificabatis, vineas plantabatis amantiſſimas. *Amos c.5.* *Sophon. c.1.*

n'y a preſque point de Prophéte qui ne marque quelque raiſon particuliére de la punition de ce peuple, ce ſont des ſcandales publics, des injuſtices tolerées, des pauvres opprimez, la Religion profanée, le culte des Autels mépriſé, & tous ces ſortes de crimes qui demandent vengeance devant Dieu, lors qu'ils ſont autoriſez, ou impunis devant les hommes.

CHAPITRE VI.

Que le Chrétiens ſeront encore punis plus rigoureuſement que les Juifs, quand ils n'auront pas répondu fidellement aux graces que Dieu leur fait.

IL eſt évident que le Chrétien qui a été traité plus favorablement encore que le Juif, ſera auſſi puni avec plus de rigueur. Il eſt vray que le traitement de l'un & de l'autre peuple a été bien différent: ce ne fut que par l'entremiſe des hommes, ou tout au plus des Anges que Dieu parloit aux Juifs, comme l'a remarqué Saint Paul: mais c'eſt par luy-même, & par ſon propre Fils qu'il nous a parlé. Ce n'étoit que par la crainte & par la terreur qu'il conduiſoit ce peuple né dans la ſervitude de l'ancienne Loy: & ce n'eſt que par l'amour qu'il conduit le Chrétien né dans la liberté de la Loy nouvelle. C'eſt la grandeur de cette grace qui doit nous faire peur: car

Multis modis olim Deus loquens patribus noſtris in Prophetis, noviſſimè diebus iſtis locutus eſt nobis in filio. *Hebr. c. 1.*

car s'il n'a rien ſervi aux Juifs d'avoir receû des faveurs ſi ſpéciales, il ne ſervira de rien aux Chrétiens d'avoir eû part à de ſi grands myſtéres : ſi la perfection de leur vie ne répond à la ſainteté de ces dons. Dieu qui favoriſoit alors les Juifs de ſi grandes graces eſt le même qui nous en a fait d'infiniment plus grandes. Mais de même que ces graces faites aux Juifs n'étoient que la figure des graces, que Dieu a fait depuis aux Chrétiens : Saint Chryſoſtome aſſeûre que les punitions dont Dieu a châtié les Juifs, ne ſont que les ombres & la figure des punitions qu'il exercera ſur nous. *Chryſoſt. in Epiſt. ad Corinth.*

Ainſi ſi les Juifs ont été punis ſi rigoureuſement pour n'avoir pas eû une parfaite confiance en Dieu, de quel ſupplice ne nous punira-t-il pas, ſi nous tombons dans la défiance à ſon égard : puis que nous avons ſans comparaiſon plus de ſujet de nous fier à luy, que n'en avoient les Juifs, ayant bien plus de preuves de ſa bonté & de ſa puiſſance ; de ſa bonté, pour nous combler de ſes graces ; & de ſa puiſſance, pour nous proteger contre les ennemis viſibles & inviſibles dont il nous a delivrez ? Malheur donc au Chrétien, qui dans une Loy auſſi ſainte qu'eſt celle dont il fait profeſſion, vit d'une maniére auſſi terreſtre que vivoit le Juif dans l'ancienne loy, & qui dans la ſainteté de l'eſprit interieur du Chriſtianiſme, n'a qu'une vertu Phariſienne & extérieure ! Malheur à ces eſprits, qui dans une Religion humble & ſoumiſe, comme eſt la nôtre, ne cherchent Dieu que par la vanité de leur eſprit, & par l'orgueïl de leur raiſon & de leur raiſonnemens ! Qui

Superbo simul & ingrato animo renitimur ei, cujus imperium beneficium est. *Perald. tract. de Char. ex. D. Hier.*

est le Chrétien, qui pesant le prix du don qu'il a receû, en devenant fidelle, connoît l'outrage qu'il fait à Dieu, en ne vivant pas conformément à une si grande grace? Et que ne doit-il pas craindre d'une bonté si grande, mais outragée? Car comme Dieu avoit prétendu se faire dans la Loy de grace un peuple qui fût plus parfait & plus saint, par la sainteté de l'Evangile qu'il luy avoit donné, & qu'il destinoit à un culte plus pur & plus spirituel: que deviendrons-nous, si nous sommes assez infidelles pour ne pas répondre à une si haute vocation? Et que nous serviront ces faveurs, sinon pour être des marques encore plus éclatantes de nôtre ingratitude? Il est vray aussi que nous sommes bien coupables, si étant appellez à une si grande perfection, nous nous en rendons indignes par la licence de nos mœurs, & par le déréglement de nôtre vie.

Avant la Loy nouvelle, Dieu demandoit peu de chose des hommes, parce que la tyrannie du peché étoit bien plus violente. Il permettoit aux Juifs la jouïssance des richesses, il toleroit l'usage des plaisirs, il accordoit à la colere une vengeance juste, enfin il usoit à leur égard d'une indulgence, dont l'usage est interdit au Chrétien: parce que la Loy nouvelle en fortifiant la vertu de l'homme, a affoibli la violence du peché: & ainsi elle nous ordonne le pardon des injures, elle nous conseille le mépris des grandeurs, la fuite des plaisirs, l'amour de la pauvreté, le desir de l'abjection & des souffrances: où le Chrétien quand il a de la foy trouve un tresor préferable à tous les tresors du monde. *Apres cela,*

cela, dit S. Paul, *ne devons nous pas ſervir Dieu dans la nouveauté de l'eſprit, & non pas dans la vieilleſſe de la Loy?* Car JESUS-CHRIST ne nous ſerviroit de rien, ſi nous vivions dans l'imperfection où vivoient les Juifs : aprés que nous ſommes revêtus de luy, c'eſt-à-dire, de ſes ſentimens, de ſes maximes, de ſon eſprit par le Baptême. C'eſt renoncer à la foy, que de renoncer à l'obligation, que nous avons de nous rendre conformes à luy, aprés la profeſſion que nous en avons faite, en devenant Chrétiens. Rien n'eſt capable d'aigrir davantage la colere de Dieu, qu'une ſi grande infidelité. C'eſt ce qui irrite ſa juſtice ; laquelle étant une fois émeûë, va bien loin au-delà de la juſtice des hommes : elle a même ſes ſecrets & ſes abyſmes, que nôtre eſprit ne peut ſonder ; car c'eſt toûjours en Dieu qu'il punit. Et qui nous peut mettre à couvert contre ſa puiſſance, qui peut être en ſeûreté en luy réſiſtant? Et ſans nous amuſer à rechercher des veſtiges de ſa colere & de ſa vengeance, pour nous en former des idées, nous n'avons qu'à parcourir ces images affreuſes, & ces effroyables peintures, que Saint Jean nous à tracées dans l'Apocalypſe, où cét Apôtre nous marque en énigmes, & ſous les ombres myſterieuſes de quantité de figures les châtimens & les ſupplices, que Dieu prepare aux mauvais Chrétiens : car ce n'eſt qu'eux que regarde la ſuite de cette terrible Prophetie. Ces ſignes ſi prodigieux, qui paroiſſent au Ciel ; ces étoilles détachées du firmament ; ces changemens dans le Soleil & dans la Lune ; ces playes profondes, dont les Anges vengeurs mé-

Nunc ſoluti à lege ſerviamus in novitate ſpiritus, & non in vetuſtate literæ. *Rom. c.* 6.

Quicumque in Chriſto baptiſati eſtis, Chriſtum induiſtis. *Gal. c.* 3.

Quis reſtit ei, & pacem habuit? *Job. c.* 9.

nacent les hommes ; cette horrible prediction, qu'il n'y aura plus de temps ; cette malediction épouventable, que les Miniſtres de la Juſtice de Dieu prononcent ſur la terre ; cette foule de mal-heureux qui adorent la bête ; ces tenebres répanduës dans l'ame de ceux qui s'y ſont laiſſé ſeduire ; la confuſion de cette Babylone du monde, & l'état déplorable de ceux qu'elle a corrompus en leur faiſant goûter ſes faux plaiſirs ; la grandeur de la vengeance que Dieu tirera de ſes adorateurs ; & cette épaiſſe nuée du feu de leurs tourmens, qui s'élevera dans tous les ſiécles ; l'indignation de l'Agneau contre ceux qui ſe ſont rendu ſon ſang inutile ; l'endurciſſement dont la main de Dieu frappe le cœur des hommes ; ces phioles pleines de la colere divine ; ce dragon devorant ; cette couppe de vin de l'indignation & de la fureur de Dieu ; cette corruption generale du monde : enfin toutes ces terribles expreſſions de colere dont ce livre eſt plein, devroient jetter la frayeur dans nos ames à la ſeule idée que la Foy nous donne de ces ſupplices, que Dieu prepare aux infidelitez des Chrétiens des derniers ſiecles, & au projet d'une ſi effroyable vengeance.

Mais ne nous arrêtons point aux punitions, que la Juſtice de Dieu exercera ſur les Chrétiens peu fideles à leur Loy : auſſi bien ſont ce des veritez encore cachées en ce Livre ſcellé des ſceaux de l'Agneau, & dont le myſtere ne ſe manifeſtera que dans la ſuite des ſiecles. Conſiderons ce qui eſt déja arrivé ; & en voyant combien de differens peuples ont perdu déja la Foy, dans le Chriſtianiſme, pour un ſeul peuple parmi les Juifs, commençons à com-

Scribe ergo quæ vidiſti, & quæ oportet fieri poſtea. Apoc. c. 1.

comprendre par là, de combien la severité de Dieu a été plus terrible sur les uns que sur les autres. Car ce n'est qu'un païs auquel Dieu a ôté la Foy, quand ce malheur est arrivé à la Judée : mais c'est à un nombre presque infini de païs & de Peuples, ausquels il a ôté cette lumiere celeste, dans les siecles qui nous ont precedez, & à qui il continuë de l'ôter encore tous les jours. Nous n'avons qu'à faire reflexion à à ce qui se passe autour de nous, & à considerer l'étrange conduite des jugemens de Dieu sur nos voisins : & si nous avons encore quelqne reste de cette divine lumiere qui nous a fait Chrétiens, soyons saisis d'effroy à la veuë d'une si redoutable punition. Car enfin qu'esperons-nous devenir nous autres, qui sommes parvenus à ces derniers temps predits par Moyse, ausquels tant de malheurs doivent arriver au monde, & ces temps prophetisez par le Fils de Dieu ausquels l'iniquité sera parvenuë à son dernier excés. Nous qui avons perdu l'esprit de ferveur par la vieillesse & par la corruption de ces derniers siecles, prétendons-nous pouvoir nous soûtenir contre l'égarement du siecle, & contre le torrent de l'infidelité? Car aprés que ces Peuples fortunez des premiers siecles, ces Nations instruites à la Religion par ceux qui en ont été les Fondateurs, ces terres cultivées par leurs mains, & comblées des benedictions du Ciel que leur vertu y attiroit aprés que ces Villes d'Antioche & d'Alexandrie, ces heureuses contrées qui ont fourni à l'Eglise tant d'illustres Martyrs, & tant de Saints Confesseurs, qui ont peuplé les deserts de l'Egypte de tant de Solitaires; aprés que ces grandes Provinces sancti-

Occurrent vobis mala in extremo tempore. *Deut. c 31.* Abundabit iniquitas quoniam refrigescet charitas. *Mat. c. 24.*

ſanctifiées par les penitences de tant d'Anacoretes, & arroſées des ſueurs & du ſang de tant de Fideles ; aprés que les Villes les plus fameuſes de la Grece & les païs les plus floriſſans de l'Aſie, qui ont donné tant de ſçavans hommes, tant de Docteurs, & tant de Peres à la Religion pour la défendre ; aprés, dis-je, que ces vaſtes Royaumes ſi riches autrefois en ſainteté & en vertu, ſi fertiles en benedictions du ciel & de la terre, ſanctifiez, pour ainſi dire, par les premices de la grace de la Loy nouvelle, ont enfin perdu la Foy, & ſont devenus infideles : que pouvons-nous attendre de la moleſſe & du relachement où nous vivons ? Eſperons-nous que des païs glorieux d'avoir porté les Athanaſes, les Baſiles, les Gregoires, les Chryſoſtomes, les Antoines, les Spiridions, & tant d'autres grands perſonnages, qui ont paſſé dans l'Egliſe pour des prodiges de doctrine, & pour des miracles de vertu, benis par leurs inſtructions & par leurs exemples, ſoient plus mal traitez que les païs où nous vivons ? Preſumons-nous être privilegiez par deſſus ces peuples, avec ces excés où la delicateſſe de nos mœurs a porté le luxe, avec le dereglement de nôtre conduite, avec l'inutilité de nos occupations, & l'employ du temps aux choſes frivoles, qui ne nous eſt donné que pour penſer à nôtre ſalut ? Et ſommes nous aſſez aveugles, & aſſez dépourvûs de ſens, pour nous croire en aſſurance dans l'état déplorable, où la licence de la fin des ſiecles a reduit parmi nous la Religion, contre des jugemens de Dieu ſi épouvantables : & pour ne pas trembler à la veuë de ſi funeſtes, & de ſi terribles revo-

revolutions, qui ſemblent nous menacer de tous côtez, par l'état où nous ſommes, peu different de celuy, où étoient ces Peuples qui ont perdu la Foy, avant que de la perdre? Sans entrer dans le ſecret de ces jugemens, la diſpoſition où l'on eſt aujourd'huy touchant la Religion, ces langueurs dans tous les exercices de pieté, ces égaremens d'eſprit, ces endurciſſemens de cœur, cét aſſoupiſſement dans le deſordre, ces ſcandales tolerez, ces injuſtices autoriſées, ces abominations ſecretes, & ce debordement univerſel de tant de crimes où nous vivons, ont été les degrez par leſquels les peuples qui ſe ſont perdus ſont enfin parvenus au comble du malheur où ils ſont tombez.

CHAPITRE VII.

Que cette conduite de Dieu ſur les hommes, d'ôter la Foy aux uns, pour la donner aux autres, eſt d'autant plus terrible, qu'elle eſt juſte.

LA Foy ayant été publiée aux hommes ſucceſſivement, il ne faut pas douter que cette conduite ne ſoit plus glorieuſe à Dieu, puis qu'il l'a preferée à toutes les autres. Car ſi la lumiere de la Foy avoit été donnée au monde comme celle du Soleil, un ſi grand bien-fait auroit perdu de ſon prix en devenant

ſi commun : & le merite en ſeroit en quelque façon diminué, ſi tout le monde eût crû à même temps, parce que le conſentement univerſel de tous les peuples auroit facilité la difficulté qu'il y a de croire : & alors il auroit été auſſi honteux de manquer de Foy, que de manquer de ſens. Ces raiſons & d'autres ſans doute, qui nous ſont inconnuës, ont obligé Dieu de partager ſes lumieres : mais auſſi de ſe faire connoître à tous les hommes aux uns aprés les autres : & dans les Loix ordinaires de ſa Sageſſe, il ſemble qu'il ne pouvoit en uſer autrement, pour juſtifier ſa Providence.

Car comme il n'eſt pas un Dieu particulier, qu'il l'eſt des Payens, & des Infideles, comme il l'eſt des Juifs & des Chrétiens : il eſt de ſa Juſtice de ſe faire connoître à tous, étant le pere commun de tous. Croyez-vous, diſoit S. Paul aux Romains, que le Dieu que nous adorons ne ſoit que le Dieu des Juifs, ne l'eſt-il pas auſſi des Gentils, Car *il n'y a qu'un ſeul Dieu qui juſtifie par la Foy le circoncis & l'incirconcis.* Et c'eſt auſſi ce que diſoit cét Apôtre aux Atheniens : *il donne la foy à tous*, étant le Pere de tous.

Unus eſt qui juſtificat circonciſionem ex fide & preputium per fidem. *Rom. c. 3.*

Fidem præbens omnibus. *Act. c. 17.*

Ce qui eſt vray même, dit il, *ſans diſtinction des Juifs & des Gentils : parce qu'il n'ont qu'un même Seigneur, qui répand ſes richeſſes ſur tous ceux qui l'invoquent.* Et quoy que l'Apôtre ne ſe ſerve de ſe raiſonnement, que pour réprimer l'orgueil des Juifs, qui croyoient être le ſeul peuple privilegié pardeſſus les autres peuples, en leur faiſant voir cette égalité avec laquelle Dieu diſtribuë ſes richeſſes indifferemment ſur tous : Saint Chry-

Non eſt diſtinctio Judæi & Græci, nam idem Dominus omnium, dives in omnes qui invocant illum. *Rom. c. 10.*

Chryſoſtome ne laiſſe pas de ſe ſervir du même raiſonnement pour prouver l'interêt qu'à Dieu de ſe faire connoître à tous les hommes. *Comment*, dit-il, *l'Apôtre pouvoit il mieux expliquer l'ardent deſir qu'a Dieu de nôtre ſalut, qu'en faiſant voir qu'il le conſidere comme ſes propres richeſſes. Et Dieu regardant nôtre ſalut comme ſon treſor, pourroit-il ceſſer de devenir toûjours riche de plus en plus, en ſe faiſant connoître à tous ? Car c'eſt en cela que conſiſte ſes richeſſes, de répandre le don de la Foy, & de ſes graces ſur les hommes.* Il eſt donc & de ſa Juſtice & de ſon interêt d'en uſer ainſi. C'eſt auſſi ce que le Pere avoit promis au Fils, par ſon Prophete en l'établiſſant ſon heritier : *Je vous donneray tous les peuples de la terre pour vôtre heritage.*

Chryſoſt. Serm. 17. in Epiſt. ad Rom. c. 10.

Dabo tibi gentes hereditatem tuam. Pſ. 2.

Il eſt redevable aux Nations les plus farouches & les plus ſauvages comme aux plus raiſonnables, & aux plus polies : parce qu'il eſt le Seigneur des unes & des autres. Il eſt vray auſſi que dans la premiere Loy il a parlé également à tous les hommes, en s'expliquant à eux par la voix des Creatures & par la lumiere de la raiſon naturelle. Car le Ciel a annoncé ſa gloire à tous ceux qui ſe ſont donné le loiſir de le conſiderer avec une attention un peu tranquille & ſans préoccupation : ils y ont obſervé cét ordre, & cette harmonie de toute la nature, qui publie le pouvoir du Createur : ils y ont remarqué cette ſucceſſion ſi réglée des ſaiſons, & cét admirable arrangement de toutes les parties de l'Univers. Rien enfin n'a été muët à l'égard de ceux qui ſe ſont rendus attentifs à ces merveilles, pour y découvrir la main de leur

leur Auteur, & s'y ſoûmettre par la force ſeule de leur raiſon.

In præteritis generationibus dimiſit Deus omnes gentes ingredi vias ſuas. *Act.* c. 14.

Mais parce qu'ils ont fait un uſage honteux de ces lumieres, qu'ils ont préferé la beauté des creatures à celle du Createur, & qu'ils ont mieux aimé adorer les Dieux qu'ils ſe ſont faits eux-mêmes, que d'adorer celuy qui les avoit faits; qu'ils ſe ſont égarez dans la vanité de leur raiſonnement, & que leur cœur deſtitué d'intelligence s'eſt remply de tenébres: Dieu a été obligé de ſe faire connoître d'une maniere plus claire, & plus diſtincte aux Juifs & aux Chrétiens. Mais parce qu'enfin ils ont encore abuſé d'une ſi grande grace, & qu'ils n'y ont pas répondu fidellement: il s'eſt retiré deux pour chercher d'autres Peuples plus fideles, parmi des Nations qui ne le cherchoient, ni ne le connoiſſoient pas. Et c'eſt l'état où le décrit le Prophete Iſaïe: *J'ay tendu les bras les jours entiers à un Peuple qui ne croyoit pas en moy, & qui ne me connoiſſoit pas.*

Ecce ego ad gentem quæ non invocabat nomen meum, expandi manus meas tota die ad populum incredulum. *Iſ.* c. 65.

Concluſit omnia in incredulitate, ut omnium miſereatur. *Rom.* c. 11.

Et c'eſt par cette ſeverité qu'il fait éclater les traits de ſa bonté, qu'il ne rebute les uns que pour faire grace aux autres, & qu'il a voulu, dit S. Paul, que tous fuſſent enveloppez dans les tenébres de l'incredulité, pour faire grace à tous. Ce fut ainſi qu'il ôta ſes lumieres aux Juifs, pour ſe faire connoître aux Gentils; qu'il a déja abandonné tant d'Etats & tant de Royaumes dans l'Europe, pour reveler ſon nom aux contrées, & aux Nations de l'Amerique les plus reculées; & que pendant que tant de gens de qualité quittoient ſa Religion en France ſur la fin du dernier ſiécle, le nombre des perſonnes de la Cour, qui

Non permittit Deus aliquos cadere, quin alios erigat. *D. Thom in illud Job.* Conteret multos & inumerabiles & ſtare faciet alios pro eis. cap. 34. Vid. Greg. moral. cap. 7. lib. 25. moral.

don-

donnerent leur nom aux Magiſtrats pour être martyriſez au Japon, fût ſi grand que les Miniſtres n'oſerent en avertir l'Empereur, & que les enfans pleuroient, pour ſe faire promettre par leurs meres de les mener avec elles au martyre. C'eſt ainſi que les momens de ſa colere pour nous, ſeront un jour les momens de ſa miſericorde, pour un Peuple qui n'eſt peut-être encore qu'en idée dans les ſecrets incompréhenſibles de ſes jugemens ſelon la Prophetie de David, *Il naîtra un Peuple, qui loüera le Seigneur :* parce que la plûpart des Peuples qui ſont nez, ne le loüent déja preſque plus, & ne croyent plus en luy. Et voilà ce qui doit nous obliger à nous écrier encore plus juſtement que S. Paul : *O abyſme, ô profondeur des treſors de la Sageſſe & de la Science de Dieu, que vos jugemens ſont impenetrables, & que vos voyes ſont incomprehenſibles !* Il eſt vray que ſa colere eſt lente, qu'il attend des ſiécles entiers pour faire miſericorde : mais enfin quand ſa clemence eſt laſſée, par la longueur de ſa patience, il fait éclater ſon indignation & ſa vengeance, en abandonnant impitoyablement ceux qui le mépriſent. Et c'eſt ſur ce principe que s'accomplira cette Prophetie terrible du Fils de Dieu : *Que pluſieurs viendront d'Orient & d'Occident, & auront leurs places dans le Royaume des Cieux, avec Abraham, Iſaac & Jacob : & les enfans du Royaume ſeront jettez dans les tenébres exterieures.*

Dans la relation des trois Martyrs de la Compagnie de Jeſus au Japon.

Miſericordiam eſtis conſecuti, propter incredulitatem eorum. *Rom. c. 11.*

Populus qui creabitur, laudabit Dominum. *Pſal. 104.*

Multi ab Oriente & Occidente venient & recumbent cum Abraham, Iſaac & Jacob in regno cœlorum : Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores. *Matth. c. 8.*

Une conduite ſi ſage n'eſt pas ſeulement neceſſaire pour juſtifier la Providence de Dieu ſur les hommes, qui n'ayant tous qu'un même pere, & un même Seigneur, ont le même droit

droit de pretendre quelque part en ſes miſericordes : elle l'eſt encore plus pour exciter nôtre vigilance dans l'exercice de nôtre Foy, & pour reveiller nôtre fidelité ; afin que n'étant point en ſeureté, nous ſoyons au moins dans la crainte : & pour convaincre l'homme, par cette eſpece d'humiliation, que ce n'eſt ni par ſon induſtrie, ni par ſon merite qu'il a la Foy, mais par la pure miſericorde de Dieu. Comme donc c'eſt preſque tomber que de croire, qu'on ne puiſſe tomber ; c'eſt en quelque façon avoir perdu la Foy que de preſumer qu'on ne la puiſſe perdre. Car comme ce n'eſt que par nos chûtes, & par nos foibleſſes, que Dieu prend plaiſir à nous faire reconnoître nôtre infirmité, & le beſoin perpetuel que nous avons de ſon aſſiſtence : ce n'eſt auſſi que par la crainte, que nous devons ſans ceſſe avoir de perdre la Foy, ou d'en laiſſer diminuer la ferveur, que nous ſommes obligez à veiller pour la conſerver. Car ce n'eſt ſouvent que par la tiedeur, & par la negligence qu'elle eſt en danger de ſe perdre. C'eſt ainſi que Dieu nous tient dans la defiance de nous-mêmes, pour animer la confiance que nous devons avoir en luy ; qu'il nous humilie par les inquietudes que nous cauſe nôtre fragilité, pour exciter nôtre vigilance ; & que par la vertu de ſa Toute-Puiſſance il tire le merite & la ſolidité de nôtre Foy, de ſa propre obſcurité & de ſes tenébres. Entrons dans une conduite qui nous eſt ſi avantageuſe : répondons aux deſſeins que Dieu a ſur nous : cultivons nôtre Foy par nôtre fidelité, & par nôtre reconnoiſſance : afin que ſelon la penſée du Prophete les miſericordes qu'il nous fait luy ren-

Confiteantur Domino miſericordiæ ejus. *Pſal.* 106.

rendent graces, par une fidele correſpondance à ſes bontez : & que nous puiſſions entendre de la bouche du Seigneur, au jour qu'il nous appellera ; *Bien-heureux le ſerviteur que le Maître trouvera veillant quand il viendra.*

Beatus ſervus, quem cum venerit Dominus ejus, invenerit ſic facientem. *Matt. c. 24.*

Car enfin nous ne pouvons pas ignorer qu'il y a un œil inviſible toûjours ouvert ſur nous, qui penetre le fonds de nos cœurs : pour y découvrir, & pour châtier nos negligences. Prevenons donc ce malheur par une attention fidele & par une vigilance ſainte. Craignons ſur tout dans les temps où nous vivons, cét eſprit de pareſſe & d'aſſoupiſſement ſi fatal aux derniers ſiécles, où le relâchément des mœurs eſt plus ordinaire, & dont nous voyons les funeſtes effets qui nous environnent de tous côtez. Conſiderons tant de Peuples, qui par une ſecrete diſpoſition des jugemens de Dieu ont déja apoſtaſié de la Foy, & ont renoncé à la Religon : & concluons que cette conduite de Dieu ſur les hommes, pour les tenir attentifs à leur devoir eſt avantageuſe à ſa gloire, parce qu'elle eſt une juſtification de ſa juſtice. Et il eſt à craindre que Dieu pour punir la licence des mœurs où l'on vit à preſent dans le rélâchement où eſt la Religion, ne nous abandonne enfin comme ces Peuples qu'il a laiſſez ſans aucun ſentiment de pieté, & comme ceux qu'il laiſſe dans l'ignorance de ſon Nom. Ce qui eſt la derniere verité que je m'étois propoſée à examiner.

CHAPITRE VIII.

Du relâchement de la Foy des derniers Siécles.

LA pureté de la Religion, toute incorruptible qu'elle eſt en elle-même, ne laiſſe pas de ſe flêtrir, & de s'alterer dans le declin des temps parmi les Fidéles. Soit que tout ce qui ſe paſſe par l'eſprit de l'homme contracte de l'impureté, & qu'il ſe gliſſe de l'imperfection en tout ce qu'il fait, même dans les choſes les plus ſaintes; ſoit que naturellement on ſe laſſe dans l'exercice de la vertu, par l'oppoſition qu'elle a aux inclinations naturelles; ſoit enfin que la grace ait attaché de la ferveur à l'eſprit nouveau du Chriſtianiſme dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, qui ſe ſoit refroidi dans les derniers; il eſt évident que le relâchement de nos mœurs eſt un effet de la vieilleſſe. Car combien avons-nous veû d'Ordres ſaints dans leur origine, fervens dans leurs commencemens, admirables dans leurs progrés, & parvenus à une haute perfection, avoir enfin dégeneré dans la ſuite, en une diſſolution ſi effroyable, qu'on n'y reconnoiſſoit aucun veſtige de leur premier état; parce que l'inconſtance eſt une des foibleſſes des plus ordinaires à l'homme. Nos Hiſtoires ſont remplies de pareils changemens. Combien l'Egliſe même qui eſt immuable dans ſes maximes par la fermeté de ſon fondement qui eſt JESUS-CHRIST, a-t-elle reſſenti d'alteration dans ſes membres! Et ſans rémonter aux premiers

miers siécles, où ces vicissitudes, bien que plus rares, n'ont pas laissé de paroître, quoy que les premices de la Foy, qui y étoit recente, deussent les en preserver : combien avons-nous veû dans ces derniers temps d'Eglises particulieres en l'Europe tomber en l'erreur par un juste mais terrible jugement de Dieu ? Et quoy que ce ne soit pas à nous à examiner les raisons de ce jugement, que nous ne devions avoir que des sentimens de respect pour des secrets si rédoutables, & adorer une conduite si cachée, nous pouvons toutefois pour nôtre instruction particuliére, examiner par quel égarement ces Peuples sont tombez dans un précipice si funeste, & quelle a été la cause de leur malheur.

Nous apprenons des Prophetes que les Juifs perdirent la Foy, par la pente effroyable qu'ils avoient à l'Idolatrie : parce qu'ils étoient si sensuels jusque dans le culte de leur Religion, qu'ils aimoient mieux adorer les divinitez, toutes fausses qu'elles peussent être, qu'ils voyoient, que le vray Dieu qu'ils ne voyoient pas. Tous les chatimens dont leur egarement fût puni ne les ayant peû guerir, Dieu les abandonna à leur aveuglement. Et sans chercher d'autre cause de leur perte : comme le panchant qu'ils avoient à l'Idolatrie à été une des sources principales de leur malheur, on peut dire que l'inclination effroyable de la pluûart des Chrétiens des derniers siécles à rechercher & à aimer tout ce qu'il y avoit de nouveau sur la Religion a été une des plus grandes raisons de l'apostasie qu'ils ont faite dans la Foy. Car les opinions nouvelles que l'erreur invente & debite sous des couleurs convenables à la

Hæreses ad languorem & interitum fidei productas. Tertul. de præs. ad hæret.

ſenſualité des hommes, ſont en quelque façon comme ces eaux derobées dont parle le Sage, qui ſemblent plus douces aux petits eſprits, leſquels preferent le poiſon agreable du menſonge à l'amertume ſalutaire de la verité. C'eſt le vice le plus ordinaire de l'homme de chercher par un amour d'independance, à ſe dérober à Dieu, & à la ſoumiſſion naturelle qu'il doit avoir pour ſon Empire.

Aquæ furtivæ dulciores ſunt. Prov. c. 9.

Ce fût par cét amour de la nouveauté dont Wiclef donna la premiere impreſſion aux eſprits de ſon païs, pour me renfermer dans les deſordres des derniers ſiécles, & par cette curioſité ſi fatale à la Foy, que la Religion ſe perdit dépuis en Angleterre. La Hongrie, la Boheme, & preſque toute l'Allemagne ſuivirent cette miſerable deſtinée; & ce fut par le même eſprit que Jean Hus, Jerôme de Prague, Luther, Carloſtade, Zuingle, & ces autres Hereſiarques, y répandirent le poiſon de leur doctrine, & toutes ces pernicieuſes nouveautez dont ce païs-là fût miſerablement infecté. Que diray-je du Dannemarc, de la Suede, d'une partie de la Pologne, & de tant d'autres contrées du Nort, qui ſont tombées dans le même malheur : ſans parler de diverſes Provinces des Païs-Bas & de la France où Calvin fit gliſſer ſon erreur ? Il eſt vray que ce n'eſt d'ordinaire que par dégrez qu'on parvient à cette extremité, & que Dieu qui eſt miſericordieux juſques dans ſes coleres, & qui ne châtie les pecheurs que pour les guerir, n'en vient là luy-même qu'aprés avoir épuiſé tous les autres châtimens. Ce n'eſt qu'aprés que la tribulation & les ſouffrances, qui ne ſervent dans le deſſein de Dieu qu'à affermir la Foy, l'ont encore

Non delectaris in perditionibus noſtris. Tob. c. 3.

Nunquam ſic ſævit Deus, ut perdat: tribulationes flagella ſunt corrigentis, ne ſit ſententia punientis. Aug. in Pſ. 93.

core plus affoiblie : & aprés que tous les remedes de ſa patience & de ſa miſericorde devenus ſteriles ne ſervent qu'à endurcir le pecheur. C'eſt en Pere ou en Medécin qu'il punit d'ordinaire ; ou pour châtier ou pour guerir ceux qu'il punit : mais c'eſt en Maître & en Juge irrité qu'il châtie de ce dernier ſupplice : & par un renverſement effroyable il aveugle ceux qu'il éclairoit ; & au lieu des veritez dont il leur faiſoit part, il les abandonne à l'erreur & au menſonge, comme dit l'Apôtre. C'eſt alors qu'on n'écoute plus ſa parole, qu'on n'à plus de creance qu'à des Impoſteurs : & que par un endurciſſement de cœur, on ferme les yeux à la lumiere, & l'on ne marche plus que de précipice en précipice.

Les dégrez de ce changement ſi déplorable qui ſe fait dans tout un païs, où de Chrétien on devient Infidele, ne peuvent mieux ſe remarquer qu'en ce qui ſe paſſe dans les particuliers, qui par le déreglément de leurs mœurs, ou par l'égarément de leur eſprit ſont ſi malheureux que de perdre la Foy. Car ce n'eſt d'ordinaire qu'aprés des incertitudes long-temps fomentées, des deffiances entretenuës, des doutées autoriſez, des indifferences affectées ſur tous les devoirs les plus eſſentiels de la devotion ; aprés des déreglémens ſecrets dans toute la conduite de la vie ; aprés des playes profondes dans l'ame par l'habitude au peché, des langueurs, des foibleſſes, des froideurs dans la volonté, pour tout ce qui regarde l'exercice de la Religion. On commence alors à balancer entre le preſent & l'avénir : on préfere encore les biens futurs aux preſents dans l'idée ; mais dans la pratique

Miſera diſciplina ſuper filios Adam puniens non purgans, conterens non protegens, conſumens non concilians. *Gilb. Abb. in If.*

Miſit illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio. *Theſſ. 2. 2.*

Hæc eſt gens quæ non audivit vocem Dei ſui, & non recepit diſciplinam : periit fides, & ablata eſt de ore eorum. *Jerem. c. 7.*

on prefere les preſents aux futurs, dont on a perdu le goût en perdant celuy de la pieté. De cét abandon à la vie ſenſuelle, & à l'amour du monde, on tombe dans l'endurciſſement de cœur : & de l'endurciſſement dans les ténébres d'un aveuglement profond d'autant plus incurable qu'il devient volontaire. C'eſt par cét aveuglement funeſte qu'enfin on pert entierement la Foy. Mais ce dernier malheur devient tout à fait ſans remede, quand c'eſt un Peuple entier, un Etat, un Royaume qui la pert. Car un particulier en tombant dans l'égarement trouve au moins à ſes côtez des gens qui croyent, & qui peuvent ſervir à le redreſſer. Mais quand on eſt environné d'aveugles de tous côtez, qu'on eſt authoriſé dans le mal par l'erreur de ceux avec qui l'on vit ; que tout le Public, que vos connoiſſances, vos amis, vos proches, vos guides, vos maîtres, vos ſuperieurs ſont égarez comme vous : il n'y a plus de reſſource à vôtre mal : c'eſt un abyſme qu'on ne peut regarder de ſang froid ſans être effrayé, tant il eſt horrible ; & qu'on ne peut auſſi d'un autre côté trop conſiderer, pour en concevoir aſſez d'horreur, ſurtout dans un temps où la pente au libertinage & à l'incredulité eſt ſi effroyable, qu'on ne peut en déplorer les funeſtes ſuites avec trop de larmes & de gemiſſemens.

Car où voit-on aujourd'huy des traces de cette Foy vive & ardente, qui animoit autrefois les premiers Chrétiens ? Que ſont devenus ces miracles de conſtance, de fermeté, de deſintereſſement, de renoncement à ſoy-même, de dépoüillement volontaire, & de tant d'autres vertus, qui ont été les premiers fruits

fruits de la Foy dans ſa naiſſance ? Où eſt le temps que l'on contoit les ſouffrances & les humiliations parmi les proſperitez de la vie : & où eſt la ſoumiſſion de cœur & la pureté de mœurs des premiers ſiécles ? Dans la vie qu'on méne aujourd'huy qui eſt-ce qui penſe comme il faut à la fin pour laquelle il a été créé ? Par quels principes & dans quelles maximes vit-on pour faire ſon ſalut ? Qui eſt-ce qui ſe conſidere en cette vie comme une voyageur banni de ſon païs, & qui gemit de s'en voir ſi long-temps éloigné : ainſi que faiſoit ce Patriarche, dont nous parle l'Apôtre, qui regardoit la terre que nous habitons comme le lieu de ſon exil ; & tournoit ſans ceſſe les yeux vers cette ſainte Cité, deſtinée aux Bienheureux, comme vers le lieu de ſa veritable patrie ? Quelles frayeurs a-t-on de ce redoutable tribunal, où chacun doit rendre conte de ſes actions à un Juge qu'on ne peut ſurprendre ? Quelle idée ſe forme-t-on de cette Eternité heureuſe, ou malheureuſe, qu'on attend dans l'autre vie ? Enfin où trouve-t-on aujourd'huy de la Religion, de la maniére dont on vit dans le monde ? où toutes les veritables marques de la pieté ſont preſque détruites dans les mœurs des Chrétiens ? On n'eſt plus touché de ces grands ſentimens de la ſainteté & de la verité de nôtre creance : on n'a que de baſſes idées de nos Myſtéres : & l'on n'écoute preſque plus les maximes de l'Evangile que comme des fables. Entre-t-il le moindre rayon de Foy dans le détail univerſel de nôtre conduite ? Eſt-ce dans nos affaires, où rien ne regne tant que l'interêt ? Eſt-ce dans nos diſcours, où la diſſimulation & le dégui-

guiſement ſont le plus en uſage ? Eſt-ce dans nos aſſemblées, où la calomnie, la médiſance, les intrigues triomphent davantage? Eſt-ce dans nôtre commerce, dans nos entretiens, dans nos divertiſſemens, ou bien dans nos occupations les plus ſerieuſes, que nous ſommes Chrétiens ? Y eût-t-il jamais plus de déreglément dans la jeuneſſe, plus d'ambition parmi les grands, plus de débauche parmi les petits, plus de débordement parmi les hommes, plus de luxe & de moleſſe parmi les femmes, plus de fauſſeté dans le Peuple, plus de mauvaiſe foy dans tous les états & dans toutes les conditions ? Y eût-il jamais moins de fidelité dans les mariages, moins d'honnêteté dans les compagnies, moins de pudeur & de modeſtie dans la ſocieté ? Le luxe des habits, la ſomptuoſité des ameublemens, la délicateſſe des tables, la ſuperfluité de la dépence, la licence des mœurs, la curioſité dans les choſes ſaintes, & les autres dereglemens de la vie ſont montez à des excés inoüis. Que de tiedeur dans la frequentation des Sacremens, que de langueur dans la pieté, que de grimace dans la devotion, que de negligence en tout ce qu'il y a de plus eſſentiel dans les devoirs, que d'indifference pour le ſalut ? Quelle corruption d'eſprit dans les jugemens, quelle dépravation de cœur dans les affaires, quelle profanation des Autels, & quelle proſtitution de ce qu'il y a de plus ſaint, & de plus auguſte dans l'exercice de la Religion ? On voit des Paſteurs dans l'Egliſe ſans capacité, des Preſtres ſans vertu, des Predicateurs ſans onction, des Directeurs ſans fermeté, des devots ſans ſincerité. Il regne même juſques parmi

mi les gens de bien une eſpece de zele aigre & amer, qui n'a rien de cette charité douce & bienfaiſante qui eſt le caractere le plus eſſentiel du Chrétien. Et tous les principes de la vraye pieté ſont tellement renverſez, qu'on prefere aujourd'huy dans le commerce un honnête Scelerat qui ſçait vivre, à un homme de bien qui ne le ſçait pas: & faire le crime ſagement ſans choquer perſonne, s'appelle avoir de la probité ſelon le monde; dont les maximes les plus criminelles trouvent des approbateurs, quand elles ont pour auteurs des perſonnes dans l'élevation, & qu'elles ſont accompagnées de quelque circonſtance d'éclat. Car qui ne ſçait que dans ces derniers temps le libertinage paſſe pour force d'eſprit parmi les gens de qualité, la fureur du jeu pour l'occupation des perſonnes de condition, l'adultere pour galanterie, le trafic des benefices pour un accommodement des familles, la flatterie, le menſonge, la trahiſon, la fourberie, la diſſimulation pour les vertus de la Cour: & ce n'eſt plus preſque que par la corruption & par le deſordre qu'on s'éleve, & qu'on ſe diſtingue. Je ne dis rien de ces crimes noirs & atroces, qui ſe ſont débordez dans cette malheureuſe fin des temps, dont la ſeule idée eſt capable de jetter l'horreur dans l'eſprit: je paſſe ſous ſilence toutes ces abominations inconnuës juſqu'à preſent à la candeur de nôtre Nation, dans l'uſage des poiſons, & que nos peres avoient entierement ignorées; parce qu'on ne peut aſſez en détourner la penſée, & en ſupprimer la ſeule imagination. Enfin pour exprimer en un mot le caractere de ce ſiécle: on n'a jamais tant parlé de morale, & il

n'y eût jamais moins de bonnes mœurs ; jamais plus de reformateurs, & moins de reforme ; jamais plus de ſçavoir, & moins de pieté : jamais de meilleurs Predicateurs, & moins de converſions ; jamais plus de communions, & moins de changement de vie ; jamais plus d'eſprit ni plus de raiſon parmi le grand monde, & moins d'application aux choſes ſolides & ſerieuſes.

Voilà proprément l'image & la peinture de nos mœurs, & de l'état où eſt aujourd'huy parmi nous la Religion. Il eſt vray qu'on peut dire que l'exterieur en ſubſiſte encore par l'exercice reglé qui ſe fait des ceremonies, dont elle eſt compoſée : mais eſt-ce dans l'exterieur que conſiſte nôtre Religion ? & de la maniere dont nous vivons, ne ſommes-nous pas de vrais Payens en toutes choſes ? La corruption eſt univerſelle, le peché regne par tout, la penitence ne ſe fait preſque nulle part : & tout enfans de la colere que nous ſommes, comme parle l'Ecriture, nous trainons dans la moleſſe & dans le plaiſir une vie qui ne devroit être qu'une penitence perpetuelle. Vivrions-nous dans ces deſordres, ſi nous avions de la Foy ? Ferions-nous tant de démarches ſi funeſtes, ſi nous ſuivions ſes lumieres ? Et ſerions-nous ſi corrompus & ſi déreglez, ſi nous étions Chrétiens ? Que dirai-je de l'avarice, de l'amour de l'interêt, de l'attachement aux biens periſſables de la terre, de la dureté à l'égard des Pauvres, de la jalouſie & de l'animoſité contre le prochain ? On a honte d'être vertueux ; & c'eſt téte levée que triomphe le vice, comme la proſtitutée de Babylone, qui eſt la figure du dernier dégré de l'abomination : & il ſem-

Eramus natura filii iræ. *Epheſ.* 2. 2.

ſemble que les hommes n'ont jamais été ni plus amateurs du monde, ni plus idolatres d'eux-mêmes, c'eſt-à-dire, avec une oppoſition plus formelle à l'Eſprit de Dieu, ni avec un plus grand éloignement de la Foy. C'eſt-là le détail de la licence où l'on vit aujourd'huy pour les mœurs. Voyons le détail des imperfections & des défauts qui ſe ſont gliſſez dans l'exercice de la Foy : pour connoître mieux encore le danger où nous ſommes de la perdre par la diſpoſition où elle eſt dans la plûpart des Fidéles.

CHAPITRE IX.

Quels ſont les défauts qui ſe ſont le plus gliſſez dans l'exercice de la Foy de ces derniers ſiécles.

COMMENÇONS à examiner nous-mêmes dans le détail de nôtre vie, ſi nous croyons, & de quelle maniere nous croyons : ſondons le fonds de nôtre cœur, interrogeons nôtre propre conſcience, demandons-nous enfin, ſi nous avons de la Foy. C'eſt ce que S. Paul conſeilloit aux Corinthiens : *Mettez vous à l'épreuve*, leur diſoit-il, *& mettez y vôtre Foy.* Voyons donc ſincerement ſi nous ſommes encore Chrétiens, dans ces temps déplorables, où le Chriſtianiſme eſt par tout ſi languiſſant ? Si nôtre creance eſt conforme à l'Evangile, & ſi nos mœurs répondent à nôtre creance ? Si nous ſommes de

Vos metipſos tentate ſi eſtis in fide : ipſi vos probate. 2 Cor. c. 13.

veritables Disciples de JESUS-CHRIST ? Si nous marchons sur ses pas ? Et nous trouverons que dans les foiblesses qui nous environnent de toutes parts ; & dans la dissolution des mœurs, où est parvenuë la fin des siécles, la Foy s'est bien affoiblie dans la plûpart des Chrétiens ; qu'il s'est bien glissé des défauts dans l'usage qu'ils en font, & que la pratique en est devenuë fort défectueuse : parce que ce qui se fait par l'homme est sujet à contracter ses défauts, dont on peut dire que voicy les principaux qui regnent aujourd'huy de la maniere dont on vit en ce siécle.

Le premier défaut qui s'est glissé dans l'usage de la Foy, est qu'en soûmettant son esprit à l'autorité de Dieu, on ne soûmet pas toute sa raison : on a de la peine à y renoncer tout à fait, selon que la pureté de la Foy le demande : on veut trop raisonner, pour s'affermir dans sa creance : on se flatte même de la prétenduë necessité qu'il y a à écouter sa raison, pour ne pas se laisser surprendre : parce que c'est par elle qu'on agit seurement, & qu'on embrasse avec plaisir ce qu'elle fait comprendre. Mais aussi en s'accoutumant trop à l'écouter, & à mêler à la Foy cette lumiere foible, corrompuë & sujette à l'erreur, on s'expose à donner lieu à ces répugnances qui naissent dans l'esprit, qui l'empêchent de se rendre à ce qu'il ne comprend pas : on excite ces revoltes, qui non seulement luy rendent difficile la soûmission parfaite qu'il doit à la voix de Dieu ; mais même qui luy font prendre quelquefois la liberté de juger des choses divines avec un sens trop humain, & d'interposer

en

en ſon jugement un diſcernement purement naturel. C'eſt le défaut de ceux qui pointillent trop en matiere de Religion, & qui ſont Chrétiens d'un air trop Philoſophe : c'eſt en raiſonnant qu'ils veulent chercher Dieu, & le trouver, comme des aveugles qui au lieu de ſuivre leur chemin, diſputent de celuy qu'il faut tenir. Quand Dieu a parlé, la raiſon doit ſe taire : elle eſt trop defectueuſe pour s'élever d'elle-même à luy. C'eſt ce que S. Paul conſeilloit aux Coloſſiens, pour les prevenir contre les pieges qu'on leur dreſſoit pour ſurprendre leur creance ſelon les principes d'une ſcience mondaine, & par les vaines imaginations d'un eſprit humain. Car l'eſprit abandonné à la raiſon toute ſeule ne peut eſperer de tranquillité : la raiſon étant trop foible pour appaiſer les inquietudes & les agitations de l'eſprit : & c'eſt en quelque maniere renoncer à la raiſon, de ne vouloir écouter que la raiſon dans l'exercice de la Foy. Car la Foy vraye & ſincere eſt ſi delicate qu'elle ne peut ſouffrir le mêlange du raiſonnement humain : elle veut étre la maitreſſe de l'eſprit, & regner abſolument ſur toutes les puiſſances de l'entendement, qui doit luy être entierement ſoûmis : afin que les tenébres de nôtre propre ſens ne ſoient jamais confonduës avec la pureté des lumieres de cette divine maîtreſſe. Ce n'eſt que par là qu'Origene & Tertulien, ces genies ſi ſublimes qui ont paru comme des Aigles dans l'Egliſe, ſe ſont perdus en donnant trop aux vaines réflexions de leur eſprit, aimant mieux ſuivre leurs propres lumieres, que l'autorité de la Foy & de la Tradition. C'eſt de là qu'on a veû naître ces diſputes, ces diviſions, ces

Ne quis vos deciat per Philoſophiam ſecundum elementa mundi, & non ſecundum Chriſtum .... nemo vos ſeducat inflatus ſenſu carnis ſuæ. *Coloſſ. c. 2.*

partialitez, ces ſchiſmes, ces hereſies, & tous ces egaremens qui ſe ſont gliſſez de temps en temps dans la Religion. Car la raiſon de l'homme eſt ordinairement ſujette à ces deſordres quand elle n'eſt pas ſoûmiſe à celle de Dieu : outre qu'elle a des bornes bien plus étroites, parce qu'elle ne juge que de ce qui tombe ſous les ſens, que la Foy va bien plus loin & qu'elle porte ſes veuës juſques dans l'éternité. Ce n'eſt pas aprés tout, que la raiſon ne puiſſe ſervir de précaution à la Foy, mais elle ne doit pas luy ſervir de régle.

Le ſecond défaut eſt que quoy que la raiſon ſoit ſoûmiſe, la volonté ne l'eſt pas : l'eſprit eſt éclaire, & les tenébres ſont dans le cœur : ce ſont des ſentimens oppoſez. On eſt perſuadé de la Doctrine de Jeſus-Chriſt, mais on ne l'eſt pas de la morale : on croit tout ce qu'il faut croire, mais on ne croit pas encore tout ce qu'il faut faire. On ſe contente d'une intelligence ſeche des Myſtéres de nôtre Religion, ſans en obſerver la diſcipline. On honore Dieu par la ſoûmiſſion de ſon eſprit : mais avec une diſpoſition à le dés-honorer quelquefois par la rebellion de ſon cœur : car l'eſprit n'eſt pas toûjours le maître dans les choſes où le cœur à quelque part. C'eſt ainſi qu'on fait profeſſion d'une Foy humble avec un cœur plein d'orgueil, qu'on croit un Dieu charitable, & qu'on n'a que de l'averſion pour ſon prochain. De ſorte qu'avec plus de lumiere qu'il n'en faut pour comprendre & ſe ſoûmettre, l'eſprit ne ſe rend pas que le cœur ne ſoit rendu, les principes de l'un n'étant pas les mêmes que ceux de l'autre. Et c'eſt là proprement la Foy des gens du monde, qui ne

Reſiſtunt veritati homines mente corrupti, reprobi circa fidem. *Tim.* 2. c. 3.

ne vivent pas conformément à leur creance, contre la regle que S. Jean donnoit aux premiers Fidéles : *Celuy qui dit qu'il demeure en* Jesus-Christ, *par la Foy, doit marcher comme il a marché.* Car croire en luy, & ne pas l'imiter ; estimer sa Doctrine, & mépriser ses conseils ; ne pas aimer la pauvreté, le mépris, l'abjection, comme luy : c'est ne croire en luy qu'à demi, pour ainsi dire. C'est à pratiquer sincerément la Religion, qu'on est Fidele, & non pas à dire froidement qu'on en est persuadé. C'est le réproche que fait Saint Paul à ces Chrétiens imparfaits, dont il parle à un de ses Disciples, qui font profession déclarée de connoître Dieu, mais ils le rénoncent par leurs œuvres. Ce n'est qu'une Foy speculative, qui croit les mystéres, parce qu'il n'en coûte rien ; une Foy superficielle qui est dans la pointe de l'esprit sans action ; une Foy éteinte & morte, comme S. Jacques l'appelle ; parce qu'elle est sans œuvres, prétendant que c'est être coupable de sçavoir le bien sans le faire, & d'être Chrétien sans vivre en Chrétien.

Qui dicit se in Christo manere, debet sicut ille ambulavit & ipse ambulare. *Joan. c. 6.*

Fides sine operibus mortua est. *Jac. Epist. cap. 1.*

Le troisiéme défaut, est la legereté, & l'inconstance dans la pratique de la Foy. On croit aujourd'huy ce qu'on ne croit pas demain : parce qu'on suit son humeur, comme cét Alexandre dont il est parlé dans les Actes des Apôtres, qui devint Apostat, aprés avoir voulu souffrir le martyre. Car rien n'est plus ordinaire à l'homme que le changement. C'est par cette inquietude naturelle qu'il cherche à changer jusques en ce qu'il y a de plus immuable au monde, c'est-à-dire, dans la Religion : c'est par legereté de cœur, par

Scienti bonum facere, & non facienti peccatum est illi. *Jac. c. 4.*

agita-

agitation d'eſprit, par foibleſſe de temperament, qu'on eſt ſujet à ce défaut. Et cette inconſtance dans la Foy ne vient que parce qu'elle n'eſt pas établie ſur le fondement immobile de la parole de Dieu. Celuy qui ſuit ſes lumieres peut changer de ſentimens, ſelon les differentes veuës de ſon eſprit : mais celuy qui ne ſe fonde que ſur la Foy eſt inébranlable. Ce changement eſt le caractere de l'imprudent de l'Evangile, qui au lieu de chercher la pierre ferme pour bâtir ſolidement, n'a travaillé que ſur le ſable : un torrent groſſi par les pluyes, un coup de vent, peu de choſe enfin a renverſé l'édifice. Rien n'eſt plus pitoyable que cét état : on s'inquiete on s'embaraſſe, on ſe deffie de tout, & l'on n'eſt preſque jamais en repos ſur l'état où l'on doit l'être le plus, qui eſt le ſalut, par l'importance de l'interêt dont il s'agit. C'eſt comme un roſeau qui ſe laiſſe emporter à tous les vents : on eſt de toutes les opinions qui ſe debitent dans le monde ſur la Religion. Ce fut l'état ou ſe trouva S. Auguſtin, lors que deliberant de ſa converſion par vanité d'eſprit, il cherchoit à decider luy-même ce qu'il avoit à croire, ou à ne pas croire, ſans en conſulter le Ciel. Car dans cette malheureuſe irreſolution il paſſoit de ſecte en ſecte, d'opinion en opinion, d'égarement en égarement, comme il l'avouë luy même. Aujourd'huy Platonicien doutant de tout, demain Manicheen ne doutant preſque de rien, refutant ce qu'il venoit d'approuver, approuvant ce qu'il venoit de refuter, toûjours agité jamais tranquille : parce que ſon eſprit étoit en proye à ſa legereté, que rien ne le fixoit pour ſon répos, n'ayant pas encore

Similis erit viro ſtulto, qui ædificavit domum ſuam ſuper arenam deſcendit pluvia, veverunt flumina & flaverunt venti & irruerunt ſuper domum illam, & cecidit. *Matth.c.7.*

encore la Foy, ſans laquelle l'homme eſt toûjours dans l'incertitude de ce qu'il a à faire, pour devenir agreable à Dieu. Car ce n'eſt que la Foy qui ôte à l'eſprit tout ſujet de doute, & au cœur tout ſujet de crainte. Ce ne fut pas de la ſorte qu'Abraham, cét illuſtre Pere des croyans, s'attacha à Dieu & à ſa parole : ce fut avec une fermeté d'ame qui ne luy permit pas de heſiter le moins du monde, contre les apparences contraires à ce qu'on luy avoit promis. Ce ne fut pas ainſi que crût ce bienheureux Anacorete ſaint Paul, qui vêcut dans le deſert prés de cent ans dans une paix d'eſprit admirable, parce qu'il ne s'attacha qu'à Dieu, ayant les yeux, le cœur, l'eſprit arrêtez ſur ce que ſa Foy luy avoit appris, demeurant toûjours ferme dans le même ſentiment, avec une tranquilité & une perſeverance, qui a eû peû d'égales. Il eſt vray que ce n'eſt pas l'ouvrage de l'homme, qui eſt naturellement leger, c'eſt l'ouvrage de la grace : & ce n'eſt que par l'humilité qu'on la merite, laquelle dans l'exercice de la Foy eſt une grande ſource de lumieres.

Ineſt animæ quædam non oblectandiſe ſed experiendi nova & curioſa cupiditas nomine cognitionis & ſcientiæ palliata. *Aug. Confeſſ. lib.* 10. *cap.* 35. Curioſitate non opus eſt poſt Chriſtum Jeſum, nec

Le quatriéme défaut de la Foy du temps preſent eſt la curioſité, qui n'eſt qu'une ſuite de cette legereté que je viens d'expliquer. C'eſt ſouvent par l'inquietude d'eſprit où l'on ſe trouve ſur la Religion, qu'on cherche à s'en convaincre. En quoy nous ſommes ſemblables à ces heretiques, qui ſur ces paroles de Saint Matthieu, *cherchez & vous trouverez*, mal conceuës, penſoient à s'inſtruire de nouveau ſur la Religion du temps de Tertulien, auſquels il répondoit ſagement, *que* Jeſus-Chriſt *ayant parlé, la curioſité étoit inutile*,

inquisitione post Evangelium. Cum credimus nihil desideramus ultra credere: hoc primum credimus non esse quod ultra credere debeamus. *Tertul. de præscript. adv. hæres. cap. 7.*

utile, & qu'il n'y avoit plus rien à examiner, aprés l'établissement de l'Evangile. Quand une fois nous croyons comme il faut, nous ne cherchons rien d'avantage à croire: & un des principes de nôtre creance, est qu'il n'y a rien à ajoûter à ce que nous croyons. Ceux qui cherchent, dit-il, n'ont encore rien trouvé de certain: ainsi ne croyant pas, ils ne sont pas encore Chrétiens. Nous n'en sommes plus là, depuis que la Religion a été justifiée par tant de miracles, confirmée par le sang de tant de Martyrs, & éclaircie par la doctrine de tant de Peres. Mais il y a une autre espece de curiosité fondée sur une avidité de sçavoir, & sur une impuissance d'approfondir ce qu'on recherche, qui a cours aujourd'huy dans le monde, & qui est encore plus criminelle que la premiere. C'est de vouloir temerairement examiner les desseins de Dieu dans l'ordre general de sa Providence, de penetrer trop avant dans l'abysme incomprehensible de sa Sagesse, de luy demander compte de sa conduite, d'entrer dans ses secrets, de sonder la profondeur de ses jugemens, d'entreprendre de lever le voile, sous lequel il a mis à couvert ce qu'il y a de plus caché dans nôtre Religion, de raisonner sur nos Mysteres, de disputer de ce qu'il y a de plus sublime dans la Foy, pour faire valoir son esprit. Car c'est ce qui regne aujourd'huy le plus dans le monde. Ces grandes matieres de la grace & de la prédestination dont les Papes & les Conciles assistez qu'ils étoient du S. Esprit, n'ont jamais parlé qu'en tremblant, sont les entretiens ordinaires des Cavaliers, des Dames, des gens de la Cour, qui en decident, sans aucune teinture de science.

ſcience. C'eſt par ces curioſitez-là qu'on cherche à ſe ſatisfaire de l'éclat paſſager d'une opinion qui paroît nouvelle. Il y a encore une autre eſpece de curioſité, qui vient d'une petiteſſe de genie comme celle des enfans, qui demandent raiſon de tout. Ce fut celle des Apôtres, qui dans le temps de leur imperfection faiſoient mille queſtions inutiles au Sauveur du monde, qui les traittoit auſſi, comme peu capables des veritez ſolides de la Foy. Je ne dis rien de la curioſité des Capharnaïtes qui demandoient, comment le Fils de Dieu pourroit leur donner ſa chair à manger: parce qu'ils doutoient de ſon pouvoir, & que cela paſſoit leur intelligence. Je ne parle point des curioſitez affreuſes de ces libertins, qui cherchent Dieu & des eſprits par des voyes horribles, & qui ne trouvent qu'un ſilence morne & profond dans toutes les creatures, pour ſervir de tourment à leur inquietude, & à cette avidité qu'ils ont de contenter leur curioſité: car ſi la curioſité eſt blâmable, même dans les choſes indifferentes, combien doit elle l'être dans les ſecrets de la Religion. Ainſi le vray Fidéle aime mieux reconnoître ſon ignorance, que d'approfondir trop curieuſement ce qui eſt au deſſus de ſa connoiſſance. Car la curioſité tombe toûjours inſenſiblement dans l'amour de la nouveauté.

Quomodo poteſt hic nobis dare carnem ſuam ad manducandum. Joann. c. 6.

C'eſt le cinquiéme défaut qui ſe rencontre aujourd'huy dans la pratique de la Foy, & qui fait qu'on recherche avec ardeur, & qu'on écoute avidement tout ce qui a l'air de nouveauté dans la doctrine & dans la morale; qu'on court aprés tout ce qui ſe preſente; qu'on fait des comparaiſons des opinions nouvelles

velles avec des veritez anciennes ; qu'on s'entête ſans y penſer de ces ſentimens-là, & qu'on ſe laiſſe ſurprendre aux pretextes ſpecieux dont on les colore. Ceux qui donnent dans de ſi belles apparences, ont les meilleures intentions du monde, au commencement; & ſe laiſſant même prévenir favorablement de ces pretextes, ils ſe trompent eux-mêmes par la pureté de leurs intentions : & il arrive que par un orgueil ſecret ils donnent la préference dans leur cœur à ces nouveautez ſur les choſes établies, & à des opinions recentes ſur des veritez éternelles. Ce jugement aveugle & precipité entraine la volonté : laquelle étant une fois gagnée s'abandonne à toute l'opiniâtreté dont elle eſt naturellement capable. Et c'eſt ainſi qu'inſenſiblement l'erreur ſe forme de l'amour de la nouveauté : on l'eſtime, on y devient favorable, on l'embraſſe, on la debite, on la deffend contre ceux qui l'attaquent ; & tout cela ſe fait avec bon deſſein. Mais rien ne marque tant la colere de Dieu, que cét amour des opinions nouvelles, auquel il abandonne les eſprits ; car c'eſt alors qu'on paſſe les bornes établies par nos peres, contre le conſeil du Sage, & qu'on neglige ces anciens fondemens de la Foy qui ſont les armes invincibles, dont l'Egliſe s'eſt toûjours ſervie pour combattre l'erreur. C'eſt alors qu'on ſecoüe le joug des Loix les plus ſaintes que Dieu a impoſées, pour conſerver la Religion : qu'on ſe diſpenſe de conſulter cette Sainte montagne de Sion, dont l'ancienne Sion n'étoit que la figure, pour s'inſtruire du chemin qu'on doit ſuivre, ſans chercher des voyes écartées, par un amour de la nouveauté. Car le tri-

Ne tranſgrediaris terminos antiquos, quos poſuerunt patres tui. *Prov. c. 28.*

tribunal de S. Pierre eſt l'organe dont Dieu ſe ſert pour ſe faire entendre, & qu'on doit écouter pour ſçavoir les ſentimens qu'il faut prendre : on s'égare toûjours quand on écoute des voix étrangeres ou point autoriſées : au lieu que ces Fideles, dont parle le Prophéte, marchoient dans les voyes ſeures, parce qu'ils marchoient au nom du Seigneur. Car en matiere de Religion il faut s'en tenir à ce qui eſt étably : on ſe pert dés qu'on s'en écarte. C'eſt ce que S. Paul recommandoit ſur tout à ſon Diſciple : *Gardez le dépôt qui vous a été confié : fuyez les nouveautez profanes de paroles & de tout ce qu'oppoſe une doctrine qui porte fauſſement le nom de ſcience : dont quelques uns faiſant profeſſion ſe ſont égarez de la Foy.* Car cét amour de la nouveauté donne lieu à l'homme qui en eſt épris, à ecouter ſes reflexions, à entretenir ſes conjectures, à fomenter ſes ſoupçons, à tomber dans la défiance, & de la défiance dans le doute.

Ambulabat unus quiſque in nomine Domini. *Mich. c. 1.*

Depoſitum cuſtodi, devitans profanas vocum novitates & oppoſitiones falſi nominis ſcientiæ, quam quidam promittentes, circa fidem exciderunt. *1. Tim. 6. 6.*

C'eſt le ſixiéme défaut. Mais le doute qui naît ou de la foibleſſe ou de l'ignorance, devient encore plus grand, quand il ſe trouve dans un eſprit, où le ſoupcon & de la deffiance ont désja de l'accés : car il devient plus flottant & plus incertain ; & dés qu'on s'eſt fait une habitude de ne pas croire ce que les autres croyent, on ferme les yeux à la lumiere pour entretenir ſon doute, par de nouvelles raiſons de douter : & parce qu'on n'a plus de principes, on ſe laiſſe ébranler aux moindres difficultez, comme ces Apôtres, qui douterent de la vertu de leur Maître au premier coup de vent, dont leur barque fût agitée. Mais le Sauveur du monde ne voulut point faire ceſſer l'ora-

Zelavi ſuper iniquos pacem peccatorum videns. *Pſal. 72.*

Quid timidi eſtis modicæ fidei,

l'orage de la mer, qu'il n'eût fait ceſſer leur doute par ſes réproches, comme le peril le plus preſſant & le plus de conſequence. On eſt même ingenieux à donner des couleurs à ſon doute, dés qu'on l'aime, & l'on ne peut l'aimer qu'il ne ſe répande ſur tout ce qu'on doit croire: car on doute bien-tôt de tout, dés qu'on a commencé a douter de quelque choſe. Parce que la Foy a une pureté capable de s'alterer aux moindres impreſſions de ſoupçon: elle devient timide, chancelante, incertaine, & ſes propres lumieres ne ſervent qu'à l'embaraſſer. Ce ſont au commencement des contradictions manifeſtes ſur quoy ſe fonde la raiſon pour douter, ce ſont des lumieres que les autres n'ont pas, ce ſont des veuës extraordinaires: mais aprés, ce ne ſont que de ſimples vrayſemblances, ſur quoy l'on prend ſon parti, & qu'on ſe détermine: comme ces Diſciples qui ceſſent de croire la Reſurrection de leur Maître, qu'ils eſperoient & n'eſperent plus, parce qu'ils n'en apprenoient rien, quoy que le troiſiéme jour, deſtiné à cela fût venu. Car comme tout devient ſuſpect à celuy qui cherche à ſe tromper, tout devient incertain à celuy qui eſt diſpoſé à ne pas croire. La Foy demande une ame heroique: une force au deſſus de la nature, une fermeté qui ne s'ébranle point des contradictions de la raiſon humaine, ni de toutes les apparences contraires: & le vray Fidéle n'examine plus rien, quand une fois il a pris ſes ſeuretez; il n'a plus d'attention qu'à ſe ſoûmettre. N'ayez donc jamais le moindre ſoupçon, qui vous faſſe dire en vous-même, comment cela ſe peut-il? Eſt-ce Dieu qui l'a dit?

Reſiſtite fortes in fide. 1. Pet. c 5.

dit ? Quand, pourquoy l'a-t-il dit ? Quel moyen de croire des choſes ſi oppoſées au ſens ? Car on ne finit jamais ſur ces raiſonnemens-là dés qu'on les écoute : la raiſon ne pouvant ſe contenter que de la raiſon, elle ne veut rien ſçavoir ſans l'approfondir, ni rien approfondir ſans le comprendre. Mais le propre de la Foy eſt de renoncer à toutes les lumieres de l'eſprit humain d'en étouffer toutes les veuës, de n'écouter rien que la voix de Dieu pour luy obeïr dés qu'il a parlé. Sans cela l'homme eſt ſujet à toutes les miſeres de ſon eſprit, dont le doute eſt une des plus grandes : car outre que l'incertitude eſt le plus miſérable état où il puiſſe ſe trouver, c'eſt une diſpoſition prochaine à cette dureté d'ame qu'on a à croire, que l'Ecriture appelle incredulité.

Et l'incredulité eſt le ſeptiéme défaut de la Foy. Combien ſe trouve-t-il aujourd'huy de gens qui croyent quelque choſe, mais qui ne croyent pas tout : qui ſont perſuadez de la bonté de Dieu, mais qui ne le ſont pas de ſa Juſtice. Eſt-il vray-ſemblable que Dieu, qui eſt eſſentiellement bon puniſſe ſi rigoureuſement un peché de pure fragilité dans une creature naturellement foible & ignorante ? Et ceux qui croyent ſa Juſtice, ne croyent pas ſa Providence. Car verroit-on la vertu opprimée, le vice en credit, les juſtes humiliez, les impies floriſſans, la Religion perſecutée, & le libertinage autoriſé, s'il y avoit une Providence. Ce ſont là les petites veuës de quelques eſprits imparfaits, qui ne jugent de Dieu que par les foibles idées d'un zele mal entendu, qui n'eſt ſouvent fondé que ſur une étin-

Exprobravit incredulitatem eorum & duritiem cordis. *Marc. c. 16.*

Tardi corde ad credendum. *Luc. 24.*

Conteram ſuperbiam duritiæ veſtræ. *Levit. cap. 26.*

Via impiorum proſperatur & bene eſt omnibus, qui inique agunt. *Jer. c. 12.*

étincelle de probité, où il y a bien de la preſomption. Enfin rien n'eſt preſque aujourd'huy tant ignoré de la maniere dont on vit, que cette divine Providence. On croit ſans en douter, qu'il y a un Dieu : on eſt perſuadé de ſa Sageſſe & de ſa puiſſance : mais cét œil qui voit tout, cét eſprit qui penſe à tout, cette bonté qui pourvoit à tout, n'eſt preſque pas connuë parmi les Chrêtiens. C'eſt à ſa propre conduite, à ſon induſtrie, à ſa prudence, à ſon habileté, qu'on impute ſa fortune, ſa réputation, ſes avantages, ſes ſuccés. La Providence eſt comptée pour rien en tout cela, on n'y penſe pas même : on met le hazard ou le deſtin en ſa place : de là vient le découragement des gens de bien, la fierté & l'inſolence des libertins. Enfin ceux qui croyent Dieu bon, ne le croyent pas aſſez puiſſant : ceux qui le croyent puiſſant, ne le croyent pas aſſez bon, ſelon les principes de cette incredulité, qui ſepare Dieu de Dieu même, en luy ôtant ſa Juſtice, ſa Providence, & ce qu'il y a de plus divin dans ſes operations. Et dés qu'on eſt incredule on eſt injuſte, dit le Prophete ; & dés qu'on l'eſt en un point, on le devient aiſement en tous les autres, ſur quoy on veut rafiner : & l'on acheve de perdre la Foy par ce rafinement.

Nihil egentius illa mente, quæ de Deo extra Deum Philoſophatur. *Diadoc. de perf ſpirit.*

Qui incredulus eſt non eſt recta anima ejus in ſemetipſo. *Abac. c. 2.*

C'eſt le huitiéme défaut de la Foy d'aujourd'huy, qui ſe détruit par un eſprit de fineſſe & de ſubtilité oppoſé à cette ſainte ſimplicité qui étoit le caractere des premiers ſiécles. C'eſt par cét eſprit qu'on cherche à aller plus loin que les autres en matiere de Religion, pour y faire de nouvelles découvertes ; & qu'on ſe donne la liberté de raiſonner ſur les My-

Mentis acies invalida in luce non figitur, niſi per juſtitiam fidei nutrita vegetetur. *Aug. lib. 1. de Trin.*

Myſtéres, de former des queſtions vaines & inutiles ſur ce qu'il y a de plus établi dans l'Egliſe, de cenſurer ſa morale, de critiquer ſes ceremonies, de pointiller ſur ſa conduite, d'alterer par des interpretations humaines les deciſions divines des ſaintes lettres, & de donner des ſens écartez, & des explications nouvelles aux endroits les plus importans de l'Ecriture; qu'on veut comprendre ce qu'on eſt obligé de croire: parce qu'on ſe pique de penetration; qu'on prétend approfondir tout, pour s'en éclaircir. Car pourquoy m'aveugler comme le Peuple. Voilà ce qu'on penſe, & ce qu'on dit, par-ce qu'on ſe croit plus ſage que les autres, qu'on veut ſe diſtinguer par ſes lumieres, & par des maniere de croire plus élevées que le commun. C'eſt l'eſprit le plus oppoſé de tous à la Foy, & un de ſes grands défauts: comme il paroit par la remarque de S. Paul. *Voyez mes freres ceux d'entre vous, que Dieu a appellez à la Foy: ce ne ſont pas les plus ſages ſelon la chair, les plus puiſſans, les plus nobles: il a choiſi les moins ſages ſelon monde, pour confondre ceux qui ſe croyent ſages: & pour confondre les puiſſans, il a choiſi les plus foibles & les plus mépriſables: & ce qui n'étoit rien pour détruire ce qui étoit ou ce qui prétendoit être quelque choſe.* Afin d'humilier par là l'orgueil de la raiſon humaine, qui eſt ſujette à s'égarer dans les fauſſes veuës de ſa ſuffiſance. Dés qu'on veut trop voir dans la Foy, & qu'on cherche trop à ſe convaincre, on n'y voit d'ordinaire rien, parce qu'on n'eſt jamais convaincu: dans une Religion auſſi ſoûmiſe que la nôtre rien n'eſt moins raiſonnable qu'une Foy trop rai-

Ut acutus invenir in judicio, & in conſpectu potentium admirabilis. *Sap. c. 8.* Videte vocationem veſtram fratres, quia non multi ſapientes ſecundum carnem; non multi potentes, non multi nobiles, ſed quæ ſtulta ſunt mundi elegit Deus ut confundat ſapientes, & infirma elegit, ut confundat fortia, &c. *1. Cor. c. 1.*

raiſonnée. Raiſon, ſageſſe, ſuffiſance du ſiécle, vous étes trop foibles : car vous prenez ſouvent les tenébres pour la lumiere, & l'apparence pour la verité. Ce ſont les égaremens ordinaires de l'eſprit humain. En quoy la conduite de Dieu eſt admirable qui n'a pas voulu mener l'homme par les lumieres de ſon eſprit, mais par les lumieres de la Foy ; c'eſt-à-dire, par la ſoûmiſſion, & non pas par la penetration : parce que tous les eſprits peuvent ſe ſoûmettre, grands & petits ; & que le Peuple eût été exclus de la Foy, s'il eût fallu comprendre pour être Chrétien, n'y ayant que les intelligens qui comprennent. Il eſt même plus convenable à la grandeur de Dieu & à ſon indépendance, d'agir avec l'homme par voye d'autorité en luy ordonnant de ſe ſoûmettre quand il a parlé. Et l'homme feroit injuſte de vouloir comprendre les ſecrets de Dieu, luy qui ne ſe comprend pas luy-même.

Gloria Dei eſt celare verbum. *Prov. c. 15.*

Enfin *la gloire du Seigneur*, dit le Sage, *eſt de ſe cacher, en cachant ſa parole*, pour ne ſe découvrir qu'aux humbles, qui trouvent dequoy exercer leur Foy, en exerçant leur humilité, par l'obſcurité qu'ils y rencontrent : ils nourriſſent même leur eſprit des veritez qu'ils comprennent, en adorant celles qu'ils ne comprennent pas. Outre que l'eſprit le plus éclairé a toûjours une eſpece de voile ſur les yeux, dans les choſes que la Religion nous propoſe : en quoy les veuës les plus penetrantes & les plus étenduës ſont toûjours extremément courtes. Ce ſont les raiſons qu'a Dieu de ne pas ſe découvrir tout à fait à l'homme, pour étre connu & inconnu tout enſemble, connu aux humbles qui l'honorent, inconnu aux ſuperbes

perbes qui le mépriſent. Ainſi la Foy humilie celuy qui ne croit pas, comme celuy qui croit, troublant l'un par ſes tenébres, pendant qu'elle ſoûmet l'autre à ſes lumieres. Il faut cependant remarquer que la Foy n'aveugle que ceux qui ſont déja aveuglez par leur orgueil & par leur paſſion.

Le neufiéme défaut de la Foy de ces derniers temps eſt une pareſſe d'eſprit, qui fait preferer le répos qu'on trouve dans l'ignorance des obligations eſſentielles de la Religion, à la connoiſſance de ſon dévoir. On craint d'y voir trop clair : parce qu'on s'accommode de ſon peu de lumiere : On ne veut pas voir la verité, pour n'être pas obligé de la ſuivre, & ne pas apprendre ce qu'on ne veut pas faire. Voilà l'état de la plûpart de ces Chrétiens engagez dans le monde : ils n'ont pas le temps de s'inſtruire de leur Religion, occupez qu'ils ſont de leurs affaires, de leurs plaiſirs, de leur vanité. Ils ont perdu l'uſage de l'application, pour ne pas troubler cette tranquillité qui fait une partie de la douceur de leur vie : ſemblables à ces libertins dont parle Job, qui diſoient à Dieu : *Retirez-vous de nous, nous ne voulons point d'une connoiſſance, qui condamnât ce que nous aimons*; ni d'une lumiere qui cenſureroit nôtre vie. Ce n'eſt pas le manque de preuves qui les arrête, c'eſt une negligence de les chercher, & une indifference de s'éclaircir. Cette pareſſe mene à la tiedeur, la tiedeur au rélâchement des mœurs, & le rélâchement des mœurs au refroidiſſement de la Foy. L'eſprit nouveau des premiers ſiécles donnoit une ferveur aux Fidéles de ces temps-là, qu'on ne connoît plus dans le declin de ces derniers ſiécles. Cette

Noluit intelligere, ut bene ageret. *Pſal.* 35.

Recede à nobis, ſcientiam viarum tuarum nolumus. *Job.* c. 21.

ferveur étoit une plus grande fidelité aux graces, un plus grand attachement aux interêts de la gloire de Dieu, un ſoin plus exact à obſerver l'Evangile dans ſa pureté, une haine du peché plus déclarée, une ardeur à la priere plus conſtante, une attention plus grande à ſon ſalut, & plus de vigilance dans tous les devoirs de la Religion. Mais cét eſprit s'eſt tellement affoibli dans la vieilleſſe du monde, que les traces en ſont toutes preſque effacées. On ne voit plus ces vertus pures, ſolides, desintereſſées, que l'Egliſe admiroit dans les premiers Chrétiens: leſquels prenoient plaiſir d'humilier leur entendement ſous le poids des importantes veritez de nôtre creance, avec une ſimplicité d'eſprit, qui les rendoit intrepides à toutes les veuës, que la chair & le ſang leur oppoſoit: parce que leur Foy, qui s'étoit affermie par la tribulation, détachoit leurs cœurs des biens de la terre pour les attacher à ceux du Ciel; & leur apprenoit qu'un Chrétien ne doit avoir que du mépris pour tout ce qui eſt temporel, quand il a l'eſprit rempli de l'éternité. Mais l'amour du ſiécle a éteint cét eſprit de ferveur des premiers Fidéles. Car le moyen de croire quand on eſt enyvré des proſperitez du monde?

Quis confiſus es in viis tuis, & in multitudine fortiorum tuorum. Oſée. c. 10.

Le dixiéme défaut eſt la preſomption dans l'exercice de la Foy, telle que fut celle de cét Apôtre, qui ſans conſulter rien que ſa ferveur, répondit de ſa fidelité à ſon Maître. Mais parce qu'il mit ſa confiance en luy-même, au lieu de la mettre dans le ſecours de ſon Sauveur, & qu'il fut aſſez vain de vanter ſes forces ſans connoître ſa foibleſſe: un moment aprés il renia ſon cher Maître. La principale vertu de nôtre Religion eſt de ſe bien per-

perſuader de ſon infirmité, & de ne s'appuyer que ſur le ſecours de la grace. Car ſi le premier des Anges & le premier des hommes ſont tombez, ſi les forts n'ont peû demeurer fermes, que deviendront les foibles qui preſumeront d'eux-mêmes. L'homme à beau oublier ce qu'il eſt : il eſt toûjours homme, c'eſt-à-dire, plein de foibleſſe & d'ignorance. Malheur donc à celuy qui eſt aſſez dépourveû de ſens, pour opoſer les imaginations frivoles de l'eſprit humain aux adorables regles de la verité éternelle. Malheur à celuy, qui miſerable diſciple de l'Ange ſuperbe, ne preſume que de luy-même, pour approfondir par ſes lumieres les ſecrets impenetrables de Dieu : afin d'imiter mieux l'orgueil de ſon déteſtable maître, ſans que la profondeur des playes dont il eſt couvert, & ſans que l'abyſme des tenébres dont il eſt environné, ſoient capables de luy faire connoître ſa miſere. Malheur à tous ces Chrétiens orgueilleux, qui parce qu'ils ont plus de penetration que les autres, ſe croyent en droit de demander au moindre doute quelque choſe d'extraordinaire qui ſoit propre à les convaincre, & à les perſuader. Malheur enfin à la Foy preſompteuſe : parce que l'humble JESUS qui en eſt le fondateur, eſt cette myſterieuſe pierre, dont parle S. Luc, qui briſe celuy lequel ſe heurte contre elle, & qui reduit en poudre ceux ſur qui elle tombe.

Omnis qui ceciderit ſuper illum lapidem conquaſſabitur, & ſuper quem ceciderit, comminuet illum. Luc. c. 20.

L'onziéme défaut eſt une eſpece de tiedeur mêlée de cette défiance dont parle S. Ambroiſe. Et cette tiedeur qui ne repreſente à l'eſprit tous les devoirs de la Religion qu'avec des difficultez inſurmontables, n'imagine rien que d'affreux dans la vertu. Ce fut ainſi que ce

Ii qui acceperta fide, diffidentia non carent. de vocat. Gent. lib. 2.

Felix dont il eſt parlé dans les Actes, devant lequel Saint Paul fut accuſé à Ceſarée, ayant entendu de la bouche de cét Apôtre, qu'il falloit être chaſte & juſte, pour être Chrétien, trembla à l'obligation d'une ſi grande perfection. Ce qui a coûtume d'arriver à ceux qui ne regardent la vertu que par ce qu'elle a de dur & de rude, ſans regarder ce qu'elle a de doux : ils ne penſent qu'à ces voyes difficiles où il faut marcher dans l'exercice de la pieté, dont parle le Prophete, ſans en conſiderer le fruit : ils voyent le peſant joug de la Loy, ſans conſiderer la main qui en adoucit la peſanteur. C'eſt la Foy de la plûpart des perſonnes qui ont vieilli dans les vanitez du monde, & qui penſent à leur ſalut. Elles voyent la dévotion comme une reſſource : mais elles n'y voyent rien que de penible : parce qu'elles la regardent d'une veuë trop humaine. Le dégoût du monde, qui eſt dégoûté d'elles, les fait penſer à Dieu : ſans leur faire ſentir les douceurs qu'il y a à le ſervir : elles n'enviſagent que les plaiſirs qu'elles quittent, ſans voir ceux qu'on leur promet : & poſſedées qu'elles ſont du preſent, elles ne voyent dans l'avenir que tout ce qui eſt propre à les rebuter. Cette Foy, toûjours ailleurs victorieuſe par l'eſperance qu'elle donne d'une récompenſe éternelle, eſt toûjours vaincuë dans l'eſprit de ces ames tiédes, lâches, défiantes, où les images de la terre ſont encore plus vives que celles du Ciel. Et cette vie paſſagere, où la vanité des hommes ſe fait un vain projet d'une fauſſe beatitude, leur ſemble préferable à ce Royaume éternel, qui durera toûjours. C'eſt-là la Foy de ceux qui n'ont goûté que les biens periſſables

Diſputante Paulo de juſtitia & caſtitate tremefactus Felix. Act. 6.24.

de

de la vie preſente, & qui n'ont nul goût pour les biens de la vie future, & qui ſe découragent de tout : c'eſt une Foy partagée ; & reconnoître l'autorité de Dieu ſans avoir confiance en luy, c'eſt ne la reconnoître pas.

Le douziéme défaut eſt une Foy bizarre qui ne s'écarte des voyes communes, dont ſe ſert la Providence de Dieu, pour ſe faire connoître aux hommes, qu'afin d'en chercher d'extraordinaires. Car n'eſt-ce pas un pur caprice, & une vraye bizarrerie d'eſprit de ſe rendre à la vertu du bras du Tout-Puiſſant, & de ne pas ſe rendre à ſon autorité ; de ſe ſoûmettre aux miracles, & de reſiſter à celuy qui les fait ; de reconnoître ſon ſouverain pouvoir dans ce qu'il fait de merveilleux, & de ne pas reconnoître ſa ſouveraine raiſon en ce qu'il ordonne de juſte & d'équitable ? L'Evangile, qui eſt *la vertu & la force de Dieu pour ſauver tous les hommes qui croyent*, dit S. Paul, ne fait plus d'impreſſion ſur ces eſprits : parce qu'il eſt trop commun étant dans les mains de tout le monde. Et combien ſe trouve-t-il aujourd'huy de gens faits comme le mauvais Riche, qui demandoit à Dieu, qu'on envoyât quelqu'un, de l'autre monde, à ſes freres, pour les convaincre & les perſuader ? Ce ſont des eſprits durs & indociles, qui ne veulent s'en rapporter qu'à leur ſens, & à leur raiſon, en des choſes ſi fort au deſſus de la raiſon & des ſens ; qui demandent à être forcez par des prodiges dans leur doute & dans leur irreſolution ; & qui pour ne pas croire dans les regles, voudroient voir ce qu'ils ne ſçauroient comprendre. Quelle folie à des hommes foibles, ignorans, paſſionnez de ne ſe conſulter

Evangelium virtus Dei eſt in ſalutem omni credenti. Rom. c. 1.

ſulter qu'eux-mêmes, pour avoir de la Foy : & de ne chercher la verité toute celeſte de nôtre Religion, que dans les inſtructions groſſieres de la terre & dans les élemens impurs de la chair, comme parle l'Apôtre. Mais Dieu punit d'ordinaire des gens ſi extravagans, pour leur extravagance même, en abandonnant l'eſprit de ces Chrétiens à leur propre égarement. Jeſus-Chriſt, ne ſe ſatisfait pas de ces creances bizarres & de ces ſoûmiſſions forcées : ce n'eſt croire qu'en eſclave que de croire ainſi. Les prodiges que fit Moyſe en la preſence de Pharaon, & les merveilles qu'opera le Fils de Dieu aux yeux des Juifs, font aſſez voir que les miracles ne ſervent d'ordinaire qu'à aveugler, & à endurcir encore plus ceux qui le ſont déſja. Pour moy, mon Dieu, qui me ſoûmets à vôtre parole ſans rien examiner : vôtre voix a à mon égard toute la vertu des miracles, dés que vous avez parlé. Et je ſuis perſuadé comme le Prophete, que ce n'eſt que par les tenébres de la Foy, qu'on connoît mieux ce qu'il y a de plus myſterieux en nôtre Religion, & de plus merveilleux en toute l'étenduë de vôtre puiſſance. Et nôtre creance eſt ſi raiſonnable que quelque incomprehenſible que, ſoit la profondeur de ſes Myſtéres, on ne peut en douter, que par une eſpece d'égarement & d'extravagance. Car, quoy qu'on en diſe, le plus grand de tous les miracles eſt une Religion qui a inſpiré aux hommes charnels, intereſſez, ſuperbes, l'amour de la chaſteté, le mépris des biens de la terre, & le deſir de l'abjection ; qui a fait ſoûpirer ſes Sectateurs aprés les croix & les ſouffrances, dont l'homme a naturellement

Ab elementis hujus mundi tanquam viventes in mundo decernitis. Paul. Col. cap. 2.

In tenebris cognoſcentur mirabilia tua. Pſal. 87.

lement de l'horreur ; & qui rend les choſes preſentes, viles & mépriſables, les futures deſirables & precieuſes. Et c'eſt tellement la conduite de Dieu d'attacher l'obligation qu'a le Chrétien de ſe ſoûmettre à ſa parole, exprimée dans l'Ecriture, que l'Ange même qui annonce à la Vierge le Myſtére de l'Incarnation ne ſe ſert que des expreſſions des Prophetes, quoy qu'il ſoit d'un rang bien au deſſus des Prophetes, & qu'il parle immediatement de la part de Dieu. Pour faire voir aux hommes que la Loy & les Prophetes eſt la ſeule voye dont il veut ſe ſervir pour ſe faire connoitre à eux ; & que les miracles ne ſont que pour réduire les Infideles, comme les raiſonnemens ne ſont que pour reduire les libertins, & tous ceux qui ont de la peine à croire.

Concipies in utero & paries filium & vocabis, &c. *Iſa. c. 14.* Regni ejus non erit finis. *Dan. c. 14. & Mich. cap. 4.*

CHAPITRE X.

Que rien n'affoiblit tant la Foy, & n'eſt plus capable de la ruiner, que l'amour du ſiécle & l'attachement au monde qui regne aujourd'huy.

MAis de tous les défauts qui ſe ſont gliſſez dans l'exercice de la Foy, comme elle ſe pratique aujourd'huy, rien n'eſt plus capable de l'affoiblir & de la ruiner tout à fait, que l'amour du ſiécle, & l'attachement prodigieux que la plûpart des Chrétiens ont au monde. Car c'eſt ainſi que l'Ecriture appelle ce qui eſt éclatant, doux, agreable aux ſens : c'eſt-à-dire, ce monde réprouvé par Jeſus-Chriſt,

pour lequel il n'a pas voulu prier, en priant pour ceux qui le crucifioient. C'eſt ce monde décrit dans l'Apocalypſe ſous la figure de la Proſtituée de Babylone, avec des couleurs ſi terribles, que les autres playes, dont il eſt parlé dans cette Prophétie, n'ont rien qui approche de l'horreur qu'en donne l'Apôtre par le breuvage mortel que cette femme preſente à ſes ſectateurs, & par ce vin d'aſſoupiſſement qui fait oublier le Ciel, quand on s'abandonne trop à l'amour de la terre, qui eſt l'idolatrie la plus dangereuſe de toutes devant Dieu. En effet c'eſt une eſpece d'enchantement, que cét amour du monde, qui jette dans la vie de ceux qui en ſont frappez un ſi grand dégoût des choſes du ſalut, une inſenſibilité pour Dieu ſi effroyable, une ſi profonde pareſſe pour la devotion; qu'il ſemble qu'il ne reſte dans l'eſprit aucun rayon de Foy: tant les ſentimens de la pieté y ſont éteints, par la vanité, le luxe, le faſte, la delicateſſe, l'oiſiveté, où l'on vit à preſent. Car ce ſont les plus dangereux ennemis de la Foy que les plaiſirs, les honneurs, les richeſſes, & tous ceux qui en ſont amateurs. C'eſt ce monde enfin qui ne connoît pas même Dieu, comme Jeſus-Chriſt le diſoit à ſon Pere. *Vous qui êtes ſi juſte, mon pere, le monde ne vous connoît pas.* Ce monde qui ſe glorifie d'être Chrétien, ſans avoir aucune apparence de Chriſtianiſme: & s'il à de la Foy, ce n'eſt qu'une Foy mondaine, qui s'accommode au temps où l'on vit, aux perſonnes qu'on connoît, aux manieres qu'on trouve, aux affaires qu'on a, aux intrigues qu'on veut avoir. C'eſt une Foy qui ne peut reſiſter aux conſiderations de la faveur, de la reputation,

Pater juſte, mundus te non cognovit. *Joan.c.17.*

tion, du credit, c'eſt un grand à qui l'on veut plaire, un ami qu'on veut ſervir, une paſſion qu'on veut contenter : toutes raiſons qu'on prefere aux raiſons de la Religion, quand on eſt poſſedé de cét eſprit du monde. La Foy qui faiſoit tant de miracles dans les premiers ſiécles, qui a ſi ſouvent triomphé du monde, & de tout ce que le monde a d'agreable d'éclatant, ne peut reſiſter à toutes ces conſiderations, dés qu'elle s'eſt affoiblie par l'amour du ſiécle.

Hæc eſt victoria quæ vincit mundum fides noſtra. 1. Epiſt. Joann. c. 5.

Et ce n'eſt point du monde ſcélerat, perfide, impie, dont je parle : c'eſt du monde honnête, raiſonnable qui fait profeſſion de probité & de vertu. Car comment y vit-on ? Avec quelle ardeur pour les choſes de la terre, avec quelle indifference pour celle du Ciel ? Comment les perſonnes qui y ſont les plus reglées, y frequentent-elles les Sacremens ? Comment écoutent-elles la parole de Dieu ? Avec quel faſte approchent-elles de ces Myſtéres, que les Saints Peres appellent redoutables, qui font trembler les juſtes ? Avec quel attirail de vanité abordent-elles les Autels ? Y a-t-il le moindre veſtige de modeſtie, de pudeur, & d'humilité Chrétienne dans toute leur perſonne ? Paroît-il quelque ombre de pieté dans leur air, y voit-on quelque trace de cét eſprit marqué dans l'Evangile ? Ont-elles enfin quelque étincelle de Religion ? Ces viciſſitudes d'égarement & de retour à Dieu, de deſordre & de devotion, avec leſquels elles frequentent les Sacremens; ces intervalles du crime pour le jour auquel elles communient ; ces Confeſſions ſans répentir, ces répentirs ſans amendement, ces converſions ſans changement

de vie, ces desirs imparfaits & languissans que ne vont à rien d'effectif, ne sont que les effets de cette Foy mondaine, laquelle a commencé à détruire la Religion dans les premiers siécles, & à la menacer de sa ruine dans les derniers. Car le moyen que ce monde superbe, corrompu, intereſſé, fasse une profession sincere d'une Religion humble, pure, charitable, comme est la nôtre.

Amicitia hujus mundi inimica est Dei: quicumque ergo voluerit esse amicus hujus sæculi, inimicus Dei constituitur. *Jac. c. 4.*

Est-ce croire en Dieu que d'être si prodigieusement attaché au monde: aprés ce qu'a dit l'Apôtre, que *l'amitié du mônde est une inimitié avec Dieu, & que celuy qui veut être ami de l'un devient ennemi de l'autre?* Est-ce être Chrétien que de ne chercher qu'à satisfaire son ambition, à contenter sa vanité, à suivre ses desirs, à mener une vie molle dans le luxe & dans l'oisiveté, à adorer Jesus-Christ le matin, & vivre en Payen le reste de la journée? Car c'est ainsi qu'on vit dans le monde. Je ne dis rien de cette fausse prudence de la chair attachée à son sens, qui ne consultant que soy-même, s'efforce de s'élever au dessus de la raison, & qui tombe dans toutes les foiblesses dont est capable la misere de l'homme. Je ne parle point de cét esprit de mensonge, qui est l'esprit du monde, & qui empêche que le monde ne soit capable, dit S. Jean, de recevoir l'Esprit de Dieu, qui est l'esprit de verité. Je ne dis rien de cét excés de l'amour de soy-même, dont naît la negligence aux choses du salut, & l'indifference pour la Religion: afin de dire quelque chose d'un plus grand desordre, & qui regne davantage en ce siécle; qui est une Foy lâche, timide, politique, laquelle pour soûtenir un interêt secret, souvent peu con-

Dabit vobis spiritum veritatis, quem mundus non potest accipere. *Joan. c. 14.*

ſiderable, abandonne les interêts de la verité & de la juſtice. C'eſt par une timidité ſi circonſpecte, que pour accommoder ſa creance à ſon ambition on ne veut ſe broüiller avec perſonne, on ſe ménage avec tout le monde, on cherche en toutes choſes des temperamens; qu'on aime mieux taire la verité, que de ſe commettre, & s'attirer des affaires; qu'on ne veut point ſe declarer, pour ne pas ſe faire d'ennemis; & qu'on traite les affaires de Dieu, avec plus de froideur, & plus d'indifference, que toutes les autres affaires. Ce n'eſt en toutes choſes qu'une complaiſance lâche, qu'une prudence charnelle contraire à la ſimplicité Chrétienne. Cela s'appelle-t il de la Foy, de cette Foy qui ſeule peut vaincre le monde: Car *qui eſt celuy*, dit S. Jean, *qui triomphe du monde, ſi non celuy qui croit*: de cette Foy vraye & ſincere, qui par une hardieſſe ſainte qu'elle inſpire à l'ame, la rend forte & courageuſe, pour renoncer à tous les autres interêts, afin de ſoûtenir l'interêt de Dieu, & qui luy fait fermer les yeux à toutes les conſiderations de la terre, pour ne les ouvrir qu'à celles du Ciel? La Foy de S. Paul, tout enchaîné qu'il étoit, ſurmontoit toutes choſes: & tout triomphe de nôtre Foy, qui eſt en pleine liberté, parce qu'elle n'eſt pas pure & desintereſſée. Et c'eſt de là que naiſſent ces craintes, ces reſpects humains, ces ménagemens, ces pretextes, & toutes ces circonſpections, qui refroidiſſent le zele de ceux leſquels ſont obligez de défendre la juſtice & la Religion, par la qualité des poſtes où la Providence les a placez: ce n'eſt que

Quis eſt qui vincit mundum, niſi qui credit. *Joan Epiſt. 1. c. 5.*

timidité & que foibleſſe en toutes choſes.

Helas! mon Dieu, que vos interêts ſont negligez dans un ſiécle où la Foy eſt devenuë auſſi politique que dans le nôtre: & que la Religion eſt mal ſoutenuë, par ceux mêmes qui ſe glorifient d'en être les colonnes, parce qu'ils ſont poſſedez de cét eſprit du monde.

Et que peut-on eſperer d'une diſpoſition ſi contraire à la Foy, où vivent aujourd'huy la plûpart des Chrétiens, qui ſont engagez dans le monde, ce monde qui n'a pas la force de renoncer à ſon ſens & à ſa raiſon pour croire; parce qu'il n'eſt que ſenſuel, & qu'il a en horreur la ſoûmiſſion; & parce qu'enfin ce monde paſſionné pour la fauſſe gloire ne cherche qu'a plaire aux hommes, ſans ſe ſoucier de plaire à Dieu? Ce qui fait dire à nôtre Seigneur, *je ne prie point pour le monde.* Et ce monde deſtitué du ſecours de la protection de ce divin Sauveur, tombe dans la deffiance, dans l'incredulité, & dans la privation de la Foy: en quoy la Prophetie de S. Paul ſe trouve accomplie. *Sçachez*, dit-il à un de ſes Diſciples, *que dans les derniers ſiécles, il y aura des temps facheux. Car il ſe trouvera des hommes amoureux d'eux-mêmes, intereſſez, ſuperbes, médiſans, dénaturez, ſans Foy, ſans parole, calomniateurs, intemperans, ſans affection pour les gens de bien, peu ſinceres, voluptueux, qui auront une apparence de pieté, mais qui en détruiront l'eſprit.* N'eſt-ce pas là la peinture des Chrétiens de ce ſiécle, qui n'ont de la Religion, que pour la bienſeance; & un exterieur de probité, ſans en avoir le fonds & l'interieur.

Quod ſolet videre credit quod non ſolet, non credit. *Aug. Serm. 147. de tempore.*

Abierunt poſt vanitatem & vani facti ſunt. *Jerem. c. 2.*

Habentes ſpeciem pietatis, veritatem ejus abnegantes. *Tim. 2, c. 3.*

Ce

Ce n'eſt donc pas merveille ſi dans un état ſi languiſſant, où ſe trouve la Foy des derniers ſiécles, ces grandes maximes ſur leſquelles eſt établie nôtre Religion ne font plus d'impreſſion ſur nos eſprits : ſi le monde dont triomphoit la Foy des premiers Fidéles, triomphe de la nôtre, par l'éclat trompeur & par les vaines illuſions dont cette figure qui le compoſe eſt environnée. Mais quand le jour ſera venu, & que nous nous réveillerons, nous verrons quelle eſt nôtre pauvreté. Car nous ne la reconnoîtrons bien, que quand nous ſerons reveillez du profond ſommeil, où nous a plongez cét amour du ſiécle, qui a commencé à étiendre dans nous les lumieres les plus pures de la Foy.

Hæc eſt victoria quæ vincit mundum fides noſtra. 1. Joan. c. 5.

Il y a encore mille autres défauts imperceptibles, qui ſe gliſſent tous les jours dans l'exercice de la Foy de la maniere dont on croit aujourd'huy, & que chacun peut reſſentir en y faiſant reflexion : comme par exemple, croire tout ce qui ſe dit ſur la Religion, ſans diſcernement, & ne croire rien ; ſe ſatisfaire de tout, & ne ſe ſatisfaire de rien ; croire par accoutumance, mais ſans ſentiment aucun de ce qu'on croit. Je pourrois ajoûter l'état miſerable de ceux qui croyent ſans eſperer, de ceux qui eſperent ſans croire : car la deffiance & la confiance trop grande des uns & des autres eſt également oppoſée à la pureté de la Foy. Il y a une Foy ſans charité, ſans principes, ſans action, qui n'eſt qu'une Foy de ceremonie : il y en a une qui ne fonde ſon merite, que ſur la juſtice des œuvres : il y en a une autre qui ne ſe rend qu'aux miracles, & qui n'a de ſoûmiſſion que pour les choſes extra-

Acceperant fidem, ſed non ſecuti fuerant diſciplinam. de vocat. Gent. lib. 2.

extraordinaires. Et c'eſt de la maniere dont nous vivons, que la Foy de ces derniers ſiécles ſe trouve affoiblie par tous ces défauts, qui en ont tellement terni l'éclat. C'eſt cette corruption ſi generale, ce relâchement de mœurs ſi univerſel, ce nombre prodigieux de foibles & d'infirmes dans l'exercice de la pieté, cette multitude de pecheurs & de pechez, dont nous ſommes environnez de tous côtez, ce déreglement ſi épouventable du ſiécle, qui doit nous faire trembler dans les funeſtes conjonctures, où ſe trouve aujourd'huy la Religion; parce que c'eſt une eſpece de diſpoſition à une revolution prochaine dont la Foy eſt menacée. Car on ne peut pas faire reflexion aux malheurs, que ce refroidiſſement de la Foy a désja cauſez au monde, & dans quel excés de deſordres elle a jetté tant de Chrétiens, ſans en être épouvanté. Cette heure funeſte dont parle l'Evangile, où Dieu retire toutes ſes graces pour abandonner ceux qu'il veut punir à la puiſſance des tenébres, s'approche peut-être encore plus que nous ne penſons. Ce torrent de l'iniquité dont S. Auguſtin fait mention dans ſes Confeſſions, qui eſt ſujet à ſes débordemens eſt peut-être déja groſſi de nos crimes, pour nous menacer d'une derniere inondation. Et la colere de Dieu, qui a ſes momens pour éclater, quand ſa patience s'eſt laſſée par le mépris qu'on fait de ſes miſericordes, doit jetter la frayeur dans le cœur de ceux qui ſont encore gens de bien, pour les obliger à interpoſer le credit de leur vertu, afin de détourner un ſi grand malheur; à tâcher de flechir par la ſainteté de leur vie & par la pureté de leur Foy l'indignation de Dieu,

Hæc eſt hora & poteſtas tenebrarum. Luc. c. 22. Aug. Confeſſ. lib. 9. c. 8.

Dieu, que nous avons irrité par l'excés de nos desordres; & enfin à chercher un remede à ce relachement si universel, qui s'est gliſſé non seulement dans les mœurs des Fideles, mais encore dans leur Foy, qui s'affoiblit tous les jours, par l'affoibliſſement de leur charité.

CHAPITRE XI.

Quel est le remede à un si grand malheur.

SANS ces viciſſitudes de graces, & sans ces revolutions de la Foy, que Dieu permet dans le monde, les Chrétiens seroient dans une pareſſe & dans un assoupiſſement encore plus funeſte pour eux, que tous les autres châtimens dont se sert sa juſtice dans les jugemens, qu'il exerce sur les hommes, donnant le cours tel qu'il luy plaît, comme dit S. Auguſtin, au débordement des mœurs & au torrent de l'injuſtice, pour servir à ses deſſeins éternels. Et il paroît en cette conduite, qui nous semble si terrible, une abondance de miſericorde, & une profondeur de sageſſe, que nous devons admirer en l'adorant. Car ce n'est que pour nous rendre plus attentifs à nos devoirs, & pour nous reveiller de cét esprit d'assoupiſſement, où nous vivons, que Dieu nous conduit par ces precipices. Car comme il tire des tenébres de la Foy cette lumiere toute celeſte qui remplit nos cœurs de per-

Tu Domine rector celitum, & terrenorum ad usus tuos contorquens profunda torrentis & fluxum sæculorum turbulentum. *Lib. 9. Confeſſ. c. 8.*

perſuaſion, pour pratiquer le bien: c'eſt de ce débordement ſi general de nos déſordres, qu'il trouve le moyen d'exciter en nous cét eſprit de vigilance, qui nous rappelle à l'obſervation de nos plus étroites obligations; l'unique remede qui nous reſte dans le malheur dont nous ſommes menacez par la licence du ſiécle. Et c'eſt le peu de ſeureté qu'il y a dans ces viſſitudes de la Grace, qui doit nous rendre plus vigilans. Reveillons-nous donc de ce ſommeil fatal, qui ſeroit capable d'éteindre en nous ce qui y reſte de vie; pour travailler de concert au rétabliſſement de la Foy, qui s'eſt tellement affoiblie: & tâchons à faire revivre dans ces derniers temps cette ferveur, qui floriſſoit parmi les Fidéles, dans les premiers ſiécles. Efforçons-nous unanimement de rappeller ces temps heureux, par une conduite plus reglée, & de reſſuſciter pour ainſi dire ce premier eſprit de l'Egliſe naiſſante, par un renouvellement de nôtre Foy: & que cette Foy nous ſerve d'un éguillon continuel, pour nous exciter à veiller ſans ceſſe ſur nous. N'ayons point de deſſeins qu'elle n'anime, point d'affaires quelle ne regle, point d'eſperances ni de craintes qu'elle ne fonde: ſi nous voulons agir en Chrétiens. Qu'elle ſe mêle dans toutes les conditions, & dans toutes les fortunes, pour y faire éclater ſa conduite, & pour y répandre ſes lumieres. Si vous étes Prince, ou ſujet, Eccleſiaſtique, ou Cavalier, homme public ou particulier, Seculier, ou Religieux, dans le commerce, hors du commerce, grand, petit, riche, pauvre, ſoyez le toûjours en Chrétien: qu'il paroiſſe dans tous les états de

vôtre

vôtre vie, que vous croyez en Dieu. Que la Foy regne dans vous, qu'elle ſoit vôtre guide en tout ce que vous faites : & vivez d'une maniere ſi pure, & ſi reglée, qu'on voye que Dieu eſt le maître dans vôtre cœur, par une ſoûmiſſion parfaite à ſes ordres, où la Foy vous a aſſujetis ; & qu'enfin ce n'eſt pas à des ingrats, qu'il a fait une grace ſi ſignalée que de les appeller à la connoiſſance de ſes adorables veritez.

Mais comme Dieu fait encore tous les jours, ce qu'il fit autre fois au temps du Prophete Elie ; qu'il ſe reſerve dans chaque ſiécle, & dans chaque contrée de la terre un nombre de Fidéles, qui n'ont point flechy le genoüil devant l'Idole, pour ſervir de regle & de modele aux autres Peuples : peut-être ſommes-nous de ce nombre choiſi, qu'il s'eſt reſervé, pour donner exemple à toute la terre de la maniere, dont il faut l'honorer, ſi nous tâchons à nous rendre dignes d'une ſi grande faveur. Peut-être même a-t-il voulu conſerver encore dans l'impureté des mœurs où nous vivons, quelque étincelle de cette pureté de Foy qui a éclaté dans la naiſſance de la Religion : ſoit qu'il veuille faire connoître à ceux qui s'égarent que la vraye Egliſe eſt celle, où l'on voit ces traits de Foy vive & ſincere, ſoit qu'il veuille retenir par les rayons d'une ſi pure lumiere, ceux qui marchent dans ſes voyes. Car nous avons veû de nos jours des exemples de ces vertus ſolides, que l'Egliſe a canoniſées dans les premiers Chrétiens. Nous avons connu dans les armées des Cavaliers plus fideles à faire Oraiſon, & plus reglez dans tous les exercices de de-

Segregavi vos ab omnibus gentibus eſſe mihi. *Lev. c. 19.*

Reliqui mihi ſeptem millia virorum, qui non curvaverunt genua ante Baal. *Rom. c. 11.*

devotion au milieu d'un Camp, que le Solitaire le plus reclus dans ſon deſert. Nous avons veû des Magiſtrats renoncer à la faveur & à leur fortune pour faire juſtice; des Dames quitter la Cour, & tout ce qu'elle a de grand & de voluptueux, pour embraſſer une vie auſtere & penitente. Tout le monde ſçait la Foy de ce Chevalier de Malthe Francois, qui refuſa ces dernieres années toutes les grandeurs & toutes les recompenſes que luy offrit le Grand Seigneur pour luy faire prendre le Turban; & avec quelle vertu il donna ſa vie, pour la défenſe de ſa Religion. Ne voit-on pas encore tous les jours des femmes du monde fideles à leurs devoirs; des Juges incorruptibles; des gens dans le commerce, d'une probité inviolable; des perſonnes d'une fortune mediocre, ſe dépoüiller de tout, pour ſacrifier le peu de bien qu'ils ont. aux œuvres de charité; des pecheurs touchez de Dieu engagez dans toutes les humiliations de la penitence, en repaſſant leur vie dans l'amertume de leur cœur? Combien de vertus cachées dans la pratique & dans l'obſcurité d'une Foy humble, mais ſoûtenuë & animée de l'exercice continuel des bonnes œuvres? Combien enfin trouvons nous aujourd'huy d'exemples d'une creance ſimple, dans l'incredulité où l'on vit, d'une Foy pure dans la corruption du ſiécle, d'une Foy fidele dans l'infidelité de la plûpart des hommes, d'une Foy exacte & rigide dans le relâchement univerſel de toutes choſes? Nous ne laiſſons pas même de voir encore dans ce declin des derniers temps, des miracles de cette vertu, dont Dieu prend plaiſir de faire éclater de certains traits;

traits pour animer la langueur d'un Chriſtianiſme preſque eteint. C'eſt-à-dire, une Foy qui fait encore ſentir à des gens de qualité ce qu'il y a de ſuperflu dans leur bien, pour en faire part aux Pauvres, pendant que tant d'autres qui ſont dans l'abondance n'en connoiſſent point. Une Foy qui fait aimer à tant d'ames choiſies ce qu'il y a de haïſſable dans le mépris & dans l'abjection, pour leur faire haïr ce qu'il y a d'aimable dans la proſperité & dans l'élevation. Une Foy charitable toûjours prête à faire du bien à tout le monde: qui ne trouve point de froideur, qu'elle ne diſſipe, point de dureté qu'elle n'amolliſſe, point d'inimitié qu'elle n'appaiſe, point de haine qu'elle ne flechiſſe: car elle peut tout dans un cœur humble & ſoûmis.

Mais il eſt à craindre que ce nombre choiſi de Fidéles que Dieu a mis à couvert de la malignité du ſiécle, ne ſoit pour ainſi dire, étouffé par la multitude de ceux qui ne le ſont pas. Et le déreglement des mœurs, l'obſcurciſſement de la verité, le libertinage, la corruption eſt ſi generale, l'inclination au mal eſt ſi violente: que ſi les gens de bien ne conſpirent par une union d'eſprit, & de ſentimens dans l'exercice de la vertu, pour reſiſter au torrent, le relâchement prevaudra; & la Foy déja affoiblie dans les particuliers achevera de s'affoiblir, & peut-êrre même de s'éteindre dans le Public. Que ceux donc qui ne croyent pas, ou qui ont de la peine à croire, s'uniſſent de cœur à ceux qui croyent. Car de même que des flambeaux éteints, ou prêts à s'eteindre reünis à des flambeaux allumez, ſe rallument les uns les autres, & font même

même un plus grand feu : de même auſſi ceux qui ſont foibles & infirmes dans la Foy, non ſeulement ceſſeront de l'être, quand ils ſe joindront aux forts & robuſtes ; mais ils s'échaufferont, & ils s'éclaireront mutuellement. Que ceux qui ne ſont pas perſuadez s'attachent à ceux qui le ſont ; que ceux qui doutent s'uniſſent à ceux qui ne doutent pas : & il arrivera que les uns marchans dans un même chemin avec les autres, ils parviendront au même terme, s'aidant reciproquement de leur ſoûmiſſion & de leurs lumieres. Car c'eſt le ſeul moyen de prevenir ces terribles deſſeins de la colere de Dieu ſur les hommes : en ôtant le flambeau de la Foy aux uns, pour en éclairer les autres.

Videte opera Dei terribilia ſuper filios hominum. Pſal. 65.

Et ne dites point que vous voudriez bien croire, mais que vous ne pouvez. Car vous le pouvez, ſi vous le voulez ; comme il faut. Demandez, cherchez, frappez à la porte avec perſeverance, ſollicitez cette grace : celuy qui la fait, ne pourra pas vous reſiſter, ſa parole y eſt expreſſe. Soyez ſemblable à ce ſerviteur de l'Evangile, qui a toûjours la lampe allumée à la main pour ſe tenir prêt au moment que ſon maître viendra : imitez ce Payen, craignant Dieu, qui merita la Foy par ſes bonnes œuvres, dont l'hiſtoire eſt décrite au Chapitre dixiéme des Actes des Apôtres. Si tout eſt dans le ſilence pour vous, ſi ni le Createur ni les creatures ne vous diſent rien, de ce que vous avez à croire : écoutez au moins cette Loy, dit S. Auguſtin, que vous avez écrite au fonds de l'ame, & que la malice de l'homme ne peut effacer. C'eſt cette impreſſion naturelle d'équité, & de droiture,

Vir erat in Ceſarea nomine Cornelius religioſus ac timens Deum faciens Eleemoſynas plebi & deprecans Deum ſemper. Act. c. 10.

Lex tua Domine ſcripta in cordibus hominum, quam ne ipſa quidam delet iniquitas. Confeſſ. liv. 1. c. 4.

ture, qui vous dira la premiere ce que vous avez à faire, ſi vous êtes aſſez fidele pour l'écouter. Et ſi vous avez encore quelque étincelle de cette Foy, que vous avez receüe au Baptême, que vous n'ayez pas cultivée par l'exercice de la pieté, & par les devoirs d'une vie Chrétienne, & que vous ayez comme tant d'autres de la peine à croire des choſes qui vous paroiſſent inconcevables: commencez par devenir humble, & vous deviendrez docile. Vous avez de la peine à croire, diſoit le fils de Dieu aux Juifs, parce que vous êtes vains & ſuperbes: ceſſez de l'être & vous croirez. Approchez de Dieu avec crainte & tremblement, comme cette femme malade de l'Evangile approcha de JESUS-CHRIST, & ſurmonta ſa reſiſtance par ſa confiance & par ſon humilité. Ecoutez ſa voix dans la voix de l'Egliſe, qui nous parle par les Conciles, par la tradition, & par la bouche des Paſteurs quelle nous donne. Car comme c'eſt en vain qu'on honore le Pere, ſi l'on n'honore le Fils, dit S. Jean: c'eſt en vain qu'on croit en JESUS-CHRIST, ſi l'on ne croit en ſon Egliſe, cette Egliſe, que l'Apôtre appelle, *la colonne de la verité.* Abaiſſez-vous devant celuy qui releve les humbles, & humilie les ſuperbes: ne faites tort à perſonne, ſoyez équitable à tout le monde. Retranchez le luxe de vôtre domeſtique, pour commencer à vous depoüiller de cette dureté naturelle, que vous avez pour le pauvre: ſoyez charitable à vôtre prochain, ou en fortifiant le foible, ou en ſecourant le miſerable, ou en traitant bien celuy qui vous traite mal. Car *ſi vous faites part de vôtre pain à celuy qui n'en a pas, ſi vous reve-*

Gentes quæ legem non habent, naturaliter ea quæ legis ſunt faciunt, & ipſæ ſibi lex ſunt. *Rom. c. 3.*

Quomodo poteſtis credere, qui gloriam ab invicem accipitis. *Joan. c. 5.*

Mulier timens & tremens venit, & procidit ante eum. *Marc. c. 5.*

Qui non honorificat filium non honorificat patrem, qui miſit illum. *Ioan. c. 5.*

Eccleſia Dei columna & firmamentum veritatis. *Paul. 1. Timot. c. 3.*

Frange eſurienti panem tuum, egenos &

vagos in duc in domum tuam, cum videris nudum operi eum: tunc erumpet ſicut mane lumen tuum. *Iſai. c. 58.* Cum effuderis eſurienti animam tuam & animam afflictam repleveris, orietur in tenebris lux tua, & tenebræ tuæ erunt ſicut meridies. *Ibid.*

revêtez le nud, ſi vous aſſiſtez le miſerable avec épanchement de cœur, & ſi vous conſolez l'affligé, la lumiere brillera parmi vos tenébres & vos tenebres deviendront comme le plein jour: & alors vôtre Foy éclatera comme l'aurore: c'eſt ainſi que l'aſſure le Prophete Iſaie. Car ce n'eſt que par les bonnes œuvres qu'on acquiert la Foy, quand on ne l'a pas. Soyez Chrétien dans la conduite univerſelle de vôtre vie: donnez l'aumône en Chrétien, ſi vous êtes riche, ſouffrez l'indulgence en Chrétien, ſi vous êtes pauvre: rendez la juſtice en Chrétien, ſi vous êtes juge, portez les armes, & faites la guerre en Chrétien, ſi vous êtes ſoldat. Souffrez l'injure en Chrétien, ſi l'on vous offenſe: recevez en Chrétien l'honneur qu'on vous fait, ſi l'on vous honore: qu'il paroiſſe dans toutes nos actions un air de religion & de Chriſtianiſme: & vous n'aurez plus de pleine à croire. Alors on verra cette Foy ferme, ſolide, ſoûtenuë de principes, regner dans le détail univerſel de vôtre vie & dans tous vos devoirs de Religion. Car l'eſprit devient éclairé, à meſure que le cœur ſe purifie: c'eſt la recompenſe de la bonne vie, que l'intelligence des choſes qu'on eſt obligé de ſçavoir, pour bien vivre. On ne parvient à l'intelligence que par une grande pureté de mœurs, & à une grande pureté de mœurs, que par une grande ſoûmiſſion d'eſprit: & c'eſt une partie de cette divine ſageſſe de la Foy, de commencer à en connoître le prix, & à la deſirer, pour la ſuivre.

Fide purificans corde eorum. *Act. c. 15.* Fides mundet te, ut intellectus impleat te. *Aug. tract. in Joan.*

Et ſi nous ſommes aſſez malheureux que de ne pas faire fructifier en nous ce don divin, par nos bonnes œuvres: comme font aujourd'huy

d'huy la plûpart des Chrétiens qui font le bien ou par coûtume, ou par vanité, ou par hazard, ſans aucun bon motif: ſi nous enterrons ce talent ſi precieux : ſi nous ne renonçons à nous mêmes, ſans nous arrêter aux foibles raiſonnemens de l'eſprit humain, ni aux preſomptueuſes penſées de la chair ſi ſujete à l'égarement, afin de ſuivre ce flambeau çeleſte, qui ſeul peut nous mettre dans la voye de la verité: ſi la Foy n'eſt elle même nôtre guide, & que nous nous rendions indignes de ſes lumieres : Dieu ſe vangera du mépris que nous ferons de ſa Grace, & il nous punira comme ce ſerviteur timide & pareſſeux qui enveloppa ſon talent, & le rendit inutile : il nous jettera dans ces tenébres exterieures dont parle l'Evangile, c'eſt-à-dire, dans l'erreur & l'égarement : ou bien il nous traittera comme ce Peuple reprouvé dont parle S. Matthieu : Il nous ôtera la Foy, qu'il appelle un Royaume, parce que c'eſt par elle qu'il regne dans nos cœurs, pour la donner à un autre Peuple plus propre à la faire fructifier par une plus grande fidelité à ſes graces. Et dés qu'il aura pris un deſſein ſi formidable, en nous abandonnant à nous-mêmes & à nôtre ignorance : ce qui ne nous conduira plus dans ſes voyes, nous en détournera : ce qui ne diſſipera plus nos tenébres, les augmentera : ce qui ne nous menera plus au terme où nous aſpirons, nous egarera. Les creatures qui ne nous parloient que du Createur, ne nous parleront plus que d'elles-mêmes : & quand toute la nature ſe taira pour ne plus nous annoncer un Dieu, les Cieux dit le Prophete annonceront par leur harmonie

Abiens fodit in terram, & abſcondit pecuniam Domini ſui. *Matt. c. 25.*

Inutilem ſervum ejicite in tenebras exteriores. *ibid.*

Dignus erat perdere inutilem fidem, qui non exercuerat charitatem. *de vocat. Gent. lib. 2.*

Auferetur à vobis regnum Dei & dabitur genti facienti fructus. *Matt. c. 21.*

Annunciabunt cæli juſtitiam ejus populo qui naſcetur. *Pſal. 21.*

Væ eis cum receſſero ab eis. *Oſee. c. 9.*

& par leur ſilence même ſa juſtice à un Peuple qui naîtra un jour aprés nous, pour le connoître, & pour le loüer, en nôtre place. Craignons ces foudroyantes paroles de la colere de Dieu adreſſées aux Juifs: quand laſſé de leur ingratitude, il leur dit en les abandonnant. *Je m'en vas, vous me chercherez, & vous ne me trouverez pas.* Marchons donc pendant que nous avons encore un reſte de lumiere qui nous éclaire: avant que la nuit & les tenébres de l'infidelité ne nous ſurprennent par la perte de la Foy: que le rélâchement des derniers ſiécles ne nous entraîne pas dans ce torrent malheureux qui entraîne le monde: & que ce qui doit nous exciter à la vigilance, ne ſoit pas un motif de negligence & de pareſſe, pour nous: car la pareſſe eſt le plus grand de tous les obſtacles à la Foy, parce qu'elle la combat toûjours.

Ego vado & quæretis me & quo ego vado non poteſtis venire. *Joan. c. 8.*

Dum lucem habetis, credite in lucem, ut filii lucis ſitis. *Joan. c. 12.*

CHAPITRE XII.

La concluſion de ce diſcours.

CEſſons donc de laſſer la patience de Dieu, par les langueurs & par les foibleſſes d'une Foy preſque éteinte. Proſternons-nous ſans ceſſe au pied des Autels, pour flechir ſa miſericorde: afin qu'il détourne de nous le malheur dont nous ſommes menacez de la perdre. Ne laiſſons pas que d'adorer avec un profond reſpect l'équité ſecrete de ſes jugemens, dans la punition qu'il a tirée déja de tant de Chrétiens qui l'ont perduë. Mais en

en adorant une conduite si terrible, que la frayeur de sa Justice nous fasse trembler dans la veuë de la corruption, du libertinage, & du déreglement universel, où vivent aujourd'huy la plûpart des Chrétiens, qui semblent déja n'avoir que trop irrité sa colere. Gemissons dans le secret de nos cœurs, pour l'appaiser de ce que ces dernieres guerres & toutes ces calamitez publiques, qu'il ne nous a envoyées que pour amolir nos cœurs, les ont encore davantage endurcis: de peur qu'aprés avoir appesanti sa main sur nous par tant de fleaux dont nous n'avons pas profité en nous corrigeant de nos pechez, il ne s'abandonne à son indignation pour nous punir du plus redoutable de tous les châtimens, qui est la privation de la Foy, par les funestes dispositions, & par les tristes presages que nous y voyons de tous côtez. Car le monde a-t-il jamais été plus corrompu qu'il est, & la Religion plus profanée? Ne semble-t-il pas que ce ne soit plus que l'ombre de la Religion qui soit en usage dans ce siécle, où la difficulté qu'on a de croire ne vient que de la difficulté, qu'on a de vivre conformément à sa creance? L'enchantement qu'on trouve dans les plaisirs de la vie, ne fait-il par fermer les yeux à la plûpart des Chrétiens dans la consideration de l'avenir, pour se satisfaire plus tranquillement de la jouïssance du present: & l'endurcissement où ils vivent, joint à l'insensibilité qu'ils ressentent pour les choses de Dieu, ne doit-il pas passer pour la plus grande & la plus profonde playe dont la justice de Dieu puisse punir les hommes?

Flagella Domini quibus corripimur, quæ patimur, ad emendationem nostram, non ad perditionem evenisse sciamus. Judit. c. 8.

Ce fût aussi le plus épouventable châtiment

dont il punit les Juifs, aprés avoir vainement mis en uſage tous les autres. Ce qui fit dire au Prophete : Ce Peuple a abuſé de vous & de vos bontez, ô mon Dieu ! parce qu'il a fermé les yeux à vos lumieres : ainſi puniſſez ſon mépris de tout ce que vôtre Juſtice a de plus rigoureux : *avcuglez le, fermez luy les yeux, qu'il n'entende & qu'il ne comprenne pas aſſez pour ſe convertir.* Mais ne nous puniſſez pas d'une ſi étrange maniere. Il eſt vray qu'il n'y a rien que nous ne meritions, étant encore plus coupables que ce Peuple que vous avez reprouvé. Car bien loin de faire profiter dans nous la Foy, que vous nous aviez donnée : nous l'avons renduë vaine & inutile par un aſſoupiſſement profond, où nous a plongez la moleſſe de nos mœurs. Le deſordre où nous vivons a merité tout le poids de vôtre colere : & nos pechez ſont montez à un excés qu'il n'y a point de châtiment dont nous ne nous ſoyons rendus dignes. Ainſi puniſſez-nous comme vous avez fait depuis ſi long-temps, ou par le renverſement de nos fortunes, ou par la deſolation de nos Provinces, ou par l'horreur des poiſons & des autres crimes dont nôtre ſiecle a été ſi fort infecté, ou enfin par tout ce que vôtre Juſtice a de plus affreux. Faites fondre ſur nos têtes tous les fleaux de vôtre vengeance la plus ſevere : pourveu que ce ſoient des châtimens qui puiſſent ſervir plûtôt à nous rapeller à vous, qu'à nous en éloigner ; que ce ſoient des peines qui nous gueriſſent, & non pas des afflictions ſteriles qui nous perdent ; & que nous reconnoiſſions encore des traits de vôtre miſericorde, parmi les traits les plus terribles de vôtre Juſtice : comme

Excæca cor populi hujus & oculos ejus claude, ne forte videat, & intelligat, & convertatur. Iſa. 6.

comme cette captivité que vous envoyâtes aux Juifs pour les r'apeller à leur devoir, ainſi que dit le Prophete.

Laudabunt me in terra captivitatis, ſuæ & erunt memores nominis mei. *Baruc. c. 2.*

Il eſt vray que nous vivons dans le Chriſtianiſme d'une maniere ſi Payenne, que nous meriterions la même punition, que tant de Peuples à qui Dieu a ôté la Foy, qui peut-être ne s'en étoient pas rendus ſi indignes que nous. Conſiderons au moins ces débordemens d'opinions nouvelles, dont nous avons veu l'Egliſe preſque inondée dans ces derniers ſiécles, comme un avertiſſement du même malheur, qui nous peut arriver. Profitons-en ſi c'eſt pour nôtre inſtruction: & ſi c'eſt pour la punition de ceux qui ne vivent pas bien parmi nous, diſons leur ce que les Nautonniers diſoient à Jonas, quand la tempête qui ménaçoit le vaiſſeau commença à les preſſer: *Pourquoy êtes-vous dans l'aſſoupiſſement? invoquez vôtre Dieu, qui peut-être aura pitié de nous.* Commençons par nous réveiller nous-mêmes: renonçons à nos vieilles habitudes au péché, & reprenons nos anciennes ferveurs: revêtons-nous de ces armes de lumiére dont parle l'Apôtre, parce que la nuit eſt déja avancée, & que le jour eſt proche, ce redoutable jour du Jugement du Seigneur. Quittons les ſonges & les phantômes de cette vie, qui n'eſt pleine que d'illuſions, pour nous attacher à la verité, ſi nous avons encore de la Foy. Détachons-nous des affections de la terre, puiſque cette même Foy nous promet le Ciel. Renonçons au monde & à tous les vains attachemens de la vanité du ſiecle: ou vivons-y comme des voyageurs bannis de leur patrie. Déplorons la durée trop ennuyeuſe de nôtre

Quid tu ſopore deprimeris, ſurge invoca Deum tuum, ſi forte cogitet de nobis & non pereamus. *Jon. c. 1.*

exil : car nous n'avons pas icy une demeure ſtable & ſolide, mais nous en cherchons une dans le Ciel. Raprochons-nous des Autels avec des ames pures. Pleurons, gemiſſons, frapons à la porte : ne ceſſons point juſques à ce que nous ayons flechi la colere de Dieu, qui eſt irrité contre nous. Diſons-luy, comme Abraham luy diſoit pour ſauver ces villes criminelles qu'il voulut punir par le feu : Seigneur, n'envelopez par les innocens parmi les coupables dans la punition que vous méditez : pardonnez à ceux qui ne vous ſont pas fidéles, en la conſideration de ceux qui le ſont. Faites grace aux pecheurs, en la faiſant aux Juſtes : Laiſſez-vous fléchir, mon Dieu, à ceux qui ne vous ont jamais offencé : n'envelopez-pas dans les tenebres ceux qui n'ont point fermé les yeux à vos lumieres. Souvenez vous de ceux qui ont ſoûtenu l'obſcurité de la Foy, & de vos Myſtéres, le ſilence des creatures ſur la Religion, la contradiction des hommes, & toutes les difficultez qu'il y a à croire, ſans jamais rien ſentir de vôtre part qui pût les encourager, & qui n'ont jamais héſité parmi tant d'oppoſitions pour vous être fidéles. Oüi mon Dieu, que tant de vertu, tant de priéres, tant d'aumones, tant de bonnes œuvres qui ſe font dans tout le Royaume, par tant de gens de bien, appaiſent vôtre colere, & vous obligent à faire miſericorde à ceux qui ne la meritent pas, au nom de ceux qui la meritent : que les petits ſauvent les grands, que les forts ſoutiennent les foibles : que la Foy du Peuple ſupplée au manquement de la Foy des gens de la Cour : & que les fidéles redreſſent par leur exemple ceux

Non habemus hic manentem civitatem, ſed futuram inquirimus. *Hab. c. 12.*

ceux qui ne le ſont pas. Prions ſur tout pour ceux qui s'affoibliſſent dans l'exercice de la Religion, & qui laiſſent ébranler leur créance à l'eſprit dumonde, dont on eſt aujourd'huy ſi poſſedé. Et quelque exemple de cheute ou de foibleſſe que nous remarquions dans ceux avec qui nous vivons, demeurons fermes au milieu de ces affoibliſſemens ſcandaleux qui ſont comme autant de pieges aux infirmes: voyons le dereglement des libertins ſans nous y laiſſer aller; & ſoutenons même tout ce qui eſt capable de nous ſcandaliſer dans leur conduite, avec une patience invincible, ſans nous affoiblir.

Car ne ſeroit-il pas étrange que lors que Dieu ſe fait entendre à tant d'infidéles, par la ſeule voix des creatures, qui racontent ſa gloire d'un bout du monde à l'autre, nous le mépriſions quand il s'explique à nous par luy-même, & par les lumieres de la Foy? Regardons nôtre ſainte Foy comme un dépôt ſacré & inviolable, auquel on ne doit pas ſouffrir qu'on touche pour y changer quoy que ce ſoit. Tenons nous aux maximes & à la creance que nous avons receuë de nos peres comme à la pierre ferme ſur laquelle étans appuyez nous ne devons craindre ni la violence des vents, ni les débordemens des eaux ménacez par l'Evangile. Ne refuſons pas à l'autorité de Dieu, ſouveraine & infaillible qu'elle eſt, ce que nous demandons pour la nôtre, qui n'eſt que foible & fautive, de ceux avec qui nous traittons, voulans qu'ils nous croyent toûjours ſur nôtre parole. Diſons à Jeſus-Chriſt ce que luy diſoit ce Diſciple dans ſaint Jean: Nous ſçavons que vous étes le vray Fils de Dieu, & Scimus quia à Deo venisti magister. Joan. c. 3.

que vous êtes le ſeul maître veritable qu'il a envoyé au monde pour l'inſtruction des hommes. Nous ſommes perſuadez de vôtre Divinité ; & c'eſt pour cela que vôtre doctrine, dont nous faiſons profeſſion, ſera la regle de nôtre creance : & nous proteſtons que nous ne voulons point d'autre école que celle de l'Egliſe où Jeſus-Chriſt eſt le maître. Car aprés tant de propheties, tant de miracles, tant de Martyrs, & tant de Confeſſeurs qui ont rendu témoignage à cette verité, pouvons nous en douter ?

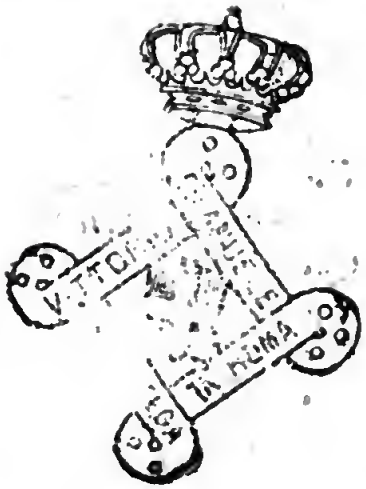
Soyons donc bien perſuadez de l'excellence & du prix du don de la Foy : que ceux qui ne ſont pas fidéles à ce don, meritent que Dieu les puniſſe par la privation de ſes lumiéres, en ſe retirant d'eux, & en leur ôtant une ſi grande grace : tâchons d'y répondre par une vigilance exacte ; & par une vie irreprochable, puiſque par un moment de ſoûmiſſion en s'aveuglant ſoy-même, on acquiert une éternité de lumieres & de connoiſſance. Oüy mon Dieu ; je commenceray le premier à me regler ſur de ſi grands principes : je m'aneantiray devant vous pour vous rendre gloire par l'aneantiſſement de mon eſprit : je ſoûmettray ma ſageſſe & ma raiſon à vôtre ſouveraine raiſon & à vôtre ſouveraine Sageſſe. Je vous ſacrifieray toutes les inquietudes de ma curioſité naturelle : je renonceray à mes raiſonnemens : j'etoufferay même toutes les reflexions de cette prudence humaine & charnelle, qui m'empêche de m'abandonner à vôtre conduite : & puis que je ſuis fidele, je veux l'être en toutes choſes : ma vie répondra à ma creance, & faiſant profeſſion de Chriſtianiſme;

je

je ne veux plus vivre que chrétiennement. Mais vivons tous de cette maniere : & plus nous croirons, plus nous aurons de satisfaction à croire : comme S. Paul le promettoit aux Romains. Le Dieu d'esperance nous comblera de paix & de joye dans nôtre Foy : Afin que nôtre esperance croisse toûjours de plus en plus par la vertu & par la puissance de l'Esprit Saint.

Deus spei repleat vos omni gaudio & pace in credendo, ut abundetis in spe virtute spiritus sancti. Rom. c. 15.

FIN.



TABLE

CHAP. X. *Que rien n'affoiblit tant la Foy, & n'eſt plus capable de la ruiner, que l'amour du ſiécle & l'attachement au monde qui regne aujourd'huy.* 345

CHAP. XI. *Quel eſt le remède à un ſi grand malheur.* 353

CHAP. XII. *La concluſion de ce diſcours.* 362

FIN.

8-4